

L'IMAGINATION POPULAIRE
MÉTAPHORES OCCIDENTALES

ESSAI
SUR LES VALEURS IMAGINATIVES CONCRÈTES
DU FRANÇAIS PARLÉ EN BASSE-BRETAGNE
COMPARÉ AVEC
LES PATOIS, PARLERS TECHNIQUES ET ARGOTS FRANÇAIS

THÈSE DE DOCTORAT

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

GASTON ESNAULT

Professeur au Lycée Rollin



PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 49

1925

MÉTAPHORES OCCIDENTALES

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres décerna en 1920 une récompense sur la fondation Volney au *Poilu tel qu'il se parle*, *Dictionnaire des termes populaires, récents et neufs, employés aux Armées en 1914-1918, étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, (in-16, 603 pp., Paris, Bossard, 43, rue Madame, 1919).

Elle sanctionnait de flatteuses impressions :... « C'est un éblouissement », J. PSICHARI, *Action fr.*, 22-10-19 ;... « C'est un vrai petit Littré », TREIZE, *Intransigeant*, 17-5-19 ;... « le philosophe et poète de la sémantique », ALEX. ARNOUX, *Crapouillot*, 16-6-19 ;... « Nous sommes en pleine observation psychologique », A. BROU, *Etudes*, 20-11-19 ;... « On voit là, à l'œil nu, travailler l'esprit populaire avec son admirable sens de la comparaison, du ridicule, des oppositions, ses fusées de gaieté, son rire un peu gras, sa mélancolie latente », R. des sciences politiques, 15-8-19 ;... « le verbe de la guerre <...> s'est fait livre », E. RIPERT, *Soleil du Midi*, 4-6-19 ;... « étude sincère, scientifique et vivante », DOTTIN, *Ann. Br.*, XXXIV (1919), 84 ;... « remarquable et très scientifique », HANOTAUX, *Hist. de la Nation fr.*, I, note ; ... « Qu'on songe aux services que nous rendrait un pareil répertoire consacré au latin populaire, si les grammairiens du temps, plus dédaigneux que ceux d'aujourd'hui, avaient consenti à l'entreprendre », *Correspondant*, 25-6-19 ;... « le *Poilu* est plus attachant que les plus justement célèbres des romans du front <...>, avec M. Esnault, chacun de nous erre à sa fantaisie dans un passé qu'il ressuscite à sa guise », A. RIVOALLAN, *Langues modernes*, janv. 21 ;... « l'extrême richesse et la grande précision des matériaux, et la très vive lumière qu'il peut porter sur le développement des argots anciens et de la sémantique populaire en général et sur les mélanges linguistiques auxquels donnent lieu quelques années de trouble social », M. R[OQUES], *Romania*, 1919, p. 608 ;... « Aus dem langjährigen intensiven linguistischen Erleben quillt jene Farbenfrische und Lebensfülle, die uns aus jeder Seite des Buches entgegenweht : <...> Esnault ist Meister in der mikroskopischen Etymologie, die nicht bloss ein fernes « Etymon » feststellt, sondern die genaue Einzelbedeutung erforscht, von der aus eine neue Entwicklung ausgegangen ist », L. SPITZER, *Literaturblatt für german. und roman. Philol.*, 1925, cc. 104-114 ;... « On ne peut désirer enquête plus consciencieuse. Dès maintenant <...> il y a lieu de considérer que le langage du front est recueilli*. <...> Il s'est aperçu que bien souvent rapprocher l'une de l'autre les expressions équivalentes qui paraissent nées de la même démarche de l'esprit, c'est en faire apparaître l'idée créatrice, la cause prochaine. En compensation des auteurs qui traitent des mots d'argot comme s'ils étaient extraits de quelque vocabulaire succinct ramassé au petit bonheur par un voyageur hâtif en pays sauvage, n'y aurait-il pas intérêt à appliquer au français usuel la méthode nuancée, insistante et efficace de M. Esnault ? », M. COHEN, *Bull. Soc. Lingu.*, XXI (1919), 258-269.

* Plusieurs des comptes-rendus, de L. FOULET (*Romania*), de L. R. (Rev. critique d'hist. et de litt.),... surtout de L. SPITZER, ajoutant et corrigeant, ont doublement fait plaisir. On devine que le livre resta inégal à sa matière. L'auteur le sait, qui actuellement tient caserné un régiment de faits imprévisibles auparavant ; ils le savent aussi, ceux qui lui continuent sa documentation, MM. J. Demeure, G.-S. Colin, R. Mulot,... et M. Cohen lui-même, puisque, dès la paix, il versa si généreusement à l'auteur au moins un bataillon de précieuses notes de guerre.

L'IMAGINATION POPULAIRE

MÉTAPHORES OCCIDENTALES

ESSAI
SUR LES VALEURS IMAGINATIVES CONCRÈTES
DU FRANÇAIS PARLÉ EN BASSE-BRETAGNE
COMPARÉ AVEC
LES PATOIS, PARLERS TECHNIQUES ET ARGOTS FRANÇAIS

THÈSE DE DOCTORAT

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

GASTON ESNAULT

Professeur au Lycée Rollin



PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 49

—
1925



DÉFINITIONS DE SÉMANTIQUE

EN VUE D'UNE ÉTUDE DE LA MÉTAPHORE

La sémantique, partie la plus psychologique de la grammaire, traite des actions, de la sensibilité, du jugement et de la raison sur les sons, les formations, la syntaxe et le vocabulaire. Le mot est tiré du grec σηματικός qui veut dire Significatif. Pour dire les idées par des sonorités et des rythmes, des flexions grammaticales, des tours de style, des mots vieux et neufs, il y a un art sémantique tantôt spontané, tantôt réfléchi, — « signifiant » les idées, peut-on dire, quand il est spontané, — les « signalisant », si l'on préfère, pour les cas où la réflexion l'emporte. La science de ces faits sémantiques, « la sémantique » serait la science qui, d'un minimum de données sensibles et de postulats, déduirait toute la technique des procédés même les plus irréfléchis selon lesquels le langage a signifié les idées. Cette science existera-t-elle ? On ne trouve à l'heure présente dans son domaine probable qu'une connaissance empirique assez flottante, analogue aux autres connaissances historiques par la large part qu'elle laisse au hasard dans les causes des cas particuliers.

Les faits sonores du langage se sont vu classer jusqu'à révéler des lois générales et particulières d'altérations de voyelles et consonnes. Quant à la systématisation des faits sémantiques, il me semble que les deux étapes depuis la constitution de la linguistique en science sont marquées, 1° par l'*Essai de sémantique* de Michel Bréal, aux cadres très généraux et aux lois très abstraites, et 2°, tout récemment, par un « exposé méthodique des faits de pensée considérés et classés par rapport au lan-

gage et des moyens qui leur correspondent (1) ». Reste-rait à tenter un catalogue sémantique des mots, de tous les mots dans tous leurs sens, après analyse des ressorts sémantiques particuliers à chaque sens et de son contenu mental concret (2), sémantique concrète, vaste comme le hasard, mais il s'agit précisément de nier le hasard en sémantique, comme on l'a si heureusement nié dans toutes les sciences et en phonétique.

La première affaire est d'avoir des lexiques riches, et de bonnes définitions des sens. La bonne définition des mots du français général a été le grand œuvre du dictionnaire de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, avec une classification étymologique des sens rangés d'après leur commun sématisme concret, sur ce principe que « jusque dans les extensions les plus éloignées, il est rare que l'usage, guidé par une logique secrète, ne reste pas fidèle à la signification première qui l'explique et le confirme », HDT, *Introd.*, p. xvi. Mais il est fâcheux pour la France de n'avoir pas son *murray* à ambitions totales, et expliquant dans la mesure possible par quelles influences, en certains cas, pas si rares d'après les recherches de M. Gilliéron, l'usage n'est pas demeuré fidèle à l'esprit du sématisme premier.

SENS ET SÉMATISME

J'ai risqué le terme de *sématisme* (3) qui, comme tous les mots, n'a d'intérêt logique que pour la périphrase économiisée. Sématisme désigne ce qu'il y a dans la pensée

(1) Ferdinand Brunot, *La pensée et la langue* (1922).

(2) Le programme est ainsi défini par M. Bally : « Partant du fait de pensée, on devrait établir la relation avec le fait d'expression qui lui correspond, et alors chercher par quel procédé linguistique le fait de pensée est devenu le fait d'expression. Cette méthode d'identification < ... > s'applique, bien entendu, non seulement aux mots, mais à tous les faits d'expression (p. ex. aux faits de syntaxe, de prononciation expressive, etc.) », *Arch. für das Studium der neueren Sprachen*, avril 1912. — « Quand on aura effectué la classification des associations d'idées, il sera possible de montrer quelles sont les influences qui agissent sur la création des mots nouveaux », Dottin, *Annales de Bretagne*, XI, 127. — Voir aussi Vendryes, *Langage*, 225-272.

(3) Le terme d'*image* ne convient qu'aux métaphores. — Celui de *trope* désigne dans l'usage le travail réalisé sur un mot, comme si le

du sujet au moment où il crée un mot (ou quelque moyen linguistique que ce soit). Le sématisme d'un mot comporte une forme et une matière. Sa forme est le ressort linguistique, elle est métaphore, métonymie, ironie, litote, étymologie (populaire), calembour, etc., souvent à la fois métaphore et périphrase, métonymie et péjoration, etc. La matière du sématisme est son contenu intuitif : par exemple, *tête d'un mâ*, *tête d'oignon*, *tête du cortège*, sont trois métaphores, mais la tête d'un mâ est Bout supérieur, contient l'intuition de la tête humaine considérée en sa situation dans notre corps, (aussi le sématisme se continue-t-il par *capeler* un agrès, le Passer comme on fait un chapeau) ; la *tête* du cortège, qui est Extrémité marchant première, contient l'intuition d'une tête considérée en sa situation, mais de la tête animale, (aussi le contraire n'est-il plus sématisé par *pied*, mais par *queue*) ; la *tête d'oignon* est Fruit rond et saisit la tête humaine en sa forme, (aussi le principe de réciprocité permet-il d'appeler la tête humaine un *oignon*, comme une *pomme*) :

Je viens d'appeler l'oignon « fruit ». Le botaniste pro-

parlant avait commencé par retourner plusieurs mots, un au moins, pour savoir ce qu'on en peut tirer ; il peut convenir en rhétorique ; pour l'adopter ici, il ne faudrait pas seulement lui donner un sens nouveau en fonction de la réalité mentale, il faudrait l'étendre à des faits où on ne l'a jamais porté, par exemple à l'apocope, qui est une sorte d'allusion, (*métro* fait allusion, à l'origine, en tant qu'apocope, au nom officiel *métropolitain*) ; qu'y gagnerait-on ? *trope* est incapable de convenir aux combinaisons vivantes qui sont à la fois métaphore et péjoration, euphémisme et métonymie, etc. — J'en dirais autant de *dérivation de sens*, usité par Puitspelu, *Dictionn. du patois lyonnais* : il est unilinéaire. — *Signification*, suivant la coutume des mots français en *-ation*, et comme l'anglais *meaning*, s'est durci, est devenu synonyme de *sens défini*. — Le terme vulgaire « ce que le mot veut dire » est le seul vrai ; mais il faudrait lui ôter son temps, car il s'agit d'une série de « voulut dire », l'initial surtout, puis les autres. Écrire « le vouloir dire d'un mot » ne me déplairait pas. — On pourrait aussi ressusciter *signifiance*, mais *sématisme* a cet avantage que son vouloir-dire renvoie l'attention vers une science de même nomenclature. — Je doute d'être responsable du mot ; je l'ai employé en 1913, *Revue de philologie française*, sous la forme *sémantisme*, et rectifié ensuite, d'après *traumatisme*, *sigmatisme*, *astigmatisme*, *pragmatisme*, *dogmatisme* ; mais je lis *sémantiste* chez A. Thomas, *Essais de philologie française* (1898), 170, et Dauzat, *Méthodologie*, 33 ; *sémantisme* chez Dauzat, *Géographie linguistique*, 164, et Gilliéron, *Pathologie* (1921), 48 ; *bissémantisme* chez Gilliéron, *Abeille*, 128.

teste, et aussi HDR : c'est un bulbe. Certes, mais c'est un fruit pour l'œil, comme la pomme-de-terre est une pomme de terre, sans compter qu'ils voisinent pour l'œil, aux vitrines, avec la banane et la citrouille. Quelques réformes que la science ou une nouvelle organisation sociale apportent au sens objectif des mots, le *sens* d'un mot est toujours chez le sujet pensant une attitude objective, — comme le montre bien la chance qu'ont eue les mots à devenir des dieux ; — cette attitude est plus ou moins pragmatique, plus ou moins désintéressée ; c'est pour commander et manger, c'est pour énoncer l'architecture du monde, qu'un soldat et qu'un physicien emploient leurs mots techniques en un sens objectif. Mais tous les mots, tous les sens, au moment de leur création sont dus à une idée, à une attitude subjective du sujet ; et si des définitions précises, officielles, consacrées par l'usage, viennent par la suite, plus ou moins vite, installer beaucoup d'entre eux, dans un cours de physique le mot *masse*, dans l'école du soldat le mot *section*, il en reste d'autres, non moins nombreux, émotifs et intuitifs, dont les définitions ne sont enseignées dans aucune corporation. Cette attitude subjective du sujet est le *sématisme*. Les idées fournissent les sématismes ; les définitions fournissent les sens.

Penser par idées et sématismes personnels est du poète ; penser par définitions est du savant. Le sens doit être ajusté, le sématisme doit être habile. Tant que les hommes auront des idées passionnées, tumultueuses, intuitives, concrètes, et qui ne seront pas immanquablement justifiées, il y aura à côté des concepts définitions des concepts sématismes (4).

Les sématismes ont toujours paru libres, à leurs risques et périls ; les sens jamais, étant sociaux. Les définitions, en effet, sont réformables ; les intuitions sont ou ne sont pas. Le sématisme n'est jamais conventionnel. Le sens peut l'être, par exemple dans les indicatifs de

(4) Le savant qui a l'intuition d'un scandale irrationnel, d'une piste de phénomènes inconnus est à ce moment-là un poète, il va faire varier les définitions reçues. Mais comment ordonnera-t-il les choses et son exposé, s'il varie sur ses définitions neuves ? Toute science désire pouvoir se passer de découvreurs, comme tout ordre social d'hommes providentiels, l'une et l'autre remplacer l'intuition par la déduction.

langage secret (5), ou quand, pour prévenir des méprises, ordre écrit est donné de ne plus employer *sape*, Galerie de mine à explosion, ni *sape*, Abri souterrain, mais seulement *sape*, Boyau de circulation (6).

Les mots commencent par être des expressions de la vie, puis ils deviennent des jetons. Significatifs de la vie subjective du parlant, ils ont un sématisme ; devenus jetons, il semblent expressifs des choses et adéquats aux choses. Le style est l'ordre et le mouvement que les sématismes mettent dans les définitions, descriptions et raisonnements. Mais le style personnel est rare.

Nous ne parlons pas plus couramment par les sématismes initiaux de nos mots que par leurs formes phonétiques premières. A ne remonter qu'à des sens latin, du mot *corps*, et grec, du mot *diplôme*, constituer un *corps diplomatique* serait (pour l'imagination, bien entendu) Eriger sous forme de concombre plusieurs tablettes pliées en deux (7).

Un exemple plus « français » ? Je prends au hasard dans HDT un de ces mots où le sens originel est des

(5) On prend deux séries de noms, et, les mettant en regard, on les déclare en équivalence jusqu'à nouvel ordre ; le nouvel ordre consistera soit à décaler l'équivalence, soit à remplacer toute la série signifiante. Appeler les ouvrages d'un secteur militaire, pour dépister les oreilles ennemies, *Amanda*, *Blanche*... , *Zoé*, c'est fabriquer des sématismes « en série ». Encore faut-il remarquer que si l'admission de *Amanda* = tel ouvrage, chez les subordonnés, est identique à l'admission par la mémoire d'un apprenti des mots à sens clair et à sématisme obscur, et si son adoption par le chef même n'a aucun besoin de répondre à une métaphore, le fait que le nombre des ouvrages a suggéré celui des lettres de l'alphabet est métaphorique, ou le fait qu'*Amanda* a entraîné d'autres noms de baptême est analogue au fait, ayant appelé un homme *le lion*, de chercher dans la faune la métaphore qui désignera son adversaire rusé.

(6) Ces interdictions de 1915, cf. *Manuel du chef de section*, janvier 1918, 83, eurent leur effet dans le style officiel, mais elles n'empêchent pas Dorgelès, *Croix* (1916), 191, de mettre *sape*, Mine, à côté de *mine*, dans la bouche d'un officier ; *sape*, Abri, reste dans *Chaine, Commentaires* (oct. 1918), 115 ; en mars 1919, à une popote du 4^e mixte, quand un officier déclenche un tir de barrage oratoire sur un camarade, celui-ci, s'il s'avoue vaincu, déclare rentrer dans sa *sape*, rentrer dans son trou, se replier. — Cf. les retouches au sens d'*as*, *Poilu*, 45. — Ceux qui voudraient que le jargon des malfaiteurs ait jadis été « artificiel » supposent les gueux de la vieille France plus unifiés et plus disciplinés que des soldats d'août 14.

(7) Sur *corps* (*corpus*) voir BRÉAL, *Débats*, 18-7-1906.

mieux suivis : un *bourrelet* est par la forme de son sématisme Diminution et par son contenu concret Bourreau (sac rempli de bourre). Mais dès l'emploi premier, c'est-à-dire tel que le mot apparaît dans le français moderne enregistré par HDT, surgit un fait contingent : le *bourrelet* technique a pour sens défini d'être circulaire, et ce fait, représenté dans cinq autres emplois techniques, déterminera tous les emplois métaphoriques où *bourrelet* est un renflement circulaire en six sens qui deviennent techniques eux-mêmes. Personne ne pense plus au bourreau, ni à la bourre. Avant information, avant érudition, la simple réflexion individuelle acceptera sans doute l'intuition de *bourre*, mais elle ne peut pas dire qu'elle aura retrouvé le sématisme, car l'idée de *bourreau*, qui est la seule étymologie, étant l'étymologie prochaine, lui aura déplu pour cause de semblant de calembour. On pense par étymologie bien moins encore qu'on n'écrit par métaphores suivies. Le lexique du géomètre est de métaphores incohérentes. Que ne devient pas l'homme à travers une page des *Pleurs dans la nuit* !

Illusoire me paraît la distinction des mots déjà consacrés en opaques et transparents (8) : autant sont probants, sans peine, des exemples de mots obscurs, *caille*, *merle*, *grive*, autant sont contestables les exemples de clarté, — qu'on aura cependant triés sur le volet ? — comme *coucou*, *rouge-gorge*, *hochequeue*. C'est par érudition, de source ordinairement orale et familiale, érudition cependant, qu'un enfant de la ville apprend vers cinq ans que le coucou doit son nom à son cri ; par la seule réflexion il supposerait bien plus vite que le coucou est un oiseau qui se cache, qui « fait coucou » ; à lui demander cinq ans plus tard, il aura beaucoup lu, mais n'aura pas déniché d'oiseaux, de peindre en rouge la « gorge » d'un dessin de rouge-gorge, je donne en dix que son pinceau ne descendra pas assez bas ; *hochequeue* est devenu si obscur qu'on l'a souvent réformé en *haussequeue*. En principe, les mots composés, étant périphrastiques, dédoublent la difficulté étymologique, ont plus de grâce à laisser pénétrer leur sématisme à la réflexion ; du bon sens suffit pour interpréter juste *chemin de fer* ; mais la plus humble métonymie, *bureau*, la plus banale méta-

(8) NYROP, *Grammaire*, IV, 401.

phore, *lunette*, ont de quoi faire errer le plus grand métaphysicien qui ne se mettrait pas à l'école de l'histoire. D'ailleurs, qu'est-ce qu'une transparence dont on avoue bien vite que, parmi les mots dont le savant connaît le mieux l'étymologie réelle, il y en a qui par étymologie-populaire deviennent, d'obscurs, transparents, (exemple *courtepointe*) ? car qu'est-ce que la transparence, si ce qui transparaît n'est pas le vrai ?

L'obscurité, sort de l'immense majorité des mots (clairs ou non pour le linguiste), c'est l'ignorance du sématisme initial. La clarté de quelques-uns de nos mots n'est due qu'à une fréquente re-crédation et re-présentation de leur sématisme ; ainsi leur est faite une vie continuée, non continue cependant, favorisée à la campagne pour *rouge-gorge*, chez le marin pour *faire le plein*, pour *le Père et la Mère Badingue* entre républicains de l'Empire. La réalité est que tout mot, à peine créé, et aussitôt qu'il n'est plus qu'un mot, répété sur autorité d'un premier parlant, même répété par son créateur sur impulsion acquise, est obscur si on ne le regarde pas pour lui-même, d'un œil linguiste et du biais précis par où il a été créé. Et le dangereux compagnon du sématisme d'un mot, son trouble-transparence, c'est justement le sens du même mot, jusqu'au jour où, à propos du sens d'un mot on se met en face de la chose pour éprouver la vérité du sématisme. Le sens traîne le mot, mais ne s'occupe nullement de savoir si le sématisme qui est dedans continue à respirer.

Le sémanticien a donc pour métier de rendre transparents tous les mots (9) et la sémantique concrète de retrouver ce qui fut présent historiquement dans l'esprit des créateurs ; la sémantique est une connaissance historique, ce qui revient pratiquement à conjecturale. Extrêmement rares, en effet, sont les attestations de néologie sur parchemins authentiques, et l'authentique est souvent menteur (10). Et des créations populaires datées et cir-

(9) Étant bien entendu que « mot » doit s'entendre Mot pris en tel sens, emploi, et valeur, et qu'il y a autant de mots que de définitions.

(10) Nombreuses sont les attestations à caractère historique, que tel mot a été créé par un tel à telle date, voire par l'attestateur lui-même, et qui sont fausses. Combien de fois, au cours d'une enquête sur des mots populaires, on s'entend répondre : ce n'est qu'un mot de ma

constanciées par une main de paysan ou de gueux, dépendance anatomique de la bouche qui la première les proféra, je crois que jusqu'à ce jour il n'en existe point.

S'il ne nous reste, pour étudier la sémantique populaire, que la conjecture, il est nécessaire et dans les cas favorables suffisant, comme pour l'historien qui essaie de revivre l'état mental d'un peuple en émeute, de revivre les sématismes selon leur vraisemblance. La vraisemblance, c'est une inspiration prise des choses à exprimer ; c'est la probable réaction de telle sorte de sujets selon les dates, les métiers ; c'est l'économie explicative faisant toute la dépense de matériaux nécessaires, mais alléguant le principe de moindre effort jusque dans les tâtonnements ; ce sont des influences non sémantiques, prononciations dégradées, graphies déformatrices, chevauchements interlinguistiques.

SYNONYMES ET SYSSÉMANTIQUES

Si la définition du mot l'ajuste à la pratique des choses, il arrive que deux mots font également l'office pour une même chose : on les appelle synonymes.

Les couples de synonymes sont plus ou moins exacts, mais, s'il y a des synonymes sujets à caution et à casuistique qu'on peut appeler synonymes lointains, il y en a, en foule, d'exacts et d'interchangeables. Sont synonymes deux mots aptes à amener le même objet dans la pensée de celui qui écoute et sous la main de celui qui demande. *Envoyez la chandelle* est synonyme d'*Approchez la bougie* dès l'instant qu'on est entre Brestois et qu'il n'y a pas à proximité une chandelle avec une bougie. *J'irai vous régler votre bécane*, dit-on à une dactylographe cycliste, et le substantif sera, suivant les plaintes de cette demoiselle, synonyme ou de bicyclette ou de machine à écrire. *Gauche* et *babord* sont des synonymes également nautiques (11) et même *lever l'ancre*

famille, ou même: c'est moi qui l'ai inventé quand j'étais petit, — touchantes illusions.

(11) Exemple « 38, au loch, file, timonier de babord ! », « 65, l'homme de gauche de la quinzième série », chez les mêmes marins jouant au loto, Brest, 1896.

et mettre à la voile. Qu'un chimiste combine du *vis-argent* ou du *mercure*, la réaction sera la même. Tel patoisant parlera d'une *pie* ou d'une *agasse* sans différence aucune dans l'image dessinable. Tout cela est possible parce que nous ne parlons pas par étymologie et dès le jour que nous ne pensons plus au sématisme.

Mais pour éclairer un ministre en tournée, l'ouvrier brestois *approchera* de la *bougie* ; *babord* est loup de mer, *gauche* est un terme de revue sur le pont : *agasse* est de dicton, *pie* est instituteur ; le sématisme est différent, au moins quant à sa forme. — Soient, exactement synonymes, *tôle* et *prison* : « — Où est votre masque à gaz ? <...> — Mon masque... je l'ai oublié... — Vous aurez huit jours de prison. — Bien, mon capitaine. <.....>> Huit jours de tôle ... la vache !... la vache !... », Arnoux, *Cabaret*, 89. Il n'y a eu aucune obscurité objective dans le dialogue du capitaine et du troupier : celui-ci, sur le moment, trouve le mot *prison* aussi clair que le droit de punir incontestable, et le capitaine doit, par discipline, non seulement infliger les huit jours, mais les nommer *prison*, encore que cette prison soit seulement le retranchement de prêt ; mais l'homme puni, ruminant ensuite l'idée Prison, qui est administration, en dégage une idée Mortification en lieu clos, laquelle s'appelle *tôle*, mortification châtiante une injure, châtimeut rarement pur de colère, justice pour apaches ! et du mot *tôle* surgit l'idée de Vacherie. — Autre observation : « — Eh, caporal ! Pas de godasses, pas de bonhomme ! Zyeute-moi ça ! — Va au bureau. — Fourrier, il me faut des godillots. Regardez les miens... Non ? Parfait !... Pardon, mon capitaine, maintenant qu'y a des souliers ? on en aurait besoin... », où l'on voit trois synonymes, pour raisons cérémonielles, regarder le même objet sous des angles différents (12).

(12) Le sématisme premier de *soulier* est Pour le creux du pied ; de *godillot*, Fabriqué chez Godillot ; de *godasse*, (Godillot) ridicule ; sans doute *godasse* s'emploie souvent pour le bon godillot, *godillot* pour le brodequin de n'importe quelle manufacture, *soulier* pour toute chaussure à talon, et les sématismes formels présents dans le texte ci-dessus sont style officiel, terme de soldat, désignation grotesque ; toutefois le « contenu » concret des sématismes primitifs n'est pas contredit dans l'emploi actuel par les « formes » présentes, de péjoration veule, de métonymie familière, de généralité décente. Au con-

Il est inutile de multiplier les exemples : la synonymie prend les mots en qualité de jetons ; le sématisme est la stylisation émotive et intuitive des objets.

Sans parler des pronoms personnels, *je*, *tu*, dont le sens extrêmement abstrait permet l'application à un nombre indéfini d'êtres concrets, des mots pronominaux comme *chose*, *truc*, *ça*, *le*, sont employés dans beaucoup de locutions allusives consacrées, (« Rien ; pas ça ! », « l'échapper belle »), comme synonymes de noms intéressants concrets ; ils peuvent entraîner une action précise ; synonymes de tout ce qu'on veut, ils sont donc riches de sens, puissants même, milliardaires de tous les billets qu'ils signent à tout instant, au demeurant courts de cervelle et quasiment vides de sématisme. Au contraire, des interjections (*eh ! bah !*) sont pleines de sématisme, mais échappent à la définition, et un astronome se les interdit, même pour exposer une cosmologie aux surprenantes nouveautés.

Le bas-langage, plus émotif et intuitif que le langage académique, donne à un même objet plusieurs noms synonymes mais diversement sémantiques ; parmi les sématismes de ces noms, il est naturel que tel et tel prennent l'objet sous le même angle ou par des biais sensiblement rapprochés, souvent en raison d'époques ou de milieux sociaux différents : ils seront donc avec plus ou moins d'exactitude « syssémantiques », tout comme des sens, au point de vue de l'objet, peuvent être avec plus ou moins d'exactitude « synonymes ». Les syssémantiques sont des locutions sœurs, et répondantes, qui, stylisant l'objet subjectivement, offrent une équivalence d'intuition ou de ressort sémantiques.

Pour désigner brièvement les mots de sématismes très analogues par leur ressort formel ou très voisins en tant qu'intuition, le terme de syssémantiques me paraît encore plus expédient que ne l'était tout à l'heure celui de sématisme. Je ne vois pas par quoi le remplacer sans périphrase et flottement. — Parlant de *neyette*, f., Barque lé-

traire dans *tôle* et *prison* ; non seulement ces deux synonymes sont en opposition sémantique, mais leurs contenus sémantiques originels sont exactement en chiasme avec leurs formes sémantiques, dans le texte : la *prison* est le « fait d'être pris » ; la *tôle* est un « compartiment clos », si bien qu'elle est souvent le « chez-soi » ; ainsi considérées la *prison* est plus odieuse que la *tôle*.

gère et sans sécurité, synonyme de *périssuire*, le *Glossaire de l'Anjou* remarque que c'est le « synonyme exact » de *périssuire*, parce que *neyette* est à se noyer ce que *périssuire* est à périr et que *périr* et *se noyer* sont synonymes; mais ce terme d'« exact » est sans justesse : toute synonymie technique est exacte, par exemple celle du *pâté de gueux* des familles brestoises et du *hachis Parmentier* des restaurants parisiens, dont la recette est identique, mais où deux déterminés dont l'image n'est pas identique, se voient tirer à 180° d'angle par des déterminants dont l'un est burlesque et l'autre pompeux. Comment qualifier *dix sous* et *cinquante centimes* autrement que de synonymes exacts, quoique non syssémantiques, ni par l'intuition, ni par le style ? — Des synonymes *dureau* et *tête-de-fer*, Grande centaurée, v.-o. dit encore : « Les deux mots expriment bien la même idée » ; c'est cela : ils sont syssémantiques, l'un métonymie, l'autre métaphore. — Beaucoup moins bien, rapprochant *châssis*, *châsses* et *lunettes*, synonymes au sens Yeux, on écrit : « Ce sont des métaphores qui coulent de la même source », SAINÉAN, *Langage parisien*, 4. Quelle source ? Ce n'est ni celle du radical (*capsa*, *luna*), ni l'image visuelle (Cadre, Rondeur), ni le sens général du mot (Cadre qui contient, Instrument pour mieux voir), ni l'objet en lui-même (car alors il faudrait joindre *lunettes de cheval*, Ronds de feutre mis sur les yeux au cheval peureux, instrument pour diminuer la vue) ; c'est donc l'objet considéré d'un certain biais, OEil en second ? une intuition est un sémantisme, peut donner des syssémantiques (13).

(13) Nous avons vu qu'un même objet, tête humaine, considéré de biais différents, donne des antisémantiques, *tête de mât*, *tête d'oignon*, et, en ajoutant tête d'animal à l'extension du mot tête, *tête de cortège*, tout comme deux sens objectifs d'un même mot ont des antonymes différents, *tête* et *pieu*, *tête* et *queue*. Deux mots, deux sens antonymes sont tout désignés pour devenir syssémantiques, *tête de cortège*, *queue de cortège*, l'un « affirmant », l'autre « niant » une même image.

D'ailleurs, si la formule de petit bonheur « couler de même source » est une indication de bonne discipline étymologique, il s'en faut que le rapprochement de *châssis* et *châsse* d'une part, *lunettes* d'autre part, soit celui de syssémantiques probables, fondés sur la comparaison de l'œil avec la monture de *lunettes* dite *châsse*. Je ne dis pas que ce soit de ces étymologies dénuées de toute vision des choses, ni impossible « à priori », c.-à-d. avant l'épreuve des syssémantiques ; encore, pour l'asseoir, fallait-il rappeler que le peuple dit volontiers *mes quat'-yeux* pour ma Paire de lunettes, et *jumelles* pour Gros yeux

S'il ne s'agissait que d'éviter un mot nouveau et grec, je proposerais bien d'appeler les syssémantiques « mots amiables ». Soient *probløque*, Propriétaire, et *pibloque* (pipelet), Concierge : il est sensible que l'un des deux, créé le premier, aura sur l'autre imprimé son suffixe, marque de leur complicité. Mais les radicaux, *pi-*, *pro-*, ne sont pas plus engagés dans ce sématisme que ne le sont les suffixes *-ette*, *-oire*, dans *néyette* et *périssoire* ; et dans tous les nombreux faits de suffixation par influence sémantique, l'intuition propre du radical demeure libre

proéminents, *Poilu*, 304. Mais l'étude des sématismes populaires sur l'œil dissocie rapidement un syssématisme de *châssis*, *châsses* et *lunettes*, Yeux. En effet, il y a comparabilité de l'œil avec une fenêtre ronde ; leur comparaison est attestée par les phrases traditionnelles *les yeux sont les fenêtres du corps, les fenêtres de l'âme* ; elle l'est encore par les syssémantiques populaires *lucarne, châssis, vitre, carreau, vasistas*, Œil, *lucarner*, Regarder (DOTTIN, *Bas-Maine*, 328) ; or, Lucarne et Fenêtre ont été nommés, par métonymie, *châssis*, (« nous ouvrons nos Chassis », Nous nous mettons à nos fenêtres, Champmeslé, *Parisien*, 1, 9) ; voilà pour *châssis*, Œil. — Le masculin *châsse*, Œil, semble, simple apocope de *châssis*, ne pas parler davantage d'une châsse de lunettes ; car le mot est d'ordinaire masculin ; « des beaux châsses, des grands châsses » ; (un romancier argoliste, ayant employé *châsses* féminin, se fait quereller par un autre, *Marges*, 15-12-22, 15-1-23) ; j'ai recueilli un *châsse* féminin, mais qui désignait la Pauvrière : « Pour faire sortir la mouche de ton œil, il faut relever ta châsse, et glisser une feuille de papier à cigarette entre la châsse et l'œil », un maçon nantais, 1915 ; ce *châsse* féminin, dont le singulier est féminin plus manifestement que n'est manifestement masculin le duel ordinaire de *châsses*, Yeux, a l'air d'une autre métaphore, tirée de *châsse*, Monture de bijou, le bijou étant la prunelle ; et point encore là de monture de lunettes. — Quant à *lunettes*, Yeux, qui se lit dans une *Double ballade* de Villon, (« Samson en perdit ses lunettes », l'amour lui causa la perte des yeux), et se retrouve au 19^e s., 1837-1887, en argot des maçons de Ste-Croix (Suisse), *lé lenette*, les Yeux, (DAUZAT, *Métiers*, 147), il ne semble pas pris, burlesquement, de *lunettes*, Verres pour mieux voir, mais de *lunette*, Petite lune ; c'est ainsi qu'en « retour » le Soleil, la Lune, et les Étoiles sont nommés des « yeux », *gros louchant*, *vaine louchante*, et *louchettes*, par des malfaiteurs de la basse-Loire en 1596, (P. DE RUBY, *Vie genereuse*) ; en 1916 un paysan de St-Père-en-Retz (L.-Inf.) me montre *des petits luneaux*, des Étoiles, dans le ciel, — *leun'quiaux* en bas-Maine (DOTTIN, 602) ; et chacune est une *lenetta* dans le susdit argot de maçons (DAUZAT, 147) ; le vrai syssématisme des *lunettes* de Samson, c'est donc, 1^o, quant à l'image concrète, les *soleils*, Yeux, du beau style du 17^e s., et *stellatus Argus*, Argus au corps étoilé d'yeux, d'Ovide ; 2^o, avec la bassesse populaire, les bien connus *lanternes, falots, quinquets, (allumer, souffler ses) clairs, lumineux (pochés, perdus, usés, chez Molière, chez RICHELET et FURETIÈRE)*, les Yeux, le tout dans l'idée Source de lumière.

d'être ou n'être pas « amiable ». Si donc il est licite de dérober cet adjectif à une science où il désigne des nombres dont l'un est égal à la somme des parties aliquotes d'un autre, il ne faut pas en faire une métaphore arithmétique et croire que de deux syssémantiques chacun doive équivaloir, intuitions et formes, à la somme des moyens sémantiques de l'autre.

Un dictionnaire sémantique comme HDT ne pouvait négliger la valeur probante du syssématisme; si le mot n'y est pas, la chose est signalée en plus d'un endroit. Exemple, *ébouler*, 1 (en vieux-français), *Eventrer*, 2, *Faire tomber en s'affaissant* : « Sur le passage du sens primitif au sens actuel, cf. l'expression *le mur fait ventre*, c.-à-d. menace de s'écrouler. » — Autre exemple, dubitatif, d'autant plus propre à montrer quelle valeur euristique on accorde au rapprochement de synonymes qui, éclairés l'un par l'autre, ont chance de certifier une étymologie : le nom de *lambris*, autre forme de *lambruche*, Vigne sauvage, « paraît avoir été donné aux lambris [Revêtements en bois, etc.] à cause de leur ornementation (Cf. *vignette*) » (14). — Un « rapprochez », s'il est justificatif, mérite un autre exposant que ce « cf. » où tout le monde ne sent pas un impératif impérieux, et dont les sémanticiens hâtifs abuseront inconsidérément sans offrir de clartés (15).

L'absence de synonymes ne peut rien contre le sens avéré d'un mot. Elle est même une force pour le mot, qui se rend ainsi nécessaire, et elle fait l'éloge intellectuel du groupe social qui a eu besoin d'un mot pour dire une chose que d'autres n'ont pas su créer ou discerner. L'absence de syssémantiques, au contraire, est d'abord une faiblesse pour le mot, même pourvu en toute certitude d'un sématisme dont l'intuition serait unique; elle est en outre pour le linguiste un grave motif de suspicion contre un sématisme qui se donne pour étymologique; car il est peu vraisemblable qu'en un temps, en un lieu, un seul sujet ait imaginé ce qui n'aurait été ni préparé, ni suivi, ni retrouvé, et n'aurait nulle part flotté « dans l'air ».

(14) Voir encore aux mots *brochet*, *fourbe*.

(15) Outre qu'il peut, le cas échéant, être pris pour une indication de phonétique.

Aussi voit-on l'absence de formations sémantiques analogues à celle qu'on étudie constituer un argument linguistique déjà connu et que méprisent ceux-là seuls pour qui la sémantique est un chaos. Ainsi M. Dauzat rejette (16) la dérivation de *pie* à *pier*, pour cause de non-existence du type *suisse* > *suisser*. Ainsi PUISTPELU rejette l'idée que *torchi*, Manger, soit issu de *torche*, sorte de Pain lyonnais du 14^e s., sur cette raison qu'on ne trouve pas *fruiter*, *poissonner*, Manger des fruits, du poisson; en quoi il a tort, puisqu'on dit *croûter*, *brichelonner*, *saucissonner*, Manger des croûtes, du bricheton, du saucisson, *pinarder*, *picoler*, *cidrailler*, Boire du pinard, du piccolo, du cidre; mais il a raison de tirer *torcher*, Manger, de l'idée d'Essuyer, parce qu'il en cite le syssémantique lyonnais *panô*, 1, Essuyer, 2, Manger, Boire, auquel on peut ajouter les français *nettoyer*, *effacer*.

Le sématisme des mots « savants » modernes est en règle générale d'une extrême pauvreté, celui des mots populaires est riche d'intuitions. Or, si le sématisme de la plupart des mots savants est attesté par leurs créateurs, celui de tous les mots populaires est inattesté. Nous voilà outillés pour explorer un sol où il n'y a presque rien, démunis pour prospecter un sous-sol plein de filons. Que faire? car l'histoire seule peut donner des étymologies sémantiques. — L'histoire générale recoupe les témoignages et lance des conjectures dont les trajectoires convergentes arrivent à situer des points aussi certains que les ferait un témoignage direct. La phonétique romane est constituée par un faisceau de filières analogiques plus que sur des procès-verbaux contemporains des faits, et la linguistique se sent plus en sûreté devant les fossiles inconscients que devant les serments paraphés. La sémantique doit imiter la phonétique. Le terrain est plus mouvant : raison de plus pour nous défier des explications sémantiques données par nos ancêtres et qui ne sont souvent que des étymologies populaires (17).

(16) Mais à tort; voir ici, p. 61.

(17) Les étymologies anecdotiques, qui se donnent pour les plus « historiques » de toutes, sont de toutes les plus suspectes, même quand pour le malheur d'un mot elles apparaissent contemporaines

Deux ordres de faits sociaux peuvent nous mettre à l'abri des sentiments individuels, de la passion bornée, et nous conduire vers des faits historiques : ce sont les faits géographiques et les faits corporatifs, les uns et les autres interprétés psychologiquement. Un atlas linguistique comme celui d'EDMONT et GILLIÉRON est, sous un aspect géographique, un document historique plein de passé tangible. Imaginons un atlas qui donnerait les cartes d'un bien plus grand nombre encore de notions concrètes. Doublons-le d'un atlas linguistique corporatif ; les cartes des synonymes qui plaisent suivant les milieux sociaux présenteront certainement des réfractions d'une même idée sémantique suivant la diversité des milieux. Les syssémantiques sont eux aussi des faits historiques. L'entêtement qu'on voit au peuple d'exprimer telle idée par tel sématisme permet des conjectures corroborées. Voilà pourquoi je rêvais tout à l'heure d'un lexique total du français et dont les définitions fussent aussi précises que les êtres et aussi nuancées que leurs devenir, rangé par synonymies en attendant et pour préparer le dictionnaire des sématismes. Ce que nous avons sous le nom de dictionnaires des synonymes ne comporte, je crois, que des mots littéraires, et, sous le nom de mots groupés d'après le sens,

de sa première attestation. Elles prouvent, presque toujours, ceci seulement que le mot était déjà jugé pittoresque, et piquait la curiosité commune, pour la satisfaction de laquelle on crée de petits romans, et même des héros pseudo-historiques. A quoi bon dans *bouffarde* un radical *bouffée* de tabac et un suffixe *-ard* ? le *Bulletin des Armées* du 28-11-17, p. 10, conte aux Français la saisissante histoire de Bouffard, soldat de Napoléon, qui fumait sa pipe à Friedland ; un boulet lui emporte les deux bras, mais le lendemain, on les retrouve, l'un tient encore la chère *Bouffarde*, dont toutes les cousines prennent le nom.... Du moins Bouffard mourut sans casser son brûlot ; c'est Euler qui, le 7 septembre 1783 vit sa pipe lui échapper de la main et cessa de calculer et de vivre, d'où *casser sa pipe*, Mourir, *Figaro*, 25-11-73 ; je préfère l'idée de R. MICHEL que la *pipe* en question est le gosier, donc le cou ; d'autant qu'on lit dans la 3^e *Conférence de Pierrot* et Janin (1649) : « Si tu ne le dy viteman je te pomera la gueule. — Tou biau, Robar, tu casseras ta pipe ; aga tu te boute en eceume ». — Se défier particulièrement des étymologies tirées des planches : en règle générale l'auteur dramatique donne à son personnage un nom, un costume, un accessoire, un geste qui le situe dans l'imagination du spectateur, ce qui revient à dire que le théâtre prend au public sa sémantique, et non le public au théâtre.

qu'un petit nombre de mots communs et par exclusion des patois et du bas-langage.

Les étymologies romanes ne sont devenues scientifiques que du jour où elles ont rapproché les mots frères, issus d'un même latin. Les hypothèses phonétiques fécondes sont celles qui supposent un mot pouvant donner les divers frères symphones. De même la sémantique ne peut être science sans les syssémantiques.

REMARQUES

Nos mots ne pensent pas en solitaires; ils ont leur famille sémantique comme nos idées leur genèse, et leurs amis, comme nos idées leur cercle où elles se plaisent. Ils s'entr'appellent pour des convenances nées de l'habitude, ils ont une atmosphère traversée de clins d'œil. Un premier corollaire de ces associations d'idées est qu'une équation sémantique, si elle semble particulièrement juste, peut se lire dans les deux sens : si A est B, B est A ; tous deux permutent. Puisque le Goéland est un *gourmand*, l'Homme gourmand est un *goéland*. Si du lait qui « prend » devient *gros*, un temps qui « se grossit » *caille*; et si le ciel qui « caille » *se marrit*, du « gros-lait » est du *lait-marri*. Le Pucelage est un *coquillage*, car tel Coquillage est un *pucelage*. Des haricots vont, viennent, sautent, dans un bouillon, on dirait une foule d'*allants et revenants*; des gens sautent et vont et viennent, *comme trois pois dans une marmite*. Le même chemin de l'aller sert pour le retour, le voyage n'est pas plus compliqué; peut-être un peu plus efforçant quand on remonte de l'abstrait vers le concret; mais on a du plaisir à se retrouver au chez soi du départ, et en bonne sémantique un aller et retour offre une sérieuse économie.

La bonne analyse d'un mot ne comporte pas seulement la définition qui fait jouer les concepts exacts du sens, mais l'emploi de plusieurs mots habituellement employés à parler de ce qui est essentiel à l'objet. De là vient qu'une bonne analyse, même brève, même presque réduite à la définition, met souvent sur la voie de *remplacements synonymiques* réalisés. Ainsi HUBERT définit *racage* « Collier, chapelet de pommes et de bigots en

bois <...> » ; ce n'est donc point par hasard que la langue bretonne offre, pour rendre « racage », *paterennou* (*raqt*), GRÉGOIRE, 775, c.-à-d. sémantiquement Grains de patenôtre (18) ; l'image « chapelet », qu'a retrouvée le lexicographe, était le sématisme du parlant breton.

Un second corollaire sur les syssémantiques, comme groupés pour raisons objectives autour d'une idée définie, sera donc celui-ci que le remplacement synonymique comprend le remplacement par mitoyenneté et peut aller jusqu'au remplacement antonymique. Il y a mitoyenneté et synonymie entre *donner sur les doigts* et *donner sur les ongles* (D'HAUTEL). — *Pastèque* est-il un synonyme, ou un antonyme, ou un mitoyen de *melon*, dans « un chapeau en forme de demi-pastèque », Boyer-Rebiab, 24 *Heures*, 161 ? — Mais il n'est rien de plus notoirement antithétique que « le grand saint Eloi » et « le roi Dagobert » ; il y a donc dans *le Mont Dagobert*, c.-à-d. le Mont St-Eloi (vers Arras), Pawlowski, *Signaux*, 5, mitoyenneté et antonymie, comme dans *Mardochée*, sobriquet de M. Amand (*Poilu*, 140).

Le remplacement d'un mot par un synonyme peut se faire en toute clarté intuitive. Nous voyons des *nez en pied de marmite*, Saint-Amand connaît le *nez en pied de réchaud*, *Œuvres* (1642), 214. Souvent même le remplacement est nécessité, lors de la décadence d'un des synonymes : *uni*, *net*, *denier*, *éteuf*, se voient remplacer par *simple*, *propre*, *sou*, *balle*, dans *uni comme bonjour* (D'HAUTEL), *net comme un denier* (Régnier), *renvoyer l'éteuf* (= Riposter). — Quoique le breton ait beaucoup pris au français, quoique le *lard* soit une espèce du genre *gras*, quoique *affamer* soit plus abstrait que ne l'est *engraisser*, les syssémantiques *gras*, s. m., Excès d'épaisseur dans la coupe d'une pierre, etc. (Anjou), *engraisser* un mur, un talus, l'Elargir, le Fortifier (JAUBERT), et, au contraire, *délarder*, *amaigrir*, *démaigrir* (HDT), *affamer* un morceau de bois (BEAUCHET-FILLEAU), en breton *divoëda* (littéralement dénourrir), (une écuelle, une colonne), se

(18) *Paterennou* est le pluriel du singulatif *paterenn*, un Pater ; la vue de l'objet confirme la justesse de l'image « chapelet ». — Mais il y a des objets dont la vue n'est pas assez facile à atteindre dans l'ins-tant qu'on la souhaite.

groupent sans que leur sémantique réclame aucune priorité de l'un sur l'autre (19).

Mais il y a des nouveautés qui se fondent sur le lexique déjà acquis plutôt parce qu'il est déjà acquis que pour en avoir retrouvé le sématisme. Soient *fort*, Excellent, Supérieur, et *fort* physiquement parce que trapu : on risquera *trapu*, Supérieur. Soient *fort* physiquement parce que solide, et *fort* intellectuellement, Renversant, Epatant : on risquera *solide*, Epatant (20).

Plus caractéristique, on a *feindre*, 1, Dire « je ferai » et ne pas faire ; 2, Boiter ; (HDT) (21) ; or, Dire « je n'ai pas fait, ne fais pas, ne ferai pas » et faire, c'est *dissimuler*, lequel, confondu dans la pratique avec *simuler*, est pris pour synonyme de *feindre* ; d'où, sens second, *dissimuler*, Boiter : « une âcre sciatique Qui malgré le bâton que je porte en tout lieu Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu », Regnard, *Légataire*, 1, 4 (22) ; il n'y a aucune idée de Cachoterie dans ce *dissimuler*, Boiter, qui ne s'explique que par *feindre*. — Plus caractéristiques encore les substitutions synonymiques

(19) Remarquons en passant que les catégories grammaticales n'ont aucune importance pour le syssématisme. *Pied de banc* a d'abord signifié par métaphore Chevron de soldat, et était syssémantique de *chevron*, (Poilu, 414) ; quand *pied de banc*, par métonymie, signifie Sergent, on ne peut plus le remplacer dans une phrase par *chevron* ; ils ne sont plus synonymes ; mais ils restent syssémantiques. Or, pour d'autres raisons, de syntaxe, quand un soldat nomme son Havresac un *fainéant*, qui se fait porter, et quand un ouvrier dit qu'il a sa mère sur ses *crochets*, ou à sa charge, les deux dernières locutions, un verbe avec son régime, ne peuvent être, dans la phase, remplacées par la première, qui est un nom unitaire, et je ne crois pas qu'aucune « analyse logique » puisse les déclarer synonymes ; la première n'en est pas moins syssémantique des deux autres presque aussi étroitement que celles-ci le sont entre elles.

(20) *Trapu*, Fort (en telle ou telle partie du programme scolaire) : *trapu* en math ; *ta traputesse* en grec ; lycée de Brest, -89 ; « A Paris <...>, c'est trapu le business », CARCO, *Innocents*, 139. — « Je descends [de 1^{re} ligne en 2^{de}] pour demander au sergent son bidon et prendre le mien, il me répond qu'il n'a pas le sien, et je remonte en oubliant de prendre le mien ; ça, c'est solide, par exemple ! », paysan de St-Père-en-Retz, -15.

(21) Ce sens 2 est usité en 1920, par les cavaliers, par les vétérinaires.

(22) C'est à G. Ascoli que je dois et ce texte et son explication : « Le pied qui boite se dérobe, fait défaut. Et même n'est-ce pas la lumière ? Que diriez-vous du syssémantique *feindre* ? » (fév. 20).

du bas-langage. Etre ivre, c'est *être noir* ; or, les *Sénégalais* sont des Noirs, et nous appelons les Noirs, tantôt *chocolats*, et nous rompons quelque peu la couleur, tantôt *cirages*, et nous en remettons ; de là *être noir* devient *être sénégalais*, *être chocolat* et *être de corvée de cirage*. — C'est une autre question de savoir si ces produits syssémantiques aussi verbaux que sémantiques, vivant d'un sens emprunté à un synonyme, sont féconds jusqu'à plusieurs générations, ou si leur parasitisme les condamne à une existence, longue peut-être, mais précaire ; il est probable qu'ils ne peuvent avoir une féconde descendance qu'à la condition d'être interprétés comme sémantiques par eux-mêmes (23).

Le nom de « remplacement synonymique » convient aux cas où un même sujet parlant peut volontiers glisser de l'un à l'autre des deux syssémantiques sans que son intuition en éprouve de dommage, par exemple de *manger les choux par les trognons* (LITTRÉ), à *manger les pissenlits par la racine*, Etre mort et enterré, ou de *casquette à six étages* à *casquette à trois ponts*, *Casquette* à haute forme, ou de *sucer la pomme* à *lécher la poire*, Donner des baisers. Le nom de « substitution synonymique », conviendrait aux cas où l'un des syssémantiques, manifestement plus récent que l'autre, gravite autour de lui à la façon d'un satellite, est l'une des espèces dont l'autre est le genre, et lui sert de diminutif ou de superlatif ; ainsi quand on nomme les *bateaux* que sont les Souliers des *péniches*, des *bateaux-lavoirs*, des *transat* ; là encore l'essentiel de l'intuition primitive n'est pas détruit sous le mot nouveau.

Etant donné que les *calots* sont des Billes à jouer, *calots* et *billes* sont en « remplacement synonymique »

(23) La morphologie connaît des parasitismes analogues. Le français a tiré de l'anglais *train*, Exercice, non pas *trainer*, mais *entraîner*, c.-à-d. qu'il a tiré parti d'un mot tout fait ; l'argot fait *dédrailler*, Oter les durs, (les fers), en décalquant *déferer*. — Une équivalence longuement poursuivie de deux radicaux à travers leurs produits, par exemple celle de *tac* et de *broc* (voir ici, p. 185) donne à penser que les deux radicaux ont été en syssématisme non seulement sincère mais notoire et suggère que tels produits de l'un sont dus à une greffe sémantique des produits de l'autre ; et, supposé bien entendu que tel sens second aurait pu sortir directement d'un sens premier, la connaissance de certaines circonstances historiques peut rendre probable l'intervention de l'autre mot.

quand on les applique aux Yeux ; étant donné que les *calots* sont de Grosses billes, on peut même voir dans *calots*, Yeux, un « substitut » intensif de *billes*, Yeux. Mais je n'accorderais pas à leur rapport le nom de « dérivation synonymique » que lui accorde SCHWOB & GUIEYSSE (24). Je réserverais cette dernière étiquette aux cas plus nettement poussés vers le verbalisme où l'intuition primitive est détruite par l'usage du mot qui sert de pivot et par son pivotement même. Soit le nom de *couac* donné à la fausse note d'un chanteur, d'où, par métonymie, celui de *canard*, qui en est un substitut synonymique : le désir de porter au superlatif ce mot de *canard* donne *autruche*, Couac gigantesque ; l'autruche est bien un gros canard, mais les vocalises de l'autruche sont ignorées de notre sémantique ; *canard* > *autruche* n'est pas sur le même plan intuitif que *couac* > *canard*, et n'est pas, à vrai dire, une intuition, n'étant pas une image auditive : dérivation synonymique ; le mot *canard* a servi de pont sémantique, et RIGAUD (1881, p. 73) en fut averti, faute duquel pont il n'est point de passage ; or de semblables ponts roulants ne sont pas toujours faciles à démarrer de la rive couac quand on est sur la rive *autruche*. Le mot explicatif joue un jeu assez analogue à la clef de la machine pneumatique, dont une position aère les corps de pompe (fausse note > couac), une autre, opposée, la cloche (fausse note > *autruche*), la troisième seule établissant la communication du corps de pompe à la cloche par un canal commun (couac > canard > *autruche*) ; c'est ce canal que le sémanticien souhaite de ne jamais trouver bouché par l'oubli.

Or, si l'exemple précédent nous offre un mot qui peut être interprété en deux acceptions différentes (Chant de canard et Grosseur de canard), il arrive que la dérivation s'opère, non pas sur ce qui est étymologiquement un mot à deux sens, mais sur ce qui est étymologiquement deux mots à un seul son, sur une homonymie. La dérivation synonymique a donc pour corollaire la dérivation homonymique, et celle-ci ne se distingue pas de celle-là pour quiconque est dépourvu de la précise érudition ou du délicat scrupule étymologique qui sépare-

(24) *Mém. de la Soc. de Lingu.*, VII, 50.

rait les homonymes, c.-à-d., en gros, pour le peuple. Dépourvu surtout d'érudition, le parlant commettra de l'étymologie populaire, et surtout de scrupule, un calembour.

On voit que si la pente est savonnée qui mène les synonymistes du remplacement à la substitution et de la substitution à la dérivation, elle ne l'est pas moins de la dérivation synonymique à l'équivoque.

Le domaine de l'étymologie populaire est celui où l'on hésite entre *coup*, *cou*, et *coût*: *monter le cou à quelqu'un autant qu'à la girafe*, ou *lui monter le coup*? un argotiste me demande, de *ça vaut le coup* et *ça vaut le coût*, lequel est le mieux la chose (25).

Nous avons un verbe *bécher*, Travailler de la bêche; mais nous avons un vieux verbe *bécher*, Donner des coups du bec, Béqueter, d'où il était naturel de tirer une métaphore *bécher*, Critiquer, Injurier, qu'on trouve dans VIDOCQ, *Voleurs*, et dont l'objet interne réel est *coup de bec*, Béquenaude, Médisance, Calomnie. Peut-être même *bécher* avait-il exactement, en parlant d'oiseaux, un emploi Béqueter pour chercher des poux, comme il paraîtrait d'après ce texte: « Ils me venoient pooiller Et entre les jambes bechier », *Roman de Renart*, VIII, 37; il serait alors le strict syssémantique de *cherchér des poux à qqn*, le Critiquer. Certes, on dit encore aujourd'hui à Lyon, *bichi*, *bicher*, A, Mordre à l'hameçon, B, Se disputer; en Berry, Anjou, Poitou, *un œuf béché*,... Percé par son poussin, (JAUBERT, V.-O., FAVRE); mais quelque citadin n'a plus compris *bécher du bec*, a compris *bécher de la bêche*, en a tiré *un bécheur*, *du béchage*, *faire de la bêche*, *jeter de la bêche*. Que l'objet interne soit désormais la bêche, cela est étymologie populaire; mais, qu'étant bêche, il soit outil de jardinier et que *bécher*, Critiquer, reçoive pour équivalent *jardiner*, ceci est dérivation synonymique. Ce remplacement de *bécher* par *jardiner* se fait sans scrupule. De savoir si la bêche sert à démolir, ou si elle aère, purge et soigne, le Parisien s'en

(25) *Un coup monté contre qqn*, escorté de locutions comme *monter une affaire*, *un arca*, etc., décide aisément contre *cou*; Sarcey pourtant écrit: « [Les Félibres] se montent le cou », *Annales politiques*, 8-8-97; il pense à *se pousser du col*? — *Ça vaut le coup* est une métaphore de chasseurs; des filous étudient si tels ecclésiastiques *valent le coup de fusil*, VIDOCQ, *Mémoires*, IV, 312.

occupera le jour où il visite ses catacombes, demain. *Bécher* est un mot acquis : le zèle sémantique ordinaire n'est pas de l'analyser, mais de forcer la dose du sel qu'on lui croit. — C'est là l'état d'esprit intermédiaire entre l'étymologie populaire et le calembour, celui-ci étant de connaître le sématisme, ou quelque chose du sématisme, et de lui faire violence.

Désespomme fut de mode vers 1808 (D'HAUTEL), comme synonyme et dérivé de *désespoir*, parce que *pomme* est espèce de *poire* ; nous sommes, à bon droit, heurtés : cet effronté calembour est révoltant parce qu'il a massacré un mot, (mais HDT admet *débadiner* tout en le suspectant d'être un calembour sur *déjouer* et *badiner*, Jouer) ; il est révoltant parce qu'il a massacré un mot noble, (ceci est affaire à la littérature) ; il est révoltant parce qu'il est fondé sur l'homonymie de *poire* et de *poir*, d'un substantif et d'un suffixe ; là est son burlesque, car le peuple connaît le radical *désespér* (*é*). Mais son effronterie n'a-t-elle pas des précédents ? La cloison de l'honnête et du deshonnête sémantique ne passe pas chez tout le monde au même endroit des mots et des locutions. Un mot comme *malagauche*, bâti sur *droit* et moins combattu par *adroit* qu'appuyé par *gauche*, — et, en bas-Maine, par *asenêtre* (= Maladroit, DORTIN, 32), — semble plus familier que *maladroit*, mais peut ne pas sembler moins honnête, et a tout ce qu'il faut pour devenir le superlatif de *gauche*, comme *mal-malade* l'est de *malade* (v.-o.), *malincommode* d'*incommode* (JOSEL, Ann. Br., XI, 144), *malecoche* de *coche* (Lorient, -19).

C'est sur le vaste et banal terrain vague de l'association des idées que le sujet passe de l'étymologie populaire au calembour par la zone de l'équivoque. La *tierce* et la *quarte* sont à la fois des Mesures de liquide et des Groupes à cœur, carreau, pique ou trèfle ; les joueurs de piquet ont dit *n'avoir ni tierce ni chopine* (LITTRÉ) ; pourquoi pas *ni tierçon*, ou *tierçain*, ou *brelan*, *ni chopine* ? parce qu'il faut laisser à *chopine* une atmosphère, préparer le calembour, lui donner un air de mot qui échappe, malgré qu'on en ait, avec son bloc. Mais il y a des préparations plus inconscientes. Une femme du monde se pique d'être « ultra-moderne » : « « Pas dans le train, dans le rapide », disait-elle volontiers », Bourget, *Emigré*, II ; l'équivoque n'est pas seulement sur *train*, A, Allure,

B, chaîne de wagons, elle est aussi sur *dans*, A, En participation avec, B, A l'intérieur de ; elle est sur *dans le train*, sur ce bloc de mots. Dans le puzzle de lexique que nous portons en nous, nous n'avons pas toujours le temps et le scrupule de choisir pour adapter ; nous aimons assez parler par jeux de patience tout construits que nous essayons impatiemment de faire resservir.

A cette préparation syntactique et sémantique qu'on observe dans *n'avoir ni lierce ni chopine* et *dans le train*, se joint la préparation lexicographique par les idées qui voisinent avec celles qu'on a en tête. Qu'on veuille bien considérer dans les deux sens chronologiques les stratifications suivantes :

1^o ou 6^o : « J'avais le plus beau jeu de la carte ! », un Nantais parisianisé 1916, discutant un coup à la manille ;

2^o ou 5^o : « Il fait bien mauvais temps, n'est-ce pas ? » dit un civil à un matelot, et celui-ci répond « Allons donc ! il fait le plus beau temps de la carte ! », E. P., *Palara et Bredindin*, Brest, 1843, p. 61 ; *le plus beau temps de la carte*, un Très beau temps, usuel en -18 à un maître-fourrier de Dinan, sans pouvoir l'expliquer ;

3^o ou 4^o : « Une *carte* de beau temps », une Période de beau temps ; v.-o., Anjou ;

4^o ou 3^o : *faire la carte*, Se gager pour la moisson ; FAVRE, Poitou ; *carte*, Moisson, à Melle, BEAUCHET-FILLEAU ;

5^o ou 4^o : *la quarte*, les Trois mois de la saint Jean à la saint Michel ; B.-FILLEAU ;

6^o ou 1^o : *quarte*, s. f., Trimestre ; 16^o s., LITTRÉ.

En descendant les temps, il est évident que la notion du quart de l'année disparaît à partir de FAVRE, très probable que celle de carte marine ou de carte pilote aura été suggérée à E. P. en quête de locutions matelotes par le costume marin de quelque Poitevin ou Angevin qui parlait devant lui, quasiment impossible que la notion des plus belles cartes du jeu ne fût pas présente à l'esprit de mon joueur de manille. Si l'on sait que ce joueur, ordonnance du cheval d'un capitaine, n'était pas romainiste, comment lui en vouloir d'avoir confondu *quarta* et *charta* et de s'être cru autorisé, ayant pu entendre dire * *la plus belle gerbe de la quarte*, voire (au jeu de boules en été) * *le plus beau jeu de la quarte*, à répéter à la manille *le plus beau jeu de la carte* ? Nous voilà bien sur les confins du remplacement synonymique et des dériva-

tions synonymique par jeu de sens et homonymique par jeu de mots. Je vois bien que dans ce fait particulier ce n'est pas le mot *quarte-carte* qui a subi une substitution; mais un ouvrier parisien ne croirait pas trahir s'il allait répétant * il avait *le plus beau jeu de la brème*, ni moi-même, il y a vingt ans, lisant *Patara*, en allant chercher au mot *carte*, dans LITTRÉ, si la carte en question n'était pas la route, le point, le portulan. Et ce que le cas offre de typique, c'est qu'il montre les influences occultes de la formule, (*le plus beau...*, servitude morphologique), et du mot, (*cartes à jouer*, tentation lexicologique).

De l'association des sons et de l'association des idées, dans des mémoires individuelles limitées, à régions obscures, relèvent les confusions de lexique, comme « Je vais faire peindre mes initiatives sur ma voiture », Brest, -87, les étymologies populaires, comme « de l'extra d'eau de Javel », Nantes, -12; les « queues romantiques » ne font que simuler cet état mental: leur type brutal est « je te crois de bois », mais c'en est une. à propos de quelqu'un qu'on *relève d'une erreur*, qu'on Redresse, de profiter de la locution toute faite *relever de sentinelle*: « Il la releva bien de sentinelle sur des sottises qu'elle lui disait », Mme de Sévigné, HDT. De *passer un savon*, ou tout autre synonyme de Réprimander comportant le verbe *passer*, le soldat tire *passer la semaine* à qqn, lui Faire des reproches, sans aucune intuition métaphorique (26).

(26) En contrepois de ces fausses métaphores par enchaînement de locutions, il y a des raccourcissements par chevauchement. Quand par la canicule un passant tombe frappé d'insolation et que deux agents de la paix l'emportent, de résumer le fait par *un transport au sergot*, c'est pour journaux comiques; mais autour d'insolation flottait déjà *transport au cerveau*; dans *transport*, à condition qu'on soit Français, *cerveau*; et *sergot*, si on est Parigot, dans *agent de la paix*: c'est par cette préparation linguistique que ce calembour ressemble à *relever de sentinelle*, Réprimander. D'autre part, il simule ces chevauchements syntactiques et morphologiques que la hâte et l'imagination opèrent sur les phrases et les mots, la fausse métaphore par double métonymie *relever qqn du péché de paresse*, Aller le secouer d'une posture anonchalie et le sauver ainsi d'un péché; — ou les tours populaires *ça te regarde, à toi?* = Est-ce que ça te regarde? + Qu'est-ce que ça te fait?, *tâcher moyen de* = Tâcher de + Chercher le moyen de, *le plus fort qu'il n'y ait pas dans la ville* = Le plus fort qu'il y ait + Il n'y en a pas de plus fort, *tu es ce que ça te regarde* = Tu es ce que tu veux + Ça te regarde; — ou, en morphologie, des *éconocroques*, des Economies de croques (de sous).

Il n'y a pas de calembour sans une préparation linguistique toute analogue à celle qui fournit les dérivations et remplacements synonymiques. Le calembour simule d'abord cette association d'idées toute faite qui, l'une donnée, amène involontairement l'autre, il est en cela une simulation d'étymologie populaire par les notions groupées autour d'un mot. D'autre part il simule aussi l'analyse d'idées qui trouve dans un mot une notion interne; il fait semblant d'apporter cette notion, mais il l'importe de l'extérieur; il simule l'inattendu d'une révélation. Je ne pense pas qu'il y ait un esprit qui ne sente la différence théorique de son attitude dans une sincère étymologie et dans un pur calembour; mais il suffit d'avoir entendu raisonner sur l'étymologie et le populaire et les poètes, pour savoir qu'aussitôt sortis de l'explication par les choses, quand ils conjecturent le sématisme, toute leur unique lumière émane des associations d'idées de leur tourbillon individuel.

MÉTAPHORE ET MÉTONYMIE

SYNECDOQUE

Le sématisme du mot *métaphore*, c'est Transfert; celui de *métonymie* Changement (de dénomination); celui de *synecdoque* Annexion; sématismes peu précis qui ont permis de nombreux flottements de sens, notamment entre métonymie et métaphore chez les anciens. Leur avantage est dû aujourd'hui à ce que, sous ces noms, la rhétorique a établi, de trois espèces importantes des faits sémantiques, un classement valable auquel je ne verrais que peu de retouche à apporter. Mais de son point de vue mental la sémantique doit rectifier l'interprétation ancienne des faits, car cette interprétation partait des mots: la métaphore n'est pas un transfert de mot d'un sens à un autre, c'est une intuition qui se transporte; la métonymie n'est pas un changement de nom imposé à une chose, c'est une relation objective vue en raccourci; la synecdoque n'est pas une compréhension logique plus grande ou plus petite imposée à un mot, c'est un changement dans son extension logique.

Un mot ne se transporte pas d'un sens à un autre; on le dirait du mot tel qu'on le voit couché sur le dic-

tionnaire comme ayant poussé par une sève interne vers ses branches réparties par A, B, et dans chaque branche du nœud numéro 1 au nœud numéro 2. Le vrai est qu'il y a autant de mots que de sens, et il est facile de s'en rendre compte, car nous ne pensons pas tout l'arbre quand la conversation courbe vers nous le rameau A-3 ou B-a-6 ; et pour mettre en un ordre historique les divers prétendus produits d'un prétendu tronc commun tant phonique que sémantique, et les séparer des « radicaux » de même son ou de même sens, il faut érudition, réflexion ne suffit point, tant judicieuse soit-elle. Seul le romaniste sait, ou, ce qui est le commencement, constate qu'il ignore, comment se rattachent deux sens d'un mot français et par quoi sont séparés deux homonymes.

La création d'une métaphore est une impression mentale neuve à propos d'un objet ; pour l'exprimer, la seule matière ouvrable étant de mots déjà connus, le résultat est qu'un mot ancien demeure comme épinglé, inoculé, incorporé à l'intuition neuve.

Si on peut dire qu'un arbre pousse vers la forme spécifique de ses branches, on ne peut pas dire qu'un mot pousse vers ses métaphores. Mais la métaphore n'est pas non plus un bois mort ramassé au hasard, jeté vers l'idée et qui retomberait avec elle s'enraciner ou se greffer et devenir un nid. De hauts arbres fixent la pie et des haies vives les bruants ; l'homme d'un pays connaît les habitudes de ses oiseaux ; si, d'instinct, pour fixer son idée, il cherche une métaphore, il la trouve, d'intuition, là où il en a déjà trouvé de même intuition, — pour dire Habile conduite dans le Navire ou dans la Chasse à courre. De là vient que la sémantique, populaire même, ou surtout, loin de laisser, une fois couchée par lexicque, un tableau de hasards, en laisse un de coordination et d'habitudes directrices. Elle n'est pas un chaos.

La métaphore est une comparaison condensée par laquelle l'esprit affirme une identité intuitive et concrète. Cette identité n'est pas l'identité rationnelle, scientifique, dont le dessein est d'être éternellement vraie ; c'est une identité pour l'imagination, partielle, précaire peut-être, mais qui exprime la présente réaction sensible du sujet. Il lui faut, par une valeur intuitive, plaire à l'un des cinq sens ; elle séduit le sujet, jusqu'à l'entraîner, le faire agir, l'aider ; elle s'impose aussi à l'imagination des audi-

teurs, elle provoque en eux une approbation suggestionnée, même si elle s'attire leurs corrections pour plus de vérité, voire une riposte et un châtement pour cause d'injure. La métaphore est un impressionnisme synthétique. Elle est poésie, — et « faiseuse ».

La synecdoque et la métonymie en sont nettement distinctes, et d'un art nettement inférieur.

La métonymie n'ouvre pas de chemins comme l'intuition métaphorique ; mais brûlant des étapes de chemins trop connus, elle raccourcit des distances pour faciliter la rapide intuition de choses déjà connues.

Portant une main non-scientifique, mais expéditive, sur des objets qui sont liés entre eux, elle est bien encore une attitude subjective, mais elle ne joint, du biais qui lui convient, que des objets qui sont naturellement et objectivement liés ; et c'est ce qui la distingue de la métaphore : elle ne se moque pas, comme celle-là, de l'expérience en profondeur ; au contraire, elle l'observe. Néanmoins, sur le tableau noir, en ceci elle ressemble à la métaphore, ce qu'elle jette en identités, ce sont des différences. — Un Homme, qui pour une interpellation familière est *la casquette là-bas !*, devient selon les convenances diverses de l'apologie d'une émeute et d'une révolution, *un estomac vide, un cerveau puissant*. Et *cerveau* ainsi utilisé, c'est bien Cerveau, organe charnel de la pensée. — Si, par de successifs records de métonymie sur une même route, du Vin produit en la mil neuf cent seizième année de Jésus-Christ sur des terrains de graves vers l'estuaire de la Gironde devient du *graves seize*, il est nécessaire pour le sens que ce Seize soit 1915 + 1 et que les Graves l'aient produit. — Quand un Indien est un *Renard* parce que le renard est son totem, c'est métonymie, il y a un lien objectif ; il n'y a pas de lien objectif entre la ruse du renard et celle d'un politicien qui est un *renard* : métaphore.

La métonymie nomme le contenu par le contenant : cidre à deux sous le *bol* ; — le contenant par le contenu : *rouleau de serviette*, Rond pour la serviette roulée, (Brest) ;

le produit par le lieu : *roscô*, Artichaut de Roscoff, (Brest) ; — le lieu par le produit : *le Gaz*, le Lieu où est l'usine à gaz en Porstrein, (Brest) ;

la cause par l'effet : *lumière*, Bougie, Lampe ; le melon est *fiévreux*, (Grégoire de Rostrenen) ; — l'effet par la

cause : *malice* (de crapaud), Bave ; une *je n'ose*, Coiffure de femme qui n'ose porter le chapeau, (Brest) ;

l'antécédent par le conséquent : *bouline*, Jeu que suit la « bouline », (Brest) ; — le conséquent par l'antécédent : *marrerrie*, Jour de réjouissance des marreurs après leur travail ;

l'organe par la fonction : les *trotteuses*, les Jambes ; — la fonction par l'organe : *ouvrir le cœur*, Donner de l'appétit, (Brest) ;

l'auteur par l'ouvrage : *artichauts*, Gens de Roscoff, (Brest) ; — l'ouvrage par l'auteur, *delobelle*, Poubelle voulue par Delobeau, maire, (Brest) ;

la chose par le temps : un *mardi-gras*, un Homme déguisé, (Brest) ; — le temps par la chose : la *pipe*, le Quart d'heure de repos, (Bretagne) ;

la chose par le signe : quand *y a mention* (de vent), quand il y a du vent, même peu, (Brest) ; *bouchon*, Cabaret ; — le signe par la chose : la *gabelle*, la Girouette (signe autrefois de la maison du gabeleur), (Bretagne) ;

l'homme par la mode : des *giz-kér*, des Gens qui ont pris des « usages de ville », (Quimper) ; un *blohic*, un Vannetais, disant « bloh » au lieu de « oll » (Tout), (basse-Bretagne) ; très fréquemment l'homme par son costume ; — la mode par l'homme : le *breton*, la Langue nationale des Bretons ;

le possédé par le possesseur : *Loignon tourne*, les Chevaux de bois de Loignon tournent, (Brest) ; — le possesseur par le possédé : 16 a de la blépharite, le Malade du lit n° 16 ... ;

l'objet par la matière : une *agate*, une Bille d'agate, (Brest) ; — la matière par l'objet : de la *poire*, du porc ;

l'objet par la forme : aimer *les vers*, la Poésie ; deux *pelotes* (de sucre), deux Morceaux, (Brest) ; *carreau*, Vitre ; — la forme par l'objet : *serviette*, Sculpture sur bois en forme de serviette plissée, (Bretagne) ;

l'objet par la quantité : un *quart*, une Boîte de sardines à l'huile, (Audierne) ; — la quantité par l'objet : une *semelle*, Largeur d'environ 0 m., 07, aux jeux, (Brest) ;

l'objet par la qualité dominante (couleur, son, goût, toucher, odeur) : un *Noir* ; *couac*, Corbeau ; *amer*, Fiel ; *gluant d'eau*, Méduse, (Bretagne) ; du *sent-bon*, du Parfum ; — la qualité par l'objet excellent : le *rose* ; l'*orient* des perles ; vent *glacial* ;

le moyen par la fin : pêcher une *cotriade*,... De quoi faire une *cotriade*, (Bretagne) ; — la fin par le moyen : le *bissac*, la Mendicité, (Bretagne) ;

l'abstrait par le concret : *le breton veut*, les Règles de la grammaire bretonne comportent ; — le concret par l'abstrait : *de l'épaisseur*, du Dépôt dans une boisson, (Brest) ; l'*Annexion*, le Quartier annexé, (Brest) ;

le sujet par l'objet : *avoir du monde*, Connaître les usages ; — l'objet par le sujet : l'âge du *respect*, la vieillesse, où on a droit au Respect des autres, (Brest) ;

le tout par la partie : mets-toi ça sur *le dos*, habille-Toi avec ça ; — la partie par le tout : *Pontaniou*, la Prison maritime (au quartier de Pontaniou), (Brest) ;

le composé par l'ingrédient : *chaux*, Mortier, (Brest) ; *moka*, Gâteau au café ; — l'ingrédient par le composé : *haricot*, Fève à ragoût dit haricot (27).

Un tel catalogue est loin d'être exhaustif : on peut encore discerner, non seulement des rubriques comme l'homme par sa coiffure, (*tournevis*, Gendarme) ou sa nourriture, (*couscouss*, Arabe), ce qui rentre sous l'homme par la mode, — ou l'ouvrier par l'outil, (*tête-mobile*, Officier de tir), ce qui rentre sous la fin par le moyen, — ou le portant par le porté, (*giberne*, Postérieur), et le porté par le portant, (*col*, Vêtement de cou), ce qui rentre sous le contenant et le contenu, — mais l'importante rubrique de l'expression du logique par le temporel. Exemples : *pas vite !*, 1, Pas volontiers, Non, je refuse ; 2, Pas vraisemblablement, Non sûrement, Brest, 1893-1910 : « Voulez-vous me faire ce travail-là ? — Pas vite ! » ; « Vous êtes de l'Annexion, mademoiselle ? — Pas vite ! — De Recouvrance ? — Probap' ! » ; *Pas vite, frère !*, mêmes sens, usuel au lycée de Brest, 1893-1898. Ce *pas vite*, aux sens 1 et 2, entendu aussi d'une Rennaise, 1911, et de soldats poitevins, 1916, se rattache psychologiquement à *y a pas de soin* [= souci] *qu'il ira !*, Il est très improbable qu'il aille ; à *volontiers*, Peut-être, en de nombreux patois, (*vantièrs*, etc.), *pas volontiers*, Rarement, à Reims,

(27) Souvent la métonymie est greffée sur métaphore : *vergame*, Boisson de café, faite, — métonymie, — sur la poudre de café comparée, — métaphore, — à la *marganne*. Et inversement des métaphores se greffent sur des métonymies : *gonac*, Frère des Ecoles-Chrétiennes, comparé, — métaphore, — au corbeau, dont le cri, — métonymie, — est *gonac*.

(SAUBINET, 1845) ; à *il veut mourir, il est pour mourir*, Il mourra, expression du futur par un penchant interne. On saisit pourquoi le temps exprime aisément la liaison logique : on fait sans retard ce qu'on fait de bon gré ; l'activité humaine sert de mesure à la possibilité intelligible. De là : *plutôt*, 1, De préférence, 2, Avec plus de vérité : « *plutôt mourir !* » ; « *c'est plutôt comique* » ; — *si tôt*, (*stô*), Peut-être, BLOCH, *Parlers vosgiens*, 297 ; *plus souvent* ! [sous-entendu : je me tuerais], Je refuse ! — *pas souvent* ! et *c'est rare* !, 1, Je ne le veux pas, 2, Ce n'est pas vrai ; — *puisque, du moment que, dès l'instant que*, Par le fait même que ; — *sitôt que*, Pour la bonne raison que : « Je ne pense pas avoir vu cela, sitôt que je n'étais pas avec eux », réponse d'un accusé qui nie tout, Pièces du procès d'Orgères, (1800), II, VII, 4 (28) ; — *toujours est-il que*, Cela n'empêche pas que ; — *tous les jours*, Sans restriction ; Brest : « Je le vauz tous les jours, ce type-là » ; — *longtemps*, Vraiment : « J' te l' demande oui ou non si qu' t'as longtemps dans l' crâne l'idée de me prendre pour un cavé ? » CARCO, *Equipe*, 45 ; — *d'abord*, Péremptoirement : « D'abord tu mens, laisse-moi tranquille » ; — *alors ?*, Devenez-vous fous ? ; — *jamais, jamais de la vie*, En accordant le maximum aux suppositions : « Ça ne fait jamais que deux mois qu'il est parti » ; « Quand j'ai vu que j'avais déjà fait un kilomètre, jé me suis dit : jamais c'est si loin que ça ! » ; — *des fois*, 1, (dans le passé), Ça et là dans la suite des temps, Mal explicitement, Avec plus d'empirisme que de loi ; 2, (dans l'avenir), Par hasard et mal prévisiblement, d'où, avec un conditionnel potentiel, « si des fois vous pourriez... ». — Beaucoup moins usuelle est l'expression du temporel par le logique ; exemple : *si*, Toutes les fois que : « Si on le frappe, il rend. »

Les métonymies du tout et de la partie, du composé et de l'ingrédient, vont nous servir à bien distinguer la métonymie et la synecdoque, et c'est à leur sujet que je me séparerai de Darmesteter (29), mais sans doute pour suivre les mêmes principes.

(28) « pense » est peut-être une faute d'impression pour *peux*.

(29) *Cours de gramm. hist.*, III, 128, où le tout par la partie et la partie par le tout sont classés à la synecdoque. — Notons aussi que la formule *le tout nommé par la partie* s'impose si on part de l'esprit

Synecdoque et métonymie ont, en effet, ceci de commun qu'elles respectent le « cosmos », l'ordre constant des phénomènes naturels, ceci de différent et d'opposé, que la synecdoque considère les êtres par leur classification, leur « extension », la métonymie par leur activité, leur « compréhension ». L'« extension » logique et psychologique d'un mot est l'Ensemble des objets désignés par ce mot ; « croître en extension », c'est S'appliquer à un plus grand nombre d'objets. La « compréhension » est l'Ensemble des caractères d'un objet, tant génériques que spécifiques ; « croître en compréhension », c'est Devenir plus riche en caractères. La compréhension et l'extension sont toujours en raison inverse l'une de l'autre.

Or, nommer le genre par l'espèce : un *grillé*, un *Maron*, (un *Coup*), (Brest) ; de l'*aramon*, du *Vin* ; — le groupe par l'individu : toutes les *Marie-trotte* du quartier, toutes les *Coureuses*, (Brest) ; — l'indéterminé par le déterminé : voir *trente-six* chandelles ; filer *son nœud* ; et nommer l'espèce par le genre : l'*accoutrement*, la *Garniture* du lit, (Bretagne) ; ma *boisson*, le *Breuvage* dont j'ai la recette ; — l'individu par le groupe : deux *police-secrète*, (Brest) ; — le déterminé par l'indéterminé : il est venu à une vitesse *grand V* ; « un concours, c'est pas un examen, où un nombre de points de suffit » ;

c'est bien considérer les choses quant à leur extension, et poser sur le tableau noir des équations d'inégalités ; les trois premières sortes de synecdoque sont extensives du mot, les trois autres restrictives.

Mais il s'ensuit aussi que nommer tout le corps par le nez, (*Voilà pour ton nez*, *Voilà ta part*), et le travail du peintre par le tableau sur lequel il peint, c'est faire de la métonymie, car le corps n'est pas une collectivité de nez, ni une peinture sur tableau deux fois le tableau primitif, et c'est se placer au point de vue de la compréhension, et dire que l'individu est un tout dont le nez est un caractère prépondérant, que la peinture est un travail en long et en large.

Si la synecdoque n'a que des formes peu variées, tandis que la métonymie en a de très souples, c'est que l'esprit

qui nomme, la vieille formule *la partie prise pour le tout* exprimant qu'on part des mots utilisés.

se nourrit et se plaît bien plus à la compréhension qu'à l'extension, à la connaissance pratique des caractères qu'à la classification des objets. La valeur logique du syllogisme est dans la compréhension des termes, non dans leur extension (30). Dire *le Français pour les Français*, c'est faire une synecdoque ; mais le véritable intérêt vivant n'est pas dans l'extension du sens du démonstratif *le*, il est dans la compréhension du terme *Français* : « le Français, né malin [c'est-à-dire : quelque Français, car les Français naissent malins], créa le vaudeville ». De même, dans une démonstration de physique, *la vitesse grand V* n'est plus une synecdoque, c'est une métonymie du concret par l'abstrait.

Sans doute on pourrait trouver une qualification commune qui lierait la synecdoque et la métonymie comme respectueuses toutes deux des liens intimes des faits et comme s'opposant ainsi à la métaphore. Mais il ne sied pas de confondre la synecdoque et la métonymie sous le nom soit de métonymie (31), soit de synecdoque : leur logique les oppose.

D'autre part, la métonymie, qui respecte les séries phénoménales tout en les condensant, et la métaphore, qui ne les respecte pas, ont un important caractère commun, qui est de considérer les objets dans leur compréhension (32). Il est évident, en effet, que plus mince est

(30) Si *Socrate est mortel* par suite de ceci qu'il est homme et de cela que tout homme est mortel, c'est que la majeure *tout homme est mortel* est une loi, qui affirme que Mortel est dans la compréhension d'Homme ; et cette loi résulte de l'expérience. Interprété en extension le syllogisme dépiste l'erreur et la vérité, est euristique, mais non probant.

(31) DE CAUSSADE, *Notions de rhétorique*, 45 : La synecdoque « est une variété de la métonymie. Cette figure consiste à étendre ou à restreindre le sens propre des mots ». Après quoi l'auteur appelle synecdoque la matière pour l'objet, (*airain*, Trompette) ! — Quant à dire que la métonymie « est une sorte de métaphore », Darmesteter, *Cours*, III, 129, c'est confondre verbalement, sous l'influence de l'étymologie grecque des deux mots, ce qu'on va ensuite, *ib.*, 130, définir, comme nous, en parlant du « rapport constant » qui est le fondement de la métonymie.

(32) Et non dans leur « extension » comme l'écrit Darmesteter, (la métaphore agit « en procédant toujours, comme la métonymie, par extension », III, 130) après avoir cependant employé « extension » et « restriction » conformément à la logique à propos de la synecdoque, *ib.*, 129. Ce qui a plus d'extension que *feuille de chêne*

la valeur, moins concrète l'intuition d'une métaphore, plus nombreuses seront ses applications occasionnelles, sa compréhension pauvre lui permettant une vaste extension ; exemple : effronté comme *un page* ; ce juge octogénaire était *un vrai gamin* ; oui, *mon loup* ! Et il ne l'est pas moins que si un mot, comme *mousse*, voit sa compréhension diminuée, de Marin, et son extension augmentée, à Apprenti et à Enfant, sans devenir métaphorique, c'est parce que dans sa compréhension demeure l'objective liaison des idées, de Jeunesse et d'Apprentissage. — Un *mousse* est un Jeune apprenti-marin ; de

et *feuille de noyer*, c'est *feuille* ; mais la métaphore *feuille de papier* est hors de cette série ; elle prend dans la compréhension de la Feuille de papier un caractère qu'elle exprime par *feuille d'arbre* ; cette métaphore ne classe rien en extension, elle crée une nouvelle série, *feuille de voiture*, *feuille politique*,... — De même en métonymie : *verre*, Contenu d'un verre, n'ajoute rien à l'extension, ni ne retranche à la compréhension de *verre*, (à boire, à vitre,...) ; c'est un nouveau mot *verre*, partant de la compréhension de Verre à boire, et qui aura pour extension *verre-à-bordeaux de bénédictine*, *verre-à-madère de kirsch*... — La métonymie et la métaphore considèrent donc l'objet toutes deux dans sa compréhension, l'une analytiquement, l'autre intuitivement ; ni l'une ni l'autre dans son extension, ce que fait la synecdoque.

Tout le monde, je pense, accordera qu'en soi l'addition quelconque d'un sens à la liste des sens d'un mot au dictionnaire ne mérite pas le nom d'« extension de sens », mais seulement d'extension de la liste, ce qui est un autre sens du mot *extension*, un sens gymnastique, où le caoutchouc excelle. Or, s'il y a de l'abus à parler d'extension du sens entre les branches divergentes de la sémantique d'un mot étalée sur le dictionnaire, c'est-à-dire entre les sens que Darmesteter qualifie de « rayonnants », j'en vois presque autant à l'appliquer, comme il est pratiqué dans *hbt*, entre les anneaux de ce que Darmesteter nomme « enchainement » et sans tenir compte de la nature de chaque chaînon. Par exemple, *caravane*, Croisière de chevaliers de Malte pour saisir des caravanes maritimes d'Infidèles, n'est pas une « extension » (n'y ayant ni espèce ni genre) de *caravane*, Groupe d'Orientaux en voyage à travers le désert ; ce n'est pas non plus une « extension », (ce ne pourrait être qu'une « restriction ») de la métaphore *caravane*, Groupe de voyageurs ou vagabonds quelconques ; c'est, sans aucune « extension » (mais avec une forte « compréhension ») une métonymie (la chose par son but) greffée sur *caravane* d'Orientaux sur mer (entre Alexandrie et Constantinople), lequel est une « restriction » de *caravane*, Groupe de voyageurs orientaux, lequel est une « extension » de *caravane*, Groupe de voyageurs orientaux à travers le désert ; la *caravane de Malte* doit donc être qualifiée métonymie, en raison de son étymologie prochaine, et non « extension » comme si elle était synecdoque.

là *mousse*, m., A, tout Apprenti-ouvrier, (pourvu que le métier en question soit exprimé, ou facile à deviner), Brest, 1846-1922 (33); B, Jeune garçon de courses ou de peine, Petit commis, Brest, 1880-1914 (34). Le sens A se fonde sur l'idée de la vocation du mousse marin (35); le sens B, sur l'idée de ses multiples emplois volants (36). Ce sont des métonymies nautiques; ni l'un ni l'autre ne sont des métaphores; en extension, c'est le genre par l'espèce; plus « réellement », en compréhension, c'est la métonymie de la cause par l'effet, — quand on est jeunot on ne peut être que novice et faible, — qui fait aussi, à Brest (37) qualifier *mousse* tout Jeune garçon, de sept, huit ans, à quatorze, quinze ans, même par d'autres « mousses » : « Largue ce mousse-là, grand geai! ou je te fous une baffe! » Supposons que deux équipes d'ouvriers adultes disent à un vieillard * Toi, tu seras le mousse, tu feras la navette, — ce serait une métaphore sur le sens B. On dit bien : « Ça, c'est pas un livre pour mes mousses », pour mes Gosses, mais non * C'est un livre écrit par un mousse, pour dire C'est l'œuvre d'art d'un apprenti, — ce qui montre que

(33) « J'espère le mousse pour envoyer le noir », J'attends l'apprenti qui va m'apporter le noir; propos d'un peintre, Brest, 1899; | « un jeune mousse, âgé de 14 ans, qui travaillait à la toiture », *Océan*, 29-6-1846; autre « mousse » maçon, *ib.*, 3-7-1846; Offres et demandes d'emplois, dans la *Dépêche* : « un mousse charcutier de 14 à 15 ans », 18-11-05; autres, même métier, 1-5-1905, 30-8-05, 30-6-06; E. P., « 17 ans, mousse plâtrier », 8-12-06; Y. C., « 16 ans, mousse brasseur », 16-11-05; || Apprenti de métier quelconque, VERRIER-ONILLON; Apprenti-commis, en argot de calicots, DELVAU; Apprenti terrassier, en langage d'ouvriers d'un chemin de fer champenois, LITTRÉ; *Sup.*, (ces ouvriers sont souvent nomades, et souvent bretons).

(34) « On demande un mousse d'environ douze ans », pancarte chez un imprimeur, Brest, 1898; Offres d'emplois dans la *Dépêche* : « un mousse assez robuste présenté par ses parents, pour porter du vin en ville », 28-4-05, « un mousse un peu fort », 25-4-05; « un fort mousse », 16-12-06; « une factrice pour épicerie, et un mousse de 16 à 17 ans », 31-10-05; « une plongeuse et un mousse » pour restaurant, 2-11-05; « un mousse de 16 ans » au Luxor, 22-8-23; etc.; « Un mousse de 15 ans <...> conduisait une voiture à bras », *Dép.*, 13-1-06.

(35) En ce sens A, le mot a passé en breton : *mous*, m., (a, Aide-maçon, b, Petit berger, Pâtre), dans le bas-Léon, etc.; *Revue celtique*, XVI, 225; CHOLEAU, *Condition des serviteurs*, 45.

(36) Ce sens B est enregistré dans v.-o.; cependant Lorient et Nantes disent plutôt un *courantin*.

(37) Et même à Pléchatel, et en bas-Maine.

mousse n'est pas devenu au sens A une métaphore signifiant Apprenti.

REMARQUES MORPHOLOGIQUES

Les métaphores n'ont pas de morphologie spéciale.

Il y en a, — elles sont nombreuses, — où le mot métaphorique est en subordination avec un mot non métaphorique.

Une préposition, *à, de, pour*, peut relier les deux termes. — Une remarque sur la préposition *de* s'impose à propos des formes de métaphore *araignée de mer*, *Maïa, pomme de fil*, *Pomme filandreuse, fouet de congre*, *Jeune congre*. La première et la troisième ont en tête le mot métaphorique, la seconde en queue. Le terme déterminant est en queue dans la première et la seconde, en tête dans la troisième. Dans la seconde et la troisième, *de* ne change ni de place ni de sens, et cependant, tandis que *pomme de fil* se paraphrase « pomme qui est comme du fil », *fouet de congre* se paraphrase « congre qui est comme un fouet ». L'interprétation syntactique de ces métaphores suit pas à pas celle de locutions non métaphoriques analogues.

Soient les locutions *une poule d'Inde, du poisson de mer, des gens d'Eglise, la fleur de lis, un fripon d'enfant*; elles présentent un procès logique (38) : *de* indique d'abord provenance, puis qualité, et on a *poule dinde*; puis une phrase comme « Réellement roi, il souhaitait le titre de roi » montre, après *roi* qualification, *roi* (dans « de roi ») dénomination; *le titre de roi* amène à *le mot d'amour, la fleur de lis, la ville de Paris*.

Or, *poisson* est un genre objectif dont *de mer* est objectivement une spécification. — Et dans de nombreuses métaphores le déterminé est, de même, muni d'un déterminant introduit par *de* : *abricot de Lamballe, Haricot*;

(38) Et elles ont chance de représenter aussi une filière historique; mais il est probablement impossible de s'en tenir à l'historique de la préposition *de*, latin *de*, sans tenir compte de l'influence des génitifs latins que *de* a remplacés et qui déjà exprimaient les mêmes idées : *Cannarum pugna, bellum servorum, arbor fici, numerus trecentorum, scelus viri*, cités dans MADVIG, dans GOELZER.

chocolat de terre, *Terre-noix* ; *pigeons du préfet*, *Goélands*, etc.

Mais il n'est nullement plausible que le sujet pensant, dans le *mot d'amour* conçoive « mot », comme un genre dont « amour » serait une espèce, ou plutôt un individu ; un *mot amoureux* peut être une espèce du genre « mot », mais le *mot d'amour*, c'est « l'amour en tant que mot » ; la *fleur de lis*, « le lis, et c'est une fleur » ; la *ville de Paris*, « Paris qui est une ville, en laissant de côté Paris capitale, Paris beaux-arts, ... » Le premier terme, *mot*, *fleur*, *ville*, n'est pas spécifique ; il serait, si on y pensait, générique ; mais son rôle intuitif est d'empêcher l'esprit de s'égarer (39). Plusieurs locutions de ce type se rencontrent dans le français de basse-Bretagne ; exemples : *coiffe de cornette*, Coiffe de nuit, GRÉGOIRE, 176 ; *clou de broquette*, Clou menu, *ib.*, 175 ; *coffre de bahut*, Coffre à dos bombé, *ib.*, 178 ; *glace de miroir*, *ib.*, 459 et 627 ; « armes de fusils et mousquets », interrogatoire à la Cour de Carhaix, 12-6-1675 (40) ; « deux bouteilles de Choppine », vente Kersauzon, à Landerneau, 30-7-1789 ; *mot de billet*, Mot d'écrit, Brest, 1885-1922 ; c'est-à-dire « cornette qui est une sorte de coiffe », « billet qui n'est qu'un mot », etc. ; en français général d'aujourd'hui *cornette*, *broquette*, *bahut*, *miroir*, *fusil*, *choppine*, *billet*. — Tel est aussi le cas dans des métaphores de même syntaxe : *menton de galoche* (41) ; *jambes de fuseaux* ; *noix de chavates*, Noix en forme de savates, (à Thaon) ; *noix de choques*, Noix en forme de socques, (COULABIN) ; *chou de pomme*, Chou-pomme, (Nantes, 1912, et Pléchâtel) ; *crêpe de dentelle*, Crêpe à bord indenté, (Brest), — où *de* signifie Qui est comme, et indique la forme ; — et aussi dans *pomme de fil*, Pomme à consistance de fil, (Bretagne) ; et dans *poire de sergent(s)*, Poire à âpreté de « sergents », (Bretagne), — où *de*

(39) Comment Littré peut-il interpréter que dans *la ville de Paris*, « Paris détermine ville », (De, 30), c'est-à-dire déchiffrer « la ville qui est Paris » dans la pensée du sujet ? On sent assez que *la ville de Paris* signifie « la ville qu'est Paris » ; une formule « la ville qui est Paris » n'a de consistance vivante que quand elle signifie « la ville de Lutèce, capitale des Parisii ».

(40) *Annales de Bretagne*, XIV, 196.

(41) Cf. « ton petit menton de pelote », cité oralement en 1897 par Emile Faguet ; — *poche à sabot*, Poche en forme de sabot, LITTRÉ.

signifie Qui est comme, et indique la qualité tactile. On interprétera bien mieux cette série de locutions par la compréhension que par l'extension.

Et la compréhension reste seule possible quand on arrive aux locutions *le fripon d'enfant*, *l'amour de chapeau* !, où il est clair qu'il faut comprendre « un enfant qui est fripon », non pas « quelque fripon », « un chapeau qui est aimable », non pas « quelque amour » (42), et sentir *fripon* et *amour* comme des adjectifs déterminants qui exposent une partie de la compréhension de *enfant*, de *chapeau*. Ici la dénomination a complètement passé du premier terme au second, qui est introduit par *de* ; et c'est le type *titre de roi*, *ville de Paris*, qui a servi de pivot au passage. — Tel est aussi le cas dans la métaphore *fouet de congre*, *Congre* qui est comme un fouet (43) ; et j'expliquerais, de même, *chat d'écureuil*, *Ecureuil*, (à Redon, ORAIN, et à Pléchâtel), « *écureuil* qui est comme un chat, qui est grimpeur » (44).

D'autres métaphores sont exprimées par deux mots juxtaposés : *crabe-chèvre*, *crabe-cerise*, *cadet-moustapha* ; — par nom et adjectif : *petite-marmite*, *poisson-sensu* ;

(42) Et non pas surtout, comme le prétend Littré, *De*, 3^e, « un fripon qui est un enfant », — ce qui se dit *un fripon-enfant*, ou, plus couramment, *un jeune fripon*.

(43) On peut s'amuser à tracer des cercles Gens et Eglise, Coiffe et Cornette ; inscrits et circonscrits, ils exprimeront que « toute Eglise est gens » et « quelques gens, Eglise », « quelque coiffe, cornette » et « toute cornette, coiffe ». On peut encore, ayant tracé un cercle Pomme, y trouver la « pomme de fil », non point dans un cercle Fil (métaphorique) inscrit au premier, mais dans une portion du cercle Pomme recouverte par un cercle Fil sécant du premier. Mais on ne peut pas construire une figure de « fouet de congre » autrement qu'on vient de faire celle de « pomme de fil » ; de sorte que, ayant constaté, sur le schéma, que quelque pomme est dans l'extension du fil, on constatera sur le même schéma, que quelque fouet est dans l'extension de congre, que « quelque fouet est congre » ; ce qui est le contraire de la question. Comme la construction de « *congre de fouet* » donnerait encore le même schéma, il faut donc qu'il y ait quelque chose qui dicte une certaine lecture du schéma des extensions : ce quelque chose est l'idée que « quelque congre est fouet de congre », ou, mieux, que le congre peut comporter la figure d'un fouet, c'est-à-dire une idée qu'on trouve dans la compréhension du congre ; la compréhension prime et dirige l'extension.

(44) Et non, avec M. Gauchat, (*Mélanges Wilmotte*), par l'hypothèse d'une « contamination » toute mécanique *chat-de-[bois]* + [*chat*]-*écureuil*.

— par verbe et régime : **briqueville, pile-pavés* ; — sans parler de celles qui se saisissent d'un mot déjà composé : *plaque-tournante, quartiers-maitres*, et probablement *chapelle-blanche*.

Juxtaposition ou subordination, on observe dans *araignée de mer, pomme de fil, fouet de congre, *briqueville*, une métaphore qui doute de soi, et qui continue à subordonner l'intuition subjective à l'objet externe. *Briquer* métaphoriquement n'eût pas été assez clair sans le régime *ville* ; le *crabe-chèvre* est un crabe qui est chèvre, un peu chèvre, mais toujours crabe comme de juste ; dans *petite-marmite*, même respect de la vraie marmite ; et de l'*araignée*, dans *araignée de mer* ; mais le Crabe maïa est aussi nommé *araignée*, le déterminant a été jugé éliminable. — Cette hésitation n'est pas spéciale à la métaphore : exemple en métonymie, *gluant d'eau*, Méduse.

On remarquera qu'il n'y a dans ces locutions métaphoriques jamais plus de deux éléments, le déterminant et le déterminé (45). C'est une utile indication que dans les

(45) Comparer ce qui se passe, hors de la métaphore, dans toute la morphologie : toujours deux éléments, radical et préfixe, radical et suffixe. Même dans *sous-marin*, qui, morphologiquement, ne dérive ni de *sous* + *marin* ni de **sous-mer* + *in*, la pensée est bien de « sous-mer » + « -in » ; cet exemple est dans DARMESTER, *Cours*, III, 7 ; je ne crois pas altérer les choses en ajoutant que si « dans la combinaison *sous-marin* l'adjectif se décompose logiquement [... comme déjà dit] », c'est que le sématisme avait fait psychologiquement cette combinaison, et que la pensée réfléchie électrolyse l'œuvre de la pensée artisanale. — Cette loi du deux, des composés plus hardis y obéissent encore : dans « nouvelle invasion império-socio-allemande », Maurras, *Action française*, 31-5-1917, dans « tout le bazar juridico-métaphysico-légalo-constitutionnel en vigueur », id., *ib.*, 13-7-1917, il est apparent qu'un mot, (*allemand, constitutionnel*), suffixé traditionnellement, est lié, seul de son bord, à l'ensemble des autres, (suffixés, eux, d'un -o de provenance grecque). Horace Vernet écrit, le 14-1-1843, à propos du « costume » d'un saint Jean Baptiste, que, quoique garde-national jusqu'au fanatisme, « fanatico-garde-national », il est, en ce qui regarde le costume des Israélites de l'Écriture, régénérateur du vrai pittoresque biblique : « je me déclare émeutier biblico-pittoresco-régénérateur du vrai pour ce qui regarde l'israélivo-vestimento, etc... en o de l'écriture », (Durand, *J., G. et H. Vernet*, 225) ; on voit qu'il met toujours les déterminants devant le déterminé, (*émeutier* est substantif comme *garde-national*), et qu'encore que, dans cette lettre à toutes brides, sa phrase soit fortement pochadée d'apocopes, de *l'écriture*, équivalent d'« évangélique », est le terme déterminé dont *israélivo-vestimento, etc...* en o est, en bloc, le déterminant. Je viens de dire apocope. En effet, on lit bien, *Dépé-*

métaphores à forme unitaire, — comme *souris*, Reflet de soleil qu'on fait voltiger, — en y joignant naturellement celles qui s'emparent d'un mot déjà composé, comme *lacet de souliers*, Algue filiforme, — il n'y aura jamais eu dans l'idée qu'une seule image déterminative à côté de l'image à déterminer, que le sématisme comporte une image unique et non jamais deux ou davantage, que l'intuition initiale est une, si concrète soit-elle. Je m'interdirais donc d'expliquer une création de métaphore par deux comparaisons confluentes simultanées. Le crustacé *chevrette* est une « petite chèvre » uniquement pour ses bonds, et non pour ses bonds et quelque chose d'autre (ses cornes ?) J'ignore quel est au juste le sématisme de *crabe-chèvre*, mais tout m'invite à nier que ce crabe ait été comparé à la chèvre par plusieurs biais d'un coup (46).

Si on compare une métaphore à un écoulement du point F au point G, il n'y a pas de métaphore produite d'abord par un écoulement simultané en G de deux points F et H. — Ce qui arrive, c'est qu'ultérieurement la métaphore G, ayant pris une date G', G'', il peut lui arriver, par littérature, par étymologie populaire, par synonymie, par homonymie, etc., des affluents hétérogènes, adultères, et qui compliquent fort l'analyse sémantique. Les affluences sémantiques sont donc comparables aux affluences que les mots subissent dans leur corps physique par les mêmes causes, homonymie, synonymie, étymologie populaire, littérature (47).

che de Brest, 15-12-1906, « la municipalité socialo-chambardo », où ne paraît point de suffixe traditionnel, mais c'est par apocope de *'socialo-chambardeuse*, — au même titre que *socialo*, *ib.*, 13-11-1906, apocope de *socialiste*, — c'est-à-dire que l'o final est un -o d'apocope, (type *ébéniste* > *ébéno*), et non un -o de composition grecque.

(46) La locution, cruciale en cette affaire, *il a tout de la vache* ne signifie pas Il est vache par ce caractère-ci, par celui-là, par tous les vingt-quatre caractères de la vache, mais Il est imbibé, saturé d'essence de vacherie, vache de la tête aux talons, c'est-à-dire complètement traître. Et sa drôlerie est de se servir abusivement de la tournure *il a tout de son père*, Il a toutes les trente-six caractéristiques de son père, — où il n'y avait pas de métaphore.

(47) Type *rébarbatif* + *barbare* = *rébarbaratif*. Encore faudrait-il distinguer l'affluence, la suffixation analogique, le calembour, le chevauchement. — Le chevauchement, type *foultitude*, est usuel au baslangage, pour représenter, comme par projection dans le langage, les idées de Combinaison, Amalgame, Fouillis, Bâtardise, Maladresse, Hasard, Maladie ; usuel aussi aux journaux de partis, pour s'entre-

OBJET INTERNE

Extraire de Trois menuisiers *trois pots à colle*, d'un objet, comme compréhensif, un objet, comme inclus dans le premier, c'est faire de la métonymie. A ce compte, toutes les métonymies se feraient *par l'objet interne* (48) ; il convient de réserver cette dénomination à celles où du mot compréhensif est extrait un mot second qui ne peut avoir préexisté. Exemple : *la fantasse*, l'Ensemble des fantassins, l'Infanterie, CLAIRMARET, *La 87^e Division territoriale*, 141 (49) ; — *la grogne*, l'Ensemble des grognards du Premier Empire (50) ; — *l'œil*, le Crédit ; *avoir l'œil*, c'est Avoir la faculté d'acheter à l'œil, c.-à-d. en profitant de la confiance que donne l'œil, c.-à-d. la bonne mine, métonymie greffée sur métonymie (51). —

accuser, comme preuves en mains, de Double-face et de Compromission. Mais la théorie, ou plutôt la pratique, des étymologies par chevauchement est récemment devenue, à l'usage de la hâte paresseuse et de la fantaisie tranchante, une façon cavalière d'ignorer de vieux radicaux respectables et de sous-estimer la puissance si considérable des suffixes, bref d'en revenir aux vieilles étymologies du genre de *vulpes*, Renard, « quod vōlat pedibus ».

(48) Y compris celles de l'effet par la cause, de la partie par le tout, car l'effet comme tel contient la notion de la cause, et le dos comme partie est le dos du corps.

(49) Paru en 1923, écrit en 1914-1918, nullement argotique ; l'auteur est un abbé du Beauvaisis.

(50) Le mot est peut-être de M. d'Esparbès, qui l'emploie.

(51) Vidocq' : « et l'on ne va pas se taper un souper à l'œil (à crédit) », Et l'on n'a pas le toupet de s'offrir un souper que l'on ne peut payer, *Mémoires*, III, (1829), 146, propos de restaurateur ; *œil*, Crédit, *Voleurs* (1837), I, 299 ; « S'ouvrir un Œil. Commencer une dette », *Almanach des Débiteurs* (1851), 120 ; « l'œil s'entend de la faculté de dominer ses semblables, de leur inspirer de la confiance. <...> L'œil consiste à s'imposer aux gens malgré eux, à se faire donner de l'argent par un avare, <...> à échanger des sourires contre des cigarres », *ib.*, 16. D'où, à Brest, 90-99, et probablement dès -62, *l'œil colonial*, le Crédit qu'on obtient sous assurance de payer quand on sera aux colonies, locution de fonctionnaires et de commerçants. — Cet *œil*, Bonne mine, se rattache aux locutions plus anciennes *ne pas payer de mine*, Avoir méchante mine, *vouloir passer pour beau*, Ne pas vouloir payer son écot, P.-J. LE ROUX et D'HAUTEL, *v^o Passer*. Mais à côté de *consommer gratis* on dit *travailler gratis* : une dérivation synonymique a fait pivoter à l'œil sur *gratis*, d'où *travailler à l'œil*, RIGAUD (1881), 373, — que rien ne rattache à *travailler pour les beaux yeux du patron*.

On voit que l'objet interne peut être d'aspect abstrait, *fantasse*, *grogne*, ou concret, *œil*. L'aspect abstrait de *grogne* n'empêche pas qu'il est distinct du vieux français *grogne*, substantif verbal de *grogner* (52).

Soit maintenant « Eh! la Maraude! » apostrophe d'un cocher d'omnibus à un cocher de fiacre qui n'a pas l'allure de regagner au plus vite sa station, Paris, 1898, d'un traîneur de charrette à un chauffeur de taxi, Paris, 1924; insoluble semble le doute s'il faut interpréter « Toi qui fais la maraude », métonymie de l'homme par son mobile dominant, ou « Toi qui es maraudeur », métonymie de l'agent par l'objet interne à son nom; doute venant d'une morphologie identique, qu'on la rapporte au type *être service* ou au type *la fantasse*; tout ce qu'on peut dire, c'est que la seconde interprétation est souvent la plus vraisemblable, pour la même raison que le vocatif injurieux *Saleté!*, adressé à un chat, souligne le caractère *sale*, inclus dans la compréhension de *chat qui es sale*, développe le mot *sale* par la même abstraction-vedette qu'on a dans *Saleté de chat!*, et ne signifie pas « Chat qui fais des saletés concrètes », ni « Chat qui relèves de la saleté en général ». — Tout à l'heure, nous étions certains, sur raisons de morphologie, de syntaxe, d'histoire, que dans *infanterie* — *fantassin* — *fantasse*, dans *grogner* — *grognerd* — *grogne*, dans *bel œil* — *acheter à l'œil* — *avoir l'œil*, la troisième locution du terne était tirée de la seconde; mais, en dehors des raisons proprement linguistiques, le problème psychologique était le même: tant que le rapport logique de la seconde locution à la première est métonymie, et métonymie encore celui de la troisième locution à la seconde, il y a possibilité objective d'un rapport direct de la première à la troisième, qui sont avec la seconde pour ainsi dire sur un même plan objectif, et possibilité de la suppression de la seconde locution, (dans l'exemple cité, *maraudeur*), comme inutile; en effet la

(52) *La biffe*, les Biffins, l'Infanterie de ligne, ne procède pas de la *biffe*, 1, le Chiffon, 2, le Travail du chiffonnier, 3, l'Ensemble des chiffonniers: on ne peut nommer l'Infanterie le « chiffon », ce sont les Fantassins qui sont par leur havresac des « chiffonniers ». Le cas n'est donc pas celui de *être service*, (*Poilu*, 100), *être farce*, *être flemme*, qui signifient Être à cheval sur le service, Relever de la farce, Être sectateur de la flemme, et non pas « être serviteur », « farceur », « flemmard ».

métonymie se fonde sur les liens objectifs des choses.

En revanche, la reconnaissance d'une métonymie « par objet interne » est aisée quand la seconde locution du terme est métaphorique. Soient par exemple *être bassin*, Ennuyer, « barber » avec un bassin ; — *être ficelle*, Connaître les « ficelles » ; — *être marteau*, Avoir reçu un « coup de marteau » ; — *être chevrotin* (D'HAUTEL), Prendre « la chèvre » ; — *être crampon*, Tourmenter avec le « crampon » ; — *une savate*, un Artisan qui « savate » l'ouvrage ; — « vous êtes une affiche », Vous « affichez » vos mœurs et celles de votre groupe (53) : dans le terme *bassin de barbier* — *bassiner* — *quel bassin !*, et dans les termes analogues, le produit métonymique n° 3 ne peut être induit de l'observation de l'objet n° 1, il est déduit, selon le lexique, du produit métaphorique n° 2 ; il prend dans la métaphore son objet interne ; or, la métaphore n'est pas sur le plan des liens objectifs des choses ; l'objet interne ne peut donc offrir qu'une métaphore de deuxième zone, fausse métaphore, ne comportant qu'un semblant d'intuition objective.

D'ailleurs la métonymie par objet interne de métaphore se prétend métaphorique ; car, quand l'objet n'existe pas, elle le crée : ainsi, — sur le modèle d'*achever*, Outil pour achever, Lieu pour achever, on forge *Je vais te mettre sur la cessoire*, Je vais te faire cesser, te taire, MÉNIÈRE, Anjou (54) ; — probablement sur *courant* comme modèle, — *avoir le tracassin*, Ne pas pouvoir rester en place, Etre « tracasse », Brest, 1880-1919, — *faire un chassin à quelqu'un*, le Chasser de sa place, Brest, 1880-1902 ; — le tout pour concrétiser l'idée

(53) On observe que l'« objet interne » d'une métaphore est d'ordinaire extrait d'une locution verbale, soit active, (*bassiner*), soit passive, (*avoir reçu un coup de marteau*), soit intransitive, (*prendre la chèvre*).

(54) C'est dans le style le plus grave qu'on dit, en Br., *être au mourir*, 1, Etre sur son lit de mort, 2, Etre à l'agonie. — *Se mettre sur l'isoloir*, A, Se séparer de ses anciens amis, B, Jouer un solo, DELFALLE, utilise un mot déjà existant. — *Se mettre sur le reculoir*, Se retirer, Dire non, usuel à un avoué, Condom, 09, est à rapprocher de *reculoir*, f., Harnais du bas de la croupe qui empêche que la voiture ne touche le cheval, soit quand on le fait reculer ou dans une descente, MOISY, — lequel *reculoir*, f., est connu d'un porcelainier, Limoges, 1923.

par un mot dont le sématisme formel convienne à une intuition matérielle.

On saisit ainsi que ce sont les métonymies par objet interne sur mot non métaphorique qui ont dû servir de modèles à celles qui se pratiquent sur mot métaphorique.

Quand l'action primitive, (celle qu'expriment *cesser*, *tracasser*, *chasser*), est exprimée par un mot métaphorique, c'est une raison de plus pour en extraire par métonymie une nouvelle métaphore. Exemple, de *cavaler*, Courir, S'enfuir, se tire *s'engager dans la cavalerie*, même sens. L'étroite liaison objective du Cheval avec *caval* dans *cavalier*, *cavalcade*, l'aire méridionale où Jument se dit *cavale*, font penser que ceux qui ont inventé de dire *s'engager dans la cavalerie* ont réellement pris dans *cavaler* son objet interne « cheval » ; mais ce fut pour lui jeter un caparaçon de clinquant, cette *cavalerie* est sans valeur intuitive, la « cavalerie » n'est pas l'acte de fuir au galop, et *s'engager dans cette cavalerie*, pour « l'imiter », n'est qu'une métaphore déduite, sans contact réel avec la cavalerie d'armée.

Plus audacieux, plus verbal, est le cas de *jouer du plantain*, Planter là quelqu'un, (en canton de Vaud, CALLET), (55); il faut recourir à un dictionnaire latin pour s'assurer que *plantain* et *planter* sont de même radical; comment croire qu'on l'ait fait? prendre l'objet *plant* dans *planter* et en extraire *plantain*, est donc, au vrai, un calembour. — De même, ceux qui emploient, de nos jours, *prendre un billet de parterre*, Choir à terre, (56), — s'ils ne l'emploient pas par vitesse acquise, comme simplement plus intense que *s'étaler*, — l'emploient par « esprit », comme un calembour; c'en est bien un, puisque la terre est fort loin de l'intuition actuelle d'un parterre de théâtre, et qu'elle en était fort loin dès l'époque où semble avoir été créée cette locution entre 1808, où D'HAUTEL l'ignore, et 1829, où VIDOCQ, *Mémoires*, III, 110, la met dans la bouche d'un

(55) En italien, où *piantare* est Planter, Abandonner, on a aussi *dar acqua di piantagine*, (donner [de l'] eau de plantain), Abandonner, (oudin).

(56) On dit aussi *ramasser un billet de parterre*, par chevauchement avec *ramasser une pelle*, etc.

homme du peuple; et cependant... il arrive que tel soit pris qui croyait prendre; si je disais aujourd'hui *prendre un parterre*, on y verrait une simplification métonymique, qui ne changerait rien au calembour; or, il y eut une période, peut-être de deux cents ans, où je pourrais lire * *prendre un parterre* sans y devoir saisir aucun jeu de mots; car *prendre* est un usuel succédané de *faire*, et *faire des parterres*, Choir à plusieurs reprises, est employé par D'Aubigné, familièrement peut-être, mais sans esprit de burlesque, à propos de chutes causées par des éperons pris dans un vêtement trop long; P.-J. LEROUX le signale dans le *Virgile travesti*; et D'HAUTEL se contente de perpétuer la locution *faire un parterre*. Ainsi préexistait ce *parterre*, Chute, au calembour qui en a masqué l'objet interne *terre* sous un externe *parterre* (de théâtre); encore, pour rendre palpable cet intrus, a-t-on dû lui donner un exposant, *billet*, — qui serait inutile aujourd'hui qu'il a infecté *parterre* devenu calembour malgré lui.

Le calembour est la métonymie par l'objet externe. Mais le départ de l'interne et de l'externe, de l'inclus et de l'intrus, est sujet à des erreurs individuelles d'application. Nous retrouvons ainsi les alternatives déjà rencontrées à propos des syssémantiques par remplacement, substitution et dérivation. — Le travail fait sur un mot fausse ou ne fausse pas le radical étymologique. S'il le fausse, ce peut être ou par étymologie populaire, ou par plaisanterie calculée. Il suffit donc qu'ayant voulu dégager l'objet interne, on accroche par erreur un objet externe, pour obtenir un résultat aussi abracadabrante en lui-même qu'avec l'expresse volonté de rechercher un objet nettement exotique. Se tromper sur l'objet interne, c'est faire de l'étymologie populaire, c'est tirer de *bécher* l'objet *bêche* au lieu de l'objet *coup de bec*; tromper par l'objet externe, c'est faire un calembour; mais de l'un à l'autre, de se tromper à tromper, le terrain est perfide; en effet l'objet interne et l'objet externe ne sont discernables que par quelque érudition. P., jeune matelot, annonce: « Je suis embarqué sur le *Catinat* »; à quoi son oncle H., ouvrier de l'Arsenal: « Le « ca-ti-na », ah bien, tu vas catiner. En voilà un drôle de nom aussi, un sale nom, vrai! », Brest, 1899. L'Anjou a *catiner*, Jouer à la poupée, v.-o., et H., qui

est de Nantes, peut l'employer comme équivalent de *putasser*? Mais a-t-il voulu un calembour? Son premier mouvement a été étymologique, rattacher à quelque chose *calina*, qui le surprend. Le quelque chose est plus obscur encore que ne lui est obscur le nom du bâtiment, car Catiner et Vaisseau répugnent. Serait-ce donc une simple rencontre de sons? se demande-t-il, et il l'excuse sur l'étrangeté de *calina*; il reste flottant, ou plutôt passe à un autre sujet. C'est, réduit à un monologue, (et à un apax) la même histoire à deux personnages du gabier qui dit *la Belle Paumelle* pour *la Melpomène* et de l'officier qui s'en fait un calembour, Brest, 1885.

Pas plus que le phonéticien ne peut blâmer l'oreille du naturaliste de ne pas entendre dans *outarde*, *autruche* et *oiseau* le même radical que dans *avion*, le sémanticien ne peut blâmer la mémoire du maçon de ne pas lui dire en quoi son *oiseau* de maçon est un Oiseau; il s'ensuit qu'en retour, quand il y a convenance entre un nom et une chose, comme entre *pioncer* et Potion opiacée, le psychologue doit louer le pharmacien qui consent à remettre une *portion à-pioncer*; le malade, son commissionnaire et son médecin, tous en seront satisfaits, sauf le latiniste. La seule marque populaire qu'un mot soit externe à un autre, c'est de représenter un objet nettement discordant; mais c'est là un critère dénué de valeur étymologique, si l'étymologiste est dépourvu de la connaissance des filières historiques (57).

L'apocope populaire est le procédé le moins favorable à la mise en évidence d'un faux objet interne (58).

(57) Ainsi, d'appeler la Maison de prêt sur gages, et notamment le Mont-de-piété, qui prêtent, le *caoutchouc*, cela est senti froidement calembourique, parce que le dérivé synonymique tiré de l'objet interne « ce qui prête » est un objet hétéroclite; mais combien vont répétant, dans une meilleure société, la locution *on ne prête qu'aux riches*, On n'attribue les choses qu'à ceux qu'on en sait capables, l'astuce de ce proverbe étant de se servir d'une idée en liaison facile avec l'idée de « prêter », sans être choqués de l'équivoque entre *prêter*, Fournir volontiers, et *prêter*, Fournir à un emprunteur qui doit rendre.

(58) L'apocope de tête donne de vagues résultats, comme *pilant*, Désopilant, *pondant* et *pondu*, (termes de collèges), Correspondant et Correspondu, *coco*, Rococo; moins favorable encore l'apocope de queue, puisqu'elle retient cette partie du mot où a plus de chance de se trouver le radical et avec le radical le vrai objet interne, et par suite n'a guère de chance de trouver autre chose qu'une métonymie

Le moindre suffixe ou préfixe fait mieux l'affaire : *amandier fleuri*, Régisseur de théâtre ; — *palmier*, Homme décoré des palmes académiques ; — *faire une trompette*, Se tromper, (Brest, 1880). Mais surtout les faux-suffixes ou substitutions de terminaisons : *faire flanelle*, Flâner, Ne pas consommer ; — *plumeau*, Plumitif, Scribe ; — *poulet d'Inde*, (poulain), Cheval (59). — Dans *cartahut*, Quartier-maître, (usuel aux marins), *cart-* est le « radical » de *quartier-maître* ; mais il y a tel cas où l'objet interne se voit énoncé, non par son radical propre, (même tronqué), mais par quelque autre radical approchant : ainsi, dans *quartiers-maîtres*, Gâteaux à quatre pour un sou, (Brest), l'objet interne, qui est « quatre », est représenté à cause d'une association de mots d'ailleurs très simple, (les *quatre quarts* d'un entier), par le mot *quart*, et se développe par un objet externe familier à une population maritime.

Tous ces enfants de la verve populaire ont des apparences de métaphores ; quelques-uns se promènent, depuis longtemps, avec un faux-nez dont nul n'a encore vu le vrai nez, d'autres jouent à l'enlever et le remettre ; d'autres se laissent démasquer à la première invite,

à peu près exacte : ainsi *cuir*, Cuirassier, n'est qu'une apocope, et sans doute comique, mais n'est pas anti-étymologique, quoique à son insu ; citons cependant, comme équivoques obtenues par apocope de queue la *Boulangé*, l'Ensemble des Boulangistes (qui suggère la *boulangé*, l'Ensemble des boulangers), — *un cocon*, un Co-conscrit, (Ecole Polytechnique), — *un navé*, un Avertissement, (Ecole Alsacienne, Paris, 1902) ; si l'apocope ne porte que sur la dernière syllabe, c'est-à-dire celle du suffixe, le radical officiel ne sera pas touché et le flagrant délit de calembour ne sera pas établi, puisque le mot aura fait la maraude dans son propre enclos : il est cependant plus que probable qu'un *infirm'*, un Infirmier, la *Just'*, la Justice, *aller au trot* Racoler sur le trottoir, font allusion à « trotter », à « être juste », à « être infirme » ; or les objets ainsi saisis sont de réels objets externes, car un infirmier doit être robuste, la Justice n'est au goût du malfacteur que la force, et le trottoir en question n'est pas un lieu où l'on trotte, mais qu'on arpente.

(59) Sous des apparences très bénignes on peut avoir affaire à des calembours médités : *s'empailler*, Se mettre au lit, *se déplumer*, Se lever du lit ; car la paille de paillasse et la paille d'empailleur quoique toutes deux de même substance objective, donnent deux intuitions « paille » différentes, comme aussi la plume de matelas et la plume d'un corps de volatile. — Avec une métaphore, mais dans le même goût, on aura *désossé* et *désargenté*, Dépourvu d'argenterie, d'os, d'Argent.

d'autres à regret. Pour comprendre *amandier fleuri*, il faut savoir que c'est le régisseur qui inflige aux artistes les amendes. Il faut, en revanche, pour comprendre *cartahut*, Quartier-maître, se garder de penser à *cartahut*, Fin gabier, marin « comme les cordes ». Et il faut, toujours, se rappeler que, métonymie ou métaphore, une image quelconque, si elle méprise ou simplement oublie son origine sémantique, est la facile proie de l'équivoque, et se met à courir maquillée en fausse métaphore.

PRÉFACE

« Souvent, assis sur quelque mât qui gisait le long du quai de Recouvrance, je regardais les mouvements de la foule », Chateaubriand, *Mémoires*, II.

Le peuple de mon pays m'a offert des clichés pris par son imagination. Il m'a avoué, de beaucoup d'entre eux, qu'il en avait oublié et la date, et le site, et l'intérêt ; je me suis plu à ces énigmes ; j'ai développé, retiré des épreuves, regardé de plus près, et aperçu des signatures, puis de haut et retrouvé le motif artiste. Des métaphores usitées en français régional de basse-Bretagne, et particulièrement des moins connues dans le reste de la France, j'ai désiré faire une étude sémantique.

La péninsule armoricaine se divise, sensiblement par moitié, en haut pays, l'est, et bas pays, l'ouest. En 1636, le voyageur Dubuisson-Aubenay place à l'Ellé la limite des deux régions, mettant ainsi en haute-Bretagne tout le pays du futur Morbihan. Tel n'est plus l'usage courant.

La péninsule a pris le nom de Bretagne de ce que les Bretons d'Outre-Manche la conquièrent dans la seconde moitié du premier millénaire chrétien. Vers l'est, la domination des nouveaux maîtres ne s'établit que d'une façon assez lâche, par des sortes d'îlots, et dès la période des onzième, douzième siècles, dans certains endroits dès le dixième siècle, dans peu de postes après le treizième, la langue celtique parlée par eux a reflué de l'est à l'ouest. Quel qu'ait été avant cette époque l'idiome parlé en haute-Armorique, on peut appeler *gallo*, (le mot équivalait à « français »), l'ensemble des patois romans qui, compris entre une ligne tirée de Saint-Brieuc à Guérande et une ligne tirée de Dol à Nantes, ceci dit en gros, se parlent en haute-Bretagne, depuis le recul de

la langue celtique. Ce gallo se rattache par dégradations au normand, à l'angevin, au poitevin ; on conçoit que, depuis six siècles, les influences de ces autres patois et du français d'Ile-de-France ont été, dans cette région, plus facilement opérantes que dans la moitié occidentale où, depuis le septième siècle environ jusqu'à nos jours, la langue celtique apportée de Grande-Bretagne n'a pas cessé d'être parlée. Cette langue celtique a pris le nom de *bas-breton* du fait qu'elle se trouve occuper la basse-Bretagne (1), et le fait linguistique a si bien réagi sur la valeur du nom de basse-Bretagne que, dans l'usage moderne, il convient d'appeler *basse-Bretagne* le pays où on parle bas-breton.

La limite linguistique des deux langues celtique et romane traverse la péninsule du littoral de la Manche à celui de l'Océan suivant une ligne qui passe pour ne s'être pas sensiblement déplacée depuis le quatorzième siècle. Elle a été examinée village à village en 1885 (2). L'infiltration du français en région bretonnante ne s'est pas faite par déplacement du front, c'est-à-dire par une lutte rurale entre les paroissiens romanisants et les paroissiens celtisants ; elle s'est opérée par les villes et par colonisation ; c'est dire qu'elle est due à deux causes sociales supérieures à la civilisation rurale : la culture intellectuelle et une hégémonie politique ; ou plus exactement à une seule cause, une hégémonie politique qui s'est décrétée seule en mesure de donner la culture intellectuelle.

L'introduction du français par des moyens de coercition, service militaire, école primaire anti-bretonne, ou de mécanique industrielle, journaux d'information, ne date que de la seconde moitié du dix-neuvième siècle ;

(1) Ou plus simplement *breton*, du fait qu'elle est dans le principe celle des Bretons de Grande-Bretagne et de cette circonstance que la même langue a pris, outre Manche, le nom national de *keumraeg*, — que l'anglais rend par *welsh* et le français par *gallois*.

(2) Paul Sébillot, *Revue d'ethnographie*, 1886. — En 1910, je sonde sur place le secteur Kénoc'h — Kerphilippe, 8 kilomètres : il est resté identique à la carte de 1885. En 1912, je sonde le breton parlé dans les villages du Bourg-de-Batz : une femme me traduit de français en breton la parabole de l'enfant prodigue ; mais le breton n'est parlé dans cet ilot linguistique que par les gens de quarante ans passés et disparaîtra avec eux.

mais il y aurait toute une histoire linguistique des quatre siècles antérieurs, lorsque le français, ne prétendant qu'à être utile et plaisant, et non sans de justes titres, forçait les oreilles chez le notaire, autour du saltimbanque et du mercelot, sur les gaillards et dans les batteries, et que ses infiltrations se revêtaient de formes bretonnes ; histoire impossible à écrire suffisamment ; du moins, outre quelques témoignages plus ou moins véridiques à interpréter (3), on pourrait établir, cerner, la date d'emprunt de bien des mots français, soit par des raisons proprement historiques, soit, grattant linguistiquement le breton, par des raisons de phonétique et de morphologie ; il est évident que tel mot breton emprunté au français n'a telle forme que parce que ce mot français a pénétré, en telle région, sous telle forme qui date son introduction et décèle son point de départ ; un relevé de ces phénomènes phonétiques et morphologiques si nombreux, (même, moins fréquemment et moins évidemment, des faits de syntaxe), est latent ou préparé dans les travaux de M. Emile Ernault sur le moyen-breton. Cette restitution de français oral, des dix-septième, dix-huitième siècles, resterait forcément fragmentaire, même en lui accordant des inductions analogiques ; mais, premièrement, du côté français, elle compléterait la documentation en donnant toute une série d'attestations historico-géographiques sur le français, classique et patois, d'une façon analogue à ce qu'on

(3) « Dans Vennes et par toutes les villes [de l'évêché de Vannes], tout le monde parle françois, et <...> ès champs, la plus part maisme des paysans scavent parler françois. Voilà pourquoy non seulement les plaidoyers, mais aussi toutes les escritures et instrumens de justice se font en françois ; <...> estant vray que Vennes est la ville, non seulement de Bretagne, mais maisme de France, où l'on parle le mieux françois, et où, jusques aux servantes et gens de basse estoffe, ils parlent trop bien », Dubuisson-Aubenay, *Itinéraire*, I, 157. C'est, Dieu merci, un pur mirage quant à la qualité du français de Vannes ; et quant au pourcentage des bretonnants non francisants, le voyageur, qui s'intéressait surtout à l'architecture, aura bénévolement reçu de quelques gens de loi une justification de leur justice rendue en une langue étrangère à peine compréhensible aux Français eux-mêmes. — Ou bien, au même siècle, faut-il croire le P. Toussaint-de-saint-Luc, témoignant que Roscoff aurait été un « petit port très fréquenté et peuplé de riches marchands où les petits paysans de trois ans parloient trois langues, l'anglois, le françois et le celtique », (dans Kerdanet, édition d'Albert Le Grand, p. 186) ?

trouve dans l'*Atlas linguistique* (4) ; et secondairement, côté breton, elle autoriserait sans doute des vues plus larges que le détail de l'enquête : ainsi, par des observations de phonétique et de vocabulaire, j'ai l'impression globale que c'est au long des côtes, comme d'ailleurs on pouvait s'y attendre, mais que c'est surtout par les côtes du sud que le français s'est introduit ; l'évêché de Vannes a été l'étape naturelle de la langue française s'écoulant le long du cours de la Loire ; Brest, voulu par Richelieu, Lorient, voulu par Colbert, ont été des postes plus artificiels, qui se sont reliés à Vannes et Nantes par les voies de mer. Et on a des témoignages historiques que Quimper, Pontivy, Morlaix, Lannion, Tréguier, ont été conquis plus tard.

Depuis 1898, j'ai noté tout ce que j'ai pu, — phonétique, morphologie, syntaxe, vocabulaire, folk-lore — sur le français parlé en pays bretonnant, c'est-à-dire précisément sur le domaine que laissent en blanc vers l'ouest les cartes de l'*Atlas linguistique* d'EDMONT et GILLIÉRON. Je n'aurais pas été Brestois que je devais établir à Brest mon quartier-général : c'est dans cette ville, la plus peuplée de basse-Bretagne, que confluent ou passent des paysans de toutes les campagnes bretonnantes, des marins de toute la côte armoricaine.

Pour ne parler ici que du vocabulaire de ce français régional, ce qui le différencie du français général relève surtout : 1° de la langue bretonne d'une part, et, d'autre part, 2° du français vieilli demeuré usuel vers l'ouest, 3° du vocabulaire nautique, 4° du langage populaire urbain.

C'est de ce vocabulaire régional que je prélève, ici, les métaphores. L'unité du travail résulte de la méthode employée et des limites géographiques ; mais cette méthode sémantique, celle dont je me suis servi entre-tant pour étudier le vocabulaire des combattants de 1914-1918, tient pour essentiel, surtout à propos de métaphores, de franchir les limites géographiques ; et on reconnaîtra que si je sors, presque constamment, du pays bretonnant, pour éclairer mentalement le français d'en-deçà, le résultat est aussi un éclaircissement fréquent

(4) Et notamment à ce qu'on trouve sur la périphérie du domaine roman, vieux sens, vieilles formes, vieux mots, que le Centre et Paris ont plus vite abandonnés

du français d'au-delà ; l'ambition du chapitre sur les métaphores de faune serait de pouvoir servir à un travail sur les métaphores de faune de toute la langue française, et ainsi des autres.

Ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que, parmi l'histoire des étreintes du français et du breton, un départ proprement psychologique des images « bretonnes » d'Armorique et des images « françaises » de basse-Bretagne, est probablement le travail critique le plus impossible. Il ne suffit certainement pas qu'un sématisme n'ait été signalé qu'en langue française ou en langue bretonne pour qu'on puisse en psychologue, dans l'état à jamais inadéquat des documents, le refuser déductivement à l'autre langue (5) ; mais nous ne pouvons agir, en linguistique, que sur documents. Il est donc bien entendu que, ne prétendant pas plus à analyser ici toute l'imagination métaphorique des Bas-Bretons que toute celle des Français, je me suis cru le devoir de borner le chantier linguistique là où passe la cloison du langage.

Je ne présente dès lors, sous l'étiquette de métaphores françaises, que ce qui m'est arrivé sous la forme linguistique française ; je remets à plus tard ce qu'il y aurait à retrouver de peut-être français sous des métaphores de langue bretonne ; voici seulement quelques indications en ce genre.

D'abord, un exemple de métaphores connues en français, connues en breton, et peut-être attribuables à l'ouest de la France : *borgne*, m., As. Ce mot a été introduit dès longtemps en basse-Bretagne ; il figure en breton dès 1732 : « AS, *carte, ou face de dez marquée d'un seul point*. Ur born. p. borned », GRÉGOIRE. Le pluriel en *-ed*, celui des êtres animés, montre qu'il s'agit bien d'une métaphore prise d'un homme qui n'a qu'un œil.

(5) Signalons en passant que le breton populaire est riche en métaphores pittoresques ; que, bien avant ce qu'on y a découvert depuis, on le sent tel, et plein d'humour, dans le très intéressant dictionnaire de Grégoire (1732), — « vivre de ses ongles », Vivre de rapines ; « pain-et-beurre », Bigle ; « le soleil a passé son seuil », Un tel est mort, Une telle est surannée ; « tendu comme une voile de navire », Bouffi d'orgueil ; « les toits de mer », les Vagues ; etc. — C'est une négligence impardonnable à des successeurs de Grégoire d'avoir négligé d'enquêter dans cette voie : Le Gonidec est un squelette avec un minimum de chair.

On joue à Brest, 1898-1905, le jeu innocent de *rol ar born*, où il s'agit de se décharger de l'as, qui est la plus mauvaise carte, et de le faire « rouler » de joueur en joueur. *Borgne*, As, comptera-t-il au français ? Non, faute de témoignages d'un usage régional français, et il sera exclus de la présente étude, quoiqu'en français il soit demeuré le nom de l'as au jeu d'aluettes, si populaire chez nos marins, en basse-Loire, en Anjou, etc., et le nom de l'as aux cartes en général chez les ouvriers parisiens vers 1870, (6), et quoique le témoignage breton ait une forte priorité chronologique.

Exemples ensuite de ces métaphores qu'on s'amuse à dire argotiques, conventionnelles et secrètes, — comme si une métaphore pouvait être conventionnelle, en se fondant sur des motifs, ou de première attestation, ou d'application aux mauvaises mœurs, et qui n'étaient nullement inconnues aux paysans bretons des 17^e, 18^e siècles. En breton, « *on dit en riant* » *qerh Spaign*, (avoine [d'] Espagne), 1, Coups de fouet, *cahout qerh Spaign*, Avoir le fouet, GRÉG., 428 ; 2, Bastonnade, GRÉG., 83. — Je n'ai pas d'attestation d'**avoine d'Espagne* en français ; mais le départ des deux langues est à peu près impossible. — *Avoine*, Coups, est attesté en français : *avoine*, Coups de fouet (de charretier), DELVAU ; *avoiner*, 1, Exciter, Donner du courage au moyen d'une récompense, 2, Donner des horions (par exemple à un enfant mou au travail), JAUBERT ; et son répondant l'est en breton : *rei kerc'h*, Battre, *Revue celtique*, XVI, 225 (7). —

(6) POULOT, *Sublime* (1872), 74. Que RIGAUD, *Argot moderne* (1881), enregistre le mot, c'est une méchante raison pour accuser le breton, SAINÉAN, *Argot ancien*, 261, de l'avoir pris à l'ancien « jargon » des malfaiteurs.

(7) L'idée étant que l'avoine est le stimulant du cheval, et le fouet aussi, et pour l'homme le bâton, voici d'autres noms de stimulants systématisés : *avoine de curé*, Poivre, en français populaire très général, (le poivre donnant une virile énergie à ce que le même français appelle le *bidet* et M^{me} de Sévigné, lettre du 8-4-1671, le *dada*) ; — *casecq ar c'hure*, (jument [de] le curé), Eau-de-vie en fraude, GRÉG., 312, c. 1, et 406, c. 2, (« en fraude », parce que celui qui fait de la chose un commerce oblique lui invente un nom détourné), c'est-à-dire que l'alcool avoine l'allure, permet de trotter comme fait M. le curé sur sa jument ; — *poivre*, Alcool, français populaire très général ; d'où *poivrot*, Homme ivre, Ivrogne ; *pebr*, Courage, en breton, dans *lacqaat pebr var e galoun*, (mettre [du] poivre sur son cœur), Reprendre courage, GRÉG., 809 ; *répoivrotique*, Ragaillardissant, dans « chansons répoivrotiques, caustiques, <...> », chantées au « Caveau de Mont-

Venons à *Espagn*. Certes, le breton a plusieurs noms où l'Espagne sert de déterminant (8); mais, à supposer qu'une variété d'avoine ait été dite d'Espagne et passât pour excellente, il est peu vraisemblable qu'elle eût été prise pour signifier les coups, sans cette autre raison malicieuse que les hidalgos sans argent poussent leur monture avec une denrée moins chère que l'avoine (9). C'est ainsi que *salade de Gascogne* ne signifiait pas Chanvre parce que la Gascogne produisait du chanvre, mais parce que les Gascons, qui cultivaient le chanvre, le consommaient aussi sous forme de cordes, étant gibier de potences, (voir D'Aubigné, dans LITTRÉ, *Salade*). Il est peu probable que des marins aient rapporté d'Espagne en Bretagne une vision de l'avoine en question sans que quelque escale du littoral l'ait aussi attrapée au passage.

Le breton forme, sur les noms concrets, des verbes signifiant Chasser (ou Pêcher), Cueillir (ou Recueillir) tel objet; au radical qui désigne l'objet il suffit d'ajouter le suffixe verbal *-a*: *spilhou*, Epingles, *spilhaoüa*, Ramasser des épingles, GRÉG., 360; « *spilhaoüa*, dans le propre signifie, chercher, & lever des épingles de dessus la Terre: mais dans le figuré, il signifie être courbé de vieillesse, comme si on étoit à ramasser des épingles. », *ib.*, 939; un Homme qui se voûte est « *coumancet da spilhaoüa* (commencé à...), des Vieillards voûtés, des « *spilhaouéry n* », *ib.*, 939, 971. — Nous avons là cette

martre » à Brest, *Dépêche*, 6-3-07; — *courage*, Vin, à Landivisiau du temps de Grégoire: « *Lorsqu'une beuveuse voit quelqu'une de ses associées mettre de l'eau dans son vin pour le tremper elle lui dit de prendre courage, & d'éviter tous frissons. appelant le vin courage, & l'eau frisson* », GRÉG., 92, 184, aux mots *Beuveuse* et *Commère*; (on remarquera que la métonymie sur « Vin qui donne du courage » est accompagnée ou plutôt introduite par un jeu de mots sur « prendre »); — *trois-six*, Coups: « *Donnez-leur du trois-six dans le pétard* », Hâtez leur sortie à coups de pied au cul, une débitante, Brest, 1906.

(8) *Sivi-Spaign*, (fraise d'Espagne), Capron; *goai-S.*, (oie d'E.), Outarde; *mailchon-S.*, (trèfle d'E.), Luzerne; *yar-S.*, (poule d'E.), Dinde; *oulmeenn-S.*, (orme d'E.), Tilleul; *huegan-S.*, (...? d'E.), Pistache, dans CILLART, 425, 439, 454, 111, 382, 287; *goum-S.*, (gomme d'E.), Cire, GRÉG., 170. Le français en a d'autres: *salsifis d'E.*, Scorsonère, ROLLAND, *Flore*, VII, 208.

(9) *Cibata*, 1, Ration; 2, A (espagnol *cebada*), Orge; B provençal *cirada*, Avoine. Tandis que la France a de tout temps donné de l'avoine au cheval, l'Espagne le nourrit surtout d'orge, MILLARDET, *Lingu. et dial. rom.*, 345.

même image que le bas-langage a spécialisée en un autre sens, sur lequel je tire un voile, noté depuis LARCHEY 1889, et qui a pour équivalents *ramasser des châtaignes*, *ramasser des marrons*, et, en y greffant l'idée du gain *ramasser les sigues* [les louis] ; l'antériorité de Grégoire est de 157 ans, mais elle ne prouve nullement que *ramasser des épingles*, Se courber, ne fût pas usuel par ci, par là, en France. — En Anjou *poignée de châtaignes* désigne la Secousse douloureuse qu'on ressent au creux de la main quand l'objet qu'on y tient reçoit à son autre bout un choc violent ; on saisit que les piquants douloureux des épingles et des bogues ne sont pas indifférents pour exprimer les douleurs aiguës du vieillard voûté et rhumatisant ; mais le choix du déterminant est précédé par l'image de ramasser, tout comme dans le grec *καρφολογῶ*, Ramasser de la paille, pour exprimer un geste habituel aux fiévreux. C'est la même ironie consistant à supposer au geste un but de travail, qui fait exprimer Tomber par *ramasser une épingle*, (entendu en -18), *une pelle*, etc. ; Tituber, par *tendre des épinoches*, v.-o., (explicable, à mon sens, par le geste de se baisser pour tendre de place en place des lignes de fond).

Très voisine est cette autre locution *falc'her ar piri-silh-aud*, (faucheur [de] le persil [de] côte, c-à-d. arracheur de casse-pierre maritime), que l'on employait à Lanmeur pour dire « *Boiteux d'un côté* », GRÉG., 102. — C'est là, pour exprimer le déhanchement brusque vers la terre, un emploi spécial de l'image dont un autre emploi spécial est dans FURETIÈRE 1708 : *arracheurs de persil*, Compagnons de rivière qui remontent les bateaux avec des cordes, ce qui les oblige à se courber comme s'ils arrachaient du persil ; ces hommes ont les bras balants, ajoute JAUBERT en signalant chez lui la variante *ramasseux de parsi*. Le casse-pierre *Crithmum maritimum*, ajoute cette sous-image que le cueilleur, sur les rochers, a presque tout le temps une jambe plus haute que l'autre, mais cette ingéniosité de l'image spécifique est postérieure à l'idée première de la courbure d'un faucheur, arracheur, ou ramasseur de n'importe quelle herbe. *Faucher la violette*, dit-on, à Dol, d'une vache qui Marche de travers (10).

(10) *Faire son persil*, Chercher pratique sur le trottoir, n'a rien à

Autre exemple. Voici, dans des tableaux de la vie paysanne entre Carhaix et Sizun vers 1870, l'Eau-de-vie nommée en breton *Marguerite* : « « marc'harit » war an dôl », I. Picard, *E Menez Arre* (-22), 33, Marguerite (une fois mise) sur la table (11). Ce mot est noté dès 1732 par GRÉGOIRE, qui lui aussi était de haute-Cornouaille : l'Eau-de-vie, dit-il, outre son nom ordinaire « guin ardent », (vin ardent), est nommée « *burlesquement* », nous dirions aujourd'hui *argotiquement*, « An dra m'andra. an dra-hont. an afericq-hont. dracq. moulin-dracq. fust-must. dour-marô. casecq ar c'hure. mac'harid pioche. & c. » ; cet « & c. » est bien regrettable ; « *Tous ces noms, excepté le premier* », ajoute GRÉG., (le premier, c'est « guin ardent »), « *se disent proprement de l'eau de vie en fraude.* », p. 312. On comprend en effet que celui qui distille, ou débite, ou sollicite en fraude, désigne l'objet d'un nom pervers, ou d'un nom vague mais convenu, ou d'un nom encore plus vague escorté d'un clin d'œil, ou, sans aucun coefficient, d'un nom tellement nul que sa nullité même éveille et fixe l'attention du complice. Voici la traduction littérale de ces noms « burlesques » : « Telle-ou-telle-chose. Cette chose là-bas. Cette petite-affaire là-bas. Traquet. Moulin-traquet (12). Fust-must. Eau(de) mort. Jument (de) le curé (13). Marguerite Pie. » —

voir, du moins directement, avec les images précédentes : ce persil n'est qu'une des multiples herbes qui servent, çà et là, à exprimer l'argent gagné : *vinette*, dans Béroalde, *Moyen* (ch. Couvent, p. 276) ; *champignons* chez v.-o., Anjou, I, 29 ; *chiendent* dans *Jargon* (1849) ; *cresson* aux Halles en 1750 ; *épinards* en bas-langage moderne.

(11) L'auteur annote à tort « Glac'harig eo ar ger reiz » (C'est *petit-chagrin* le mot correct) : le *glac'harig* est une Mesure, vague d'ailleurs, tantôt de vin, tantôt d'eau-de-vie ; chez GRÉGOIRE (1732) Roquille, moitié de demi-setier, chez CILLART (1744) Chopine, chez SOUVESTRE, *Derniers Br.* (-58, in-16), II, 230, Petite bouteille d'eau-de-vie. Ce « petit-chagrin » répond au fr. *douleur* : Elle « avait déjà passablement avalé la douleur », vidoco, *Mém.*, III, 185, parlant d'une femme qui a bu des chopines de vin ; *étrangler la douleur*, Boire un verre d'alcool, BRUANT, 62 ; cf. *soupirance*, Gorgée, *Bas-Maine*, 482.

(12) Au mot Fesse-moulin, où reparaissent quelques-uns de ces noms, GRÉG. écrit « milin-dracq », ce qui est plus breton que « moulin-dracq » ; *milin*, étant féminin, veut la mutation *t* > *d* du mot suivant, mutation dont l'empreinte demeurerait, paraît-il, sur *dracq*, même isolé.

(13) *Curé*, peut être au sens breton, Vicaire, le Curé étant dit *persoun* en br., *recteur* en fr. régional. — J'étudie *fust-must* dans *Rev. philol. fr.*, XXXVII.

Cette dernière traduction, nous l'obtenons en rendant *Mac'harid* par son répondant français *Marguerite*, et en ramenant *pioche* à *pie*. Quelle *pie* ? *Margot la pie*. Mais aussi la célèbre *pie*, Vin, Boisson, Ivresse, du vieux jargon français. Le breton emploie couramment, par un emprunt au français, *Margod* pour désigner la *Pie*, et nous avons une autre forme de ce même emprunt dans *Mac'harid pioche*, (*Margot la pie*), Eau-de-vie. Quant au suffixe *-oche* du bas-langage, il est attesté dès 1396 dans le lexique des malfaiteurs de la basse-Loire : *piloches*, Dents, *batoches*, Couillons, *hanoche*, Jument, *sourdante santoche*, Grande justice, *pie santoche*, Cidre, PECHON DE RUBY, *Vie genereuse*. Grégoire nous apprend donc qu'en basse-Bretagne, avant 1732, l'eau-de-vie était considérée, par excellence, comme la « bavarde »,

C'est une autre question plus rétrospective de savoir si l'oiseau bavard avait bien fourni, dès le 15^e s., peut-être même dès le 13^e, en français (14), le sématisme de *pie*, Boisson, si usuel dans les argots, les patois, le bas-langage général, ou s'il faut faire à R. Etienne l'honneur de continuer à discuter son aventureuse étymologie de 1549 par l'aoriste grec *πιειν*, Boire. Je n'hésite pas ; je me sens bien en France avec la métaphore *pie*, Boisson, c'est-à-dire Oiseau bavard = Ivresse (15). La principale pièce du procès est aussi celle que je n'ai pas vu alléguer jusqu'ici : *Vin* [entendre *vin*, Degré d'ivresse : *avoir le vin gai*, etc.] *d'asne*, « qui rend la personne assoupie après avoir trop beu » ; *vin de cerf*, « qui fait pleurer » ; *vin de lyon*, « qui rend furieux ou querelleux » ; *vin de pie*, « qui fait cajoler », (*cajoler*, Chanter, Crier, en parlant de la *pie*) ; *vin de porc*, « qui fait rendre gorge » ; *vin de renard*, « qui rend subtil ou malicieux » ; *vin de singe*, « qui fait sauter et rire », OUDIN, *Curiosités* (1640). Ajoutons *vin de chien*, « commencement d'ivresse accompagné de mauvaise humeur », *Bas-Maine*, 524 ; *être en vin de chien*, *Etre gris*, ORAIN, 134. Et ainsi s'éclaire le

(14) Voir F. MICHEL, *Argot*, 318, c. 2.

(15) Oiseau bavard, non pas ivrogne ; ainsi tombe l'objection soulevée si justement par DAUZAT, *Argots de métiers*, 32. — Au contraire l'explication grecque d'*arton*, Pain, et de *crie*, Viande, va de soi dès l'instant qu'on trouve en usage les *artocreas*, Pains à la viande, non seulement dans les rues parisiennes du 13^e s., mais dans les couvents et évêchés, comme je le montre dans *Revue de philol. fr.*, XXXVII.

croquer la pie de nos aïeux : c'est Prendre ce vin de pie, le « vin mystérieux d'où sortent les chansons » de Hugo, c'est Boire jusqu'au niveau, variable d'ailleurs avec l'individu et les circonstances, où on se met à bavarder et babiller comme une pie, c'est S'émoustiller (16). Ultérieurement *pie* est devenu synonyme de Boisson concrète, d'où *piorne*, Eau-de-vie, (en argot de drouineurs de Haute-Savoie), cousin de *Mac'harid pioche*, et bien d'autres dérivés (17).

Des syssémantiques confirment cette vue : ce sont, outre les noms d'oiseaux qu'on trouvera plus loin sous le mot Rouzie, 1°, un synonyme de la *pie*, pris lui aussi pour synonyme de Boisson : *agasso*, (pie), en provençal, MISTRAL (18); — 2°, d'autres noms d'animaux chanteurs

(16) *Croquer*, *crocher*, Prendre; *croquer le marmot*, (prendre le singe), Imiter, de rage, le balancement de menton des singes, Enrager d'impatience, (à un rendez vous qui rate, devant un lait qui tarde à bouillir). — On a connu aussi le *vin de mouton*, à Langres, *Bibl. de l'Ec. des Chartes*, I, 313. — Autre nomenclature des degrés de l'ivresse : la *beuvette*, la *pompette*, l'*égrasillette*, la *dégobillette*, la *tombette*, Bas-Maine, 546; la *lancette*, la *zizaguette*, la *tombette*, en haute-Bretagne, F. G., *Paroisse br. de Paris*, sept. 02, p. 5; la *déli-rette*, ouvriers nantais, -15; — série métonymique celle-ci.

(17) *Piot*, (petit de la pie), Boisson; *pivois*, (par le radical lyonnais *piva*, Pie), Vin; *pionner*, Boire; *piailler*, (analogue à *cidrailler*, Boire du cidre), Boire; etc., qu'on trouve dans les dictionnaires patois et argotiques. Quant au plus important, *pier*, Boire, remarquons que le sobriquet « Jehan qui pie » porté par un Parisien de 1292, *Livre de la taille de Paris*, peut signifier Jean qui boit, mais peut aussi signifier Jean qui bavarde, ou qui chante. — L'objection soulevée par DAUZAT, *Arg. de mét.*, 32, qu'« on n'a jamais formé » de verbe Boire « par l'addition de -er au nom d'un être réputé buveur », tombe, quant à sa lettre, devant le verbe *grenouiller*, S'ivrognier, P.-J. LEROUX, et surtout, quant à son esprit, devant les nombreux verbes tirés directement d'un nom d'animal par le suffixe -er, pour désigner des actions très diverses par le sématisme Imiter tel animal; (en voir des exemples, ci-après, Muler).

(18) M. Philipot, tout en renvoyant l'étymologie de *pie* Boisson par *pie* Oiseau jusqu'à production d'un texte, que je crois produire ci-dessus, proposait en sa faveur, et comme syssémantique, le rapprochement de *adraguer*, ? Boire, en jobelin de Villon, et d'un vieux-fr. *drague*; (*Style et langue de Du Fail*, 147). Ce *drague*, que G. de Coinci, dans un texte unique, joint à *fresaie*, comme injures à l'adresse d'une femme, peut, tout au plus, se préciser en Oiseau de mauvais augure; avec DU CANGE, je le vois rapprochable de *dracus*, Drac; mais de lui supposer avec GODEFROY le sens premier Pie, c'est une fantaisie mal étayée sur le verbe morvandean *dragner*, « Sautiller comme certains oiseaux, comme la pie notamment, ou sauter à cloche-pied », CHAM-

pris au sens Boisson : *calandro*, (alouette), *roussignolo*, (rossignol), *cigalo*, (cigale), MISTRAL, et, en français, *siffler* et *souffler la linotte*, S'enivrer, P.-J. LE ROUX ; — 3^o, d'autres synonymes de S'enivrer, qui vont perpétuant pour leur part le proverbe polygonal déjà cité : *être soûl comme une bourrique*, c.-à-d. Être en vin d'âne ; *être soûl comme un cochon*, c.-à-d. Être en vin de porc ; *avoir ou prendre la mounine*, (la guenon), MISTRAL, c.-à-d. Être en vin de singe. Et ce § 3^o ne convie pas à voir dans les affiliations sémantiques des §§ 1^o et 2^o une déduction qui accrocherait ses chaînons logiques à une équivoque sur le simple mot *pie* ; — 4^o, deux dérivés de l'idée de *pie* : *Margot*, Femme qui s'enivre, PUITSP. -03 ; *nigé*, (niché), Ivre, v.-o., c.-à-d. homme chez qui « la pie est juchée », comme on disait au 13^e siècle.

En face des mots où le breton couvre du français, nous en avons, inversement, où du breton couvert par du français aboutit à une fausse métaphore, qui n'est en réalité qu'une étymologie populaire. C'est le cas de *reverdie* et de *fausse-cuillère*.

PELLETIER, (*Dictionnaire*, 1752), signale, en haute-Bretagne et basse-Normandie, le mot *reverdie*, f., Grande marée qui arrive au défaut ainsi qu'au plein de la Lune ; LITTRÉ conserve cette définition sans localiser mieux qu'« en certains lieux de la Bretagne » ; voici le mot en 1636 à Muzillac, (qui à cette époque était bretonnant) ; « [La mer] monte ès *reverdies* ou *grandes marées*, jusqu'à ladite chaucée de l'estang [de Muzillac] », DUBUISSON-AUBENAY, *Itinéraire*, I, 176. — Ce mot se trouve en breton, dès 1628, sous différentes formes, *reverzi*, *reverhi*, *reverdi*, ERNAULT, *Glossaire*, 573, encore aujourd'hui à Ouessant *reverdi skubdelhou*, Grande marée d'automne, MALGORN ; c'est le gallois *rhyferthwy*, Torrent, Tempête (19), influencé chez nous dans sa forme par le français *reverdie*, Verdure, Rajeunissement ; ce français

BURE. Je rattacherais ce verbe à *driguer*, Marcher avec vivacité, v.-o. Et *adraguer* me paraît proche parent du normand *dragler*, Boire, MOISY.

(19) A quoi le vieil-irlandais répond par *robarte*, Grande marée. — M. Em. Ernault écrit que le breton *reverdi* est le gallo *reverdie* ayant pris le sens du celtique *reverzi* ; il me paraît plus conforme à son idée même de considérer que c'est le mot breton qui a changé de forme, d'autant que c'est sa forme *reverzi* qui est la plus ancienne.

fournissait par l'idée de Printemps une étymologie populaire que Littré a acceptée, rapprochant en vieux-français « La douceur et la mélodie | Me mist ou cuer grant reverdie », *la Rose*, 712 ; mais on sent l'irréalisme d'une métaphore appliquant l'image du renouveau printanier à un phénomène non seulement semestriel mais bimensuel (20).

Certain ornement brodé des gilets du Pont-l'Abbé s'appelle une *fausse-cuillère* : ce sont deux croissants qui, se présentant leur convexité, sont joints en angle aigu par une de leurs cornes, avec un bâtonnet en bissectrice de cet angle ; brodeurs du Pont-l'Abbé, 1912-1922. La définition ci-dessus résulte de mon enquête en 1922 auprès de V. Nicolas, brodeur, qui ajoute « C'est un nom d'argot de brodeurs : qui ressemble à une cuillère », et qui nomme la chose en breton *loa*, (cuillère) (21). Il m'apparaît que ce breton *loa* est traduit du français *cuillère* ; or ledit ornement n'a rien d'une cuillère ; mais il bouche un angle aigu entre deux « plumes de paon » adjacentes ; et un angle aigu est une *fausse-équerre*, vieux-français *fausse-esquerre*, en breton *fauss-skuer*, d'où *fauskuer*, puis, par étymologie populaire *fausskuyer*, *fausse-cuillère*. L'image première était une pauvre et abstraite analogie tirée des arts du bâtiment ; et l'étymologie populaire, satisfaite de plaire à l'oreille, a aggravé l'énigme ; mais qu'importait ? puisque c'est de l'« argot » (22).

(20) Que l'on compare *capon raverdi*, Vieux galantin, DESEILLE, où la métaphore, prise à la flore, est de style courant et traditionnel.

(21) Je ne connais *loa* au figuré qu'à propos de plantes à feuilles arrondies, Trèfle d'eau, Nénuphar. Notre ornement n'y ressemble nullement.

(22) « En prenant un gilet [du Pont-l'Abbé] par le haut on trouve : une ou plusieurs lignes de Dren pesk (arêtes de poisson). Entre ces lignes on brode des : « fausses culières » et on les sépare par des : Corn-maout (corne de bœuf), appelées aussi plumes de paon », GÉNIAUX, *Bretagne vivante*, 234. Cette note est aussi inexacte que l'ensemble de la page est confus, quoique donné comme inspiré par le même V. Nicolas : un *korn-maout*, (corne de bœuf), est fait de deux spires colimaçonnantes juxtaposées, issant à gauche et à droite d'une tige commune ; la *pluenn-baün*, (plume de paon), — constituée par un petit éventail central, dit « cœur », auréolé en demi-cercle de six arcs, savoir trois lignes de *noeden droet*, (fil tourné), alternant avec trois plumetis de *póent kefniden*, (point d'araignée), — se brode au-dessus du *korn-maout*, dont elle prend la tige pour axe ; par leur ensemble,

Je voudrais remercier ici les très nombreux compatriotes qui m'ont servi ou de sources naïves ou d'autorités recoupables, pour les faits linguistiques de toute nature parmi lesquels j'essaie aujourd'hui de mettre en ordre les seuls faits métaphoriques ; il est difficile de trancher dans ma reconnaissance d'après la quantité des renseignements fournis, ni même leur qualité ; toutefois il m'est agréablement impossible de ne pas nommer, pour m'avoir instruit, dès 1898-1904, mes contemporains JOSEPH LE GALL (Châteauneuf-du-Faou), RAYMOND DELAPORTE (Ch.-Faou, Vannes), VICTOR CÉVAER (Lambézellec, La Martyre), FÉLIX GUYADER (Lannilis), LOUIS LE CHAT (Pt-Croix), JOSEPH LE CARGUET (Audierne), ANDRÉ STAPPER (Brest), ÉMÉRANCE LE MOAL (Brest) ; — par la suite, LOUISE JOUAN (Brest), JOSÉPHINE GADREAU (Brest), CHARLES MILIN (île de Batz, 1910), CHARLES PICQUENARD (Quimper, 1911), YVES LE DIBERDER (Lorient, 1911), MARCEL GUIEYSSE (Lor., 1912), CORENTIN ROURVÉAU (Bannalec, Rosporden, 1913), RENÉ CHAPALAIN (St-Pierre Quilbignon, 1919) ; — et parmi les Finistériens qui pouvaient témoigner de faits de 1850-1880, ADELIN YVE-PLESSIS (Brest), MARIE ROQUIN (Léon), JENNY GOUZIEN (Brest), PROSPER GADREAU (Brest), HYACINTHE LE CARGUET (Pt-l'Abbé).

Ma famille maternelle, (Yve, Petit, Plessis), a été brestoise pendant tout le 19^e s. Né à Brest en 1874, j'y ai demeuré jusqu'en 1893 ; jusqu'en 1914 et depuis la guerre, j'ai passé l'été en Bretagne, d'ordinaire en Léon, assez souvent à Ch.-Faou, en 1910 dans le pays trécorois, en 1913 à Pt-Navalo, en 1921 et 1922 près de Quimper.

C'est en 1896-1897 que je fus attiré vers la linguistique par les cours de deux maîtres de Sorbonne, MM. FERDINAND BRUNOT et feu VICTOR HENRY, à qui je suis par là redevable de bien des plaisirs vrais.

A la fin du présent volume se trouve une liste des abréviations employées ; mais il est bon de signaler ici

korn-maout et *pluenn-baün*, se répétant, forment une riche et large bande brodée, — où la *fausse-cuillère*, n'est que, 1^o, le petit triangle, à deux côtés concaves, entre deux plumes de paon voisines et la limite rectiligne supérieure de la bande, 2^o, la broderie ornant ce triangle. — Autres éléments de broderie du Pont-l'Abbé auxquels je connais des noms français : les *petites plumes de paon*, (*plün baün bihan*, — sans le *korn-maout*) ; — les *fers de cheval*, Anneaux en point d'araignée qui séparent des *boudou radenn*, (rameaux de fougère), — tandis que les anneaux dont la juxtaposition forme la *chadenn ar bed* ou *chadenn ved*, (chaîne du monde), sont en fil tourné ; — les *soleils*, en soie jaune, qui consistent en un centre en point d'araignée entouré de six cercles dont trois en fil tourné alternés de trois en points d'araignée : autant de métaphores claires.

quelques dispositifs qui résultent de la conception même de l'enquête : je distingue l'usage *bourg*[eois] et l'usage *pop*[ulaire] ; la note *commun* indique que la locution est commune aux deux usages : exprimée quand il y a utilité, elle est ordinairement sous-entendue ; mais *bourg*. et *pop*. ne le sont jamais quand la vérité demande de les noter.

Les dates de l'usage constaté d'un mot sont si peu des dates de naissance et de mort que souvent, au contraire, j'ai omis de sonder de nouveau un usage notoirement fréquent que des observateurs ultérieurs pourront encore constater ; sauf mention, aucune période n'a été ni prolongée, ni haussée par probabilité. — Un fait unique se distingue par ceci, qu'il n'est pas précédé d'un lieu et date. — Comme tout ce dont je témoigne est daté et localisé, l'absence de ces notations indique par elle-même que je cite une autorité écrite.

Un | sépare des données orales de données écrites ; j'appelle données orales ce que j'ai recueilli de mes oreilles, et aussi ce qu'ont recueilli comme tel les lexicographes régionaux, ce qui, dans ce volume, veut dire à peu près exclusivement PICQUENARD et KERVAREC. — Des petites capitales indiquent non seulement les lexicographes, mais les écrivains quand ils se posent en témoins ; du romain minuscule, la source écrite qui se présente en état de spontanéité. — Un || sépare les faits de basse-Bretagne et ceux des autres régions.

Dans la sériation des sens, A, B, C, ne signifient que faisceau, cousinage ; 1, 2, 3, signifient filière, filiation ; — aux seconds plans, pour a, b, c, et pour 1°, 2°, 3°, même règle.

MÉTAPHORES

CLASSÉES SELON LEUR

CONTENU CONCRET

ÊTRE VIVANT

bonhomme (pluriel, bourg. : *bonshommes*, pop. : *bonhommes*), m., à la marelle à cloche-pied, Figure géométrique, un rond ordinairement, tracée hors de la marelle pour marquer chaque partie gagnée ; le joueur la marque d'un signe de propriété et l'adversaire ne doit pas y pousser sa pierre ; B., 80-98 ; Lesneven, collègue, -94 ; Pt-Croix, séminaire, -94 ; || ESQUIEU. — Syssémantique : *môme*, idem, Nantes, lycée, -13. — Le dessin est censé celui d'une tête humaine simplifiée ; un Gros nuage cumulus est nommé *tête*, en Anjou, et *bonhomme*, en Anjou et Normandie, v.-o. La tête signifie tout l'individu, d'où son nom de *bonhomme*, notamment pour désigner le Côté face, « tête », d'une monnaie : « trois bonhommes », Trois faces, Nantais adultes jouant à pile ou face, -15 ; aussi à Dol.

langue de chat, f., Jeune raie de 0 m. 10 de long ; La Forêt-Fouesnant, -10 ; Quimper, -22. — C.-à-d., — comme *langue de chat*, sorte de Biscuit, — objet plat point long, encore moins large.

dents de la Vierge, f., Porcelaine coccinelle, petit coquillage univalve à dos bombé, ayant par dessous une fente indentée, assez fréquent sur nos plages ; *Fur. Br.*, IX, 161, sans localisation. — Voir ici Petit cochon.

dents, f., Vertu rongeante, dans cet emploi : « Chez nous, l'eau a des dents », Elle ronge le linge ; B., -00, pop. — Moins hardi Eschyle parlant de la mâchoire (γνάθος) du feu, *Prométhée*, 368.

œillet, m., Bassin de marais salant rectangulaire, 10 m. sur 7 m., où l'eau déjà saturée des « fares » n'a plus qu'environ 0 m., 02 de profondeur, 0 m., 003 au centre, et laisse cristalliser le sel ; terme usuel en pays de Vannes, GILL., 455 (au mot Marais), 459 ; « sur les côtes occidentales de la Bretagne » dit bizarrement LITTRÉ ; aux Sables d'Olonne aussi, VALLETTE, *Les Sables*, 58 ; — en br., *lagad*, (œil). — Synonymes sur d'autres côtes : *foyer*, *aire*. — Métaphore de forme : sans doute l'œillet aura été, primitivement, circulaire (1).

oreille du petit bonhomme, f., Millefeuille, *Achillaea millefolium* : « *L'herbe au charpentier, & au cocher*, Lou-saouënn ar c'halvez [herbe (de) le charpentier]. (*On l'appelle autrement, mille feuille, ou l'oreille du petit bonhomme*. Scouarn yuzas [oreille (de) Judas]. scouarn malchus [... Malchus]. scouarn an ozac'hicq-coz [... le petit-homme-vieux].) », GRÉG., 491. — Aucun autre nom fr. du type *oreille* dans *Flore*, VII, pour cette plante ; (cf. *oreille d'homme*, Asaret, *ib.*, IX, 217) ; on peut donc attribuer le présent nom à une traduction du br.

cheveux, m., Byssus (de la moule) ; B., 80-87, bourg. — Littré, pour définir Byssus, emploie le mot « barbe » ; — *poil de nacre*, Soie de la pinne marine.

cheveux de Madeleine, m., Cuscute, *Cuscuta epithymum*, plante parasite sur l'ajonc, la bruyère, le genêt ; B., -99, pop. — L'image de cheveux se retrouve en haute-Br., Normandie, Anjou, etc., exprimée par *teignasse*, CITERNE, *Flore de la L.-Inf.*, 410, par *crins*, *poil*, *barbe*, autre part. Mais pour sématiser ces longs fils roux noués de fleurs de place en place, les déterminants combinés à l'image de cheveux varient ; l'idée de rousseur qui appelle, à B., Marie de Magdala, rousse selon la tradition, reparaît dans *cheveux du diable*, CITERNE, et *perruque du diable*, *Flore*, VIII, 65, et sans doute dans *cheveux de Vénus*, de *st Jean*, de *la Reine*, *ib.* — Probablement par confusion, *cheveux de Madeleine* est appliqué, à Matignon, (*Rev. des trad. pop.*, 1905, 214) aux incolores filandres volants que produisent certaines arai-

(1) Le schéma d'un marais dans Auzou, *Presqu'île guérandaise*, présente 10 « œillets », plus 2 « adernes », (dits quelquefois « œillets-morts », c.-à-d. non cristallisateurs).

gnées, nommés *filz de la Vierge* à B., 86-07 ; — *cheveux d'ange*, (on les croyait blonds), aux fils d'un brillant argenté qui s'accrochent aux arbres de Noël, *Dép.*, 23-12-06 ; — et, par une confusion inverse, *cheveux de la Vierge* à la rouge cuscute, Ouest et Champagne (2).

barbe, f., Moisissure : « un chouette tableau, qui ait de la barbe, comme dit Conan, chef de beaupré », CIGNE-ROL, *Bordachien*, 83 ; il s'agit du tableau noir où est inscrite la date du jour, dans l'étude du Borda, tableau qu'un des élèves, qui seul a le droit d'y toucher, désire voir se consteller de champignons. — De *barbe*, Moisissure en duvet, de confiture, de fromage fermentés, JAUB., PUITSP. -03.

barbe, f., Caroncule (de dindon) : « *Barbe de coq-d'inde*. Barv-indès [barbe (de coq-d'-) Inde] », GRÉG., 209. — Syssémantiques : *babin*, m., 1, Moustache, Barbe (d'animal), 2, Caroncule (de coq, de poule), *Bas-Maine* ; — *babiottes*, f., Caroncules (de coq, de poule), v.-o., qui le tire d'un réel ou hypothétique *barbillettes*. Le gallicien nomme le fanon du bœuf *barbela*, l'italien de Parme *bâvra di bô*, *Faune*, V, 45.

épaules qui trottent, f., Fesses ; B., -18, ouvriers ; notamment dans des emplois comme « Va pas là, petit gars : tu te ferais taper dans les épaules qui trottent ! » (3).

poing-clos, m., Tourteau, Cancer pagurus, crabe comestible estimé ; B., 80-03 ; Aud., -01 ; | « le crabe dormeur ou point-clos », Le Gall, *Ind.*, 67 ; « cherchant des crabes ou des poinclos pour la pêche », Cloüard et Brault, *Tro-Breiz*, 13 (à Vannes) ; || à St-Malo ; à Dol, (LECOMTE écrit « poinclos ») ; *clos-poing* en Normandie, *Faune*, XII, 98. — Situer *poing-clos* « sur le littoral de la Manche », LITTRÉ, est inexact. D'autre part la Sologne dit *clous-poing*, Poisson de la dimension de la main fer-

(2) Le br. *boked santez Anna*, (fleur de ste Anne), Cuscute, — *Flore*, VIII, 67, sans localisation précise, — semble une confusion greffée sur l'idée de la Vierge, et encore plus choquante, ste Anne étant la grand mère à cheveux blancs, — à moins que *santez Anna* soit un nom de lieu ; j'ai vu force cuscute autour de Ste-Anne-du-Porzic, près B.

(3) La locution synonyme citée comme brestoise dans *Poilu*, 54, l. 2, s'entendait dans une chansonnette populaire chantée à B. avant -00, (vers -92) et à Lor. vers -05, et elle se lit dans WILLY, *Môme Picrate*, (in-8°), 64.

mée, JAUB. ; en général la pêche fluviale a nommé la pêche maritime, voir ici Araignée. — Les graphies déjà citées montrent l'obscurité, aujourd'hui, de la métaphore incluse dans le nom, même pour des esprits réfléchis et en contact avec la chose ; c'est que *clore* est un verbe moribond, et qu'en particulier on ne dort plus « à poings clos ». Or, la forme *clos-poing*, encore plus déroutante que *poing-clos* à notre oreille, et que sa construction archaïque montre encore plus ancienne, n'a point celé sa métaphore à ceux qui ont su la renverser en *poing-clos*. La situation occidentale de *poing-clos* concorde pour y montrer une forme postérieure, par raison de géographie aussi bien que de syntaxe. Le renversement de *clos-poing* peut se dater 1700-1750 au plus tard : Amyot et Rotrou écrivent à *clos-yeux* ; mais si CILL. (qui suit TRÉVOUX 1743) le donne encore avec à *yeux-clos* au choix (p. 62), GRÉG. (1732), ne donne qu'à *yeux-clos*, (p. 175).

tétin, m., Goulot latéral d'un petit pot servant à boire : « Pot <...> A tétin », CILL., 297. — Synonyme : « Biberon d'un vase », GRÉG., 93, qui emploie ainsi le sens premier du mot *biberon*. — Le br. y répond par *bronn*, (tétin de sein), d'où *pod bronnecq*, GRÉG., 93, CILL., 297, *podic bronnéc* CILL., 423 (au mot Biberon), (pot, petit pot, à tétin). — Syssémantiques : *teteron*, Bec de cruche, JAUB. ; — *tinét*, (tétin de sein), Orifice d'une buie muni d'un ajutage, v.-o. — Le petit pot en question servait pour les nourrissons, cruchette de faïence à fleurs, munie d'une tubulure latérale qu'on leur mettait dans la bouche ; description dans Géniaux, *Br. vivante*, 14, 198 ; dessin dans *Fur. Br.*, V, 86. On dit encore *élever un enfant au petit pot*, le Nourrir autrement qu'au sein, B., 88-00 ; cf. LITTRÉ, Pot, 11°.

roupettes à queue, f., Cerises à l'eau-de-vie ; cafetiers de Quilb., -18. — L'eau-de-vie semble ne figurer dans la définition que parce que ce sont des cerises de cafetier ; les cerises à l'eau-de-vie vont par une ; à l'arbre elles pendent par deux souvent ; et les roupettes toujours, dans les plus intéressantes espèces du règne animal.

pied, m., Manche (d'un couteau) : « un Couteau apied de Corne de cerf », pièce du 28-1-1781, Archives du Fin., B, 2657 ; « le pied de la couteau », Pontivy, *Obs.*

trad. — Traduit du br. *troad* (s. m., pied)-*kountel* (s. f., couteau) ; GRÉG. rend Manche (de couteau, de pique, de lance) par *troad* ; et Le Laé, *Morin*, 1337, par *gar er c'habon* ce qui est très probablement le manche d'une côtelette ; (*gar* = Jambe). — LAROUSSE donne *pied*, Manche (d'un éventail).

De là **pied de couteau**, m., *Solen vagina*, mollusque bivalve, (synonymes inusités *manche de couteau*, *couteau de saint Jacques*) ; B., 80-20 : « Y a des palou-ourdes, des pieds de couteau-aux ! », cri de marchandes ambulantes ; Belle-Ile, LE GALLEN, 536. — En br. *treid-contilly* est étendu aux Palourdes (GRÉG.), *coutell* à la Palourde (CILL. ; ERN., *Dict. vann.*), *countellegued* aux Pousse-pieds (GRÉG.)

couteau, m., idem ; B., 80-08 ; et sans doute à Ples-tin, -57, Prima, *Mablouis*, 7, écrivant « les lames courbes des couteaux », — ce qui est mal exprimé, le schéma étant de deux segments de cylindre avec charnière, et mal vu, l'image étant d'un manche nacré. — Ellipse du déterminé *pied*.

veine de soleil, f., : « *Veine de Soleil*, raïon qui passe entre les nuës. Goazenn héaul [veine (de) soleil] », GRÉG., 950.

donner de la vie, Faire tourner la toupie ; environs de Trég., -10 ; *de la vie* !, au même jeu, à Penguily, SÉBILLOT, *Coutumes*, 48. — **mort**, Ne tournant plus, parlant de la toupie ; Quilb., 01-10 ; Brasparts, -97 ; La Martyre, -99. Elle ne tourne plus ! se dit par le cri : *Mort* ! ; *Il a frappé mort*, Il a frappé la toupie déjà arrêtée, coup non valable. — **tuer la toupie**, l'Arrêter de tourner ; Brasparts, -97 ; Pt-Launay, -99.

Le tout est traduit du br. : *rei buez* (donner vie), *maro* ! (morte !), *laza ar gornigell* (tuer la toupie), y compris la syntaxe de *frapper mort*. Le genre masculin *mort* ! provient de ce que le genre féminin de *kornigell* n'apparaît pas dans le cri *maro* ! — Il n'y a pas lieu de déduire *tuer* de *éteindre la toupie* et de l'idée de *feu* (voir ici Industrie), la métaphore assimilant le mouvement à la vie est toute naïve ; c'est au contraire *éteindre* qui vient confluer dans *tuer*, et la marque s'en trouve dans le fait que *tuer la toupie* poursuit son cours en charriant *étein-*

*dre la toupie, et que je n'ai pas recueilli *tuer le feu, ni *éteindre le feu, à propos de la toupie.*

sable vif, « *Sable vif ou arrosé par la mer, à chaque marée.* Træz beo. sabr beo. | *Sable sec, & mouvant près des côtes de la mer.* Træz maro. sabr maro. » GRÉG., (*træz, sabr, Sable ; beo, Vivant ; maro, Mort*). — Ce n'est pas une métonymie prise de la faune et de la flore entretenues en ce sable par la mer, mais une métaphore d'activité prise du mouvement même du flux et du reflux.

sain et sauf, Pas ivre, quoique ayant bu ; B., 99-08 : « Il n'était pas sain et sauf. hier » ; | « Une chopine de cidre et ils seront lestés <...> Quelques-uns s'attarderont un peu [aux cabarets] <...>, mais tous arriveront sains et saufs chez eux avant qu'il se fasse trop tard », Prima, *Mablouis*, 49. — J'entends aussi « Quoi ? je suis sain et sauf », Je ne suis pas syphilité, B., -98, bourg. — Syssémantique : *indemne*, A, Pas ivre, quoique ayant bu, propos d'un Lyonnais, -11 ; B, Non varioleux, quoique inoculé, LITTRÉ. — L'idée est Qui l'a échappé belle. — *Sain et sauf*, si on le regarde d'un œil nautique, est, avec le sens contraire, syssémantique d'*avarié* et *défoncé* (mais non de *coulé*).

foetus, m., Elève de première année de l'Ecole-Annexe de Médecine navale ; B., -08, étudiants à l'hôpital maritime ; | « Navais Brestois. — Dédié aux Fœtus <...> », titre de la chanson de promotion de -07, B. ; (*Navais* = Elève de Médecine navale) ; || « fœtus », Elève de première année à l'Ecole de Médecine, Rennes, 68-69, PRIMA, *Ecorchous*, 45, 49, 50 ; « foetus », Elève de première année de l'Ecole de Chirurgie militaire, BRUANT, 184, avec le syssém. *embryon*. — *Fœtus* est un superlatif d'Enfant novice, (cf. *enfant de langue*, Jeune Français étudiant une langue orientale, HDT). Autres termes où est combinée avec l'idée d'âge, de grandeur, une métaphore prise du métier exercé : *conscrit*, Elève de 1^{re} année (Polytechnique), *carré, cube*, Elève de 2^e, 3^e année.

crachat, m., Fine pluie de temps haut, qui souvent faiblit et forcit alternativement ; B., -99 : « Il pleut ? — Oh ! c'est que du crachat. » ; || Nantes, -12.

crachin, m., idem ; B., 60-06 ; Lor., -80 ; | « le brouillard aqueux de Bretagne, le « crachin » qui n'est

pas tout à fait la pluie, mais transperce à la longue les peaux de bique » CIGNEROL, *Bordachien*, 284, (cf. 101, 125); « Le crachin », T. DE S., *Sur la rive droite du Scorff*, titre de chapitre; || toute la côte normande, 86-19.

crachiner, Bruiner; Lor., -80; || « Comme l'on dit là-bas [à Villequier], il avait « crachiné » depuis le matin », GAVOYE, *Plaintes*, (*Matin*, 13-9-13); Guernesey, MOISY; *crachiner* et *crassiner*, *crachineux* et *crassineux*, Normandie, MOISY.

crachou, dans la locution: « C'est des crachou qui tombent », Il crachine; B., 86-92, pop. — J'y vois un mot br., pluriel de *kranch*, f., Crachat, (-ou suffixe du pluriel), avec *an* dénasalisé par influence du fr. *crache*, f., Salive, usuel à B. Il est possible aussi que ce soit un adjectif **crachoux* pris substantivement.

Ces mots parlent expressément de crachat, plus exactement du crachotement d'un brèche-dent (4). Leur plus proche syssémantique est *bavinage*, m., Bruine, A. LEROUX, *la Mée* (5). Comme Crachoter en parlant se dit *fusiller* (RIGAUD), notre crachin explique la locution suivante: « je le lui avais bien dit: « Le grain menace; il va en fusiller dans le suroi; ne sortez pas. » », BRÉAT, *Hist. de terre et de mer*, 365, « lorsqu'il en fusille dans le Noroi », *ib.*, 314, (scènes situées à la pointe du Raz), pourvu qu'on

(4) Le normand répond souvent par *ch* au fr. *ss*, (MOISY, cxxiv), exemple *crache* = 1, Crasse, 2, Scories; ainsi était favorisée une confusion de *crachin* avec *crassin*, Crasse au fond d'un vase, donnant *crassiner*, Bruiner; avec la prononciation conspirait le sens dans le mot *crasse*, Nuage noir, Brume, (cf. *Poilu*, 351); un texte cité par MOISY, « R'garde comme il fait nouair: i va crassiner dièblement » montre le pont entre *crasse* Ciel noir et *crachiner* Pleuvoir. — Il ne suffit pas, pour expliquer *crassiner*, qui est plutôt de la ville, d'invoquer une sorte de raisonnement de citadins, se fondant sur ce que *brasse*, fr., donne *brache*, patois normand, pour rectifier un *crachin* campagnard. En effet, la confusion se retrouve en br., où *krach-houarn* voisine avec *kras-hoarn*, (crasse de fer), Scories, (LE GOFF) et où le sens 1 de *krasen*, f., 1, Champ d'herbes marines, 2, Brume, (LE GOFF), ne s'explique que par *crasse*, Saleté, Venin.

(5) Plusieurs autres synonymes sont dotés du même suffixe, *brasin*, m., et *brasinier*, JAUB.; — *pelotin*, m., à Fougères, coul.; — *mousiner*, à Reims, SAUBINET; — *grésillin*, m., Pluie gelée, HDT; — *pleuviner*, LAROUSSE, et *pluvigner*, PUTSPÉLU; de tels verbes sont sans doute influencés par *bruiner*; mais *crachin* répond directement à *crachat*, comme *pissin* (RIGAUD) à *pissat*.

admette que le sens a été étendu du crachin, mou et tenace, au vrai grain brusque et violent.

venin, m., Ordure spontanée (de la mer) ; B., -08, pop. : « Quand la mer monte, le venin vient » et le bain est moins sain. — Ce sont les détritux, écumes, pourritures que le flux charrie ; et ce sont à peu près les « ordures que la pleine mer laisse, en se retirant, le long du rivage », Pelletier, au mot Gourellen.

game, f., Colère : « game, accès de rage », traduit le br. *cohat*, (accès), CHALONS, 17 ; « Gamme, verve, boutade, accès de rage, <..> Il est en sa gamme », GRÉG., 447 (6) ; *gamme*, idem, CILL. ; | B., 74-82, bourg., 88-93, lycée ; Morl., 95-05, collège : « Il les a tous mis en game l'un après l'autre » ; « Piffard s'est mis dans une game ! Pour rien : en se mouchant, on le fout dans des games... » ; || Nantes, 90-95, lycée ; v.-o. ; bas-Maine ; Vendée, LARCHEY -80 ; — *gamer*, Se mettre en colère, (inusité à B.), Nantes, 90-95 ; Redon, -03 : « Il game », « Je m'en vais te faire gamer » ; Pléch. ; Dol, LECOMTE ; v.-o. ; bas-Maine.

Je n'ai pas souvenir de *game* employé comme sujet d'un verbe, mais seulement comme complément, ou en exclamation (« Quelle game ! ») ; c'est que le sens précis, nominal, est oublié. — Métaphore sur *game*, 1, Ecume venant à la gueule d'un animal ; Normandie, LARCHEY -80 ; dans l'est des C.-du-N., par métaphore, *game de chien*, f., Anémone de mer, (mollusque), *game du diable*, f., OEuf de raie, *Rev. de lingu.*, -81, 188, 189 ; — 2, A, Rage, Hydrophobie, HALBERT (-49) ; B, Goître des moutons, LAROUSSE.

Syssémantiques : *écume*, Colère : « Tou biau, Robar, tu casseras ta pipe ; aga tu te boute en eceume », 3^e *Conférence* (1649), p. 4, l. 5 ; notre *mettre* est construit comme ce *bouter* ; — plus lointains, *mousser*, Etre en colère, — et *tousser*, Ronchonner ; — maîtres prochains, *jaffer* et *groumer*. La *jaffe* est l'Ecume, à la Grand-Combe (Doubs) ; l'Ecume d'un ruisseau, de la marmite, à Neuchâtel (Suisse), 00-10 ; l'Ecume à la bouche du cheval, 40^e artill., -18 ; de là, A, *jaffe*, f., Soupe, recueilli en jargon de malfaiteurs de l'ouest par CHEREAU (1628), et très usuel populairement aujourd'hui, c.-à-d. Potage considéré péjorati-

(6) Il range cela sous *gamme* (de sons) : *mettre qqn hors de gamme* est synonyme de *le mettre en game*, mais sans relation sémantique.

vement comme plein d'écume ; *jaffier*, m., 1, Ecume (d'un potage à l'oie), Bave (de limaçon), 2, Epluchures (de légumes), v.-o. ; B, *jaffer*, Ecumer de rage : « Je l'ai insulté ; il s'est mis à jaffer, c'était crevant », 40^e artill., -18. — *Jaffier*, m., s'emploie même, à Angers, comme synonyme de *gourme* dans *jeter son jaffier*, Faire ses sottises de jeune homme, v.-o.

La *gronme* est le Rhume des chevaux en Coglais ; *groumer* m'est défini « Tousser et chercher à se moucher dans l'herbe » en parlant des moutons morveux, en Bourbonnais, -13, (cf. « moutons qui groument dans quelque coin du pâturage », Guillaumin, *Vie d'un simple*, 19) ; à Nantes, 10-14, une *gourme* est une « Croûte de lait » des enfants. *Se gourmer*, se Purger, dans A. Paré (LITTRÉ), et *gourmiter*, Rejeter du lait, en parlant de nourrissons, Nantes, 10-14, parlent bien d'une dépuratation physiologique, d'une *gourme jetée* ; au 13^e s., supposer qu'une femme soit « bochue ou gormée », DU CANGE, *Gutteria*, c'est lui supposer la tête rejetée ou en avant par une bosse, ou en arrière par un goître (7). — De là *groumer*, Grogner, Murmurer ; très usuel à B., 50-22, pop. et bourg. ; à Vertou (L.-Inf.), -02 ; en Coglais ; à Boulogne, DESEILLE ; très usuel aux marins ; et DELVAU le donne en spécifiant « dans l'argot des ouvriers qui ont servi dans l'infanterie de marine » ; à Pipriac *se regroumer*, Répondre avec insolence, *Ann. Br.*, XVI, 529. (8)

couilles-cassées, m., Individu avare ; B., 95-10, pop. : « Héäh ! c'est des couilles-cassées, ceux-ci ! », cri d'un gamin réclamant en vain deux sous pour avoir fait une course. — *Casser* signifiant, à B., Rompre, Scier, Déchirer, Bosseler et Amollir, ce dernier sens indique l'équivalent exact en fr. — La misère physiologique qui sématisait l'Avarice est spécifiée aussi, moins énergiquement, par **souffrant**, m., Avare ; B., 87-08, très usuel aux gamins, aux écoliers, injure méprisante à l'adresse du condisciple qui refuse une plume, du copain qui refuse une bouchée ; « C'est un jeu de souffrant », une collection

(7) L'explication de *gourmé*, Qui porte la tête raide, par *gourmé*, Goîtreux, est dans JAUB., et me semble bien meilleure que celle de HOT par la gourmette d'un cheval.

(8) Ce *groumer* ne paraît pas le même mot que son synonyme *groummeler*, *grommeler*.

de pauvres cartes, dit un Nantais, -16, jouant à l'aluette; *être souffrant*, « Être malade du cerveau ; ne pas penser à ce que l'on dit », dans un *Dict. des termes militaires* paru en -15, doit se rattacher à quelque emploi voisin mal compris parce que non circonstancié. — Mais ce *souffrant* n'est pas une pure métaphore, il remonte surtout à une étymologie populaire de *souffreux*, Besogneux. Il se rattache à *souffrir*, « être dans la misère », GRÉG., (chez qui les répondants br. signifient bien Être besogneux); or ce *souffrir*, qui précise le sens du *souffrir* intransitif, Eprouver du dommage matériel ou moral, confirme par un fait, surtout avec son dérivé *souffrant*, la remarque ou hypothèse de HDT que l'adjectif *souffreux*, dérivé de *soufraite*, Disette, semble à la conscience moderne un dérivé de *souffrir*.

piquant, Susceptible : « [Les correcteurs d'imprimerie étudient mal l'orthographe, et ne donnent d'autres raisons de leur routine] que, Paris, l'Usage, *un Rire piquant* », Cillart, *Préface* de son dictionnaire, viii; | B., -04, pop. : « Puisque vous êtes si piquant <...> », Le Tréhuidic ou Mornu, parlant à Goude, au conseil municipal, 17-8-04, *Dép.* du 18; « M. Goude (se lève et sur un ton assez piquant). — Je n'admets pas <...> », Petitcolas, *Dép.*, 16-4-07; || idem, JAUB. (9) — Un homme *piquant* est celui qui se pique aisément, qui a l'épiderme sensible (10).

pointu, m., Homme qui tient son rang; 1, « Bourgeois », « Aristo »; B., 95-13 : « La chique aux pointus ! », Enlevez les aristos !; « Les pointus, | Sur un plat, | Par les couilles on les pendra ! », refrain des jours gras, des retraites aux flambeaux, 98-04, et des

(9) Le Centre a d'autres participes-adjectifs à sens réfléchi : *étonnant*, *Craintif*; *génant*, *Discret*; *plaignant*, *Malheureux*; *pressant*, *Actif*. Le fr. a *déplaisant*, Qui éprouve du déplaisir. L'Anjou, *flatteur*, *Vantard*.

(10) A Quimper, Bann., Rosp., Quimperlé, 06-13, on emploie en br., et on mêle au fr., le substantif *pikès*, f., A, Petite fille turbulente, B, Femme à caractère pointu. — Le sens B se rattache à notre *piquant*: GRÉG. donne le br. *picq*, Vertigo, Caprice, Colère soudaine, « croguet eo ar bycq en e scouarn », (crochée est la pie dans son oreille), Il a du vertigo; dans cette locution le genre féminin de *ar bicq* décèle bien l'oiseau *pik*, (pie), mais c'est par calembour sur le radical de *piquer*. — Comme Grégoire emploie « *piquant* » joint à « *rude* », « *importun* », pour définir « *grieche* », on peut tirer le sens A du sens B.

manifestations démocratiques, 04-06, à l'adresse des spectateurs qui sont aux balcons ; (usuel dès -85, je crois, avec les variantes « Les chapeaux... », « Les jésuites... », à quoi Chapeaux et Jésuites ripostent par « Les bérêts... », « Les marlous... »); sur l'air des lampions ; | « un pointu, 3 fr. », *Dép.*, 30-8-06, dans une liste de souscriptions parmi nombre de 0 fr., 10. (Voir *pointu au cap*, ici Marine) ; — 2, (chez un constructeur métallurgiste du Port-Marchand), Apprenti payant ; B., 08-19 : « Les pointus payent 15 francs les deux premiers mois, 10 ensuite[en -08], sont préparés aux examens de la Marine ; ils travaillent au premier étage ; ceux d'en-bas travaillent sur la ville et traînent la charrette ».

Je ne vois à ce mot que trois explications plausibles. La première, métaphorique, le rapproche de *piquant*, quoique avec une différence dans le point de vue de ce qui pique. Les pointes reprochées aux aristos ne sont pas celles d'un esprit subtiliseur et faussé par la bizarrerie (LITTRÉ), ce sont plutôt celles d'un caractère épineux, qui se hérissent et qu'on ne sait par quel bout manier, — d'un *caractère cunéiforme*, comme disaient, à B., 86-88, des lycéens de douze, quinze ans, greffant un calembour sur les images assyriennes du cours d'histoire, — d'un « Breton pointu comme l'ajonc épineux », comme écrit Ben-Tayoux, *Mémoires* (dans *Fur. Br.*, III, 202). C'est l'idée de *pointu*, m., « Homme qui ne plaisante pas volontiers, désagréable à vivre, — dans l'argot du peuple », DELVAU ; le mot ne me paraît plus usuel populairement à Paris, 98-25, surtout comme substantif (11) ; il apu l'être davantage et nous aurions reçu cette métaphore tactile que nous aurions appliquée à l'attitude morale des gens de classe riche. Tandis que l'homme *piquant* est en principe celui qui souffre des pointes rencontrées, le pointu est celui qui s'érige tout le temps en chaussetrape de tranchées, en pigeon de négrier (12).

(11) En tout et pour tout, hors Brest, je l'ai recueilli d'un Cosmopolite : en -01, Agamemnon Schliemann, fils du découvreur de Troie, déclamait de l'Iliade, passé minuit, dans un cabaret, aux Halles-Centrales ; un voyou criait « Ta bouche ! » ; et lui, ripostant : « Ta gueule, pointu ! ».

(12) *Pigeons*, Petits tétraèdres de fer lancés à profusion sur le pont du navire pour blesser aux pieds, par leurs arêtes tranchantes, des noirs révoltés, et arrêter leurs pas, GARNERAY, *Voyages* (1851), 191

Une autre explication se tire de la locution *parler pointu*, Avoir un langage affecté, dans le Centre (JAUBERT), *parlà pinzutu*, (parler pointu), idem, à Sartène, (FALCUCCI), que les Provençaux appliquent aux gens du Nord, SOUCHON, *Mercur de Fr.*, 15-1-21, 350. les Bordelais aux Parisiens, HERMANT. *Temps*, 28-9-15 ; mais je n'ai pas recueilli chez nous cette métaphore d'où une métonymie aurait tiré *pointu*, s. m., pour traiter le bourgeois de Parisien à prononciation grêle.

La troisième explication tirerait *pointu* de la forme d'un certain chapeau : c'est par cette pure métonymie que les Corses rendent compte du sobriquet *pinzuti*, (pointus), qu'ils ont appliqué aux Français (dès 1768), parce que les Français portaient « il cappello a tre punte » (FALCUCCI, sans preuve historique). Dans notre usage cette étymologie a pour elle la synonymie occasionnelle, aux jours gras, de *chapeaux* et de *pointus* ; elle a contre elle ceci qu'en fr., *chapeau pointu*, autant que je l'aie dans l'oreille, ne désigne pas un tricorne, mais un chapeau de clown, d'astrologue, (un chapeau « à haute forme » dit TRÉVOUX 1743) ; cependant chez GRÉG., 151, *tocq beguecq*, (chapeau pointu), est « *Chapeau d'Albanois, ou d'Ecossois, chapeau à longue forme* ». Si *chapeau pointu* peut dire Tricorne, nos bourgeois de B. ont pu, au 18^e s., être appelés *pointus* par opposition aux paysans à chapeau circulaire.

Pointu traduction du br. *begek* appliqué aux personnes ne me paraît pas vraisemblable. Je ne connais ce *begek* qu'aux sens A, Niais, B, Bavard, Méchant, (G. E., *Danvez Geriadur*).

température, f., Excitation érotique (en un lieu donné) ; B., -06 : « — Y a longtemps que vous cherchez par ici ? — Non ; j'allais rue de Siam. — Ah oui, là aussi y a une température » ; || « Tu l'aimes bien ? », « Oh ! oui », « A quelle température ? », « A la température du suicide », dialogue d'une mère et de sa fille,

— Pape-Carpantier, *Secret des grains de sable*, 41, philosopant sur les formes géométriques, donne du tétraèdre une fine analyse esthétique : aspect menaçant, aplomb grossier, aisance sans grâce, rien n'est d'accord, pauvre de fond, tranchant de forme, image de l'homme sans éducation. — Les marins auraient-ils nommé les pigeons des négriers des *pointus* ? — d'où le succès du mot à B. ?

Léonard, *Guillaume Pois au lard*, parodie, (Bordeaux, -64), 17. — L'image est d'une fièvre où l'on « fait de la température » ; l'amour est aussi une tension, d'où l'image de *pression*, ici *Industrie*.

Parmi les métaphores qui accordent une personnalité à des objets inanimés et l'expriment par un nom propre, en voici de constantes :

Jean Bléo, Diable à ressort dans une boîte ; Coray, 65-70. — *Jean* est fr., (*Yann* en br.), *bléo*, (poils), est br., ; au total, Jean-Barbe : ce diable porte une barbe hirsute. — A Ch.-Faou, -12, *Jean Bléo* sert de sobriquet volant ; à Quimper, -12, *Jean Bléo !* est une formule de refus équivalant à Rien du tout !, Où diable !.

Synonyme : *ivonic*, m., (nom commun, tandis que le précédent est un nom propre), Diable à ressort dans une boîte ; B., 85-87, quelques bourgeois. — Du br. *Ivonik*, Petit-Yvon.

Jean de Runélo, Menhir haut de 3 m., 6, en schiste rouge, aux pieds du tumulus de Runélo, centre de Belle-Ile ; — **Jeanne de Runélo**, Menhir haut de 7 m., 86, en granit de Pont-Aven, à 300 m. de *Jean* ; démolis tous deux entre -36 et -48 ; CHASLE, *Belle-Ile*, 108. — Rapprocher *Jean-Subout*, Armoire (sur bout), *Bas-Maine*, 262 ; — et pour l'idée d'un couple humain, *Monsieur Pouliguen*, sobriquet d'une sorte de gargouille en forme de cavalier, aucoin d'une maison, *Madame Pouliguen*, sobriquet d'une figure sculptée dans un mur, en face du cavalier, à Guérande, -20 ; *Fur. Br.*, X, 97. Le Pouliguen est proche, *Pouliguen* est dû à quelque métonymie oubliée.

le jean léger, m., le Mou de veau ; recueilli par E. Roland en « Bretagne », sans doute à Lor. ; *Faune*, V, 51. — Traduit du br. *Iehann skan*, (Jean léger), Poumon, LE GOFF, 62 ; à Plouhinec *pautr-skan*, (gars léger), idem, *ib.* — Il semble bien que *skan* est simplement l'adjectif *skan*, Léger, synonyme de *treut*, Maigre (en parlant de chair et de cuisine) ; cf. « scan eo ar c'hrocq », (léger est le croc), La cuisine n'est pas bonne, GRÉG., 239. En outre, il y a une chanson des *Noces de Jean Léger d'argent*, lequel ne peut offrir à ses invités que de la bouillie et de l'eau, chantée à Vannes vers -92 par une octogénaire, *Rev. des trad. pop.*, VII, 297. — Sans doute Poumon se dit *skent*, *skevent*, mais on n'en signale pas

de formes plus homonymes de *skan*, *skanv*, (en moyen-br. *skaff*), Léger. Il a pu plaire de les allitérer. (Rencontre curieuse cependant, car *skevent*, Poumon, et *skaff*, Léger, ont commune origine, ERN., *Gloss.*, 646. Et l'anglais appelle les poumons *lights*, (Légers).)

Quant à *Jean* appliqué à des comestibles, rapprocher en br. *Yan-Vourdell*, (Jean-Bordeaux), Vin de Bordeaux, GRÉG., 110 ; — en fr., « Quai Saint-Bernard, Jean-Raisin a ses docks », J. Claretie, dans *Paris-Guide* (-67), II, 1387 ; — *Jean l'enfumé*, le Jambon, LITTRÉ, *Sup.* ; — en haute-Br., *Jean-Gorin*, le Champignon, SÉBILLOT, *Coutumes*, allégué dans *Flore*, XI, 130. — Divers animaux, ce qui est tout de suite moins burlesque, sont aussi appelés *Jean* —... ; LITTRÉ en cite plusieurs ; ajoutons le *jean-dorée*, Zée forgeron, *Pêche moderne*, 358, — et dans notre région *jeannette*, f., Grèbe, (oiseau), SOUVESTRE, *Fin. en -36*, 162 (13).

On aura remarqué la prédominance du nom de *Jean* dans nos sobriquets métaphoriques, et que « Jean léger » en br. a pour synonyme « gars léger » ; c'est que *Jean* est un prénom extrêmement fréquent en basse-Br. — *Marie* étant le prénom féminin le plus fréquent, c'est lui qui, accolé à divers adjectifs, substantifs, ou locutions complexes, sert à caractériser les travers féminins ; mais cela relève de la métonymie. En fait d'objet inanimé nommé *Marie*, je ne connais d'usuel en basse-Br., très usuel d'ailleurs, que *marie-salope*, f., Drague, qui n'est pas spécial à la région.

FAUNE

vache, f., Tas de sel peu large et allongé, (tandis que le « pilot » est conique), CILL., 394, 461 ; || en Saintonge, JONAIN ; CILL. le trouvait dans TRÉVOUX 1743. — Je ne

(13) D'autres noms de baptême servent aux mêmes usages : en br., *Isabelle*, *Catherine*, *Béatrice*, pour le Lièvre, *Laurent* pour la Grive, voir G. E., *Le Laé*, Morin, v. 964 ; — *Marguerite Pioche* pour l'Eau-de-vie, GRÉG., 312.

l'ai pas relevé en usage aujourd'hui en Br.; mais il se rattache bien à *s'avacher*, *s'évacher*, S'ébouler en parlant d'un talus, à Dol, LECOMTE, 109, verbe qui dessine bien un dos de vache couchée. L'image s'estompe dans *s'ava-cher*, S'affaisser sous une charge, v.-o.)

moucher, Courir affairé : « *Moucher, parlant d'un homme qui paroît fort affairé, & qui court ça & là* », GRÉG., qui, en outre, à l'article « Petiller d'impatience, d'émotion », renvoie à ce Moucher et à Fretiller; « Quand on arrive au cantonnement, esquiné, on n'a pas envie de moucher, de courir ça et là », un Morbihannais (bretonnant), -15. — Grégoire range avec justesse ce *moucher* sous *moucher*, « *parlant des bestiaux que les mouches font courir* » et les rend tous deux par le même br. « bresqign », le sens métaphorique comportant cependant d'autres expressions si on veut insister sur l'idée de soins minutieux exagérés. Ce *moucher*, Courir follement, parlant de bestiaux, est usité dans le Centre, en bas-Maine et Anjou; à Dol; dès 1467 en Br., COURSON, *Ess. sur l'hist.*, 422 (1); synonyme de Courir ça et là, il explique parfaitement, d'abord le texte de Ronsard « taon qui fait moucher les genices », si mal traduit dans LITTRÉ par « courir comme les mouches » (!) et le texte de B. de Verville « dresser les oreilles comme la queue d'une vache qui mouche », si mal traduit dans LITTRÉ par « [qui] chasse les mouches », car la vache, pour s'émoucher, balance sa queue, et la dresse pour courir, — et aussi les textes métaphoriques où St-Simon parle de billets et chansons qui *mouchent*, c.-à-d., courent comme gens qui « mouchent », lesquels « mouchent » comme bestiaux qui courent.

se tenir ferme et droit sur ses boulets, joint à « *sur ses piez* », « *sur ses ergols* », GRÉG., 721. — Demi-métaphore prise à la nomenclature anatomique du cheval.

limier, m., « Bringueur, Vadrouilleur, Garçon aimant faire la noce »; B., 95-11, pop. — Distinct du sens

(1) Il n'a pas le sens restreint de *prendre la mouche*, S'affoler contagieusement, parlant des bestiaux d'une foire. — Le bas-Maine a *moucher* « marcher, travailler rapidement », *faire moucher* « faire travailler rapidement »; ne connaissant pas de verbe **abeiller*, ni **faire butiner*, je n'y vois pas la mouche à miel, mais l'analogie de *trimer*, Courir, Travailler, *faire trimier*.

Gaillard habile, notre sens ne comporte pas la dissimulation nécessaire au limier de police. Les deux sens sortent de *limier*, Grand et robuste chien de chasse; mais le nôtre retient l'idée de faire sortir le cerf, le sanglier, de leur fort, plus que celle de les achever; la bête à traquer est ici la fille à faire, et notre limier est syssémantique de *leveur* et *coureur* de femmes, de *dénicheur* de *fauvettes* ou de *moineaux* (P.-J. LEROUX) ou de *merles* (D'HAUTEL), Chevalier d'industrie en quête de femmes qui fassent sa fortune ou ses plaisirs; seulement l'emploi courant entraîne Vénus dans un cortège bachique.

loup d'argent, m., Homme suprêmement âpre au gain et dur à la détente; B., -98, pop.; telle femme le dit de son mari en guise d'éloge; || *lô de la billi*, (loup de l'argent), Garde-forestier, en argot terratchu de Savoie, DAUZAT, *Arg. de mél.*, 206, 207, parce qu'il dresse des contraventions, suce les braconniers; — *louc à barraud*, (loup à tonneau), Ivrogne, en Poitou, FAVRE; — en br., *bleiz ar yot*, (loup [de] la bouillie), Dévorateur de bouillie, Laé, *Morin*, 472, sobriquet pour un Léonard (2). — L'idée est de Happer, non de Dévorer, de Gourmandise, non de Dissipation, de Moulin, non d'Abîme; des bestiaux « durs de nourriture », (Pléch.), ne ruinent pas forcément le patron. Cf. une paysanne « gourmande de fatigue », *Matin*, 31-7-16, p. 2, c. 1. — Le syssémantique prochain est Chien : *acchina*, (homme) Qui poursuit son désir avec une fureur de chien, CHARBOT; — en br., *ki* [chien] *war al labour*, *war an dra-ze*, *da bilat ar c'hilhou*, Ferme au travail, Habile dans cette partie-là, Grand abatteur de quilles. — L'image est prise de la gueule qui happe et ne lâche pas; une serre peut faire même usage, d'où « *pecuniaie accipiter* », (épervier d'argent), Plaute, *Persa*, 409. — Le mot *bourreau* lui-même ne signifie pas toujours Gâcheur ni Anéantisisseur, mais Ouvrier acharné : « un bourreau de travail », un Homme travailleur, Bertrand, *Pépète*, 1, in-8°, p. 11; en br., « *bourreo bras ar c'hoad* », (grand bourreau du bois), Bûcheron hors ligne, Laé, *Morin*, 436.

renard, m., Cliquet qui arrête la roue dentée placée à l'une des extrémités de l'ensouple avant, dans le métier

(2) Le Léonard aime la bouillie; on le surnomme *kof-yot*, Ventre-à-bouillie,

à tisser : « *Le renard*. Ar mastyn », GRÉG., 925, nomenclature de ce métier. Ni *mastyn*, ni *renard* ne sont connus en -22 des tisserands de Locronan et Plomodiern ; ce cliquet se nomme *ki*, (chien), LE GOFF, 74. — Ma définition se légitime, 1^o, par l'équivalence de *chien* et de *renard*, tous deux sémantiques de Croc pointu, Dent longue, qui est la forme du cliquet de tisserand ; 2^o, par l'équivalence sémantique des br. *mastyn*, (mâtin), et *ki* (chien) ; 3^o, par *renard*, Cliquet empêchant une roue de revenir en arrière, Pléch. et bas-Maine. — Le fr. a des crocs techniques nommés *renard* et *chien* ; le br., *ki*, Arrêt à dents, mot de menuisier, LE GOFF, 77 ; le canut a son *chien*, qui mord dans une roue dentée, PUITSP. -03, 328.

renarder, Manquer la classe ; Quimper, lycée, -99 ; — en br., *ober skol* [et *skolik*] *al louarn*, (faire l'école, la petite école, du renard) ; || *aller en renard*, Pléch. ; *renarder* et *faire les renards*, bas-Maine ; *faire le renard*, à Penguily et Matignon (SÉBILLOT, *Coutumes*, 38), à Rennes et en Anjou, en Jura (MONNIER, *Mém. Soc. Antiqu.*, V, 291) et jadis à Lyon (PUITSP.-03). — Voici un emploi apparemment plus ancien : *renard*, Celui qui passe le temps de Pâques sans communier, Canada, DUNN ; Celui qui attend le dernier délai pour ses pâques, Pléch. ; Celui qui se tient à l'écart des sacrements, v.-o. ; en br., *pask-louarn*, Communion retardée de deux, trois semaines, pour non-absolution lors de la communion solennelle, Pleyben, -14. — Cet emploi religieux en a corroboré, sinon engendré, un autre, dans l'espèce de religion qu'était le compagnonnage : *renard*, Ouvrier non affilié à un « devoir », *Pétition à la Constituante*, 12-5-1790 ; « Les bons drilles repoussaient les renards de Liberté », POULOT, *Sublime*, 305 ; sens que les syndicats ouvriers ont remis en vigueur. — Et en voici un autre, qui parle aussi de Cesser, de Se retirer : *Au renard !*, Cessez d'enfoncer le pilotis, terme d'ouvriers, *Dict. d'Architecture, Encyclopédie*, XIV (1765), 104.

Comme *renarder* est Faire une escapade, un *renard* est aussi une Echappée physique, Fente à un tuyau, à un bassin (LITTRÉ), Trou « *par où l'eau se perd* » (CILL., 332, en br. *luherne*, c.-à-d. *renard*), Trou de taupe par où passe l'eau d'une crue dans une levée (v.-o.), Fissure à un caisson du métropolitain sous la Seine (*Matin*, 24-12-07) ;

je ne crois pas que ce soit par l'image d'un terrier de renard, car il ne s'agit ni de long couloir, ni de fond reculé, il s'agit d'une issue: c'est la paroi faussée qui « renarde », cède, et *renard* est l'objet interne du radical verbal (3).

Renarder, c'est aussi User d'échappatoires, Reculer après avoir promis d'avancer, Fausser sa Foi ; B., -98, et fr. pop. général ; c'est Avoir peur, Agir à contre-cœur, *Bas-Maine*, 440, 623 : *tirer à renard*, « se faire traîner de mauvaise grâce, s'opposer à une chose », *ib.* ; « lorsque son maître <...> se mettait à passer sur les murs et les toits <...> Marin [un garçonnet] *tirait au renard* », *Mém. d'un Nantais, Rev. de Br.*, -93, 293 (4). — *Faire ses goupillauds*, c'est Boudier, *Bas-Maine*, 243.

La métaphore prend donc le renard pour la personne de la Fuite. S'il y a des retraites à volte-face et des évasions à fins de rendez-vous, celles du renard, selon le biais de la vision populaire, sont de Trahison, par couardise ou paresse (5). — La fouine aussi est de cette « frairie saint Fausset » : *fouiner*, S'esquiver (HDT, et texte de 1767 dans *Faune*, I, 140), Reculer devant l'adversaire (Canada, DUNN), — d'où *faire la fouine*, Manquer l'école, JAUB.

Le chat : fourrure marquetée, — poil de velours, — hardi grimpeur et sauteur, — chasseur prompt et adroit ; — mais voici, au devant des métaphores que lui valent ces quatre qualités, des locutions où il semble cousin du renard et emblème de la trahison qui fait défaut :

faire chatte, Manquer l'école ; Morl., collègue, 95-20 ; Trég., 95-10.

faire chatte, Ne pas faire feu, parlant de fusils, de pétards ; B., 80-12, commun ; Trég., -10 ; | « [ses malveillantes insinuations] « avaient fait chatte » comme une étoupille mouillée », CIGNEROL, *Bordachien*, 216 (6) ;

(3) Parfum *renardé*, Éventé, Succin *renardé*, Noirâtre, LITRÉ.

(4) *Tirer au renard*, Tirer en arrière, Reculer en essayant de briser sa longe, dit du cheval, (Seine-Inf., Montdidier et Quimper, -99, — *tirer en renard*, v.-o.), est un sens purement physique dérivé du moral.

(5) Espagnol : *zorro*, (renard), Homme qui fait l'idiot ; *zorronglon*, Paresseux.

(6) Cette locution, que les Bretons croient du français reçu, est communément ignorée aujourd'hui en France.

— **faire chat**, (*t* non prononcé), idem ; B., -98, un seul témoin, bourg. ; — **chater**, idem ; Aud., -00, un seul témoin, étudiant.

chat, m., Perdant, aux jeux ; La Martyre, écoliers, -96 : | Brasparts, écoliers, -97 : « Chat tu es », *Péd. Fin.*

Mais la valeur métaphorique de ces locutions est à disposer sur trois plans, tout au moins sur deux. — *Chat*, Perdant, est décalqué du br. *kaz out*, (chat tu-es) ; il est sans relation avec *Chat tu l'es !*, cri de provocation au jeu du « chat », DILLAYE, *Jeux*, 29, qui signifie Tu vas être celui qui courra après les autres, et parle d'une corvée désormais assignée, non d'une perte déjà établie ; *kaz out* est en relation avec le jeu de *mil ha kaz*, (mille et chat), très populaire en basse-Br., sorte de roulette, un cadran où une aiguille s'arrête sur divers numéros, dont le plus fort est 1000, ou sur un chat peint à côté du 1000 et qui fait coup nul ; anxiété du joueur, faire *mil pe gaz*, (mille ou chat). Une lettre issue d'I.-et-V. (de Bruz peut-être), -17, parle de deux époux sujets aux brouilles, qui, pour le moment réconciliés, affectent de se cajoler devant le monde : « Ils sont maintenant à mon chat et mon mil », c.-à-d. oscillent entre le très bien et le très mal. Le chat est donc l'emblème du zéro. — A Plounéour-Trez, -23, quand les gens de la maison ont déjà mangé, ils disent ironiquement à celui qui arrive pour dîner « Ni lakayo ar c'haz war ar plad », (nous mettrons le chat sur le plat), On va vous donner le chat à manger. — D'une fille qui a refusé un prétendant, on dit, dans le Finistère, qu'elle lui a donné le chat, et, en pays wallon, elle « lui donne son chat pour en compter les poils », *Faune*, IV, 108, 109, gestes et dictons qui font sans doute allusion à une image antérieure, à un mot proverbial.

A notre *faire chatte* des écoliers s'apparente une locution française, qui d'ailleurs semble désuète aujourd'hui : *ma chatte !*, *la chatte !*, Jamais de la vie !, Plus souvent !, notée en bas-Maine, (*ma chatte !*, DOTTIN, 331), dans le Centre, (*faire chatte à qqn*, Ne pas tenir sa promesse, JAUB.) ; « Oscar devenir régisseur de Presles, il faut savoir l'arpentage, se connaître à la culture... — Il apprendra ! — Lui ? ma chatte ! », Balzac, *Un début*, (-44), I, 293 ; « Et tu ne le lui as pas rendu [son portefeuille] ? — LISA.

La chatte... par exemple!... », Duvert et Lauzanne, *Marchand de marrons*, (-45), 1, 7.

D'autre part, le chat se laisse grouper, pour parler de fuite et de carence moqueuse, avec le renard, le lièvre, le lapin : en fr. vieilli *bailler le lièvre par l'oreille*, Faire une vaine promesse ; *bailler le chat par les pattes*, Présenter une chose par le côté le plus difficile ; en fr. moderne *poser un lapin*, Fausser sa promesse ; en br. « lâcher des lièvres à courir », Mentir ; en espagnol *gazapa*, Mensonge, (*gazapo*, Lapereau) ; en fr. vieilli *emporter le chat*, S'esquiver, dont le br. a fait *caçz ar c'has gandhâ*, (emporter le chat avec-lui), Déloger sans trompette, GRÉG., 262, mais où *emporter* me semble un simple succédané de *prendre, croquer, gober, avoir, faire*, (voir ici au mot Chèvre).

Enfin le chat est plus ou moins présent à la conscience du sujet parlant dans les locutions suivantes, l'une franco-bretonne *faire skolik al-labichik*, Manquer l'école (communale), Morl., 85-90, l'autre bretonne *ober skolik a-lavich*, idem, Plouigneau, -01, soit qu'on les interprète « faire [l'] école [de] la-biche », c.-à-d. l'école cache-cache, ou directement « faire [l'] école [de] le-bich », c.-à-d. l'école du chat ; (le suffixe *-ik*, diminutif, est affectueux).

Tout cela cependant n'explique pas nettement pourquoi le chat est mis en équation soit avec Insuccès, soit avec Refus.

En outre on s'explique mal pourquoi dans la notion de Manquer l'école la *chatte* est préférée au *chat*. Sans doute nous allons voir *faire rate*, qui n'offre qu'un substantif extrait du verbe *rater*. Mais le verbe *chater*, lui, est d'une existence peu sûre.

Resterait que le *faire chatte* des écoles fût une fausse métaphore sur le *faire chatte* du tir à feu. Or, à supposer que de *faire chatte* (et locutions similaires), S'absenter, S'esquiver, ait été extraite l'idée générale de *chat*, Zéro, il semble impossible que *faire chatte*, Ne pas faire feu, soit une métaphore sincère. Comment en effet ne pas le tirer directement de *chac*, « le bruit que fait une pierre ou un ferrement en tombant [,] un coup de dent », DOUJAT, *Dicc. moundi* (toulousain), éd. 1678, *faire chac*, « onomatopée du fusil qui frappe la batterie sans découvrir le bassinet. (inusité.) », BOISTE -43 ; Rater, FERTIAULT ;

faire chiaque, Faire long feu, JAUB. Dans cet emploi notre *faire chatt'* ne semble qu'une altération du mot, influencé par une étymologie populaire plus ou moins nette, assez nette si elle s'est inspirée de la ressemblance entre un raté d'arme à feu, d'une part, et d'autre part, un ratage d'écolier ou un zéro de roulette.

Plus facile à élucider et plus légitime semble la métaphore incluse dans la locution *faire rate*, Manquer la classe, B., lycée, 88-98 : « Y a revue sur le Cours : t'entends la grosse-musique ! Ça y est, de faire rate ? » — On dit aussi, comme en fr. général *rater la classe*, et *faire rate* en extrait le substantif verbal.

L'homme aborde les êtres par leur commodité : un seul nom, *araignée*, suffit au vulgaire pour, 1, la Toile de l'aragne, 2, l'Aragne ; et inversement, passant de l'animal à sa demeure ou son travail, *perroquet*, 1, l'Oiseau, 2, son Perchoir ; *cuniculus*, 1, Lapin, 2, Galerie souterraine ; *mite*, 1, l'Insecte, 2, le Trou qu'il a percé ; *moineau*, 1, Oiseau, 2, Trou d'arbre, Trou de mur (7). On nomme donc aisément *rat*, 1, un Trou de rat, 2, un Trou en général (8) : « Rat <...> De digue, Rah-jauchère », c.-à-d. rat de chaussée d'étang, CILL., 323 ; *rats*, Trous de filière à or, FURETIÈRE. Comme un manteau Mangé aux mites est *mité*, un pain Troué aux rats est *raté* ; des yeux « ratez, gâtez et estendus », *Grand Calendrier des Bergers* (1633), 3^e p., sont des paupières distendues, malades et Rongées ; une *figure ratée*, un visage Troué de petite vérole, à Limoges, 1803, SAUGER-PRÉNEUF, 19, et chez JAUB. ; en br. *ratouz*, (rateux), Brèchedent, GRÉG., 116, 266.

Dès l'antiquité, quand une fable dit qu'un tremblement de montagne n'a enfanté qu'un rat, « murem peperit », Phèdre, iv, 22, l'image de ce rébus ne serait-elle pas que le volcan qui avait promis une grosse coulée de lave, reste seulement raté d'une médiocre fissure, faille

(7) On a même, en br., *logodenn*, (souris), Fil volé par le tisserand sur celui qu'on lui confie, et Toute chose gardée et vendue en fraude, GRÉG., 412, 435 ; c.-à-d. Denrée mise « à gauche », comme ce que la souris emporte dans son trou. Là, la métonymie, après avoir signifié Quantité soustraite, Soustraction, arrive à Quantité positive, Profit ; elle suit la marche de *vôl*, de *gratte*.

(8) Cf. *rat*, Engin composé de cinq pièces, servant à percer un trou dans un mur, en 1580, D'AUBIGNÉ, *Histoire*, II, 372.

ou cratère ? — Plus tard, Homenas ayant prononcé « decretiste » au lieu de « decretaliste », ayant donc fait dans le mot un trou d'une syllabe, « O le gros rat ! » s'écrie Epistemon, Rabelais, IV, LIII (9).

(9) De même que *moineau*, étendu à Trou (en général), donne la métaphore *avoir parratz au cap*, (des moineaux dans la tête), Etre un peu fou, en Béarn, LESPY, *Proverbes*, 29, (cf. *une hirondelle dans le soliveau*, DELVAU, v° Avoir), — de même un rat devient un Trou dans la suite des idées, un Illogisme : *avoir des rats dans la cervelle*, CHARBOT, *Dict. Dauphiné* (rédigé en 1710-1719), 336, 441 ; *des garris* (rats) *en testo*, GARCIN, *Dict. provençal* ; un rat dans la trompe, DLEB, Etre bizarre, inquiet, grognon.

On définit *ratier* Etourdi (TRÉVOUX 1721) ; moins bien, Capricieux (RAYNOUARD, JAUB., PUITSP. -90) ; le caprice est souvent positif et parfois gracieux ; le rat, malencontreux, est une lacune, un refus. A Louhans est *ratier* un cheval qui refuse de tirer. En Anjou, *faire un rat*, *pousser un rat*, *être en rat*, *rater*, *se rater*, c'est Pleurnicher, Boucher. — Une traduction *rat*, Fantaisie malencontreuse, convient chez Legrand, *Amour diable*, (1708), sc. 1 ; Folie, lorsque dans le *Régiment de la Calotte*, (c.-à-d. des fous et grotesques), pièce de la Foire, paraissent, calotte en tête, marotte en main, douze fous en robe semée de rats (1-9-1721). Que ce fût un tout récent parisianisme, on en doute, quand un lexicographe âgé de 67 ans en 1708 et retiré dans sa cure de Sarzeau de 1709 à 1718, P. de Châlons, emploie « Qui a des rats » (avec « Visionnaire » et « Tireur de canards ») pour répondre au br. *sorhennus*.

Prendre un rat, Ne pas faire feu, parlant d'armes dont le chien s'abat sans enflammer l'amorce, devenu aujourd'hui *avoir un raté*, a remplacé, au 17^e s., *faillir* usité vers 1587-1600, *manquer* encore usité en 1678. Ce *rat* est connu de Furetière dès 1653, « Le coup ne fit aucun esclat, Et son arme ne prit qu'un rat », *Voyage de Mercure*, 5 ; Perrault dit de même « On les mire [les trois perdrix], le chien s'abat Et chaque fusil prend un rat », *Chasse*, (1692), 410, cf. 450 ; au dictionnaire de FURETIÈRE (1690) la locution figure déjà au sens général de Manquer son coup, et en ce sens Lesage emploie *rater* transitif dès 1707, (*Diable boiteux*, voir LITTRÉ). *Rater* a passé aisément du fusil au canon, (texte de 1776, LITTRÉ) ; plus ingénieusement, de *rat*, Manque à tirer son coup, Rousseau, en 1767, *Confessions*, VII, 79^e alinéa, se permet un emploi érotique.

Sans suivre davantage le mot, — serrure qui a un rat, Ne fonctionne pas, *ratée*, f., Manque à fonctionner (dans le dévidage de la soie), *être rat de qqch.*, En être frustré (Ecole Polytechnique), — l'anglais *rat*, 1, Homme politique déserteur de son parti (1792-1888). 2, Ouvrier qui ne fait pas grève avec d'autres (81-92), me paraît mal expliqué dans MURRAY par le proverbe des rats qui abandonnent la maison près de tomber, le navire près de couler ; ce proverbe, qui a cours aussi en France, parle d'une ingratitude calculatrice (inconnue du *ratier* français), et voudrait que les deux rats anglais fussent défaillants seulement en cas de danger imminent, ce qui n'est pas spécifié.

L'étymologie proposée pour *rater* par BUTTIN, *Rev. savoisienne*, -13,

Le plus analogue des synonymes de *rater la classe*, ainsi expliqué par Faire un trou, serait l'espagnol *hacer corrales*, Manquer l'école, littéralement Faire des cours, c.-à-d. des espaces vides, des lacunes. — Comme un Vide est aussi un *blanc*, on a aussi *blanchir*, Rater (10).

Un autre animal, le loup, sert encore à exprimer l'idée de Manquer : **faire loute, faire un loute**, parlant de la toupie, c'est, ayant frappé la toupie adverse, Ne pas l'avoir « tuée » et, sautant au loin, « mourir », pendant qu'elle « endure » ; (naturellement le joueur aussi *fait loute*) ; B., Quilb., Lambézellec, pop., 90-19 : « un gros loute, oui ! ». — Ce *loute* est le substantif verbal de *louter*, forme cadette de *louper*, Manquer (11). Dès 1832 et antérieurement, un *loup* est « dans les Ecoles [des Arts et Métiers], comme du reste dans les ateliers de l'industrie, un objet manqué, soit à l'invention, soit à l'exécution, et demeurant à l'état de perte sèche pour le fabricant », GUETTIER, *Hist. des Ec. d'Arts et Mét.*, (-80), 108 ; *louter, faire un lou*, « tuer une pièce, la rendre impropre pour sa destination », POULOT, *Sublime*, 47, 97, 101. Les petits gars de B. auront reçu leur mot de l'Arsenal.

D'ailleurs, le ressort de cette métaphore *loup* n'est pas des plus nets (12). Si je la joins ici à *faire rate* et à *faire*

est insoutenable : 1°, il est faux que *prendre un rat* date des dernières années du 17° s. quand le fusil à pierre s'imposa dans l'armée ; 2°, on ne peut pas prouver que le chien du fusil à pierre fit « le mouvement et le bruit d'un piège à rat qui se détend » ; 3°, *fusiller un homme* ne signifiant pas Ne pas le tuer d'un coup de fusil, pourquoi *prendre un rat* serait-il réservé au déclic qui fait comme un piège qui ne prend pas le rat ? L'auteur s'est mépris sur le sens de *prendre*, qui, comme autre part *pincer, piger, piquer, gober, avoir*, est un simple équivalent de *faire*. *Prendre* s'est dit pour Faire feu : « Peu d'arquebusades prirent », D'Aubigné, *Histoire*, I, 288 ; *prendre un rat*, c'était donc « ne pas prendre ».

(10) Autres synonymes de Manquer l'école, en Br. : *faire bigne, jouer bigne, tirer bigne*, B. et environs, écoles primaires, 80-11 ; — *faire carafe*, B., lycée, 72-80 ; — *faire caravan*, et *faire carabin*, B., lycée, 82-90 ; — *gobér chaucheu*, (faire guêtres), en br. vannetais, LE GORFF ; — *faire cadérolle*, St-Malo ; — *aller à la fouite*, Bg-de-Batz, 80-12, et *être à la fouite*, Cordemais, 80-12.

(11) *Louper* s'emploie aujourd'hui exactement comme *rater*, non seulement transitif, Mal fabriquer, et intransitif, Commettre une malfaçon, mais encore transitif, Ne pas attraper, ou toucher, ou rencontrer. *louper son train, le but, un copain*, et intransitif Ne pas réussir, ça n'a pas loupé, C'était immanquable, l'attaque a loupé, A échoué.

(12) Il y a cependant deux locutions où *loup* semble vouloir dire

chatte, c'est que son sens approche d'un des deux sens de *faire chatte* pendant que *faire rate* est synonyme de l'autre, — et aussi parce que toutes trois ont le même aspect grammatical : *faire* + substantif verbal ; *faire le renard* lui-même est bien plutôt Faire la chose renarder qu'imiter le renard.

Groupant les métaphores de *renarder*, *louper* et *rater*, et leur adjoignant *faire chatte* si on s'assurait que le chat y est réellement envisagé, on verrait les quatre bêtes, même en leur commun métier de Défaillance, garder chacune son tour moral : le subtil renard ses échappées pour l'indépendance, le chat ironique son « clinamen » épicurien, le rat entêté ses ruines désobligeantes, le loup brutal ses maladroites infirmes. Alors, tout divers qu'ils soient d'aspect et de tempérament et tout incapables de marcher d'un même pas sans quelques écarts, — auxquels on s'attendrait bien, cette fable populaire n'étant pas géométrie, — l'image motrice de chacun aurait-elle assez d'affinités avec l'image motrice des autres pour que la sémantique leur mit des liens de cause à effet et les constituât en attelage, c'est-à-dire en syssémantiques ? Leur entre-aide n'est guère sensible. Toute celle que je crois apercevoir est dans la locution *payer en chats et en rats*, Payer, dit LITTRÉ, « par petites parties », que je paraphraserais Payer si mal que les reste-dûs sont plus nombreux que les à-comptes ne sont solides ; ces dettes qualifiées *chats* et *rats* rappellent les dettes qualifiées *lousps*, c.-à-d. Pertes sèches (du fournisseur) : ce sont toujours des procès-verbaux de carence.

chat de bois, m.. Ecureuil ; Ch.-Faou, 90-02 ; || Crédin et Plumélec (Morbihan), ATLAS, 450 ; Guernesey, *Faune*, VII, 154 ; — le br. dit *kaz-koad* (chat [de] bois). — *Chat de bois* se rattache à *chat-écureuil*, idem, qui occupe en France trois aires dont l'une, haute-Br., Mayenne, Orne, est contiguë à notre région. — Le br.

Manque et Trou : a, *loup*, au théâtre, Scène « vide », mieux explicable par un creux analogue au *trou* d'un tableau, Endroit trop vide de peinture, que par *froid de loup* ; — b, *faire un loup*, Faire une dette, recueilli par D'HAUTEL parmi les typographes, commenté chez lui par *dettes criardes*, mieux explicable soit comme le contraire de *boucher un trou*, Payer une dette, si le *loup* est chez le créancier, soit, s'il est chez le débiteur, par *mangé, dévoré, criblé* de dettes.

dit aussi, en Vannetais, *rah-koed*, (rat [de] bois), ce qui représente *rat-écureuil* de Lot-et-Garonne, Gers, Basses-Pyrénées. — Ce sont deux coups d'œil jetés sur l'animal; l'un le considère comme un rongeur, l'autre comme un habile grimpeur aux arbres; et je ne vois pas qu'il y ait à penser avec GAUCHAT, (*Mélanges Wilmotte*), que *rat-écureuil* soit une « correction » de *chat-écureuil* supposé plus ancien. Dans d'autres cas, deux coups d'œil jetés sur une espèce, (ou, bien entendu sur un « genre » zoologique), se sont répartis selon la taille de l'animal, ainsi *chien de mer*, Grande roussette, et *chat de mer*, Petite roussette. — Ce qui me paraît plus solide dans l'étude de GAUCHAT, c'est une prépondérance anciennement plus forte qu'aujourd'hui de l'appellation *chat de bois*, ceci en raison de l'aire, Nord, Ardennes, Belgique, où on dit *bosquet*, *bosquetyo*, *boque* : là serait tombé le déterminé *chat* (ou *rat* ?) que conserve l'extrême ouest, patoisant et bretonnant. — ROLLAND, *Faune*, VII, 154, interprète Peaux d'écureuils les « peaux de chats de bois » vendues jadis en Champagne, où BOURQUELOT, *Foires de Champagne*, 278, voyait des peaux de renards et GODEFROY des peaux de chats sauvages.

chat de mer, m., Petite roussette, *Squalus catulus*; Lor., Aud., -03; — répond aux noms br., *kaz-vor* et *mor-gaz*, (chat [de] mer) (13). — Le nom de *chien de mer* appliqué à la Grande roussette, *Squalus canicula*, — cf. *ἄλωπεκίας*, *Squalus vulpes*, chez Aristote, c.-à-d. renard de mer, — exprime la taille supérieure, mais ce qu'ils expriment tous deux en eux-mêmes d'abord, c'est la moucheture, le chien de mer gris-roux à taches grises, brunes et noires, le chat de mer brun-gris-roux à grandes taches violacées et petites taches cendrées.

On lit *curousse*, (sans indication de genre), Petite roussette, *Squalus catulus*, dans CHASLE, 153. — S'entêter de légitimer ce mot (14) ne me paraît mener à rien. Mais Douarnenez nomme la Petite roussette *kaz-rouz*, (chat roux), NOURY, *Ar Vro*, VIII, 51. Je pense qu'on aura dicté

(13) Inusité en basse-Br. *chat-marin* (LITTRÉ, *Chat*, 5°) quoique cité par CHASLE, *Belle-Ile*, 153.

(14) Par quoi ? par *curo*, m., *Ecureuil*, v.-o., II, 539 ? — par *cureau*, *Enfant de-cœur*, en br., CILL. ?

à Chasle une forme, vannetaise, *kah-rouz (15), et qu'il aura écrit *carousse, mal imprimé *curousse*.

minot, m., 1, Petit garçon : « prendre un minot », pour pousser une brouette, pour porter le panier au marché; — 2, A, Homme jeune parmi de plus âgés, Le plus jeune d'un groupe; — B, Jeune homme de petite taille; — Quilb., B., pop. (ouvriers, marins), 01-19. — De *minot*, petit Chat, FERTIAULT, *minaud*, idem, JAUB.; *minôt*, Chat, MÉNIÈRE; *minet*, *minon*, fr. usuel. L'absence chez nous, et en haute-Br., de *minot* appliqué au chat explique que notre métaphore, quoique pop., ne soit pas à coter très-usuelle : je l'estime importée; d'une apparence douceâtre, due à ceci que l'image est plus gracieuse que les emplois ne le réclament, elle se relève, prend du corps, quand on sait que les marins estiment équivalents, dans leurs communs emplois, *minot* et *castor*, Enfant mâle, Mousse; (cf. *castor*, Mignon, s.m.) (16).

Mignao, Chat, (B., -01, Aud., -02 : « un petit mignao »), est l'onomatopée du cri du chat en br.; le fr. moderne dit *miaou*, mais *Coccaie* (1606) « gnao », p. 61, « gnao, gnao », 463 et 765; et je lis dans un récit armoricain « les lutins gambadent <...> ; des ombres d'animaux fantastiques <...> . On entend des miaulements de chat, <...> Francis plus mort que vif croit pourtant distinguer par trois fois ces paroles : | Gna, gna, gna, Bichon, Bichon, | Gna, gna, gna, Bichon, Bichonnet », Manesse, *Veillée au pays br.*, 43; on va voir que tout comme *gna*, *Bichon* parle de chat.

On dit à Quimper, en parler puéril, « Péric est mign à moi », (syntaxe décalquée du br.), Petit Pierre est mon ami, PICQ. Le br. *mignon*, m., Ami, le gallo *mignard*, m., Chouchou, Préféré, à Couéron, -14, le fr. *mignon*, tant substantif qu'adjectif, avec ses variantes, ne sont pas autre chose que Chat, sématisé par son cri et sématisant Douceur; (BRUNOT, *Hist. langue fr.*, I, 292).

Douceur : de là *mimi*, m., Fleur de gynerium, en panache frisé vertical; B., -06, plutôt pop., (synonyme : *plumet*). — C'est *mimi*, Chat, apocope à redoublement

(15) LE GOFF, 36, donne *kah-mor*.

(16) Tel qu'apparaît *minot*, il n'est soupçonnable de rien devoir, même une influence, au br. *minor*, « Dernier cadet » (GRÉO., 128), Fils mineur, Orphelin.

de *mignon* ou de *mignao*, image de bête flexible au poil velouteux. — Autres objets nommés de même : *minou*, Rouleau de poussière sous un meuble, v.-o., (*mouton* en fr. général) ; — *minon*, A, Flocon de duvet, et B, Fleur d'un jonc des marais, à Remirémont, PUTON ; C, certaine Fourrure, à Fribourg, GRANGIER, 127 ; toute Fourrure, à Lyon ; D, Palatine, à Lyon ; — *miton*, A, Chaton d'arbre, B, Cache-nez, en bas-Maine ; — *mimi*, Boa, de fourrure (v.-o.), de plumes (« Perdu un mimi noir <...> », *Dép.*, 4-7-06, fr. général).

Et particulièrement : *bichic à mignon*, m., Fleur de saule, en chenille fuselée et flexible longue de 0 m., 025 ; Quimper, PICQ. ; — des br. *bichik*, Chaton, et fr. *mignon*, Chat ; — en br. *bichik-mignao*, *bichik-mignaon*, *bichik-mignao*, *bis-mignaon*, G.E., *Danvez Geriadur*, (cf. R. c., IV, 147) ; de *biz*, Chat.

petit-chat, m., Fleur de saule ; B., -98 ; — et *chaton*, (que donne LITTRÉ), B., -98 ; — nombreux syssémantiques fr. dans *Flore*, XI, 27, 29, et ATLAS : *minet*, *mignon*, *mouton*, *brebis*, *lapin*, etc. ; ajoutons-y *minaudes*, Chatons de noyer, de chêne, à Limoges, SAUGER-PRÉNEUF, (an XI), 22 ; *miret*, (petit matou), Fleur de châtaignier, noyer, noisetier, à Albertville, BRACHET (17). — Le chaton de saule et noisetier emprunte encore le nom du chat, soit officiel, dans *bichik-kah*, (chaton [de] chat) et *kaz-halek*, (chat [de] saule), G.E., *Danvez Ger.* ; soit familier (*mou-moute*), dans *boulou moutik*, (boules [de] petit-chat), Lan-nilis, enfants, -23.

bibichic, m, Fruit, de pissenlit et autres composées, fait d'akènes à aigrettes ; Quimper, PICQ. — Redoublement du radical, et suffixe br. diminutif. — Syssém. fr. dans *Flore*, VII, 188, etc. : *minon*, *mimi*, *chéton*, *poil de chat*, *tête de chat*, *loup*, *tête de loup*, *mouton*, etc. (18).

Un syssémantique va montrer le bien littéraire, ou le mal, et en tout cas le mal linguistique, qui échoit à une métaphore obscurcie. On emploie, dans l'Ouest, le féminin *douce*, Bonne-amie, Fiancée ; le br. l'a emprunté : *ma dous* (ma douce), *ma dousik* (ma doucette, ma chère douce),

(17) Cf. *chaton*, *mino*, *mimi*, *brebiette*, = *Sedum acre*.

(18) M. An. Le Braz me signale, à Quimper, -99, comme usuel aux lycéens, *bichichi*, m., Fleur de saule. — Déformation, que je n'ai pas recueillie par la suite.

ma Bonne-amie ; mais le peuple, à B., ne l'emploie plus ; je ne l'ai entendu que de bourgeois, et rarement, et par allusion littéraire, les poètes s'en étant emparés ; exemples littéraires : « sa *payse*, sa *douce* entrevue naguère sur les bancs du catéchisme et qui depuis la Chandeleur dernière est sa fiancée », BOUDOUIN, *Ac. B.*, 95-96, 201 ; « Ma douce », Toudouze, titre de roman, (-91) ; « *leurs douces* », LE BRAZ, *Soniou Breiz-Izel*, xxxi, (cf. *Pardons*, 99) ; et sans l'adjectif possessif : « la douce que j'aimai », « une douce aux yeux purs », Le Braz, *Chanson*, 112 ; « les galants, la « douce » et son « aimable » causent à voix basse », GÉNIAUX, *Br. vivante*, 74. C'est cependant bien du fr. populaire, conservé en bas-Maine (DORTIN, 162), désuet en fr. oral de basse-Br.

Il y a erreur à écrire avec M. Anatole Le Braz, « Le Celte [entendez le Breton, comme dans *Pardons*, 99] a inventé pour la Femme cette délicieuse appellation », *Soniou Breiz-Izel*, xxxv. D'abord, qu'il faille entendre « douce » intransitivement comme dans « La douce, courtoise et franche | Vestu ot une cote blanche », (fr., 14^e s.), ou transitivement comme « amère » dans « Celle qui m'est amère » (Marot), « aller voir sa douce » est de beau style d'Amadis, de Gaule peut-être, mais non exclusivement d'Armorique. — Ensuite, *dous*, en br., n'est pas seulement un féminin : *ma dous*, mon Galant, dit une fille, GRÉG., 446. — Enfin, il n'exprime nulle idée première de douceur bêlante et mystique, ni de douceur sucrée et fondante ; *ma douce* équivaut à *ma blonde*, ma Maîtresse (« Auprès de ma blonde », vieille chanson, « Quand vous irez voir votre blonde », B., - 99, pop.) ; leur idée commune est Délicat : « blond et délicat » sont deux synonymes joints en locution usuelle, au 17^e s., HUGUET, *Petit gloss.* ; « [un homme] » si beau et si blond » qu'une dame galante ne peut s'empêcher de le convoiter, Sorel, *Francion*, 71 ; la dentelle *blonde* aura été ainsi nommée comme douce au toucher ; le tout parce que les blonds sont censés de peau délicate et que S'affiner la peau, *se peaufiner* en argot du Borda, est inséparable de se galantiser. La Fontaine, *Fables*, II, xviii, montre une chatte si « mignonne, et belle, et délicate » qu'elle devient femme..., et reste « mignonne » et « chatte » de toutes les façons. — Rappelant l'insistance avec laquelle la sémantique populaire a exprimé par le chat la Douceur tactile

de divers objets, et qu'en br. Doux au toucher a pour superlatif « *qer doucz ha bléau caz* », Aussi doux comme poils de chat, GRÉG., 306, je crois sensible que *ma douce* est une image tactile, où *ma chatte* apporte seulement plus de précision et d'excellence.

Soit parce qu'on caresse volontiers ce qui est lisse, comme le dit PUITSPÉLU - 90, 451, soit parce qu'on lisse ce qu'on caresse, le fr. *coint* devenu en br. *koant*, et joint souvent à *ma dousik*, semble un syssémantique de *dous* ; en lyonnais *coindo*, Lisse ; en br. *coantig*, Belette, Ecu-reuil (19) ; mais parti de *cognitus*, Instruit, d'où Aimable, c'est, à l'inverse, un mot intellectuel devenu esthétique.

Grégoire, au mot Soie, parle de la « *Soïe de petits Chiens, les grands poils des Bichons doux comme la soïe* ». Ce mot *bichon*, Petit chien soyeux, a reçu des sens parallèles à ceux des noms du chat. Ainsi à *mimi*, Fourrure, répond *bichon*, m., Coussinet, de peluche ou velours, pour lisser le chapeau de soie, Paris, -99, mot de chapeliers ; à *mon chat*, mon Doux ami, *mon bichon* ; à *chatte*, Femme lascive, *bichon*, « Ephestion de trottoir » (RIGAUD, et DEL-VAU) (20).

biche, f., 1, Jeu d'agilité où l'on doit atteindre à la course un autre coureur, pour lui transmettre le même

(19) Quelle est cette éminente beauté qui a valu ses noms à la *belette* ? (« petite belle » en fr., « polie » en provençal, *fairy*, Jolie, ou « blonde » au sens du 17^e s., en anglais, etc.) Ne serait-ce pas la douceur de son poil ?

(20) *Lapin*, qui est un des noms populaires de la fleur du saule, *Flore*, XI, 27-29, est aussi un des équivalents de *chatte* et *bichon*, *Ami secret*, B., 84-06, lycée.

Le *bichon*, petit chien soyeux, croisé de petit barbet et d'épagneul, a toute la douceur de poil qu'il faut pour tonder les métaphores que nous avons vues ; rapprocher *cadet* et *cheau*, (petit chien), Fleur du saule, *Flore*, XI, 27-29. Si on explique *bichon* par une apocope de *barbichon*, Petit chien barbet, et c'est l'étymologie de *hbr*, cette explication n'a rien que de plausible, car l'apocope populaire n'était pas une pratique ignorée au 17^e s., et outre qu'on sait combien souvent les lexiques et les textes écrits retardent sur les faits oraux, surtout sur les faits populaires et surtout jadis, *barbichon* est antérieur à la date 1740 donnée dans *hbr*, on le lit en 1697 dans une chanson, *Faune*, IV, 56. Rien au contraire n'indique en *biche*, *bichon*, Chat, un mot dont l'aire se serait disloquée depuis le 17^e s. On peut donc admettre que la Bretagne a reçu *bichon*, (chien soyeux), et l'a appliqué au chat.

devoir ; « jouer à la biche », « faire une partie de biche », B., 50-24, commun ; Rosporden, -99 ; Morl., -01 ; — mais à Ch.-Faou, -02, *jouer chat* (21) ; — 2, par métaphore sur ce jeu, Fausse-manceuvre où deux personnes se cherchent l'une l'autre en vain ; B., 84-06 ; (le fr. *jouer à cache-cache* a aussi ce sens).

A Brest : **biche à courir**, la plus simple, deux coureurs suffisent, (= *chat*, LITTRÉ, Chat, 70) ; — **biche à couper**, où W doit courir après Y qui passe entre W et X ; = *jouer à queue coupée*, Vannes, collège, -95 ; || *tape-coupée*, COUL. ; « table-coupante », Nantes, -12, devoirs de lycéens ; (= *chat-coupé*, LITTRÉ) ; — **biche à cacher**, où W, les yeux fermés, attend au « but » le cri « *Biche !* », et doit, s'il découvre alors X, Y, Z, crier « *Biche pour X, Y, Z !* » et revenir au but avant eux ; (synonymes, à B., **biche-poche** et **poche**) ; = *jouer à cûte*, Vannes, collège, -95 ; — **biche au chef**, où le camp W, X, Y, Z, « dehors », élit et dote d'un emblème un chef, sans le faire connaître au camp T, U, V, qui garde le but ; si ce chef Z, grâce aux ruses de W, X, Y, rentre au but malgré T, U, V, son camp est vainqueur ; fillettes bourg., 80-23 : « C'est Alice, le chef » ;

biche à percher, **biche-perche**, Sorte de « quatre-coins », le sol pour lieu de danger, et pour lieux de salut les bancs publics, les arbres abattus, etc. : « Je n' suis pas perche [mélodie consacrée : do, do, ré, do, sol d'en bas] ! — Touche ! — J'étais perche ! [contestation] » ; — synonymes : **biche à monte**, Quilb., 00-06, pop. ; *jouer biche-montée*, Morl., 95-05, pop. ; (= *chat-perché*, LAROUSSE, Chat).

La biche, femelle du cerf, fournit, étant vite à la course, une étymologie que je n'ai entendu donner que par des bourgeois, et par extorsion, et que je crois fausse. Il y a bien à Rennes un *jeu des cerfs*, analogue à la « biche-poche », mais il comporte deux camps, *cerfs* et *bergers*, (ESQUIEU), son formulaire ne concorde pas, et il est ignoré à B., comme notre *biche* l'est en haute-Br. — Le

(21) Synonymes : *jouer à cache-cûté*, en I.-et-V., ORAIN, COUL. ESQUIEU ; — à *cache-cute*, Nantes, -10 ; — à *cûte*, Redon, 80-92 ; — en br. *c'hoari trapa* en bas-Léon, *trap-trap* au Pont-de-Buis, 22-23. — De *biche* un seul témoignage hors Bretagne : « **BICHE** (LA). Sorte de jeu de cache-cache. », EUDEL, *Voc. blésois* (Blois, Sologne). Eudel est peu critique et Nantais.

cri pour appeler un chat est en br. *bis-bis, bich-bich, bibis, bibich* ; j'ai entendu, en fr., (concurrentement avec *pssps*), *bibis* à Aud., *bibich* à B. Or, au fr. *jouer au chat* le br. répond par *c'hoari kaz*, traduit littéralement *jouer chat* à Ch.-Faou. Je suppose un **c'hoari bich*, traduit *jouer biche*. Arguments : 1°, la syntaxe br. du verbe *c'hoari*, sans article ni préposition, explique qu'on n'ait pas affaire à une forme **jouer au bich* ; — 2°, le fr. répond à notre *biche* par son *chat* ; et aux « quatre-coins », jeu très analogue à la « biche-perche », les joueurs pourvus d'un coin s'appellent par *pss pss !*, Viens ici ! ; — 3°, le nom de l'Ecureuil en Anjou, *chat de perche*, suggère que notre *biche-perche* est un jeu d'« écureuil », (*chat-écureuil*, Ecureuil, en haute-Br.), de chat de ramage qui bondit de hauteurs en hauteurs ; — 4°, à B., je n'ai jamais entendu dire du joueur qui court après les autres qu'il est le « chat », mais il est encore plus notable que jamais on ne dit qu'il, ou elle, soit une « biche » ; nul ne songe à cet animal, qui n'existe plus dans la campagne léonarde, et si le sématisme datait des chasses à courre le cerf, ne dirions-nous pas « jouer au cerf » ? — 5°, vers Dinan, une sorte de jeu des Quatre-coins, décrit *Rev. des trad. pop.*, -92,49, s'appelle le *jeu des chats* ; — 6°, *Biche*, Chat, a pénétré, du br., en patois gallo, *R. c.*, IV, 147 ; *Bichon, bichonnet*, dans le texte cité sous Minot, parlent de chats.

Et cependant, quelque instantane et adhérente à notre mot que doive avoir été pour la conscience l'idée de *bich*, Chat, je crois qu'elle n'est qu'une étymologie populaire et que notre *biche* finistérienne a pour racine la *viste* de haute-Br., la *visto* (la vue), de Languedoc (22). Ce nom a poussé une pointe en basse-Br. sans y perdre son *v* : *jouer lavi*, Jouer à la « biche à cacher », Lannion, collège, 90-00 ; (l'absence de la préposition *à* est de syntaxe br.). De lui-même il rend compte de l'article

(22) Notre *biche-à-cacher* a pour répondants *le vise* ou *la découverte*, (avec les cris *Vise X !, Découverte sur X !*, HARQUEVAUX & PELLETIER, 200 jeux, 144 ; — *jouer à vis*, (cri *Vis sur un tel !*), ESQUIEU ; — à *visse-visse*, à Dol, LECOMTE ; — à *vise*, v.-o. ; — à *la viste*, à *la visque*, (et on *dévisste, dévisque*, ceux qui se sont cachés), à Nantes, 10-14 ; — à *devise*, au collège de Redon, 81-90 ; — à *viz*, bas-Maine. — Sur la *visto*, cf. FOURÈS, *Jeux en Lauragais*, 24 ; MICHALIAS, *Rev. de Philol. fr.*, XXVI, 290.

féminin fr. dans *jouer à la biche*, et dans le br. de Plouigneau et Morlaix *al-labichik* et *a-la-vich*, ici, p. 88. — Postérieure à la réduction *ste* → *sse*, (cf. ici *ruste* → *russe*), l'altération *s* → *ch*, (cf. *kras* et *krach*, ici, p. 75), favorisait un *b* initial, celui du mot *bich*, Chat, métaphore entrant par la poterne ; or ce *b* pouvait être déterminé phonétiquement par une mutation *v* → *b* régressive, c.-à-d. étymologique, sorte d'analogie qui joue sur le substantif quand il semble avoir été mué par son article, (nombreux exemples dans ERNAULT, *Gloss.*, 428-431) ; en effet le br. construit les compléments de *c'hoari* tantôt sans article, tantôt avec article ; (*c'hoari tinet*, *c'hoari r valtam*, *c'hoari gornigell*, Jouer au tinet, à la baltam (fronde), à la kornigell (toupie).) — Moins vraisemblable serait une explication de ce *b* par la phonétique de la Guyenne ; on y prononce *bisto* pour *visto*, f., Vue ; mais, en admettant que les Bordelais jouent à *bisto*, le fait est que notre *biche* ne le leur suggère pas, et on ne voit pas pourquoi ils auraient importé ce *b* en Finistère sans l'avoir établi à La Rochelle ou à Nantes.

petit cochon, m., A, Pucelage, petit coquillage uni-valve, abondant à la pointe de Lervily ; Aud., Pt-Croix, 80-02 ; autre témoignage, non localisé, *Fur. Br.*, IX, 161. — C'est une « porcelaine » minuscule ; il est naturel que son nom s'apparente sémantiquement à *porcelaine*, c.-à-d. à *porc*. Que l'italien *porcellana* signifie Analogue à une vulve de truie, ou seulement Analogue au porc, notre *petit cochon*, très analogue à *porcelet*, Cloporte, attache le regard à la forme arrondie par en dessus. Un autre nom complète le portrait : *dents de la Vierge*, (ici, p. 69). Voir ici Kapenn, sur l'utilisation des « petits cochons ».

B, Hématôme, (suite d'une contusion) ; B., Aud., 05-08, pop. — Cf. *cochon*, Gonflement des cendres dans la coupelle de l'affineur, LITTRÉ ; — v.-o. donne *rat*, « Ecchymose » ; la tache, dit-il « est noire comme un rat ». Dans *petit cochon*, la couleur ne semble pas en question, (comme elle pourrait être, à priori, au sens A), mais seulement, (comme au sens A), la forme bombée ; rapprocher « J'te vas bomber la peau ! »

pémôr, (*pêmôr* chez les gens du pays, *pêmôr* chez les étrangers, par exemple des gradés du 19^e d'inf.) m., 1, Gros paysan mal dégrossi ; sens usuel aux citadins :

« deux pémôr qui allaient au pardon » ; — 2, Paysan bas-breton ; sens usuel aux métèques : « chez les Pémôr » ; || « On a beau dire, les Pémôr nous couillonnent : dans toutes les chambres où y en a un, c'est lui le premier ; dame, quand ils veulent, ils veulent », un Gallo, élève-caporal, parlant de l'examen, -99 ; — 3, Langue bretonne : « Allez, racontez-vous la chose... Oh, en pémôr, si vous voulez », un caporal relevant une sentinelle, B., -96 ; — les trois sens usuels dans toute la basse Br., 90-20 ; aux 48°, 71° et 41° inf., *Ar Bobl*, 17-1-14. — C'est, mêlé au fr., le br. *pen-moc'h*, (*pēmōχ*), m., singulatif de *moc'h*, Cochons. — Il est probable que l'insulte est censée plus avilissante sous cette forme et que des *pémôr* sont pensés moins bien appris que des *cochons* ; toutefois une insulte précédée d'un thème est moins pénétrante sous la peau que si elle jaillit spontanément, et il est de fait que les conscrits regimbent moins, traités de *pémôr*s, que traités de *cochons*. — Le sens 2 est dû simplement à l'emploi constant du sens 1 à propos des paysans de la région.

pem, (*pēm*, *pēm*), m., 1, Paysan mal dégrossi : « un gros pem » ; — 2, A, 1°, Paysan bas-breton : « les Pem » ; — 2°, Recrue bretonne à la caserne ; — B, Gros morceau, surtout à propos de pain. — Sens 1 et 2, A, 1°, usuels à B, 82-19, bourg. ; sens 2, A, 2°, au 2° d'inf. de marine, B., 89-93 ; mais, vers -93 (au témoignage, en -19, d'un ex-réserviste de ce corps), le mot fut remplacé par *mao* ; sens 2, B, à Quilb., 05-19, notamment chez des marins, (dont l'un ignore le sens 1). — C'est l'apocope de *pémôr*. Je n'ai cependant pas dans l'oreille qu'on emploie *pem* pour désigner le Pourceau, au sens propre. — Le sens 2, B, me paraît signifier que le paysan se taille le pain par quignons, la viande en cubes que son pouce détient sur son pain ; c'est une métonymie qui rappelle un *quartier-maitre chauffeur*, une Escarbille dans l'œil, *verre de maçon*, Verre trop plein.

beda, m., 1, Campagnard à dégrossir, niais, maladroit et impoli ; B., 98-06 : Pontivy.-99 ; Quimper,-06 ; || Coglais ; toute l'I.-et-V., ORAIN, (23) ; EUDEL ; « Les Bedas

(23) *Beda* apparaît chez Du Fail, en un emploi de tendresse à sens vague ; cf. PHILIPOT, *Style et langue de Du Fail*, 88.

de Malville », *Blason pop. de L.-Inf.*, dans *Rev. des Trad. pop.*, -91 ; « bedat », M. R., *Phare de la Loire*, 19-1-83. — 2, Personne qui commet une méprise ; B., 84-90, bourg : « Grand beda, va ! » ; || St-Brieuc, -01 ; Pléch. ; COUL., (qui écrit « béda » et ajoute *bédaille*, Erreur, Faute légère) ; Anjou ; Deux-Sèvres, *Faune*, V, 216. — De *beda*, Verrat, à Nantes, M.R. ; à Camoël, -20 ; en Anjou, Vendée, Ch.-Inf., D.-Sèvres, *ATLAS*. — Cf. en Coglais *bæd*, f., Palet maître, au jeu de palets, (et de là, Grosse pièce de monnaie, Ecu de 5 fr.), que j'interprète analogue à *cochonnet*.

touille!, m., Imbécile !, Maladroit ! ; Kernevel (arr^t de Quimperlé), 09-13, seulement au vocatif. — Du br. *toulh!* *toulh!*, cri pour appeler le pourceau, au Bourg-Blanc, -70, dans la campagne de B. vers 72-00, et dans le Cap-Sizun, -01 (24). — De même, de *tac'h!* *tac'h!*, cri traditionnel pour appeler le pourceau, *darc'h!* *darc'h!*, à Bann., Rosp., 85-10, provient *Tartar*, nom propre d'un cochon, à Ste-Anne-la-Palud, 21-22 ; — et de *sik!*, cri traditionnel pour chasser le pourceau, en Tregor, 70-10 et à Aud., 90-00, *si!* au Bourg-Blanc, -70 et à Ch.-Faou, -98, le nom commun *sik*, m., Pourceau, à Quimper, -11 ; ex. : « Je t'emmerde à pied, à cheval, en rampe [à califourchon] sur sik ». — La seule difficulté, géographique, pour expliquer notre *touille*, se dissipe par ce témoignage d'un bon témoin de Kernevel, c. BOURVÉAU, que le mot n'y est pas antérieur à -09 ; il serait importé du Cap-Sizun ou du Léon.

dar, m., Vesse, Pet ; *larguer un dar*, Vesser, Péter ; terme consacré entre écoliers, B., lycée, 83-06 ; Lesneven, collège, 85-93 ; usité pop. à Lannion, -93. — Etymologie douteuse. D'une part le rapprochement de *filer comme un dard*, Fuir rapidement, DLLE, c.-à-d. « comme un trait » et de *courre comme eine arbalète*, v.-o., avec *filer comme un pet* ; Ne pas se laisser rattraper, « Trop vite, beaucoup trop vite ! Vous filez comme un pet ! », étudiant, Paris, -03, à une répétition de cake-walk, et avec « fondu comme une vesse, le boyau », ARNOUX, *Cabaret*, 232, propos d'un homme égaré aux tranchées,

(24) Il est donc sans relation avec *touille*, m., Chiên de mer, *Scyllium canicula*, usuel sur nos côtes de Br.

joint à la rabelaiserie populaire de proposer « Tu cours bien? Attrape celui-ci! » et de péter, ce faisceau sémantique invite à une équation *dard* = *pet*; mais cette équation, pourquoi la Br. seule l'aurait-elle conservée? Sans doute l'artillerie nautique, avant les fusées à la Congrève, usait du *dard*, Baguette artificielle munie de crochets, qui, lancée au fusil, incendiait la voilure, et le *largueur de dards* traite son voisin en ennemi, et expulser un vomissement (hors du *fusil*, Estomac) se dit *lancer des fusées*, (texte de Lesage dans LITTRÉ, cf. *Poilu*, 515); mais l'artillerie de terre elle aussi avait ses *dards*.

En revanche le br. a *darc'h*, *darc'hik*, m., Pourceau; à Bann., Rosp., 85-10. Ceci donne une image olfactive, convenable pour les deux emplois du sens, et assez basse pour justifier que le mot ne soit pas euphémique; en outre, supposer un bretonnisme venu de Cornouaille et des champs explique qu'autre part l'image ne soit plus consciente; enfin la locution qui le lie à *larguer* par style maritime, se coule strictement dans le moule d'autres métaphores, soit olfactives, *lâcher une pastille du sérail*, *une tubéreuse*, Péter (25), soit animales, *lâcher son écureuil*, Chier, H. FRANCE, 192, *lâcher les renards, les petits chiens*, Vomir, Poitevins et Tourangeaux, -17, *larguer un renard*, Vomir, usuel aux marins, (cf. « Il vient de lancer un renard qu'il tenait par la queue », B., -99); mais on ne voit pas pourquoi B. ne dit pas **larguer un pémor*. — Ces deux étymologies sont de poids égal, toutes deux font appel à des analogies françaises. (26)

dar, m., Adolescent complaisant de mœurs mal fixées;

(25) A Paris, en plein Pont au Change, un Turc, déplorablement privé des « *adepkana* » qu'on trouvait alors à Constantinople, « fut donc enfin obligé de lâcher sa prise », Grelot, *Rel. nouv. d'un voy. de Constantinople* (1680), 244; faut-il expliquer comme s'il y avait *lâcher prise*, ou par une *prise odorante*?

(26) J'ai rejeté d'autres explications: A, le br. *dar*, m., Anus, en Léon, 04-24 (*dar* équivaut en technologie au fr. *dalle*, *dalot*): on ne dit pas *larguer* une dalle, un dalot, et notre locution n'est pas « ouvrir son dar ». — B, le br. *tarz*, m., tout Bruit tonnant et craquant; le br. l'emploie en parlant du pet, mais 1° il faudrait que le Léon eût préféré le prononcé vannetais *tarh*, 2° l'altération *t* → *d* ne s'explique pas par mutation bretonne, le mot étant masculin, 3° un recours au br., par euphémisme (au lieu de *louf*, Vesse et de *bram*, Pet), serait une pudeur, à quoi l'usage contredit, et une inexactitude. — C, le fr. *dard*, Poisson: aucune image?

Lesneven, collègue, -85 ; B., -08, pop. — Le *darc'h*, Cochon, l'explique bien. La prononciation fr. altère comme dans *penmoc'h* le *c'h* breton, ou le supprime.

gore, f., **gorillette**, f., **gorillon**, m., Femme, Fille, en tant que « faisable » ; marins, Lor., B., -18 ; en principe, la *gorillette* est plus séillante, la *gore* plus professionnelle, le *gorillon* moins formé sexuellement ou socialement. — Le suffixe *-illette* rappelle *fillette*, et joint à *gore* fait calembour avec *gorille*, Singe ; *gorillon* rappelle des mots masculins comme *couturon*, Méchante couturière. — Le radical est **gore**, f., « Truie qui a des petits cochons », GRÉG. ; usuel en Vannes vers 1744 : « *Truye, le peuple dit, Gore* », CILL., 392. Français jadis, le mot semble être chez nous venu d'au-dessous de la Loire : *gore*, 1, Truie, 2, Femme débauchée, JAUB. ; *gorette*, Truie à sa première portée, B.-FILLEAU ; Jeune truie, sud-ouest de l'Anjou, (d'où *ami de la gorette*, Paillard) v.-o. ; Truie, en I.-et-V., *Faune*, V, 216 ; *gorra*, etc., Putain, PUITSPÉLU.

La comparaison de la Femme sans pudeur avec la truie se retrouve dans le br. *groll*, 1, Truie-mère, 2, « *une fille, ou une femme qui a beaucoup de gorge, & qu'elle ne couvre pas modestement* », GRÉG., 463 (27).

male-coche, 1, f., Femme acariâtre ; 2, adj., Acariâtre ; Lor., -19, couturières, marins, etc. : « La fille, elle est aimable ; mais la mère, ce qu'elle est male-coche ! ». — C.-à-d. Truie méchante ; cf. *cochon malade* !, vocatif injurieux à l'adresse d'une femme, B., -01, pop. ; *Coche*, « *vieille truie grasse* », GRÉG., 176.

crabe-chèvre, m., Crabe à pattes plates ; carapace gris vert, velue, largeur 0 m., 065 ; très agile, très rageur ; nommé aussi *crabe-cerise* ; Ste-Anne-la-Palud, 21-22. C'est sans doute le *Portunus corrugatus*. — Si leste soit-il à grimper, c'est plutôt à son poil que j'attribue son nom (28).

(27) Le br. a aussi *groll*, Balle servant au jeu de crosse, GRÉG., 237, qui se rattache sémantiquement à *gagn*, 1, Charogne, 2, Pierre sur laquelle on frappe, sorte de jeu, et *gaign*, Rosse, — car il répond à *grolle*, A, Jeu de marelle, v.-o., et B, Mauvais cheval, DECORDE.

(28) On nomme *crabe-sardine*, un Crabe à pattes aplaties en aviron, B., -18, le même que le Crabe-chèvre, à Ste-Anne-la-Palud, 21-22 ; *crabe à sardines*, à Concarneau, -24, le crabe *Polybius Henslowi*, lar-

chevrette, f., A, Palémon ; B, Crangon ; crustacés : le palémon, de goût plus fin, rougit à la cuisson ; le crangon est plus petit ; « cheurette », *Nomenclator* (1633) ; « *Chevrette de mer* », GRÉG. ; « *Chévrette (petit poisson)* », CILL. ; usuel sur toute la côte de l'Océan, PLATT (de Concarneau), *Dict. ... vicieuses* (-35) ; B., 56-20 ; Aud., 84-03 ; Quimper, Concarneau, Lor., Pt-Louis, Belle-Ile, -11 ; Plestin et Trég., 60-70, d'après *Mablouis* (14 textes, pp. 164, 188-203, contre 3 fois « crevette », pp. 189-192) ; Pleubian, -02 ; || Nantes, 84-13 ; Sables-d'Olonne, VALLETTE, *Sables*, 56 ; Royan, -96 ; de Dol à Granville, -10. Ç'a été le nom le plus fr. : « à Paris *Cheurete* », RONDELLET, *Poissons* (1558), I, 395 ; B. de St-Pierre, *Paul et Virg.*, (1787), 72. — La forme normande-picarde *crevette* agace l'oreille régionale, semble une déformation, est « parisienne » ; on ignore le synonyme *bouc* et ses dérivés *bouquet*, etc., et par suite la répartition, familière d'Archachon à Houat, *chevrette* = Palémon, *bouquet* = Crangon, aussi bien que la répartition contraire *bouquet* = Palémon, *chevrette* = Crangon, qui est celle de Dol, Carolles et Granville ; et quand on veut distinguer, on nomme le Crangon **chevrette grise**.

Ces crustacés sont de « petites chèvres » par leurs sauts déconcertants à déclic et direction imprévisibles. De l'image de ces sauts sortent les syssémantiques *chevron*, Palémon, en Br., DUHAMEL, (1769), I, 32 ; — en br., *gaormor*, (chèvre [de] mer), Chevrette, Palémon ; — *bouc*, *boucô*, *bécô*, *bouquet* (étrangement expliqué par HDR comme parlant de « belle qualité ») ; — *sauticot*, Crangon, à Cherbourg et Granville ; — en Br., 16° s., *sauterelle*, Palémon, BELON (1555), *Nomenclator* (1633), usuel aujourd'hui en Seine-Inf., Somme, Pas-de-C. ; — et sans doute aussi *guernette*, f., « gauzr-mor, sauterelle, cheurette, guernette », *Nomencl.* (1633), enregistré comme fr. par JUNIUS (1577) au sens Palémon : en rappelant *grenelle* et *grenouille de mer*, noms de la Baudroie, (qu'elle doit à sa peau olivâtre?), je le tire, sans changement de suffixe, de *guernette*,

geur 0 m., 045, excellent nageur qu'on trouve en surface par des fonds de 2000 m. loin des côtes et qui attaque notamment la sardine et les filets à sardine, voir *Nature*, 23-8-24, 126. — *Crabe à sardine* est sans doute la forme raisonnable, et *crabe-sardine* dû à un composé br. de même valeur **krank-sardin*.

Rainette, en Anjou, autre animal sauteur. (Le Nord de la France dit *grenade*, *ghèrnate*, Palémon).

La chèvre est aussi un animal maigre ; de là **bique**, f. ; Mauvais cheval, usuel à Quimper, -11 ; || et chez JAUB. ; en Bourgogne, -11 ; à Thaon, etc. ; — syssémantiques : *chèvre*, Petit cheval étique, dont il faut 8 ou 10 pour traîner une charrette, en haute-Br., *Réflexions sur l'agric.*, (St-Malo, 1764) ; — l'irlandais *gabor*, 1, Chèvre, 2, poétiquement, Cheval, ARBOIS, *Litt. celt.*, II, 96 ; — et inversement le radical de *bidet*, Cheval, *bidailon*, (normand), Rosse, se retrouve dans les br. *bidá*, *bidiez*, Chèvre, *bidorc'h*, Chevreuil.

La chèvre est encore un animal dont « le menton danse » en broutant ; de là **devenir chèvre**, Endêver, usuel à B., -01, pop. ; || et en Provence ; — et à travers la France et depuis plusieurs siècles, sous les variantes : *chevrer*, *chevroter*, *chevreter*, *prendre* (et *avoir*, et *gober*) *la chèvre*, parce que le « menton qui danse » est un signe de colère qui va éclater ; c'est par bonne suite de cette métaphore que Du Fail, *Contes*, I, (éd. Assézat, I, 241) écrit « être au ventre d'une chèvre », Grommeler de colère, c.-à-d. faire le chevreau (29).

Syssémantiques en ce sens : **boucaner**, Quereller : « Nous avons été boucanez par le curé de plouvorn et celui de lambole [Lampaul-Guimiliau], ils sont venu ludi comne deux aragéz [lundi, comme deux enragés] dans la maison pour nous dire qu'ils étois envoyez par le distrique », Lefaucheur, fermier à Kergusoret, 12-6-1793, Archives du Finistère, L, 159. — De *boucaner*, intransitif, Faire la grimace (OUDIN), Gronder à tort et à travers (MOISY), Bouder (*Faune*, V, 193), sort, par la même syntaxe que « grogner qqn », *boucaner*, Tracasser, Tourmenter (HDT, LITTRÉ) ; *boucan*, A, Individu maussade, à Pipriac (*Ann. Br.*, XVI, 518) et chez v.-o., B, Semonce, à Rennes (COUL.), *bouquin* chez MÉNIÈRE ; *bouquer*, *se bouquer*, *faire le bouc*, *faire les boucs*, Bouder, Bisquer, Grogner (*Faune*, V, 193 ; v.-o. ; *Ann. Br.*, XVI, 518) ; *bocoter*, Enrager, *Vice puni* -27 ; *baucoter*, « Impatients », VIDOCQ, Vol. (à rectifier ? S'impatiser). A l'Ecole Poly-

(29) Cela explique *vin à faire danser les chèvres*, Vin dur et vert, n'HAUTEL, — vin qui fait au buveur danser des mâchoires, imiter les chèvres. — Voir ici Sport, Monter sur le bidet.

technique, fin -43; *se bocarder* et *prendre le bocard*, Se mettre en colère, très usuels, sont cotés acquisitions neuves de l'argot de l'X, et expliqués (!) par « saisir un bocard à concasser le minerai pour tout pulvériser autour de soi ».

C'est un émerveillement populaire comme le singe danse du menton quand il mange, quand il rage : de là *guenoner*, « se morfondre », MOISY, c.-à-d. Pester d'impatience. Le *marmot* est un singe; d'où *marmot*, Menton, à Louhans; de là, tantôt, *taquer le marmot*, Trembler (de froid, de peur), FERTIAULT, et tantôt *croquer*, (et *gober*) *le marmot*, Pester d'impatience (30) et plus généralisé, *marmotter*, Maugréer.

Pour ruminer, le bœuf balance la mâchoire : de là *altraper*, (et *avoir*, et *gober*) *son bœuf*, Etre en colère. — Rapprocher enfin, sans notation d'animal précis, *brouter du foin* : « Monsieur a dit qu'il n'y est pas; Brottez du foin de patience: Monsieur s'en est allé en France », *Délicès satyriques* (1620), éd. 1916, p. 146.

cerf, m., Brave type, Bon camarade, Homme débrouillard et rigoleur; 3^e dragons, Pontivy, -96 : « Toi, t'es un cerf ! », dit le soldat à qui on paye un verre; || *cerf*, Bon cavalier, Rude soldat; 3^e dragons, -16, DAUZAT, *Argot de la guerre*, 251; le dépôt est à Nantes; ce mot, peu répandu aujourd'hui, est situé au 29^e dragons (Provins) dans *Lettres d'un dragon*, (anonyme), (-83) : « Celui-là c'est un *cerf*, va y avoir du plaisir », p. 36. — Cet éloge imagé peut être rapproché, non pas de *chevreuil* qui sert d'injure à Nantes, mais de *chamois*, Vieil officier de cavalerie assidu à son métier, qui ne quitte pas ses troupes, ne va pas à la cour et porte la veste et les chausses de chamois, CAILLÈRES (1698), CILL., 427, — image que conserve le moderne *vieille culotte de peau* (31).

cerfer, Etre en érection; Lor., lycée, -98. — Pour cette sorte de comparaisons ramassées en un mot voir Muler.

mon luron, mon Amant : « Pourquoi ma tu dit que tu m'estimé | si ce n'est pas parceque tu voulais

(30) Le bas-Maine a dû connaître ce *marmot* Menton : DORTIN, 598, y note *crôner du marmot*, Croquer le marmot, que j'interprète Secouer la tête (la *crouler*) du menton.

(31) Mais alors la métaphore se résoudrait en une dérivation synonymique greffée sur une métonymie.

m'épousé | Pourquoi ma tu demandé des nouvelles de ma situation | si ce n'est parceque tu voulais être mon luron | Pourquoi ma tu parlé de devouement | si ce n'est parce que tu voulai être mon Amant », lettre d'une fille du Pt-l'Abbé, -08. — *Luron*, A, Joyeux, hardi compère, en fr. général, B, Homme fait, en Bourgogne (LITTRÉ), doit sortir d'un sens plus précis, qui ne peut guère être que *luron*, Bélier (non châtré), en Morvan, *Faune*, V, 117, ou *liron*, Loir. Il ne semble pas invraisemblable que le nom de *liron* (qui est latin) ait été étendu au bélier; le loir est aussi énergique que friand. Et on signale *rat-luron*, Loir, en Poitou.

souris, f., Reflet de soleil qu'on fait, en remuant un miroir, courir au plafond et sur les murs; B., 82-93, lycée de garçons, 85-90, lycée de filles; Quilb., 99-06: « faire des souris », « faire la souris ». — *Faune*, VII, 74, l'enregistre, mais sans localiser. — Syssémantique: *faire la rate*, idem, à Louhans, Verdun (S.-et-L.); à Genève et en Savoie, CONST. De même que GUILLEMAUT explique *rate* par *rate-volage*, (chauve-souris), j'explique *souris* par *souris-chaude*, nom de la Chauve-souris dans tout l'Ouest. Image de zigzags rapides et fous.

labous, (s prononcé), m., Palette à deux mancherons par laquelle l'aide-maçon monte le mortier sur ses épaules; B., Quilb., 05-19: « les rotis [les Aides-maçons] portent le labous »; | « passants, labous, cintres pour croisées », *Dép.*, 29-10-05, p. 3, annonce d'adjudication. — Mot br., *lapous*, *labous*, m., Oiseau. Au sens ici en question GRÉG. donne *sparfell*. (épervier). — Syssém.: *oiseau*, « terme de blanchisseurs, & de sculteurs, palette où l'on met le mortier », GRÉG., 672; Palette de maçon, HDT; *ájou*, (oiseau), en lyonnais; — *cossarde*, f., à Nantes (EUEDEL), *cossard*, m., en Anjou, Oiseau de maçon; — *épervier*, m., « terme de Couvreurs, & c. », GRÉG., 359, rendu en br., comme *oiseau*, par *sparfell*.

Quand le fr. nomme cet ustensile *oiseau de Limousin*, (c.-à-d. de Maçon), le déterminant, qui ne serait que du bavardage si c'était pour distinguer d'oiseau chanteur, a pour utilité de distinguer *oiseau* de maçon d'*oiseau* à stuc (HDT), d'*oiseau* de couvreur (HDT), d'*ájou*, Hotte (PUITS-PELU), et d'*oiseau* de pressoir à cidre pour dresser le marc, à Dol (LECOMTE). — Quelle est l'image première ?

L'assemblage des deux ais de l'oiseau de maçon? angle droit, peu comparable à celui d'ailes qui volent. Puisque l'image de l'oiseau pesant se précise en *cossarde*, on préfère penser que le porteur de hotte et le maçon, mordus au chignon et aux épaules par leur outil, l'ont comparé à l'oiseau de proie qui assaille et chauche sa victime au cou. La métaphore serait surtout de douleur musculaire, proche de celle de *vésicatoire*, Havresac, *Poilu*, 539. — L'*épervier* de chirurgien, Bandage triangulaire pour le nez, rabat ses ailes de linge, chevauche et serre. Il est fâcheux pour cette vue explicative que l'outil nommé *épervier* dans la bâtisse, trop négligemment défini par Grégoire (32), ne conspire pas bien : l'*éparvier* à Lyon, *esparvié* chez MISTRAL, est la Taloche de maçon, Planchette à enduire un mur, et rappellerait vaguement un oiseau éployé. Mais il est certain qu'on s'est moqué du maçon comme d'un fauconnier qui porterait l'oiseau autrement que sur le poing : Carpentier de Marigny, pour qualifier de simples gâcheurs les marguilliers qu'il satirise, les interpelle « Fauconniers de l'Architecture | Qui sur le dos portès L'oiseau », *Partisans sacrés*, texte de 1663 publié par GÉRIN (33).

oiseau-bélégou, m., « Oiseau rare, Homme épantant » ; B., 07-19, ouvriers de l'Arsenal. — Je n'ai pu démêler ce qu'est au propre l'*oiseau-bélégou* ; la Bergeronnette s'appelle en Vannes *beleg*, (prêtre), LE GOFF. On me dit que quand M. Bélégou, officier de Direction de travaux à l'Arsenal, fut surnommé l'*Oiseau*, (et le surnom en -07 passa à son fils, ouvrier à l'Arsenal,) ce fut seulement par un sématisme de retour.

hirondelle, f., Flèche de papier à trois ou quatre arêtes, armée d'une plume à écrire dont on a dédoublé le bec ; collège de Lesneven, 85-89. — A travers la classe, elle fend l'air et va mordre quelque boiserie. — A Lyon *picandeau*.

hirondelle de Crozon, f., Crozennais venant à Douarnenez faire la saison de pêche : « La seule commune

(32) Ignoré de FURETIÈRE, TRÉVOUX 1721 et 1743, BOISTE -43, LITTRÉ et HDT.

(33) Je mettrais à part *oiseau*, Chevalet de couvreur, pour lequel convient, car on l'appelle aussi *chat*, l'idée qu'il se plaît sur les toits, s'agrippe aux enfaitcaux.

agricole de Crozon envoie ainsi chaque année près de huit cents volontaires à Douarnenez. On les y désigne sous un nom poétique : les « hirondelles de Crozon », parce que venus avec le printemps, ils partent avec l'automne », *Lectures pour tous*, VI, 162. — La seule idée est Personne qui revient toujours, qui revient périodiquement; on a une liste de locutions sur *hirondelle* en ce sens dans *Faune*, X, 196. Que la notion de Printemps-et-automne soit généralisée en celle de Saison, c'est ce que montrent *hirondelle d'hiver*, A, Ramoneur, B, Marchand de marrons, DELVAU, — et *hirondelles de carême* divers emplois dans D'HAUTEL et LITTRÉ, et aussi Prédicateurs spéciaux au Carême souvent les mêmes plusieurs années de suite, B. D'AUREVILLY, *Histoire sans nom*, I. — Même, si de l'idée d'Etranger quelque chose subsiste dans *martinet*, Ecolier externe et à demi fidèle, PASQUIER, *Recherches*, 830 (éd. 1621), il n'est plus question que de fidélité à revenir, et en somme d'assiduité, dans les bien connus *hirondelle de potence*, Gendarme, *hirondelle de la mort*, Croquemort, *hirondelles de la Grève*, Dragons de Paris (VIDOCQ, *Mém.*, III, 123), et dans les vocatifs injurieux employés — témérairement — au lycée de B., *hirondelle de goguenots*, 87-93, *mouche à gogues*, 84-93, *cresson de pissotières*, 90-93.

combat du coq, m., Jeu : deux garçonnetts à cloche-pied, les bras croisés, se heurtent jusqu'à ce que l'un, qui perd, soit forcé de poser à terre le pied qu'il levait; Quilb., 09-19. — La suppression des mains amène l'image d'oiseaux; le combat, l'idée de coqs.

coquette, f., Vieille (ou Vielle), poisson (34): 0 m., 23, maximum 0 m., 50; dos verdâtre; le reste, d'un ton clair, parcouru de lignes rouges brique; nageoires rouges à taches vertes; commun dans la Manche, surtout en Finistère, surtout à Roscoff; B., DANOIS, *Ann. Br.*, XXV, 551 (35); || BOISTE -43 a *coquette*, « poisson », sans autre précision. — DANOIS l'identifie « *Labrus mixtus* »; mais la

(34) *Vieille*, f., est le nom plus généralement usuel: cf. GRÉG.; *Ann. stat. an XII*, pour le Finistère; PRIMA, *Mablouis*, 191, pour Plestin-67; LITTRÉ, *Vieil*, 16°.

(35) Autre part *perroquet de mer*, à juste titre, puisque rouge et vert; mais les Bretons le voient rouge; il y a un proverbe: « Rouge comme une vieille mâle. Qer ruz evel ar goguès », GRÉG., 959.

Coquette est de « couleurs voyantes et variées, où domine le rose », MALGORN, et c'est donc, de préférence ou exclusivement, le *Labrus bergylta* ; le *Labrus mixtus* est, ou tout vert (CUVIER, *Poissons*, pl. 370), ou bleu et jaune (*ib.*, pl. 369) ; DUHAMEL, *Pesches*, t. III, p. 35, sur raisons d'anatomie et de couleurs, identifie sa Vieille et le *Labrus bergylta* décrit par Ascanius ; et l'*Ann. stat. an XII*, 30, distingue « Tourd, *vulgo* Vieille » et « Labre bleu, en breton Escop » : *escop*, (évêque), métaphore, sématisé Violet.

Le nom br. de la Coquette est *coguès*, f., GRÉG., 959, à Ouessant (MALGORN) et Roscoff (DANOIS), qui « se dit aussi des jolies femmes », MALGORN ; -*ez* est un suffixe significatif de sexe féminin ; les deux mots se répondent donc, sans servilité de part ni d'autre, comme quand deux équivalents sont créés à une époque où le sématisme est encore clair. Mais cela précisément fait douter que l'idée ait été d'exprimer élogieusement la robe bigarrée, l'attifement du *Labrus bergylta*, en fr. par un mot aussi littéraire que l'adjectif *coquette*, dans les deux langues à l'exclusion de nombreux synonymes populaires qualifiant la recherche dans le costume. Je remonterais donc au stade antérieur du mot *coquet*, celui où il signifie Petit coq et prend une forme féminine pour s'appliquer à une Fille qui fait le petit coq. Alors, parallèlement, *kogez* est un dérivé humoristique signifiant Coq-femelle. — Les dictionnaires me paraissent muets sur des emplois de l'adjectif *coquet*, -*ette* en faune (et en flore) ; ils ne le sont pas sur les substantifs *coq*, *poule* : la Dorade est nommée *coq de mer*, une *Chimaera poisson-coq*.

Peut-être à cause de sa taille, le *Labrus bergylta* a passé pour la Vieille mâle, GRÉG., (cf. LE GONIDEC), (36).

(36) Quand on fait cette distinction, le nom de *vieille* est reporté sur un autre poisson (que je crois être le *Crenilabrus melops*), plus petit (0 m., 10 à 0 m., 18), plus terne, marqué de deux points noirs à la naissance de la queue, nommé *vieille-noire*, *tanche de mer*, *merle de mer* par MÉNIÈRE, *Gloss. angevin*, et, chez nous, en fr., *castric*, B., 99-05, (non pas « castrie » de la *Pêche moderne*, 522) ; *castrec*, Aud., -01 ; *courlazeau* et *corlazeau*, BRNAULT, *Dict. vann.*, 133, 137 ; *courlazeau* à Belle-Ile, CHASLE, 154 (qui le nomme aussi *perche de mer*), Aud., -03, Arzon, -13 ; *gourlazo* à Aud. et Concarneau, 01-03 ; *corlazon* dans l'arr^t de Quimperlé, -01, *grelazo* à Lor., -03 ; *cornazo* et *corn-*

Pourquoi donc, au lieu de le trouver nommé d'un nom féminin (signifiant Vieille, ou Poule) accosté d'un suffixe masculin, le trouvons-nous sous un nom masculin accosté d'un suffixe féminin ? J'en vois une raison, qui est dans le br. *gogez*, Homme qui est toujours autour des femmes pour le commérage niais et pour la galanterie godiche, mot usuel, île de Batz, Carhaix et Tregor. — De même qu'en Normandie un *colin-fumelle* est un Homme qui s'occupe de travaux de femmes, de même qu'en ce sens, et comme exact synonyme du méprisant *gogez*, Tregor et Finistère emploient, en br. et aussi en fr., *katel*, (Catherine), *katelik*, (Catherinette), et, en préfixant à ce nom féminin un nom masculin, *jean-katel*, de même encore qu'un gamin, de B., sait forger le mot *Robert-femme* (ici, 297), — de même, on aura forgé *gogez* pour exprimer Coq-femelle, Faux coq, Coq hermaphrodite ; PRIMA, *Mablouis*, 98, dit de certains « *gogués* », dont les femmes « s'écartaient par instinct », qu'on les qualifie aussi d'« hybrides », à Tréguier, -67. Ces rapprochements me paraissent conspirer avec les idées Marie-garçon, Catherine-garçon, Marguerite-garçon, qui, selon GILLIÉRON, *Abeille*, 312, sont condensées dans les féminins à suffixe masculin *Marion*, *Catin*, *Margot*. Ajoutons-y *garçonne*, Jeune fille mâle (Huysmans, *Là-bas*, 64, parlant de Jeanne d'Arc), Fille provocante (Huysmans, *Certains*, 112), Jeune fille déchaînée (V. Margueritte, titre de roman) (37).

Après l'article br. *ar*, *eur*, (la, une), un nom féminin mue l'initiale *k* en *g* ; si l'on cote usuellement *gogez* masculin, c'est qu'on entend *eur gogez*, avec mutation déjà faite du *k* de *kogez* ; à *kogez* on adjoint volontiers le prénom *Yann* : même mutation encore, *Yann-gogez*,

vazo au Bg-de-Batz, - 12 ; en br., à Groix *kohzel*, *konzel*, et *kohlen*, ERN., *D. Yann*, à Groix et Roscoff *kourlazen*, DANOIS. — L'application de *gogez* au Grondin, (= Rouget), dans GRÉG., (cf. HENRY, *Lex. étym.*), est une extension abusive fondée sur la commune couleur rouge.

(37) De *gogez* dérive *gogeza*, « folâtrer » avec un homme, parlant de femmes, Proux, *Bombard*, 78, c.-à-d. Faire le *gogez*. Je ne les vois pas rattachables à *gogeal*, Railler (*R. c.*, IV, 154), qui dépend de la famille française *goguenard*, etc. : ce sont deux idées opposées. — « Gogez ar viou | Pokad ar merc'hed | Diou ha diou », formulette, île de Batz et Vieux-Marché, -10, = Gogués des œufs, à embrasser les filles, deux par deux. Noter ce rapprochement des œufs et de l'homme où je vois un coq féminisant.

(en fr. « Jean Goguez », sobriquet de sot, *Ar Bobl*, 8-7-11); quant au fr. régional il a adopté la forme muée, qui se présente le plus souvent. Pour ce qui est du poisson, LE GONDEC, (suivi par HENRY, *Lex. étym.* et par MALGORN, 243) a mal-à-propos coté *gogez*, f.; cela ferait entendre *eur c'hogez*; d'après lui-même on entend *eur gogez*; il fallait écrire *kogez*, f., comme pour l'Homme. Et pour conclure sur le sématisme de ce nom de poisson, je le comprends Coq puisqu'il est « rouge », mais *coq + ette*, puisque (dans l'idée populaire) il féminiserait.

pet de corbeau, m., OEuf de raie, tel qu'on le trouve échoué, sac noir, à schéma de rectangle que prolongent quatre antennes, à consistance de goémon sec; Pt-Navalo, -13 (38). — *De corbeau* (s.-ent. de mer), De cormoran, pour expliquer sa noirceur; *pet* pour exprimer son aspect, gonflé d'air, comme un pet-de-nonne frit. — Syssématique: *merde de cormoran*, idem, LITTRÉ (39); — plus lointain: *game du diable*, idem, en C.-du-N., *Rev. de lingu.*, -81, 188; *game*, c.-à-d. Ecume, du diable, étant noire.

gouac, m., « Curé », c.-à-d. A, Prêtre; B, Frère de la Doctrine Chrétienne; B., Quilb., 05-19: « l'Ecole des gouacs »; || *couac*, au sens B, BRUANT, 232; Dissident, de la « Petite Eglise », v.-o.; *couâquer*, Se moquer d'un curé en imitant le cri du corbeau, en pays messin, *Faune*, II, 109. — Métaphore connue sur le plumage noir du corbeau dont le cri a pour onomatopée *couac*; en br. *coaguérez*, *goac'hérez*, Croassement, GRÉG., 236, 760; en bas-Maine *couaquer*, *gouaquer*, Crier. — Sys-sém. et syn., aux sens A et B, *coin*, BRUANT, 232, au sens A, *coincoin*, *ib.*, 368, et au sens Elève des Frères, *coin*, *coinc*, *ib.*, 182. — Le Têtard de grenouille est nommé *gouak*, m., à Luchon, *Faune*, XI, 123, sans doute comme noir (40).

(38) Quelques personnes me semblent prononcer *pâdkôrbô*; est-ce une étymologie populaire par *pas*, (empreinte)? cf. *sabot de corbeau*, idem; — ou bien est-ce à interpréter par *past*, (nourriture), comme le *pas du lièvre* cité *Faune*, I, 81? — Un synonyme exprime admirablement l'objet, c'est *civière*, f., usuel à Portmain (vers Préfailles, L.-Inf.), -19, et à Etretat, -23: un coussinet et deux bras à chaque bout.

(39) Sans relation avec *merde de bécasse*, mot que CILLART, 457, prend dans TRÉVOUX 1743.

(40) *Cacouac*, Sophiste ridicule, me paraît un redoublement de *couac*;

coher, (? *kwér*), m., Goéland roux ; Belle-Ile, GOUÉZEL, *Oiseaux de mer*, 12 ; cet oiseau attaque la petite-mouette pour lui extorquer sa pêche ; voir ici Sergent. — LITTRÉ prononce « ko-èr », d'après la seule graphie « coher », qui me paraît due au seul désir d'éviter une lecture « coër ». — L'analogie qui a fait nommer le *Phalacrocorax cormoran*, (corbeau de mer), conduit ici à *couaire*, f., *couare*, f., Corbeau, JAUB., (autres formes, *couale*, m., *couaise*, f., *couase*, f., JAUB.) ; *couar*, m., en Savoie et Dauphiné, *Faune*, II, 109). Mais le goéland roux et le corbeau diffèrent de couleur, et leur cri n'est pas rendu par les mêmes onomatopées. Je pencherais plutôt vers une comparaison du goéland au « gueux », pour leur voracité insistante et geignarde, spécialement du goéland roux au « coère » ou faux-pauvre, pour leur parasitisme.

Le *coësre* ou *coir* est le Faux-pauvre mendiant, dans le Nord-Ouest, 16°-18° s., (41) : « coësre » en haute-Br., Maine, Poitou, P. DE RUBY, *Vie genereuse* (1596) : « *Pauvre, coir, gueux des foires & des pardons* », GRÉG., 704 ; « [pervenche], *plante que les Coirs appellent, amadou* », *ib.*, 715. Les traductions br. *corcq*, *truandt*, *caymandt*, que GRÉG. donne pour *coir*, le distinguent de *gueux*, Nécessiteux vrai, traduit par *paour*, (pauvre), et de *gueux*, Mendiant, traduit par *clasquer*, (chercheur [de pain]) ; CILL. l'écrivit « coaire » et rend, en br. de Vannes, *coaire* par *cran*, et *bande de coaires* par *cranouage* ; *couère*, Gueux, a subsisté en Limousin, MISTRAL. Appliquée au goéland roux l'idée serait de Parasite acharné, comme dans *sergent*. — On en a des syssémantiques :

A, *gueux*, m., Mouette des lacs suisses, à Fribourg (GRANGIER), à Neuchâtel (ALPH. G., *Loc. vicieuses*) ;

B, parallèles aussi, mais suivant le devenir inverse :
a, en fr., l'emploi de *corbeau*, de *charognard*, pour stigmatiser l'homme qui vit des malheurs du prochain ; — le proverbe *larron comme une chouette*, cette chouette étant le Choucas, (*Faune*, II, 43, 127), sorte de corbeau ;

ce mot lancé en 1757 se trouve en 1772 chez Le Laé, *Ar C'hy*, (ms. inédit), *Remarque 64.*

(41) Une interprétation héroï-comique, due à Chereau, en 1628, adoptée sans critique par les romantiques du 19° s., a donné cours à l'idée fausse *coësre* = Roi suprême de tous les gueux de France. Voir G. E., *Rev. de philol. fr.*, XXVIII, 231.

— en Provence *gabian* (goéland), à Albertville *gápian*, Douanier, parce que le douanier est un rapace ;

b, cités par GODEFROY comme usités à Quimper au 19^e s., *corbiner*, Mendier, Quémander, et *corbineur*, Mendiant, « sens [ajoute-t-il] moins défavorable » que celui des v.-fr. *corbiner*, Extorquer, Larronner, *corbineur*, Exacteur, Ecornifleur, Rapace, Aigrefin, et du vendéen *corbinoux*, Sergent, Huissier. — Si la source de Godefroy, non indiquée, a été celle-ci, *corbiner*, Faire le parasite, *corbineur*, Ecornifleur, LE GONIDEC, *Extrait* (1823), il aura, en altérant légèrement la définition, plus librement démarqué la localisation ; car l'*Extrait* se donne comme un lexique de haute-Br. Mais, quoique je n'aie jamais entendu ces deux mots, si bien syssémantiques de *coher* = *coère*, il est fort possible que vers 1823 le fr. de basse-Br. les employât aussi bien que celui de haute-Br. : Le Gonidec, craignant que l'on confonde les deux choses français de basse-Bretagne et langue bretonne, étiquette haut-br., jusque dans ses dictionnaires celtiques, beaucoup de mots fr. usités en basse-Br. — Ce verbe *corbiner* est, en un sens métaphorique, le même que *corbiner*, Croasser, v.-fr., dont god. fait un autre article ; c'est toujours Faire le corbeau ;

c, le br. *corcq*, m., Gueux, Faux-pauvre mendiant, qui me paraît le *croc*, Corbeau, du pays wallon, de Metz et des Landes ; *croc*, onomatopée sœur de *croa*, *coin*, *couac*, serait ainsi, par une loi des aires linguistiques, un vieux mot relégué sur la périphérie de l'aire française ;

d, au service de l'idée Voracité, très voisine de l'idée Rapacité, *goéland*, m., Homme vorace ; B., Lor., -18 : « des goélants », des Hommes qui ont faim, qui sont durs à rassasier, (au 2^e colonial, B.) ; « Tiens, goéland ! », adressé par un 2^d-m^e à un petit chat insatiable ; — en Provence, *gabian*, (goéland), Gosier, *Poilu*, 274, c.-à-d. l'organe humain de la gourmandise nommé par un animal gourmand ; — et, inversement, en Normandie, *gourmand* (et *gourmat*, et *goulmas*), Goéland, *Faune*, II, 387.

D'autre part, si la métaphore *coher*, *coère*, homme puis oiseau, parallèle à celles qu'on vient de rappeler, semble avoir coulé, non pas suivant leur direction, mais suivant celle de *gueux*, Goéland, avoir été une métaphore de société et non de faune, c'est qu'il semble y avoir une impossibilité phonétique à tirer *coère*, m., Faux-

pauvre, de *couaire*, f., Corbeau ; en effet au rouergat *couaro*, Truand, le languedocien répond par *coucaro*, *coucarro*, Truand, *coucarun*, Truandise (MISTRAL), et cette forme du radical paraît meilleur témoin de son état antérieur, — rattachable peut-être à l'espagnol *cucarro*, Enfant habillé en moine ? (42)

pingouin, m., Homme bizarre ; B., -90 : « Espèce de pingouin ! ». — Par *pingouin* entendre l'Alca torda, Goéland, Gaude, (non pas le Manchot polaire.) — Syssémantiques : en br., *oriou*, *oriau*, (goéland, grande-mauve, PELLETIER), Homme bizarre, excentrique, imbécile ; Douarnenez, -12 ; — en provençal, *gabian*, (goéland), Nigaud, MISTRAL. — Les Niçois ont ce proverbe ironique : « la maladie du gabian : la tête malade et le bec sain » ; nous parlions tout à l'heure de l'avidité du bec ; pour la méchante réputation intellectuelle, les oiseaux pêcheurs, et carnassiers (43), la doivent à leur vie solitaire ; on les compare aux oiseaux à nourriture plus végétale ; l'animalité se divise grossièrement en herbivores qui restent grégaires et en chasseurs qui agissent à part ; et l'humanité aussi ; mais égoïsme et solitude engendrent bizarrerie (44).

(42) Il est malaisé de séparer le mot *couère* de ses homonymes et de construire ses sens. Je ne noterai ici que le br. *kouer*, m., Paysan, parce qu'il répond au *couaro*, Rustre, de MISTRAL, et montre, avec *coher*, la pénétration du mot en Br. ; on le trouve en 1766 : « coësr », Le Laé, Morin, 268, « couër », *ib.*, 299 ; de nos jours *Pipi Gouer*, (Pierrot [le] Paysan), Jacques Bonhomme ; en général, c'est le Paysan tel quel, non dégourdi, sauvage ; à Ouessant, il devient l'Homme étranger à l'île, parce que le Ouessant, pur marin, laisse à la femme le travail agricole, et qu'ainsi il confond le Terrien et le Terreux. Mais le mot d'Angers *couelles*, Paysans, (MÉNIÈRE), peut tirer vers *couale*, Corbeau, et le mot de Cancale *cohar*, m., Gros nuages noirs, être une métaphore de couleur sur *couare*, Corbeau.

(43) *Darnagas*, (pie-grièche), Imbécile, MISTRAL ; — en br., *bongors*, (butor), Homme brutal ; — en fr., *butor*, (sorte de héron), Esprit obtus ; — *buse*, (sorte de faucon), Homme borné et bizarre ; — *bondrée* (sorte de buse), idem, à Donzy, -01 ; — en Anjou *hubereau*, (= *hobereau*, falquet), Vagabond, MÉNIÈRE.

(44) Locution inexpliquée : *la sortie du goéland*, la Publication de la liste d'avancement dans l'Arsenal ; B., 05-19 : « Le goéland est sorti », Les promotions sont connues, B., -11 ; | « les débits et cafés des environs regorgeaient de consommateurs, qui ont fêté copieusement la sortie du « goéland » », Dép., 3-10-07. — Cf. *sortir*, Etre publié, usuel aux marins, en parlant d'une décision officielle.

coucou, m., 1, Séminariste, et Prêtre, qui ignore la langue bretonne, quoique né en basse-Bretagne : une fois ordonné, il ne peut être affecté à une paroisse bretonnante, est envoyé en pays gallo, entre donc en concurrence avec les ecclésiastiques hauts-bretons, et travaille sur leur domaine, comme le coucou pond dans le nid des autres oiseaux : séminaires bretons, 03-20. — La métaphore est sans doute due aux Gallos, mais elle s'est implantée en pays bretonnant ; témoins : a. Fr. Cadic, -03 ; | *Brittia*, I, (1912), 24 ; — 2, par extension, Breton né en pays bretonnant et ignorant de la langue nationale, F. JACOB, (d'Auray), *Mouez ar Vro*, 26-6-20, p. 4, c. 2.

bistrakik, m., 1, Dernier-venud'une portée, (de toute espèce animale), et qui est souvent moins fort, moins bien conformé ; B., 50-00 ; Aud., 80-02 ; Sizun, -90 ; — 2, A, Dernier-né d'une famille ; Sizun, -90 ; Kerhuon, -11 ; — B, Homme chétif ; B., 50-00. — Mot br., mêlé au fr. même dans des familles bourg. non bretonnantes ; — suffixe diminutif *-ik* ; — *bistrak*, m., Traquet-tarier, *Saxicola rubetra*. — Le br. dit, en Léon, *pitrak* et *pistrak* ; en Morbihan *bistraque*, SOUVESTRE, *Fin. en* -36, 154, 161, et *huistrag*, LE GOFF, (*huictrak* selon TASLÉ). Le mot nous vient du Poitou, où il a les formes les plus prochaines, *bistrac*, *vistrac*, mais se rattache à d'autres formes, voisines, à travers toute la France ; le Maine-et-Loire perçoit le cri de cet oiseau comme *traque*, *traquet* !, la Creuse comme *vistr*, *tarr ! tarr !* ; *Faune*, II, 236, X, 135. — C'est probablement la mutation féminine *p* > *b* (*pistrak* > *bistrak*), ou la mutation régressive *v* > *b* (*vistrak* > *bistrak*), qui fait qu'on a *bistrak* féminin dans le vocatif semi-injurieux « Jean-Pierre la bistrak ! », à Bannalec, -00.

La métaphore qui nomme un être petit et chétif par un oiselet se retrouve sous plusieurs noms : *maigre comme un coucou* ; etc. Notons spécialement : *ringue*, (Rouge-gorge, B.-FILLEAU), Chétif, Maladif, *ringuet*, idem, B.-FILLEAU, et PUITSP. -03 qui le tire de *ringue*, Diarrhée !) ; — *pouillard*, (Petite perdrix), Petit lièvre ; — *ouch'trac*, (Traquet-tarier, en wallon), *ouchetraque*, Lapin de garenne, en termes de braconniers, MACÉ, *Soleil du dimanche*, 22-7-94, p. 9 ; — en fr. de basse-Br., *fort comme un laouénanik au mois de mars*, Très-débile, par-

lant d'hommes, B., -18 ; (*lawenanik* = Roitelet) (45).

bribri, m., Membre viril (d'enfant) ; B., 70-06, pop. : « son petit bribri ». — De *bribri*, Bruant des haies, Bruant zizi, *Emberiza cirulus*, en Normandie, 1767, SAIERNE, et en fr. Mais la valeur exacte de *bribri*, ici, avant métaphore, est moins Bruant qu'Oïselet : en br. argotique *bruants* s'est étendu à tout petit d'oiseau : *vreouziñ bruanted*, (chier [des] bruants), Pondre, R. c., XIX, 277.

merle, m., Verge humaine (adulte) ; B., -08, pop. ; || *merlu*, (merle), idem, en Piémont, *Faune*, II, 249. — D'un nom d'oiseau plus gros que le précédent.

chouan, (*çwân*), m., Verge de l'homme ; Quimper, -00 ; — br. mêlé au fr. — Les fr. *chouan*, Moyen-duc, et *chouart*, Effraie, de radical commun, s'équivalent sémantiquement ; aussi l'on a *Jean Chouart*, Verge de l'homme, Rabelais, II, XXI, et *choire de cri de suquet*, (membre viril de viande de porc), Andouille, en argot mormé aux 17^e, 18^e s., DAUZAT, *Arg. de mët*.

Une fille de Donzy (Nièvre), -97, emploie *zifolo*, m., Membre viril ; un ex-marin dit *sifolo*, B., -08 ; au même sens, Christien, *Le Zipholo, chanson*, Paris, -08. — De *zivolo*, m., A, Bruant zizi, B, Bruant fou, dans des dialectes italiens, *Faune*, XIII, 74 (46).

Le syssémantique étroit de *bribri* et de *zifolo* est *zizi*, m., 1, Bruant de haie, (qui fréquente le Finistère en hiver, SOUVESTRE, *Fin. en* -36, 154, 166), 2, Membre viril, en France-Comté, PERGAUD, *Guerre*, 45, 60, 132, à propos d'écoliers.

L'idée commune aux synonymes ici-en question est Oiseau. *Oiseau*, très répandu, se dit entre écoliers au lycée de Dôle, -85 ; — *grand-oiseau* dans le peuple de Paris, -86 ; — *isiau*, *ziziau*, à Lyon, (PUITSP.) ; — *moineau* tient

(45) Le plus étroit synonyme de *bistrakik* est *bidorik*, m., mêmes sens 1 et 2 A, B, mêmes milieux sociaux (prononcé *bidoc'hik* par les bretonnants), mêmes régions, ancien et très vivant ; mais ce mot br. est d'une étymologie obscure dont la discussion ne convient qu'à un dictionnaire breton.

(46) Cf. *zip*, m., *Anthus campestris*, sorte de fauvette ou de becfigue, Anjou, MILLET, dont le nom ne paraît pas traduire le chant, qui est triste ; *zipolo*, m., Broche de tonneau, en italien, *Dizionario* de 1806 : le fr. *briche*, f., Verge de garçonnet, *Dict. érot. mod.*, est en échange vocalique avec *broche*.

aussi l'emploi, par ex. dans le *Parnasse des Muses* (P.-J. LEROUX), et de nos jours à St-Pol (P.-de-C.) ; — et aussi ses synonymes *guillery* et *mouchon*, (*Faune*, XIII, 37) ; — et *pirli*, 1, Moineau, dans la Manche, 2, Membre viril, à Dinan, -83, (*pirlou* à Lille, 93-01). — Mais, s'il y a « préférence » pour les noms du Moineau, elle est loin, comme le croit GILLIÉRON, *Abeille*, 74, d'être exclusive de « tout nom d'autre oiseau, tel que *pinson*, etc. », car je rencontre et le nom suisse et savoyard du Pinson, *fouifoui*, (*se faire péter le fouifoui*), *Poilu*, 248, — et *ros-signol*, à St-Pol (P.-de-C.) et dans le Midi, *Faune*, X, 148, — et *sançonnet*, RIGAUD, — et *coucou*, refrain des « Jeunes filles de La Rochelle », à B., -92, — et *perroquet*, P.-J. LEROUX, — et *canard*, dans le Midi, *Faune*, X, 149, — et, dans la bouche de marins, même brestoïs, les provençaux *chichi*, (oiselet), « avoir le chichi en berne », -03, « s'il faisait une pluie de chichis, ils nous tomberai tous dans le figne », lettre d'un matelot apache, B., -07, et *chichifradgi*, (*chichi fregi*, Oiselet frit, Personne qui vit dans la gêne), B., -98 ; — j'y ajouterais *caillette*, Parties viriles, OUDIN, *Curiositez*, (que HDT ramène à *caillette*, Estomac de ruminant !) ; — l'anglais dit *cock*, Boccace *rosignuolo* ; — le br. dit *killok-Indes*, (coq d'Inde), Laé, *Morin*, 262^s ; et pour les petits garçons *perik*, (Moineau) ; *falik*, (Oiselet) ; *bistrakik*, (Traquet-pâtre).

mélénoc, m., Petit verre d'eau-de-vie, de cognac ; Quilb., -19 et auparavant, débitants et consommateurs, très-usuel. — Image prise de la couleur du *melenok*, qui est la Verdrière, *Fringilla chloris*, commun dans le bas-Léon, et dont la femelle s'appelle *rouzegañn*, ERN., *Gloss.*, 401 ; les Bretons voient cet oiseau jaune ; *melenok* = Jaunâtre. — Les spiritueux en question sont jaunâtres en eux-mêmes, mais le suffixe fait consciemment allusion à l'oiseau, et que cette allusion soit étymologique, c'est ce que confirme un syssémantique, *rouzic*.

rouzic, m., 1, 1^o, Tasse de café au lait ; gens de la campagne, bas-Léon, -99 ; Quilb., -19 ; probablement à Telgruc, vers -60 : « un rousic » ; — 2^o, Tasse de café noir ; B., bourg. et Pt-Launay, -99, (mais non à Ch.-Faou) ; — 3^o, Tasse de café, (café, chicorée et beaucoup de cognac), bué dans l'après-midi, B., -11 : « prendre le rousic » ; — les sens 2^o et 3^o sont niés par les témoins

du sens 1°, qui sont meilleurs bretonnants ; — 2, Café au lait ; gens de la campagne, bas-Léon, -99 : « Du rouszic que tu auras ? » ; Quilb., -19. — Le *rouzik*, (petit roux), est en br. l'*Accentor modularis*, Petit mouchet, très commun en Finistère (SOUVESTRE, *Fin. en* -36, 154, 161) et Morbihan (TASLÉ), nommé aussi *rousardic* (souv., *ib.*, 161), (47) ; ses noms de *mouchet* en fr., de *grisette* en Normandie parlent de sa couleur gris mouche, de *rousselotte* à Nantes et en Anjou, *roussellette* en Savoie de sa couleur rousse, de *buriche* en Berry, de *brunette* en Normandie d'une teinte bure café au lait. Le sens du suffixe *-ik* est rendu en fr. par *petit* dans *petit-noir*, m., Tasse de café à bon marché. Dès que l'on eut l'idée de Petit-roux pour le café au lait, le nom de l'oiseau *rouzik* s'imposait, et, dès que l'on eut l'idée de Petit-jaune pour l'eau-de-vie, le nom du petit *melenok*, quoique *-ok* ne parle pas de petitesse, mais c'était un oiseau.

Syssémantiques offrant l'équation Verre de boisson = Oiseau : *plumer la grive*, Faire un repas à 3 h. du matin, entre batteurs de blé en pays messin, *plumer la grande grive*, Festiner la veille de Noël, entre domestiques, même pays, *Faune*, XIII, 117 ; — *siffler la linotte*, Boire, fr. vieilli, (on enseigne à siffler aux linottes et on « siffle » aussi le vin) ; — *boire un tarin*, Boire un verre de bière, de vin, à Lille, *Faune*, XIII, 63 ; — *pierrot*, Verre de vin blanc, et *perroquet*, Verre d'absinthe, DELVAU -66 ; — peut-être aussi *gnek*, Pinson d'Ardennes, que le br. argotique emploie au sens de Café. — Les images de couleur, qui fixent *pierrot* au vin blanc et *perroquet* à la verte absinthe, semblent adventices, confluentes. L'idée première serait que ce verre de boisson fermentée qu'on saisit du même geste qu'on fait un oiseau a en lui une vertu chanteuse que le buveur s'incorpore : on se rappellera ce qui a été dit, Préface, du *vin de pie*, ce Degré d'ivresse où l'on jase, et on y ajoutera que la Soupe au vin, au cidre aussi, qui se nommait dès le 17^e s. *soupe à la pie*, se nommait aussi *soupe au perroquet*, (CHARBOT, *Dict. Dauphiné*, Chichola).

œil de pie, (pluriel, des *œils de pie*), m., Petit point

(47) Gouézel, *Ois. de mer*, 11, nomme *rouzic* un oiseau de mer qu'il n'identifie pas, — mauvais voilier, hantant par bandes la baie de Quiberon.

blanc qui vient au pêcheur moruer sous le bout des doigts ; pêcheurs des C.-du-N., -18. — Syssém. : *agacin*, (de *agace*, Pie), Cor-aux-pieds, Lyon, Dauphiné, PUITSPÉLU, BLANCHET ; — *elsterauge*, (œil de pie), Cor-aux-pieds, allemand ; — *œil de perdrix*, (outre son sens fr. général), Petite écorchure, en Anjou. — Forme ronde à faible diamètre explique la métaphore. Chez des marins, le sens ici noté est étayé par *œils de pie*, Trous ronds dans la bande des ris pour passer les garettes.

plume de paon, ornement brodé, voir ici Fausse cuillère.

bécasse : « *Se redresser, se tenir droit sur ses pieds, comme une beccasse*. Sevel var e ellou drez evel ur c'hell-elleq », GRÉG., 87. — Ce br. et ce fr. se répondant exactement, l'un, mais lequel ? peut n'être que la traduction de l'autre par GRÉG.

lézard : « *Il crie comme un lézard dans une fourmière*. Leñva a ra [crier il fait] evel da ur glasard a véz couëzet [qui serait tombé] en ur gruguell méryen », GRÉG., 571. — Remarque analogue à celle de Bécasse. — Le lézard étant friand de fourmis, il s'agit de cris de joie affairés. On parle bien du cri du gecko, analogue au claquement de langue humain, mais le gecko n'est pas armoricain. Notre métaphore semble surtout un superlatif comique.

serpent, m., Jeu de marelle, quand on pousse la pierre de case en case sur un dessin en forme de demicaducée, de serpent qui ondule de part et d'autre d'un axe droit ; B., -80, lycéens ; — **troadik-kamm serpent**, m., idem ; B., -99, gamines, — juxtaposé d'un mot fr. et du nom br., (petit-pied boiteux), de la marelle.

couleuvre, f., Fente à un mur : « *Couleuvre ou Anguille d'un mur* », CILL. ; — **couleuvré**, Fendu, en parlant de murs : « nous avons éprouvé <...> 3 tremblements de terre <...>. La police a condamné plusieurs maisons. Il en est peu qui n'aient été couleuvrées », Debray (de Vannes, comme Cillart), lettre de St-Dominique, 31-5-1793, dans *Ann. Br.*, XIX, 606.

anguille, f., Fente à un mur, CILL. ; || GON., *Extrait* (1823), (qui a aussi *anguillé*, Fendu) ; JAUB. ; Vendée, *Faune*, XI, 192. — Cf. *anguille*, Bourrelet que le foulage fait parfois à une étoffe de laine, LITTRÉ.

A nos deux syssémantiques joindre les fr. *lézard* et *lézarde*, Fente à un mur, tous deux dans TRÉVOUX 1754, *lézarde* seul usité à B., 80-13. (En vx-fr. *lézarde* = Lézard) (48).

grillon, m., Petit camarade dont un collégien s'éprend spécialement ; collègue de Langonnet, 90-95 : « être le grillon d' [un tel] ». — J'ai déjà situé en sémantique ce *grillon*, Idée fiévreuse, Fièvre d'amour, Objet aimé, avec ses autres formes *grelot*, *grelet*, *grésillon*, dans *Poilu*, 281. (49). — Usant d'autres noms de maladies fiévreuses et obscures, on dit aussi « c'est une *fièvre*, une *rage*, un *engouement*, être la *coqueluche* de la ville, prendre en *grippe* » ; le *ver-coquin*, c'est la Larve de divers insectes rongeurs, puis le Ver du tournis du mouton, puis Fantaisie, Caprice, (cf. *Poilu*, 282). Dans le br. *katar*, (catarrhe), Caprice, (TROUDE ; cf. *R. c.*, IV, 468), et l'angevin *catarrheuse*, fille Disposée à la débauche, MÉNIÈRE, il y a, sans idée de contagion, idée de Genèse obscure et de Développement rapide d'un penchant malsain.

avoir le vrānvran, Être ivre ; Lor., -10. — De *vroñvroñ*, Hanne-ton, à Sarzeau, *R. c.*, III, 59, qui est une

(48) Cf. *lézarde*, A, Zigzag de blancs désagréable à l'œil dans une page imprimée, ndr ; B, Petit galon aux deux bords indentés, dès 1814. L'image de ligne brisée est essentielle. Elle disparaît dans *fenêtre* de sauf-conduit, Blanc laissé pour le nom du titulaire, — *colombier*, Espace trop grand, en typographie, — *boulin*, (trou de colombier), Trou typographique, — *nom à courant d'air*, *Poilu*, 205, — *chambre à louer*, Absence d'un point dans une couture, terme de tailleurs, de giletières, Paris et Verneuil-s.-Avre, -21, — *chambres vides dans la tête*, Lacunes mentales, d'HAUTEL.

(49) Ajoutons quelques références pour ce sématisme des Tremblements, fièvre, froid, peur, désir, souci, folie, par le son de grelot du grillon : *guerzillon* (grillon), Hochet en tambour où dansent des grains, v.-o. ; — « Ses oreilles commencent à tinter furieusement. Est-ce le manque d'air qui commence à se faire sentir ? ou la folie qui arrive avec ses grelots ? », Leroux, *Rouletabille*, iv, 6, *Matin*, 30-7-14 ; — *trembler le grelet*, chez St-Gelais (LITTRÉ) et *greuler*, *grûler*, *grouler*, en Bourgogne et Jura (FERTIAULT, MONNIER), Trembler de froid ; (*avoir les grolles*, Avoir peur, *Poilu*, 287, pourrait se rattacher à ces verbes) ; — *faire le grezou*, Trembloter, *grezou*, Frileux, *guerzou*, Maladie des poules, v.-o. ; — « [Z] à qui les dents gresiloient d'enuie de manger quelque chose », *Coccaie* (1606), 108 ; — *sinsgnion*, 1, Grillon, 2, Soucis, à Metz, JACLOT, *Voc. messin*, 33, 58. — Comparer la démarche de *gringotter*, 1, Gazouiller, en fr., 2, Claquer des dents, Trembler de froid, à Lyon.

onomatopée. Toutefois, à propos d'ivresse, il n'y a pas eu assimilation de la déraison à un bourdonnement ; mais l'effet intellectuel de l'intoxication est un essor d'orbites enchevêtrées, le plan du système des comètes autour du Soleil, des cercles parfois, mais monotones et vertigineux, le tournoiement vain des insectes. — C'est sans doute de ce *vranvran* que sort le br. de Quimper *ranwi*, Radoter, d'où le fr. local *ranwer*, (*râwé*), idem, PICQ., — et *ran-ran-ouer*, (*rârâwé*), idem, KERVAREC, — et *raon*, (*raō*), m., Radoteur, mot br., très usuellement mêlé au fr., pop. et bourg., Quimper, 00-11.

ne pas avoir de puces, Être hardi, A, Courageux, B, Effronté ; B., 88-10, pop. : « Ils n'ont pas de puces, de se baigner par un temps pareil [aussi froid] ! » ; — « Qu'est-ce tu viens faire ici ? — Pipi, qu'é' m' dit. — Fais, qu' j' ui dis... E va su' l' pot. D' la merde, oui ! — T'as pas d' puces, qu' j' ui dis. » ; || « Vous n'avez vraiment pas de puces ! », Vous êtes sans gêne, BERTON, *Conversion*, (-97), 119. — Le br. dit *kaout* (et *beza*) *c'hoenn en e lerou*, (avoir puces dans ses bas), Avoir peur, honte ; ex., Inizan, *Emgann Kergidu*, 125, 327 ; LE BRAZ, *Mort*, II, 62, écrit « il avait des puces dans les bras » (50), Il était mal à l'aise ; lire « bas » ? — Je n'ai recueilli cette locution, quant au fr., qu'en tournure négative ; en pareil cas une locution, d'ordinaire, remonte à une métaphore oubliée et même à un milieu d'où on s'est coupé ; il est donc probable que celle-ci est abrégée de la forme qu'elle a en br. Celui qui ne va pas de tout cœur à la battue aux sangliers s'écarte et s'attarde à chasser dans ses bas. Un chien aussi et un chat s'arrêtent de courir pour se gratter, et c'est peut-être pourquoi on dit avoir « autant de caprices qu'un chien, un chat, a de puces », D'HAUTEL, I, 153, 180. — En outre, puisque le br. dit encore *kaout debron en e fri*, (avoir démangeaison dans son nez), Avoir des appréhensions, et le fr. *avoir la puce à l'oreille*, Être inquiet, sur le quivive, notre locution br. semble avoir exprimé l'idée générale de Sentir quelque part quelque chose qui tracasse en greffant sur l'image de *puce*, pittoresque, mais non nécessaire, l'image des *bas*, pittoresque aussi, mais fantaisiste.

(50) Texte conservé dans l'édition -23, II, 17.

puceron de mer, m., « *petit insecte qui saute aux jambes, quand on marche sur le goémon, ou sur le sable près la mer* », GRÉG., 764 ; CILL., 313. — C'est le Talitre. — Le br. y répond à peu près par *mor c'hoënnenn*, (puce de mer), GRÉG. Je n'ai dans l'oreille que *puce de mer*, f., B., 80-19.

mange-cul, m., A, « Celui qui geint toujours », « Homme au caractère assommant » ; Ch.-Faou, 80-03 ; Aud., 75-02 ; — B, *Enfant tracassier* « qui agace les grandes personnes », (« qui se remue et remue tout, mais non pas qui casse et brise tout ») ; Quimperlé, Bann., Rosp., Quimper, 80-13. — **mange-derrière**, m., mêmes sens, mêmes lieux et dates, mais beaucoup moins usité. — Le br. a *debr-lost*, *deblast*, (mange-croupion), idem. — Le mormé, argot des fondeurs de cloches picards et lorrains, aux 17^e-18^e s., a *darongeur-proy*, (mangeur-cul) (51), Ecornifleur. Ce rapprochement éclaire les deux mots : le mormé compare l'Ecornifleur aux parasites du corps humain et spécialement au morpion ; et du Parasite notre fr. régional développe le caractère de ténacité et de peine-à-jourir. Les deux idées Importun qui quémante et Importun qui geint se retrouvent dans le *râleur* du bas-langage parisien (52). — Du même coup s'éclaire le terme populaire *morpion*, *Enfant* : il ne faut pas l'entendre par l'idée de Petitesse, comme *moucheron*, ni de Laideur ; l'enfant est le dévoreur du gain de son père. Et l'idée de l'importunité du morpion est incluse dans le verbe *démorpionner*, S'en aller d'un endroit où on est de trop : « [G.] est de la famille, et, lui, si je lui disais Tu me gênes, *démorpionne*, il ne se formaliserait pas », Paris, -99. — Autre animal tenacement suceur, la chenille serait un syssémantique tout indiqué de morpion ; et en effet BRUANT donne *chenille*, *Enfant*, avec un texte qui parle d'importunité ; on m'a signalé « *ma chenille*, Ma femme » en langage d'ouvriers d'usines, 1910-1914 ; quelques auteurs, DLLE, VIRMAÎTRE, semblent

(51) La construction du mot rappelle un *moqueur-le-monde*, un Individu qui se moque du monde, qui dupe les gens, B., 80-99.

(52) Qui semble tiré de *râler*, Crier (en parlant du cerf), RICHELLET 1710 ; « [ils] râlaient comme des veaux », PERGAUD, *Guerre*, 289 ; *rélard*, Geignard, en Franche-Comté, BEAUQUIER, *Blason*, 21, 42.

avoir eu tort de n'admettre dans leur définition que l'idée de laideur (53).

papillon, m., Raie blanche séchée ; Morlaix, 1769 : « grosses Rayes qu'ils [les pêcheurs morlaisiens] nomment gros *Guillot* dont on seche une partie [un certain nombre], qu'on nomme alors *Papillon* : c'est un très-mauvais manger, qui n'est consommé que par les plus pauvres gens », DUHAMEL, *Pesches*, I. (I^e p., III^e s^{on}), 69. — En donnant *papillon* = Raie bouclée, BESCHERELLE et LITTRÉ faussent l'espèce et négligent la circonstance. — La métaphore est prise, sans doute à la sécherie, de l'aspect de ces poissons aux larges ailes étalées.

Gros guillou (GRÉG., 778), *gros guillo* (CILL., 324), est joint comme synonyme à *grosse raie* (GRÉG., CILL.) et distingué de *raie bouclée* (GRÉG.) et de *raie sablée* (CILL.) ; à suivre l'*Ann. stat. an XII*, 30, qui pose *Gros Guillaume*, Coliart, ce serait Raia batis, (Coliart, Raie cendrée) ; c'est bien mieux Raia alba (Raie blanche), nommée assez généralement *posteau*, *pocheteau* de la Gironde à Douarnenez, mais *grand guillot*, *grand guillaume* en Normandie et Picardie (DUHAMEL, III, 285). *Gros guillaume* est d'origine d'autant plus vraisemblablement normande que le *gros roi Guillemot* est en Bessin une sorte de factotum de la chronique populaire (SOUEVRE, *Dern. pays.*, 10) ; c'est à ce vague héros que peut devoir son nom le Pain grossier dit *gros guillaume*, OUDIN (1642), *artie* (pain) *du gros guillaume*, Jargon (1628). Or, même fraîche, la chair de Grosse raie est loin de valoir la Raie bouclée : celle-ci est dite *raie turbotée*, *raie de turbot*, (valant du turbot) ; mais la Grosse raie est en breton burlesque *turbot à queue*, *turbot de Roscoff*, *turbot de Poullan* (GRÉG., 778), c-à-d. turbot de n^o zone ; on a donc pu la nommer *gros guillaume*, pour dire chair grossière, (cf. *gros guillaume*, variété de vigne), — par une extension de l'emploi de ce qualificatif du pain, plutôt que par vraie métaphore d'alimentation.

tailleur, m., Picotement de crampe dans une jambe trop longtemps immobile ; B., 60-20, commun : *avoir le*

(53) A côté de *se manger le sang*, ou *les sangs*, Se tracasser à l'excès, nous disons aussi *se manger la vie*, B., 88-99, pop., très-usuel ; Pt-Launay, -99 ; le br. dit *chakat hi stripo*, (manger ses tripes), *R. celt.*, IV, 151, ou simplement *en em dribi*, *en em chaukat*, (se manger) ; le Canada, *se ronger le fiel* (DUNN). Tout cela a du sens, mais *se ronger le cul à la vinaigrette*, BRUANT, 197, est un chevauchement avec le susdit *mange-cul*.

tailleur, un tailleur ; « Ho ! ho ! ah ! voilà le tailleur qui vient » ; et, à B., -99 « Voilà les tailleurs qui viennent », dans des familles bretonnantes (qui interprètent que les tailleurs, s'accroupissant sur des tables, ont souvent les jambes engourdis). — Le br. dit de même : *ar gemenerien*, (les tailleurs), Trég., Quimperlé, etc., 80-10 ; « *qemeneryen à so èm garr* », (des tailleurs sont dans ma jambe), GRÉG., 340. — Contre l'explication par des douleurs spéciales au métier de tailleur, noter que le tailleur est, par profession, mithridaté contre la crampe. Une autre explication, *tailleurs* pour *Aiguilles de tailleur, (*aiguilles* = Douleurs, HDT), invoquerait-elle la locution trécoroise « *mañ er c'hemenerien o wriat 'n em zreit* », (les tailleurs sont à coudre dans mes pieds), ERN., Gloss., 533 ? Mais un tailleur n'a qu'une aiguille, plusieurs tailleurs ne cousent pas une même manche, et c'est précisément notre pluriel qui semble premier. L'idée de couture n'est donc qu'une trouvaille adventice à propos du mot *tailleur*.

Le br. a *gemener bras*, (grand tailleur), Faucheux, *gemenerezik*, (petite tailleuse), Araignée filandière, GRÉG., 399, 412 ; (ces animaux sont des tailleurs par leurs pattes repliées, cagneuses ; cf. *gemener vor*, Homard, GRÉG., 497). Avoir des *tailleurs* serait donc sentir des *araignées*, des *pattes d'araignées*, des *fourmis*, des *Chatouilles* (54).

A propos d'*araignée de mer*, Crabe *maïa*, (nom fr. que B., Aud. et Guérande abrègent en *araignée*, f., quand le déterminant n'est pas nécessaire à la clarté), notons que le nom br. de l'Écrevisse de ruisseau, crustacé qui n'est ni rond ni velu, est *qifniden-dour*, (araignée[d'] eau), GRÉG., 320. La raison s'en trouve dans une confusion de nomenclature, — ce qui constitue une occasion de dérivation synonymique, quasi-officielle, sans intention maligne — : à B., 80-22, *langouste* est un mot savant ; l'écrevisse de ruisseau est peu connue ; *écrevisse*, sans déterminant, est le nom usuel de la *Langouste* et du *Homard* ; au 18^e s., la confusion s'étendait

(54) Cf. *mouches*, Douleurs courtes et légères avant l'accouchement) ; — *tic*, m., Contraction convulsive d'un muscle, serait-il le même que *tique*, f., *tiquet* m., Insecte aptère piquant ? Un cheval qui « tique » serait d'abord celui qui a des mouches et dont la peau, pour les chasser, ondoie.

au Crabe : GRÉG., (qui n'a pas d'article Crabe), définit Cancré « *écrevisse de mer, & d'eau douce* », et traduit Ecrevisse, « *poisson de mer* », ainsi que Cancré, par *cranc-genn*. Or, le Crabe, et surtout le Maïa poilu, a une vive ressemblance avec la vraie arachnide terrestre Araignée. Quoique GRÉG. ne mentionne pas sous Cancré le nom de *kifniden*, (Araignée), il est sensible que ce nom lui fut donné et remonta au Homard, (*kifniden-vor*, GRÉG., 497), et du Homard, par syllogisme, à l'Ecrevisse de ruisseau. *Astacus* (fluvialis) = *Astacus* (marinus) ; or *Astacus* (marinus) = *araignée* (de mer) ; donc *Astacus* (fluvialis) = *araignée* (d'eau) ; syllogisme verbal, dérivation synonymique, car il ne me souvient pas d'un autre animal d'eau douce nommé par son analogue marin ; l'inverse est la règle. — Seul le nombre des pattes ferait hésiter, 8 chez l'Araignée terrestre, et, populairement, 8 (sans les pinces) chez le Crabe et les *Astacus* : mais comment croire qu'une métaphore *araignée* ait d'abord été appliquée à l'Ecrevisse de ruisseau qui est longue et armée de pinces, puis, transportée au Homard, Ecrevisse de mer, ait fini par échoir au Crabe Maïa, qui, forme et poil, et ses deux pattes pinces n'étant pas plus grosses que les autres, a tout de l'araignée ? Il n'y a au contraire pas d'in vraisemblance sémantique à penser qu'une extension de sens pour cause crustacés, 8 pattes et 2 pinces, et habitat commun, ayant donné au Homard le nom *araignée* du Crabe Maïa, le Homard, qui avait reçu d'un animal d'eau douce le nom d'*écrevisse*, a en retour, passé à cet animal le nom d'« *araignée d'eau* », *kifniden-dour*.

crapaud, m., Crapaudine, Boîte de fer dans laquelle tourne le pivot d'une porte ; Vannes, vers 1744, CILL., qui définissant le synonyme *grenouille*, ajoute : « *ici, crapaud* » ; || JAUB. — Syssém. : *crapaudine* et *grenouille*, en fr. général.

crapaud de mer, m., Scorpène, (Triglidé) ; long de 15 à 20 cm., disent les pêcheurs ; c'est la Rascasse, 0 m., 25, brune grisâtre à marbrures noires, *Scorpoena porcus*, — peut-être aussi la Truie, 0 m., 20 à 0 m., 40, rouge à marbrures brunes, *Scorpoena scrofa* ; c'est plutôt la couleur de la Rascasse qu'indiquent certains auteurs : le Léonard Le Gonidec cite *crapaud de mer*,

« en Haute-Bretagne », (entendez en fr. de Br., c'est son style), comme équivalent de *liboñtr*; or, le br. d'Ouessant *libountr* désigne un « petit poisson noirâtre, à grosse tête, qu'on trouve dans les flaques d'eau laissées par la mer en se retirant », MALGORN & CUILLANDRE, *Ann. Br.*, XXV, 393. — *Crapaud de mer* est usuel à Aud., -99; à Belle-Ile, -13; « Le Crapaud-de-Mer, la Cotte-Quadricorne. *Scorpoena porcus* », CHASLE, 154, (parmi les scombres (!); « cotte » est impropre, les cottes sont d'autres Triglides).

Le vocatif injurieux *crapaud de mer*, GRÉG., 231, (*mordouzeq* en br.) évoque peut-être un tout autre poisson, beaucoup plus laid et de gueule plus hideuse, la Baudroie, dite aussi, en fr. reçu, *crapaud de mer*. — La Rascasse, couleur et laideur, ne répugne pas au nom de *crapaud*. Toutefois un jeu populaire peut aussi avoir fourni une métaphore d'« utilisation » : les enfants, à B., à Aud., piquent des bouchons à deux des quatre épines de la tête de la scorpenne; rejeté à l'eau, l'animal est contraint de surnager, ce qui le vexe; ne torture-t-on pas le crapaud? en Anjou on lui « fait faire de la toile » en lui empalant une patte et le laissant s'agiter. Et plus intéressante encore serait une métaphore de fonction exprimant que l'épine de scorpenne est venimeuse comme passe pour l'être le crapaud; le syssémantique prochain serait *scorpion de mer*, *Cottus scorpius*, poisson de 0 m., 25, 0 m., 30, qui gonfle ses joues pour présenter à l'ennemi ses épines venimeuses (55).

Synonymes brestois : *tacaud* et *cornard*; — *tacaud* usité plutôt par des bourgeois, des lycéens, 80-98, au scandale des pêcheurs, le *tacaud* des pêcheurs et des encyclopédies étant un gade non cornu, mais avec quelque raison sémantique si le radical *tac* signifie Pointe, Epine; — *cornard* usité plutôt par les Recouvrançais et les gamins, -98, au scandale des livres, où le *cornard* des chalutiers est le Callionyme-lyre pourvu d'une nageoire dorsale dont le premier rayon très long sort du cou, mais le nom de *corne* convient bien mieux aux épines de la tête des scorpenes (56).

(55) « Scorpion-de-Mer, *Catus* [!] *scorpius* », CHASLE, Belle-Ile, 154 (parmi les scombres !); cf. *Pêche moderne*, 357; *seeskorpiene*, BROCKHAUS, *Konvers. lex.*, v° Fisch.

(56) D'après HENRY, *Lexique étym.*, les noms br. *korn* et fr. *cor-*

Le br. *mor-dousek*, (mer-crapaud), Crapaud de mer, est altéré et mêlé au fr. du Bg-de-Batz, -17, sous la forme *mòrdósé*.

baisé comme un tacaud, Pris piteusement, sur le fait, ou dans un cul-de-sac où on est allé de soi-même; Pleubian, -93 : « Ton pion [sur le damier] est baisé comme un tacaud; tu es baisé comme un tacaud. — Pourquoi comme un tacaud? — Parce que c'est un poisson bête »; Douarnenez, B., -98 : « Pourquoi? — Parce qu'au reflux le tacaud reste dans les trous d'eau, où on le prend facilement à la main »; Lor. -03; « J'ai été à l'interrogatoire, et je puis te dire que *je suis vert comme un taco qui vient du large...* Ce qui me console, c'est que je suis seul », Le Meur, marin, détenu à Pontaniou, lettre saisie le 8-4-07; et au conseil de guerre il reconnaît que le sens est « qu'il était pris », *Dép.*, 25-4-07; || recueilli aussi au jeu de rams d'un non-Breton ayant vécu en Br. — Syssém. fr. : « Il dit, et à la même minute, il fut cueilli comme une poire mûre, pêché comme un gros barbillon », Investivé comme ayant dit une sottise, Courteline, *Boubouroche*, chap. 5; — *vexé comme une loutre*, JAUB.; je sous-entends : prise dans son trou; — *pris comme in fouin dans ine bouzine*, B.-FILLEAU; — *fait comme un rat*, fr. pop. usuel.

Ordinairement, officiellement, *tacaud* = *Gadus luscus*; en Normandie, 1769 et 19^e s., et à Ré, (à Bayonne *tacar*, en Saintonge *tucà*), *Faune*, XI, 219; dans l'estuaire de la Rance, -10; en Finistère, *Ann. stat. an XII*, 30; à Roscoff, (en br., *moule*k), DANOIS; les pêcheurs sérieux, à B., -98, Lor., -03, île de Batz, -10, la Forêt-Fouesnant, 10-22; on écrit volontiers « tacot », Le Gall, *Ind.*, 69, et nombreux auteurs. — Mais il y a d'autres applications populaires : A, a, *tacaud*, *Gadus barbatus*, LITTRÉ; — b, *taco*, Bogue, *Gadus minutus*, (en br., *tako*, pluriel *takohed*, à Houat, ERN., *Dict. Vann.*; — c, *tacô*, Capelan, (officier à B.), *Gadus barbatus* ou *minutus*, à Ré, *Faune*, XI, 218; — B, *taco*, Grondin; *Trigla pini*, 0 m., 30 de longueur maxima, à B., -98, bourg.; — C, (ceci nous ramenant vers le

nard seraient donnés au Grondin, parce qu'il corne, gronde, émet un son ronflant quand on le tire de l'eau.

D'autre part, les Brestois qui usent du nom *cornard* l'appliquent aussi par extension au *gobie* des flaques du jusan, poisson d'environ 0 m., 12, 0 m., 15, qui n'a pas de cornes.

Crapaud de mer), *tacaud*, Cotte scorpion, BREHM; *taquet*, « Petit poisson qu'on prend à la main dans les flaques », Yport et Vaucotte, -99 (57).

sardine, f., Galon, semblable au galon doré de sergent d'infanterie, qu'on décerne aux internes pour leurs bonnes notes; lycée de B., -84. — Sauf l'emploi scolaire ici noté, cette métaphore est très générale en France. Et elle est assez ancienne pour que, dès -40, on la trouve abusivement appliquée au double galon de laine rouge, « les deux sardines de caporal sur la manche », Diouloufet, *Don Quichotte* (1840), I, 63, et aussi dans la *Mode*, revue politique, 1848, 269, et dans JAUBERT. Le meilleur usage est demeuré de l'appliquer aux galons de sergent, (90^e inf., -16, cf. Chainé, *Mémoires d'un rat*, 20, etc.), incidemment à la « sardine blanche » de la gendarmerie (Nadaud, *Deux Gendarmes*). — Ce qui est essentiel, en effet, c'est que le galon ait un lustre craquelé et qu'il serpente sur un bras : ainsi est-il comparable à l'un de ces morveux réitérés que le paysan, dégoûté de se tirer le nez avec des doigts terreux, ayant levé le coude et courbant la tête, allonge de biais sur ses manches, où la couche sèche et brille. « Ayant », dit un vieil auteur, « le morveau et le crachat sur la manche en guise d'un haren sor », D'Abundance, *Lettre de corniflerie* (vers 1530). — Le limaçon fait connaître son passage « au clinquant de sa bave argentine », dit Camus, *Eclaircissements* (1635), 219; aussi appelle-t-on la Limace un *peintre*, *Faune*, XII, 53, et dit-on d'un vêtement râpé et luisant « on dirait que les limaces ont couru dessus », *ib.*, 54. Un Crachat se nomme « escargot » en Provence, « limaçon » en italien du 17^e s., *ib.*, 33, — et, à un autre stade, une Décoration, qui miroite sur la poitrine, *crachat*. — On saisit donc que, par une dépréciation sardonique, les galons dorés de la manche, et ceux-là seuls, pouvaient, dès le 16^e s., être nommés des « limaces » et des « harengs-saurs », et ont été nommés *sardines* par une population

(57) Le *tacaud* qui se prend à la main est-il la *lavandière* de LITTRÉ, — ainsi nommée, je pense, comme s'attardant dans les mares — ? Et le même que la *souris de mer* de LITTRÉ, mot usuel à Châteauneuf sur la Rance, -13, — ainsi nommée, je pense, comme se mussant dans les trous — ? Le br. *libountr* peut signifier « boueux », ERN., *Gloss.*, 366.

maritime qui avait dans l'œil le scintillement de la sardine fraîche.

faire la sardine, Jouer à se laisser glisser sur la rampe de granit, au perron de l'église St-Louis vers la rue Kervavel ; gamins et gamines, B., 95-05. Cette rampe, à gauche en descendant, longue de 3 à 4 m., large de 0 m., 40, oblique à 30°, entretenue par plusieurs générations de culottes et de jupes, est douce comme de l'huile : on file les pieds en avant ; la tête en bas, c'est encore plus voluptueux, — une natation.

faire la chevrette, au bain, Nageant des pieds, joindre sur la tête les mains, par le carpe et le bout des doigts, et les agiter en avant et en arrière ; B., -05, pop. — L'épéron que forment ainsi les mains simule la scie du petit crustacé ?

faire le brochet, idem ; Pt-Navalo, -13, pop. — Imitation du museau de ce poisson ?

tazard, m., A, Membre viril ; marins bretons, -18 : « Il a quelque chose comme tazard ! » — Le *tazard* (LA-ROUSSE), *tassart* (LITTRÉ, qui prononce, mal, « ta-sar »), est un scomberoïde des mers chaudes, long de 0 m., 80 ; le *cailleu-tassart* de la Guadeloupe, DUHAMEL, *Pesches*, II, (II^e p., III^e son), 548, est un congénère de la sardine. — Syssém. : *anguille*, *pimpeneau*, *merlan*, *goujon*, *gobie*, etc.

B, Homme à deux fins, toutes les deux réprouvées, et sans qu'on puisse dire au juste s'il en préfère une ; B., 05-08, pop. — Des métonymies en nombre illimité disent l'ouvrier par son outil essentiel ; à ce compte on tirerait du sens A la moitié, mais pas davantage, du sens B. — Il est plus probable que le sens B se tire directement de la définition ichtyologique *tazard*, Espèce de grand maquereau, d'après le sens large de *maquereau*. — Quant à l'arabe *taṣar*, qui a le sens B, quoique plus nettement spécialisé, (cf. *ἀνδρῖζω*), on ne voit pas du tout pourquoi il aurait vu altérer son *f*.

maquereautin, m., Jeune homme aux amours ardentes et nombreuses ; B., 99-11, vieux marins. — *Maquereau* s'emploie au même sens, mais seulement à la campagne, DELVAU, *Dict. érot. mod.* Notre diminutif n'est donné par DLLE, (*macrotin*), qu'au sens Jeune souteneur, (cf. *mar-*

loutin, idem), qui n'est nullement dans l'idée de l'emploi brestois. — (58)

plein comme un régadeau, Complètement ivre ; Lor., -11 ; || Nantes, -12. — De *régadeau*, Coque, Cardium edule, mollusque. — **plein comme une huître**, idem ; B., 84-12. — Ces superlatifs ne sont nullement syssémantiques de leurs synonymes fr. *plein comme un œuf*, *un boudin*, (*rond comme un pois*, *une citrouille*, *une aveline*, Flore, IV, 197, VI, 26, X, 190) ; en effet, ni chez l'huître, ni davantage chez le régadeau, l'animal ne remplit exactement la coquille. Mais c'est leur bonheur et santé d'être gavés d'eau de mer, de s'être avouillés de plus que chopine, toutes proportions gardées.

limas, (*lima*), m., Berlingot de confiseur, à quatre angles pointus ; Ch.-Faou, 60-03, seul mot usuel aux vieilles gens, inusité des enfants en -99 ; Quimperlé, Bann., Rosp., -11 ; Quimper, PICQ. — **limas-doux**, m., idem ; Pt-Croix, 90-02 : exemple, la formulette : « L'araignée lui donne un sou | Pour acheter des limas-doux ». — *Limas*, Escargot, usuel à Quimper, d'où en br. le pluriel *limayou*, (et à Pléch., et en Berry, Provence, Béarn), classique d'ailleurs mais vieilli en fr. (Rabelais, Serres. La Fontaine) ; « Limas, limas, montre-moi tes cornes, | Si tu n'me les montre pas, j't'assomme », formulette de villes du Finistère, SAUVÉ, R. c., V, 175. — GRÉG. et CILL. donnent *limas* concurremment avec *limaces* pour nommer le Limaçon sans coquille. — Quant à la métaphore de forme, quatre angles pointus ne sont pas d'un escargot ; mais j'ai vu des berlingots coniques, et le reploiement de la pâte rappelle la spirale de la coquille du mollusque. — Syssém. : *bigorneau*, Berlingot, chez les gamins parisiens, MACHARD, *Amoureux de ma mère* (-21), 11 ; — peut-être *berlingot* lui-même, *brelin* étant à Cherbourg le nom du bigorneau ou littorine.

Doux, c'est Au sucre, Sucré, comme dans *petits pois au doux*, nom usuel du plat de Pois au sucre, à B., 80-02, — et dans *bois doux*, Réglisse, qui, répandu dans le Centre et l'Ouest (Flore, IV, 178, et v.-o.), a été rendu en br. de Trég. par *pren huëcq*, GRÉG., 306.

limaçon de mer, m., Bigorneau ; GRÉG. ; CILL. ; employé

(58) Pour l'anguille, voir p. 121.

par Le Gonidec, *Extrait* (1823) ; pour définir « bigorneau ». — Analogie de structure, qui, d'ailleurs, conditionne des analogies de maintien et de locomotion.

escalier-bigorne, m. ; **escalier en bigorne**, m. ; **bigorne**, f. ; Escalier en vis ; B., 01-05. La troisième forme est peu usuelle en vie civile, mais elle est consacrée dans un emploi très connu : la *Bigorne*, l'Escalier en vis qui, dans l'Arsenal, monte du quai aux Ateliers des Capucins, près de la grue-mâturation ; ouvriers de l'Arsenal, -01 ; cf. *Dép.*, 17-4-06, 10-11-06 : un ascenseur remplace la « Bigorne ». On dit aussi *logement en bigorne*, Logement en « bâton de perroquet », où plusieurs pièces sont sur autant d'étages (59).

La métaphore se retrouve chez les Nantais : « Le boyau est-il plus court par là ? — Ho non, il y a des bigorneaux », 81^e territ., aux tranchées, -15. — Syssém. fr. : *limaçon*, *escargot*, Escalier tournant ; *escargot*, *limace*,

(59) De **bigorne**, f., Littorine comestible, Bigorneau ; B. et environs, 78-12 ; Aud., 80-02 ; plus usuel que *bigorneau* dans toute la basse-Br. ; | « [L'un des écueils qui entourent Balanec] ressemble à une énorme bigorne avec son bout recourbé — Pen-ven-Guenn », Rideau, *Itinéraire*, 152 ; « Je ne mouche plus, je décroche avec peine des chapeaux de bigorne », lettre de Brestoï, -06, (le « chapeau » est l'Opércule du mollusque). — Congénère : **bigorne de chien**, f., *Purpura lapillus*, mollusque peu comestible ; B., 92-10 ; — **bigourneau de chien**, m., idem ; Houat, BRN., *Dict. vann.*, 220 ; DELALANDE, 61. — GON., *Extrait* (1823) a *bigorneau* et ajoute : « Quelques-uns disent *bigorne* ». L'usage se serait-il retourné ? Je ne le crois pas ; chez les puristes, comme l'était Le Gonidec, « quelques-uns » est de style pour désapprouver ; Grégoire n'a pas *Bigorneau*, (sauf au sens Enclume) ; CILL. de même ; mais tous deux ont notre mot « bigorne » en br., à l'article *Limaçon de mer* : singulier *bigornenn* (GRÉG.), pluriel *bigornou* (GRÉG.) et singulier *bigorne* (CILL.), ce qui suppose un fr. régional *bigorne*, où Grégoire aura vu du br. mêlé au fr., et Le Gonidec une forme impure à taxer rare. *Bigorneau* me semble le synonyme le plus usuel aux littérateurs, (ex. Haraucourt, *Baratte* ; Mirbeau, *Vingt-et-un jours*, 338, 345 ; etc.), dans les tableaux de Br. ; pour BELON (1555), 427, *bigorneau* et *bigornet*, = Vignot, sont de Br. ; mais au vrai, la popularité de ce mot n'a pas encore dépassé vers l'ouest St-Malo ni la Vendée. D'ailleurs il n'a pas été affecté dès l'origine au seul Vignot : pour CONSTANTINUS (1573) *bigornet* et *bigorneau* sont de Br. et désignent le Buccin, nommé de nos jours *coucou*, *bulot*, *fali*, *falín*, sur la côte br. nord ; de nos jours le Blaisois emploie *bigorneau* = *Limnaea*, Buccin d'eau douce, *Faune*, XII, 59 ; il est très probable que, dès le 16^e s., *bigorneau* était du patois de l'Ouest, gallo même, et que le nom a passé des eaux douces à la mer, selon l'habitude déjà signalée à propos d'*araignée*.

Vis d'Archimède. Cette métaphore qui va de la faune à l'industrie revient de l'architecture à la faune sous la forme suivante: *vigneau*, *vignot*, 1, 1°, Tertre artificiel planté de vigne avec allée en hélice, 2°, Banquettes à sécher la morue, 2, Littorine, en Normandie, LITTRÉ, MOISY; *vignette*, f., Littorine comestible, Granville, -10. — Un mollusque, le *Trochus zizyphinus*, se nomme en br. à Roscoff *bigourounen castel*; DANOIS interprète par « bigorne en château », (qui aurait plusieurs étages comme seuls en ont les châteaux, en pyramide?). La forme même, et l'analogie de *vigneau*, m'invitent à interpréter par « bigorne-de-château », pareille soit à l'escalier en vis, luxe d'architecture, soit à un « *vigneau* » en hélice, luxe paysagiste (60).

bigorne, f., Tracé en forme de spirale pour le jeu de cloche-pied; B., -99. — C'est la projection de l'image précédente sur un plan. — Syssém.: *jeu de l'escargot*, Marelle en spirale, Nièvre et ailleurs, *Faune*, XII, 47.

bigorne, f., Coup d'alcool d'un demi-quart; Quimperlé, Bann., Rosp., Morl., 90-11; — le mot passe en br., (sans mutation, comme masculin), à Morl. et en pays trécorois, 10-24: « eur bugel <...>, ma ne c'hell ket lonka eur *bigorn* ken lip hag e dad », Un enfant, s'il ne peut avaler une *bigorne* aussi sec que son père, GOURVIL, *Ar Bobl*, 11-6-10. — Le marin breton nomme *bigorn*, m., une Conque dans laquelle, par brouillard, on pousse de longs gémissements pour signaler sa présence; (cf. SAVIGNON, *Filles*, 49; JEZEGOU, *E Korn an oaled*, 54). J'ai parlé, p. 133. note, du Buccin, coquillage, nommé *bigorneau* en Br., 16° s. — Or, le fr. *alambic*, — devenu d'une part *lambic*, 1, Alambic, en br., GRÉG., — 2, A, Rhum ou Eau-de-vie: « J'ai acheté un litre de Lambic qui m'a coûté 7 fr. 50 », lettre écrite de Landrevarzec, -18, — B, Bière alcoolisée, Belgique, 86 95, — C, Cafetière, autour de Montfort (*Ann. Br.*, XV, 382), à La Gacilly, -13, et à Cancale, (mais à Cancale une *lambie*, f.), — me paraît aussi d'autre part expliquer *lambis*, m., Buccin d'Amérique (BOISTE, -43), Buccin d'Amérique servant

(60) Cf. (?) « la Bigorne », villa, à Trebeurden, -10. — Cf. (?) la pointe de *Kervigorn* ou *Kervigor*, (estuaire de l'Aber-Benoît, rive gauche), portant une batterie déclassée: *v b, mutation bretonne; cette batterie avait-elle un escalier tournant?*

aux vachers pour corner (SOUESTRE, *Derniers paysans*, 255, 295), Coquillage servant aux marins pour corner (LITTRÉ), le même sans doute que le Cor de mer de LITTRÉ. On saisit que les sens 2 sortent, A et B, d'une métonymie, C, d'une analogie opératoire, et le sens Buccin d'une analogie de la forme cornue. — Un syssématisme *lambis* = *bigorne* explique bien que le Verre à boire ait pris, sur nos côtes, le nom de *bigorne* : on le tient à la bouche, et, comme parle le peuple, on *souffle* dedans aussi (61).

œil en bigorne, m., OEil malsain ; B., 90-05 ; Quimperlé, Bann., Rosp., 85-10 : « Celle-là qui a [= Cette femme a] un œil en bigorne ! » ; « Bigorne », sobriquet d'un professeur borgne, Morl., collège, vers -05. — Borgne et Louche étant souvent confondus populairement, il n'y a pas lieu de s'étonner de cette confusion entre OEil malade et OEil mort. — Cette locution est indépendante de *bigorner*, Démolir, inconnu en basse Br., (du moins avant la dernière guerre). On est attiré directement vers l'aspect des escargots, (si analogues aux bigorneaux) : en effet, d'une part on a *birou*, Escargot, br. d'Ouessant, *Ann. Br.*, XXII, 223, XXV, 206, — et la formulette « Mon birou et mes couilles | Cherchaient les cagouilles, <...> », en Périgord, -06, où les « cagouilles » sont les escargots ; — d'autre part, *biroux*, m., Homme aux yeux tournés, v.-o., — *birœil*, Louche, JAUB., — *biroye*, Chassie et Chassieux, à Nantes, EUDEL, — *biroliou*, 1, Chassieux, (œil) Qui « cirote », 2, Louche, en Vendée, *Petit Phare* (de Nantes), 30-11-09. — Et on trouve, pour autoriser leur rapprochement, *limaz*, Mucosité d'un œil malade, à Metz, 10° s., (BRANDIN, *Gloses*, § 56, dans *R. des études juives*, -01), de sorte qu'œil en bigorne serait d'abord œil « bavoux » (62) ; — *jeu du coquelimas bouché*, Colin-maillard (Doujat, au mot Catitorbo de son dictionnaire toulousain, 1637) ; alors l'œil en bigorne serait l'œil annulé comme l'escargot bouché par son opercule pour

(61) **bigousse**, f., Eau-de-vie ; environs de B., 80-10 : « une goutte de bigousse », « de la bigousse » ; Finistériens et Morbihanais au 116° inf., 14-15 ; — en br., *bigouss* : « eur banac'h bigouss ». — Libre-suffixation de *bigorne* ? — On me signale à Nantes, -19, usuel, « un coup de vigousse », idem.

(62) Sur la bave d'escargot, voir ici Sardine.

hiverner ; — la formulette « Colimaçon borgne, Montre-moi tes cornes », en Corrèze, 80-85. — Ces trois données invitent à supposer qu'il y a dans *œil en bigorne* ellipse d'un adjectif expressif (63).

brénique, m., Orifice de sexe féminin, dans la formulette : « Pitit [= petit] loulik, | Quelle couleur qu'elle a, ta robe ? | Pitit loulik, | Quelle couleur qu'a ton brénique ? », B., Quilb., 05-19, pop. — De *brennik*, en br., (le prononcé bourgeois à B. est plutôt *brenique* que *brénique*), Lépas, mollusque univalve adhérent au rocher); le mot, ordinairement f. en basse et haute Br., comme en Vendée et en Gironde, est souvent m., à B., dans l'usage pop., plutôt par écho du pluriel *brennik*, m. (64), que par influence de formes m., des C.-du-N. et de la Manche, *berni*, *béni*, *bni*.

Syssémantique : **coquillage**, m., idem, dans le refrain « Ha ! mon joli petit coquilla-a-ge ! <...> Il est perdu ! », par lequel les gamins demandent un sou aux masques, les jours gras, B., -80 (et antérieurement) -18 ; || « Laurette, à qui la coquille démangeait beaucoup », Sorel, *Francion*, II, (éd. Colombey, p. 85) ; au même sens, « la coquille eut beau jeu | Car de taille était le bon drille », etc. dans Durand, [imprimeur à Fécamp], *Œuvre littéraire* (1889), 29, 30. — *Brénique* et *coquillage*, remplaçants-synonymes de *pucelage*, m., Porcelaine, coquillage univalve à fente blanche et rose (65).

coquille du genou, f., Rotule ; B., 85-06 ; || populaire aussi, me dit-on, à Paris, -00.

queue de langouste, f., Coiffe de Morlaisienne ; Morl., -04, bourg. — Cette coiffe de toile est un serre-tête terminé par derrière en un long sac où sont enfermés les

(63) Notons *coquèse*, (*kókèz*), f., Bigorneau, à Guingamp, -01, mot br. francisé, (sens spécialisé divergeant par rapport à *coque*, *Cardium edule*, d'où dispute aux halles de B., -01, entre une Guingampaise et une marchande mutuellement inintelligibles). Mais quand on dit à St-Brieuc *Ouvrez vos coques!*, Ouvrez les yeux, et qu'on parle à Tréverec, en br., d'« yeux grands comme des coques », (*kókès*, mot fr. bretonnisé), c'est pour en comparer la grandeur au *Cardium edule*, bivalve, — sans l'idée fâcheuse de la Ligoine.

(64) Au singulatif *brennigen*, f.

(65) Un coquillage, que je n'ai pu me faire montrer, s'appelle *la perlu de bonne femme*, f., Piriac et Bg-de-Batz, -12.

cheveux et dont le bout est spatulé ; d'où l'image. — Rapprocher *queue de pie*, f., Coiffe de femme du Longeron ; Anjou ; — *queue de perroquet*, f., Femme juive ; Salonique, armée française, 17-19 : les Juives de Salonique ont les nattes prises dans un foulard faisant fourreau et souvent vert, renseignement dû à M. Marcel Cohen ; — « Il tira la mouso Saraï par la petite queue de canard qu'elle avait derrière le crâne, — c'est comme ça que les femmes malinkés [Côte des Graines] s'arrangent les cheveux », Mille, *Louise et Barn.*, 248.

cloportes de mer, m., Cymothoés ; GRÉG., 175, qui le rend en br. par « Morc'huën. moc'hedigou. laoü-dar. voyez *puçeron de mer*. id. ». — Ce petit crustacé, — que je n'ai ouï nommer que **pou de mer**, m., B., 80-01, ce qui est une métaphore plus vague, surtout injurieuse, — a bien la ressemblance du cloporte, pattes, ovalité convexe ; seulement il est couleur goémon, et ne perd pas autant de temps à rester en boule. Incapable de bondir, le nom de *morc'huën*, (puces de mer), ne lui convient pas. *Laoü-dar*, (poux de dalle), est propre aux vrais cloportes ; auxquels convient aussi *moc'hedigou*, (porcellets), puisqu'ils sont nommés en de multiples parlers par l'idée de Porc, notamment *porcellets*, que connaît GRÉGOIRE.

achée de mer, f., Equille, Lançon, en br. Talareg ; GRÉG., 10. — Le nom est juste, non pas tant parce que le lançon sert d'appât comme les Lombrics dits *achées*, qu'en raison de la faculté qu'il a, quoique poisson, de se rouler en spirale comme un ver.

FLORE

bois court, m., Bouse de vache : Les gens du littoral qui s'en servent pour le chauffage l'appellent « *du bois court & facile à rompre, parce qu'il ne faut ni harpon ni scie, ni hache pour le couper* », GRÉG., 101. — Encore aujourd'hui *fagod kauh seud*, (fagots [de] merde [de] vaches), à Groix, LE GOFF ; et *couépioux*, (copeaux), à Guernesey,

MOISY, 147, désignent la même chose. — Notre locution me semble du fr. employé oralement traduit d'un br. que GRÉG. ne donne pas.

paille de gland, f., Gourdin de bois de chêne (1), et plus généralement Bâton servant à rosser : Valentin, (le peintre, Guingamp 1738 — Kerfeunteun 1805), « fait ainsi parler un volontaire du Finistère. | Sur l'air : *Et y haça v' la qu'est donc bâclé.* | Pour f.... à bas tous les pantins | <...> | Il ne nous faut d'autre instrument | Que de bonne paille de gland. (bis). », CAMBRY, *Finistère*, III, 29. — Locution sensiblement populaire, comme *plume de Beauce*, *Paille*.

ébouqueter, Couper (les cheveux) de trois, quatre centimètres ; B., 88-94, bourg. : « Il faut ébouqueter les cheveux des filles de temps à autre ». — Du fr. *ébouqueter*, Couper des bourgeons à feuille. MOISY donne un sens Ep pointer, Emousser (des ciseaux, un couteau).

café-noisette, m., Café au lait ; Quimper, 05-14, pop., (mais peut-être dans une seule famille). — De la couleur : gris fauve.

abricot de Lamballe, m., Haricot, probablement Haricot bariolé : « *Abricots de Lamballe*. Fa. (id ē, fèves. », GRÉG., 559. Mais GRÉG., 408, donnant « fao Lambala », (fèves [de] Lamballe), pour rendre « *Fèves bariolées* », et le *Nomenclator* 1633 « fao Lāmbala » = « fèves peintes, faseoles, smilax hortensis », p. 76, j'entends qu'il s'agit uniquement du haricot bariolé. — Cf. en argot anglais *irish apricot*, (abricot d'Irlande), Pomme de terre. C'est ici et là une moquerie par périphrase.

groseille, f., Névus brunâtre congénital de la dimension d'une groseille-à-maquereau ; B., 84-08, bourg. : « Il a des groseilles sur tout le corps ». — Syssém. : *lentille*, f., A, Tache de rousseur à la peau, (HDT) ; B, Elevure formant saillie sous l'épiderme, CHALONS, 11, c.2, (et LAROUSSE), (2) ; — *cerise*, f., probablement Névus rouge circulaire : « une cerise au menton », signe particulier de Lapierre, Pièces du procès des brigands d'Or-gères (1798), II, 1, 47.

(1) Le *penn-baz dero* breton.

(2) Négliger le faux-sens Marque de petite vérole, donné par FR. MICHEL, v° Grenier.

crabe cerise, m., le même que le Crabe-chèvre ; Ste-Anne-la-Palud, 21-22 ; Concarneau, -24 ; identifié Etrille, *Portunus puber*, *Nature*, 23-8-24, 127 ; mieux Petite étrille, Craquenelle en C.-du-N., *Portunus corrugatus*. — La cuisson lui donne un rouge cerise.

se fiche une guigne, S'enivrer ; B., - 12 et probablement dès -93. — Syssém. : *acériézà*, (croquer des cerises), S'enivrer, à Arrens (H.-Pyr.), *Flore*, V, 340. — Deux interprétations sont possibles. Ou bien la *guigne* en question est la cerise noire non greffée, connue à B. sous ce nom, chair rouge sombre, sucrée, peau noire. Alors, une *guigne* ne peut guère être que, par métonymie, le barbouillage violacé que le jus de ce fruit laisse au museau des enfants, puis la métaphore de couleur qui donne *noir*, Ivre, BRUANT, et ses dérivés, *Poilu*, 371, 153, 191 ; mais ce sématisme *noir*, Ivre, ne paraît s'être répandu qu'entre 1900-1914. — Ou bien la *guigne* est la cerise à peau rouge (dont la chair est de peu de couleur), soit douce, soit aigre comme au Blanc (Indre) (JAUB.). Alors c'est de couleur rubis qu'il est question, surtout au nez et aux pommettes : « Le vin est la couleur dont on t'a peint ainsi [*te*, le nez] plus rouge qu'une guigne », Basselin, *Vaux-de-Vire*, 6. Ce rouge luisant a encore fourni *avoir le nez gelé*, 1, Avoir le nez perpétuellement rouge, Meaux, -06 ; 2, Etre pris de boisson, Paris -02 ; d'où *être gelé*, Etre ivre, B., Pt-Croix et Paris, -01, divers soldats, 14-18. Je préfère cette seconde interprétation (3).

mêles, f., Ecrouvelles ; Quilb., 06-19 ; (un témoin, de solide instruction primaire, connaît quatre noms, *choto*, *choto-blagenn*, *bonbons fondants*, *mêles*, et ignore *écrouelles*). — La *mêle* (nèfle) se mange pourrie-fondante. — En bas-Maine une Boutonnière se dit une *mêle*, image qui rappelle et *boutonnière*, Blessure d'arme blanche, et *coup de gaffe*, Cicatrice d'écrouelles.

poire de sergents, f., Poire d'étrangillon, qui prend à la gorge et s'avale avec peine : « *Poires de sergent*. Pèr tryloneq [*poires* (de) *trois-efforts-de-gorge*]. pèr tagus. per tag [*poires* (d') *étranglement*] », GRÉG., 736 ; cf. « Pèr tag. pèr sergent », traduisant Poire d'étrangillon, *ib.*,

(3) Cf. *un fard*, *un soleil*, le Rouge de la honte sur une figure.

369 (4). — S'agit-il du *sergent*, Etai de menuisier, parce qu'on dit avoir la gorge « comme dans un étau », (et *comme un étau ?) Je vois mieux ici les *sergents* du Grateron et de la Bardane (voir p. 228). Rapprocher les métaphores qui expriment Dur à avaler par l'image de tissu râpeux. C'est pourquoi j'écris *sergents* au pluriel. — *De* signifie Qui est comme, (voir *pomme de fil*) : poire accrochante comme lesdits sergents.

grillé, m., Coup de poing ; B., 96-99, pop. : « Ho, ch' te vas côler ein grillé, va ! ». — *De *marron grillé*, avec ellipse ; de *marron*, Coup. — Syssém. : *coller un marron glacé*, Donner un coup de poing, entendu d'un Nantais de très basse classe et argotier, et *coller un glacé*, idem, du même, quelques minutes auparavant, -15 ; — *châtaigne*, Coup, DELVAU, (et *Poilu*, 141) ; il est naturel que châtaigne plaise dans les pays de châtaignes à rôtir, naturel aussi qu'un voyou de B. connaisse mieux le marron grillé du coin des rues que la châtaigne brûlée aux cendres d'un âtre ; — *mûre* ; — *prune*, 14^e s., LITTRÉ ; — *neffe*, *Coccaie* (1606), 623 ; — *cerise*, *ib.*, 627 ; « être cerisé », Recevoir des taloches, PERGAUD, *Guerre*, 67 (5). — Idée commune : fruit sphérique et de couleur sombre, (la cerise sera imaginée mûre) ; supposé qu'il ne faille pas s'en tenir à l'idée de couleur, il faut y tenir : se rappeler les *yeux au beurre noir*, les *bleus* dont la couleur évolue. Le Languedoc et le Piémont usent volontiers d'*emplâtre*, Gifle : les « emplâtres brûlés » sont ceux où le carbone d'un feu nu a coloré le corps gras ; ceci explique aussi *une brûlée*, une Rossée, en sous-entendant *emplâtre*, f. ; ou bien sous-entendre *châtaigne* ?

Des légumes plus ou moins sphériques, et de couleur appropriée, servent au même sens :

oignon, m., Coup ; B., 92-19 ; Pontivy, -05 ; || Lyon, 1814, et Genève, PUITSP. -90, 278, -03, 244.

(4) Il n'y a rien ici ni de la *poire de messire-Jean*, *misser-jean*, *missergent*, Poire d'automne estimée, sucrée, — ni de la couleur *robe de sergent*, Rouge garance peu avivé, qui donne son nom à une prune.

(5) Pergaud, en note, explique cela par l'image d'un cerisier secoué ! — On ne secoue que « comme un prunier » et cela ne se dit pas **pruner*. — *Aller aux cerises*, Donner l'assaut, se disait au 90^e inf., mai 16-sept.-17, comme autre part *aller à la châtaigne*.

patate, f., Gifle, Coup ; B., 01-19, pop. : « J'vas t'côler une patate, espèce de branleur ! ».

patate, f., Baiser sur la joue ; B., -02, pop., et dès -70, dit un témoin, honnête mère de famille née (au Bourg-Blanc) ; Lesneven, collègue, 89-95 ; Pt-Croix, petit séminaire, 90-95 : « Viens ici, que je te donne une patate ! » — **patateur**, adj., Qui aime à recevoir des baisers, « Bisoux » ; Lesneven, collègue, 89-95. — Quoique avoué par des femmes sévères, ce mot paraît une image de la marque que laisse sur la peau un baiser très ardent ; cette marque, dite « suçon », fait appeler ces baisers « des baisers bleus » (Bataille, *Femme nue*, 1).

compter les fèves et les pois, Faire soigneusement une investigation longue dans les généalogies ; Aud., Pt-Croix, -00 : « Tu es son cousin ? — Il faudrait des fèves et des pois pour compter ça... » ; « — C'est une parenté... : pour la découvrir, il faut compter les fèves et les pois » ; || « Dix-neuf et trente-neuf, ça fait..., ça fait... Morbleu ! si j'avois des fèves ou des pois pour compter, je le saurais bien vite », analyse d'un fableau de Courtois d'Arras par LEGRAND D'AUSSY, dans MICHEL & FOURNIER, *Hôtelleries*, I, 305. — « Vers le même temps [1773], vivait M. Alain de Rosiliau [l'ami de Le Laé], né à Lesneven, recteur de Kernilis, très bon littérateur, et sur-tout habile mathématicien : avec des pois et des fèves, il avait le secret de résoudre les problèmes les plus difficiles », Kerdanet, *Notice sur Lesneven*, 115. — Plusieurs locutions populaires où sont juxtaposés et opposés *pois* (Haricots) et *fèves*, sont citées dans *Flore*, IV, 197-199 ; et on pourrait en citer d'autres. Ce texte-ci, d'E. Le Roy, « Mais après tout, ça m'est égal : celui-là qui passe en couleur les mongettes ou haricots de coque, fera le tri [des vrais et faux honnêtes gens] si ça lui convient », *Jacquou*, 209, rend plausible qu'à l'idée de la peinture des haricots par Dieu comme créateur a été associée populairement l'idée de leur tri par Dieu comme juge. — Pois et fèves ont été réellement contigus : l'abbaye de St-Mathieu avait un « droit de gerbe à la douzième gerbe de toute sorte de bleds, mesme pois et febves » dans la paroisse, *Ac. B.*, 72-73, 355 ; à Landerneau, il y eut quatre commis-aux-vivres de la marine, dont l'un « soignait les fèves et les poids pour les vaisseaux », Cambry, *Finistère*, II, 192. —

Restent à savoir avec précision les procédés du calcul par fèves et pois ; je suppose que les fèves représentaient les unités supérieures.

gourdouilles, (genre ?), Cotylets, (*Umbilicus pendulinus*, crassulacée), dits plus communément dans tout le Finistère *krampwez-mwezik*, (crêpes [à] petite-femme) ; Quimper, *PICQ.* ; — **cordouilles**, f., idem ; La Forêt-Fouesnant, vers -05 ; Quimper, -22 ; (le mot n'est pas très usuel ; je n'ai pu l'obtenir au singulier ; le genre n'est pas très certain).

La feuille est un disque plat ; les enfants s'en font une monnaie pour leur jeux, à Kernevel, 80-10 ; l'analogie visuelle s'impose ; la plante est dite *feuilles de liards*, à Ré, *Flore*, VI, 91, *escudel* (petit écu) chez MISTRAL. Or la Piastre forte est une *gourde* (de l'allemand *gulden*), le Quart de piastre un *gourdin* ; (Les deux marins « ont résolu de courir bon bord, jusqu'à ce que les gourdes amassées pendant deux ans de mer y aient sauté », E. P., *Patara*, 68). Se fit-on scrupule de voir cette menuaille verte cotée un peu haut dans l'échelle monétaire, on rapprocherait *piastre*, Gros sou à Lyon, Liard en Gévaudan, PUITSP. Mais on souhaite une attestation du suffixe *-uille* adapté à *gourde*, Piastre, dans quelque vocabulaire familier, de marins, de trafiquants, ou de filous.

Une autre hypothèse est de considérer le cotylet comme une *gourde*, Calebasse, ses feuilles pouvant retenir une goutte de pluie dans leur soupçon de concavité et faire office de *cabaret-des-oiseaux* ; le Cotylet se nomme *copin*, (écuelle), à Plerguer, LECOMTE, *gobelet* et *petit gobelet* à St-Hilaire-de-Chaléons, -13, *gobelet* à Cordemais ou au Bg-de-Batz, -12 (et à St-Sulpice-des-Landes, ORAIN), *coucoureleto*, (petit coquemar), et *escudeleto*, (écuellette), chez MISTRAL. Quant au suffixe, même regret que ci-dessus.

Troisième hypothèse, fondée sur la flore comme la précédente, mais plus complexe, jouant par une dérivation synonymique, que voici résumée :

Citrouille = Potiron,

or *potiron* = Cotylet,

donc Citrouille = Cotylet ;

la majeure est française : « On confond souvent le *potiron* avec la *citrouille* et on lui donne les mêmes noms »,

Flore, VI, 13. — La mineure est gallèse : *potiron* = *Umbilicus pendulinus*, St-Lyphard, -00, Bg-de-Batz, -12; *potiron des murs*, idem, au Pouliguen, -12; équation qui a pour substrat *potiron* = Champignon, Gros champignon (HDT et v.-o.), Champignon en général (en Coglais, à Pléch., à Nantes, -13.) CHALONS et CILLART traduisent Champignon par le br. *potiron* (6), CILLART le fr. *Potiron* par *cabéll-toqué*, (*Umbilicus pendulinus*). L'équation Champignon = Citrouille se retrouve sous *coudourlo*, f., Oronge, *Flore*, XI, 137, *coucourlo*, f., Coulemelle, *ib.*, 147, (de *cougourlo*, latin *cucurbita*). — La conclusion Citrouille = Cotylet est confirmée par le br. *kokerlu*, Cotylet, LIÉGARD, *Flore de Br.*, 97, qui sort du fr. *coucurle*, Citrouille, en 1538, *Flore*, VI, 15, 16, qui représente encore le *cougourlo*, Citrouille, du Midi.

Cette sémantique établie, la forme de *gourdouille*, *cordouille* se tirerait, non pas du fr. *gourde* (inusuel en Br., au sens Citrouille) + *-ouille*, mais directement du br. *coulourden*, *coulourdren*, répondant au fr. *gouhourde*. L'initiale *c* → *g* s'explique en fr. de basse - Br. par le genre féminin du singulatif *coulourden*; le collectif *coulourd* est masculin. Le radical aurait subi une métathèse en **courdoul*, et *ouille* ne serait pas un vrai suffixe, ce serait *oul* altéré pour l'amour d'un suffixe fr. populaire.

tabac, m., Poudre noire qu'on fait tomber en se frottant l'une contre l'autre les mains crasseuses; B., 79-99, bourg. — Image prise du tabac à priser.

PHYSIQUE

De nombreuses locutions expriment le Temps par l'Espace, en fr. et en bien des langues : *de loin en loin*, De temps en temps, *avoir lieu*, Se produire (à tel moment), etc. (1). Citons ici en ce genre :

(6) Cf. « tous les potirons que la haute faveur élève de toutes parts ! », m^{is} de Mirabeau, parlant des nouveau-parvenus surgis en vingt-quatre heures, dans ROUSSE, *Mirabeau*, 25.

(1) De la métaphore *espace de temps*, Durée, citons cet exemple

dès-là, Dès ce moment ; GRÉG., 556. — LITTRÉ ne signale que *dès-là*, En conséquence, *dès là que*, Puisque, c.-à-d. l'utilisation du temps pour sématiser le lien rationnel, (cf. ici Pas vite) ; on a ici le stade antérieur. —

en *deçà*, Après cela (dans le passé) : « *Long-tems en deçà*. Pell en tu-mâ [loin de ce côté-ci]. pell goude. pell goude-ze [loin après cela] », GRÉG., 248. || Encore usuel à Dol : *deça*, Après cela, surtout dans les récits, LECOMTE. — On considère le passé comme coupé par une ligne, au-delà de laquelle est ce qu'on vient de dire, en *deçà*, par rapport à nous, ce qu'annonce notre locution. De même à propos de l'espace : *revenir par deçà*, Revenir ici où je suis, lettre d'un Vitréen, 2-1-1630, dans FRAIN, *Commerce*, 16. —

dans le temps ailleurs, Autrefois : « Dans le temps ailleurs les officiers de marine étaient obligés de <...> », un employé municipal ex-marin, B., -99. — Le latin *alias* signifiait Dans un autre temps, aussi bien que Dans un autre lieu. Froissart emploie *faire ailleurs*, Faire autrement, c.-à-d. le temps ou le lieu exprimant la qualité ou la manière. Mais ce qu'il y a de plus proche de l'emploi noté à B., c'est peut-être *ailleur*, Précocé, (parlant de fruits), v.-o.

couleur, f., Trace, Apparence ; B., -98, bretonnants : « Vous passiez si vite, comme un coup de tonnerre ! que je me suis retournée après, et je n'ai plus vu couleur de vous » ; — br., *liou*, (couleur), Présomption : « Respond eta lif ar grouc », Réponds donc, (couleur [de] la potence), pendard !, Conan, *Avanturio*, (ms. inédit), v. 2388. — Le fr. dit un *semblant* de rôti, pas l'ombre d'un, des *fantômes* de chevaux. Idée commune : tache colorée qui est signe et mémorial d'un être. — La sémantique transpose aussi *odeur*, Lueur : *odeur du jour*, Aurore, *odeur* d'étoile, de bombe, JAUB. (avec un texte de St-Simon) ; — en br., *c'houez*, (odeur), Présomption : *c'houez ar gaou*, Probabilité de mensonge (2).

typique : M. Havel, conseiller municipal, demande si « l'espace de temps de 60 ans est maintenu par la commission », *Dép.*, 3-2-06.

(2) Il faut séparer les emplois où le br. *liou* désigne une couleur significative parce que spécifique ; « eur lif fal negerhen », (une couleur mauvaise à son cou), Blème de rage, Conan, *Avant.*, v. 6583 ; *liou ar maro*, (couleur [de] la mort), Visage de déterré, GRÉG., 221, 280,

marée, f., Occasion périodique : Aud., Pt-Croix, Quimper, Concarneau, 90-02 : « Voilà la marée des canettes », C'est la saison de jouer aux billes ; (sur les saisons et les jeux, voir G. E., *Fur. Br.*, VI, 144) ; Trég., -10 : « On n'a pas trouvé de lait ce matin à la ferme, Lucie était trop tard à aller. On vous en prendra ce soir à quatre heures, on vous en prendra à la seconde marée ».

|| portugais *maré*, f., Occasion. — Du fr. *marée*, Flux, le br. a tiré *mare*, m., 1, Temps, Saison, 2, Saison favorable, (exemples dans GRÉG., Semailles et Filet, *mare ar rouëjou*, « *Le tems de tendre les filets* », et dans TROUDE, Saison, Temps). On peut admettre également bien ou que notre fr. de basse-Br. a développé le mot fr. directement, ou que, l'ayant repris au br. quant au sens, il lui donne le genre féminin du fr. — Syssém. fr. : il est *saison* de faire cela, c'est l'*heure*, il y a *temps* pour tout ; à Pléch., avoir *aussi bon temps* de, Faire aussi bien de. Inversement, en anglais, *tide*, 1, Temps, 2, Marée.

Le fr. littéraire emploie *marée*, Abondance (de blé, de vin) ; mais, s'il est possible que l'impression visuelle et musculaire d'un afflux physiologique qui bat son plein fasse, vers Noirmoutier, appeler une fille « « marée montante » à cause de la glorieuse poitrine qui, dès sa puberté, souleva son corsage comme un flux », ELDER, *Peuple*, 162, c'est plutôt le schéma du guindage d'un pont-levis qui fait dire à des ouvriers, B., -07, **la mer monte**, Je suis, Tu es, etc., en érection. — Comparer **le pont est ouvert**, La fente n'est pas boutonnée, parlant du derrière d'une jupe, B., -08, pop. — L'esprit, tendu vers une image universelle, (fente, érection), mais hanté par une locution professionnelle, (pour un Brestois *marée* et pont-tournant de Recouvrance sont des préoccupations quasi-professionnelles), exprime volontiers l'un par l'autre dès qu'un mot qui leur est commun peut faire l'office ; et si ce mot doit être saisi en deux sens plus ou moins divergents, le résultat, un à-peu-près, une métaphore surtout verbale, ne laisse pas de plaire (3).

d'où avoir au cou la couleur de la mort, LE BRAZ, *Mort*, 1, 152, 166, II, 158, 252, — ce qui répond au fr. avoir les ouïes pâles, D'HAUTEL, II, 180.

(3) Autre exemple de verbalisme professionnel : *nager comme un fer à repasser* = Aller au fond comme du fer + garde-côte surnommé fer-à-repasser, *Bull. Soc. Lingu.*, XXIV, 353.

lait glacé, m., Lait figé au moyen de présure, mais non cuit : « *Le lait caillé est celui qu'on a aigri en 24 heures, par un peu d'autre lait caillé qu'on y a mis ; ou qu'on a laissé sans levain pendant 40 heures : celui qui s'est figé ou qui a pris, par présure, est doux, & nous l'appellons, lait glacé, avant de le couper & de le cuire ; Caillebottes, quand il est cuit* », CILL., 304, qui fait de cette notice un thème fr.-br. ; mais il se trouve que la traduction de *lait glacé* est omise : le texte br. dit seulement : Le lait qui s'est figé par un peu de présure est « doux », l'appelons-nous, d'abord, et, après qu'il est coupé et cuit, « lait-caillé ». — Comparaison prise de l'eau figée par le froid.

lait mari, m., Lait tourné : « *Lait mari* », GRÉG., 559 ; CILL., 212 ; CILL. le rend par « Leah tro », (lait tourné), et ajoute « *vers Pontivy il signifie, Caillebotte* » ; « *il* » s'entend du br. « leah tro » ; en effet, Grégoire (de Rostrenen, assez proche de Pontivy) connaît « leaz tro » = Caillebotte, et traduit *lait mari* par « læz bourjon », (lait bourgeonné) ; || *lait-mari*, « petit-lait », COUL., STMLEUX, c.-à-d. Lait dont on a séparé la partie solidifiable (4). — Dans ces deux sens le sématisme est le même, lait brouillé, fâché ; du fr. *se marir*, Se fâcher. En effet, si le br. dit d'un ciel pommelé *leaz cauled a so en oabl*, Il y a du lait caillé au ciel, GRÉG., 738, et l'Anjou qu'il est *caillebotté* et qu'il *caille de l'orage*, St-Malo et Dol (et la Normandie, MOISY) disent que le temps *se chagrine*, et qu'il *se marrit*, Se couvre, Devient pluvieux, (LECOMTE, 118, 140). Quand l'Anjou dit que le temps *se groussit*, Se couvre, c'est sans rapport avec le *gros temps* des marins, mais analogue au temps qui *caille*, puisque le Lait caillé est dit *gros-lait*, en basse-Br., 1732-1922, (GRÉG., 559 ; SOUVESTRE, *Fin. en* -36, 214 ; Prima, *Mablouis*, 121 ; B., 80-22 ; Pt-Scorff, -98). Quand un texte de Nevers, 1424, (GODEFROY), parle d'un temps « mat et pluvieux », ce *mat* me semble synonyme de Compact et apparenté à *maton*, Lait caillé, (non pas à *mat*, Flétri).

rivière, f., dans une marelle, Rectangle où le joueur

(4) A Doll la définition de LECOMTE « Lait doux bouilli auquel on ajoute de la farine, du lait baratté, et, au besoin, des œufs » semble un fort abus de sens.

ne doit ni mettre le pied, ni pousser sa pièce ; B., 90-98, pop. — Image, qui sert aussi, ainsi que celle de *puits*, dans des jeux de société, au jeu de l'oie notamment. — Syssém. : *noyon*, Limite au delà de laquelle la boule se « noie ».

ALIMENTATION

faire cuire le lait, Améliorer le lait au sein de l'accouchée : « On accable le sein d'un cataplasme de farine de graines de lin, ce dernier ayant, paraît-il, la précieuse propriété de *faire cuire le lait* », CARADEC, *Préjugés br.*, Ac. B., 80-81, 488. — *Cuire* équivaut à *Rendre* plus épais.

mettre sa tête dans un sac de farine, Faire une bonne affaire, (notamment un bon mariage) ; B., -03, d'une femme qui l'a appris à Quiberon. — Semble additionner deux idées, d'être comme un rat dans de la farine, d'Avoir tout le bonheur possible, et d'« avoir la tête dans un sac », « mettre sa tête dans un sac », Ne vouloir penser qu'à un seul sujet (1). Rapprocher *manger son pain dans sa poche*, (dans son sac à vivres), Manger seul, Vivre à l'aise en égoïste, P.-J. LEROUX, D'HAUTEL.

pétrir la pâte, Se battre en rixe ; B., -98 ; | *Dép.*, 6-11-98, *Duel de matelots*. — « Fracasse prend à deux mains son rond baston ferré, esperant paistrir vne tourte du corps du Centaure ; mais, ayant les nerfs aussi durs que metal, telle matiere ne seroit pas propre pour estre fricassée en vne poisle », *Merlin Coccaie*, (1606), 784 ; — *gâte-pâte*, Lutteur redoutable, Cladel dans RIGAUD. — Cf. *battre qqn comme plâtre*.

(1) Cette dernière locution (avec *avoir* et *mettre*) se lit chez M^{me} de Sévigné en 1675 à des dates rapprochées ; la métaphore est assez obscure ; mais le sens est clairement différent du « ne rien voir, ne rien entendre, être dans une ignorance complète de ce qui arrive » que lui veut LITTRÉ, car M^{me} de Sévigné exprime que, si elle reste à Paris, c'est anxieusement pour avoir les nouvelles de la guerre en cours,

pain de fromage, m., Fromage à forme de pain : « ce soir sur un pain de fromage | La hir et moi nous fimes Rage | Le vin moussait sous notre né | Le pain ne fut pas épargné », Le Laé, lettre, 1770.

pain de géomon, m., Entremets au suc de lichen blanc (*Cetraria islandica*) qui se cuit dans un moule ; B., 65-02.

tourte d'oing, f., Bloc de saindoux ; en pays trécorois : « un monstrueux pâté de cochon, comparable, pour la forme et la grosseur, aux tourtes d'oing dont s'enorgueillissent les cuisines de ferme du pays plestinais », LE BRAZ, *Contès*, 214 ; cf. LE BRAZ, *Mort*, II, 96.

Le fr. a *pain* (de beurre, de savon, etc.) ; *pain* (de vieux oing, pour graissage) ; *tourte*, Gâteau de marc de divers fruits ou graines (pour engrais), LAROUSSE ; *gâteau* (de cire) ; *fromage*, Tourte d'argile sous le creuset du verrier, LAROUSSE.

Ces images, interchangeables, désignent ce qui s'émoule, ou ce qui se découpe en rouelles.

macaron, m., 1, Bouse humaine plaquée sur le sol ; Quilb., 06-19 : « Tu parles d'un gros macaron ! » ; — 2, Tache de merde sur une queue de chemise, ou dans un drap de lit ; Ch.-Faou, 80-92 ; || paysans nantais, -16. — L'image est prise de la forme et aussi de la couleur des macarons, gâteaux circulaires qui se vendent collés sur du papier comme une table de Pythagore ; le sens 2 rappelle aussi que ce papier est blanc ; *macarons*, Crottins de cheval, à Louhans, exagère la troisième dimension de l'image. — Métaphore analogue sur *bugne*, (sorte de beignet), à Lyon, PUITSP. 90-03.

cuigne, m., Postérieur humain ; Quimper, Quimperlé, Bann., Rosp., 80-13, pop. — KERVAREC note *quigne*, Dos, du br. *kein* ; je ne crois ni en ce sens, ni à cette étymologie. — C'est une métaphore prise de la rondeur rebondie du *cuigne*, sorte de Fouace grossière peu sucrée, Petite tourte ronde de Cornouaille. — Syssémantiques : **galette**, dans *jouer à tossé-la-galette*, B., 78-22 : les enfants dansent une ronde en chantant « Les pigeons sont verts, Ils sont verts et gris, Tourne ton dos, Marie ! » ; un des danseurs fait demi-tour, et on continue ; une fois tout le monde à l'envers, l'un dit : « Portez la galette au four ! » ; on rétrécit le cercle et

on s'entreheurte (*se tesse*) en hurlant « Tosse ! Tosse la galette ! La galette est-elle cuite?... Oui ! Non ! » ; jusqu'à ce que, par lassitude, la galette est cuite ; || à St-Malo, les enfants dans leurs jeux se voient condamner à frapper de leurs fesses un mur en disant « A la galette chaude ! mon cul brûle », *Rev. des trad. pop.*, -92, 40.

crêpe, dans *prendre* (et *donner* ou *payer*) un plat de *crêpe*, locutions de voyous brestois, -05, au même emploi où LAURENT, *Habitués des prisons*, 102, signale *prendre un plat* ; cf. *se retourner la crêpe*, Capoter (en avion), aviateurs à Miramas, mai 18 ; *être de la crêpe*, Etre en débauche, Anjou, à peu près synonyme d'*être du cul*, S'être voué à Vénus. — C'est par *flan*, sorte de Tarte, prononcé *flian* vers Louhans, *fliou* à St-Claude, que j'expliquerais *fian*, m., Cul, en argot bellaud du Jura (2). — La crêpe et la galette sont circulaires et plates ; la miché, maflue, allongée, fendue : *miche*, f., Cul ; employé par Richépin, *Gueux*, (-81), 181, recueilli en -19 au 16^e chasseurs, ce nom est parallèle et inverse à *miche à fesses*, Pain de luxe d'une livre, PUISPELU -03. (3). — A Quimperlé et Ch.-Faou, -02, on dit *faire des crêpes avec une femme*. Faire l'amour ; c'est un chevauchement de ce que nous venons de voir avec la locution usuelle synonyme *faire des gaufres*, qui a du sens.

faire des galettes, Faire des ricochets sur l'eau ; B., 65-97. — Ne sort pas du *galette* ci-dessous, mais directement de *galette*, synonyme fr. de *crêpe* : même chez nous, la « tuile » à faire les crêpes s'appelle *galettoire*, *galettière*. Le br. dit *ober krampwez*, (faire crêpes), Faire des ricochets, Kerity-Paimpol, -10. La métaphore, prise de la pâte qu'on jette et aplanit en rond sur la tuile, exprime la rondeur des nappes que la pierre pose en courant et qui s'élargissent.

galette, f., Galet plat, circulaire autant que possible, (ou à défaut, Petite tranche d'ardoise, etc.), propre à

(2) Et non, avec DAUZAT, *Argots de métiers*, 104, comme une forme dérivée de *fiente*.

(3) Le bas-langage a ensuite dédoublé *miche*, Cul, en *miches*, Fesses ; cela avant -61 en Voironnais, où BLANCHET note *miège*, f., Fesse. — Rapprocher en Normandie *michette*, f., Sein de jeune femme, et ses galants dérivés *michotter*, *michottier*, moisx. — Mais l'argot espagnol *miché*, m., « Parties génitales de la mujer », *Besses*, dérive de *micho*, Chat.

ricocher sur l'eau ; B., 85-92. — Le fr. *galette* dérive de *galet* de grève ; mais ce dernier est fort peu populaire à B. ; en tout cas jamais on ne * « s'asseoit sur les galettes », mais sur les *galets*, plus souvent sur les *cailloux de la grève*, où on cherche soit des *billettes*, rondes et jolies, (pour jouer au *toulic*, aux Osselets), soit des *galettes*, (pour faire des ricochets). Libre au Centre d'appeler le Jeu de galet *jeu de galette* pour la raison qu'il aura voulue ; notre *galette* est, ou bien, A, une métaphore prise des gâteaux ronds et plats, et spécialement des *galettes* de la marine, Biscuits de mer, du temps qu'ils étaient ronds et plats, ou, B, une métonymie tirée de l'utilisation susdite. Arguments, en faveur de A : le caillou à ricochets est une « soupe », c.-à-d. Lèche de pain, *sopa* en espagnol, *soupeto* chez MISTRAL, *supeute* en Saintonge, (cf. *soupette*, « ricochet », à Cancale, où le mot aura été importé) ; en faveur de B : il est une « écuelle » chez MISTRAL, *escudeleto*, non qu'il soit concave, mais parce qu'il fait des écuelles comme on dit à Louhans.

cuigne, m., Imbécile ; Aud., -01 ; Quimper, KERVAREC ; « Les termes injurieux espèce de *cuigne*, p'tit *cuigne*, servent fréquemment à nos commères de qualificatifs pour désigner le prochain », à Quimper, PICQUENARD, 13-8-11 ; — « un parfait Jeanfesse, un nigaudouille, un *cuign* », à Penmarc'h, DUPOUY, *Scrafic*, 365. — Malgré l'exemple du fr. *cul*, je ne crois pas nécessaire de voir cette métaphore greffée sur celle de *cuigne*, Postérieur ; le fr. offre plusieurs mots où Imbécile est tiré directement de Gâteau de boulanger : ce sont *tourte*, *tarte*, *galette*, bien connus ; c'est *crêpe*, (4) ; c'est *gaufre*, f., Toulet, *Béhanzigue*, 152, 154 ; j'interprète de même « une croquette », une Sotte, en parler de Barbizon, GONCOURT, *Manette Salomon*, CLII ; et *pas-cuit*, Inintelligent, à Champlemy (Nièvre), -01. Lyon et St-Etienne, pays de la « bugne », Beignet, ont aussi *bugne* et *bugnasse*, f., Benêt, PUISPELUX -03, et PRAJOUX, *Stéphanoiseries*, 226. Le br. emploie *panen*, (azyme, HENRY,

(4) *Poilu*, 189. Est-il indispensable de traiter de faute d'impression l'apax *un crépé* ? Je trouve dans le Jura *crépé*, m., Gâteau (de fleur de farine) mince, MONNIER, *Mém. Soc. Antiqu.*, V (1823).

Lexique), Sot, exemple dans Le Laé, *Morin*, v. 1335, tout comme *tartes*, (tarte), Sot, *ib.*, v. 1123.

Notre fr. régional emprunte au br. deux mots qui semblent à classer ici : l'un **fuistic**, « Drôle parce qu'étranger » ; exemple « Vous êtes fuistic, vous ! », Pt-l'Abbé, -13 : par la prononciation de basse-Cornouaille, où *fui*, *fi*, répond au br. plus général *c'hwí*, ce *fuistic* nous renvoie à *fistoc'h* = *c'huistoc'h*, Grosse et grande galette en haute-Cornouaille, GRÉG., 446 ; — l'autre, **flao**, adj. et s. m., Idiot, à Quimper, KERVAREC, *flaou* et *floou*, idem, en région de Bannalec, 85-12 ; (cf. *flaouen*, Fille dévergondée, en br., à Meslan, LE GOFF) ; ce *flao* semble parent du fr. *flaon*, *flan*, (sorte de pâtisserie), Imbécile : « une bande de flans », Barbusse, *Feu*, 106. — On se demande même si *croquant* (dans Froissart), *croquant* (à partir du 16^e s.), Paysan, n'est pas à rattacher à ce sématisme : à Plouay, le br. emploie *koegn*, Paysan, LE GOFF, — autre forme de *kuign* ?

Il semble que cette série sémantique a pour pendant la série inverse où des pâtisseries sont dites *bourdes*, *bétises*, *colifichets*.

Je ne saisis bien l'idée mère de notre première série que si je savais que les gâteaux aient évoqué par leurs formes quelque chose qui signifie Sottise. Charbot, *Dict. dauphinois* (1720) disserte sur l'échaudé triangulaire, en forme de pubis féminin, dit *cordey* ; sa dissertation est fort aventureuse. Mais à Rennes en 1574 se vendait une « tarte à deux visages » (*Ann. Br.*, XX, 229), qui portait peut-être figure de sot. Peut-être le premier nom, déclencheur des autres, a-t-il été celui d'un gâteau que la cuisson boursoufle et rend si plein d'air qu'un grand crâne d'idiot sans cervelle lui est comparable.

six-semaines, m., et **pain de six semaines**, m., semblent signifier Sot, ou tout au moins Dupe, dans l'emploi suivant : « Elle a [une vieille femme riche, vivant seule] deux amies, qui viennent là, comme ça, qui lui apportent des fleurs, je voudrais que vous verriez ça l'embrasser ! Quand elle sera malade, c'est moi qui vous dis, celles-là elles viendront là et elles prendront ce qu'elles voudront : elle sera faite comme un six-semaines. — Comme quoi ? — Comme un pain de six semaines qu'elle sera faite, je vous dis ça », une Guingampaise, -20. — Cf. *frais comme un pain de six semaines*, Pas frais,

Dol, LEC., 234 ; (dans l'usage qui m'est parvenu, *fail* pouvait être un substitut de *frais*, sans que changeât le sens Dupé). — Mieux, cf. : « paquet de pain-de-six », Individu inerte, B.-REBIAB, 24 Heures, 101 ; « t'as une gueule en pain de six », une Figure « terreuse et blafarde », le Visage « culot », *ib.*, 160 ; le déterminant *de six semaines* paraît ainsi un superlatif adapté à *pain* pris pour synonyme de *tourte*, (et non un soustractif à la valeur du pain comme dans la locution doloise) ; et dès lors voici le syssémantique immédiat de ma phrase guingampaise : Les agents « l'ont poissé [arrêté, « fait »,] comme une crêpe », CARCO, *Innocents*, 26, parlant d'un apache trahi ; c'est-à-dire Comme un sot.

gâteau, m., Coup de poing ; B., 92 - 01, pop. : « J'te vas coller un gâteau. » — Syssémantiques fr. : *pain* et *fouace* dès 1606 : « le geant ne laisse de se mettre en devoir, & lancer coups à gauche, à droite, mais souuent en vain, le Centaure lui dōnant de la fouace pour du pain », *Merlin Coccaie*, (1606), 784, c.-à-d. lui rendant tue pour assomme. — Si *pain*, ni *fouace*, n'évoquent très nettement l'idée d'extrême dureté, si *croquignole*, (pâtisserie), Coup sur la figure, dans Rabelais, en parle davantage, on est frappé de voir servir à désigner les coups de poing *talmouse*, (pâtisserie crémeuse), dans Villon ; *dariole*, (pâtisserie légère), chez D'HAUTEL ; *flan*, (pâtisserie mollette), à Paris, -99, mot pop. et d'étudiants ; *gaufre*, (pâtisserie légère), à Troyes, -90, gamins de la rue ; *tarte en pommes* chez OUDIN (1656) ; *tarte* dans le *Matin*, 19-6-12, p. 1, *Fantasio*, 1-6-17, p. 626, c. 2 ; *tartine* (libre dérivé du précédent), à Troyes, -90, gamins de la rue : la métaphore de ces quatre derniers synonymes doit être prise d'une pâte qui gonfle comme fait la bigne d'un coup sur la chair ; elle caractérise par une image culinaire comique l'image plus vague de *soufflet*, métaphore prise sur des « soufflures » qui se produisent dans des arts techniques. HDT estime cependant la *bigne*, Enflure, (attestée depuis 1378), antérieure au *bugné*, Pâte frite, (attesté depuis 1322), devenu *beignet*, Coup (attesté depuis OUDIN 1640), et croit que ce *b-beignet* de cuisine est une métaphore sur cette *bigne* ; je ne puis décider si ce mot conspire avec les autres par une concurrence ou par un retour. Ce qui semble bien, c'est que *casse-museau*, *Talmouse*, est antérieur à *casse-museau*, Coup de poing, et

que ce nom donné à la molle talmouse ne parle pas de casser la tête (5).

avoir des mains de bouillie, Laisser échapper trop souvent ce qu'on porte à la main; B., 80-00, bourg. — Au même sens Lyon dit *avoir des mains de beurre*; PUISP. -03, explique : « les mains graissées de beurre étant glissantes ». Mais cette explication ne semble pas convenir à propos de bouillie; convient-elle même pour l'anglais *butter-fingers*, (doigts de beurre), qui a le sens, plus général, de Mazette? La bouillie, molle, est une viande sans muscle. Un boudin est un doigt sans os : des *doigts de gogues*, (... de boudin), dit le Centre, au sens de nos « mains de bouillie ». — La bouillie a une autre façon encore de ne pas *tenir*, qui est de ne pas durer : « Il faut des écrits, les promesses c'est comme la bouillie au ventre d'un pauvre homme, ça ne tient pas », propos de pêcheur à Concarneau, *Matin*, 17-8-09. M^{me} de Sévigné, 22-4-1671, cite ce mot de Ninon de Lenclos, que Ch. de Sévigné « est une âme de bouillie. »

avoir un œil qui trempe la soupe et l'autre qui la renverse, Etre louche; B., -01, pop. — *Tremper la soupe d'une main et renverser la bouillie de l'autre*, idem, à St-Remy-du-Plein, LECOMTE, est une addition algébrique de nos deux verbes avec deux compléments qui se contenteraient d'un même verbe, addition malavisée puisqu'il s'agit d'exprimer que les deux yeux se contre-carrent.

bouquet-de-beurre, m., Bouton d'or, *Ficaria ranunculoides*; B., Plabennec, Le Faou, 60-99, pop.; Quimper, Quimperlé, Bann., Rosp., 80-12; Vannes, -09. — **fleur de beurre**, f., idem; B., 87-02, pop.; Aud., -01; || *fleur au beurre*, idem, au point 272 (Belgique), ATLAS, et *butter-cup*, idem, en anglais.

bouquet-de-lait (*bukédle*, *bukelle*), m., Primevère à fleur couleur crème, *Primula grandiflora* et *Primula variabilis*; basse-Br., TROUDE, *fr.-b.*, -69, 723; très usuel, B., 80-18; Quimper, Quimperlé, Pt Aven, Bann., Rosp., 80

(5) Dans 1^{re} *Harangue... Sarcelles* (vers 1755), c'est d'un vi-age en belle santé que parlent les vers « votre frimouse | Qu'on prendroit pour une talmouse ».

-12; Vannes, -09; || haute-Br., sans localisation précise, ERNAULT, in *Flore*, IX, 74. — **fleur de lait**, f., idem; Ch.-Faou, 01; | « Les Bretons les appellent *fleurs de lait* », LOTI, *Yves*, LXVIII, parlant de Toulven près Bann.

Ces quatre noms se présentent presque toujours au pluriel, parce que ces fleurs en leur saison abondent, et surtout les deux noms de la primevère, parce que le populaire ne s'intéresse guère à cette fleur que pour la mettre en bouquet.

C'est pour cette raison aussi que dans le Centre, le bas-Maine, à Bain (ORAIN), à Pléché., Fleurette se dit *bouquet*. Ce mot patois a passé en br. pour toute fleurette et entre autres pour la primevère, *boked-leaz* (bouquet-lait); dans le fr. de basse-Br. je n'ai pas à l'oreille qu'on dise jamais *bouquet* pour Fleur. On ne saurait prétendre cependant que *bouquet-de-lait* soit du br. traduit, car je ne trouve pas en br. le répondant de *bouquet-de-beurre*, (le br. nomme le Bouton d'or *pao-bran*, c.-à-d. patte de corbeau), sauf ceci que *bokéjo baraaman*, (fleurs [de] pain-beurré), désigne la Primevère, à Lannion, *Flore*, IX, 78; mais le patois *bouquet*, Fleur, a dû cesser de plaire de bonne heure, 17^e, 18^e s.? et ne subsiste que dans deux emplois stéréotypés, où même *fleur* l'évince parfois.

A Brest, en ville, on comprend à tort *bouquet-de-lait* = fleur servant à faire des bouquets à l'époque où on va boire le lait de mai. Les jeunes citadins vont par bandes, le 1^{er} mai, dans la campagne, et rapportent, suspendues à la boutonnière ou à une « badine », des bottes de primevères. Entre bandes de gamins on se crie « Des bouquets 'l lait ou des coups de poing! » et on en vient aux mains pour dépouiller la bande déjà fleurie. — Des Hennebontais, -11, nomment la Primevère **bouquet de mai**; c'est sans doute parce que, à Lorient, « le coucou ira chier sur votre maison si vous n'y mettez pas un *mai* dans la nuit du premier mai », *Faune*, II, 96, dicton où *mai* me paraît signifier Bouquet de primevères.

caillebottes (*kăyibôt*, et plus souvent *kăibôt*, et aussi *bôt*), f.; 1, Inflorescences d'obier, *Viburnum opulus*; Vannes, -09; Quimper, PICQ.; || CAYOT-DÉLANDRE, *Morbihan*, 295, signale près Malestroit, -47, une *lande des Caillibottes*, dont le nom aurait « peut-être rapport aux compartiments du camp [qui fut jadis dans cette lande] »; je penserais plutôt à des obiers; *caillibotte*, LE MIÈRE, ORAIN; *caillibottès*, COUL.; en fr., *caillibotte*, ENCYCL. MÉTHOD. (1791); *caillebot*, dialectal, LITTRÉ, HDT; — 2,

Inflorescences d'hortensia, *Hydrangea hortensia* ; Plabennec, 65-69 ; B., 80-11, plutôt pop. : « Demandez des caillibottes pour orner l'autel » ; Aud., 85-00, bourg. Au singulier, *une fleur de caillibottes*, (mal fleurie, fanée, ...) ; l'arbuste, *le plant de caillibottes*. — **caillebottier**, m., *Hortensia* ; Plabennec, 65-69 ; || Obier, ORAIN. — Le passage de 1 à 2 est une extension de sens : les deux fleurs sont en boule, celle de l'hortensia dix fois plus grosse. La fleur d'obier, dite aussi *boule-de-neige*, rappelle, en plus rond, surtout par sa couleur, les caillots de lait cuits dits *caillebottes* en Br., Anjou, Normandie ; *caillebot*, Caillot (de sang) était fr. dans FURETIÈRE 1690.

chibichou, m., Crasse odorante qui a demeuré entre les doigts de pied ; B., 60-98, une famille bourgeoise. — Image prise d'un fromage : « *Le Chivichou*, ce fromage piquant si cher à Henri de Béarn », *Musée des familles*, XXXVI, 124, voyage dans les Landes ; *chibichou*, Fromage de chèvre, fabriqué vers Poitiers (à Montbernage) et Couhé, et aussi à Neuville, B.-FILLEAU, LITTRÉ. Le prononcé *b* (= *v*) doit être gascon ; le mot a pu venir à B., vers -30, de Rochefort, autre préfecture maritime ; en 80-98 l'étymologie est ignorée et c'est avec dégoût qu'on dit d'un camembert « Il sent le chibichou ». — Images analogues : *fromage*, Smegma, en termes de physiologie (6) ; — *boîte à fromage*, Soulier ; 16° chasseurs, 71° inf., -19 ; — *gruyère*, Pied, Poilu, 256 ; — *ramequin*, (gâteau au fromage), Soulier, soldats suisses, GRANGER, Schw. sold., 68.

couper l'aiguillette, Se battre en duel ; GRÉG., au mot *éguillette*. — D'où, mot pour mot, en br. *trouc'ha an acuilhetenn*, GRÉG., aux mots *batre*, *cartel*, *défier*, et *duel*, où il l'explique, « *veut dire métaphoriquement, se mettre la peau & le corps en éguillettes, se couper le filet* » ; on a aussi *sevel acuilhetenn divar ur re*, (lever aiguillette de dessus qqn), le Fouetter jusqu'au sang, et *tenna coreenn da ur re*, (tirer courroie à qqn), le Fouetter, GRÉG., 428. — L'*aiguillette* est une Tranche longue et mince de peau, de chair, et TRÉVOUX parle de barbares arrachant « la peau du dos par aiguillettes ». Cette image culinaire,

(6) *Smegma*, savon, est lui-même métaphorique, mais seulement visuel et tactile.

d'autant plus basse qu'elle traite la chair humaine en viande animale, a dû être usitée par des soldats à propos des coups de sabre ; elle a ensuite exprimé le duel par son beau travail, non sans hyperbole vantarde.

bœuf d'Irlande, m., Viande de cheval : « *Du beuf d'Irlande*. Bévin-marc'h. qyc-marc'h. », GRÉG., 91 ; (*bévin* = *qyc*, viande ; *marc'h* = (de) cheval). — Le vieux-fr., et le br. du temps, confondaient constamment *Islande* et *Irlande* ; voir ERNAULT, *Gloss.*, 341, (y ajouter *amañ Island*, Beurre d'Irlande, GRÉG., 92). L'abondance des chevaux en Islande est notoire ; les Islandais sont donc accusés ou d'être hippophages, ou de ne savoir servir au moruyer que du cheval en guise de bœuf. — A Belle-Ile. « Le Congre peut être considéré comme le bœuf du pays. On en fait d'excellente soupe et des ragoûts », « il s'en fait une énorme consommation : c'est le bœuf du pays », CHASLE, 63, 241.

pigeon, m., Conserve de porc, Lard conservé ; 48° inf. (Guingamp), -05 ; || idem aux 71° inf. (St-Brieuc), -18, 125° inf. (Poitiers), -12. — Cette locution est taillée sur le même patron que *pigeon de Terre-Neuve*, m., Morue salée, 81° territ. (Nantes), -16 : mais il lui manque ici un déterminant, **Terre-Neuve*, ou toute autre terre de maigre vie, où le voyageur se souvient d'une viande délicate de son pays. — Cf. *pigeon ficelé*, Paquet de couenne de lard ficelé vendu chaud à bas prix, PUITSP. -03. — On avait déjà *poulet de carême*, Hareng saur, DELVAU, Hareng blanc, LITTRÉ, *Sup.* ; *oies de carême*, Haricots, *Bas-Maine*, 529 ; en anglais dialectal *Yarmouth capon*, Hareng saur, en 1790, WRIGHT, *Engl. Dial.* Des Français prisonniers en Allemagne, trop privés de petits pois de primeur, ce « légume bien tendre » célébré par une chansonnette, baptisent *légume bien tendre* leurs Harengs de conserve, *Poilu*, 285.

Des moruyers des environs de St-Brieuc, -18, nomment *raquettes* les Naus, ou Noues, de morue ; la meilleure explication que j'en trouve est que *raquette*, f., plus ordinairement *roquette*, est le nom de la Perdrix de montagne ou Gelinotte, petite perdrix grise, (sur la présence de laquelle en Br., on verra ORAIN et *Fur. Br.*, V, 78, 108, 153) ; là encore il faudrait sous-entendre un déterminant, **de mer* ? La sole est dite *perdrix de mer*.

Par retour de la plaisanterie ironique qui améliore du

poisson sec en l'appelant viande, une population maritime, le Léon, nomme « *burlesquement* », *moru menez are*, (morue des monts d'Arrée), le « *beuf salé, & fumé, à la mode de Leon* », GRÉG., 840. D'autres côtiers, à DoV, nomment *soles de guéret* les Tranches de bouillie fricassées, LECOMTE.

lapin écorché, m., Nouveau-né maigre et violet ; B., -89, bourg. — Cf. *chat-grillé*, *Enfant chétif*, v.-o.

poisson fendu, m., Amateur de spiritueux : « Merci, non ! Je ne suis pas un poisson fendu comme Nez-Cassé ! », propos d'un homme de St-Guérolé refusant de la fine, GÉNIAUX, *Océan*, 123. — Est-ce parce qu'un maquereau sauce madère doit être fendu et qu'un poisson fendu est soupçonné d'aimer l'alcool ? Mieux : parce que le sel donne soif, *Bec-salé* est un sobriquet d'ivrogne, et parce que, pour saler la morue, on la fend. Un moruyer est quasiment un homme salé : « Ce vieux houro-là [*houreau*, 1, Béliet, 2, Homme tétu] jure pus salé qu'un trancheur de morue, quand il est chaudeboiré [ivre] », AMÉRO, *Tour de France*, III, III, p. 580.

écailler des vieilles, Confesser de vieilles femmes : « *Ecailler des vieilles* [*Labrus bergylta*, poisson]. *Disqanta grac'hed* (*il se dit figurément, pour confesser des vieilles.*) », GRÉG., 313. — La métaphore *écailler* n'est que l'adaptation de l'image usuelle *éplucher* à l'image d'un poisson. La métaphore est la même dans *disqanta* et dans *écailler*, comme le calembour est le même dans *grac'h* et dans *vieille*. Ce calembour ayant déterminé la métaphore (7), et le poisson vieille étant particulièrement léonard, la locution a chance d'avoir été bretonne d'abord, puis traduite.

bek-chuk, (tête de suçon), m., Sot ; Quimper, -20, vocatif injurieux, employé même par tels demi-bourgeois qui affichent mépris de la langue nationale. — Image prise des formes sans noblesse que le nourrisson donne à son sachet de pain en le suçant.

la grève des dragées, f., la Grève longue d'environ

(7) *Eplucher des écrevisses* ne signifie pas Dire du mal de qqn (*Faune*, XII. 109), mais Faire un travail intellectuel subtil, aigu et peu nutritif, Charron, *Sagesse* (éd. 1642), p. 742, M^{me} de Sévigné, V 266, VIII, 74, 345.

une lieue entre le Petit-Mont vers Port-Navalo et le Grand-Mont vers St-Gildas ; (en br., *er Fojo*) ; Pt-Navalo, -13. — Les *dragées* sont les Galets arrondis, (dits *billetes*, à B.). A Lyon le morceau de houille reçoit, selon sa grosseur, cinq noms ; *dragée* est troisième grosseur, PUITSP. -03, 90.

chocolat de terre, m., Noix de terre, racine bulbeuse comestible du *Bunium bulbocastanum* ; B., -00, enfants, pop. — Métaphore de couleur et de forme tout ensemble, prise des crottes de chocolat.

quart, m., Gorgée d'eau de mer avalée malencontreusement, au bain ; B., 86-08, commun : « Tu 'as boare un quart avé moa ! », Je vais te faire boire de l'eau. — Image, (non de mesure, encore qu'il ne s'agisse, évidemment, pas des « dix-huit seilleaux » que Panurge, dans la tempête, déclare avoir bus, Rabelais, IV, xix), mais de la lampée qui est le contenu du « quart » de fer-blanc des armées de terre et de mer ; ironie aussi, car la mer n'est pas de vin.

tasse, f., idem ; Pt-Navalo, -13, jeunes gens non marins. — Même sématisme : la « moque » ou « bolée » de cidre de haute-Br. est dite *tasse* ; sa capacité est d'un demi-litre.

Ces deux mots remplacent synonymiquement et précisent *boire un coup*, au même emploi. — Ils sont sans parenté avec *la grande tasse*, la Mer, litote ironique sur la vastitude et la profondeur de ce vase. On dit d'ailleurs usuellement, à B., *boire un coup à la grande tasse*, Se noyer ou Se presque noyer, *se promener sur la grande tasse*, Naviguer. Cette espèce de grande tasse n'est pas exclusivement maritime : René de Champagne, sous Charles IX, attirait des protestants et « les faisait jeter dans un vivier très profond, qu'il appelait sa grande tasse », LA COMBE, *Dict. d'anecdotes* (1817), I, 241. Nous disons, aussi usuellement, *la grande baille*, *la baille*, la Mer. — On pourrait rapprocher les paroles de Morin dans son bénitier, appelant le Diable pour l'y noyer : « Je te prépare ta tasse », texte de Toulouse, 19^e s., G. E., *Vie ... Le Laé*, 277 ; — mais le plus vrai syssémantique est *aller prendre un bol d'air*, Aller respirer la brise du large, B., 70-13 ; || « Dehors, il avala un grand bol d'air », Chateaubriant, *Brière*, 343 ; entendu à Paris, -24.

VÊTEMENT

pomme de fil, f., Pomme (d'espèce à déterminer) : « *Pommes de fil*. Avalou neudecq », GRÉG., 738, (c.-à-d. pommes filues, filandreuses), article rangé, non parmi les qualités de la pomme, mais parmi les variétés de pommes ; d'ailleurs, le qualificatif déclare assez cette pomme mal comestible ; — cf. *filasse*, Viande filandreuse et sans goût ; — « Ouf ! j'ai soif comme si je mâchais de la laine », Richepin. — *De* = Qui est comme ; voir Préface.

filet, m., *Fucus loreus*, algue filiforme ; Roscoff : *Comptes-rendus de l'Ac. des Sciences*, -69, 1254. — Synonymes : *lacets* (Char.-Inf.), *lachets*, *lachets plats* (Manche), *Flore*, XI, 190.

lacets de souliers, m., *Chorda filum*, algue filiforme ; B., -84, souvenir individuel ; || *lachets*, *lachets ronds*, *filet marin*, *Flore*, XI, 191.

Le br. a *filitt*, Algue filiforme, PELLETIER (1752) ; « La récolte du « filitt » » à Roscoff, *Dép.*, 17-10-06 ; *filitt*, *Himanthalia laurea*, DANOIS, *Ann. Br.*, XXV, 551. N'y eût-il pas identité botanique entre ce *filitt* et l'un des deux *filet* précités, le déterminant *loreus*, *laurea* indique l'identité sémantique. *Filet*, quoique non signalé avant -69, me semble étymologique : *filitt* aura été emprunté de bouches qui prononçaient le *t* de *filet* (1).

crêpe de dentelle, f., 1, Crêpe de luxe, d'une pâte particulièrement fine, rectangulaire (environ 8 × 15 cm.) sauf aux deux bouts, que terminent en frange des sortes de doigts ; vendue à la douzaine ; B., 85-96 ; Morl., (on en vend sur le quai en gare le long du train), 87-98 ; se nomme aussi, à B., (où on n'en fabrique pas), 85-96, *crêpe de Quimper* ; — 2, Oublie parfumée, cassante, vendue à la douzaine en boîte, sorte de conserve portable qui ne retient que peu de chose

(1) En br., *sklavarc'h*, m., *Chorda filum*, Kerlouan, jeunes goémonniers, -23 ; sans doute même mot que *skawarc'h*, *Crithmum maritimum*, Percepierre.

du sens 1; Quimper, -22, (à cette dernière date on ne vend plus à Quimper de « crêpes de Quimper »). — Ma définition 1 convient peut-être aux textes suivants, (sinon, on comprendra Crêpe fine à bords festonnés pour cadeaux et jours de fête): « Songez < ... > aux crêpes à dentelles », Laennec, lettre à sa belle-maman, 1797, dans ROUXEAU, *Laennec avant 1806*, 116; et, souvenirs sur Tréguier 65-68: « les crêpes de dentelles du pardon de Saint-Marc », P IMA, *Mablouis*, 29; « ils avaient tous fait grève [le jour de st Marc] et refusaient les crêpes à dentelles et le gros lait caillé à leurs clients », *ib.*, 121; « On mangea encore quelques crêpes de dentelles avec des caillebottes », près de Tréguier, le dimanche gras, *ib.*, 277.

L'image n'est pas prise de *dentelle* au sens Tissu transparent, ou transpercé à plaisir, car les trous dans une crêpe sont un vice rédhibitoire (2), mais au plus vrai sens, Réseau à bord dentelé; les doigts de notre crêpe de luxe me semblent l'exagération moderne de dents plus sobres, régularisation elles-mêmes des festons que la pâte ne peut guère ne pas former sur la tuile. — Comme on dit également bien *le bord* ou *les bords* d'une jatte, le pluriel *dentelles* qu'emploient Laennec et Prima ne nécessite pas qu'ils aient, hyperétymologiquement, conçu chaque feston comme *une dentelle*, Petite dent. — *De* = Qui est comme; voir Préface.

berlinge, m., Eau-de-vie: « du cassis < ... > était servi aux femmes, un peu mêlé pour les hommes, une goutte de *berlinge* du même nom que la cotonnade rugueuse », PRIMA, *Mabl.*, 217, à Plestin, -67; — en br. « *Berlich*, m. liqueur mélangée; *berlich Montroules*, mélange de vin et d'eau-de-vie », à La Roche-Derrien, *R. c.*, XV, 348 (3); *berlanch*, Vin et eau-de-vie, Cassis et eau-de-vie, Léon, -24; || *berluche*, f., Eau-de-vie de cidre, mot de la conversation (les pancartes du cabaret portant « calvados »), Nogent-le-Rotrou, La Loupe, 90-22.

La métaphore est préparée de loin. L'alcool est du

(2) Une crêpe « aussi épaisse qu'une vilaine bouse de vache » est une crêpe manquée; mais elle ne l'est pas moins si elle « a plus de trous que le fond de culotte d'un mendiant », et la « ravauder » est aussi difficile que de « faire le neuf », LE BRAZ, *Mort*, II, 187, plaisanteries populaires.

(3) Les anciennes toiles de *Montroulez* (Morlaix) sont célèbres.

gratte-gorge : « le *gigoden* de Plestin, le *gratte gorge* », *Mabl.*, 143 ; à propos d'eau-de-vie débitée au Pont-l'Abbé, -43, « c'est bien un vin ardent, un véritable *gratte-gosier* », A. Guéraud (de Nantes), *Voyage de la Bretagne, lettres*, (manuscrit), f° 82. La poussière gratte les muqueuses, l'Eau-de-vie est de la *poussière*, LARCHEY -89. Mais, plus énergiques, d'autres images se tirent de ce qui gratte la peau. On dit bien *âpre au goût*. L'Alcool est *du dur*, *du raide*. Un vin, une liqueur *revêche*, *réche*, sont comparés à une étoffe de même qualificatif. Un alcool *râpe* le gosier ; un vin « est abominablement râpeux », Fabre et Marle, *Tribulations d'un Boche*, 29. Du mauvais vin est *du fil-de-fer*, *Poilu*, 215. La comparaison tirée de l'art des tissus se précise avec *fil-en-double*, etc. (4), d'où, par ellipse de tout déterminant, *du fil*, de la Fine Champagne, Normandie, -78 (MOISY) et Dol (LECOMTE, 112).

Or le *berlinge*, Sorte de droguet ou tiretaine, chaîne de fil et trame de laine, étoffe mixte, comporte Mélange ; *tiretaine* aussi, (CILLART traduit « *Tiretaine Berleige* »), d'où *tiretaine*, « cidre moitié pommes, moitié poires », à Trans, LECOMTE ; *berlinge* désignera donc bien une Liqueur mélangée. — Mais ceci pousse le sématisme vers un autre sens ; car ce qu'on tisse en berlinge avec de gros fil, c'est une laine rude, et, plus râpeux encore au toucher, du poil de vache, et « la laine qui forme la trame [des berlinges] grattait les mains ». *Mabl.*, 214 (5). Soit parce qu'en général, quand on a des lendes ou lentes de poux, on a aussi des poux qui « grattent », soit par calembour

(4) *Fil-en-double*, 1, Vin, *Vice puni*, éd. -27 ; 2, Bon vin, *Mém. d'un Forçat* (-29), IV, 318 ; — *fil-en-trois*, 1, Eau-de-vie, d'HAUTEL, 1, 389, II, 327 ; Bas-Maine, 204 ; 2, Mélange d'eau-de-vie et d'eau sucrée, v.-o. ; — *fil-en-qualre*. Eau-de-vie, *Vice puni* (-27) ; *Mém. Forçat*, ib. ; LA LANDELLE, *Quarts de nuit* (-45), 65 ; MAYNARD, *Zouave* (-56), 153 ; LITTRÉ ; — *fil-en-cinq*, idem, MOISY, (déformé en *fil-en-zinc* par une cantinière féconde en étymologies populaires, d'ESPARBÈS, *Guerre en sabots*, v ; — *fil-en-six*, idem, en Normandie : MAUPASSANT, *Le retour* ; GAVOYE, *Plaintes (Matin, 13-9-13)*, la *Cloche (Matin, 20-2-14)* ; — *fil-en-dix*, idem, MAUPASSANT, *Le petit fût*. — A Rouen, 10-14, le *fil en 3, 4, 5, 6*, est un Verre d'alcool coûtant 3, 4, 5, 6 sous, d'après la force de l'alcool ; (à Fécamp, -23, le *fil-en-dix* se paye 1,25, le *café fil-en-quatre* 0,75, le *café fil-en-six* 1,00) ; échelle sémantique inventée après coup d'après la véritable, qui se fondait sur la sensation fournie.

(5) Telle étoffe de laine, la *gueuse*, s'appelle aussi la *picote*, BOISTE -43, LITTRÉ. — On nomme *ratine* une étoffe de laine croisée à poils tirés au dehors et bouclés, — peut-être de *ratter*, Racler ?

sur ces lendes avec la lande à piquants, ou ajonc, on disait à Dinan, 67-69, d'un cidre alcoolisé, Il a « des landes dans le poil », *Mabl.*, 166, *Ecorchous*, 73 (6); il y a en tout cas, par *poil*, allusion au tissu poilu de l'alcool. Et cela rappelle le br. *talachk gunec'h tu*, (tiques [de] blé noir), Son de sarrazin, « sans doute parce qu'il est très grossier et qu'il gratte le gosier », ERNAULT, *R. celt.*, III, 236, XIV, 533.

Aussi Rudesse, Gratte-peau, s'ajoute vite dans notre sématisme à Mélange; et *berlich*, en br., désigne une liqueur, non pas coupée, mais énergique; et le *berlinge* de Plestin, la *berluche* du Perche (7), ne sont plus du « doux » exalté de « dur », mais le pur Gratte-gorge. — (Cf. la promotion de sens de *bistouille*, *Poilu*, 81).

Cette sémantique autorise l'étymologie suivante

picherelle (*picrêl*), f., Eau-de-vie; Lor., 12-18; Auray, Pontivy, -12; | dans l'ouest du Morbihan des femmes « s'enivrent avec du tafia et de la mauvaise eau-de-vie appelée communément « eau vulnérable », ou « picherelle », JOANNE, *Dict. géogr.*, Morbihan, 2831. — Le mot a passé en br., à Lor. : « de lipat « picherel » », Pour licher de la picherelle, HERRIEU, *Eit farsal*, c. 7; mais les guillemets de Herrieu indiquent son reproche de gallicisme; LE GOFF et ERNAULT, *Dict. vann.*, n'ont pas le mot. — Le br. a *pichourell*, Capuchon, GRÉG., Capuchon et Froc, GONIDEC; féminin selon ce dernier, le genre ne conviendrait pas très bien à la forme, si elle supposait un français **pichoureau*; mais « féminin » signifie qu'on entend *eur bichourel*, un Capuchon. Ce *b* se trouve dans *tocq-bichourellecq*, Chapeau à longue forme, GRÉG., 151, où le nom masculin *tocq* ne demande pas de mutation à l'épithète. Il semble donc que l'idée de féminin est due à une mutation régressive instaurant *p* pour les cas où la loi grammaticale veut non-mutation. La phonétique des mots empruntés au fr. (8) nous amène à *bécherel*,

(6) S'il y a un calembour sur *lande*, ce n'est pas évident par cette graphie : Prima écrit aussi « landes », *Ecorchous*, 20, pour les œufs de poux. — *Avoir des lendes dans le poil* se dirait à Cancale « d'une boisson épaisse et remplie de lie »; cela me semble un sens abusif, sinon un faux-sens du lexicographe.

(7) Cf. *berluche*, Serge normande, *ENCYCLOPÉDIE* (1751); *berluche*, Grosse étoffe, Bure, *Bas-Maine*, 69.

(8) En fr., *chappouron*, (*chaperon*), Capuchon de femme, Treourret,

Drap de Bécherel (I.-et-V.): « une piecze de gris becherel », « une piecze de drap parpignan becherel », Treourret, 1510. Le sens Eau-de-vie serait, syssémantique de *berlinge de Morlaix*, une métaphore sur le sens Drap, qui serait une métonymie sur le nom de la ville.

En regard de l'alcool dur, un madère est « un velours au palais et chaud sur l'estomac », Hirsch, *Tigre*, 55, (cf. *avoir le gilet doublé de flanelle*, Avoir mangé une soupe plantureuse, DELVAU); les buveurs de Rabelais parlent d'un « vin de tafetas », I, v. — Et aux *guinguette*, Toile d'étope de lin, *ginguet*, Léger camelot, répond le vin *ginguet* (9).

chemise, f., Peau du lait bouilli; B., 89-98, bourg.: « Ça, de la crème? Une malheureuse chemise! Ah! c'est du laitlait que la laitière m'apporte »; Aud., 85-93, bourg.: « Maman, c'est mon tour d'avoir la chemise! ». — Syssém.: *peillot*, (chiffon), idem, COUL.; *pelisson* (petite peau), A, idem; B, Peau du riz au lait refroidissant; v.-o.; *pardessus*, « Petite crème », formée sur le lait de la veille, Louhans.

drap, m., Peau noire du riz cuit au four; B., 98-06, pop. — La couleur de cette peau interdit de penser à un drap de lit; le mot s'explique par Tissu pour vêtement, et même, s'il est ancien, par Vêtement, auquel cas l'idée commune de *drap* et de *chemise* est d'un Habillement, avec Minceur souple dans *chemise*. Inversement, en fr. populaire *pelure*, Pardessus.

pillou, m., Langue: *Rentre ton pillou*, Tais-toi; B., 63-99, pop. — *Pillou*, Chiffon, usuel dans toute la basse-Bretagne, est, en tant que fr., un singulier tiré du br. *pilhou*, pluriel du singulatif *pilhen* et du singulier *pilh*, en vieux-fr. *peille*, en gallo *peillot*. — Remuer son pillou

1510; *jambourron*, (*chaperon*), Larmier, Plougonven vers 1507; — en br., *cartouronn*, Quarteron, GRÉG.; *pouloud*, (*pelote*), Pelote de farine cuite, en Léon; — à B., 85-98, *rigourigourac* et *rigueriguerac*, nom d'un jeu de garçons (des trous, des bâtons, un bouchon). — Quant à l'i: *machant*, (*méchant*), etc., etc.

(9) *Bourgeron*, « Petit verre d'eau-de-vie, ration accordée aux marins », RIGAUD, n'est qu'une déformation « étymologique » du *boujaron* des marins, bien connu sur les côtes, et RIGAUD en semble responsable. Ce *boujaron* d'eau-de-vie est un *bujarron* espagnol, un Jeune bougre, comme *galopin*, *demoiselle*, *fillette*, *môminette* sont de petites mesures de boissons.

répond au fr. argotique *balancer le chiffon rouge*, Parler. La langue est un chiffon surtout quand elle pend, comme chez le chien altéré. — Etant un chiffon qui sert à signaler les idées, elle est comparable dans la marine à l'alphabet de pavillons-signaux ; de là *pavillonner*, verbe non technique, mais forgé sans doute par les galériens, 1°, Délirer, Dérasonner, Parler sans raison, VIDOCQ, *Voleurs*, II, 7, 283, 284, 315, *pavillonnage*, Délire, Folie, *ib.*, 7, 293, *pavillon*, Fou, *ib.*, 7, — 2°, Plaisanter, VIDOCQ, *Mémoires*, III, 98, S'amuser, *Voleurs*, I, xx. En effet le profane ne voit qu'un délire dans la promptitude du timonier à hisser et amener les pavillons de son code. — Comparer *télégraphe*, *ici*, p. 191.

donner (à qqn) un habit sans couture, Dénigrer (qqn) ; Recouvrance, -99 : « Tout à l'heure vous vouliez me donner un habit sans couture, maintenant je suis une sainte ; voyons, que suis-je, des deux ? ». — *Donner un habit* est un remplacement synonymique de *habiller*, même sens ; on développe aussi par *habiller pour deux sous de taffetas*, Dénigrer (qqn), *Bas-Maine*, 486, — *tailler une veste* à qqn, un Toulonnais, 88-98, — *revester*, Remettre à la raison, *Bas-Maine*, 443, — ce qui explique *remporter une veste*, Eprouver une déconvenue assaisonnée de moqueries. — LITTRÉ veut qu'*habiller* soit Donner à qqn « un caractère qui lui est étranger », bref Calomnier ; il croit d'autre part que *draper*, Ridiculiser, est un « terme de peinture », parlant d'une draperie grotesque. C'est fausser le sématisme. *Ajuster* ou *habiller qqn de toutes pièces*, et le *draper*, (dérivé de *drap*, Vêtement), c'est, sur ses mesures personnelles, de pied en cap, le retourner dos et ventre, et le coudre d'adjectifs et de métaphores dont l'ensemble fait un complet ridicule. — *Sans couture* rectifie *habit* par l'idée concessive Quoique sans travail d'aiguille ; *fumer sans pipe*, c'est Fumer de colère ; rectifications ironiques, qui, reprenant en main des métaphores vraies, les tournent en calembours.

déshabiller le pain, Retirer le pain, (pour en couper), de la serviette où il est proprement enveloppé, (à un bout de la table des maisons rurales) ; pays de Tréguier, 85-99.

frac, m., Cuite d'ivrognerie ; B., -11, pop., demi-bourg. : *avoir son frac*. — **fracquée**, f., 1, Cuite d'ivro-

gnerie; B., 80-11; Ch.-Faou, -01 : *avoir sa fraquée, prendre sa fraquée*; — 2, Bombance d'ivrogne; B., 80-11 : « Tu parles, d'une fraquée qu'on a pris! »

Quoique moins fréquent à mes oreilles, *avoir son frac* ne me paraît pas une forme simplifiée d' *avoir sa fraquée* : quand on s'en tiendrait à ce dernier, pourquoi le radical *frac*? qu'ajoute-t-il à *gilet*, (*se remplir le gilet*; *manger à plein pourpoint*, Le Mans, -10)? Ceci, que le frac, habit de ville à collet droit, est pour l'ouvrier un habit propre aux cérémonies, donc un costume de bombances.

Syssémantique étroit : *être en requimpette*, *Etre ivre, se mettre en requimpette*, *S'enivrer*, *Bas-Maine*, 623. — D'autres vêtements se chargent de la même idée et des déterminants explicites vont faire ressortir le sémantisme. C'est d'abord le faux-col empesé : « ce gros bouffi qui vend d' la cam'lote dans un magasin chic, celui qu' a toujours l'air de porter des cruches d'eau quand y s' ballade et qui s'amarre le gosier dans des cols à bouffer l'fard », Poulmic, *Parfum d'amour*, dans *le Petit Breton*, 26-9-07; — en anglais *collar-day*, (jour à col), Jour de cérémonie; — le col rigide, contre-indiqué pour les jours ouvriers, est du décorum des dimanches, fêtes et noces, où l'on mange du fars, (du *fars-au-four*, non du *fars-au-pot*). — Parce que les campagnes, naguère, ne mangeaient de viande qu'aux « jours sans pommes de terre », *prendre son habit à la viande*, *son habit à manger de la viande*, *ses habits à manger du fricot*, c'était *Faire toilette*, JAUB. — Gavarni, *Album grotesque* (-49) endimanche d'un frac un bon vieux prolétaire parisien : légende. « Mon habit à manger le rôti ». — A Lyon le Frac est l'*habit pour manger de viande*, l'*habit que mange de viande*, PUITSP. -90, 286, -03, 196; à Vauxhaillon (Aisne), -85, on parle, le dimanche, de mettre sa *redingote à manger l'entrecôte*. Des Nantais, -14, nomment la Redingote l'*habit à couper le fromage*. — De même emploi peuvent être la coiffure, les chausses : comme un Beau temps, favorable aux vogues, est un *temps à ne pas se laisser le sou dans la poche*, PUITSP. -03, 271, *mettre le pantalon à manger des sous*, c'est *S'habiller n° un*, 5^e génie, -18; le Tarn a le chapeau *manjo-car*, (mange-chair), *Merc. de Fr.*, 1-4-24, 287; l'Anjou, le *chapeau à manger de la grand viande*, (de la « chair »); — un

ouvrier parisien qualifie un Képi fantaisie *casquette à manger du mou*, DORGELES, *Croix*, 10. — Aussi j'interprète *avoir son pompon*, Etre pris de vin, précédé par *sa cocarde, son casque, son panache, son plumet, être pompette*, (ce dernier déjà dans Vidocq, *Mém.*, III, 21), par les tenues militaires des dimanches et fêtes, mais sans métaphore de dessin ni de couleur, uniformes bachiques.

Le frac est donc un habit « à se saouler » et sa définition précise permet de sous-entendre ce déterminant ; *avoir son frac*, par métaphore, Etre ivre comme si on avait endossé son frac, sous-entend la métonymie **avoir pris son frac*. Faire la noce, c.-à-d. la constatation que les cérémonies dégénèrent en liesses : au « pardon » pieux s'adjoint un « pardon civil », le ramadan devient les ramdam définis *Poilu*, 448. — *Fraquée*, créé ensuite, d'après *ventrée*, *Saoulaison*, *giletée*, Ce qu'un buveur peut absorber, Pléch., *prendre une giletée*, Faire un bon dîner, *Bas-Maine*, 263, désigne ce dont on se remplit, et le ventre, et par métonymie le gilet, le beau gilet du frac.

Notre sématisme, si on le considérait du point de vue de l'identité, poserait une équation Col = Vêtement de dimanche, cacherait la seconde prémisse Dimanche = Jour de fars, et montrerait la conclusion Col = Bouffage de fars ; géométrie réduite à l'axiome et au corollaire du théorème, sans le théorème. Considéré, et c'est préférable, dans son âme de finalité, il consiste à se taire sur la cérémonie et à montrer les outils rituels réussissant de biais une contingence burlesque. La préposition, *à, de, pour*, exprime précisément cette métonymie de finalité, — pendant que le nom de vêtement exprime métaphoriquement l'idée finaliste d'outil. C'est dans cet esprit qu'on dit aussi : **avoir pris son habit d'imbécillité**, Etre en veine de moquerie, B., -00, pop. ; (*faire l'imbécile* = Donner la comédie, Jouasser, Faire le pitre) ; — **avoir pris son habit de moquerie**, idem, B., -00, pop. ; — l'idée est Avoir décidé de se moquer et avoir pris ses dispositions. Cf. *avoir mis ses chausses de tremble*, Avoir peur, *Arch. suisses des trad. pop.*, -09, 44, *son pantalon de tremble*, *Poilu*, 289. — Qui dit Outil dit Adaptation ; en insistant, Outil devient Machine, et Adaptation Automatisation ; d'où les locutions *machine à...*, ici, 188.

grecque, (*grèk*, *grèk*), f., Cafetière filtrante : « deux bouteilles de Chopinne | vn Grec pour Caffés | », Landerneau, 30-7-1789, vente Kersauzon, (ce genre masculin est un fait unique) (10) ; | B., 40-22 ; tout le bas-Léon, 93-12 ; Ch.-Faou, 98-11 ; Aud., -01 ; Quimper, -00 ; Le Faouet, -11 ; Rosp., -99 ; Guémené, -02 ; Plouay, -11 ; Hennebont, 02-11 ; Lor., 00-18 ; Vannes, -09 ; Arzon, -13 ; attesté à Douarnenez, Meslan, Groix, Auray, Quiberon, Pluvigner, dans *Fur. Br.*, VI, 121, 159. — Passé en br. : *grek*, m., île de Batz et tout le bas-Léon, 98-12 ; Ste-Anne-la-Palud, -22 ; çà et là en Cornouaille, 98-14 ; Groix, -11 ; bretonnisé *kreken*, f., Plounéour-Trez, -23, *kreğenn*, Pont-de-Buis, 14-22, (*kreğenn* a aussi le sens large de Ecuelle, à Ch.-Faou, -99).

Un Lorientais, 12 ans, habitant Nantes, me témoigne *grèg*, f., usuel à Lor., -12. || En pays nantais le mot est en décadence, mais *grèg*, f., en est la forme usuelle, au rebours de la basse-Br. : *grèg* (= Pot de faïence), Bg-de-Batz, -90 ; (= Cafetière), Cordemais, 60-11, et chez une majorité de Nantais (dont trois de 60 à 80 ans), -12 ; cependant *grèk* à Nantes, -03 et (chez quatre Nantais de 50, 53 ans), -11 ; au Grand-Auverné, 73-10 ; chez quelques paysans à Bazoges-en-Pareds, -03 (11) ; *grèk*, à l'île Maurice, (où les colons bretons furent nombreux), 86-92, et à St-Pierre et Miquelon, (où fréquentent les pêcheurs bretons), *Fur. Br.*, VI, 159 — Le mot paraît ignoré à Morl., Châtelaudren, sur le littoral trécorois, à Rennes, 02-13 ; cependant il m'est attesté en usage dans deux villes, St-Brieuc et St-Malo, -18 (12).

(10) M. de Kersauzon avait chez lui 227 livres de café, dont 208 en 4 balles ! L'inventaire préalable à la vente porte *cafetière*, *cafière*, à plusieurs reprises. Cf. : « deux Caffetieres de fer Blanc & Deux de Terre », inventaire Kerguvelen-Penhoat, Landerneau, 1788.

(11) Sur le Havre, -90, St-Omer, 74-82, j'ai des témoignages positifs, mais émanant de Brestois et Nantais : ont-ils distingué entre émigrés bretons et gens du pays ? Le témoignage MAUFRA, *Fur. Br.*, VI, 121, sur l'Anjou, peut être à réduire aux colonies bretonnes (Trélazé ?), v.-o. ne signalant pas le mot dans un travail où il est peu probable que, comme chez RUDÉL pour Nantes, il y ait eu omission.

(12) Synonymes : *chaptal*, f., Cafetière en fer-blanc, Scaer, Le Faouet, -03 ; Ch.-Faou, -11 ; *chaftal*, Aud., 90-02 ; *chafdal*, Concarneau, Bann., Rosp., Ch.-Faou, -99 ; en br. : *chafdalenn*, f., Guengat, Pt-l'Abbé, -99 ; || *chaftal*, *chaftane*, à Genève, HUMBERT -52 ; *chaftal*, à Avesnes, très usuel aux ouvriers, 07-14. De *cafetière* à la *Chaptal*,

Les Français faisaient, jadis, le café par décoction, en donnant dix à douze bouillons à l'eau du coquemar; en 1763 le ferblantier Dommartin invente une cafetière dont l'intérieur est « rempli par un sac de flanelle fine assujetti dans sa capacité », un robinet, au bas de la panse, soutire le café « très clair jusqu'à la dernière goutte », *Annonces, affiches et avis divers*, 25-5-1763 (13). — Ici s'ouvre une première hypothèse. Quand Collé, parlant de ses *Chansons joyeuses*, écrit qu'elles sont « un peu fort de Grec », préface, (1765), ce semble un remplacement synonymique de *fort de café*, Hardi (14). Est-ce sur cette raison générale et vague qu'à cette époque les personnes du bon ton, comme il le dit, veulent tout « à la grecque » (15), ou parce qu'on serait mis à nommer * *grec* le café filtré? (16).

Rien n'est plus naturel que de comparer le sac à filtrer de 1763 à une culotte; *culotté de Suisse*, Verre à boire ayant forme de culotte de Suisse, P.-J. LEROUX. — En

(Balzac, dans LAROUSSE, v° Cafetière, du nom de Chaptal, le chimiste). — *lambic*, m., à St-Pern, Landujan, Monterfil, (I.-et-V.), *Ann. Br.*, XV, 382. De *alambic*. — *marabout*, m., à Vannes, -01; || répandu en France. — *cafetière*, f., usuel partout; d'où en br. : *kaftyerenn*, f., *kafyerenn*, f.; « *caffetyeren* », GRÉGOIRE; (cf. « Pott café », CILL.).

Un mot turc supprimerait toute métaphore *grecque*, s'il y avait couleur à sa déformation et à son transport en Br., c'est *ibrik*, « coquemar fait exprès [pour le café] qu'ils [les Turcs] appellent *ibrik* », THÉVENOT, *Voyages* (éd. 1727), I, 103; en soi *ibriq*, prononcé vulgairement *yebreq*, signifie Aiguïère, et BIANCHI rend Cafetière, Théière, par *qahvé ibryghy*, *tchai ibryghy*; cf. la *verseuse* (à café) des restaurants parisiens, -99. — Est-ce de ce mot turc que le Var aurait fait *bricou*, *bricuon*, « Petite cafetière de terre, coquemar, bouilloire », MISTRAL? — SÉBILLOT, *R. d'Ethnogr.*, IV, (-85), 155, et *Contumes de la Hte-Br.*, (-86), 269, cite comme gallo, mais sans indiquer son aire précise ni son genre, un mot *brique*. Récipient servant à tirer du cidre, — qu'aucun témoin ne m'a confirmé.

(13) Réclame du potier d'étain L'ainé, préconisant les nouvelles cafetières à infusion, *Mercure*, oct. 1763, 212. — Le procédé ne prit de réelle extension que vers 1780, FRANKLIN, *Café*, 55, 238.

(14) « Pour celui-là [un avocat] il est fort de café; il est diablement hardi et insultant au gouvernement spirituel et temporel », Barbier, *Journal*, 1732, (éd. 1857, II, 251).

(15) De 1764 à 1777 le mot *grecque* désigne toutes sortes de décorations, HAVARD, *Dict. de l'Ameublement*.

(16) Les Grecs, aujourd'hui, disent qu'ils font le café à la *turque*. — Dans la liste d'enseignes de cafés parisiens donnés par FRANKLIN je ne vois pas de **Café grec*. — On nomme *cafetière du Levant* une Cafetière à large ventre, BOISTE-43, au mot *Marabout*.

1787 on parle de faire le café « à la chauffe », HAVARD, *Ameublement* : Havard n'a-t-il pas mal lu *à la chausse, avec les vieux s perfides aux mots rares ? Une *chausse*, (d'*hypocras*, par exemple), est un filtre. — Ici s'ouvre une autre hypothèse, elle aussi sur remplacement synonymique, mais métaphorique. Puisqu'un filtre est une chausse, et que vers 1550-1600 apparut, sous les noms sensiblement simultanés de *chausse à la gregesque*, à la *greque*, *chausse greque*, *greque*, *grege*, *grecque*, une Culotte close, sans braguette, la chausse filtre n'aurait-elle pas été nommée une *grègue* et une *grecque* ? Le verbe *gréguer*, Empocher, montre à quel point *grègue* devint pour un temps synonyme de *chausse*, Vêtement de la jambe. Pour qu'un filtre cylindrique d'étoffe ait pris, au moins dans l'Ouest, le nom de *grègue* et *grecque*, il suffisait que ce mot y ait survécu plus longtemps qu'en français général, soit au sens Vêtement bouffant de la jambe, très capable de fournir directement une métaphore pour ledit filtre, soit au sens métaphorique général de Filtre de pharmacie et de cuisine. — Je n'ai pas d'indice de cette survivance dans l'Ouest ; y rattacher le cancalais *grégon*, m. Bonnet d'étoffe pour femme, est hasardeux. En 1732, le mot *grègue*, n'est donné en aucun sens par Grégoire, qui, s'il eût connu un mot br. apparentable, en eût volontiers constitué un article, comme il fait pour les désuets *fou*, *gab*, *guerdoñ*, auxquels il trouve des répondants bretons. Même, le paysan armoricain portant des hauts-de-chausses larges, ovoïdes, ou évasés, il y avait convenance que le fr. régional conservât le nom de *grègues*, et cependant ce que Grégoire voit porter « depuis Chateaufneuf du Faou jusqu'à Quintin », ce sont des « Haut-de-chausses ouvertes, ou, braïes à la Romaine », p. 158. — Comme il arrive normalement pour les mots désuets, ce n'est qu'à la périphérie du territoire français qu'on trouve, au 19^e s., des survivances ; j'en vois deux : *guèrguësse*, Culotte, à Metz, JACLOT (1854), p. 18 ; et la *Pointe des Gregues*, à l'île de la Réunion (raison inconnue). (17) — Il reste plausible que notre *grèk* de

(17) Mais la Primevère et la Digitale, nommées à travers les patois *culottes*, *braïes*, *chausses*, (de *coucou*, etc.), ne sont pas nommées *grègues*. — Cf. *fleurs de grigole*, Primevère, en Hainaut, *Flore*, IX, 65 (?).

basse-Br. soit la forme phonétique normalement prise en pays bretonnant par un *grèg* venu de la région nantaise entre 1763 et 1789 (18).

toque, f., A, Impétigo, Gourme ; B., 80-12 ; Quimper, PICQ. ; Arzon, -13 ; | *Dép.*, 9-11-05, etc. — C'est le seul nom usuel ; le br. l'a emprunté : *tokenn*. — Du fr. *toque*, Coiffure (moulant la tête). — Syssém. : *tête à calot*, Tête teigneuse, *Catéchisme poissard*, d'où les *Callos*, les Teigneux, dès 1628, *Jargon de l'Argot*, 9 ; — *chapeau*, Gourme, MONTESSON, LITTRÉ ; — *chapelet*, Cercle de pustules (vénériennes) autour du front, LITTRÉ ; (HDT étend la définition de ce mot, supprimant l'idée de front, et le tire de *chapelet*, Instrument de dévotion ; je doute) ; — *heaume*, *ziaume*, Gourme, JAUBERT. — Dérivés : *antitoque*, 1, Contre la toque : « Sirop antitoque », *Dép.*, -03, déc. -05, annonces d'un pharmacien ; — 2, m., Remède contre la toque : « le meilleur antitoque », *Dép.*, -03, déc. -05, annonces d'un autre pharmacien ; — *toquoux*, adj., Qui a la toque, et m., Enfant qui a la toque ; B., 80-11 ; sert d'injure entre enfants.

B, Enduit, (terre + cendre de bois + crottin de cheval), étalé sous la galettière pour la préserver d'un coup de feu ; Quimper, très usuel, PICQ. — En br. *tokenn*, idem, basse et haute Cornouaille, et bas-Vannetais ; (« kourrad » dans CILL.). — (PRIMA nomme la chose « plaque d'argile » à propos d'une bassine à bouillie en fonte, *Mablouis*, 272.) — Syssém. : *calotte*, Emplâtre agglutinatif contre la teigne ; — *chapeau*, Marc qui reste au fond de l'alambic, en forme de calotte.

la bigorne est de travers, Il, Elle, a l'esprit de travers ; Lambezellec, 98-14, pop. — Cette locution me

(18) Dans *Fur. Br.*, VI, 121, d'autres étymologies sont proposées : l'une invoque une ornementation « grecque », réelle, assure-t-on, à Nantes vers -70, de quelques cafetières en terre. — M. Vallée fait confiance à *grweg houarn*, (femme [de] fer), surnom de la cafetière en bas-Tréguier. *Grweg* signifie exactement Epouse ; (la cafetière est bien plutôt l' « époux » des veuves et des femmes de marins, étant leur consolation) ; et je ne vois dans ce *grweg* qu'une vague tentative étymologique populaire amenant notre fr. *grecque*, Cafetière, dans le br. d'une région où précisément il n'est pas usuel en fr., — ou même une simple insertion phonétique de *w*, dont nous avons plusieurs exemples à l'initiale, type br. *crwis* < fr. *creux* (d'arbre), *Rev. celtique*, XIV, 278.

paraît évoquer une pointe désaxée : à Rennes *faire la bigue*, Etre déformé en pointe, parlant de chapeaux, COUL. ; *bigue* est là très probablement une apocope de *bigorne*, pour dire que le chapeau prend forme de capuchon ; en br. *bigorn*, « CAPE à hommes », GRÉG., 134, *cape* étant Manteau à capuchon. — D'ailleurs *bigornier*, dès le 15^e s., (textes dans GODEFROY), signifie Homme à l'esprit de travers, *rouscailler bigorne*, en 1628, CHEREAU, *Jargon*, 17, 24, c'est Parler jargon, (c.-à-d. parler « de travers », équivalant au moderne *parler de la main gauche*, Parler argot) ; le provençal dit encore *bigorno*, Homme stupide ; à Voiron *bigorne*, Tordu, De travers, parlant des jambes, des bâtons et des idées, BLANCHET ; et *bigorner*, Démolir, est usuel aux soldats, *Poilu*, 76. — Il est donc vraisemblable que la bigorne dont parle notre locution est certain capuchon pointu qui tombait volontiers de travers, et que, toute coiffure symbolisant la tête qu'elle contient, ce capuchon sématisait l'esprit de travers. Quant au Capuchon lui-même, il devrait son nom à sa forme analogue, non à l'ensemble de l'enclume bigorne, mais à chacun des bouts de cette enclume. En bas-Maine *bicorne* signifie Coin (d'objet), Angle (19).

kapenn, f., Petit coquillage de mer, univalve, dont la forme rappelle la coiffe *kapenn*, (coiffe de la femme *kapenn*, de la femme du Cap-Sizun) ; — mot br., mêlé au fr.

cabuche, f., Petit coquillage de mer, univalve, en forme de chrysalide d'insecte ; — *cabuch*, Capuchon, en br., GRÉG.

demoiselle, f., Petit coquillage de mer à valve unique sans spirales.

Ces trois noms sont usités à Pt-Croix, -80, par les enfants ; un témoin, du pays, s'en souvient en -03. — La coiffe *kapenn* comporte essentiellement deux parties, une capuche, sac enserrant les cheveux au-dessus de la

(19) Il ne semble pas utile de passer par l'image de *bicorne*, Sorte de cuve, à Bourges, 15^e s., DU CANGE. — Ni par le nom de la coiffe « dite *Bicorne* » en usage à St-Jean-Brévelay (Morb.), *Catal. du Musée de Keriulet*, n° 108 ; (cf. la coiffe à cornes de Baud, pour cérémonies, en tulle brodé, avec bonnet, et comportant deux cornes, portée dans seize communes des cantons de Baud, Locminé, Pluvigner, St-Jean-Brévelay, *ib.*, 109, 110) ; ce nom de coiffe doit faire allusion au chapeau d'homme dit *bicorne*, A deux cornes, mot de forme savante.

nuque, et la « bisachenn », large bord encadrant le front jusqu'aux tempes et dont les longues ailes pendent sur les épaules. Les deux premiers mots ainsi justifiés, le troisième se tire du sens populaire usuel de *demoiselle*, Fille (autrefois Bourgeoise) en chapeau, par comparaison de la coquille à un chapeau en forme de cuve : il est antithétique aux deux premiers (20).

Syssém. : *coquille*, Coiffure de femme, vx-fr., HDT ; — *bonnet* (-chinois, -hongrois, -de-dragon, -de-Neptune), *casque*, noms de mollusques univalves à cuve plus ou moins conique, *cagouille* (c.-à-d. cagoule), Escargot en

(20) Les enfants d'Aud. et de Pt-Croix, joignant à ces coquillages les *petits cochons* et les *tambours*, s'en servent entre eux comme de monnaie. A Pt-Croix, -80, l'échelle des valeurs est celle-ci : la *kapenn* 1, la *demoiselle* 1, la *cabuche* 2, le *petit-cochon* autant de fois 5 que son dos a de taches noires, le *tambour* autant de fois 10 que la coquille a de spires. Cela rappelle les monnaies des Sauvages. Les « cauris » ne sont pas autre chose que nos Petits-cochons ; (cf LITTRÉ, Porcelaine) ; les « spéculations » (*Faune*, XII, 14) sont des coquillages du genre *Conus*.

Or, un autre nom des Petits-cochons à Aud., 80-02, et le nom global de toute la susdite monnaie à Pt-Croix, -80, est *kouchou*, ou *konchou*, mot br. qu'on mêle au fr. Il serait intéressant de pénétrer le sémantisme de ce nom.

Si on part de *konchou* : est-ce le pluriel (par le suffixe -chou, très fréquent dans les mots dont le singulier se termine par une dentale) de *kont*, Compte, au sens fr., vieilli, *compte*, Prise ou Jet de plusieurs petites choses qu'on prend à la main ou qu'on jette ensemble pour les compter, (un *compte* de prunes, d'espèces d'or, 2, 3 prunes, 2, 3, 4 pièces d'or, LITTRÉ) ? — ou le pluriel du fr. *con*, qui aurait été été étendu des « pucelages » à toute la monnaie de coquillages ?

Autres hypothèses, en partant de *kouchou* : comme on trouve des coquillages nommés *eskaf*, (chaussure), en Vosges, *Atlas*, Coquille, et le Bigorneau dit *sabot*, penser soit au normand *cauche*, f., Bas, (vêtement du pied et de la jambe), — soit à une métathèse des syllabes de *chou-kou*, Sabots de bois, au Pt-l'Abbé, (qui est le gallo *choques*, f., Socques, coull.) ; — ou, puisque des noms de coiffures sont appliqués aux coquillages, se demander si le *bonnet couchoux*, Bonnet pour la nuit, des paysans du bas-Maine de 1830 à 1850, a pu être connu jusqu'à Aud. ; — enfin évoquer, parmi plusieurs mots br. *kouch*, celui qui se trouve dans ces vers adressés à une femme : « — Chouch ! emez-han, n'eus ket da douch.] Pe ôtrant collfet ho couch. », « Holà ! fait-il, il ne faut pas toucher [à la puce que j'ai entre les cuisses, elle sauterait], Ou sinon vous perdrez votre... 1 <... > 1. Nous ne savons comment traduire ce mot. », *Soniou Breiz-Izel*, II, 86 ; il me semble que ce serait brouiller le sens de comprendre par le mot *kouch*, Visée, (*kemer e gouch*, Viser, *kouchain*, Frapper au but, LE GOFF), et qu'il est mieux de poser *couch* = Pucelage, ce qui nous ramène aux coquillages dits *pucelages* et *petits-cochons*.

Angoumois et Périgord ; — *cabochon*, 1, Bonnet de femme pointu sur le front, vx-fr. ; 2, Coquillage univalve au sommet conique souvent incliné en arrière.

plumet, m., Fleur du gynerium ; B., 82-06, commun. — Du *plumet* vertical de coiffure militaire. Cf. « un gynérium à panaches d'argent », Lorrain, *Philibert*, 40.

plumeau, m., idem ; B., -06, (bouquetières des halles) ; Quilb., -19, (ouvriers, dont l'un ajoute « Je crois que c'est aussi appelé *balai* »). — Ce nom est une détérioration sémantique du précédent ; la forme de la fleur n'est pas du plumeau à épousseter, qui n'est d'ailleurs pas un ustensile de ménage populaire ; il y a là de la confusion et de l'étymologie populaire. Inversement en Anjou le Plumeau de ménage est dit *plumas*, (Pana-
che de casque, en vx-fr.).

couronnes de Babylone, Une des figures du jeu de « fion » (sorte de saut-de-mouton) : celui qui va sauter jette sa coiffure par dessus le camarade baissé, et après son saut la ramasse sans les mains, avec les dents ou à cloche-pied ; B., 83-99, commun ; || à Rennes, cette figure se monnaie en deux : 1°, *les couronnes non-touchantes*, « Les joueurs roulent leurs mouchoirs et les attachant en forme de couronnes, se les posent sur la tête », 2°, *pour les reprendre*, définie comme à la fin de ma définition, ESQUIEU, 35. — *Couronne* se justifie dans le jeu rennais par une métaphore sur la forme du mouchoir ; à B., il s'applique, par survivance, à ce qui a remplacé le mouchoir. D'ailleurs il est peu probable que le mot soit directement pris de la couronne insigne de noblesse, mais plutôt de quelque *couronne*, comme celle des mitrons lyonnais, bourrelet interposé sous un fardeau sur la tête, qu'elle n'encercle pas. — *Babylone* est une rime.

Syssém. : **torches touchantes**, Autre figure : les sauteurs, la casquette inversée visière au cou, doivent par leur saut la faire tomber, le second juxte celle du premier, etc. ; B., 84-98 ; || à Rennes, se monnaie en *couronnes touchantes* et *pour les reprendre*, ESQUIEU ; — **torches alignées**, Autre figure : les casquettes doivent s'aligner sur le sol ; B., 82-98. — De *torche*, Coussinet de linge roulé posé sur la tête pour porter un vase. Ce mot synonyme de *couronnes*, mais dénué de métaphore, jouit de la même survivance que *couronnes*.

sabot, m., Etui à queux de faucheur : « *Le sabot, ou se met l'eau & la dalle*. Botinell », GRÉG., 401 ; « *Sabot ou corne, où se met l'eau & la dalle* », CILL., 154. — Cf. LOTH, *Mots latins*, Locellus. — Métaphore de forme, analogue à *poche à sabot*, (poche en forme de sabot), A, Poche (pour allumettes, etc.) suspendue dans une cheminée ; B, Poche de tablier de ménager, LITTRÉ.

sabot de corbeau, m., OEuf de raie, (échoué sur la grève) ; Pt-Navalo, -13. — En br., *boutez-bran*, (chaussure [de] corbeau), à Lestrevet, baie de Douarnenez, -22, deux témoins, dont l'un traduit « sabot de corbeau, quoi ! ». — *De corbeau*, parce que noir ; *sabot*, parce que vide et ouvert à un bout. (Voir ici Pet de corbeau).

USTENSILES (1)

barre du cou, f., Nuque ; B., 80-01, commun : *avoir mal à la barre du cou*, Avoir le torticolis ; Lor., -10 ; || JAUB. ; — passé en br. : *barrenn ar c'houl*, en Trégor, -10. — Ce qu'il y a de plus proche comme image, c'est, en br., *gwalenn-gein*, (gaule [de] dos), Colonne vertébrale, R. c., IV, 155.

canne du nez, f. — En 72-87, à B., Paul Esnault, (né à Rennes), que *barre du cou* agaçait, s'écriait « C'est comme quand on dit [ou « comme si on disait »] la *canne du nez* ». Il avait tort ; il y a ici une sémantique éminemment populaire ; *barre du cou* est entouré de locutions anatomiques analogues : *goalenn ar fry*, (gaule [de] le nez), « *La partie allongée du nez* », GRÉG., 556 ; — *tige du nez* : « son nez, large par sa tige et recourbé, représentait celui de ces babillards jaunes et verts qu'on apporte de l'Amérique », D'Assoucy (?), *Combat de Cirano*, (Fournier, *Var. hist. et litt.*, I, 280) ; — *claire de l'échine*, Epine dorsale, et *claire de la main*, Dos de la

(1) Voir les métaphores tirées d'ustensiles de cuisine citées sous Bidon (Marine).

main, LITTRÉ; — *râteau de l'échine*, v.-o., *râtelet*, JAUB., *râtella*, à Albertville, BRACHET, = Echine; — *râtelier*, Derrière des épaules, 14^e s., LITTRÉ (2).

Et d'autre part, *canne du nez*, quoique l'usage ne me l'ait pas confirmé, ne paraît pas une hypothèse en l'air : « Vous savez le verbe dormir?... je dors, tu pionces, il roupille, nous piquons notre chien, vous tapez de l'œil, ils cassent leur canne. De quoi leur canne ! que je m'écrie... A l'école, ma vieille... à Chaillot ! Ils cassent leur pif, voilà la chose... <...> Ils cassent leur pif... c'est un peu ça, hein ? », VILLARS, *Précieuses du jour*, (-66), 31. Pourquoi quelqu'un, dans l'espèce un simple blagueur, peut-il juger, à tort ou à raison quant à la locution *casser sa canne*, Dormir, que *canne* est synonymiquement remplaçable par *pif*, c.-à-d. signifie Nez ? C'est qu'on trouve : *canne du poumon*, Trachée-artère, PARÉ, VI, 6 ; *canneau du col*, Gosier, COTGRAVE, synonyme et syssémantique de *dalle du cou* (JAUB., PUITSPÉLU), de *fousse du cou* (v.-o., II, 546, c. 1) et de *noque du cou* (JAUB.), ces cinq mots signifiant Conduite creuse. Ainsi *canne* considérerait le Nez comme un tuyau. Et je lis « une ride se creusait au-dessus du tuyau du nez, le prolongeait », D'Alheim, *Passion de maître F. Villon*, 31.

jouer pince, Jouer aux osselets ; Pont-de-Buis, écolières, -22 ; — **jouer pincette**, idem, Pt-Croix, -03 ; Quimperlé, Bann., Rosp., 90-13 ; écoliers ; — **jouer pissett**, idem, Aud., -00 ; Quimperlé, Bann., Rosp., 90-13, écoliers. — La syntaxe est celle du verbe br. *c'hoari*, (jouer) ; *pissett* usité davantage par des bretonnants offre *i* dénasalisé, provenu de *i* breton, répondant à *ê* français moderne de *pincette*. — Deux explications plausibles : A, la pince ou pincette peut être constituée, soit, a, par l'index et le majeur entre lesquels on saisit un osselet, le dos des doigts en portant déjà quatre autres, cf. *tenir à la pincette*, Tenir du bout des doigts peu solidement, v.-o.,

(2) Ce qui me paraît expliquer *râteau des jambes*, Tibia, PUITSPÉLU 90-03, par *râteau*, généralisé en un sens Ligne osseuse, sans cette précision de « forme en biseau », ni de « légères aspérités » que PUITSPÉLU propose pour l'application au tibia. On a aussi, pour l'Echine, *filet des reins*, JAUB., *fit de let ré*, BRACHET, et réciproquement, pour les arêtes opposées à une partie renflée, les languedocien *dos de la cambo*, br. *kein er har*, (dos [de] la jambe), Devant de la jambe, fr. *dos du nez*.

soit, b, par toute la main raflant les osselets, cf. le fr. *avoir bonne pince, être sujet à la pince*, Etre filou ; — B, à B., -03, à la fin d'une partie d'osselets le gagnant pince une main et frappe l'autre à tous les perdants ; dans cette vue, point de métaphore, le jeu aurait été nommé par sa pénalité finale, comme ceux de bouline et de foutreau.

nez à piquer des gaufres, Nez long et pointu ; B., 99-24, pop., mais rare, (femmes). — (Cf. *piqua-rognon*, (piquet à piquer le dos, sorte de jeu), Nez, PUITSP. -90). — Le déterminant a la valeur d'un superlatif, comme les nombreuses locutions, rangées ici sous Machine à dormir, qui par *machine* disent Agent parfait. Mais là c'est le déterminé, la machine, qui est métaphorique ; ici c'est le déterminant, comme dans les nombreuses locutions citées ici sous Frac. — Deux autres superlatifs construits comme celui-ci : des *pieds à pêcher les bigornes*, de Grands pieds plats, E.P., Patara, 36, — parce que, explique l'auteur, la bigorne ou bigorneau se pêche dans la vase [?] et que le pêcheur, pour ne pas enfoncer, s'attache sous les pieds de larges planches (3) ; — *face à piler le riz* !, Sot individu !, DORGELES, Croix, 25, — c.-à-d., (piler étant Manger), Individu aussi sot qu'un Chinois.

clochettes, f. pl., A, Campanules ; B, Digitales ; C, Jacinthes bleues ; (le plant, et les fleurs groupées sur une tige) ; B., 85-02 ; || COUL. — Syssémantiques, au sens Campanule : *clochettes de brebis, cloche de la Vierge, carillon de Dunkerque*, Flore, VII, 224-229.

cloches de Boudonou, f. pl., Filets de morve coulant sur la lèvre ; Quilb., 00-06 ; Plouzané, -23 : « T'as pas honte ? Tu vois pas les cloches de Boudonou qui pendent à ton nez ? » ; || *cloches*, idem, v.-o. — Métaphore de forme : entendez « battants de cloche », par une métonymie logiquement préalable. La forme du battant de cloche se retrouve dans le poireau : *pourreau*, Coulée de morve sur la lèvre, Louhans. — Notre-Dame de Bodonnou, chapelle à 5 kil., N.-E., de Plouzané, a deux clochetons, dont un

(3) De tels *sabots-planches*, c'est le nom, servent aux pêcheuses dans la Rivière d'Auray, -94, pour marcher sur la vase, quand elles *détroquent*, c.-à-d. détachent, de dessus les tuiles d'ostréiculture, le *naissin* d'huîtres, en novembre.

seul en -23 a sa cloche ; la tradition est que jadis aucun des deux n'en avait (4), et notre locution ajoute au sémantisme des *cloches* l'idée que le morveux les a volées et que les battants lui ressortent. — Voir Poids de pendule.

fouet de vent, m., Cirrus effilé, allongé en coup de balai, en « queue de chat » ; Aud., -03. — Il est en forme de fouet ; et, précurseur en effet d'une dépression barométrique, il présage du vent.

fouet de congre, m., Congre jeune, long d'environ 0 m., 80 ; La Forêt-Fouesnant, -10 ; Quimper, -22. — C.-à-d. congre qui est un fouet par sa forme de cordelette, de lanière. Pour la valeur de *de*, voir Crêpe de dentelles, et *Définitions*, p. 39.

mettre la carafe à rafraîchir, S'accroupir ayant de l'eau jusqu'aux fesses, divertissement de la baigneuse qui ne sait pas nager ; B., vers -75, -85 ; L. Glandu, né à la Martinique, (auteur de *la Dame d'Arcachon* par Noël Tudnalg, Brest, -91), usait de cette image sur la grève de La Ninon.

petite marmite, f., Fruit du buis, *Buxus sempervirens* ; B. ; recueilli par ROLLAND, *Flore*, IX, 239 ; || idem à Guernesey et en P.-de-Dôme ; *marmite*, en Br., et dans une aire très vaste ; çà et là, *pot*, *petit pot*, *toupi*, *bron* (marmite), *duéyrë* (grande marmite), *gloutsou* (cocotte), *castrole*, *cabro* (trépied), *Flore*, *ib.*

sac délié, m., « *homme qui ne peut garder un secret* », GRÉG., 261, cf. 853 ; — répond au br. *sac'h disere*, GRÉG., et en semble la traduction. — Il suffit d'une légère pression sur un tel sac de farine pour qu'il en laisse échapper par la gueule ; (« comme le moust bouillant dans un vaisseau pousse à mont tout ce qu'il y a dans le fonds, aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets... » ; Montaigne, *Essais*, II, II).

par bailles, A verse, parlant de la pluie ; B., -99 : « On dirait qu'on vous lance ça par bailles. » — *Baille*, Baquet, Cuveau de bois, terme nautique, qui évince usuellement à B. ses divers synonymes, sauf *baratte*.

(4) Pardon, très fréquenté par les gens du pays, le dimanche qui suit le 8 septembre ; messe, le lundi des Rogations. *Bodonnou* signifie probablement « bouquet de frênes ».

à pleines barattes, idem ; B., 97-02 : « Il pleut à pleines barattes. » — La *baratte* ici en question n'est pas la baratte à beurre, plus usuellement dite chez nous *ribot*, et qui se prête mal à lancer de l'eau ; c'est un répondant du br. *baraz*. Pour les uns *baratte* se définit techniquement Baille, ni plus ni moins, *baille* étant plus usuel en ville, à B., *baratte* à la campagne, en Léon, (B., -03, pop.) ; et ainsi l'emploie HARAUCOURT, *La baratte*, qui montre un nouveau-né couché dans une baratte comme en un berceau ; ce sens ne doit pas être inusuel en Normandie, un jeune lycéen écrit « [les pommes] m'ont coûté cinquante sous la barattée », Alençon, -09. Pour d'autres, *baratte* se définit techniquement Seau de bois muni d'une anse transversale, *seau*, *siau*, étant réservé pour les seaux de métal, (B., -07, pop.) — Le fr. dit *il pleut à pleins seaux* ; Pétrone disait *urceatim*, Par cruches.

baquet russe, m., Jeu populaire fourni par la municipalité, aux jours de grandes fêtes : un portique ; sur la traverse, qui oscille, est fixé un baquet d'eau ; et de la traverse, sous le baquet, pend une longue sorte de raquette, dont la palette est trouée au centre ; l'amateur, armé d'un bâton, debout sur un chariot qui dévale une pente, s'il enfile le trou, remporte un prix, mais reçoit une douche, s'il heurte la palette ; Quimper, -68 (*Océan*, 10-4-68) ; B., 80-06 ; Morl., -06 ; c'est le nom officiel (programmes des fêtes), aussi bien que commun et usuel ; je crois l'avoir recueilli aussi à St-Nazaire, -18. — **bain-russe**, m., idem ; B., -84, bourg. ; | RIDEAU, *Itin.*, 135 ; ce second nom, que mon enquête ne m'a pas montré répandu, m'était vers -84 aussi usuel que l'autre (5). — La meilleure explication de ce mot *russe* me paraît se tirer du curieux mot que voici :

ruste, rustre, russe, lustre, m., 1, Chaise percée ; « *Ruste* », m., CILL., qui le rend en br. par « cadoirrtoull », (chaise [à]-trou), « Prihoæss-cambre, haval d'ur houfre », (privés [de]-chambre, pareils à un coffre) ; « un Lustre avec vn pot de Chambre » 20 sols, « un Lustre avec son pot » 2 livres, « un Rustre, avec une Cullière à plomb », « un Lustre » 3 l. 15 s., inventaire et vente Kersauzon, Landerneau, 3, 7, 30, 31-7-1789 ;

(5) Synonymes en Belgique, -22, *cuve*, f. ; à Bruxelles *cuvelle*, f. DILLAYE, *Jeux*, 297 ; en Deux-Sèvres, 85-22, *baquet*, m.

| *russe*, B., -83, vieilles dames ; Landerneau, au couvent-pensionnat du Calvaire, (il y a un russe par dortoir), 93-03 ; || « s'est dit » dans « nos provinces de l'Ouest », note de ROULIN, le zoologiste né à Rennes en 1796, dans LITTRÉ, *Sup.* ; — 2, Seau hygiénique ; *russe*, Ch.-Faou, 90-11 ; Quimper, -11 ; | « Vase de faïence servant de chaise percée », à Rennes, LE MIÈRE ; — 3, Vase de nuit ; Quimper, PICQ. : « s'asseoir sur le russe ». — Du mot, d'origine germanique, *rustre*, Losange percé d'un rond, terme de blason et de serrurerie : un trou rond sur une surface plate est ce qu'il y a de commun avec notre sens 1, dans lequel, par métonymie, le siège percé désigne tout le coffre ; d'où, par métonymie encore, le seau intérieur au coffre ; d'où, par extension, le pot de même usage sans coffre ni siège. — Les sens 2 et 3 semblent inconnus à B. ; le sens 1 y est moribond ou mort en -22, et c'est dans un milieu tout renfermé qu'il m'est signalé à Landerneau.

Revenant à notre *baquet-russe*, *bain-russe*, sur le sématisme duquel je n'ai pas recueilli d'impressions traditionnelles, il est probable qu'à première réflexion *russe* y fait maintenant l'effet d'un adjectif, Venu de Moscou ; *bain russe*, *montagnes russes*, *balançoire russe* travaillent à cette suggestion ; mais le *bain russe* est un Bain de vapeur ! mais il n'y a de *montagnes russes* que s'il y a deux pentes, notre jeu n'en comporte qu'une, et retient l'imagination sur le baquet ! — J'abandonne *bain-russe* à une étymologie populaire, ou si l'on veut bourgeoise, par cet adjectif ethnique ; jamais d'ailleurs pour un vieux Brestois une douche ne saurait être un *bain*. — Mais *baquet-russe* n'est pas ainsi fait que *russe* doive y être adjectif. J'y vois deux substantifs juxtaposés, dont le second, ou bien conserve le vieux sens *ruste*, Losange, ici la raquette verticale percée d'un trou, (**baquet à russe*), ou, plus vraisemblablement, conserve notre sens régional, à cause que la douche est grotesque comme le contenu d'un russe reçu par une fenêtre, (**baquet-pot de chambre*). — Il n'y a guère de Brestois et Quimpérois qui ne dise « on a rempli la baille du baquet-russe », puisque *baille* est le terme courant pour *baquet* (6) ; mais

(6) Pour la même raison un Brestois dit : « L'Hôtel de la Plage, où il est ? Sur la grève, forcément ! ». *Plage* est parisien.

c'est précisément parce que *russe* était masculin qu'il répugnait d'y adjoindre *baille*, et c'est l'adjonction d'un substantif à *russe*, cru adjectif, ou senti malodorant, qui a permis d'admettre *baquet-russe* en style officiel.

Et revenant à notre *rustre*, *lustre*, Chaise percée, il rendrait bien compte de la locution *veiller au lustre*, Faire le guet, recueillie dans la prison de Reims, -51, par **TARBÉ** ; la construction est analogue au *veiller au grain* des marins ; l'idée est la même, Se parer du danger ; l'image serait celle d'une douche, spécifiée, comme il est naturel pour un malfaiteur qui guette dans la rue, par les lustres que nos pères vidaient volontiers par la porte ou la fenêtre. — Le *Supplément au Dictionnaire argotique* signé **MESIERE**, paru à Caen vers 1820 et nourri de patois de l'Ouest (7) donne les mots *lustrer*, Juger, *lustré*, *lustrée*, Jugé, Jugée, et *lustre*, Juge ; il est plausible que ces mots dérivent du nôtre, soit, le substantif *lustre*, de ce que la coiffure du juge est comparable à un pot de chambre, soit, le verbe *lustrer*, de ce que les médecins populaires qui pratiquaient l'inspection des urines étaient nommés dans tout l'Ouest les *jugeurs d'eaux*, les *juges à l'eau*, d'où possibilité d'un sématisme de revers nommant les juges des lustreurs.

volet, m., Nénuphar : « *le peuple l'appelle, Volet* », **CILL.** — Passé en br., *bolætt*, f. (par mutation régressive sur *eur volet*, un nénuphar). — Mot de toute l'I.-et-V. (**ORAIN**, **LECOMTE**), la Mée, Poitou, Anjou, Maine, Berry, Bourgogne ; **LITTRÉ** le donne, et aussi *volant d'étang*. — C'est une métaphore exprimant la forme de la feuille d'après le *volet*, Plateau de bois, ou Disque d'ardoise, de tuile, servant de couvercle à un pot, à un calice ; ce sens premier est dans Du Fail, *Baliv.*, iv ; il est encore Angevin, v.-o., et a pénétré en basse-Br. jusqu'à Cléguérec, **CILL.**, et **THIBAUT**, *R. c.* — Syssém. : *plateau*, Nénuphar, en Allier, Nièvre, Beauce, Champagne, Luxembourg, *Flore*, I, 150.

faire le bouchon, au bain, Tourner recroquevillé, les bras passant croisés sous les cuisses, par un effort des reins et des jambes ; **B.**, -85. — Image d'un bouchon de liège que les vagues balancent.

(7) Voir **G.E.**, *Rev. de philol. fr.*, XXXVII.

goulot, m., Entrée de la rade de Brest ; B., 80-84, quelques vieux marins ; et les bourgeois en rient. — Semble, ainsi daté très bas, une étymologie populaire réformant le mot officiel *goulet* comme dépourvu d'image, et restaurant la comparaison avec un goulot de bouteille ; mais ce peut fort bien être un double de *goulet* et datant de l'époque où l'image était sentie ; car, inversement, GRÉG., 463, 742, et CILL., 297, préfèrent *goulet* (de pot, de bouteille) à *goulot*, et c'est encore l'usage en bas-Maine, DOTTIN, 242, et à Lyon, (*golet*), PUITSP. -90. Une *goulotte* est une Rigole taillée, un Canal taillé, en architecture, LITTRÉ ; c'est aussi une Glissière en angle dièdre, ex. « [décharger le charbon d'un camion] à l'entrée d'un soupirail sur une goulotte aboutissant à la cave », *Echo de Paris*, 7-1-20, p. 2, c. 3 ; l'idée de ces divers sens n'est pas de Gueule, mais de Gorge. — Il y a des *goulets* en entonnoir, en termes de pêche, mais l'image pointue d'un entonnoir, qui va s'étrécissant, n'est essentielle ni à *goulet*, (le goulet de Brest n'est pas en entonnoir), ni à *goulette*, (la *Goulette* de Tunis, en arabe. *Halg-el-Ouâd*, gosier de la rivière, est un chenal), et le diminutif a pour but de parler de la gorge comme étroite, opposée à la gueule comme large : on a à Albertville *golet de let stievet*, (goulet des chèvres), Fausse-gorge, le larynx quand le manger s'y présente ; en bas-Maine *goulet*, Brèche ménagée dans une haie ; à Lyon *golet*, Pertuis ; au 14^e s. *goulet*, Ruisseau, DU CANGÉ, et en Périgord Bief de moulin, LE ROY, *Moulin*, 30, 33 ; le *Goulet*, nom de lieu à Pléch., et nom d'une partie du bourg de Rezé (près Nantes), -09, située au fond d'une petite baie ; sur la côte, le *Goulet* est, à Binic, le nom propre d'un passage entre des rochers conduisant à une seconde plage, 00-08. Les cartes parlent aussi du *goulet de Fromentine*, à Noirmoutier, mais j'y crois le mot en décadence, sans doute parce que la passe est en comblement.

Quand A. Legrand parle d'« un grand estang dans lequel la Mer entroit par une étroite emboucheure, au goulet de laquelle se tenoient à flot les Vaisseaux de certains voleurs », *Gildas*, 12, il est probable que c'est par un emploi direct du mot, — tandis que ceux qui parlent de nos jours du « goulet » joignant le Mor Bihan à la mer, P. Joanne, *Dictionn.*, au mot Morbihan, ou d'« un étroit goulet » à Kernic, à Ploumanac'h, Clouard,

Tro-Breiz, 297, 434, je crois que c'est par allusion littéraire au goulet de *Brest*.

INDUSTRIE

donner du feu, Faire tourner sa toupie le premier, parlant du joueur qui est « dessous » ; B., 85-98 ; Pt-Croix, Aud., Ch.-Faou, 98-03. — Syn. et syssém. : **allumer**, Ch.-Faou, 95-03 : « Allume ! » ; || à Rennes, ESQUIEU, 10 ; à Pengilly, SÉBILLOT, *Coulumes*, 48.

éteindre la toupie, Arrêter la rotation de la toupie en frappant dessus avec une autre ; B., Pt-Croix, Aud., Ch.-Faou, -99 ; || St-Brieuc, *R. celt.*, V, 222 ; *éteindre le feu allumé*, ESQUIEU, 10.

A Rennes *feu* se dit aussi de la bille mise la première au jeu de « tic-toc », et de celle que le gagnant laisse pour continuation du jeu, ESQUIEU, 14, 15 ; *petit feu*, (*grand feu*), d'un palet maître jeté près, (loin), *ib.*, 20. — Cette image de *feu* est prise de la braise qu'une ménagère, jadis, devait conserver la nuit sous la cendre du foyer pour la continuation de sa cuisine ; de là dérivent et l'idée d'*allumer* la partie et celle d'*éteindre* la toupie. Sous ce dernier mot la série conflue avec celle de *vie* (voir ici *Etre vivant*), puisque *Eteindre* un feu, une lumière, se dit les *tuer*, en fr. pop. vieilli (et en br., *laza*) (1). — La locution *donner du bois*, Offrir sa toupie aux coups, ne fait pas allusion au bois dont on nourrit un foyer ; le br. y répond par *rei koad* ; s'il pensait à du bois à brûler il dirait *rei keuneud*.

Dans **allumer**, aux barres, Engager la partie en frappant trois coups dans une main du camp adverse, B., 80-99, — il est probable que la métaphore est prise de la guerre, où on *allume* les hostilités. « Camps » et « pri-

(1) C'est par une extension du sens de *feu*, que *petit feu* se dit aussi d'un concours de durée à la toupie, HARQUEVAUX & PELLETIER, 200 *jeux*, 38.

sonniers », les barres imitent la guerre, et à B., les deux camps s'appellent *les Français* et *les Anglais* (2).

braise, f., Tabac trop émietté mal commode à fumer, Quimper, -11, pop. — Métaphore prise du menu charbon de bois de boulanger. L'idée est simplement de Matière pulvérulente. A Lyon *braise*, Miette (de pain), PUITSP. -03. — Syssémantiques : *grézillon*, (charbon brisé menu, BOISTE -43, *grésillon* dans HDT), Prise de tabac, RIGAUD ; — *poussier*, (déchets de charbon encore brûlable), A, Miettes de tabac encore fumables, B., -90 ; B, Tabac à priser, DELVAU. — Les mêmes mots disent Argent : *braise*, Argent (3) ; — *grésillonner*, Demander du crédit, *Almanach des débiteurs*, -51 ; — *poussier*, Monnaie, VADÉ. Ces images ne parlent que de Menue monnaie, dite aussi *menuaille*, *mitraille* ; c'est que le désespoir argotique feint de ne connaître de l'argent que les petits échantillons.

meule, f., Pièce de deux sous de bronze ; B., mai -19, ouvriers de l'Arsenal. — Image prise d'une meule, à aiguiser ou à moudre, comme ronde et plate avec une épaisseur assez proportionnelle. — Syssém. : en fr. *roue*, (il faut l'imaginer pleine), Pièce d'argent ; — et chez les soldats et marins américains, (ils avaient été frappés du grand diamètre de nos sous de bronze), *bunker-plate*, Pièce de deux sous française, du nom du Couvercle de fonte qui bouche les trous d'homme sur le pont du vaisseau, St-Nazaire, nov. -17.

(2) Formule pour répartir les joueurs : « *Je suis du camp des Français, Tu es du camp des Anglais* », B., -99. En br., *c'hoari sausicq*, (jouer petit-anglais), Jouer aux barres, GRÉG., 81.

(3) Certes, sur ce mot des imaginations plus brillantes sont aisées : la *braise* fait bouillir la marmite (LITTRÉ) ; elle *brûle la poche* au prodigue ; un joueur heureux a *la main chaude* ; il y a, au 16^e s., des donations entre vifs dites *de main chaude* (LITTRÉ, Main) ; le Diable, *boulanger* en argot, est grand fournisseur d'argent. Mais plus séduisantes seront des images prises de braises, chaudes et brûlantes, plus on s'étonnera qu'elles n'aient pas donné de syssémantiques à *braise*, Argent. Quand C. Desmoulins, *Vieux Cordelier*, n^o 5 (éd. 1825, p. 99), dit à Hébert « en faisant chauffer ta cuisine et tes fourneaux de calomnies avec les 120 mille francs et la braise de Bouchotte », c'est une de ces chances du style à facettes. Un matelot qui dit à un restaurateur « c'est-y pasque vous avez peur qu'on n'a pas de la galette en braise ? », B.-REBIAB, 24 H., 173, me paraît donner le vrai sémantisme : en *braise*, en morceaux, en monnaie.

têtu comme une mailloche, Entêté ; B., -04, pop. : « Tu es têtue comme une mailloche : tu veux pas te soigner », fille parlant à sa mère ; || *tête de mailloche* !, idem, Nantes, -05 ; JAUBERT ; *maill'* et *meinyeât*, Tête dure, en Italie et Suisse, ATLAS. — *Mailloche* est le nom de plusieurs sortes de Maillet, — dont le moins « têtue » est celui des marins, (voir un dessin dans *Grande Encyclopédie*, Congrèage), et notre locution doit donc nous venir des terriens : *mayoche*, Maillet, se dit à Pléch., en Anjou et bas-Maine. — Syssém. : *tête de mât*, m., Entêté, COULABIN, p. 3, qui s'explique par *mâ*, m., 1, Maillet, à Carteret, -18, 2, Battoir à linge, à St-Malo et Pleurtuit, -18, (du radical *matter*, Frapper). — *Tête de mailloche* est celui dont la tête obtuse est dure comme mailloche, *tête de pioche*, dure comme pioche, *tête de girouette*, inconstante comme girouette, (non « comme la tête » de la mailloche, de la pioche, de la girouette) (4). — Sur une autre image, Grosseur de tête, (et non Dureté), le Têtard de grenouille est nommé *mailloche*, f., en L.-Inf., *caboché* en Maine et Anjou.

broc, m., Furoncle : « *Broc de chair, bouton* », GRÉG. ; « *Broc de chair, bouton*, Dreinneenn-quig [épine (de) chair] », CILL. — De *broc*, pluriel *bros*, Pointe, DU CANGE ; « brocs ferrez », Du Fail, II, 71, *brau*, Epine, COUL. ; *broc*, Fourche de fer, COUL., ORAIN ; *broche*, f., 1, Long clou sans tête, LITTRÉ ; 2, Dent, DELVAU ; *broquette*, 1, Clou à grosse tête, 2, Dent, en pays messin, JACLOT (5).

(4) *Tête de girouette* = Inconstant ; B., 80-90, 98-23 ; « inconstant », CHALONS, éd. Loth, 80, c. 2. — LITTRÉ, *Tête*, 28°, le confond avec *tête de linotte*, Ecervelé. La tête de linotte peut être volage, mais par causes personnelles ; la tête de girouette tourne sur des motifs qu'elle peut croire des scrupules, mais qui lui sont soufflés du dehors.

(5) Curieuse méprise sur le pluriel *bros* : on lit dans l'anonyme *Vie de Françoise d'Amboise* que le duc de Br., Pierre III, mourut le 22-9-1457 de « la maladie des bras » qui fut un mystère impénétrable pour les médecins ; LOBINEAU, I, 664, reproduit cela ; et KERDANET, *Albert Le Grand*, 147 ; et LA BORDERIE, *Hist. de Br.*, IV, 385 ; Lobineau ajoute naïvement « d'autres disent plus clairement que ce fut un maléfice » et en marge « Le Baud ». Si du moins on nous en décrivait les symptômes ! Car sont nommés aussi *broc*, (épine), le Prurigo, dans les Landes, et on le guérit, en vertu de la « signature », en suspendant chez le malade de l'arrête-bœuf, qui est épineux, *Flore*, IV, 119, — et *broc*, les Hémorroïdes, en Belgique, *ib.*, 101, et *broches*, le même mal, en fr. du 15° s.

Syssém. : *clou*, m., Furoncle, (HDT); seul nom usuel, à B., 80-08, commun, et à Vannes 1744, CILL. (« *ici* », écrit-il), à l'exclusion de *charbon*, *carbonelle* et *furoncle*, quoique ce dernier soit populaire aujourd'hui en Charentes, Centre, Vendée, même à Yeu et Noirmoutier, ATLAS; — *bourguille*, f., Inflammation aux paupières, en pays nantais, *Petit Phare*, 14-3-12: *bourguignon*, m., Orgelet des paupières, v. - o.; métaphore sur *bourguigne*, f., Petite fourche à dents de bois, *Petit Phare*, *ib.*, et, m., Broc en bois, v.-o. (6).

(6) Il y a un radical européen *tac*, Clou, syssémantique de *broc*. De ce radical semblent être :

1^o, de nombreuses formes signifiant Clou, citées dans PUISPELU -90, aux mots Etancot, Tachi, Tacon; y joindre l'espagnol *taco*, Cheville et Lance mousse; le br. *tach*, Clou; *taque*, f., Clou, à Liège, et *taquier*, Cloutier, en 1813, LITTRÉ, *Sup.*; *tacques*, Ustensiles de fer fondu, LITTRÉ, (cf. *clous*, Outils, en langue populaire); *enflé comme un tac*, à Dol, LECOMTE, (à B., *maigre comme un cent de clous*, — jamais *gras comme un cent de clous* que donne LITTRÉ); *du tac au tac*, Par riposte immédiate, c.-à-d. de la pointe à la pointe, la pointe étant, épée ou bâton, arme de duel); comparer *broquette*, Petit clou;

2^o, à comparer avec *broche*, Tige pointue : *tac*. Bâton, en argot *faria*, DAUZAT, *Argots de métiers*; — *taquerot*, Morceau de bois pour frapper, PUISPELU -90; — *taquet*, Petite pièce de bois, HDT; *tacot*, Bout de bois menuisé dont on ne sait que faire, A. ROUX, *Gâtinais*; *tacon*, Talon de bois, en espagnol; — *tacot*, Reste de tige d'un végétal coupé, MONTESSON: *tancot*, Chicot d'arbrisseau, en Provence et Morvan, PUISPELU, 455; — *du tac*, du Tabac de troupes, chez les mousses de la Bretagne, -07, sans doute à cause de ses « bûches » et « troncs d'arbres »;

3^o, *tac*, Phlegmasie éruptive des animaux, syssémantique de *claveau*, *clavelée*, Maladie éruptive à boutons en forme de clou, (*clavus*, Chancre, en latin); d'où par extension, autres maladies : *tac*, Epidémie de fièvre non mortelle avec toux et hémorragie, en 1411, PASQUIER, *Recherches*, IV, xxviii; Engorgement des parotides chez le bœuf, et *tacon* chez le porc, dans le Cantal, 1782, BRIEUD, *Topographie médicale* (éd. 1821, p. 36); *tacoun*, Mal d'oreille en Guyenne, MISTRAL; *tacon*, certain Cryptogame parasite qui s'étale en taches, LITTRÉ; — rapprochable est sans doute *taquin*, Avare, Vétilleux, Malicieux, parce que de nombreux mots, syssémantiques entre eux, expriment Avarice par Maladie de peau, Crasse; l'italien *taccagno* y aura été parallèle, son sens Taquin se tirant bien de son sens Sordide; le *taquin* serait un homme malade de *tac*; tous ces noms de maladies seraient à demi syssémantiques de *broc*, Furoncle; c'est la rondeur de la tête du clou qu'ils auraient considérée;

4^o, *tacaud*, *Gadus luscus* (voir p. 129); *taquet*, (voir p. 130); *tacard*, poisson de Guyenne, MISTRAL; *tacon*, *tocan* et *técou*, Jeune saumon, LITTRÉ; — *tac*, Scorpion, Salamandre, Triton, Léopard, JAUBERT, et ATLAS, en Allier, Vienne, Haute-Vienne, Charente, Dordogne, bref

étique, f., Raie pastenague : « Les pêcheurs de nos côtes redoutent la piqure de la raie *pastenague*, qu'ils connaissent sous le nom d'*étique* », HABASQUE, *Notions*, III, 226. — Le mot doit être apparenté à *étiquet*, Petit bâton, *éliquette*, Perche fixée en terre; le nom doit remonter haut, puisqu'il retient nettement l'idée de pointe piquante : la pastenague a une queue armée à la fois d'un long fouet qui enlace l'ennemi et d'un ou plusieurs aiguillons venimeux qui le percent. — Une autre Raie, l'*alène* de LITTRÉ, doit son nom à son bec pointu, *Faune*, XI, 167.

aiguillette, f., Bélone, Orphie, poisson en forme d'aiguille, à museau pointu; Finistère, *Ann. stat. an XII*, 30; Morbihan, 1804, LE GALL, *Ind.*, 36; | Belle-Ile, -86; Sein, Aud., Douarnenez, B., 98-06; Quimper, La Forêt-Fouesnant, -22; — passé en br., dès 1633 (*equillet*) et 1732 (*acuïlhetenn-vor*). — Je n'ai recueilli *aiguille*, idem, que donnent les dictionnaires fr., et parmi eux le *Nomenclator* (1633) et GRÉG., 327, que comme synonyme connu mais dédaigné, sauf peut-être à Belle-Ile, -86.

lançon, m., Equille, poisson en forme de lance; nom usuel à B., (*équille* inusité), 65-22, Belle-Ile, CHASLE; || Dol; Normandie; — Cf. *lanceron*, Jeune brochet.

Autres syssém., fr. : *coyau*, 1, Cheville, 2, Tanche de mer, — ce qui autorise peut-être à rapprocher d'un côté *gournable*, Cheville, et d'un autre côté *gornus*, *gornatus*, *gurnadus*, Petit poisson de mer, bas-latin, DU CANGE; *gournal* et *gornal*, Rouget, GODEFROY; *gurnard* et *gurneau*, Grondin, LITTRÉ; *gourneux*, Poisson de rochers, à St-Malo et Port-St-Jean, 80-13; *gourned*, Grondins, en br. de Léon; — *arbelèz*, f., (c.-à-d. arbalète), nom de l'Arcbaliste pris comme synonyme d'Arc, en Indre-et-Loire,

l'« insecte », Petit animal rampant, du 17^e s., mais avec l'idée d'une forme pointue; — *tàknaw*, Taon, à Pléch., *tacaut*, Tique, Anjou, avec l'idée de pointe piquante; — tout ce groupe est syssémantique de *brochet*, Poisson pointu;

5^e même, peut-être, le br. *takenn*, Goutte, Morceau, Minimum, le cornique *tecen*, Court espace de temps, ERN., *Gloss.*, 670, — syssémantique de *broquille*, A, Menuaille de métal, Bague, (et *brocante*, Chose de mince valeur), B, Minute de temps, — et de *clou* dans *ne pas valoir un clou*. — Cf. *tacot*, Petit verre d'alcool, à Brest.

Ce tableau nous a menés loin de notre région, mais il a l'avantage, ayant situé le nom du poisson *tacaud*, de permettre d'y rattacher sémantiquement les noms de poissons *étique*, *aiguillette*, *lançon*.

ATLAS, (cf. *arblaz*, à Bruges, jadis, dans GODEFROY, Arbelest), d'où *arblèse*, Salamandre, en Deux-Sèvres, ATLAS; *ablaise*, *ablette*, idem, FAVRE; cette arbalète est syssémantique de *tac*, Salamandre (7).

aiguille de l'estomac, f., Cartilage xiphoïde du sternum; Vannes, -09.

lèche du cœur, f., idem; Douarnenez, -90 : « la mariée avait trop dansé, la lèche du cœur s'était décrochée, voilà le rebouteur sur elle »; || avoir la lèche du cœur chaîte (tombée, il faut la relever), à Laurenan, C.-du-N., *Fur. Br.*, IX, 137; la lèche en bas, à St-Brieuc, -93, *ib.*, 77; en br. *leich*, GRÉG., 680, 977; *lech*, TROUDE; *ench ar galon*, (lèche [de] le cœur), DÉGUIGNET, *Mémoires, Rev. de Paris*, 15-12-04, 833; *ench* suppose une aphérèse de l'article français, lèche → l'èche.

Cœur, c'est ici estomac, Sternum; aiguille, Pointe; et lèche, Lame : lèche, Plaque mince de fer cousue entre

(7) Il serait dur ici, le mot *arblèse* étant si familier aux oreilles brestoises, de ne pas résumer le fait de la métonymie par laquelle *arbelèse*, (*arbléz*, *arbléz*), f., rôti d'*arbelèse*, m., et du *larbelèse*, m., désignent le Rôti de porc frais, à B., de 1688, (Archives Municipales), à 1924, et dans toute la Br., quoique le mot, toujours en pleine vigueur en basse-Br., soit moribond à Rennes et Nantes. Cette viande est à l'origine un rôti embroché d'une arbalète, en prenant *arbalète* = Flèche de bois ou de fer, ainsi qu'on fait dans *courir comme une arbalète*, v.-o. Plusieurs images voisines de Flèche ont été provignées de même : *hâtereau*, Tranche de foie de porc sur le gril, dérivé de *hâte*, Broche; *hâtelet*, Tranche de porc rôti sur un hâtelet, en Normandie; *brochette* d'oiselets; *broche*, Viande bouillie, en langue nautique. — Le br. n'est pour rien dans la phonétique de *arbléz*; il appelle l'Arbalète *arbalastr*, et qualifie une Personne maigre et grande d'*habelastren*, comme, en fr., un Cheval maigre est une *arbalète*. En revanche, l'Anjou peut être aussi responsable que la Touraine et le Poitou de cette terminaison écrasée -*éz* < *estre* : il appelle *arjalestre* et *argelaise* Certaine terre schisteuse, ardoiseuse. — Enfin il est singulier de voir qu'en 1665, 1666, R. BRETON, *Dict. caraïbe-fr.*, et *fr.-caraïbe*, donne, comme du fr., *boucan* (Rôti) et, comme son répondant caraïbe, *aribelet* ! Une viande embrochée sur un feu est bien le boucan peau-rouge. J'ai noté, *Rev. de philol. fr.*, XXVI, 298, que le caraïbe n'admet pas de consonnes groupées comme *rb*, (de là l'insertion d'un *i*), et aussi que BRETON prend pour de pur caraïbe des mots déjà importés d'Europe aux Antilles. Cet *aribelet* nous indique en outre que la région tourangello-poitevine où le *s* d'*arhalestre* se conserve dans *arbeléz*, ne fut pas seule à nommer « arbalète » un rôti embroché, puisque c'est une forme divergente, conservatrice du *t*, qui fut, d'autres lieux sans doute, transportée aux Antilles.

la doublure et l'étoffe pour soldats à pied, textes de Bretagne, 1425, 1467, dans LOBINEAU. II, 999, 1290. — Le xiphoïde est parfois fourchu, d'où son nom de *fourchette*, désuet en anatomie, mais demeuré populaire; de là se tire *lèche*, 1, Bois fourchu, 2, Mâchoire de porc, placés devant le trou de la cuve à lessive, *Bas-Maine*, 321 (8).

machine à dormir, f., Journée : « Soudéer qui le connaissait de longue date [« le » = Ervoanégou, un cordonnier de Tréguier, qui avait été au Havre, et qui, sourd-muet, parlait par signes] n'oublia pas de parler de « sa machine à dormir » comme il appelait une journée [« il », Ervoanégou] », PRIMA, *Mablouis*, 66 ; Soudéer, à Tréguier, -66, est un vieillard aveugle, et c'est ici un de ses souvenirs « des temps passés ». — Le sens semble bien que ce sourd-muet ne savait que faire, de ses journées, que les dormir. La locution, dont le sématisme est dû aux progrès de la mécanique et à l'envahissement du machinisme, a l'intérêt d'être ancienne relativement à ces faits modernes ; peut-être avait-elle été rapportée, du Havre, dans un pays moins machinisé. Il faut la rapprocher de celle-ci, *machine à faire des heures*, vocatif à l'adresse du chauffeur de la machine à vapeur d'un atelier, vers -70 : « Va donc, *postillon d'eau chaude* [traduit en note « Mécanicien de locomotive »], chauffeur de four, machine à faire des heures, ta journée va toujours, à toi », POULOT, *Sublime*, 69 ; ce chauffeur, en effet, n'est pas « aux pièces », il est « à la journée » ; et, quoique PUITSP. -03, 120, 283, enregistre *faire son quart d'heure*, Faire une petite sieste, c'est plus exactement de cette locution ci-dessus des ouvriers que se tirent, très usuels dans les casernes, *faire une heure*. Dormir, RIGAUD, courant au 13^e dragons, 13-22, *faire des heures*, idem, au 29^e dragons, -16, et chez des artilleurs, MOSELY, *Jean des Brebis*, 127 ; des heures de quoi ? de présence inerte, des heures zéro, brûler le service.

L'emploi de la métaphore *machine* comme synonyme très général d'Inventeur ou d'Invention, est préparé par

(8) Le xiphoïde, populairement *os de l'estomac*, et dont la torsion est dite *décrochement de l'estomac* (PUITSP., JAUB.), *berchet chait* et *fourcelle à bas* (v.-o.), se nomme le *crochet* à Lyon, le *flisquet* (fléchette ou loquet) en Gascogne, sans doute aussi autre part l'*os du foie* : *se casser l'os du foie*, Travailler avec excès, 8^e génie, -19.

les cas où, regardant une machine, on lui imagine une utilisation extra-technique mais pittoresque ; à ce moment on appelle une Automobile un *tue-monde*, L.-Inf., -16, — la Mitrailleuse, la *machine à dépeupler*, DAUZAT, *Argot de la guerre*, 269, — une certaine Machine infernale, qui précéda le char d'assaut, grande cage blindée roulant sur des rails qu'elle jetait elle-même, la *machine à percer le front*, juin ou juillet -16, à Sommesuippes, — la Cuisine-roulante, la *machine à couper l'appétit*, DAUZAT, *ib.*, 269. — A un second moment on appelle *machines* des organes humains : la *machine à moulures*, à mouler, le Postérieur, DLLE, BRUANT, — la *machine à bosseler*, les Poings, arme des ouvriers grévistes, *Matin*, 22-9-09 ; — et aussi le lieu où se passe une action : la *machine à souler*, le Cabaret, POULOT, *Sublime*, 170 ; — et aussi l'homme qui a une fonction : la *machine à décrets*. — l'Homme au pouvoir, « O vous, machines à décrets, Jetez dans le feu, sans regrets, Tous vos plans de finance », S. Maréchal, *Chanson à l'usage des faubourgs* (1793), dans Buonarotti, *Conspir. Babeuf*, (-28), II, 231 ; — la *machine à condenser les appointements*, à *tamiser les gratifications*, le Patron d'atelier, *Sublime*, 133, — la *machine à apter*, le Major de Dépôt qui déclare apte tout ce qui arrive, GALTIER-BOISSIÈRE, *Loin de la Riflette*, 109 ; — la *machine à oublier*, l'Homme, parce qu'il oublie ses pires épreuves, BARBUSSE, *Feu*, 361 ; — et aussi l'homme qui a telle habitude : *Machine-à-Raboter*, sobriquet d'un gouapeur, *Sublime*, 155, sans doute parce qu'il emprunte de l'argent et « rabote » les porte-monnaies des camarades, (cf. la *Machine à délar-der*, *ib.*, 187, même sens ?) ; — et aussi le groupe d'hommes qui a une fonction sociale : *machine à voter*, Majorité parlementaire, *Sublime*, 34, — la *machine à classe moyenne*, les Agriculteurs, pépinière de nouveaux bourgeois, *Action française*, 14-10-20, p. 1, c. 2. — A un troisième moment, devient *machine* tout procédé : la *machine à finir la guerre*, l'Arme qui serait souveraine pour vaincre, *Echo de Paris*, 16-8-18, p. 2, c. 2, et, antérieurement, titre d'un roman de DORGELES et GIGNOUX ; — toute occupation : la *passette à passer le temps*, Occupation d'oisif, (par exemple trier les bûches du gros tabac), Nantais, -14, (de *passette* Passoire de cuisine, à Nantes) ; — toute entreprise : la *machine à dynamiter la société*, le Dreyfusisme, L. DAUDET, *Au temps de Judas*,

98 ; — toute organisation : la *machine à arrêter M. Perrotte*, un Gouvernement fort, *Act. franç.*, 24-2-22, p. 1 ; — Yffiniac se déclare *le bourg de passe c...*, (couillons), parce qu'ils y sont filtrés et qu'« il en passe plus qu'il n'en reste », HABASQUE, *Notions*, II, 357 ; — et les Parisiens s'enorgueillissent de leur *machine à refouler les croquants*, installée en face des gares et qui dès leur débarquement les renvoie d'un coup de piston, DORGELÈS, *Croix*, 135.

L'idée générale de toutes ces locutions est l'explication plaisante, d'abord, d'un résultat par une finalité, nous avons déjà vu cela à propos de *frac*, mais aussi l'explication de cette finalité par un mécanisme inconscient qui supprime la personne, la responsabilité, l'homme.

horloge de village, f., 1, Coq ; GRÉG., CILL. ; — 2, Chant du coq ; GRÉG. ; || *orloge*, Coq, P. DE RUBY, (malfaitteurs de la basse-Loire), *Vie genereuse*, (1596). — Cette comparaison du naturel à l'artificiel était aidée par une ingéniosité de technologie qui se fondait sur une comparaison de l'artificiel au naturel : dès le début du 16^e s., les hommes d'étude avaient des réveille-matin où un coq de bois peint, surgissant au-dessus d'une horloge, chantait trois fois. — D'où, en retour : « Le réveille-matin eut la gorge coupée », La Fontaine, *Fables*, V, vi. — Si le coq dit l'heure de l'aurore, le Souci, qui se règle sur le soleil, en dit plusieurs, d'où il est nommé aussi *horloge de village* en fr. de 1622, *Flore*, VII, 163, et *calendula arvensis*.

poids de pendule, m., A, Testicules dans leurs bourses ; B., -99, bourg. — Syssém. : *breloques*, 1, Menus objets qui pendent à une chaîne ; 2, A, par métaphore, Testicules, *Dict. érot. mod.* ; B, par ellipse du déterminé, *breloque*, « Pendule », VIDOCQ, mais plus vraisemblablement d'abord Horloge à poids ; (la même ellipse donne *pendule*, f., Horloge à pendule). — On sait en outre que des poids de pendule sont rarement à la même hauteur, ce que notre métaphore ne saurait avoir négligé.

B, Morveaux à consistance de sirop, à forme de larmes funéraires, descendant lentement d'un nez qui de temps en temps les rehisse ; B., -99, pop. : « T'as pas fini de remonter tes poids de pendule ? » ; « Comment ? vous essuieriez vot' verre avé l' torchon où c' qu'on met les

poids de pendule [le Mouchoir]? » ; || *remonter ses poids*, Renifler, J. Landre dans BRUANT, 324. — Voir ici Cloches.

plaque-tournante, f., Chapeau (d'homme) breton, en feutre noir, sensiblement rond ; « Dans toutes les stations [des deux chemins de fer bretons] les facteurs eux-mêmes, sous leur « plaque tournante » ne parlent entre eux que breton », vers 68-70, LEJEAN, *R. cell.*, II, 48 ; | B., 95-96, au 19^e d'inf., les gradés ; et 98-19, pop. — Image prise des *plaques-tournantes* de gares, et qui a dû jaillir dans le milieu où Lejean l'a située.

avoir un télégraphe dans le ventre, Gesticuler en parlant ; B., -05, pop. : « Ma femme est vive. Et elle parle tout le temps. On dirait qu'elle a un télégraphe dans le ventre. » — *Faire le télégraphe*, Gesticuler, LITTRÉ. Il s'agit du télégraphe Chappe, (supprimé de -44 à -52). — Inversement, *la Goule de bois* ; le Télégraphe Chappe ; environs de Pléneuf, -36, HABASQUE, *Notions*, III, 112. — Le *ventre* en question n'est pas rigoureusement le Ventre ; il symbolise l'Individu entier, mais comme impulsif et même automatique. — Comparer *pavillonner* ; ici, p. 164.

aller au tour, 1, 1^o, Aller bon train ; Ch.-Faou, Aud., Quimper, Morl., 99-20 : « un cheval de course qui va au tour », ... Qui est vite ; « le faucheur va au tour », ... Fauche vite ; « Le manche à flep va toujours autour », On se livre aux commérages, PICQ. ; « Sa lanchen va autour », Elle bavarde, PICQ. (9) ; | « Et aussitôt, les langues « d'aller autour » dans le quartier : <...> », *Mouez ar Vro*, 19-6-20, p. 2, c. 2 ; — 2^o, très spécialement, Avoir la diarrhée ; Ch.-Faou, -02, bourg. ; — 2, Mener une vie active ; Ch.-Faou, -01 : « Il va encore au tour », Il vague encore à ses affaires, « I' peut pus aller au tour », Il est débilité.

Cet emploi du mot *tour* me paraît tout régional et tra-

(9) *Manche à flep*, Langue. — *Flep* (mieux écrit en fr. * *fleppe* ?), substantif verbal de *flepper*, Cancaner, Jaser, — usuel en Cornouaille avec ses dérivés *fleppieur*, (-euse), Bavard, (-e), *fleppe*, f., Homme bavard, Femme bavarde, 02-12, — du verbe br. *flepennat*, Jaser. — *Manche* est étrange : ne serait-ce pas une déformation, par étymologie populaire, du fr. *anche*, (br. *hanchenn*, *lanchenn*), 1, Languette de hautbois, 2, Langue d'un bavard, étudié ERNAULT, *Notes d'étym.*, § 92 ?

duit du br. : *mont enn dro*, (aller en-le tour), Tourner, *kas enn dro*, (envoyer en-le tour), Faire tourner, qui se disent d'un moulin, d'une machine quelconque ; « la machine à battre va au tour »,... Abat de l'ouvrage, dit-on à Aud., Ch.-Faou, -99. Mais le sématisme, pris de l'image d'une machine rotative, n'est pas astreint au mot *tour* :

moudre, S'activer ; Ch.-Faou, -00 : « I' peut pus moudre », Il est esquinaté. — *Mouliner*, (moudre du grain), « Marcher un peu (se dit du travail) », *Bas-Maine*, 360. — *Roueller*, (courir vite comme une rouelle, une roue), Travailler vite, *ib.*, 457. — En anglais *to go round*, Etre en train. Une expression comme le fr. *ça ronfle*, Il y a de l'activité, est aussi une image prise d'une machine bien en train.

Les locutions fr. *faire le petit tour*, *le grand tour*, Aller uriner, à la selle, expressions décentes, SAUBINET, JAUB., LITTRÉ, emploient *tour* au sens Promenade ; elles sont sans relation directe avec notre emploi 1, 2°, qui a pour analogues en fr. désuet *va-tôt*, f., Diarrhée, en fr. de Lyon *vasivite*, f., *idem.*, PUTSPÉLU -03 (10).

volée, f., Moment où la morue donne, à Terre-Neuve,

(10) Le br. *tro*, Tournée (et non, comme ci-dessus, Rotation) est encore traduit par *tour* à B., 98-11, dans des emplois comme ceux-ci : « Où est Nicole votre voisine ? — La marchande de fruits ? — Oui. — Ha, elle est allée au tour », Elle est partie faire sa tournée ; « Elle est encore au tour avec ses maquereaux », Elle n'a pas fini sa tournée pour les vendre ; « Avant je faisais la buée ; depuis que Marivonne devient lourde, j'é viens au tour », Je travaille pour Marivonne, auparavant je lessivais, mais elle s'alourdit avec l'âge, c'est moi qui prends et porte le linge chez les pratiques. — *Mont enn dro*, Faire une tournée de quête ecclésiastique, Mendier par profession, Se promener en désœuvré ; (le fr. dit *faire son tour*, *faire tous ses tours*). C'est encore Mettre à la voile, Conán, *Avanturio*, v. 162. Un aveugle qui lit du braille « *'gas e viz enn dro* », (envoie son doigt au tour).

Ne pas confondre, avec ce qui précède, *autour de*, Auprès de, — construit avec *être*, *rester*, *aller*, *venir*, pour dire Vivre en intimité, Hanter, Rechercher, locutions qu'ont le fr. du Nord-Ouest et le fr. littéraire vieilli, ce qui ne les empêche pas chez nous d'être sous l'influence bretonne, — et construit avec *faire* pour dire S'occuper de, ex., « *faire autour des malades*, *faire le tour des vaches* », ce qui est traduit du br., — mais le br., ici, est *wardro*, (sur tour), Autour.

A Uzel, frontière franco-bretonne, l'ATLAS a demandé « matin » et a obtenu *mâté*, puis « il s'est levé matin » et a obtenu « *i s'ê lvé ôlâr* » je ne sais l'expliquer.

à Îslande; moruyers, Paimpol, -10. || Rapprocher *volée de capitaine*, f., Coup de souque, Période de gros travail, ainsi nommée parce que la *volée*, c'est la Mise au travail, et qu'il est rare qu'on voie le capitaine mettre la main à la pêche; (d'un expédient au pouvoir tout à fait extraordinaire mais douteux, on dit « C'est un onguent miton-mitaine Pour faire courir les capitaines »); moruyers, Port-St-Jean, (I.-et-V.), -13. — Notre mot n'est pas pris du fr. *volée*, Ensemble (de pigeons éclos en même mois, d'avocats inscrits à même jour), mais en droite ligne de *volée*, Essor; la filière est : *avoler*, Mettre en mouvement (une roue, par ex.) et *s'avoler*, S'élancer, à Dol, LEC.; en br. *bole*, f., (avec l'article, *ar vole*), Mise en marche d'un mécanisme, Energie. G. E., *Danvez Geriadur*. — Syssémantiques : *travailler*, Se jeter sur l'appât, en parlant de la sardine; Aud., Penmarc'h, 00-06; (la sardine peut *lever* et ne pas *travailler*; ce sont les expressions consacrées); — *forcer*, (Travailler dur, en parlant d'ouvriers) : *Ça ne force pas*, La pêche ne donne pas en abondance, Anjou.

pression, f., Tension nerveuse : « ils firent tourner les jeunes hétaires qui honorent Recouvrance et le bas de la rue Saint-Yves. La pression augmentait, les danses se changeaient en sarabandes. », Prima, *Ecorchous*, 190; scène au bal des étudiants en médecine, B., -70; « Crevaux s'avança suivi de <...> et de toute la bande des galonnés dont les premiers jours de carnaval excitaient aussi la pression », *ib.*, 174, (« aussi » renvoie au mot « excité » quelques lignes plus haut). — Quand nous disons *vie à la vapeur*, c'est Rapidité, mais c'est aussi Tension; Balzac disait « la vie à haute pression des hommes politiques », cité dans LAROUSSE. — Ces images réfractent dans un esprit industriel la même idée que *température* a réfracté dans un esprit médical.

piler, intransitif, = « bien manger »; **pileur**, m., Homme « qui mange bien », « briffeur »; GRÉG., 723. || *Piler*, Manger, dans l'ouest du Centre, JAUB.; *pile-tourteau*, Grand mangeur, Bas-Maine, 402; *pile-miche*, idem, COUL.; *piler*, Manger, et *pileur*, Gourmand, réapparaissent dans DLLE, fr.-argot, qui ne les doit pas à ses devanciers argotistes. Ils ont passé en br : *pilat boëd a c'hoary gaër*, (piler [son] manger à jeu beau), ou simplement *pilat*,

GRÉG., *pil-bara*, (mange-pain), Limousin, *ib.* — Ils sont fort antérieurs à 1732, étant supposés par *piloche*, Dent, que P. DE RUBY (1596) compte au jargon; P. de Ruby, de Redon, s'étant instruit chez des malfaiteurs de la basse-Loire (11), ce *piloche* nous tient dans l'ouest; en basse-Maine la *piloche* est le Maillet à piler l'ajonc des chevvaux. La dent est bien une broyeuse. *Piler*, *pilleur*, sont des métaphores sur *piler*, « *batre dans un mortier des herbes, des drogues, des pommes dans une auge* », *pilleur*, « *celui qui pile avec un pilon* », (traduits par le même br.), GRÉG.; et Grégoire aurait pu n'en pas faire deux articles. — Syssémantiques prochains: *batrelle*, Bouche, recueilli comme jargon de maçons au 90° inf. (Châteauroux), -16, par M. COHEN, où je vois un **batterelle*, f., diminutif de *batte*, f., Masse plate pour écraser le plâtre, la pierre à ciment; — *marteau*, Dent molaire, PUITSP. et GUILLEMAUT, où je vois une analogie, non de forme, mais de fonction. — Plus lointain: *mouloir*, Bouche, *Jargon* (1824) (12). — Le verbe, du nord de la Loire-Inf., *pilauger*, Ecraser en piétinant, A. LEROUX, semble une variante compatriote d'un **pilocher* que P. de Ruby n'eût pas désavoué. — *Piliter*, Fouler au pied, en Coglais, suffixé comme *tricheter*, Tricher (en Coglais), *détraqueter*, Détraquer, etc., pourra justifier directement la forme *piltoche*, Dent, employée dans HIRSCH, *Tigre*, 228, 234 (13).

pivoiner, (*piwáné*, *piwáné*), Faire l'acte viril; un 2^d m° breton, Lor., -19. — Du br. *pifouni*, Remuer la longue barre de fer dite *pifoun*, pour activer la combustion du goémon à soude, Lannilis, -22. — Syssémantique: *fourgonner*, P.-J. LEROUX. — Francisé en *pifon*, m., le substantif breton m'est d'abord arrivé en un emploi plaisant par l'extension du sens: « Passez-nous le pifon, pour pifonner! », Donnez-nous la cuillère à pilon pour écraser le sucre au fond du verre, disait à un cabaretier un homariculteur, Aber-Vrac'h, -99 (14).

(11) G. B., *Rev. de Philol. fr.*, XXVIII, 110.

(12) G. B., *Rev. de Philol. fr.*, XXXIV, 36.

(13) Au fr. *piler*, transitif, Broyer sous les pieds, Fouler du pied, toute la Br., et tout le Nord-Ouest, au-dessus de la Loire, répond par *piler sur*, intransitif.

(14) Ce verbe *pifonner*, *pivoiner*, peut en expliquer deux autres: A, *pifoiner*, Mal travailler; à Dourdain, ORAIN. Extension de sens

dresse, f., Coup de poing; Quimper, -11 : « J' t' envoie une dresse! », gamin exigeant d'un autre une cigarette. — Substantif verbal du suivant.

dresser *qqn*, le Rosser; B., 01-05 et antérieurement, pop., très usuel; Quimper, *picq.*; Lor., 03-11 : « J' m'en vas te dresser! »; | « La *Dépêche* a dit que les patrouilles prolétariennes produisent leur effet. C'est exact. La persuasion n'ayant pas réussi, il faut, camarades, avoir recours à l'action directe. Tâchez de dresser les fainéants qui travaillent. Les officiers et les soldats nous ont, hier, au Pilier-Rouge, maltraités. Ils nous ont donc donné l'exemple », Cessou, discours, *Dép.*, 4-5-06. — En br., *dresa*, idem; (cf. *dilhad dres*, Habits ajustés). || En Seine-Inf. *drécher*, idem, DELBOULLE, *Yères*. — Il y a deux manières de *rendre droit* figurément, c.-à-d. de Corriger avec sévérité : l'une est de mettre dans la bonne direction, d'aligner, d'où figurément d'Eduquer par des coups en dresseur d'animaux, ex. : « les purges ne la dressent plus », Les coups ne moralisent plus ma même, HIRSCH, *Tigre*, 102; cf. un avocat qui va bien *mettre au droit* la partie adverse, la Mettre d'équerre, *Bas-Maine*, 343, l. 4; il semble que cette bonne direction est à l'occasion la verticale : on a *lever*, Battre, Duper, *Bas-Maine*, 320. (15) — L'autre manière est de *dresser*, Mettre de

syssémantique à celle de *fourgonner*, *fournigoter*, Travailler confusément;

B, *pivoiner*, « Rougir. Terme des voleurs bretons », *vidocq*, *Voleurs*, 11, 27, 325. Pas n'est besoin d'être breton, ni voleur, pour savoir dire « rougir comme une pivoine », ni de composer un glossaire d'argot pour enregistrer un pareil *pivoiner*; mais on peut supposer que *Vidocq*, ou son teinturier, avait pris une note trop brève * « Pivoiner vol. Bretons », qui lui devint énigmatique et dont il boucha le trou par une improvisation facile. Il serait naturel de supposer soit un sens Voler en fouillant, tiré de *pifonner*, *Fourgonner*, soit un sens Voler sans adresse, tiré de *pifoiner*, Mal travailler. Cette hypothèse recevrait de la vraisemblance des faits suivants : *piffer*, Chaparder, Marauder, Voler à l'étalage; (Lannion, -10; Morl., 10-19, gamins); *piffeur*, Chapardeur; (Morl., -19); en br. *pif*, Doigt de la main, Doigt du pied, (à La Roche-Derrien, à Prat, etc., 86-93; — cf. ERNAULT, *R. celt.*, XIV, 275). Ce radical *pif* semble parallèle au radical *harp-*, — le substantif *pif* à *harpion* (proprement Griffe), Doigt de la main, Doigt du pied, Pied, — et le verbe *piffer* à *griffer*, Saisir (chez *vidocq*). Le *pifoun* aurait été en principe une sorte de ringard, de fourgon.

(15) Le br. dit *me rayo eun den ganid*, (je ferai un homme avec toi) Je te rosserai, et même tuerai sous les coups; « Rémeur avait aussi

niveau sur un plan, d'où figurément Rendre poli sous les coups en dresseur de linge et rabatteur de coutures, c'est l'emploi brestois ici en question, où la rossée est simplement vindicative, non pédagogique. Cet emploi se tire de *dresser la peau* à qqn, le Battre, le Malmener, usuel aux bouchers de B., -06 et sans doute antérieurement, comme l'indique l'anecdote suivante : « Quand M. Le Bihan fut nommé directeur de l'abattoir municipal, il aurait tenu ce propos : « Maintenant, les bouchers, je vais leur dresser la peau ! » De là, vient que les mots « dresser la peau » sont devenus de mode [à l'abattoir], et il paraît qu'à tout moment on les prononce », M^e Bodet, à la correctionnelle, *Dép.*, 26-1-07. C'est une locution prise au corroyage, *dresser* une peau, c'est l'Echarner. — Exactement syssémantique est *drailler*, *drayer*, 1, Echarner le cuir tanné, fr. général, 2, (à Pléch., et chez A. LEROUX) Fouetter, (à Pipriac, *Ann. Br.*, XVI, 520) Battre. *Drayer* serait d'origine inconnue, HDT; je le vois mal détachable du br. *drailla*, Dépecer, fin du 15^e s., date où le *Catholicon* donne aussi en br. *draillou*, en fr. « drailleures », appliqué aux sarments de vigne. — Aux corroyeurs encore on doit *tanner le cuir* à qqn, le Rosser, encore que le plus bref *tanner qqn* soit peut-être lui enlever la peau, si on le rapproche de *tanner* un arbre, l'Ecorcer, (B.-FILLEAU). — Très voisins sont *se piaucer*, *se donner une piaucée*, S'entre-rosser, à Louhans; — *faire la peau* à qqn, le Tuer, usuel partout, (« Si tu ne veux plus m'aimer, je te ferai la peau », propos d'un marin, *Dép.*, 22-1-06); techniquement, c'est, la bête tuée, en séparer la peau; l'écharnage vient après. — Cette peau; on peut la mettre à sécher : « Le 23 janvier, il m'avait encore menacé, devant un témoin, en disant : « Je mettrai la peau de Mévellec à sécher ! » traduit du br. de M. (de Plobannalec), *Dép.*, 11-4-06, assises; toutefois ce meurtrier parlait peut-être ainsi par survivance des images de pendaison, comme quand on dit à Ch.-Faou, -11, « Et da venez Are da zec'het ! », Allez sécher sur la montagne d'Arrée, c.-à-d. à une potence plantée

déclaré qu'il avait été obligé de déposer en faveur de Bozec, sans quoi ce dernier aurait fait un homme de lui », *Océan*, 17-6-48, tribunaux; cf. LE BRAZ, *Mort*, II, 16, 239, 329. — En haute-Br.: je vais t'ap-prendre de l'esprit!, *Ann. Br.*, XVI, 380.

sur des hauteurs. — De boucherie, mais non d'abattoir, est le br. *kouchet kik*, (coucher [de la] viande), Rosser qqn; c'est une image prise au détaillant qui aplatit un bifteck (16).

chapelure, f., Duperie (? ou Chose sans valeur?) : « Nous sommes, en France, deux classes : les Jaunes, les vendus, et les Rouges. Vous avez à choisir entre les deux. Il n'y a plus d'avancement à deux sous, plus de pensions qui comptent. Quand on vient vous promettre deux sous, c'est de la roulure. (Rires.) Avec l'impôt sur le revenu, on tirera des ronds au patron et le patron augmentera les loyers. Ce sera toujours la même chapelure. (Rires) », Pierre Le Gall, discours, *Dép.*, 28-4-06. — *Chapelure* doit-il ici s'interpréter en bloc avec *même*, comme étant sous le genre « identité » une espèce aussi passe-partout que quand on dit *c'est toujours le même tabac*? *Chapelure*, tel qu'on le voit préparé par *roulure* et suffixé comme *roustissure*, me paraît parler avec précision de Duperie. De quelle chapelure est-il question? De l'ordinaire *chapelure*, Miettes de pain? ou de l'angevine, « Oignons, persil, etc. coupés en petits morceaux », v.-o.? La première a l'avantage de faire penser à la locution *de la même farine*; la seconde, aux locutions populaires *accommodé aux petits oignons*, Avec soin, *ce ne sont pas mes oignons*, Ce n'est pas mon affaire, *la faire à l'oseille*, Tromper. — Cependant il me paraît plus sûr d'en rester à une image plus générale, de *chabler*, Abattre, ou *chape-ler*, Tailler le dessus, (les deux formes sont sœurs). Cf. : « [Fanny] sait pourtant ce que ses béguins lui ont coûté. A-t-elle été assez grugée et chablée par les hommes ! », LORRAIN, *Philibert*, 187. *Gruger*, Diminuer en enlevant des éclats, est fort voisin de *chapeler*, Tailler le dessus, et *gruger*, Filouter, de *raboter*, Filouter, Emprunter de l'argent. Notre *chapelure* ne serait donc pas les miettes résultant de l'action de *chapeler*, comme l'est par exemple *chaple*, m., Sable, détrit, formés par la taille des pierres, B.-FILLEAU, mais l'action même de *chapeler*, de

(16) Point de métier un peu rude qui ne fournisse sa métaphore pour Rosser. Le marin dit *paumoyer*. Le marin breton, *kalafeti*, (cal-fater), car le calfat « bat les coutures » du bâtiment. L'ouvrier en fer, *emboutir*, (rendre convexe sous un marteau), usuel à B., -08.

Gruger, un « chapelage » suffixé d'après *roulure* et *roustissure* (17).

faire ceinture, Donner des coups de couteau, (notamment à un passant dans la rue) ; B., entre -80 et -00, d'après un ex-portefaix brestois qui m'expose (à Tréguier, -10), les mœurs des portefaix de B. — Cf., en termes de forestiers, *ceinturage*, Action d'entailler circulairement le tronc près de la racine, pour faire mourir l'arbre, LITTRÉ. SCHWOB, *Le loup, Gil Blas illustré*, 13-11-92, fait crier par un cheminot armé d'un pic contre un carrier armé d'une pioche « T'es trop vioque pour me ceinturer ! ».

les Charpentiers, Banc de roches marines au large de Paimpol, à 3 kilomètres, N.-E., de la pointe de Plouezec ; || *le grand Charpentier* et *le petit Charpentier*, Ecueils à 2 kil., 5, S.-W., de la pointe de Chemoulin (L. - Inf.). — « **Récifs**. Sont des rochers à fleur d'eau, où la mer brise, et où les vaisseaux se mettent en pièce quand ils y échouent. Ce mot peut venir du latin *rescindere*, couper, trancher. Il y a des *récifs* sur la côte de Bretagne, qu'on appelle *les charpentiers* », BERNARDIN DE ST-PIERRE, *Explication de quelques termes de marine*, (Œuvres, éd. 1826, II, 159). Les bizarres étymologies de cet opuscule sont, — et se vantent d'être, — des étymologies par sentiment individuel ; celle de *récif* est fausse ; mais que *charpentiers* exprime ironiquement l'idée de *rescindere*, et de *construere*, et de faire un bateau neuf, c'est très plausible. Beaumanoir nomme l'Incendie les *rouges charpentiers* ; sont appelés *charpentier*, un Oiseau qui perce en un jour le tronc très dur du palmiste, *charpentière*, A, le Pic, oiseau, B, un Hyménoptère perceur de bois. — Sous un bombardement intense mais dont les nombreux ratés sèment chez nous des obus non éclatés, « Il faudrait se méfier », dit un homme, « l'ennemi veut faire un dépôt de munitions par ici », 312^e inf., -16. C'est ainsi qu'un feint optimisme sait rétorquer les coups du sort et dire ruine par construction. — Autres ironies analogues ici, En botte, et *Poilu*, 464.

(17) Cela, quel que soit le sématisme de *roulure*, et quand même *rouler qqn*, le Duper, n'aurait jamais été pittoresquement souligné par une image culinaire, farine ou chapelure, dans laquelle on roule un poisson, une viande.

armoire à glace, f., « Queue » du crabe (18), son Abdomèn, replié sous son thorax ; B., -18, pop. — Métaphore prise du battant à charnières, unique (et muni de glace), d'armoires à linge de style très commun.

débonder, débomber, Saigner du nez ; B., dès -82 ; quatre formes : *débôdé*, 98-12 (aussi à Lesneven, collègue, 85-93) ; *débôbé*, 98-03 ; *débômbé*, 98-99 ; *débômbé*, -98 ; ainsi sériées par « popularité » croissante (avec force croissante de l'accent sur la pénultième), mais d'égale fréquence, sauf *débômbé* ; mot pop., très usuel aux écoliers, et presque bourg. : « Tu vas débomber ! t'auras une bouffe avec moi ! ». — Le fr. a *débonder*, Faire ses besoins. LITTRÉ, d'où *débondée*, *débondrée*, 1, Flot qui déborde, 2, Selle liquide et copieuse, v.-o. ; (GRÉG. a une définition plus générale : « *Debonder, parlant des humeurs qui sont dans le corps. Discarga [décharger]* » ; CILL. de même).

C'est une image prise du flot qui s'écoule, une bonde étant retirée ; il s'agit de la bonde d'un tonneau, non d'un étang. Le sang d'une hémorragie est rouge, comme le vin. A propos de diarrhée, il y a vidange, comme de tonneau. — *Aller du derrière*, Foirer, Des Périers, *Contes*, LXXXIX, (éd. Jacob, p. 226), et « Je m'en vais du nez », Je suis enrhumé du cerveau, Paris, -02, s'expliquent par *ce pot, ce plat s'en va*, Fuit, Laisse échapper son liquide, JAUB. (19). — Syssémantique : *débovillette*, Diarrhée, à Dol, LECOMTE, (voir ici, S'avouiller).

L'altération *d* → *b* dans *débomber* est une influence d'un autre mot populaire : *pomper*, Rebondir, *repomper*, idem, *pompe*, Balle du jeu de paume, JAUB. ; (cf., dans HDT, l'explication de *bondir*) ; plus à l'ouest, *rebomber*, défini gauchement « se gonfler en formant une surface convexe et en sortant de ses limites naturelles », A. LEROUX ; chez nous, *faire dérébombe*, *faire dérébonde*, Rebondir sur le mur, en parlant d'une bille qu'on « tesse », sur la planche du fond de l'« allée », en parlant d'une boule,

(18) « Elle est plus large chez la femelle que chez le mâle », B., -18.

(19) *Aller*, Couler par sa bonde, en Beauce avant 1800 : des brigands ont volé un baril qu'ils croyaient d'eau-de-vie ; « ayant reconnu que c'était du vinaigre, ils l'ont laissé aller », *Pièces du procès d'Orgères*, II, 1, 19. — Sur *débonder* (d'un tonneau) voir ici, Sac délié.

Quilb., 00-06. (La forme *dérébônde* s'explique à son tour par une influence de *rebondir*).

C'est une image analogue que je vois dans *débord*, m., 1, Evacuation de matières hors du corps ; B., 80-06 : « Il a le débord par les deux bouts », Il vomit et va à la selle ; — 2, spécialement, Diarrhée ; B., 65-05, vieilles femmes ; Ch.-Faou, 98-11 ; || LE MIÈRE ; COUL. ; Dol ; Gennes -s.-Seiche ; Anjou ; Maine. — En effet GRÉG. définit *Debord* « *ce qui passe au-delà du bord* », et on voit mal dans les emplois que nous venons de noter la même image que dans le *débord* de LITTRÉ, « Eruption en parlant des humeurs, de la bile », ou que dans le débordement dont parle cette phrase « *La bile s'est débordée sur tout son corps* », Il a la jaunisse, GRÉG., 247. Ce dernier *débord*, terme médical, compare les humeurs sortant des vaisseaux à des eaux sortant de leur lit sur la longueur de leur cours. Mais *débord*, Evacuation, compare une matière rejetée par une issue, dans une direction et par subite décharge, à un liquide, ou pâte, ou poudre, qui dépasse le bord d'un vase. Image hydraulique, non pas hydrographique, — qui donne encore *renverser*, A, Uriner (fr. général), B, Vomir (Poitou, Nantes, Anjou, Maine) ; — *gâter*, (Répandre par maladresse hors d'un vase), Lâcher de l'urine, des selles (20) ; — *gaspiller*, Foirer (Marseille, -99). — C'est le « retour » de l'assimilation plus classique du Jaillir physique avec le Vomir humain ; — celle-ci donne en bas-Maine *vonger* (vomir), A, Jaillir, Déborder, B, S'écrouler.

s'avouiller, Boire à force ; Quimper, -11 ; || Nantes, -15 ; *s'avouiller du vin*, En boire avec excès, v.-o., II, 529. — En br. cornouaillais *aolier*, m., 1, Entonnoir, 2, Ivrogne, *R. celt.*, XI, 198. — Même sématisme d'ailleurs en fr. : *ouillé*, Ivre, à Lyon ; Comblé (de bienfaits), D'Aubigné, *Histoire*, III, 187.

De *avouiller*, Refaire le plein d'un tonneau dont le contenu a diminué ; pays vannetais, 18^e s. : « *Remplir un tonneau de vin, qui a diminué par la fermentation, ou, &c ; ce que l'on nomme ici Avouiller* », CILL. — On trouve *ouillage*, m., Arrosage de saumure rouge sur les barils

(20) Juxtaposant trois calembours, Cyrano écrit : « de Monsieur l'Enfant mal peint & sans bordure ; il dit que c'étoit l'Enfant gâté & débordé », (*Entretiens pointus*, xvn).

de sardines anchoîtées, pour les conserver ; Bretagne, 1756-1786 : une clef serait donnée au préposé à l' « ouillage », LE GALL, *Ind.*, 26 ; *avouillage*, idem, et *avouiller*, Arroser les barils de sardines, *Tenue des Etats de 1786*, (Archives d'I.-et-V.), p. 64. Ce sont des extensions du sens (21).

Le fr. dit *entonner*, Boire copieusement ; Lyon y répond par *s'imbossi*, S'enivrer, qui ne peut se tirer d'*imbossu*, Entonnoir, comme dit PUITSPÉLU -90, mais qui, tiré, (comme *imbossu*, Entonnoir), de *im*, Dans + *bossi*, Tonneau, équivaut à **s'entonner*, se traiter comme une tonne.

Notons que *bosse*, f., Tonneau, rend parfaitement compte, par son emploi spécial Tonneau à vendange, dans le Jura, MONNIER, *Mém. Soc. Antiquaires*, V, (1823), de *se faire* (*se donner*, *se flanquer*) *une bosse*, Etre en ribote. Par son sens général Tonneau, avec ou sans contenu bachique, il rend compte de *rouler sa bosse*, Rouler, Vagabonder, puisqu'on roule les tonneaux.

le numéro de ma (ta, sa) maison, mon (ton, son) Sexe (mâle) ; mon (ton, son) numéro huit, idem ; B., 99-00, gamins en caleçon s'invitant l'un l'autre, au bain, à le montrer en faisant la planche bien à plat. — A Plérin (C.-du-N.), 98-18, ils disent *mettre la chandelle sur la table*. — Cf. « Mon numéro ! » = 81, au populaire jeu de loto public, B., -08 ; ces précisions visuelles rappellent l'utilisation métaphorique du schéma — *uu* du dactyle.

Mais ce n'est pas une métaphore visuelle qui a été le ressort premier de notre mot *numéro*. En effet, Jean Conan conte qu'à Paris, au 10 août 1792, des Gardes Suisses s'étant cachés chez les particuliers et déguisés en femmes,

(21) *Avouiller*, (littéralement, remplir jusqu'à « l'œil »), est venu chez nous des régions vinicoles, de la Loire. Sans doute parce que la Normandie est de cidre et non de vin, ce verbe, qui a reçu de multiples emplois techniques et métaphoriques en Anjou, Maine, haute-Br., n'est connu de moi-même que sous l'aspect *s'avouer*, S'épuiser, Diminuer ; cette forte incurvation du sens doit provenir de *vouer*, Transvaser (A. LEROUX) et de *avouiller*, Couler abondamment (v.-o.), car de notre verbe dérive le nom de l'Entonnoir pour transvaser, qui en coule autant qu'il en reçoit. sous ses diverses formes *avouillette*, f., à Vieilleville et St-Hilaire-de-Chaléons, -19, *avouilhet* en br. à Vannes, *avouier* en br. à Quimper, *vouyo* à Pléché., *huyette* à Pleurtuit (ORAIN), *ouillette* à Dol (*Ann. Br.*, XII, 595), etc. dans une grande aire de l'Ouest au sud de la Loire (ATLAS).

son bataillon eut ordre de patrouiller dans les maisons « da visitan ar merhed a da seled o numero », (pour visiter les femmes et pour regarder leur numéro), *Avanturio*, v. 2853 ; l'idée était, non de tel dessin de chiffre, mais de marque commerciale signe d'une valeur ; c'est en ce sens qu'on dit aussi *connaître le numéro de qqn*, Etre fixé sur sa valeur. Au même sens anatomique que le *numéro brestois*, on a *la marque de la vaisselle*, *Dict. érot. moderne*. — *Maison* est donc, sur la voie métaphorique, une deuxième station, mais après un faux aiguillage.

AGRICULTURE

ruche, f., Cavité de l'oreille externe : « *Suif des oreilles, terme de médecine, ordure de la ruche ou cavité de l'oreille*. Fancq an divscoüarn [crotte (de) les oreilles]. mèl ar scoüarn [miel (de) l'oreille] », GRÉG., 893. — Du nom de *miel*, donné à ce qu'on nomme le plus souvent aujourd'hui *cire*, s'est déduit, pour en nommer le contenant, *ruche* ; dérivation synonymique, c.-à-d. trouvaille verbale plutôt que vision directe. Était-ce d'ailleurs du style populaire ? ou une création personnelle de Grégoire ? (1)

muler, Travailler dur ; B., Quilb., 08-19, pop., ouvriers et marins, qui le déclarent synonyme, ceux-là de Trimer, ceux-ci de Bourlinguer, et l'affirment très ancien : « On nous a fait muler ». — C.-à-d. travailler comme une mule, *comme un mulet* (P.-J. LEROUX). S'entêter comme une mule se dit aussi *muler*, Boudier, à Dol, LECOMTE. — Syssémantiques : br., *loenni*, Trimer, Porter des charges, Trég., -10, de *loan*, Bête de somme ; — *bourriquer*, Cancale ; v.-o. ; — *bourriner*, v.-o. (et à Lille, vers 00-14) ; — *bouvisser*, v.-o., (cf. *bœuffer*, Ramer, chez les canotiers, RIGAUD), — *pihoter*, (de *piho*, m.,

(1) Voir *avoine d'Espagne*, p. 58.

Rosse), en Coglais (2). — Et, sortant des animaux domestiques : *ourser*, v.-o. ; — *tauper*, à Paris, -43, *Album comique* (dans *Faune*, VII, 24), et -66, DELVAU.

crèche, f., Chambre sale ; B., 80-22 : « C'est pas une chambre, c'est une crèche, ses hardes par les places, tout à la traîne, des toiles d'araignée en pendant, une horreur » ; | « on nous considère, sans doute, comme des animaux, puisque nos bureaux sont de véritables crèches », *Dép.*, 4-11-05. — Métaphore sur *crèche*, Etable, Ecurie, Bergerie ; syssémantique fr. : *écurie*. — *Crèche*, Mangeoire, est un sens inconnu en Br., haute et basse. Notre sens, qui est fr. au 13^e s., est supprimé des dictionnaires fr. d'aujourd'hui, même chez GRÉG. et CILL. ; et PUISPELU -90 écrit : « on ne voit pas s'opérer dans d'autres mots [que *augi*, Loge du porc] la dérivat[ion] du contenu au contenant » ; grosse erreur, nombreuses sont ces dérivations, ou, pour plus de netteté, ces métonymies ; « On ne dit pas la *crèche* pour l'*écurie* », p. 441 ; c'est bien, au contraire, comme nous parlons en basse-Br.

D'ailleurs *crèche*, Etable, a dû rester populaire dans une aire plus vaste que la Br. ; des témoins non-Bretons me le signalent à Paris, étudiants, ouvriers, vers -95, au sens, 1, Chambre, Maison (sans déterminant) ; et en voici des textes : « dans n'importe quelle crèche, même les plus moches », BRINGER, *M. le Vicomte*, 156 ; « C'est une crèche au bout du patelin, une grande maison », DORGELES, *Croix*, 294, cf. 127 ; « Hôtel Select. Une belle crèche », CARCO, *Bob & Bobette*, 58 ; — et, en -10, au sens, 2, Chambrée de caserne ; texte, MAC ORLAN, *Veillées du « Lapin Agile »*, 221. — Chez nous *crèche* au figuré ne tolère pas d'éloge ; de même, chez D'HAUTEL, *colombier*, « Logis, demeure ; maison sale et mal tenue ».

Dans *crèche*, Mauvais lit, *Bas-Maine*, 598, la part de

(2) Pour *barder*, voir *Poilu*, 66. — Autre synonyme : *turquer*, à Quimper, -11, pop. : « Je tire mon paletot et je me mets à turquer ». Ce peut ne pas être « travailler comme un Turc » ; il y a un br. *terki*, Mettre en bon état, au 18^e s., PELLETTIER, *teurka*, Soigner un travail, en Léon, -22.

Autres verbes métaphoriques sur noms d'animaux : ici *cerfer*, *boucaner*, *renarder* ; — *gorer*, Faire mauvaise cuisine, MONTESSON ; c.-à-d. Cochonner ; — *grenouiller*, S'ivroger, D'HAUTEL ; c.-à-d. N'avoir pas peur de boire ; — *pier* (voir p. 63, note 17).

métaphore est analogue à la nôtre, la part de métonymie est différente, soit qu'on ait restreint le sens Etable au sens Litière, ou directement étendu au sens Lit le sens Lit d'Enfant Jésus, (cf. *Poilu*, 568, au bas).

drailler la paille, Se mal exprimer dans une langue inusuelle ; Quimper, -11 : « Ho, en breton, je draille la paille », Je le parle mal ; Quimperlé, Rosp., -13 ; pop. — En gallo du Morbihan, -09, *drailler du bois*, le Mal couper ; en Poitou *drailler*, Gercer, FAVRE ; en br. *drailha*, Hacher, (voir ici Industrie) ; le fr. *écorcher* (une langue étrangère) rappelle que *drailler* a le sens d'Echarner. — Le répondant exact de notre locution est le fr. *hacher de la paille*, Prononcer mal le français, DLLE ; (d'où abusivement, Parler une langue étrangère à l'écoutant). — On y rattachera de plus loin *massacrer* (un poème), Mal débiter, — *mettre en pièces*, Mal lire, Hacher le sens à tort et à travers, (« Jé vais le [= Sénèque] mettre en pièces », Regnard, *Joueur*, iv, 13, — *saboter* (les Noces de Jeannette), B., -83.

aller garder les vaches à Keranmoal, Mourir ; Ch.-Faou, -99. — Le cimetière de Ch.-Faou est à Keranmoal (depuis environ -70).

tirer des navets, Jouer, entre garçons, répartis en deux camps, ceux-ci, debout, embrassés en file, à ne pas se laisser détacher, ceux-là à rompre la file ; Quilb., 06-10. — Image prise de l'énergie nécessaire pour extirper un navet.

j'aurais tiré un litre d'huile d'un haricot, J'avais peur ; B., 80-98, bourg. : « J'ai mis deux francs aux petits-chevaux et j'ai vu le moment où je les perdais : j'aurais tiré un litre d'huile d'un haricot ». — Il s'agit des fesses : l'appréhension les fait serrer ; ce réflexe héréditaire, dû à la volonté que la peur ne relâche pas le sphincter, est encore exprimé comme suit : « On serr' les fess's en coup'-cigare », Poiraton, *Sur le trimard*, 11 ; « On lui boucherait le cul d'un grain de millet », LITTRÉ ; « Ein grain de meil y moudrait entre les fesses », v.-o. ; « On ne lui aurait pas mis une lentille », Marseille, -99 ; « on ne nous mettrait pas un grain de chènevis que'que part », Caise, *Roman d'un enfant*, 190 ; « [Il n'] eust pas fallu beaucoup d'estoupes pour leur bou-

cher le cul », *Coccaie*, II, (éd. 1859, p. 26) ; et spécialement, avec l'image de haricot, « prendre la favette », Prendre peur, PUITSPÉLU, 90-03. — Mais si la peur est la plus forte ? Alors l'être raisonnable, cessant de se contrôler, *trouille*, Laisse aller le marc de la pressée ; (*trouille*, Marc d'olives, de raisin, de noix, en Savoie, Dauphiné, Fr.-Comté, Bourgogne, Lyonnais, Périgord ; *trouiller*, Chier, BEAUQUIER, *Blason*, 152, 156, 167). — Notre image brestoise offre un chevauchement des deux images, clôture hermétique et treuil qui dégorge.

vergane, m., Café, (la boisson) ; Trég., -67 : « — Une bonne prise de tabac [;] et rentrons boire une goutte de *jeu baour*, du noir *mardochée*, ou du *vergane* [:] avant la journée, une bonne tasse de café donne du cœur à l'ouvrage, dit Jeanne-Marie Turgeai, la couturière », PRIMA, *Mablouis*, 98. — A Trég., en -10, le mot est ignoré, en fr., de plusieurs vieillards, mais subsiste en br., chez l'octogénaire Subil : *eur bannac'h vergann*, (*vèrgān*), (une goutte [de] *vergane*). — De *marganne*, f., Poudrette, de matière fécale mêlée de tan, COUL. ; *margane*, Gadoue, Poudrette, et *marguène*, *marguègne*, Excréments, Lieu fangeux, *Bas-Maine* ; emplois spéciaux de *margagne*, Boue, PUITSP., (du radical de *margouiller*, Crotter, dont l'aire est vaste et ancienne). — FENOUILLET signale à Semine (Savoie) *vergagne*, Pluie fine, (à côté de *margagne*). Le *v* de notre *vergane* n'est cependant pas autre chose que la mutation celtique *m* → *v* du féminin gallo *marganne* ; il est probable qu'en br., après avoir mué son initiale pour raison de genre (en construction avec l'article), le mot n'aura plus varié et aura semblé un masculin *vergann* à initiale non-muable ; c'est ce br., mêlé au fr., que Prima emploie.

La métaphore malveillante qui dit le Café par Poudrette, Boue noire, se conçoit d'autant mieux qu'on l'a longtemps fait par décoction bouillie, puis passée ; (à B., en -74, Mme R., 87 ans, le fait encore ainsi ; cela se dit le faire à *la vieille*, B., 65-05 ; cf. le « café au lait « à l'ancienne » », recette de L. FOREST, *Matin*, 12-10-12). — Par une vision péjorative analogue, la Cuisine-roulante est la boueuse, la *marouille*, f., aux 48° inf. (Guingamp), 17-18, 116° inf. (Vannes), -19, 90° inf. (Châteauroux), 16-17, — de *marouilleux*, Boueux, à Pleine-Fougères (LECOMTE), *marouillage*,

marouillée, Mare d'eau, Marais (v.-o., ORAIN, Pléch.), *marouiller*, Patouiller l'eau (MARTELLIÈRE) (3).

Très voisine, l'image de *mardochée*, m., Café, se tire du *mardos*, m., Pluie qui tombe par la cheminée, à Plusquellec, *R. celt.*, IV, 162, — cette image prenant de la couleur par *mardos*, 1, Saleté que la pluie fait couler le long d'une paroi blanchie, GRÉG., 840 et 617 ; 2, Voirie, *ib.*, 868 ; — et cette couleur noire étant expliquée chimiquement au mieux de notre café par *marzas*, Suie agglutinée et durcie, à Ouessant, MALGORN. Le *mardochée* est du Jus de suie, ce qui rappelle ses noms fr. *jus de chapeau*, *de chique*, *de chausselles*. — Le suffixe *-ée* doit être transposé d'un br. **mardosad*, m., Quantité de *mardos* ; un calembour avec le *Mardochée* d'Esther peut y ajouter une grâce de surcroît ; mais *mardochée* en tant que métaphore compte au breton.

Plus connu que *vergane* et *mardochée* est *jeu baour*, (plaisir pauvre), 1, Repas ridicule, Noce ratée, Chose piètre, au Vieux-Marché, -11 ; 2, Café, à Commana, -80, (cf. DOHOLLAU, *Br. joyeuse*, 78), et Trég., -10 ; — cf. *il y a du jeu*, Il y a du plaisir, s.-MLEUX. — L'idée est analogue à *noce de tailleur*.

ARTS

croix, f., A, Terrassement autour duquel circule la marée du marais salant : « *Vêtes* *croix*, [en br. :] Pontt », CILL., 455. — Le schéma de marais d'AUZOU, *Presqu'île guérandaise*, montre quatre croix bécheverdées, autour desquelles l'eau passe avant d'arriver aux œillets. La *vèle*, « Partie d'un marais salant qui entoure les aires [= œillets] », LITTRÉ, *Vette*, est, autour des œillets, une sorte de chemin de ronde qui donne accès aux ladures.

(3) *Marouille*, Mitrailleuse, DAUZAT, *Argot de la guerre*, est une erreur, due à la lecture d'une liste de synonymes de Cuisine-roulante, où auront été juxtaposés *marouille* et *mitrailleuse*. Cf. POILU, 346, 497.

B, Ensemble des deux vols, le second perpendiculaire au premier, par lesquels le goéland, la mouette, reconnaît un banc de sardines : « Un goéland qui rencontre un banc de sardines le parcourt d'une extrémité à l'autre, puis le traverse perpendiculairement par le milieu, comme pour se rendre compte du point qu'il faut attaquer. Quand il manœuvre ainsi, les pêcheurs disent qu'il fait *sa croix* », GOUÉZEL, *Oiseaux de mer* [du Morbihan], (-75), 22 ; « le vol des mouettes faisant « leur croix », LE GALL, *Ind.*, 62 ; « les « croix » des mouettes », LE GOFFIC, *Sur la côte*, (-07), 271.

numéro-huit, m., et huit, m., 1, 1°, Coiffe de St-Thégonnec, Landivisiau ; B., -98 : « Madame Bottorel et son huit » ; Ch.-Faou, -99 ; — 2°, Femme de Landivisiau ; Quimper, PICQ. ; — 2, Coiffe de Châteaulin ; Rosporden, -99. — Le « 8 » est constitué par les deux anses que font les « brides » de la coiffe relevées sur le dessus. — Quoique le sens 2 soit peu confirmé et soit nié à Châteaulin et Ch.-Faou, sa justesse est suffisante, et conviendrait aussi aux vieilles coiffes de Commana en -00. Même, en 1858, à en juger par le tableau de Caradec, *Souvenirs de la Br.*, (25 costumes finistériens), l'image convenait alors mieux à la coiffe du Pont-de-Buis (vers Châteaulin) qu'à celle de Ploudiry (vers Landivisiau). Mais le « 8 » de Châteaulin est couché de chant, le « 8 » léonard est couché à plat.

nez en virgule, m., Nez de travers ; GRÉG., 656. — Le « crochet » sur la tempe (ou Accroche-cœurs), LITRÉ, 14°, est dépeint comme une « virgule » par Fertiault, *Dictionn.*, 85, et nommé *virgule* dans B.-REBIAB, 24 H., 249.

La contemplation de l'alphabet, des signes de ponctuation, des chiffres, est, dans le langage peuple, d'un autre moment sociologique que les animaux ou le costume : *jambes en iks* y est une alluvion, *jambes en manches de veste* un sédiment. Certes *fer en té*, *quatre-de-chiffre* sont très populaires ; mais si on passe de la virgule à l'accent circonflexe et la parenthèse, on se sent chez l'écrivain public ; et au paragraphe, chez l'imprimeur, qui va nous mener aux lettrés (1).

(1) Sourcil froncé en « accent circonflexe », Musset, *Secrètes pensées* ; « jambe circonflexe », Beaumarchais, *Barbier*, II, 13 ; « gueule

bon à coller aux murs, Très maigre faute de nourriture, en parlant de personnes ; B., 88-98, bourg. : « Quand elle [cette servante] est entrée chez moi, elle était bonne à coller aux murs. » ; || *être à coller contre les murs*, idem, v.-o. — C'est une métaphore comparant la personne maigre à une affiche ; *affiche*, Personne maigre, BRUANT ; *enflé comme une affiche*, Très maigre, Nantes, -18, pop. L'ellipse du mot essentiel pour l'image ajoute à la métaphore la grâce d'une énigme ; mais à un second moment l'ellipse tuerait bien la métaphore qu'elle a voilée : vers -93, ne m'irritais-je pas de notre locution, où je comprenais *coller au mur* = Fusiller ! — Syssémantiques : *plat comme une feuille de contribution*[s], LECOMTE, 234 ; (cf. *ploniè coumo 'no carto*, Plan comme un papier, en Quercy) ; — *parche*, f., Personne sèche et maigre, v.-o., c.-à-d. plate comme une pancarte, (br., *parchenn*, Pancarte), ou comme une image, laquelle se colle aussi aux murs, (*parche*, image, ORAIN).

Cette équation, Papier = Maigreur, paraît explicative de *prendre un plat d'affiches*, Ne pas avoir de quoi déjeuner, style d'ouvriers, RIGAUD, et qui est un développement de *lécher les murs* et ne pouvoir être gras. *Plat* (Vaisselle de table) est un naturel complément de *prendre*, Manger, (comme ici dans *prendre un plat de crêpe*) ; mais il existe par ailleurs, joint en principe à des noms de comestibles et signifiant Quantité : *plat de gelée*, Gelée blanche sur la campagne, LITTRÉ ; *plat de harengs*, Groupe de gendarmes, lettre d'un récidiviste, *Matin*, 22-9-09 ; *plat de chaleur*, Chaleur excessive, ROSSIGNOL, 88 ; Mac Orlan, *Le clown, Journal*, 1-9-17 ; Mac Orlan, *Poissons morts*, 204. *Prendre un plat d'affiches*, c'est donc manger des nourritures sans épaisseur ; et, puisqu'une gazette peut être collée aux murs, ainsi s'explique peut-être *lire la gazette, lire le journal*, Jeûner.

couleurs, f., Charmes intuitifs des pensées : « — Nous devons aller nous promener. Mais avec ce temps-là, la pluie à barattes, vous pensez si on ira ! — Alors ? — Alors on va rester travailler. Oh ! on n'en fera pas lourd.

entre parenthèses », Figure encadrée de pansements, Barbusse, *Fen*, 118 ; *jambes en parenthèses*, Arquées, et *en paragraphes* (§ §), Jetées du même côté, PUITSP. -03, 202 ; *avoir pincé son italique*, Ne pas marcher droit étant ivre, RIGAUD.

Chez nous les paroles ont des couleurs. Et on s'arrête de tirer l'aiguille », B., -03, demi-bourg. — Cf.: « Y avait du monde là-d'dans comme au marché. Un nuage de paroles », Barbusse, *Feu*, 127; — « le brouillard des voix », *ib.*, 102; — « Telle personne et telle autre causent, et il semble qu'entre leurs bouches les mots demeurent. < ... > : tout ce qui allait de petite-maman au docteur et du docteur à petite-maman se réalisait et se figeait en une passerelle d'estampe japonaise. < ... > entre eux deux, le plus petit mot s'accrochait, se fichait et restait sur la passerelle merveilleuse, s'y tournait en brindille, en poutre, en cheville, en planchettes, en diable grimaçant ou en banderole éclatante », BOYLESVE, *Enfant à la balustrade*, III, 10.

couler un bronze, Chier; Ch.-Faou, -95; Aud., 90-01; bourg.; || soldats genevois, MERCIER, *Schw.Sold.*, 73. — **mouler un bronze**, idem; Aud., -04, bourg. — Cette métaphore de couleur, et de forme ensemble, a sans doute précédé *s'imaginer avoir chié la colonne Vendôme*, Se croire un personnage, RIGAUD, DLLE.

aller à tout son, Etre de l'avis de n'importe qui : « Lui? il est du bois dont on fait les flûtes, il va à tout son », homme de Bannalec, -11. — Ceci montre que la locution *être du bois dont on fait les flûtes* n'est pas prise, comme le dit LITTRÉ, de la « légèreté » de ce bois, ni du « creux » de la flûte, mais de l'étendue et de la souplesse de son clavier; au même sens on a dit, joignant à la même image auditive une équivoque plaisante, « *Il est du bois dont on fait les vielles, il est de tous bons accords* », P.-J. LEROUX, où le remplacement du commentaire *accords* par cet autre « *Il se ploie de toutes façons* », DECORDE, *Bray*, 27, que cette explication soit de Decorde ou du peuple, fausse aussi le sématisme initial.

mensonge, m., Carton servant de bobine, dissimulé dans un peloton de fil : « Depuis quelques années, il a été ouvert un nouveau débouché pour le carton, dont on fait un assez grand usage pour les *mensonges*, dans les manufactures de fils retors, à Saint-Brieuc, et surtout dans les manufactures de Guingamp », HABASQUE, *Notions* (-34), II, 217; || JAUB.; PUITSP. -03. — Syssémantiques: *moquette*, idem, JAUB.; — *mente*, Cupule de châtaigne à fruit avorté, JAUB. Idée commune: Tromperie sur la quantité.

la Marseillaise en breton, un Chef-d'œuvre irréal ; B., 05-18 : « La *Marseillaise* en breton ? si elle existe : je l'ai copiée sur un fil noir avec de l'encre violette ». — Cette proverbiale chimère, cet impossible, existe cependant, du moins en noir sur blanc, depuis -85 que Ch. Rolland, fourrier sur la *Dives*, traduisit, avec bonheur, les sept couplets de Rouget de Lisle (2). — J'ignore à quoi fait allusion B.-REBIAB, 24 H., 223, en écrivant « [P.] gémissait une vieille et classique chanson de Bretagne, la *Marseillaise bretonne*, comme on l'appelle là-bas » ; sans doute à une berceuse ?

SPORT & JEU

promenade, f., Figure du jeu de corde : chacun entre à son tour dans la corde ; tous passent une première fois sans sauter, une deuxième en sautant un droit, une troisième deux, etc. ; B., 60-65 et -99, fillettes. — Image : tour fait en marchant de façon mesurée.

« **Avoir un tour de ville** », GRÉG., 931, = « *Avoir le foïet au tour d'une ville, dans les carrefours des rues* », *ib.*, 428. — Le br. dit *ober* (faire) *un dro-guær* (un tour [de] ville) et *cahout* (avoir) *ar foëdt* ; le fr. n'en est donc pas le décalque. — *Tour de ville* (et *tro-gær*), normalement Promenade pour le plaisir, est surtout ici une ironie, et ne fait métaphore qu'à demi, car il y avait un itinéraire fixe pour ledit supplice. Même ironie dans « faire la procession dans la ville, derrière le confessionnal à deux rouës à Charlot Casse-bras », Lécuse, *Déjeuné*, (1755), 7.

allants et revenants, m., Haricots ; B., 85-13 ; pop. — « Parce que, quand les haricots sont dans l'eau bouillante, ils montent et descendent », B., -13. Cette image est prise d'une foule en remuement, qui s'appelle en fr.

(2) Réimpression en -14 chez Chevalier (Morlaix) au recto du placard *Les Deux Marseillaises*, (dont le verso porte la *Marseillaise* de 1914 du même poète).

des *allants et venants*, (voir notamment un texte de Courier dans LITTRÉ). — Très usuel est son usage inversé ; on dit en parlant de personnes, soit de plusieurs ou d'une seule, *aller et venir, se démener, comme trois pois dans une marmite*, D'HAUTEL, I, 23, 284 ; — courir « quem' do pesez don in pot », *Gente Poitevin'rie*, (16^e s.), 88 ; — « secouée comme pois en pot », Le Roy, *Jacquou*, 373 ; — « une grande salle pleine de monde qui trottoit d'un côté et d'autre comme des pois qui bouillent dans une marmite », Sorel, *Francion* (éd. Colombey, 167) ; — « Dansal a ra'vel eur bizenn », Elle danse, [légère] comme un pois, *Soniou Breiz-Izel*, I, 304 ; — autres textes, dans *Flore*, IV, 199.

coup de foutreau, m., Impulsion énergique, a, physique, b, morale ; B., 86-99, (et même 55-24), commun, mais d'un usage vieillissant : « Allons, donnez-moi encore un verre, avant que je monte en selle ; ça sera le coup de foutreau » ; « Cet enfant-là ne travaille plus comme autrefois, il a besoin d'un petit coup de foutreau ». — Métaphore sur *coup de foutreau*, Coup de fouet, qu'emploient aussi les mêmes personnes : « Je suis content de mon bidet, ce sont de braves bêtes : un coup de foutreau et ça trrotte... ». — Une autre métaphore sur le sens Coup de fouet se retrouve, hors Br., en langage marin, « Au large de Vintimille, nous attrapions le plus joli coup de *foutreau* ; grêle, tonnerre, tramontane, la mer démontée », A. DAUDET, *Petite paroisse*, 131, locution qui transpose *coup de fouet*, Dernière crise d'un coup de vent, Coup de vent soudain et bref, LITTRÉ (1).

Foutreau lui-même ne semble pas autre chose que le diminutif, soit de *fouet*, Faisceau de verges de hêtre, soit de *fouleau*, Hêtre (dans l'emploi Bâton de hêtre) ; *foutreau* a pu s'étendre, de même que *fouet*, à tout ce qui sert à châtier ou à exciter, et a été appliqué en bas-langage à un Mouchoir servant à fustiger : « les deux prévôts [prisonniers chefs de chambrée] armés d'un mouchoir roulé et doublé, qu'ils appellent un *foutrau*, le fustigent [le nouvel arrivé] jusqu'à ce qu'il déclare où est son argent »,

(1) Cf. l'anglais *snap*, 1, Claquement de fouet, 2, Saute de température. Rapprocher aussi *tabac*, Rossée, *coup de tabac*, Mauvais temps sur mer.

Rat du Châtelet (1791), 16 (2). — Par métonymie, la fin par le moyen, *foutreau* passe aux sens, 1, Coup, Horion, MISTRAL (3), 2, Tumulte, Rixe, Combat, PUITSP. -03, *Bas-Maine* (*fouteryao*), 214 ; « il va y avoir du foutreau < ... > le commandant s'est frotté les mains », BALZAC, *Chouans*, II, (4). — Parallèles semblent les sens de *bouleau*, 1, Verge de bouleau, notamment pour battre les

(2) A ce sens de *foutreau* se rattachent deux emplois spéciaux :

A, *foutreau*, m. et f., Jeu de cartes, entre enfants : plusieurs joueurs (moins de dix) ; trois cartes à chacun, (reste un talon) ; on répond à la couleur demandée, on est hors du jeu quand on n'a plus de cartes ; celui à qui il en reste reçoit, sur la main, 1^o, de chacun des joueurs, avec la formule « La fotreau, | la fayasse, | combien de cartes, | combien de cartes ? », autant de coups qu'il lui reste de cartes, 2^o, d'un frappeur désigné, après supputation du nombre de points que font ces cartes, (les figures valant 2, le dix 10, le neuf 9, etc.), autant de coups qu'il lui reste de points ; mais le frappeur, s'il dépasse le nombre exact, reçoit le double des coups en excès ; ces coups se donnent avec un mouchoir roulé et noué, dit *rotin* ; B., 60-88 et -98, (on prononce *fotreau*, cf. *godron*, Goudron) ; Ile de Balz, -90, (*foutreau*, m., et la formule est « A l'apostrophe, à la payasse, Cinq centimes, à la bégasse, Combien de cartes ? ») ; St-Pierre-de-Quiberon, v.-o., (*foutreau*) ; || Montrelais (L.-Inf.), v.-o. ; mentions de ce jeu dans COUL., JAUB., FAVRE, FERTIAULT, et *Rev. des parlars pop.*, -02, 87 (La Villette, Calvados) ;

B., *foutreau*, m., Divertissement, entre marins et soldats d'inf. de marine : on joue aux cartes ; au milieu, sur un banc, est posé *Monsieur Foutreau*, *Sa Majesté Foutreau*, mouchoir roulé ; un joueur chargé de faire des questions ; si on ne répond pas avec une politesse académique, il déclare que « Monsieur Foutreau n'est pas content » et en donne des coups ; ou bien un camarade armé du mouchoir se promène autour des joueurs et frappe quiconque parle grossièrement ; Hôpital maritime, B., -95 ; || COURTELINE, 51^e *chasseurs*, *Nouveau malade*, nomme le mouchoir *M. Lefoutro* et expose un autre rituel, où l'essentiel est le même, les coups.

Fayasse est altéré, (par influence du *f* de *fotreau* ?), de *payasse*, f., Paiement d'un écot, en Anjou : les coups sont le paiement. — *La* (*fotreau*), féminin, peut être dû, soit au mot voisin (*la payasse*), soit au synonyme *la garuche*, Mouchoir roulé pour donner des coups, (au jeu de la mère *Garuche*, Nantes, -13, cf. HARQUEVAUX & PELLÉTIER, 200 *jeux*, 130). — *L'apostrophe* est une étymologie populaire de *lafoutro* ; un témoin, -99, connaît *lapétro*, genre inconnu, comme nom du jeu dans l'emploi A, à B., ou au Port-Launay, ou à Ch.-Faou. — Sensible est l'ancienneté dudit jeu, tant par son caractère de supplice corporel, que par la formule que signale Courteline « Halte au jeu ! Par l'ordre du roi » ; sensible aussi son acheminement entre les prisons et les casernes et des adultes aux enfants.

(3) MISTRAL, qui ne fait qu'un article de ce mot et de *foutrau*, Gros morceau et Imbécile, rattache le tout au verbe *foutre*.

(4) La 1^{re} édition, *Dernier Chouan*, (-29), I, 69, porte « du grabuge »

écoliers, dès 1646, (*Flore*, XI, 67, 72, 73), 2, A, Rixe (de voyous), usuel vers -81, (RIGAUD), B, Travail, très usuel aujourd'hui. Il suffit, pour nouer aux autres ce dernier sens, de supposer *bouleau* = *coup de foudre*, Impulsion énergique, et une phrase « y a un bouleau d'enfer dans tout le chantier » antérieure à la phrase « c'est du beau bouleau ce machin-là ». De *boul* (← *betula*, Bouleau, arbre) se tirent *bouler*, Tracasser (qqn), Faire (qqch.) avec précipitation), *se bouler*, Se tracasser, B.-FILLEAU ; *bouleux*, (homme) Laborieux, (cheval) De fatigue et rapide, ACADÉMIE 1718 ; *bouler*, Secouer brutalement, DELVAU ; « Toute les fois qu'il [les Russes] vienne nous voir, on les bouille avec perte », Chantaume, [zouave, berrichon], *Lettres*, (de Sébastopol), 25-12-54 ; ce *bouler* est syssémantique de *fouetter*, *fesser*, (*faisser*), Activer, Faire activement, Travailler dur.

chapeau à grandes guides, m., Chapeau (d'homme) breton, généralement orné d'un velours dont les deux bouts, par derrière, pendent d'une boucle ; sont particulièrement visés les chapeaux de Léon et de Morbihan, et ceux de Cornouaille moins ceux de Carhaix et de Scaer où le ruban vers 95-16 ne pend pas, et celui du Pt-l'Abbé qui porte trois rubans relativement courts ; Quimper, -16, bourg. — Comme si le bourgeois était le cocher.

monter sur le bidet, Avoir un accès de jalousie en amour : « Les hommes, les femmes sujets à « chevaucher le cheval de Hamon » (1) < ... > (1) C'est l'équivalent breton de l'expression française « monter sur le bidet. », LE BRAZ, *Saints bretons*, Ann. Br., XIII, 84. — Ce *bidet* est connu en br., *cahout ar bidet*, (avoir le bidet), en parlant, GRÉG. le spécifie à trois reprises, de l'épouse jalouse ; car au mari jaloux est réservée la locution *être sur le cheval de Hamon* ; on dit de sa jalousie à lui : Le cheval de Hamon est allé à Brest, sans entraves et sans chevêtre, hou, hou, cheval de Hamon, ne vous brisez pas le cœur, GRÉG., 250, 506. Et le Trécorois Conan (1755-1834), louant les Sauvages de Terre-Neuve de n'être point jaloux de la femme, C'est nous, dit-il, les vrais Sauvages, à voir avec quoi nous nous tourmentons, à voir le cheval d'Amon (« march amon ») en louage nuit et jour, là-bas demain, ici aujourd'hui, *Avanturio*, v. 1961-1964. Jalousie est rendu par *marc'h Hamon*, (cheval [de] H.), dans *Louis Eunius*,

mystère, éd. Dottin, v. 1137; et « chétu Job oar varh ar bidet », Voilà Joseph [Le Rolland] sur le cheval du bidet, c.-à-d. jaloux de son concurrent aux élections, dit l'*Electeur des C.-du-N.*, 20-8-93, placard-supplément.

Je ne sais qui est *Hamon*. — Quant à *chevalet* à *bidet* (5), il y a des arguments, mais peu concluants et d'ailleurs hétérogènes, pour que ce soit bien un cheval qu'il y ait dans le sématisme. Voici ces arguments, ou matériaux : « Si un homme a les hautes mulles | Et qu'il soit jaloux de sa femme, | Pour ce qu'il a meschantes bulles | Dont elle se plaint et le blasme, | Prenez chopine de vray basme | Et luy en frottez les genoux | Entre [les] deûx, et, sus mon ame, | Il ne sera jamais jaloux », Montaiglon, *Rec. de poés.*, I, 169. (Les mules viennent au cheval au boulet). — « Parfois je m'en allais sur mon bourriquet, comme disait le garde-champêtre », M. DU CAMP, *Souvenirs littér.*, (-82), I, 61, c.-à-d., (sans aucun bourriquet réel), Je recherchais la solitude. — *attacher son poulain*, Boudier; Monistrol (H.-Loire), -20. — Quant au *bidet*, Petit cheval, c'était en Br., avant les chemins de fer, la monture des femmes, TROUDE, v° Jaloux. — Gond de porte se disant en br. *marc'h* et *mudurun*, on dit, d'un homme Fort en colère, qu'il est *divudurunet*, (dégondé), ou *divarc'het*, déchevalé), ou *var e varc'h*, (sur son cheval).

Il y a au contraire un argument, unique mais solide, pour que *bidet*, et, par substitution synonymique, *cheval de Hamon*, désignent la Chèvre; c'est que Chèvre se dit, au Pt-l'Abbé, *bida*, m., et *bidiez*, (pluriel *bidî*), mots apparentés au fr. *bidet*: avoir le *bidet* serait un substitut synonymique de *prendre la chèvre* étudié ici, Faune.

chasseur, m., 1, Navire qui va chercher en mai, à Islande, la morue pêchée depuis mars, et la rapporte aux armateurs, pendant que la pêche continue; Paimpol, -06; on y compte 18 *chasseurs*; | LE BRAZ, *Mort*, I, 34; LE GOFFIC, *Sur la côte*, 235; — 2, Canot ou Chaloupe, qui, faisant partie d'une « compagnie » ou « petite compagnie » avec d'autres bateaux de pêche au maquereau, va à tour de rôle porter à terre la pêche commune et faire les provisions; Aud., Douarnenez, LE GALL, *Ind.*, 92, 140, (cf. 66).

(5) Le fr. *monter sur ses grands chevaux* ne signifie exactement que Prendre les grands moyens.

Le sens 2 dérive du sens 1 ; la « chasse » du canot c'est le poisson pêché, (non les provisions de terre) ; mais, en tant qu'il le transporte, le canot est un commissionnaire, non un chasseur. Le sens 1, qui donne, dans LITTRÉ, *harengs de chasseurs*, Harengs que des allèges prennent aux pêcheurs et livrent promptement au commerce, est une image d'approvisionnement. Le mot se rattache, non à *chasseur*, Vaisseau armé pour la course, mais à *chasse-marée* ; le chasse-marée doit être rapide, mais le nom ne le dit pas : *chasser* vient ici de l'idée Pousser devant soi et a pour syssémantique *rabatteur*, Celui qui amène au consommateur l'objet de son désir.

chasse-marée, m., Vaisseau qui amène la pêche à terre ; Trég., -68 : PRIMA, *Mablouis*, 33, 241, 381 ; Quiberon, 1793 : *chasse-marées*, « nom qu'on donne en Bretagne aux bateaux pêcheurs : ils sont pontés, font le cabotage le long des côtes, même sur celles d'Espagne », VILLENEUVE, *Mém. sur l'expédition de Quiberon* (1822), II, 278, (cf. I, 233, II, 23) ; Quimper, 1797 : à son père, en cette ville, Laennec écrit qu'il pourrait partir de Nantes « sur un chasse-marée de Quimperlé », ROUXEAU, *Laennec avant 1806*, 98. — LAROUSSE, à tort, réduit le mot aux côtes de la Manche.

gluter, Capturer ; Douarnenez, 88-91, école primaire supérieure : « Je l'ai gluté comme un tacaud » ; B., -05 : « à seule fin de mieux nous gluter par la tendresse », A. Le Ray, conseiller municipal, *Dép.*, 6-11-05. — Pour la forme, cf. le br. *gluda*, Gluer ; LITTRÉ connaît d'autres dérivés comportant le *t*. — Pour le sens, cf. *engluier*, idem, LITTRÉ ; *poser un gluau à qqn*, l'Arrêter, DLLE ; et, plus lointain, *attraper*, (Faire tomber sous la trappe).

pipé, « Vaincu » (aux jeux) ; La Martyre, -96, écoliers ; Brasparts, -97, écoliers : « Pipé tu es », *Péd. Fin.* — On passe aisément de Duper à Vaincre ; ainsi, *couilloné*, 1, Induit en erreur, 2, Réduit à quia. — Les mêmes témoins signalent en même temps, aux mêmes lieux, avec la même définition, la locution « *Chat tu es* » ; traduite mot-à-mot, syntaxe comprise, du br. *kaz oud*, cette locution est donc sans rapport avec le cri « *Chat tu l'es !* » consacré en fr. au sens de notre « Tu es dedans », C'est toi qui cours après les autres, DILLAYE, *Jeux de la jeunesse*, 29, où *chat* est un vocatif ; ce *chat* = Vaincu,

s'explique par ce qui est dit ici, à la Faune, sous Faire chatte (et non sous Biche).

faire la pipe, Tricher ; Brasparts, -97, écoliers : « Toi tu fais la pipe », *Péd. Fin.* — Substantif verbal de *piper*, Duper en séduisant ; image prise de la chasse à la pipée. — Syssémantique, le br. *apelland*, m., Homme madré, rusé, GRÈG., 589, emprunté du fr. *appelant*, m., Oiseau qui sert d'appeau, qui appelle les autres au piège, ce qui équivaut à Pipeur.

Mais c'est la pipe à tabac qu'on a dans **faire la pipe**, Rager d'impuissance : « La-la ! quel sale type ! c'est çui-là qui m'a fait faire la pipe un jour que j'étais puni et qu'il était de garde ! Combien d'heures de bal, je me rappelle plus », tailleur de Ch.-Faou, ex-soldat au 19^e inf., B., -01. — C'est-à-dire Fumer de colère. Sys-sém. : *fumer*, — et *tuber* (dauphinois, mais en vogue à Paris, 01-19), 1, Fumer la pipe, 2, Etre mécontent, Ronchonner. — Association d'idées, Tabac = Pipe a donné le parisien *filer*, *prendre la pipe*, Donner, Recevoir du *tabac* (1, des Coups, 2, a, une Admonestation, b, un Déboire en affaires), sans parenté directe avec notre *pipé*, ni avec le sens Tricher.

se mettre dans son blo, Aller au lit ; usuel à Sophie Petit (née en 1825, morte en -98, parents brestoïis, quelques ascendants normands), B., 65-90, bourg. ; || *blotter*, « v. a., garnir les couvertures d'un lit. Border un enfant dans son dodo », COUL. — De *bloc*, prononcé *blo*, d'ordinaire écrit *blot*, terme de fauconnerie, Perche recouverte de drap, Chevalet où l'oiseau se repose. L'amuissement du *c* décele une provenance extra-bretonne : *broc*, *croc*, avec *c* prononcé, sont à B. le seul commun usage. La préposition *dans*, pour *sur*, est due, après oubli de l'image, à l'influence de *dans son lit*. Qui dit *se mettre au juc*, Aller dormir, se fait si aisément comprendre que c'est sans doute pourquoi les glossaires du Nord-Ouest ne le notent pas ; à *jouc* !, Au lit ! se dit aux enfants, à Boulogne-s.-mer, 80-90, et « Viens te jouer sur mes genoux » à Guérande, 90-02. — *Se blottir* ne paraît pas autre que *se mettre au bloc* : des voleurs qui ont « moyen de se blotir en lieux forts », texte premier de ce verbe, Pasquier, *Recherches*, 710 (éd. 1621), semblent moins se terrer que se jucher en un repaire de tout repos.

faire bonne mine et mauvais jeu, Etre fourbe : « Double, fourbe, trompeur, qui dit d'une façon, & pense d'autre, qui fait bonne mine & mauvais jeu », GRÉG., 304. — TRÉVOUX 1743, D'HAUTEL, II, 65, 140, et LITTRÉ, Jeu, 9°, donnent cette locution, mais leur définition la confond avec cette autre, plutôt élogieuse, *faire bonne mine à mauvais jeu*, Cacher sa déception. Quand à aurait engendré physiquement *et*, et est plein de sens : *faire mauvais jeu*, c'est bien Tricher.

baztotu, (*bastotu*), m., Femme qui n'est bonne à rien ; Quimper, PICQ. — Le jeu br. de *dotu* ou *baz-dotu*, ou du moins l'un des jeux désignés sous ces noms, comporte un bâton, soit recourbé en « crosse », soit terminé en nœud comme un « penn-baz », VALLÉE, *Fur. Br.*, IV, 175. Si on tient à ce bâton, l'idée ne peut guère être que Femme maigre inélégante. — Je pense que *bastotu* participe, en raison de la contiguïté du bâton et de ce qu'il frappe, à la sémantique des br. *groll*, 1, Truie, 2, Balle pour jouer à la crosse, — et *gangn*, 1, Charogne, 2, Pierre sur laquelle on tape, (dite « truie » à Port-St-Jean, -13, et chez JAUB.). Il y aura eu substitution synonymique de *baz-dotu* à *groll*.

Syssémantique de notre *bastotu* semble **monterch**, f., Femme mal tenue, Marie-salope ; B., 80-05, pop., très usuel en -80. — Ce que je préfère y voir (6), c'est le br. *terch*, A, Trépied de bois que des joueurs renversent avec des bâtons, à Meslan, LE GOFF ; B, Morceau de bois en forme de bonde de barrique que le joueur pousse vers un but au moyen d'une crosse, *Fur. Br.*, IV, 226 ; le témoin du sens B connaît Meslan (*ib.*, VI, 159) ; le sens B rend compte qu'on puisse joindre à *terch*, mêlable au

(6) On y verrait un équivalent de Marie-mon-cul, si on invoquait, soit le br. *ters*, Fesse, (existant dès 1633, et que ERN., *Gloss.*, 689, rattache au v.-fr. *ters*, Derrière (préposition) et à l'espagnol *tras*, m., Cul), — soit le fr. populaire *derche*, m., Cul, recueilli au 5° cuirassiers, -15 (DAUZAT, *Argot de la guerre*), et d'un Stéphanois, -18 ; mais ce *derche* n'apparaît que depuis peu, il semble une apocope de *derjère* ; j'ai entendu, en 14-18, *par derjère*, Par derrière, souvent en des emplois anatomiques, et en *arjère*, En arrière. Cf. *dertère*, m., Postérieur, B. 80-06, bourg., très usuel. L'un et l'autre rapprochement offre ses difficultés, et tous deux offrent celle-ci que le milieu populaire où j'ai recueilli *monterch* était de bonne compagnie, n'eût pas aimé « parler argot ».

fr., le fr. *mon* ; le sens A est davantage syssémantique de *gagn* et de *groll*, et, par suite, de *bazlotu* ; Meslan, est près du Faouët : l'itinéraire jusqu'à B., serait à jalonner.

SOCIÉTÉ

sardine-coureuse, f., Sardine plus grosse, ayant plus d'arêtes, et plus filandreuse que la sardine pêchée à la rogue : se pêche fin de l'hiver et printemps, est rarement mise en conserve ; Aud., LE GALL, *Ind.*, 85, 115 ; LE GOFF, 73 (1). — Son nom br., *fringerez*, semble parler d'humeur coureuse, vagabonde. Cependant, autre semble l'idée de son nom fr. : Malherbe emploie *coureur*, m., Signe avant-coureur, Prodrome ; il me semble que la date où apparaît notre poisson est plus appréciable que sa vitesse ; il serait surtout annonciateur, et ce serait pourquoi LE GOFF rend d'abord *fringerez* par « avant courrière ».

calin, m., Vase à couvercle pour une cuisson feu dessus feu dessous : « deux caffetieres, un calin et deux casseroles de fer-blanc », Lanildut, 1781, inventaire ; « un calin avec sa couverture », Landerneau, 22-1-1790, inventaire ; | Ch.-Faou, -99, cuisinières ; || Vase de fer-blanc à couvercle bordé, pour cuire au gratin, (des côtelettes,...), GON., *Extrait* (1823) ; définitions voisines en Aunis, à Chef-Boutonne, LITTRÉ, B.-FILLEAU (2).

(1) La Coureuse est aussi nommée *sardine de dérive*, étant pêchée au filet flottant qu'on laisse dériver, et *sardine-mère*, en raison de sa taille et de la saison. — Une sorte de sardine s'appelle au Croisic, *courade*, LITTRÉ. Est-ce la même ?

(2) *Calin* de cuisine est sans parenté avec *calin*, Alliage (plomb + étain) dont on fait des boîtes à thé, d'où dérive *calinage*, Fabrication de boîtes légères de bois. — En l'absence d'attestation de *cale*, f., (petit bonnet) au sens Couvercle de vase, notre *calin*, malgré son couvercle, ne paraît pas un porteur de cale. Le suffixe *-in* aussi prête peu à cette idée. (Porteur de calotte s'est dit *calottier*. *Calotin* me semble moins dire Porteur de calotte que Petite calotte, Jeune calotte, Soldat au « régiment de la Calotte ». *Culottin*, c'est Petite culotte, RICHELET, et Petit enfant en culotte, P.-J. LEROUX.)

Semble le même mot que *câlin*, Dolent, Alangui (3). Mais le sens intime de celui-ci est obscur. Est-ce, comme BRUNOT, *Hist. langue fr.*, I, 292, le croit possible, une forme moderne répondant à *catilin*, Doucereux, de sorte que le câlin serait un Chat ? Cela expliquerait bien *câliner*, Caresser. Pourrait-on faire intervenir le normand *caler*, (fr. *chaeler*, *caller*), Mettre bas, notamment en parlant de la chatte, et le câlin serait-il le Petit chat ? — Ou bien le câlin est-il celui qui, comme les bestiaux normands et picards, aime à *caliner*, Fainéanter alangui dans l'ombre tiède ? l'homme *calinant*, D'une santé chancelante (et qui aime la chaleur) ? — Des deux façons, l'épithète conviendrait au Vase de cuisine. Comparé, comme ami du feu, au chat, il devient syssémantique de *marmite*, sens hypothétique 1^{er}, Chatte, SAINÉAN, *Création métaph.*, Chat (4), 2^a, Pot qui reste longuement au feu. Et si on le compare au chien qui se chauffe au soleil, il devient syssémantique de *cagnard*, 1, Lieu, Homme, que le soleil chauffe, 2, Réchaud en fer, (à Nantes, -32, SIBILLE, *Usages locaux*, 96, imprimé *cognard* ; v.-o. ; MOISY), Fourneau de cirier (BOISTE -43).

En wallon *calin*, Coquin, GRANDGAGNAGE. Rien ne ressemble à un coquin, dans les mœurs argotiques, comme un homme de santé chancelante : *calin*, m., a été un mot de troupiers et de pièces militaires officielles désignant le Soldat fatigué qui se porte malade, TOUDOUZE, *Enfant perdu*, v. *Calin* et *gueux*, Faux pauvre, sont synonymes vers 1600 dans Bouchet, *Serées*, xxx. Or on a aussi *gueux*, A, Chaufferette en terre rouge, en 1871, LITTRÉ, B, Petit pot à long manche pour puiser de l'eau, Bas-

(3) « Calin » orthographe de l'Académie ; mais l'a n'est pas long ; il est a fermé, dans HDT. A Brest, qui ne fait guère autorité en ce cas, a bref et ouvert en bouches bourgeoises, tonique, bref, et plus fermé dans les bouches populaires, qui l'emploient peu.

Faire calin, Se faire dorloter, en parlant d'un enfant, d'un garçonnet, sur les genoux de sa nourrice, de sa mère ; B., 65-98, bourg. ; « qui fait le calin », écrit Orain, 118. L'absence de l'article à B. donne une locution de type ancien, traditionnelle vraisemblablement elle-même, et signifiant Imiter les calins d'armée dont il est question ci-dessous. — *calinoche*, m., Petit calin, B., 78-88, bourg.

MOISY a *caleux*, Fainéant. C'est le fr. *caleur*, Homme qui « cale », qui flâne, qui manque, qui rate.

(4) On trouve *Marmita* nom de femme noble en pays nantais, vers 1090, MORICE, *Preuves de l'hist. de Br.*, I, 472, 473.

Maine, 229 ; *gueusette*, Godet à noir de cordonnier en 1680. L'idée semble *écuelle* de gueux, l'*écuelle* étant emblème de gueuserie, métonymie ; d'où *calin* par remplacement synonymique ? (5)

avoir la tête grosse comme une maison, Avoir l'esprit plein de soucis ; B., -04, pop. — Il ne s'agit pas de la capacité des quatre murs, mais de la multiplicité bourrée des meubles. Cf. *se faire un monde de qqch.*, S'en exagérer la complexité.

le grand voleur de beurre, le Soleil ; paysans finistériens, -01 ; se dit à propos d'une tartine de beurre qu'on mange en plein soleil, et dont le beurre fond.

breelan, m., Membre viril ; B., ouvriers de l'Arsenal, 08-19 ; || un linguiste m'affirme l'avoir ouï à Paris entre -05 et -22. — Etymologie ambiguë. Me semble à rattacher au mot du 16^e s. *averlan*, Ribaud, Paillard, Fripon, que le Poitou prononçait *averlin* au temps de Le Duchat et qui peut être le même mot que *Hambrelin* ; (« Maistre Hambrelin, serviteur de maistre Aliborum, cousin germain de Pacolet », Montaiglon, *Recueil*, XIII, est un personnage qui sait tout faire ; d'autres fois, Hambrelin est un homme de néant, un grotesque, GODEFROY). *Averlan*, qui a duré à peu près jusqu'au 20^e s. en Anjou au même sens, v.-o., et vers Blois au sens Personne chétive, EUDEL, *Voc. blésois*, est représenté en L.-Inf. par *aberlâw*, m., Prétendant, A. LEROUX, et en br. du Morbihan par *averlaud*, *avrelaud*, Gamin de cinq, sept ans,

(5) Que penser de *caline*, Coiffe, et de *calin*, Bigorneau ? Il ne semble pas que *cale*, f., Petit bonnet, (qui suffit sans doute à engendrer le diminutif *caletta*, *caleta*, f., Coiffe de paysanne en Dauphiné et Savoie, CHARBOT, BLANCHET, BRACHET), suffise à engendrer *caline*, f., Coiffe angevine et nantaise. Celle-ci, parfois de calicot ou de coton, mais non repassée, et le plus souvent de laine, de molleton, de flanelle, et parfois très vaste, semble avoir pour essence d'être chaude ; voir SOUVESTRE, *En Bretagne*, 150 ; A. LEROUX ; EUDEL ; *Petit Phare*, 23-3-09 ; et v.-o. Son nom, où un suffixe diminutif siérait mal, me paraît analogue à *frileuse*, f., Coiffure de laine. On pourrait penser qu'il est pris de *calin*, Vase de cuisine (frileux lui aussi), et le rapport serait analogue à celui de *bigot*, Panier, et *bigotte*, Coiffe.

Quant à *calin*, Bigorneau, Vignot, en Bessin, JORET, il est difficile que l'animal ait été comparé au vase de cuisine, car *calin*, Vase, semble inconnu en Normandie. Mieux vaut y voir un systématique de *Tardif*, nom du limaçon dans le *Roman de Renart*.

ERN. et LE GOFF, *Dict vann. Hambrelin* a duré jusqu'à nos jours lui aussi dans le br. argotique de la Roche-Derrien *ambrellin*, Fils, Jeune garçon, *R. c.*, VII, 41, XIV, 272. La déviation de ces sens ne fait pas difficulté : Prétendant sort de Galant ; Chétif et Fripon escortent Gamin. Le sens brestoïse se tire de l'idée de Ribaud, telle qu'on la trouve dans ce texte-ci : « [Il] lui coupe les coüillons, & le membre ribaut, lequel tant de fois auoit fait ouuerture ès trous defendus », *Coccaie* (éd. 1606), 355 ; et il est à peine métaphorique. Mais la chute de *a-* (ou de *Ham-*) initial, peut réclamer l'influence, ou même le mélange, d'un autre mot : on pense, soit à *brelandier*, Coureur de tripots, en synonymie avec *averlan* ; soit à *brelandier*, Savetier qui tient un brelan, un étal, au coin d'une rue (textes dans NISARD, *Hist. des livres pop.*, I, 271, 284 in-16, 326, 346 in-8°) ; mieux encore, à un mot dont l'apocope suffirait aussi à expliquer le mot brestoïse, *chambrelan*, 1, Ouvrier qui travaille en chambre (usité par les porcelainiers, Limoges, -24), 2, sens vieilli, Locataire qui occupe une petite chambre : le sens 2, appliqué à notre objet, évoque à peu près la même idée que son nom populaire de *petit frère* ; le sens 1, qui équivaut avant 1789 à Ouvrier sans lien corporatif, comporte l'image d'une chambre où l'on besogne à sa tête et n'est pas éloigné du savetier *brelandier* (6). En résumé, la fortune du brestoïse *breelan* semble due au chevauchement de trois mots, si *averlan* et *hambrelin* n'en sont pas un seul, et tout au moins de deux ; mais son sématisation, Petit libertin, serait resté constant.

faire Gilles, A, S'enfuir, Partir brusquement, P.-J. LEROUX, I, 492, 576 ; « On dit de ceux qui s'enfuient qu'ils ont fait gilles pour trois mois », *ib.*, II, 175 ; aux textes cités par LITTRÉ, ajoutons : « Gille » patron du larron en

(6) CILLART, qui traduit ce mot « Michérourr cambrourr », (ouvrier chambriste), l'écrit *Chamberlan* (p. 427, entre *Chambranle* et *Chambrer*, cf., p. 421, *Brelan*, avec *Berlander* et *Brelandier*, entre *Berge* et *Besaigre*), quoique le dictionnaire qu'il suit, TRÉVOUX 1743, écrive *Chambrelan*. A. B., le *Cahier de 1789* et de nombreux textes antérieurs des Archives Municipales ont aussi « chamberlands », Ouvriers sans boutique concurrents des corporations ; mais je n'ai pas d'attestation du mot au 19^e s. A Lyon, RUITSP. -03 ne le connaît que par MOLARD (1810) qui nota *chambellan*, *chamberlan*, « Celui qui travaille en chambre, sans droit ».

fuite, dans le jargon de LASPHRISE (1597) que j'étudie *Mercur de France*, 15-9-21, 802 ; « A enterver et à faire après Gille », Le Loyer, *Nephelococugie* (1579), éd. Gay, 147 ; « Ce fut à nous de faire gille », Chappelle et Bachaumont, *Voyage* (à Montpellier) ; — B, Pousser plus loin, Tirer pays (sans s'être arrêté) ; Lefranc de Pompignan, *Voyage* (à Béziers) ; — C, Faire banqueroute ; LITTRÉ (sans texte). Je cite ici cette locution parce qu'elle tire son origine d'un usage bas-breton pour partie. Dans la ville de Pontivy le terme traditionnel des locations est, encore aujourd'hui, le 1^{er} septembre, fête de st Gilles, (subsidiairement le 1^{er} mars) ; de là en br., à Cleguerec, *sant Jili*, Epoque du déménagement, THIBAUT, *R. c.*, XXXV, 438. Cet usage a sans doute été plus général en Br., car GRÉGOIRE, 458, note « *Terme jusqu'à la Saint Gilles* <...> ». De même à Béziers, d'où *faire sant Gile*, Déménager, MISTRAL. (Il est vraisemblable que cette date a la même portée en d'autres régions, et notamment en Anjou pays de Le Loyer). En bas-Maine la st-Georges est l'époque du terme, d'où à Montaudin *faire saint Georges*, Déménager, DOTTIN, 473. *Faire Gilles* est donc une simple traduction de Déménager, terme payé ou non. — Locutions analogues : en br., *gouilmikelat*, (faire la st-Michel), A, Muer (en parlant des poules), B, Faire les semailles, LE GOFF ; — en lyonnais, *valentinô*, Elaguer un arbre (soit à la st-Valentin, soit à une autre date). (7)

flatte-en-cul, peut-être **flattant-cul**, m. et f., Celui, Celle qui rapporte au professeur ; B., 65-00 ; Ch.-Faou, Port-Launay, Aud., 85-00 ; terme usuel aux écoliers,

(7) De *faire gilles* dérivent *faire gille déloge*, Partir brusquement, P.-J. LE ROUX ; *faire Jacques Desloges*, Décamper par poltronnerie, *Com. de proverbes* (1633), II, 3 ; *prendre Jacques Déloge pour son procureur*, D'HAUTEL. — Tout ce qu'on peut accorder à l'étymologie par le verbe *giller*, Gicler, (*R. de philol. fr.*, XXVII, 311), c'est qu'un verbe disant Gicler, par exemple le verbe de l'Est *trisser*, dit aisément S'enfuir, (*Poilu*, 531), et qu'ainsi *giller*, confluant avec *saint Gilles*, put en propager le succès. — Quant à l'étymologie tirée par B. de Verville de ce que saint Gilles eut peur de la couronne et s'enfuit, elle avait pour elle le fait que ce saint a été invoqué contre la peur ; c'était encore une simple coïncidence ; le meilleur argument en sa faveur eût été l'existence d'un « Sein qui s'cache », texte poissard de 1756, et son identité à laquelle a cru NISARD, *Lang. pop.*, 421, avec saint Gilles ; mais ce *saint* n'était, je pense, que *saint Eustache*.

notamment dans des formulettes, pour houspiller le rapporteur (8) ; || *flatte-cul* (et aussi *flatteur*), m., chez les écoliers rennais, 1820, COUL. ; *flatte-merde*, chez ceux du bas-Maine, DOTTIN, 218 ; Cholières, *Matinées* (1585), 282, se contente de *flatter le dos* à qqn, lui Déguiser la rude vérité. — *Flatter* intransitif, Faire des délations pour plaire au maître, a été plus répandu que ne le montrent les dictionnaires : les articles 16 et 17 du *Règlement* des compagnons menuisiers de Mâcon décrétaient d'amende le compagnon reconnu *flatteur*, MARTIN SAINT-LÉON, *Compagnonnage*, 57 ; et vers 1500 ce sens est déjà passé en br., ERN., *Gloss.*, 239. Il dérive de *flatter*, Caresser, (« flatter ceux du logis », La Fontaine, *Fables*, I, v) : la première construction transitive a été *flatter le maître sur* qqn, lui Plaire aux dépens de qqn, que donne COUL. ; on a passé de là à *flatter qqn au maître*, le lui Dénoncer, qui est usuel au Pt-l'Abbé, -53, Ch.-Faou, Pt-Croix, Aud., Quimper, 85-00 : « Il a été me flatter au professeur ».

mouche-cul, m., Flagorneur, Délateur ; B., 85-19, écoliers, lycéens.

Que ces termes familiers à nos écoliers et écolières leur soient venus des ouvriers, c'est assez sensible par l'image basse, si usuelle en style d'ateliers, qui spécifie la caresse flatteuse. L'idée est de Plat valet ; l'image, d'une toilette qui, dans l'opinion commune, ne réclame pas de spécialistes. Je ne vois pas ici une vague traduction du familier *passer la main dans le dos*, Donner des éloges intéressés ; bien plutôt la valeur de *dos*, aurait été de voiler *cul*, trop populaire. Si la métaphore était d'un cavalier qui flatte sa monture, *croupe* et *encolure* étaient plus prochains. La vraisemblance est pour une métaphore d'un métier défini, soit du barbier-étuviste, soit du barbier-chirurgien. Premier argument : le rapporteur est assimilé à un *porte-écuelle* : « Chie-nouvelles ! Porte-écuelle ! », formulette à l'adresse du rapporteur ; Dinan, école des Cordeliers, -80 (9) ; or, faute d'une

(8) « Flatte-en-cul à la bataille, Tu coucheras sur la paille », Aud., -99 ; « Flatte-en-cul, Par la rue, Va t'en dire à l'araignée Que ton cul est écorché », Aud., -99 et Ch.-Faou (variantes « Du bas, Du haut de la rue » selon la demeure du rapporteur), -95.

(9) « Porte-nouvelles ! Six chandelles ! Mange de la merde à pleine écuelle », v.-o. ; — « Chie nouvelles, Chie chandelles, Boîte au cul

attestation de *porte-écuelle*, Barbier barbant, on a ceci que le zoologiste montpelliérain Gouan, quand il se fait parrain du *Lepadogaster*, poisson qui porte sous le ventre deux membranes en disques concaves, le nomme en français et le *barbier* et le *porte-écuelle*, *Histoire des poissons* (1770), pp. xiii, 177 et planche. Et d'autre part les faiseurs de barbe ont longtemps été nos gazettes locales. Second argument : *peigne-cul* est syssémantique de *mouche-cul* et *flatte-cul* ; car ce mot, défini de biais, sinon à faux, « Fainéant » (DELVAU), « Mal appris, grossier » (RIGAUD), Avare (PUITS. -03), est défini par VIR-MAÎTRE tel que je l'ai dans l'oreille « Homme vil, bas, flatteur <:..> Terme de profond mépris, en usage dans les ateliers, pour qualifier un ouvrier qui donne toujours raison au patron », et par HAYARD, *Dict. d'argot*, « *Peigne-cul*. — Voyez *fleure-fesses* », « *Fleure-fesses*. — Mouchard, espion ». (Molière baptise *Fleurant* un donneur de clystères). — *Ecuelle* et *peigne* cernent l'image de barbier barbant, et leur association avec l'hygiène intime et les soins secrets nous reporte au 18^e s. ou plus haut encore : au 16^e s., quand la mode fut cheveux ras et barbe longue, on plaignit les barbiers d'être réduits à « Tondre maujoinct & raser priapus » dans les étuves, (*Recueil de poesie françoise*, 1555, r^o 23).

La vieille locution « sale et vulgaire » *Il l'a tiré de mon cul pour le mettre à sa bouche*, Il me l'a ouï dire auparavant, OUDIN, *Curiosités*, subsiste sous la forme *J'ai léché ça sur le derrière d'une autre pour mettre sur ma langue*, J'ai répété ce qu'une autre m'avait dit, Quimper, pop. (femmes), -11. On peut encore la reconnaître dans *Il répète tout ce que mon cul lui apprend*, Poilu, 567. Image obscure, qui se précise elle aussi si on la tire du colportage des histoires vénériennes et malodorantes par les barbiers.

se jeter sur (*qqch.*) comme la misère sur le pauvre monde, S'en saisir avidement ; B., 90-99, pop. ; || entendu hors de Br. — Variante : se jeter dessus comme la pauvreté sur le monde, D'HAUTEL.

pleine de merde, A tous les échaliers, T'en prendras une goulée », Bas-Maine, 126. — *Porte-nouvelles*, Rapporteur, est dans GRÉG., 783. — *Porte écuelle* se retrouve, au même emploi, à St-Malo, *Rev. des trad. pop.*, -92, 43.

la gueuse, la Mer. Cette expression fréquente dans des ouvrages romantiques et « parisiens » pour dire la haine des cœurs maternels envers l'élément dévorateur (10), et que je méprisais comme déclamatoire et faible, m'est attestée, en -13, comme en usage oral à B., vers 60-90. — Au lieu de signifier Méchante tueuse, auquel cas on l'eût mieux appliquée à la guerre, il serait d'un esprit vraiment populaire que, conformément à la locution *courir la gueuse*, Putasser, elle équivaille à *putain de métier*, et voie dans la mer Celle que *court* le marin et avec qui, souvent, loin de s'être enrichi, il finit par *se marier dans les fonds*. L'amertume de ces épousailles est exprimée à plusieurs reprises par LOTI. *Gueuse*, ainsi rattaché à un sens vieilli, serait une expression, non de haine, mais, chez le marin, de dépit fataliste, et chez la femme de marin, de dépit jaloux.

être près de ses pièces, Etre avare, très intéressé ; toute la basse-Br., 80-22 ; || Nantes, 10-14 ; v.-o. ; *Nouveau Larousse ill.* ; quelques Parisiens, -12. — C'est le seul sens que j'aie jamais recueilli, et non Etre à la fin de son argent, que donnent BOISTE, LITTRÉ, LAROUSSE, HDT. Il offre la même image que le fr. *être regardant*, *regarder de près à la dépense*, image aussi claire que celle de l'autre sens est obscure. En br., *tost*, (proche), adj. et s., *Avare, taust d'e brofid*, Attaché à son profit, GRÉG., 538, *tost d'e dra*, Attaché à son bien, TROUDE, (cf. *taust d'e goustiancz*, (proche à sa conscience), Timoré, GRÉG., 923) ; et je ne vois pas quel rapport on peut établir avec le latin *tostus*, Grillé, LOTH, *Mots latins*, 211. En anglais *near*, (proche), *Parcimonieux*.

pegement, (*pégémèn*, en francisant davantage *pégémèn*), (accompagné d'adjectifs possessifs), m., A, Exposé complet des l'outes (de qqn), B., 84-06 ; Ch.-Faou, -02 ; Pt-Croix, -06 ; Kernevel, 80-13 ; Tréguier, -12 : « Je lui ai dit son pegement et il n'a plus approché depuis » ;

(10) Un témoin excellent, A. DUPOUY, me témoigne cette même impression : *gueuse* exprimant la « haine », est « du populaire fabriqué pour romans, cinémas et poèmes à dire » ; et c'est pourquoi dans *Scrafic*, il a tenu à le remettre à sa place : « [Catel, dont le fils vient de périr en mer] interroge la mer comme une énigme. Vous croyez peut-être qu'elle tend le poing à la « gueuse », qu'elle l'injurie, <...> », *R. de Paris*, 15-11-22, 348.

|| « *péguémenn* m. S B [St-Brieuc], etc., argent ; affaire : je lui dirai son — », ERNAULT, *R. celt.*, V, 223 ; — B, Rossée qui règle (qqn) : « Maintenant, mon gars, viens recevoir ton « Péguement ! » (1) <...> (1) Ton compte ! », DOHOLLAU, *Br. joyeuse*, 201, scène vers Commana.

Métaphore br. transportée en fr. : *pegement* ? Combien ? adverbe qui s'emploie pour compter en argent. — La défavorable idée commune à l'analyse du cas de quelqu'un et à la mensuration pratique de sa vigueur, est que le décompte bien fait, sans reste, aboutit à l'annulation théorique, à l'anéantissement réel, de la valeur de l'individu. — Syssém. fr. : *compte* (calcul d'une quantité commerciale) dans *il a son compte*, Il a les coups, la critique qui lui sont dus, le mal qui le tuera. De là *partir sans demander son reste ; être réglé ; — faire son affaire* à qqn, lui dire son fait. — *Avoir son décompte*, Etre blessé mortellement, DELVAU, locution militaire, ajoute à l'idée de calcul, celle de liquidation et de congédiment.

la police en coiffe, les Femmes de pêcheurs, quand elles font, les soirs de fête, le tour des caboulots pour emmener leurs hommes et les mettre sur les bateaux ; Concarneau, 95-99. — A Sein aussi la femme s'arroge ce pouvoir exécutif, LE BRAZ, *Mort*, I, 177 ; et à Paris, où il ne comporte pas l'embarquement, il lui vaut le nom de *gendarme*, RIGAUD. — Boileau, *Satires*, ix, 569, parle bien d'un « escadron coiffé », mais qui est tout obéissance.

bedeau, m., Ours, jeu de garçons ; B., 85-92 ; Lor. 90-98. Soient douze joueurs ; les six du camp « dessus » doivent sauter sur les cinq du camp « dessous », qui, debout au centre d'un cercle, s'entrelacent les bras sur les épaules ; le sixième de ce second camp circule dans le cercle, pour atteindre un des assaillants, soit pendant son attaque, ou s'il retombe. A Lesneven, collège, 85-93, ce sixième joueur est l'ours ; à Quimper, lycée, -98, l'ours est le jeu, comme en fr. général (11). — En

(11) L'ours est nommé *pyramide*, (*piramut*), f., B., 80-87 ; Lesneven, collège, 85-89, — soit par comparaison directe du groupe à assaillir avec la forme d'une pyramide, soit plutôt par extension de *pyramide* Exercice où des gymnastes s'érigent sur les épaules d'autres gymnastes. — Des lycéens à Nantes, -14, l'appellent *la tête noire*.

fr. jusqu'au 16^e s., le *bedeau* est l'Huissier à verge d'une justice subalterne. Je pense que de là s'est tirée une métaphore nommant *bedeau*, pour sa vigilance exécutive, le sixième joueur susdit, et de là une métonymie, nommant le jeu par ce joueur caractéristique. Les jeux d'enfants offrent bien des cas frappants de survie de vocabulaire ; tel à Rennes, dans une variante du jeu de barres, le nom de magistrat *bailli*, 1^o, le Joueur qui, se tenant entre les deux camps, arrête et fait prisonniers ceux qui veulent passer d'un camp dans l'autre, 2^o, le Jeu même, ESQUIEU. D'ailleurs notre *bedeau* n'exige pas que sa survie remonte au 16^e siècle : les bourgs de basse-Br. nomment encore, par exemple Roscoff, -07, *bedeau* en fr., *bedell* en br., le Suisse, à robe rouge et violette, qui veille à l'ordre dans l'église ; ce qui ne veut pas dire que les joueurs d'ours, archoutés, aient été comparés à un autel et le cercle du jeu à un temple ; notons, plus simplement, que jusqu'au 18^e s. *bedeau* a été le nom de l'Appariteur des universités et que l'ours est un jeu d'écoliers.

collecteurs, m., Brigands célèbres qui exploitèrent longtemps la Lieue de grève entre St-Michel et Plestin : « le sifflet des *collecteurs* de la Lew-Dréz », SOUVESTRE, *Foyer br.*, (éd. Coquebert), 232. — Cette grève, où passe la route Morlaix-Lannion, fut un repaire de brigands aux 17^e et 18^e s. ; à cette dernière époque, le voyageur, s'il n'était prêtre, nonne, ou joueur de biniau, devait, sous peine de mort, déposer de l'argent successivement dans trois bonnets placés à certains postes ; en br., à *collecteur* répond *kester* (quêteur), AR GUENNEC & PLUENZIR, *Laëron*, dans *Feiz ha Breiz*, -22, 362. C'est une métaphore prise de la levée des dîmes et des péages.

sergent goulou, m., Fou, Sula bassana ; Belle-Ile, GOUÉZEL, *Oiseaux*, (-75), 12 (12).

sergent, m., Oiseau qui vient « en grand nombre assister à la pêche de la sardine qui se fait dans la baie de Douarnenez, à la Saint-Michel », SOUV., *Fin. en* -36, 163 ; « Je pense », ajoute SOUV., « que c'est le stercoraire parasite [*Lestris parasiticus*, *ib.*, 157], car je n'ai pas été

(12) Appelé aussi *canac* à Belle-Ile, GOUÉZEL, — ce qui paraît l'onomatopée d'un cri bien voisin de celui qui fait nommer *cahavac* la Mouette tridactyle, vers Camaret, SOUVESTRE, *Fin. en* -36, 162, et *guévat*, *quévat*, le Goéland, en Picardie, *Faune*, VII, 386, 388,

à même de le déterminer » (13). — « Les pêcheurs appellent cet oiseau *sergent*, en raison de ce qu'il arrive à l'époque des loyers », dit encore Souvestre ; mais il suggère un sématisme plus précis et plus probable, en notant que le sergent vit de la pêche que fait le goéland, le harcèle jusqu'à lui faire dégorger son poisson ; telle est spécifiquement la manière du goéland roux, dont GOUÉZEL, p. 12, décrit la tyrannie envers le hardi pêcheur de sardine qu'est le screau ou petite-mouette. Oiseau mauvais, qui ravit au prochain le fruit d'un pénible travail, le goéland roux, comparé déjà au coir, ici p. 114, est comparable aussi au sergent de justice, à l'huissier. — Le fou, qui a les yeux plus grands que le ventre, arrive parfois à s'asphyxier, ne pouvant avaler qu'à mi-longueur une anguille, une aiguillette, un congre ; l'épithète de *goulu* est donc juste ; mais de lui appliquer le nom de *sergent* comme au goéland roux, c'est peut-être un abus.

Cette première métaphore sur le sergent, — qui offre un « aller et retour » avec *corbinoux*, Huissier, — le considère surtout comme avide (14) ; une seconde, surtout comme tenace :

sergents, m., A, Capitules crochus de la bardane ; — B, Fruits à poils crochus du gratteron ; — « en français dans le style familier », GON., *br.-fr.*, Karantez, (cf. Spék). — Répond au *br. serjanted*, (noté seulement au pluriel), GRÉG., 80, 469. — De très nombreux noms de la Bardane, Lappa major, et du Gratteron, expriment leur vertu accrochante. A Lor., le Fruit du gratteron est dit *colle de mardi-gras*, f., Flore, VI, 244, (entendez que les *mardi-gras*, les Masques, en collent sur les vêtements des passants), à B., 10-19, *colle-colle*, m. — Voir ici *poire de sergents*.

édile, m., Elève honoré de la fonction consistant, quand une vitre est brisée dans la cour de récréation, — notamment par un « tinet » (le « bâtonnet » des Pari-

(13) ROLLAND, quoiqu'il ne connaisse ce *sergent* que par SOUVESTRE, accepte cette identification sans discuter. Aussi hasardeuse est l'identification du *sardinier* (de Noirmoutier) avec le *Sula bassana*, Faune, II, 384.

(14) Le nom de *sergent* subsiste aussi à Toulouse comme nom du Pouillot, dont le cri est *tuit, kuit*, et qui est nommé ailleurs *compteur d'écus*, *compteur d'argent*. — Sur *corbinoux* voir ici Coher.

siens), — à se faire donner le nom du maladroït (15) ; pour récompense, l'édile a la « première pension » au prix de la « seconde » ; collège de Pt-Croix, 61-66. — L'édilité, à Rome, comportait l'inspection et des jeux et des édifices.

bec de gaz municipal, m., Instituteur public ; Vieux-Marché, -12. — Image à demi bienveillante : les *lumières* du pays, mais phare au petit pied, et peu enraciné.

maître, (*mêtr*, *mêt*), m., But constitué par un objet analogue à ceux que les joueurs lancent : « *on jette son palet vers le maître* », GRÉG., 688 ; « *Buter, mesurer, pour voir qui est plus près du but, ou, du maître* », *ib.*, 126 ; « le but, le petit-maître », Ernault, *R. c.*, IV, 150. — En br., *mestr*, GRÉG., 126 ; au baz-dotu, Objet, (boule, os, etc.) qu'on pousse avec le bâton, Vieux-Marché, 99-03. — Ce but est, A, aux « pièces », un palet distingué par une croix, par des points, un simple caillou au grain notable ; B., -98 ; Brasparts, *Péd. Fin.* ; Ch.-Faou, -01 ; Quimperlé, Bann., Rosp., 80-10 ; || Rennes, ESQUIEU ; un palet plus petit que les autres, Pléch. — B, aux boules, une boule plus petite que les autres ; B., 60-05, (synonyme : *petit*, m.) ; Tréguier, -67, *Mablouis*, 34 ; Trégor, Quimperlé, Bann., Rosp., 80-10 ; Guerlesquin, -03. — L'idée est celle d'un patron dont les caprices mêmes font loi et règlent le travail.

posséder la louche, Avoir les bénéfices inhérents à un emploi de directeur : Parmi les jeunes instituteurs, seuls désirent rester dans l'enseignement, ceux « qui ont l'espoir d'arriver à posséder la « louche », — comme on dit vulgairement, — tant convoitée, ceux qui aspirent à un petit poste de repos et surtout au directorat d'une école : c'est l'appât tentateur qui retient beaucoup ! », anonyme, *Ar Bobl*, 7-6-13. — Malgré l'assez médiocre idée que l'auteur considère, c'est un équivalent de *tenir la queue de la poêle, avoir l'assiette au beurre*. — Posséder = Avoir, par le succès croissant de cet abus de sens en fr. — En br. *paotr al loa oun*, (gars [de] la cuillère

(15) L'Econome majore d'autant la note du trimestre. Mais le joueur s'arrange d'ordinaire pour se payer une autre vitre au moins, gratis, plus adroitement.

je-suis, je tiens la cuillère du ménage), Je suis de service ; Lannilis, -24.

porter à la chaise d'or (*qqn*), le Porter, à deux, sur les mains et les bras entrelacés ; B., 80-22 : on chante « A la chaise d'ore, d'ore-d'ore-d'ore » ; Aud., Ch.-Faou, 84-01 ; | vers -30 ou -50, à Plozévet, près le Pt-l'Abbé, les tailleurs « avaient le droit de porter la mariée « à la chaise d'or » jusqu'à l'église », *Fur. Br.*, IX, 97. || *Porter qqn en chaise*, idem, LAROUSSE. — Il ne s'agit pas d'une chaise escabeau, comme en Grèce où ce jeu se nomme *χαρμύλι*, mais d'une chaise à porteurs, et non pas confortable assez pour mériter d'être dite « d'or », mais d'une chaise dorée, où l'or se relève en bosse ; c'est un syssémantique de *chaire au roi*, idem, *Bas-Maine*, 558 ; — et, moins prochainement, de *porter à la glinglette, quinglette, quinguette*, idem, à Dol, DUINE, *Ann. Br.*, XII, 588, et LECOMTE, de *quinguette*, Voiture légère où l'on « danse ». (16) — C'est une métaphore de cérémonial, avec plaisanterie.

seigneurie, f., Surnom ; CILL., 253 ; || v.-o. ; *Bas-Maine* ; B.-FILLEAU ; (*signorise*, COUL. ; *Bas-Maine*). — Rappelle la caractérisation de l'individu d'après les titres domaniaux, qui dans la famille noble distinguent les collatéraux ; prise des noms « de seigneurie » dont se moque Molière, tels que *M. de la Souche*, *M. de l'Isle*, la métaphore aura désigné d'abord les surnoms du type *Binic*, Homme né à Binic, puis ceux du type *Gros-poil*.

fiscal, Beau, Comme il faut, Agréable ; Hennebont, 80-11, pop. : « Ça, c'est fiscal, èl, e, le », (cette formule doit remonter à quelque chansonnette) ; Lor., -10 : « Le temps est fiscal, aujourd'hui » ; || *fiscal*, D'un prix élevé ou qui est susceptible de l'atteindre, MONTESSON, (-59) ; Élégant : « en pinçant un feston un peu fiscal », « En marchant de travers », MONSELET, dans *Almanach de la langue verte*, (-67), 49 ; autres sens voisins, Régulier, Probe, De bonne qualité, en bas-Maine, Centre, Blésois, Anjou (17). — On pourrait le traduire par Riche, (*riche*

(16) Synonymes : à Rennes, à la *gredindelle*, LE MIÈRE, à la *guerdingelle*, COUL. ; à St-Malo, *gaine-et-gaine*, COUL. ; à Nantes, 85-02, à la *porte-en-poile*.

(17) Mais dans ces trois dernières régions on note qu'il ne s'emploie qu'en tournure négative : il se fige, prodrome de la désuétude.

nature, riche temps), ou Royal, (« C'est un roial homme », C'est un homme parfait, GRÉG., 826) ; mais l'idée exacte est Seigneurial. En effet le *fiscal*, le Procureur fiscal, était avant 1789 le procureur de justice et d'administration du seigneur ; *seigneurial* dit toutes les qualités ci-dessus. Par reflet, le fiscal, quelque homme qu'il fût, était seigneurial ; peut-être aussi se rendait-il, lui-même, et par imitation, magnifique ; ainsi nous savons que « nul mortel n'eût manqué de prendre Morin pour le Procureur Fiscal, quand il était en grande toilette, car Morin était bragard, fringant autant qu'il faut », Le Laé, *Morin*, 761-767. — Mais si la magnificence des fiscaux ne fut pas notoire, nous aurions ici plus de dérivation synonymique sur le mot *seigneurial* que de véritable métaphore sur la chose Seigneurial.

impérial, A, Magnifique : « un *temps impérial* » (à soleil splendide), SOUVESTRE, *Dern. paysans*, 74, propos d'un saunier guérandais ; — B, Fort : « un vent *impérial* » <...> (2) Expression bretonne », SOUVESTRE, *Dern. Bretons*, II, 68. — Le br. a en effet *impery*, Impérieux, joint à « gourc'hemenn », (ordre), dans le *Catholicon*, début du 16^e s., et à propos de paroles d'humeur, dans GRÉG., 517 ; il a *empery*, adjectif encore, Maître, joint à *mevell*, (valet), pour désigner le valet qui commande aux autres, GRÉG., 947. — Ce mot provient, A, de *empyrée* : « An eê imperyal », le Ciel empyrée, le Paradis, GRÉG., 168, 335 ; mot savant (18) qui sera parvenu au peuple par les sermonnaires, par des séminaristes, sans compter les emplois semi-populaires *être dans l'empyrée*, a, Etre au bonheur, b, Etre dans les nuages, LITTRÉ, et qui avait donné l'adjectif *empyréal*, — B, avec chevauchement, de *impérial*, d'Empire, (le fr. du 16^e s. a bien « au ciel empire », LITTRÉ), — et C, par confusion avec le précédent, de *impérieux*, Qui commande, — de sorte que *empyrée* a fourni le radical et peut-être le suffixe, *impérieux* presque tout le sens, *impérial* le suffixe et un peu de sens ; ce peu était la valeur élogieuse que devait avoir tout ce qui touche à un empire, mais ceci particulière-

(18) Cf. *antiscorbutique*, *scorbutique*, *Etrange* et *rape* ; B., 01-08, marins : « un mot [mot-d'ordre] scorbutique » ; « des boniments scorbutiques », des Locutions bizarres ; « une carte-postale antiscorbutique pour rendre la réciproque à une qu'on m'a envoyée ».

ment depuis 1804-1815, exemple *route impériale* (19), car dans GRÉG., Ce qui est d'un empire n'est nullement rendu par *imperial*.

Même en régime républicain, *royal* demeure l'adjectif courant pour dire Suprêmement beau. Tant que **présidentiel* ne l'aura pas détrôné, *ministre* fait parfois l'affaire : *format ministre, discours ministre*. Le gallo *territorial*, Excellent, en parlant du cidre, est bonhomme, mais faible. *Tricolore* devait réussir ; il est parvenu, en br., à être juron. *National*, exemple *divette nationale*, ne signifie pas encore autre chose que Très connu. *Mondial* aussi ne vante que l'extension dans l'espace. M. Izoulet a risqué que le bon philosophe a « l'œil *cosmique* ». *Humanitaire* fut en beau chemin.

jouer à la couronne, Au saut à la corde, c'est quand, après un nombre de « droits » convenu, le sauteur s'accroupit et les autres lui font tourner la corde au-dessus de la tête, ce qui s'appelle *faire des couronnes* ; B., 60-90, fillettes bourg. — L'image visuelle d'une couronne me semble assez floue. Le sématisme est très probablement de jouer au couronnement, la tête couronnée prenant une posture humiliée pendant qu'on lui accorde un rite glorieux. — Métaphore de cérémonial.

Par latinisme, **consul**, m., est le titre du Premier de la classe, au collège de St-Pol, -80 ; — le synonyme, au petit séminaire de Pt-Croix, 83-03, est **empereur**, m. ; la Qualité de premier, au collège de Quimper, 1824-28, est l'**empire**, m. : sur le « Programme des exercices publics » de ce collège pour ces années (début du mois d'août), des chiffres, devant le nom d'un élève, « marquent le nombre des Empires » emportés. — A Pt-Croix le premier reçoit une décoration, médaille arrondie aux bords dentelés, surmontée vers l'agrafe d'une sorte de couronne ; la « croix » de second n'a pas cette couronne. Aux Jésuites de Vannes, -90, il reçoit une « exemption » sur laquelle il est qualifié *imperator* ; les élèves traduisent **général**, m. ; au même collège, en 1830, outre l'*imperator*, Premier, il y avait le *cæsar*, Second, 4 *prætores*, 20

(19) *Vache impériale*, Cuir supérieur ; *pierre impériale* pour les dents ; *serge impériale* ; (prune) *impériale* ; eau (-de-vie) *impériale* ; série (de cartes) *impériale* ; (angélique) *impératoire*.

patres conscripti, tous proclamés au milieu des applaudissements, puis la *plebecula ordine perturbato*, J. SIMON, dans *Rev. ill. de Br. et d'Anjou*, 85-86, 150. — A St-Pol, 1766, Le Laé se désole de devoir renoncer à l'*imperium* : « Nec spes imperii subvenit ulla mihi », pièces latines. — La **dictature**, f., est la Qualité de celui qui a été trois fois premier ; Quimper, collège, 1824-28 ; marque sur le *Programme*, un « D. ». ← LITTRÉ donne le mot *dictateur* ; LAROUSSE *empereur*. — Autre latinisme, **decurie**, Banc bas où se mettent 10 écoliers, **decurion**, le Premier de ce banc, CILL. ; (ce lexicographe se plaît aux termes pédagogiques).

ARMÉE

citadelle, f., Jeu de « canettes », (billes), où il y a un cercle entouré d'un « fossé », (talus), et, à distance du cercle, des petits trous appelés *forts* ; Quilb., 00-06.

Syssém. : **capi**, f., au jeu de canettes nommé le *trou*, Trou central au milieu de quatre autres ; Plouigneau, -98. — Apocope de *capitale*, f., nom du jeu de la *citadelle*, à Nantes, lycée, -13.

Syssém. fr. : au jeu de billes dit des *villes fortes*, Paris est au centre, protégé par trois rigoles, Lyon, Marseille, Bordeaux, Lille, aux coins avec deux rigoles, et à mi-côtés des villes moindres à une rigole, HARQU. & PELL., 200 *jeux*, 195.

bastion, m., 1, Ensemble des députés aux Etats de Br. les plus capables de discuter avec les commissaires du Roi. C'étaient les gentilshommes les mieux instruits des affaires de la province et qui ne se contentaient pas de paraître aux Etats les trois premiers jours seulement ; haute et basse Br., avant 1765, pocQUET, *Le duc d'Aiguillon et La Chalotais*, I, 365 ; || « Seraphe est un saintet Demon, grand persecuteur de cette magie trompeuse, mais un vray rempart, et bastion de la vraye », *Coccaie*, xviii (éd.-59, 310) ; — *bastion*, rempart, ou *forteresse* (d'un droit), l'idée est Résistance, (ici, au Roi) ; — 2, Ensemble

des conseillers au Parlement de Rennes qui démissionnèrent le 20-5-1765 par opposition au Roi et au duc d'Aiguillon; Landerneau, 17-2-1767 : « un autre l'ayant aussy averti d'aller signer luy dit qu'ils alloint confondre le bastion, ce qui engagea le d^e s^r du Vieux-châtel à y aller pour faire les objections cy après », Vieux-Châtel, *Mémoire*, (1775), Archives d'I.-et-V., Intendance, Gardes-côtes. — Ce sens 2 est un renforcement du sens 1, c'est Résistance puissance deux (1).

canon, m., Toupie qui meurt obliquement le « pipet » en l'air, c.-à-d. sa pointe faisant avec le sol un angle de 45 degrés; Quilb., 00-06. — Position analogue à l'angle de tir d'un canon.

pointé, En voie de réussir, grâce à une impulsion droite, forte et calculée : Pt-l'Abbé, -98, pop. : « En m'oyant refnir avé mon godron, mon chanf' et ma roue, et en m'oyant travailler, travailler toujours, même le dimanche, si, si, même le dimanche ! sûr i' diront C'ui-ci est pointé », propos d'un futur cordier. — C'est une image d'artillerie ; mais pour la bien sentir, il ne suffit pas de rapprocher son presque synonyme *être bombardé*, Se voir revêtir d'une fonction par un décret inattendu ; — la personne *pointée* et *bombardée* sont présentées comme passives : plus actives, si elles *sautent*, (*sauter*, Parvenir en brûlant les stades intermédiaires, LITTRÉ ; *sauter cartahu*, Passer quartier-maître, B. - REBIAB, 24 H., 25) ; — il faut aussi rapprocher son synonyme, emprunté à une technologie plus moderne, *être sur le rail*, Être bien dirigé, en bonne voie, usuel, divers témoins, -19 ; — et plus généralement les mots qui expriment Conduite par Route, le *sentier* de la vertu, l'*ornière* de la routine, les *menées* souterraines (2) ; et soulignons en ce genre : *arouter* qqn, qqch., (mettre en route), Rendre

(1) Les démissionnaires s'appelèrent les *bastionnaires*, (suffixé d'après *démissionnaire*, *parlementaire*), et aussi *orangistes* (non sans calembour historique) parce que les dames de la Halle leur réservèrent privativement en 1765 les bouquets de fleur d'orange qu'elles portaient aux Parlementaires à la Fête-Dieu. Ils appelèrent *Ifs* les douze non-démissionnaires, de I. F., initiales de Jean-Foutres; MARTEVILLE, *Hist. de Rennes*.

(2) Y ajouter, en jargon du 16^e s., *bier* (marcher) *sur...*, Se servir de (tel procédé) pour gueuser.

apte à servir, (ex., « arouter une poêle-à-frîre »), Nantes et Anjou, d'où, en br., *aroutet*, (homme) Déluré; — et *être à la redresse*, (être dans la bonne adresse, dans le chemin direct), Etre avec énergie en voie de réussite; *redresser*, en Normandie *radresser*, Remettre dans le bon chemin, est vieilli, mais ne l'était pas du temps de GRÉG., ni de D'HAUTEL.

tambour, m., Sorte de bigorneau; voir ici Kapenn; Pt-Croix, -80. — Image : l'ancien tambour militaire français, hémisphérique par dessous, et n'ayant qu'une peau d'âne; cette image reparait dans *tambourin*, Perle ronde d'un côté, plate de l'autre. Et cette couple de sens rappelle la parenté de *cabochon*, Pierre polie convexe, avec *cabuche*, Coquillage univalve.

crever le tambour, Lancer une pierre dans l'eau verticalement, de façon que son plongeon fait un bruit simple et pas de mousse; B., 65-05, quelques bourgeois.

chef de camp, m., aux boules, Joueur qui conseille les coups de ses associés; Trég., 60-68 : J. H., « le chef de camp », PRIMA, *Mablouis*, 24; J. H., « pour une fois, fut bien le chef du camp, titre qu'il détient depuis une éternité », *ib.*, 27.

officier, m., A, Capelan, *Gadus minutus* et *Gadus barbatus* de Linné; longueur 0 m., 19, 0 m., 25, sans dégradation de couleur entre le dos, brun, et le ventre, argenté à « panaches » de diverses teintes; rare dans l'Océan, plus commun dans la Manche, surtout en Br.; « On prend à Brest de petits poissons du genre des Lieux, qu'on nomme *Officiers*, parce qu'ils ont des couleurs tranchantes, avec des marques brillantes & argentées que les Pêcheurs ont comparées aux habits uniformes des Officiers », DUHAMEL, *Pesches*, II, 127; | B., 65-22; — B, « Poisson du genre gade, famille des lieux, espèce de malaouen de couleur verdâtre olive »; Aud., -03 (3). — **petit-officier**, m., Faux-éperlan, *Atherina presbyter*, dit aussi *petit-prêtre*; Lor., -03. — Voir

(3) Cette notation de couleur suffit-elle pour établir une distinction d'avec le sens A? — Je ne connais pas le mot *malaouen*; mais un autre nom brestois des *Gadus minutus* et *barbatus* est *malcot* (DUHAMEL, II° p., I° s^{es}, p. 136), *malcon* en 98-19.

ici, Petit-prêtre, la description, qui semble en effet faire de ce poisson une réduction du précédent.

L'image est probablement prise des galons, d'abord civils autant que militaires, qui ornèrent en longueur les chausses aussi bien que les manches. RAVERET-WATTEL, *Atlas des poissons de mer*, 53, qui applique au *Gadus luscus*, Tacaud, le nom d'*officier*, note sur les flancs de ce gade trois larges bandes d'un gris blanchâtre ; cf. *galonné*, Dont les écailles forment des lignes de couleur, terme de zoologie, LITTRÉ, d'où *galonné*, m., A, Lézard, B, Chien de mer, BOISTE -43 ; *chevalier*, Poisson aux flancs coupés d'une sorte de ruban d'ordre. Voir ici Amiral (4).

avancement pour Kerfautras, m., Décès ; B., -18. — *Kerfautras* est un cimetière de B., inauguré vers -80 ; de là « Une quinzaine de jours avant le crime <...> Colin s'était écrié : « Il faut que je t'envoie à Kerfautras ! », *Dép.*, 30-10-07. — Par la même métonymie, *bon pour Quimper*, *mûre pour Morlaix*, signifient dans le Finistère, Fou, Folle, l'hôpital des fous étant à Quimper, des folles à Morlaix. — L'*avancement* en question rappelle les locutions citées *Poilu*, 40, 192, entre autres *gagner la croix de bois*, *Etre tué*, *apprenti-cadavre*, *Ambitieux*, qui considèrent aussi la mort comme une mutation militaire, — et de plus loin, en opérant sur des images de retraite, s'en aller « en congé définitif chez ses aïeux », MAYNARD, *Zouave*, 89 ; « une feuille de route pour l'autre monde », *ib.*, 51 ; *être rayé du rôle*, et *se faire signer son débarquement*, Mourir, LETURQUE, *Cartahut*, 32.

pièce de garde, f., « Pièce » (palet) qui reste près de la « galoche » (bouchon) ; « il aura travaillé pour toi en renversant la monnaie et le bouchon sur ta pièce de garde », Prima, *Mablouis*, 374, propos de Trécorois, en -67. — **pièce gardienne**, f., idem : « et c'est bien rare quand elle [la pièce de Fanchic] n'envoie pas rouler au diable

(4) Moins probable est une allusion à la couleur générale de l'uniforme de tels corps militaires, comme dans *gendarme*, A. Hareng saur, (probablement de la culotte jaune des gendarmes vers 1797), B, Coléoptère rouge vif à bandes noires (couleurs des gendarmes de la Maison du Roi, PUITSP.) ; cf. *sergent*, *sargent*, Scarabée bronzé, MOISY et PUITSP.

la galoche, tandis que les sous restent près de la pièce gardienne », (ce qui fait que Fanchic gagne), DUPOUY, *Scrafic*, 364, à Penmarc'h.

aller à la pique, A, Aller marauder (surtout des fruits), par goût et divertissement, en parlant des enfants; B., Quilb., 80-19, ouvriers, paysans, écoliers : *Tu viens à la pique aux cerises? ; aux prunes?*; « La pique aux pommes à Saint-Marc, c'est franc », un gamin, qui fait cuire à l'étouffée le produit de sa pique, sur la grève du Château; Morl., -11, pop.; — on ne dit pas la pique aux mûres, ni aux noisettes, ces fruits n'étant propriété de personne; — B, Aller, par utilité, recueillir les bois rejetés par la mer; B., -05 : « Je vais à la pique au bois »; || *aller à la pique*, « parcourir la France soit en mendiant ou en pèlerin, soit avec une balle de colporteur, soit en se faisant, à l'aide de faux certificats, passer pour incendié, inondé, etc. », *picqueur*, Mendiant de profession, se disent à St-Dier, MÈGE, *Souv. de la langue d'Auvergne*.

Cette *pique* est une apocope de *picorée* : « écoliers qui font la picorée », HDT; *aller à la picorée*, (au sens A), se dit à Morl., -11, pop.; ce terme de soldats du 16^e s. parle originellement de vol de troupeaux; ex. : « meptre quelques hommes de guerre dans ladictie maison pour empescher les courses qui se pouroinct faire des picoreux et ennemis de sa Majesté », vte de Donges, lettre, Lanion, 7-11-1589, dans LE GUENNEC, *Plougonven*. Dans CHALONS, c'est aux br. *brigandage*, *brigant*, que répondent les fr. « picorée, pyratte, brigandage », « picoreur, mauvais garnement, brigant ». Déjà CILL. ne connaît *picorée*, -er, -eur, qu'à propos d'écoliers, car il traduit par « læreah jardrinieu » (voler des jardins) (5). — Mais la violence de l'apocope (en l'absence d'une forme **la picore*), et la graphie de Mège « pique », indiquent que le verbe *piquer* est venu se mêler à *picorer*; quand une poule « picore », elle « pique » et « picote » aussi. Déjà le

(5) Souvestre remonte vers le sens fort, quand il écrit, non sans couleur de style oral : « [Ce vagabond vient d'où il vient toujours,] de la petite guerre. Ne voyez-vous pas qu'il a le bissac de picorée sur l'épaule? », *Dern. paysans*, 213; « Et où as-tu *picoré* ton sucre de chène? », question à un « chasseur de miel » de la forêt du Gâvre, *ib.*, 262.

Normand Alcripe écrit « picotage » (d'enfants, aux vergers), *Nouvelle fabrique*, (éd. Rouen, 16^e s.), 9.

Inversement **manger à la picorée**, Manger avec un camarade, des fruits mis en commun (dans une casquette); B., 90-95, bourg. — Chacun alternativement « pique » dans le tas, (le mot *piquer* est si naturel que A. Barine l'emploie à propos d'une grappe de raisin mangée à qui mieux mieux par deux mendiants, *R. des Deux-Mondes*, 15-4-88), mais *picorée* vient se mêler à *piquer*, parce que c'est bien imiter des picoreurs après leur maraude.

armée de la Lune, f., Ensemble des portefaix brestoises; B., -08. — *Armée*, Troupe, dans d'autres locutions satiriques : *armée de la Lune*, Bande de voleurs, VIDOCQ, *Mém.*, II, 179, 180, 184, 192; — *armée roulante*, A, Deux milliers d'aventuriers munis de faux papiers d'officiers vivant aux Pays-Bas en 1795-1796, *ib.*, I, 74, 84, 231; B, 1, Chaîne de forçats, F. MICHEL; 2, a, 1^o, Bataillons d'Afrique, d'où 2^o, Malandrins, sens usuels en Algérie : « une « armée » », un vrai Bandit, BERTRAND, *Pépète*, in-8^o, 12; b, Ensemble des matelots de pont, B., -08, marins; (cf. « Le fameux congé des cordonniers, infanterie roulante à cheval sur un cochon », titre, NISARD, *Hist. des livres pop.*, I, 264, in-16); — en br., *arme vihan*, (armée petite), Camp volant, GRÉG., 132 (6). — En retour, les bagnards à Toulon faisaient, sur les pontons, de la *navigation dormante*, VIDOCQ, *Mém.*, III, 81.

Quant à la *Lune* elle désigne ici par métonymie la Nuit, que ne déteste aucune profession louche, — comme dans *faire un trou à la lune*, Disparaître dans la nuit, et dans « la valse brune | Des chevaliers de la lune », chanson en vogue en -11; — comme fait la Belle Etoile dans *chevaliers de la Belle Etoile*, Brigands, GAUTIER,

(6) **La Petite Armée** est le nom du Carton de loto portant « 22, 36, 52, 76, 80, 7, 13, 41, 60, 77, 2, 17, 27, 46, 81 », B., 75-99, bourg., familles de marins. On y remarque le 7 comme le chiffre le plus fréquent. Il est conforme à l'esprit de la littérature orale sur le loto que *petite armée* y fasse allusion : le dessin du 7 lui vaut à B., 95-08, au loto, entre autres noms, ceux de *potence* et de *croc à chaîne*, — à Paris, celui de *crochet du biffin*, (le Crochet du chiffonnier étant aussi nommé un *sept*); — d'où, peut-être, l'idée d'une foule ou de crocheteurs ou de gibiers de potence

Fracasse, IV, 113, — et la comète dans *refiler la comète*,
Être sans logis.

MARINE

La rubrique nautique est celle où le départ social, — entre ce qui doit être réservé pour un lexique des marins et ce qui peut être versé au lexique commun, — est le plus difficile à établir. Toute femme de Brest emploie *virer de bord*, Changer de sens sur un plan, Faire demi-tour en marchant. Tout marin nommera *cartahut* une Corde de séchoir à une fenêtre. J'ai exclu les métaphores nautiques, nombreuses, qui subissent de tels transports sociaux, quand elles n'appelaient pas une remarque sémantique particulière.

avant, m., Train de devant, **arrière**, m., Train de derrière (d'animal, spécialement de cheval); B., -11, lycéens : « les pieds de l'avant », ... De devant. — On dit partout *l'avant*, *l'arrière* d'une charrette, et *l'avant-train* d'un quadrupède. Mais ici l'influence nautique est sensible.

rôder, (*rôdê*, *tu rôd*, moins souvent *tu rôd*), Se porter, en marchant, d'une hanche sur l'autre; Plabennec, -60; B., 65-19, commun, très usité des femmes. — En br., *roda*, (pour d'autres désinences, cf. ERNAULT, *Gloss.*, 579) : « Elle n'était occupée que de balancer élégamment sa taille, de *rodeal*¹, comme on dit < ... > 1. Marcher en se dandinant », LE BRAZ, *Mort*, II, 323; « ac en eur roda e raje | poufe, poufe, poufe, poufe; », Et tout en se dandinant, il faisait pouf, pouf, pouf, pouf, Le Laé, *Morin*, 845; CHALONS, (manuscrit), donne aussi *ober pouf*, (faire pouf), comme synonyme de *rodellein*, Braver, Faire le beau. Quoiqu'on trouve aussi *rodal*, Faire la roue (en parlant du paon), notre mot, tout au moins son sémantisme, en est distinct, comme suffit à le prouver l'onomatopée dont le breton aime à l'accompagner et le fait qu'il ne se dit que de quelqu'un qui marche. — C'est une image de *rôder*, Se balancer tribord-babord en par-

lant d'un vaisseau. De même *faire la chaloupe*, Marcher en roulant les hanches, Paris, -00.

décliquer ; à B., 65-05, Lesneven, Ch.-Faou, Aud., 90-98, Morlaix, -12 : 1, 1°, Démolir par maladresse, Détériorer par incurie : *décliquer* ses sabots, ses cahiers de classe ; « T'asseois pas su' la chaise! cêl'-à est décliquée, tout! » ; | « une charrette à demi « décliquée » », LE BRAZ, *Mort*, II, 162 ; — 2°, Déchirer : « Déclique pas mon tricot, non! », un mousse ; | « Mon pantalon est décliqué », Nantais, -15 ; — 2, Détériorer, en parlant de la santé : « C'est ça qui vous déclique un homme! ».

Ces sens sont conditionnés par l'emploi nautique *décliquer*, Démolir : « Des steamers en fer < ... > se sont *déclinqués* < ... > c'est-à-dire qu'ils se sont rompus, dérivés, ou disloqués », ÉD. CORBIÈRE, *Océan*, 29-11-48 ; « Ce bateau-là s'était enlisé, alors on l'a décliqué en disant que c'était un vieux bateau ; c'était une épave, oui! », B., -98, à propos d'un pillage vers Lannilis. On retrouve sur la côte *décliquer*, Démolir, à Cancale ; à Dol, LEC. ; *se décliquer*, Se disloquer, à Boulogne, DESEILLE. L'étymologie prochaine ne semble donc pas autre que *décliquer*, Démolir une embarcation bordée « à clin », (à recouvrement), MONTFERRIER, LITTRÉ, ou, plus immédiatement encore, *se décliquer*, Se démolir de soi-même, en parlant d'une telle embarcation, et *décliquer*, Défaire les « clins » (pièces du bordage à recouvrement). Notre verbe est analogue à *se décoller*, *se décartonner*, *se décatir*, etc., parlant de mauvaise santé, de vieillesse. — Nos sens ne sont pas de simples extensions sémantiques plus poussées que celle qui applique *se décliquer* à des bâtiments en fer ; *décliquer* un bateau n'étant pas le « déchirer », c.-à-d. en débiter les pièces, un objet peut, comme un bateau, *se décliquer* de soi-même ; *décliquer* comporte désordre, est toujours péjoratif, parle d'un mal sans remède ; « décliquer une pendule » n'est pas la Démonter, c'est la Mettre hors de service par maladresse (1).

(1) *Clancher* la porte, la Fermer à la clanche ou clenche, au loquet, et *claver* la porte, la Fermer à clef, sont deux mots du Nord-Ouest, (usuels à B.), et sont deux choses voisines dans leur utilité ; une étymologie de *décliquer* par *clenche*, Loquet, invoquerait pour systématique *déclaveter* ; on dit à Lyon, non seulement « se déclav-

en botte, 1, Disjoint, parlant des baquets: « laisser dans le fond des « bailles » de la vieille saumure qui < ... > empêche leurs planches de se disjoindre et de tomber « en botte », LE GALL, *Ind.*, 169; — 2, Eclater par ébarouissage ou par compression, parlant des coques de navires en bois; B., 98-08, pop., (et marins); — 3, Dérivé, parlant des coques en fer: « Le torpilleur est prêt à tomber en botte, si vous me permettez de parler ainsi », B., -08, marin, devant des dames; | « A ce métier, toutes les coques < ... > se désagrègent et tombent en bottes », *Avenir Brestois*, 2-6-05; — 4, Dérégulé, parlant de machines à vapeur: « avant que les machines de tous les bâtiments soient en botte », *Dép.*, 28-10-07, p. 1; — 5, Crevassé, Lézardé, parlant de plafonds, de murs; Trég., -10, Arzon, -13: ex-marins, femmes de marins. || *Se boter*, « Vieillir, approcher de la fin », Pléch.; — en fr., « les douves se séparent du fond, tombent en bottes », HDT au mot Javelle.

Une *botte* est, en divers emplois techniques, un Faisceau. La technicité du mot, sentie par le marin, amène la formule de respect qu'on a vue. La *botte* ici envisagée est un terme de charpenterie ou de boissellerie à usage nautique: *en botte* (JAL), *en fagot* (HDT), se disent de chaloupes, de tonneaux, dont les pièces sont mises en paquet,

veter l'épaule, le genou, l'épine du dos », mais aussi *déclaveté*, Malade, Mal en train. Mais l'étymologie par *clin* invoque avec plus d'exactitude pour syssémantique le lyonnais *écléné*, 1, (vaisseau) Dont les douves laissent échapper le liquide, 2, (homme) Harassé, « Je suis tout écléné, je vais tomber en duelles ». — DELVAU donne *se déclancher*, « Se démettre l'épaule »; c'est qu'il l'explique par l'éclanche de mouton (!); DLLE, « Se démettre un membre ». — Au lieu de *décliquer*, la famille de l'amiral Vallon, B., 90-02, dit *décliner*. — Autre forme patoise: *dégligner*, signalé dans les dictionnaires d'argot, (Macé dans LARCHEY -89, etc.), usuel, assez général, 14-19: « un pantalon dégligné », un « bombardement qui dégligne tout », parfois altéré en *déguingler*, (ouvriers mécaniciens, -19), en **déglinder*, (*être en déglinde*, v.-o.). Mais *dégligner* ne mène pas à un radical **gling*, n'est qu'une altération de *décliquer*. *Délinquer*, Tomber de fatigue, en Poitou, FAVRE, *délinquer*, idem, à Lyon, PUTSPÉLU, ne sont, celui-là que *décliquer*, celui-ci que *dégligner* (avec la même chute de consonne que dans *beuler* < *beugler*, FERTIAULT). Nous pouvons donc nous en tenir au radical de *décliquer*. Seulement il est plausible que dans les pays non-maritimes le *clin* en question soit celui des baquets et tonneaux, Biseau d'assemblage de deux douves. On saisit qu'un baquet qui se *décline* est près de « tomber en botte ».

en tas, pour être plus facilement arrimables et être montées si besoin est; MAYNARD emploie *en botte* à propos de boxes à chevaux et mulets sur un vaisseau, *Zouave*, 13; et le texte suivant montre la synonymie de *botte* et de *fagot*: « Je chavirai donc le meuble [le cercueil] et le fis passer à Valentin qui le mit lestement en botte, < ... >. Puis, nous reprîmes le chemin de notre campement, Valentin son fagot [le bois du cercueil] sur l'épaule, *ib.*, 157. — Autres syssémantiques: *en javelle*, (tonne) Dont les douves se séparent du fond; — *en duelles*, (bateau, benne) Dont les douvelles se disjoignent, à Cancale, à Lyon (DAGNET & MATH., v° Batiaou, PUITSP. -03, v° Ecléné); — *tomber en équeli*, 1, S'ébarouir, (tonneaux), 2, Tomber d'inanition, à Voiron. — La métaphore, dans notre locution, consiste, doublée d'ironie, à prétendre analogue à un arrimage de pièces montables le désordre d'un tout qui se ruine. Comparer ici *Charpentiers*.

parer, Tirer du désordre, Apprêter, (seulement à l'infinitif et au participe passif); B., et tout le littoral, 80-22: « Quand c'est que tu seras paré, nous irons [= partirons] »; « Quand le repas de saint Yves était paré pour manger, < ... > », Tréguier, -10; || *paré*, Prêt, EUDEL; « Mon fils a des ouvriers; il a fait parer, comme on dit ici [en Bretagne] ses grandes allées, vraiment elles sont belles », Mme de Sévigné, 18-9-1689; *être paré*, Être mûr, (parlant de fruits), LITTRÉ, Être adulte, (parlant d'oiseaux), PUITSP.; *y a paré*, C'est prêt, disent les tirailleurs soudanais; « Je suis parée, faut larguer », HIRSCH, *Tigre*, 294, fr. pop. parisien. — A passé en br., *pare*, Fini, Mort, ERN., *Gloss.*, 460. — Ce verbe n'est pas d'origine nautique; mais ses emplois nautiques s'imposent chez nous à l'imagination (2). *Paro* a reçu en latin pop. la même promotion de sens qu'*orno* en latin classique: des idées d'ordre (*orno* ← *ordino*) et d'appariment (*paro*) est sortie celle de beauté et de solidité.

gréer, (*gréé*, plus pop. *gréyé*), Munir (qqn, qqch.) du nécessaire.

1, au physique; B., Aud., Lor., Loguivy-Plougras, Uzel, 85-18: « La table est gréyée », Le couvert est mis;

(2) C'est aussi le cas d'un autre *paré* (voir ci-après, 267), venu de l'italien, (tandis que celui-ci vient du latin).

« J'ai gréé mon fils comme il faut, donc ! Ça m'a coûté bon-bon, mais il était gréé, aussi » ; « Il faut gréyer la lampe chaque soir » ; | « Quand le petit a été bien gréé », Quand le poupon fut dûment habillé, HARAUCOURT, *La baratte*. — Mêmes emplois en br., *R. c.*, XV, 365. — || *gréage*, m., Harnais (d'un cheval), St-Brieuc, -00 ; *gréier un cheval*, à St-Briac, ORAIN ; *gréyer* en Coglais, en Anjou ; *se gréyer*, Mettre ses vêtements, un vêtement, Canada, DUNN -80 ; *bien gréé*, A, Qui a beaucoup de bons vêtements, B, Endimanché, LITTRÉ ; *se gréer à sec*, Mettre des vêtements non-mouillés, LETURQUE, *Tire-Lire*, 20. — Du nautique *gréer*, Munir d'agrès. — Syssém. : fr. *équiper*, (munir en vue de la navigation) ; anglais *to deck* (ponter) ; en latin même, quoique *orno* ne soit pas d'origine nautique, *orno navem*, Gréer le navire, dut souvent agir sur l'imagination.

2, au moral : « Moi qui n'avais jamais fait de théorie de fusilier, me voilà comme chef de poste à la porte Tourville ! j'étais bien gréyé », Brestois, -18. — Cela est étroitement syssémantique de « *Il paroît qu'il n'est pas trop bien meublé, trop à l'aise*. C'huëz an diannèz a so gandhâ [odeur (de) le sans-meubles est avec lui] », GRÉG., 622 ; — et de me voilà *propre !*, me voilà *dans de beaux draps !* (3).

mâter, (*mâté*), Dresser verticalement ; B., 98-18, commun : « Il faut mater l'armoire pour la faire passer par l'escalier » ; « Matez votre parapluie contre le mur » ; « Un homme au mouvoir se serait maté sur son séant », Il y avait de quoi indigner un moribond, (= un mort) ; Quimper, -21 : « On matera la table pour la faire passer par la porte », une marchande de meubles ; Trég., -10 : Le malade « se mâtait contre le mur de sa maison » ; | L'épreuve de force pour le pardon, à St-Jean-du-Doigt, consiste à soulever de terre une perche de même poids que la bannière « en la saisissant par le bout mince, puis à la mâter toute droite », LE BRAZ, *Pardons*, 235 ; || *se mâter*, 1, Se dresser sur les pieds de derrière, (parlant

(3) *Propre*, Bien habillé, fr. classique, en désuétude aujourd'hui. *Draps*, Habits, sens ancien, désuet du temps de Molière, ce qui fait que celui-ci écrit, par étymologie populaire, « vous me mettez dans de beaux draps blancs », *Précieuses*, xvi.

d'un cheval), Pléch.; 2, (par métaphore sur le sens 1), Se regimber, la Mée, A. LEROUX.

De *mâter*, 1, Mettre en place un mât, 2, par métaphore Mettre debout : aux emplois nautiques, (avirons, barque, bigue, canon, LITTRÉ), ajoutez ceux-ci non-nautiques : La baleine « dresse, mâte sa queue, c'est le mot » pour écraser les canots, MAYNARD, *Baleiniers*, I, 132 ; « Cette bouillie était si compacte, qu'une cuillère pouvait s'y mâter sans tomber au roulis », *ib.*, 180 ; *se mâter*, Se dresser en quittant la position assise ou couchée, B.-REBIAB, 24 Heures, 39, 45, 58, 75, 79, 101, 111, 154, 161, 165, 191, 201.

capeler, (*kaplé* ; impératif : *kapèl*), Mettre (un vêtement) ; *décapeler*, Oter (un vêtement) ; B., Aud., Lor., 98-06, plutôt pop., très usuel : « Je vais décapeler mon paletot ». (Non usité à Ch.-Faou, -99, au Vieux-Marché, -11, peu à Nantes (civils), 10-17). — De *capeler*, Passer autour de la tête du mât, de la vergue (un agrès circulaire) (4). Le fr. familier qui correspond est *passer*.

aviron de gueule, m., Cuillère à soupe ; Aud., Pt-Croix, -01 ; || La table « se trouue garnie, & la barque est preste à sortir du port. Il ne faut plus que mettre la main aux rames, prendre des cuillieres », *Coccaie* (1606), 50. — Synonymes, *trique à gueule et pelle à gueule* (MERLIN, *Langue verte du troupier*), syssémantiques de notre mot en ce que le jeu de ces trois outils, renversé comiquement vers le manœuvre, devient centripète ; en outre, le fluide que remue le bout utile de la cuillère est dans un vaisseau, non dehors. Mais la métaphore est un peu ingénieuse, *Coccaie* a cru devoir la gloser, et on lui conserve d'ordinaire, pour clarté, son complément détermi-

(4) Un marin « capèle » sa ceinture de sauvetage, NIBOR, *Ch. et réc.*, 72, BERTHAUT, *Absente*, 254 ; lui mettre aux pieds les fers circulaires de la barre de justice, c'est les lui « capeler », B.-REBIAB, 24 Heures, 244. Voici des emplois de marins, non nautiques, usuels aussi aux civils : *capeler* « sa chemise », « le col-bleu », « ses bas », « sa culotte », NIBOR, *G. de mer*, 152, 240, 31, 21 ; « ses mitaines », *Ch. et réc.*, 171 ; « ses frusques », *G. de mer*, 232 ; « ses croquenots », B.-REB., 24 H., 212 ; *décapeler* « ses croquenots », « ses souliers », *ib.*, 251, 212, (« On nage (marche) mieux avec les n'arpions décapelés », les pieds nus, *ib.*, 213), NIBOR, *Nos mat.*, 54 ; « sa culotte et ses bas », MAYNARD, *Baleiniers*, II, 127 ; « sa vareuse », BOSC, *Vice marin*, 24 ; « ses effets », B.-REB., 24 H., 142.

natif : *pelle* ne se passe de *gueule*, — *Poilu*, 73, 398, *Bas-Maine*, 546, — que dans un ensemble qui l'élucide.

l'escalier des enfléchures, l'Escalier des Sept-Saints, joignant le coude de la rue Basse des Sept-Saints et la Place des Sept-Saints, haut de 8 m., long d'environ 70, fait d'une alternance de plans inclinés et de degrés, démoli en 1879 ; B., 50-04. — Pour le marin, des marches sont des *enfléchures*, (échelons de corde tendus entre les haubans). — Cet escalier était aussi surnommé **escalier des casse-mâts-d'une**, B., 50-04, — étant bordé à gauche et à droite de maisons closes et demi-closes où des filles faisaient métier de casser le *mât de hune* individuel et périodique du matelot.

entre la vergue et le raban, 1, En une posture difficile et pénible, (parlant de situation sociale, de conduite) ; marins, B., 98-08 : « Je suis né sur la route de Lambazellec, j'ai perdu mes parents tout jeune, je me suis crevé le derrière pendant quinze ans au service sous toutes les latitudes, tout le temps entre la vergue et le raban, maintenant je veux faire souche à Brest » ; — 2, Ivre ; B., 98-08, commun ; || *entre la vergue et les rabans*, A demi ivre ; Cancale. — Ici comme dans *vent dessus vent dedans* l'idée est d'Etat équivoque ; mais l'image n'est pas claire ; LA LANDELLE, qui n'a pas notre locution, mentionne *être unis, être amis comme la vergue et le raban*, Etre très amis ; et en effet les rabans d'envergure à la tête de la voile sont faits pour embrasser étroitement la vergue ; comparer *amis comme cul et chemise, mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce*. Plus explicatif, comme plus complet, doit être considéré le tour *se trouver pris entre la vergue et le raban*, VILLATTE-SACHS (-80), (à quoi l'allemand répond par *se trouver entre porte et gond*), *il est pris entre la vergue et le raban*, v.-o., (« c.-à-d. il n'est pas pris du tout », explique v.-o. certainement à contresens) ; mais entre le raban de ferlage et la vergue quel autre agès peut être pris, que la voile ferlée, laquelle, souquée, ne peut sématiser les situations équivoques ? et s'il s'agissait d'un cou pris entre vergue et raban, c.-à-d. de pendaison haute et courte à la vergue, la situation serait sans issue, que le trépas. De toutes façons il semble que le sens Demi-ivresse ne peut se rattacher à l'idée de Position gênée que verbalement,

par l'influence des locutions du type *entre le zist et le zest*.

déralinguer, Perdre la raison ; Concarneau, B., -99, bourg. — Cette expression en mêle deux autres plus proprement nautiques, adaptant la forme du verbe *déralinguer*, Déchirer, au sens de la locution *battre la ralingue*, Devenir fou. Le vent « déralingue » une voile en la séparant des ralingues qui la renforcent ; d'où *déralinguer*, Défoncer (qqn), Arracher (un membre), Battre à plates coutures (l'ennemi), Ruiner (la bourse). Une voile « ralingue » quand elle est dans le lit du vent et cesse d'être utile ; alors sa ralingue « bat le mât », et la voile *bat la ralingue* (sur le mât), est folle ; d'où *battre la ralingue*, Etre affolé, parlant d'une boussole, LETURQUE, *Cartahut*, 50, LETURQUE, *Tire-Lire*, 167, de la raison, du commandant du bord, *ib.*, 5, d'une langue indiscreète, *ib.*, 82. Les deux idées se rejoignent dans *déralinguer*, Mourir, DELVAU, puisqu'on meurt par être en trop mauvais état et que Devenir fou et Mourir s'expriment tous deux par *déménager*.

On emploie, à B., -90, à Nantes, -14, *derlingué*, A moitié démolé, où je ne vois qu'un amuissement de l' *a* non accentué. Mais *drelinguer* et *battre la drelingue*, Avoir peur (*Poilu*, 282), *derlinguer*, Rebondir (en Normandie), *drelinguer*, Perdre son temps à se promener, à attendre (BAUCHE, *Langage populaire*), *grelinguer*, Trembler de froid (usuel aux Terre-Neuviens, LA LANDELLE, 325), semblent parler des grelots ou drelins du froid et de la peur, (voir ici Grillon) (5). La forme *der-* de ces verbes a pu consolider l'emploi du nautique *déralinguer* pour synonyme, comme faisaient aussi, étant synonymes, le fr. *déraisonner*, l'angevin *dérabioler*.

cabestan, m., Moulin à café, Moulin à poivre ; B., -01, quelques bourgeois. — C'est un retour du sématisme par lequel le Cabestan à bras est nommé *moulin à café*, marins, 17-18 ; moulin à café, en partie peut-être parce que ce cabestan tourne au moyen de barres, horizontales comme le bras du moulin à café, mais déjà très suffisamment parce que tout ce qui tourne est dénommable *moulin* (6).

(5) *Derdiner*, Trembler de froid, de peur, v.-o. ; *drediller*, Trembler de froid, en Poitou, LÉVRIER, 139

(6) Voir *Poilu*, 362-366, 521, 522. Et pour la filière des sens *passer*

en pantenne, 1, Cassé, ballottant, inutilisable, en parlant d'un bras; 2, Mis en écharpe, parlant d'un bras blessé; B., 80-03, Vannes, -09, commun; || *en pantenne*, « Etat pitoyable », Cancale; *membres en pantenne*, « malades », v.-o. — Je ne l'ai entendu que des bras. — Un combat, un abordage, met les vergues en pantenne, les dérange; et en signe de deuil on les met en pantenne, en désordre voulu.

bien installé, Bien habillé; **mal installé**, Habillé sans goût; B., 84-03, commun; s'emploie surtout en parlant de femmes. — Cette métaphore pouvait être prise directement de *stalle*, mot terrien et commercial, car il a pour équivalent *mal boutiqué*, Mal ajusté, *boutiqué*, Fagoté, (que donnent DELVAU, LARCHEY -80), usuel à B., 80-03. Mais voici : *installer* « est devenu des plus marins par l'abus qu'en font surtout les officiers. Pour eux tout est *installation*. Le marin *installe* son logis, son ménage, ses affaires. Disposer, préparer, habiller, meubler, orner, se traduisent également par *installer* », LA LANDELLE, 313. Et j'ai observé que « Madame N, toujours mal installée » n'est pas intelligible à de nombreuses personnes non-amarinées. — Syssémantique : *arrimé*.

Il en est de même pour un autre terme, d'arrimage aussi : **bonder**, Remplir, 1, en capacité, 2, en superficie; B., 80-12, très usuel et commun : « L'hôtel était bondée »; | « les parapets du cours d'Ajot étaient bondés de curieux », *Dép.*, 20-8-06; « le pont Gueydon est bondé de mathurins », *ib.*, 1-9-06. || L'emploi 1 se retrouve chez JAUB.; l'emploi 2 donne, à Pléché., *bondée*, f., Multitude. — Ce sens Remplir de monde provient lointainement des tonneaux bondés; mais, néologique en fr. reçu, HDT, il y peut provenir prochainement des armoires, etc., usage que signale MOISY, en Normandie, tandis qu'en tout pays maritime il doit provenir prochainement des cales de vaisseaux comme l'interprète HDT.

faire le plein, S'enivrer; B., -11 : « Il a fait le plein », Il est saoul. (Sans doute aussi Manger à être gavé). — Le

au moulin, 1, Faire passer en jugement, 2, Exclure, Envoyer au loin, ajouter : *tapet en deus eur gabestan*, (attrapé-il-a un cabestan), Il a été refusé (pour la danse), Il a été éconduit (par la jeune fille), Tréguier, -10.

cas est le même que dans les deux métaphores précédentes, mais il est encore plus clair, car les parlants savent qu'ils sous-entendent *le plein des soutes*. — La *soute* est l'Estomac, (*soute aux vivres*). Les marins disent aussi *faire le plein des profondes*, (c.-à-d. des soutes de cales), *Se rassasier*, et *avoir plein ses soutes de* (qqch.), *En être excédé moralement*. — Aussi voit-on que le verbe, avec *le plein*, est *faire*; et non *avoir*, comme dans *avoir son plein*, Être repu, RIGAUD, où *son plein* rafraîchit *son saoul*; ni *refaire*, comme il serait si l'image était systémantique de *s'avouiller*.

lové en galette, Paresseusement couché en rond sur le sol, parlant d'un homme, B., -03, bourg. — Cf. « lovée en rond », Mille, *Barnavaux et quelques femmes*, 209, parlant d'une négrillonne. — *Lover*, c'est Rouler en hélice, ou, comme ici, en spirale plane; *en galette* manque dans les lexiques.

haler, Chanter du fond du gosier: « Elle hâle comme une plainte, | Comme une plainte de la faim, | Et, longue, comme un jour sans pain, | Lamentablement, sa complainte », TR. CORBIÈRE, *La rapsode foraine*. — *Haler*, c'est Tirer à soi; (à Guernesey *hâler sa chance*, Tirer au sort, et *haleux*, m., Tiroir de meuble). — Syssém.: *tirer de long*, Avoir le ton lent et prêcheur, Pléch.; en br., *jecha warni*, (tirer sur-elle; elle, au neutre), 1, Haler dessus, 2, Chanter, (ex., Le Clerc, *Jeruzalem*, 32.) — L'image de tirer à soi est très juste à propos d'un son que le chanteur semble tirer du profond de sa poitrine vers l'organe du chant où les auditeurs voient son moi; elle ne conviendrait pas pour une vocalise gaie, une voix de tête (7).

Nous avons deux verbes **déhaler**:

Dans l'un, connu de LITTRÉ, HDT, *dé-* est soustractif: *déhaler*, Ramener (le bâtiment) par une manœuvre con-

(7) Dans *tirer* avec un complément d'objet dénombré (mois de prison, années de service), l'image est au fond, — comme dans le latin *trahere tempus, moram, vitam*, — celle d'une traction analogue à celle d'un cheval de trait, comme dans *tirer pays*, *tirer encore un kilomètre*; et très fausse est la prétention psychologique de ce texte-ci: « De deux jours en deux jours, tranchée et cantonnement. Clavel tire sur ces périodes comme sur une corde. Il tire le temps à lui. », Werth, *Clavel soldat*, 422.

traire, après qu'il s'est avancé, *se déhaler*, Reculer. De là : « La vague se déhale en entraînant les cailloux », ARZON, -13. — Si on veut reculer, c'est souvent pour s'être avancé jusqu'en une position fâcheuse; d'où : « Il s'est *déhâlé*, tiré de presse et d'embarras », LA LANDELLE, 252; Il « avait eu du mal à s'en déhâler [d'une femme collante] », PRIMA, *Ecorchours*, 137; Un politicien qui « pousse la barque vers l'écueil et se déhale au moment critique », COUDURIER, *Dép.*, 5-11-05; « Moi, je demande n'importe quel filon, n'importe quoi, pour me déhaler d'ici [du front] », un Nantais, -17; LITTRÉ, HDT, notent cet emploi métaphorique.

Mais il y a aussi, avec *dé-* intensif, *déhaler*, Haler avec force, (« *hâler* avec un degré d'énergie de plus », LA LANDELLE, 65) : « Ne déhale pas dessus! », Ne tire pas, (sur une corde de persienne), B., -05; *se déhaler*, Traîner son corps, Marcher avec peine, LAROUSSE, EUDEL; Le long de la coque du cuirassé, les hommes d'une chaloupe « se déhalent », (Avançant), à la force du poignet, crochant le faux bras qui longe la coque, B.-REBIAR, 24 H., 238; « [Nous voulons fuir par l'aussière reliant l'*Iéna* au quai, mais je me trouve arrêté, mes camarades] n'ayant pas la force de continuer à se « déhaller » par la force des poignets », *Dép.*, 18-3-07. — Et, par ce texte-ci, « [P.] se déhala » de sa chaise, pour aller dans le fauteuil du barbier, 24 H., 164, nous arrivons à un emploi très usuel : *déhaler du lit* (qqn), le Faire lever, *se déhaler* de son lit, s'en Arracher; B., 60-08, commun.

filer, Laisser aller; d'où, A, Donner; B., 98-05, pop. : « J' t'ai pas filé sept sous ? souffrant [= avare]! », gamin; — B, Conter, Réciter, Chanter, de mémoire; B., 98-08 : « Il file bien la chanson »; | « tandis que le *jugart* [Garde-champêtre privé, en pays trécorois] filait son récit », LE GOFFIC, *Sur la côte*, 75. — *Filer*, c'est Laisser aller, Lâcher, (un câble), peu à peu. *Larguer* n'est pas équivalent, c'est Lâcher en écartant la main, d'où Donner sans pensée de retour, Abandonner avec générosité, Déposer avec mépris; il a bien sa valeur de Négligence dans *larguer du filin*, Bavarder, (non pas Parler utilement), « Voilà que c'est moi qui largue tout le temps du filin maintenant », Le Goffic, *Payse*, 1, 1. *Filer* (des sous), (à quoi répond *lâcher* (des sous), très usuel en bas-langage d'aujourd'hui), est déjà signalé en -30, (LACHEY-89), et

en -51, (dans les prisons de Reims, *TARBÉ*); que dans ce milieu il vint ou non des bagnes, il est dû sans doute à la navigation, maritime ou fluviale, et assez anciennement pour que le bas-langage en ait déjà fait *refiler* à la fin du 18^e s. — Au sens B, l'image complète se trouve dans « Je m'en vas vous filer les nœuds de ma romance », *RICHEPIN, Mer, Largue*. Les nœuds équidistants de la ligne de loch étant pour le navigateur la mesure de sa vitesse, rien ne saurait mieux sématiser pour lui les couplets d'une chanson, les chapitres d'un récit, toute succession artistique réglée; d'autant plus que *filer* sous-entend Avec contrôle. Et de même que sur la ligne de loch *nœud* a pris le sens de Longueur entre deux nœuds consécutifs, les *nœuds d'une romance* ne sont pas les joints des couplets, mais les Couplets eux-mêmes (8).

Syssém. : en br. *laoska warni*, (lâcher sur-elle), 1, Filer du câble, 2, Chanter, (ex.: Le Clerc, *Jeruzalem*, 21). Très voisins encore sont en fr. de marins, *élonger*, (mettre (un câble) dans toute sa longueur), Dire : « élonger des sornettes », « lui élonger ça dans l'oreille »; en fr. général, *dévider le fil* d'une histoire, *défiler* son chapelet d'injures; en fr. argotique, *découdre*, Conter, *VILLARS, Précieuses du jour* (1866), 40; en br., *strobaden*, (enfilade), Histoire; en anglais *to spin*, (dévider, allonger), Conter. En fr. *conter*, c'est d'abord Compter.

larguer, Déliaer, Détendre; d'où:

A, Laisser en repos: « Largue moi! », « Largue moi tranquille! »; « Larguez donc ça, c'est moi qui paye »;

B, 1, Déposer: « Il va à la baille [au bain]: il a déjà largué son pantalon »; 2, Quitter: « J'ai largué le latin après la quatrième »; 3, Abandonner: « Il a largué sa femme avec trois gosses »; 4, Perdre: « Faut pas larguer le nord, quoi! »;

C, 1, Laisser échapper: « Largue pas ton péro [perroquet], surtout! »; « Je l'ai jamais largué de l'œil », ... Lâché du regard; 2, Faire échapper: *larguer un dar*, Péter; *larguer un renard*, Vomir; *larguer le gosse*, Accoucher;

(8) Même démarche de sens dans de nombreux autres mots. Exemple militaire: *pause*, 1, Repos coupant les heures d'exercice, « A la prochaine pause, tu payes un café? », 2, Temps d'exercice entre deux pauses, « 1^{re} pause, maniement d'armes; 2^{me} pause, école de compagnie. »

« Larguer tout [chier] su' l' carré [lé palier]? Alors !... » ; *larguer un ris*, Desserrer sa ceinture pour digérer, B., -98.

Emplois A, B, C populaires, mais peu usuels aux femmes, surtout B et C; exemples recueillis hors marine, B., 98-08 (9). — Des emplois B rapprocher le lyonnais *mouler*, 1, Mollir, 2, Lâcher doucement (un cordage), 3, Abandonner : « On va le mouler à Epinal ? », un Lyonnais du 10^e chasseurs, -20, proposant à ses camarades, permissionnaires, de semer un importun, de le perdre en douceur.

souquer, Serrer circulairement ; d'où extensions de sens : « La ficelle est souquée autour du paquet » ; « Je suis souqué dans mes effets » ; « Elle est souquée, dans son corset ! » ; « Mes souyers me souquent » ; B., 80-11 ; Lor., 03-10 ; Morlaix, -13 ; commun.

D'où métaphores : 1, 1^o, Réduire à impuissance (par la force), Rosser ; B., Lor., 80-10 : « Pouliquen en a souqué ! », Pouliquen, (célèbre athlète brestois), a tombé de nombreux lutteurs ; (cf. : « Il avait été souqué, il avait les bras bleus », à propos d'une lutte athlétique, B., -01) ; || BRUANT, 231 ; — 2^o, *être souqué*, Avoir bien du mal à sortir d'une difficulté (physique) ; B., 92-99 : « Nous avions vent debout ; et des lames ! Ha, nous avons été souqués » ; | « Par ma foi ! mes amis, j'ai été rudement souqué, Je croyais bien que j'allais, cette fois-ci, avaler ma cuiller », Proux, *Bombard Kerne*, 55 ; le texte br., en regard, est « gwasket », (serré) ; — 2, Réduire à impuissance (par pouvoir exécutif) ; B., 85-10 : « Je vais vous souquer, mes gars ! » ; « Le bicycliste s'est enfui après avoir renversé cette vieille-là, crainte qu'on le croche, car il aurait été souqué, car il n'avait pas de lanterne » (10).

(9) Cf., D, (très voisin de C, 2), Lancer par une détente : « ren qu'on y a largué dessus son gueule, non ? », B.-REBIAB, 24 H., 249, propos de marin breton ; cf. en fr. *détacher*, *lâcher*, *desserrer* (une ruade) ;

E, *larguer* (qqn) *faire* (qqch.), l'y Autoriser : « largu' moi t'embrasser », NIBOR, G. de mer, 201

F, *larguer*, Tarder, en Poitou, FAYRE. — ?

(10) *Se souquer*, Se mouiller, au bain : 1, jusqu'au cou, en avançant vers le large ; 2, (par abus), tête et tout, en plongeant ; Lor., Concarneau, 94-19. — C'est un verbe tiré du br. *souk*, (en pays lorientais, *chouk* autre part), Nuque. — Brest dit *se surmouiller*, au sens 2, et par abus au sens 1.

coup de souque, m., Coup de collier, Effort pour un moment difficile ; B., 60-02, Lor., -03 ; || marins, -06.

Laissant de côté les nombreux verbes qui signifient Dompter par différentes images, rapprochons, parmi ceux qui le signifient par un serrage, *sangler* ; — *ceinturer* ; — *breller*, Poilu, 115 ; — *bafouer*, Ridiculiser, de *bafouer*, Entourer d'une corde la charge d'une bête bâlée, v.-o., *bafoue*, f., Corde du bât, JAUB., en br. *baffouër*, m., Sangle par dessus la charge d'un cheval, GRÉG., 843 ; — *jarreter*, (entourer d'une jarretière), 1, Faire une jarreture aux branches d'une haie, v.-o., 2, Rosser (qqn), à Liré, -13 ; — l'image de *jabler*, Rosser, v.-o., *Bas-Maine*, 259, JAUB., peut, d'après l'emploi que spécifie DOTIN, être celle de « coups de fouet dans les jambes », comme laissant une coupure circulaire comparable au jable des douves à tonneau (11).

Partir s'exprime par **appareiller**, et par les moments successifs de l'appareillage :

1°, **lever l'ancre** ; et **déraper** (on sous-entend *l'ancre*) ;

2°, **démarrer**, c.-à-d. Lâguer des amarres ;

3°, **mettre les voiles**. — C'est au 19° inf., -98, que j'ai d'abord noté *mettre les voiles* ; || peut-être n'est-il devenu que depuis cette date le fr. populaire général qu'il est aujourd'hui : 130°, 156° inf. et 40° art., -18 ; 16° chasseurs, -19 ; 8° génie (Tours), -22 ; armée suisse, MERCIER et GRANGER, *Schw. Sold.*, 69, 72 ; même des civils allemands à Worms, à Mayence, -19. — Cette locution, évidemment elliptique, ne me semble pouvoir

(11) Dans *rousture*, Volée de coups, B., 60-05, le suffixe donne un aspect nautique, (*rousture*, Amarrage), au mot *rouste*, Rossée, qui est de tout le Nord-Ouest (et de Rouergue et de Lyon) ; mais l'image de *rouste* est encore obscure. — A l'image de saisir fortement en cercle répond aussi le nautique *estroper* (une poulie, un tolet), lui Mettre sa ceinture de corde, de fer : un marin *estrope une femme*, la Baise, E. P., *Patara*, 32 ; (le marin appelle une femme une *poulie-coupée*) ; il *estrope un verre*, le Boit, marins, -99 ; (nota qu'on dit, en basse et haute Br., *baïser* un verre, un quart, une chopine, un kilo, les Boire). — Il y a gros à parier que cet *estroper* soit devenu *estropier un anchois*, Manger un morceau, dans DELVAU.

Et comme *genoper* signifie Serrer fortement deux cordages par un amarrage, (cf. l'amarrage dit *mariage*), il y a gros à parier que ce soit ce que BRUANT aura recueilli au sens Boire, puis aura déformé en *schnouper*, en faveur d'une étymologie allemande, (par *schnupfen*, Pri-ser du tabac?).

provenir que de *mettre les voiles dehors*, les Déferler et orienter. En effet, pour Partir, un voilier *met sous voiles*, *met à la voile*, *fait voile*. Quant à *mettre les voiles au vent*, outre qu'il se serait mieux abrégé en * *mettre au vent*, (comme *mettre le navire à la voile* s'est abrégé en *mettre à la voile*), il me paraît une périphrase littéraire, ayant même quelque chose d'anti-nautique que n'a pas le latin *dare vela ventis*, (donner les voiles aux vents), car « au vent » est consacré pour dire sur le côté d'où vient le vent, et c'est « sous le vent » qu'une voile doit se trouver, quelle que soit son orientation. — Hors de cause aussi le nautique *mettre les voiles sur les cargues*, Déferler sans border, parce que cette manœuvre, préparatoire mais non essentielle à un appareillage, ne donnerait par métaphore que Se tenir prêt à partir (12).

Des cinq synonymes ci-dessus, le plus usuel aux pay-sans et aux femmes est *démarrer*. En particulier, *sans démarrer*, Sans discontinuer, n'est, chez les civils, même de B., que rarement remplacé par *sans déramer*, quoique celui-ci se trouve en -70 sous la plume de Poulot, (Franc-Comtois, ouvrier puis patron mécanicien à Paris), dans son *Sublime*, p. 76.

pagayer, Faire force de jarrets à bicyclette; Port-Navalo, -13. — Métaphore sur la manœuvre à droite et à gauche de la pagaie à deux pales. Elle exprime bien un mouvement alternatif. — Les coureurs cyclistes nomment leurs jambes *bielles*. Excellentes métaphores toutes deux, celle-là d'autant plus nautique qu'elle comporte de l'art, celle-ci d'autant plus mécanique qu'elle évince l'âme personnelle.

embardée, f., Mouvement non-voulu, brusque, en parlant d'un attelage mal conduit, d'une bicyclette mal dirigée, d'un ivrogne qui festonne; B., 80-18. || La Landelle, 155, l'emploie pour son compte, au sens Digression dans un exposé. — Un navire qui tourne sur soi-même *embarde*. Mais au sens figuré on ne dit que *faire une embardée*, *des embardées*.

(12) P.-J. LEROUX, I, 84, II, 98, donne, en fr. « comique », *bander ses voiles*, S'en aller sans bruit, S'enfuir, *bander les voiles*, S'enfuir de peur d'être arrêté. C'est peu nautique, puisque *bander* une voile, c'est y Coudre une bande de ris. — Cf. (?) *bander sa caisse*, S'en aller, OUDIN (1642).

driver, 1, 1°, S'en aller ; B., 98-19, Lor., 11-19 : « Ha, je vais driver », dit la femme de ménage qui finit son heure ; — 2°, S'enfuir : « Les chats ne se laissent pas tous transporter ; c'ui-ci a percé le fond d'un panier, et, arrivé à Recouvrance, il a drivé », B., -98 ; — souvent S'enfuir subrepticement ; — 2, Filer grande allure ; Lor., -11 : « Regarde ç'ui-ci comme i'drif ! ».

mettre en drive, Mettre à distance : « Vot' voiture me barre la porte, mettez-la en drive, que je puisse sortir ! », un portefaix, B., -98. — Ce *drive*, f., équivaut à Partance, mais seulement avec un verbe : *se mettre en drive*, Trépasser, marins ; dans WILLY, *Môme Picrate* (in-8°), 124, « faut nous faire la dérive » est un chevauchement, ou de *se trotter*, ou de *se faire la paire*, avec **faire la dérive*.

Tout cela, dont les synonymes nautiques plus usuels sont *déborder* et *pousser*, se tire du v.-fr. *dériver*, Quitter la rive, tel que l'a gâté dans sa forme, depuis le 16^e s., l'anglicisme *driver*. — Cet anglicisme *driver*, Etre entraîné par le courant, (qui a pour synonyme nautique *être dépalé*), et son substantif *drive*, f., Angle, soit de l'axe du bâtiment, soit de la vraie route, avec une poussée latérale du vent, du courant, nous continuons à les employer tels quels en fr. pop. de basse-Br. ; (textes : LE BRAZ, *Contes*, 157, 158) ; le br. dit aussi *driva*, verbe, *drif* substantif ; et nous ne prononçons *dérive* que sur autorité scolaire et officielle.

C'est de cet anglicisme que se tirent : *être parti en drive*, Etre disparu, Nantes, -14 ; *drive*, f., Débauche, B., -98, (et à Boulogne, DESEILLE, 75, 109, et dans RIGAUD) ; et *laisser tout aller en drive*, Négliger ses affaires, B., -98. — Cette dernière métaphore permet d'apprécier la différence des deux *drives* ; l'une, ordinairement volontaire ou tout au moins normale, arrache une bonne fois perpendiculairement à une rive ; l'autre, ordinairement esclave, ou tout au moins dominée, détourne d'une route obliquement, avec continuité, et pour un temps non-défini.

courir bordée, tirer une bordée, être en bordée ; 1, Faire la débauche, Aller de cabaret en cabaret ; 2, Etre en absence illégitime ; tous trois très usuels, B., 85-22 ;
 || Nantes, -11 ; *être en bordée* et *tirer une bordée* sont dans DELVAU -66 ; *courir bordée* dans LOTI, *Yves*, LXXIX.

— Je n'ai jamais entendu *courir des bordées* au sens Aller de cabaret en cabaret, HDT, mais seulement au sens Faire une route en zigzag, parlant d'une voiture ou d'un homme ivre, par très simple métaphore visuelle sur *courir bordée*, Louvoyer sur mer, — ou encore pour mettre au pluriel dans les deux sens ci-dessus l'idée de Débauche, celle d'Absence, ce qui n'intéresse pas le sématisme. — Et en effet l'image des trois locutions n'est pas de zigzaguer, comme fait au total un bateau qui a louvoyé, mais de se livrer à une inspiration, comme on se livre au vent, tribord (ou babord) amures, avec une certaine continuité, jusqu'à empêchement majeur ; telle est toute la portée des locutions nautiques *courir bordée*, *tirer bordée*, *Courir un temps sans changer d'amures* ; elle se retrouve dans les emplois suivants : « un chargement de terre [d'éther] *sulfurique* pour tirer madame de cette bordée d'évanouissement [de cet évanouissement long et inquiétant] », MAYNARD, *Baleiniers*, II, 126 ; *courir le bon bord*, Pirater, en parlant de corsaires, ACADÉMIE, 1814 ; *courir bon bord*, S'adonner au plaisir, Faire ses farces, LA LANDELLE, 92, 236 (13). — On saisit la ressemblance qu'il y a entre *bordée* et *drive*, Débauche, et l'idée de Laps de temps se trouve quant à *drive* dans la locution cancalaise *il y a belle drive*, Il y a longtemps.

bordailleur, m., Noceur : « Au deuxième matin, le *bordailleur* rentrait | Sur ses jambes en pied-de-banc-de-cabaret, | Louvoyant bord-sur-bord... », TR. CORBIÈRE, *Le bossu Bitor*. — De *bordailleur*, Louvoyer, daté 1683, JAL, vieilli aujourd'hui.

mal bordé, De mauvaise humeur, **bien bordé**, De bonne humeur ; B., Lor., 85-10, communs, très usuels (mais surtout le premier), et aux femmes aussi bien qu'aux hommes : « Louise est mal bordée aujourd'hui » ; « Moi je veux bien épouser ; mais vous n'êtes pas mal bordé des fois ? Vous êtes toujours bien bordé ? » ; || *mal bordé*, s.-MLEUX, et *bordé au vent*, DESEILLE, même

(13) Dans *courir la grande bordée*, Faire le maximum de service journalier (douze heures de rang), LA LANDELLE, 258, le terme de manœuvre *courir bordée* chevauche avec le terme de service *grande bordée*, Quart maximum ; il se retrouve pur dans la métaphore *courir la grande bordée*, Mourir, (faire le grand voyage), REBOUX, *Phare*, 84 ; (cf. *avoir la grande permission*, POILU, 456).

sens. — Cette métaphore ne saurait dériver de *border* la voile, c.-à-d. de Manœuvrer par l'écoute le « point sous le vent » ; en effet ce serait border également mal que de trop mollir l'écoute ou de la trop raidir, et la mauvaise humeur n'est comparable qu'à de la raideur. Il s'agit d'un bateau qui louvoie : alors deux bordées consécutives, babord amures et tribord amures, ont toutes deux vent défavorable, mais l'une davantage, celle pendant laquelle le bateau gagne le moins, ou même perd, sur le vent. Dans la suite zigzagante des jours à chances opposées, on a de même des jours particulièrement désavantageux, où on *est sur le mauvais bord, court le mauvais bord* ; il est naturel d'être alors *mal bordé*. Ainsi s'explique que *bien bordé* ne s'entende guère, sinon en antithèse avec *mal bordé*, puisqu'à celui qui louvoie ni l'une ni l'autre des bordées n'est vraiment heureuse. Et, comme la langue nautique veut qu'« au vent » on « amure » et non qu'on « borde », *bordé au vent* ne signifie pas Follement amuré et Dérisonnable, mais Courant, eu égard au vent, le pire des deux bords. — Equivalents les plus prochains hors marine : *mal viré*, De mauvaise humeur, *Bas-Maine*, 636 ; — « mais tu n'as pas marché sur la bonne rive... vas-tu m'écouter ? », Chateaubriant, *Brière*, 131 ; — plus lointains : *dans un mauvais pas* ; — *dans un mauvais charroi*, *Bas-Maine*, 117.

être au vent de sa bouée, Etre bien dans ses affaires ; B., 95-02 ; Aud., -03 ; commun. — Quand on a laissé à dessein une ancre mouillée au fond, avec une bouée pour marquer la position, se trouver « au vent » de cette bouée, c.-à-d. du côté d'où vient le vent par rapport à elle, est la meilleure position pour « arriver » dessus, c.-à-d. la saisir ayant vent presque arrière, et prendre le mouillage, lequel sémalise sécurité, tranquillité ; cf. LA LANDELLE, 321. — Contraire : *être sous le vent de sa bouée*, Etre en mauvaise posture pour réussir.

décaper, Déconcerter, Démonter (qqn, par la preuve évidente qu'il a fait ou dit une sottise) ; *décapé*, Désillusionné, Confus ; B., 80-08, commun, (usuel même aux femmes) : « J'ai été toute décapée » ; « Tu comprends que quand je prends la chose de cette façon-là [par l'ironie], ça la décape complètement » ; « Actuellement [1908], le port de la baïonnette devrait être enlevé aux

marsouins : ce sont des lascars, pour la plupart, qui ne se connaissent plus quand ils ont bu, et ils sont tout décapés quand on leur montre ce qu'ils ont fait de leur baïonnette la veille au soir » ; Ch.-Faou, 98-01. — La *cape* est la grand voile du grand mât, FOURNIER, *Hydrographie* ; le mot est tout à fait désuet depuis le 17^e s., mais il demeure dans notre mot et dans *baisser la cape*, Ne plus dire ouf : « [J.-M.] baissa la cape et ne souffla plus. Il commençait à considérer son camarade comme un être quelque peu supérieur », B.-REBIAB, 24 H., 115. Idée : Renoncer à sa fierté, comme un navire qui, pressentant un grain, renonce à cueillir beaucoup de vent (14).

Autres locutions brestoises qui comportent une idée fâcheuse comme *décapier*, mais se réclament de mots simplement homonymes de *cape* : **au cap**, Sans le sou ; B., -07, ouvriers, apprentis : *un pointu au cap*, un « Individu chic mais sans le sou », un Gandin dans la purée ; — **aller au cap**, **coucher au cap**, A, « Coucher au bordel » ; B., -07, ouvriers ; || *aller au cap*, Aller se coucher ; Nantes, -15, marins du commerce, débardeurs : « Je vais au cap », Je vais dormir (dans ma cagna), employé aux tranchées ; B, 1, « Dormir à la Belle-Etoile » ; B., -07, ouvriers ; 2, « Faire la bête à deux dos en plein air » ; B., -08, ouvriers ; les trois sens, également autorisés, sont recueillis, A, surtout d'apprentis, jeunes, mais qui, ayant pratiqué le « coup de pilote », seraient tout désignés pour connaître le sens B 2 ; celui-ci d'un commissionnaire de 50 ans ex-marin ; et B 1 d'apprentis et de petits employés à mœurs médiocres.

La meilleure explication que je voie de *au cap*, Sans le sou, est par le gascon *y a pas cap de*, Il n'y a pas de, *pas cap*, Aucun, *nou n'i a cap*, Il n'y en a point (15), du latin *caput*, Tête, d'où Unité, puis, par sa jonction habituelle avec la négation, Minimum, et Néant : *au cap* sous-entendrait chez nous **de monnaie*. On rapprochera *aller à nice*, Perdre toutes ses billes, B., 95-08, écoliers, (ils disent aussi

(14) Notre mot semble sans relation soit avec *se caper*, Se cacher en se rapetissant, Se coucher, B.-FILLEAU, soit avec *s'accaper*, Se roidir, S'emporter en discutant, à Donzy, -03, *se décapiter*, Se dépiter, SAUBINET, v.-o. Il n'en a pas non plus avec les dérivés de *cap* : *acaper*, Drosser, v.-o. ; *décapier*, Dépasser les caps, Prendre le large. Mais peut-être doit-on y ramener *décoper*, Interrompre, Distraire, Déranger, en Poitou, FAVRE (avec texte), si cet o est fautif.

(15) MISTRAL ; *Atlas linguistique*, c. 89 ; l'*Atlas* signale en Ariège *y a kap*, au même sens négatif.

être flanqué à la rintintin, B., 05-12), du fr. populaire très répandu *nixe, nisco*, Non, Rien. Il est aisé qu'une locution monte de Bordeaux à B.; mais Bordeaux disait-il déjà *être au cap*, Etre sans le sou?

Une autre explication, qui serait métaphorique, se tirerait, en supposant une apocope populaire *capucin* → *cap*, de *être capucin* ou *capucine*, N'avoir pas le sou, d'HAUTEL, I, 153; *boire à la capucine*, Boire pauvrement, 17^e s., MICHEL & FOURNIER, *Hist. des hôtelleries*, II, 320. Les capucins sont un ordre mendiant; et cette image se survit dans les paroles de ronde enfantine « Dansons la capucine! | Y a plus de pain chez nous. | Y en a chez la voisine. | Mais ce n'est pas pour nous. | Chou! », B., 80-01. Dans cette idée il conviendrait d'écrire *être aux cap* (16).

Quant à *aller au cap*, *coucher au cap*, leur sens A, est rattachable à *Cap-Horn*, Maison close, attesté par TR. CORBIÈRE, « bague lupanar, | Qu'ils nomment le *Cap-Horn* dans leur langue hâlée », *Matelots*, et encore « le *Cap-Horn*!... Le sérail », *Le bossu Bitor*. (Un honorable débit de vins, à Quimper, 07-22, sur l'Odet au bout de la ville en aval, a pour enseigne « Au Cap-Horn ». Je n'ai rencontré cette enseigne nulle part ailleurs.) Et l'ensemble érotique de leurs sens A et B est rattachable à *allaïr sus l'cap*, 1, Aller à la découverte, à la recherche d'une bonne fortune, 2, Courir les filles, (« Oh, le p'tit laid! i va sus l'cap; I s'ra bientôt, le ñio-ñio, sous l' sap »... sous le sapin, au cercueil), MÉTIVIER, *Dict. guernesiais* (-70), 110.

De *conseil*, Groupe d'officiers délibérants, se tire : A, **le temps est au conseil**, Le temps, incertain, est plutôt beau, mais peut se gâter; B., 60-99, commun; — ... en

(16) Le plateau des *Capucins*, à Recouvrance, a été occupé par un couvent de Capucins, 1695-1791, par l'Arsenal ensuite. — *Etre à la cape*, Etre dans le malheur, métaphore nautique, se tire de la *cape*, Position d'un navire qui, par gros temps, renonçant à faire de la route, prend peu de voilure: on tangue, on dérive; on dort mal, cuisine impossible; les journées où oncapèye, est en *cape*, à la *cape*, tient la *cape*, sont des journées « rayées de l'existence », LA LANDELLE, 252: « — « Je suis à la *cape*, mon vieux; » dit un marin à son ami; — ce dernier sait dès lors que l'autre manque de tout », *ib.* Mais je n'ai pas recueilli qu'on ait dit *un pointu à la *cape*, ni *en *cape*. — Le *cap Fayol* est, 1, la Période où l'équipage, à bout de ressources pour une alimentation normale, est réduit aux fayols: *naviguer sous le cap Fayol*, Manger des conserves, *doubler le cap Fayol*, Revenir à des menus plus agréables; 2, chez les salariés au mois, la Fin du mois. Mais je n'ai pas recueilli ce *cap* avec ellipse de *Fayol*. — Quoique un *cap* soit souvent accore et dangereux, je n'ai pas vu qu'on dise *être *été au *cap* au sens d'être jeté à la côte, Etre ruiné.

conseil, idem; B., -04, pop., (semble influencé par *passer en conseil de guerre*); — B., **la Pierre du Conseil**, Certain rocher des carrières et friches de la falaise de Pors-trein qui furent nivelées en 1800 pour l'achèvement du cours Dajot; il était entre les actuelles issues des rues Neptune et Traverse; LEVOT, *Hist. de Brest*, I, 187. — *Le temps est au conseil* ne signifie pas que le ciel se demande quel temps faire, ni le temps quel il sera, mais les météorologues ce que sera le temps; la malice est de dire que, durant leur délibération, le temps « écoute » et ne sait que faire. — *La Pierre du Conseil*, (pierre parle de rocher de carrière déjà taillé), servait sans doute d'observatoire, non, comme dit Levot, au marin qui allait en mer, pour *prendre conseil*, ou avis, de la rade, mais à un *conseil*, ou *sénat*, de retraits, pour discuter le ciel et la mer (17).

figure de vent debout, f., Physionomie ravagée par la mauvaise humeur; B., 60-86; — **figure à vent debout**, f., idem; B., -98 : « Bah, bah! le commerce, c'est histoire de veine : n'allez pas chanter qu'y en a qui font leurs affaires pac' qu' i' sont agréap'. Et d'aut' pac' qu' is ont des figures à vent d'bout? », une marchande en plein vent; || Figure désagréable, DESEILLE; — **figure vent debout**, f., idem; Aud., -01. — Image : la machinale grimace, aux yeux serrés entre les joues et le front, de l'homme de barre qui navigue vent debout. Cf. *avoir le visage au vent*, Etre malheureux, LITTRÉ. C'est par plaisanterie à-côté que l'on dit *figure à vent debout*, Homme qui porte malheur, sur les longs-courriers, 98-05, employé par exemple par les « athées » à l'adresse des « calotins », pour les accuser d'être cause du vent contraire. Non sans ambiguïté, LA LANDELLE, 226, définit *face de vent debout* Figure de malheur. Le vrai sématisme, très voisin de celui de *mal bordé*, est Figure d'homme plongé dans le malheur.

Avoir du vent dans les voiles, c'est Agir dans l'ivresse, lancé, poussé par l'alcool. — Syssémantiques : **prendre**

(17) Ce rocher, aussi bien, faisait double emploi avec la *Pointe aux Blagueurs*; celle-ci était le sémaphore du Parc au Duc, à l'entrée de la Penfeld; quand le sémaphore fut fermé au public, lors du transfert du *Port Marchand*, son surnom passa à l'angle saillant que le cours Dajot, à l'est de l'escalier, présente au Goulet, B., 65-23, et aussi parfois à l'extrémité du rempart au-dessus de La Ninon, B., -08.

un ris et prendre une empointure, Prendre une cuite, B., -08, pop., tirés de manœuvres de voilier, mais non sans calembour avec *prendre une cuite* ou *prendre un verre*, puisque ces manœuvres ont pour but de diminuer le vent dans la voile.

être vent dessus, vent dedans, A demi ivre, très usuel sur la côte, s'est répandu à l'intérieur, (dans toute l'Ille-et-Vilainé, en Anjou, ORAIN, v.-o.). Mais, — quoique défini et employé assez justement « Gris, presque ivre » ORAIN, « être émêché, un peu ivre » v.-o., « avoir bu un peu plus que de raison », *Ann. Br.*, XX, 43, « Dufailli est vent dessus vent dedans », Vidocq, *Mém.*, II, 87, propos d'un sergent de marine qui sait qu'il a bu mais se vante de n'avoir pas perdu le nord, « Au moment de la catastrophe, Goulven [patron du *Poulmic* qui a coulé un canot] était-il « vent dessus vent dedans » ou seulement lesté d'un verre de dur ? », CIGNEROL, *Bordachien*, 101, — il tend cependant à être compris par *avoir du vent dans les voiles* : ainsi DESEILLE le traduit « Etre ivre », et COULABIN, 19, « rond comme une balle », ce qui fausse le sémalisme. — La seule définition exacte est celle de DAGNET & MATHURIN, « Indécis » ; d'où Flottant entre la déraison et la clairvoyance ; un navire a vent dessus vent dedans quand telles voiles présentent au vent la face convenable pour la route, le dedans, telles autres l'autre face, le dessus.

tailler, 1, 1°, Aller vite : « Hô, là, c' qu' i' taille ! » ; « Ceux-ci qui taillent, au moins ! », B., -01, parlant de deux cyclistes, course Paris-Brest ; « Ah ! à présent qu'il y a double ligne, les tramways vont tailler », B., -98, (*à présent* = sur cette portion-ci du parcours) ; « Sûr, que nous avons taillé pour être à l'heure » ; — 2°, Aller, Venir : « Taille après ton béret ! », un gamin à un autre en lui arrachant son béret pour le mener au loin ; « Taille vite ! », pour appeler qqn, qui est à vingt pas ; — 3°, a, Aller (vers) : « C'est l'heure, oui, de tailler à la maison pour la soupe ! » ; « Taillons sur la Bôve ! », Allons nous-en sur la Bôve, Lor., -11 ; — b, Aller (afin de) : au bain : « On taille se déshabiller ? », « Je taille m'habiller » ; aux jeux : « Taillez vous cacher ! » ;

2, 1°, S'enaller : « J'ai fini votre chambre, je taille », une femme de ménage ; « Je taille », paroles d'adieu

après une coucherie ; « A quelle heure qu' tu tailles [tu partiras] ? » ; « Taille ! taille ! 'là les cognes ! » ; « Mon lif' qu'est déclinqué tout, et les feuilles taillent avec le vent ! » ; « Hé, branleur ! [= petit gars !] ton caleçon a taillé, tu 'ois pas ? », au bain ; « C'est après quarante ans qu' mon cresson [mes cheveux] s'est mis à tailler » ;
 || « Je m' suis taillé », un marin de Plérin, -18 ; — 2°, (sans doute S'absenter, d'où) transitif, Manquer : *tailler la classe*, Faire l'école buissonnière ; B., -11, (et probablement aussi 85-92), lycée.

Le tout archi-usuel, pop., (les femmes, les bourgeois, en l'employant, se sentent en bas-langage) ; B., Lor., 80-22. — En br., *tailha*, Courir ; Tréguier, -10. — J'ai entendu d'un fantassin colonial, corse, ayant servi à Toulon, « Je taille la Montagne, je taille le cours Lafayette [à Toulon] », Je traverse au galop..., -07, construction non-bretoise où le complément d'objet désigne le lieu métaphoriquement coupé (18). MOISY note en Normandie, sans lieu précis, qu'un cheval *se taille* « quand, en trot-tant, les pieds de derrière atteignent ceux de devant » ; cf. la phrase de Plérin, ci-dessus 2, 1° (?). — D'entre mes sens je ne retrouve noté autre part que celui-ci (2, 2°) : *tailler le collègue ou l'école*, Faire une fugue, et *taillage*, m., Absence à l'atelier, à l'école, RIGAUD. Aurait-il une étymologie à part ?

Le navire taille la mer ; *taillemer* est le nom de la Base de l'éperon, à l'avant ; « Le boat taille droit sa route vers <...> », Baratier, *Epopées africaines*, (in-8°), 40 ; « tailler de la route », Bien marcher en mer, ELDER, *Peuple*, 4 ; Le bateau « se mit à tailler dans la direction de la passe », B.-REBIAB, 24 H., 181. — C'est le latin *secare viam*, (couper route).

Virgile. *Énéide*, x, 107, écrit *secare spem*. (couper son espoir), Poursuivre un espoir ; ce complément d'objet du lieu vers lequel on coupe est à béchevet avec celui du lieu loin duquel on taille, qu'on a dans *tailler la classe*.

tailler de l'avant, 1, Courir vite, parlant d'un homme ; B., 98-07, comm. ; — 2, Faire bonne et vive besogne ;

(18) « *taïé la corda* (proprement, couper la corde), fuir », en piémontais, DAUZAT, *Merc. de France*, 1-1-18, 69 ; « — *Tu as taillé la corde?* (Tu t'es évadé). ». propos d'un Italien, LONDRES, *Dante n'avait rien vu*, 176.

B., 99-06, plutôt pop. ; à propos de travaux manuels et intellectuels, de succès d'ambition ; « Les côtelettes taillent de l'avant, les biftecks restent en arrière », une bouchère constatant ce qu'elle vend ; || « Mais le rasoir taillait peu de l'avant », la barbe étant dure, B.-REBIAB, 24 H., 163. — « Un navire qui marche avec une grande vitesse est dit *tailler de l'avant* », MONTFERRIER. En fr. reçu, d'origine nautique, *aller de l'avant*.

Il y a aussi *saillir de l'avant*, *sailler de l'avant*, et, simplement, employé par des marins, B., -98, *sailler*, S'avancer énergiquement, Courir ; ce verbe, usuel à des dockers nantais, -14, employé par NIBOR, *Ch. et réc.*, 23, *Nos mat.*, 138, — passé en br. : *sailha*, Sauter, — semble en désuétude à B., -18.

Tailler exprime d'abord Faire du chemin, puis par extension de sens Partir. Il en est de même pour *tirer pays*, 1, Faire de la route, 2, Partir ; et pour *filer son nœud*, Partir, usuel en tous pays maritimes. — Celui-ci n'est pas immédiatement tiré de la manœuvre du loch par le timonier ; car 1°, le timonier « file » toujours et forcément plusieurs nœuds (de 9 brasses chacun) à la ligne de loch ; *filer son loch* peut se remplacer par le pluriel *filer ses nœuds*, qui ne se dit pas au sens ici en question ; 2°, l'image de « filer » le loch donne par métaphore Mesurer (une vitesse), nous l'avons vu ci-dessus, et non Marcher. Le *nœud* dont il est parlé ici est donc le Mille marin, *filer* signifie Marcher comme dans « filer vent arrière » ou « filer sur son erre », et *filer son nœud*, Faire son mille, en sous-entendant à allure normale. Transposé pour fantassins cela donne : *abattre son kilomètre*, c.-à-d. l'unité de route pour signifier la route.

étaler, Faire honneur à ses affaires ; B., Lor., 04-19, commun : « Alors, je pourrai étaler », Arriver à faire ma besogne en temps voulu ; Cet élève « n'étale pas en latin », Ne peut pas suivre la classe quant au latin (19) ; « Le malade ne peut pas étaler », Prendre le dessus ;

(19) Il est probable qu'on dit aussi **il n'étale pas le latin*, puisqu'on dit, avec les marins, *étaler la marée* ; cf. « Je peux pas l'étaler », Arriver à arracher avec mes dents tous les cartilages de ce pied de porc, un marin, -18.

« J'ai des cors-aux-pieds, j'peux pas étaler » ; | « Quand nos forces ne nous permettront plus d'étaler, nous nous en irons », LE DIBERDER, *Brittia*, I, 146, parlant d'action littéraire. — De *étaler*, Se maintenir (contre un effort). Le mot a pénétré dans l'armée coloniale : « Depuis six mois je n'arrête pas d' « étaler », comme on dit en argot militaire », LYAUTEY, *Lettres du Tonkin*, I, 212 ; « Les nâs [tirailleurs indigènes] ont, comme toujours, merveilleusement étalé », lettre d'officier de spahis, Maroc, mars -20. — Le fr. général populaire dit *tenir le coup*, Résister à la fatigue (par les muscles, par les nerfs), « je ne crois pas que la femme puisse longtemps tenir le coup », propos d'un cocher parlant des femmes-cochers, *Eclair*, 16-11-06 ; (au 17^e s., *tenir coup*, conservé à Lyon ; en gascon du Gers *tengue cop*, se dit d'un billot sur lequel on frappe, pour enfoncer des clous par exemple) ; c'est l'équivalent de l'*étaler le coup*, *étaler la secousse* des marins. Le fr. littéraire dit *faire face* (à l'échéance, à ses affaires).

faire le signal de Rosamel, « Tailler une basane » ; B., 95-03, bourg. — La marine a tout un code de *signaux à bras*. — Deux Rosamels marins sont notoires, l'un, 1774-1848, amiral et ministre, et son petit-fils, né en -33, et qui s'est porté dans le Pas-de-Calais candidat au Sénat en -76.

coup de pilote, m., Manœuvre suburbaine et nocturne de garnements en bande, qui consiste, voyant un couple chercher un lieu désert, à le suivre, à fondre dessus au moment psychologique, et à exiger de l'homme des espèces, de la femme sa nature ; B., 07-19 : « J'ai été une fois à Kervallon avec des types qui faisaient le coup de pilote. C'est très drôle. On va en se cachant de fossé en fossé. Et on tombe sur le bonhomme et la bonne femme tout à coup » ; — **piloteur**, m., « Gars qui a coutume de faire le coup de pilote », B., -07 ; — **pilote**, m., idem : « les squares [sur les glacis] sont pleins de rôdeurs, de « pilotes ». », *Dép.*, 24-8-07 ; — **école de pilotage**, f., Pratique habituelle du coup de pilote ; B., -08.

Ecole de pilotage est une allusion bien maritime. Mais la métaphore qu'offre *coup de pilote* était-elle nautique dès l'abord ? On peut controverser.

Il ne m'a pas été dit qu'un seul, dans l'expédition,

son chef, si elle en élit un, *fasse le coup de pilote*, qu'il soit, arbitre du moment propice, le « pilote » pêcheur « qui commande la manœuvre pour mettre les filets à la mer » (LITTRÉ), ni que, lamaneur des talus et hauturier des garennes, il soit le « pilote » qui guide à travers les écueils, — comme le *piloto*, Voleur qui va devant les autres, les guidant pour commettre le vol, en vieil argot espagnol, (HIDALGO, 1609). Quant à la bande, elle ne dirige pas le couple qui est sa proie ; elle le suit en corsaire. — D'ailleurs je vois mal, en fr., *le coup de suivi* d'un nom de professionnel ; on dit *le coup du*, au billard *coup du roi*, aux échecs *coup du berger* ; et bien mieux *le coup de suivi* d'un nom de profession, souvent exprimé par un substantif verbal, *coup de casserole*, Dénonciation (LARCHEY), *coup de manche*, Mendicité (RIGAUD) ; dans cette vue, qu'est-ce que *piloter* ?

Pour dire Tout cela c'est de la gabegie, ou Tout cela c'est du monde louche, un ouvrier boulanger nantais, -15, dit : « Tout ça, c'est pilotage, argotmuche et loucherbèm » ; ce qui semble bien déceler qu'à Nantes, antichambre naturelle des mauvaises mœurs de Brest, le *pilotage* est quelque chose comme cette extorsion d'argent qui est l'intérêt corporatif des argotiers et des « piloteurs ».

Or le fr. a un *piloter*, Enfoncer des pilots, Faire du pilotis, qui donnerait très aisément *piloter*, Rosser et Extorquer de l'argent. En effet ses synonymes ont reçu cet emploi métaphorique : *taper*, 1, Frapper, avec *tapette*, Poinçon à marquer les métaux, *tape*, Fleur de lis estampée sur l'épaule du condamné, *tapeuse*, Chaland porteur de sonnette à pilotis (v.-o.) : 2, Extorquer de l'argent, avec *tapeur*, Extorqueur d'argent (et son faux-féminin, *tapette*, Extorqueur spécial), *faire la retape*, Quérir l'argent sur la voie publique ; — *sonnette*, 1, Machine à enfoncer le pilotis, et Marteau de graveur, avec *sonner*, Assommer, attesté dès octobre -78 ; 2, Extorqueur d'argent (spécial, comme *tapette*), VIDOCQ, avec *sonner*, « Mendier » (DLLE), « Emprunter » (BRUANT), *sonnage*, Emprunt (BRUANT) ; — *mouton*, 1, a, Masse pour enfoncer les pieux, b, Machine à estamper, 2, Prisonnier qui gagne la confiance d'un autre et le trahit ; — *pilonner*, 1, Ecraser avec un pilon ; 2, *pilonner*, *aller au pilon*, *venir au pilon*, Mendier, 95-16, avec *empiler* qqn, lui Extorquer

de l'argent (20) ; — *marteler*, Mendier, DLLE (sans référence ; mais *marteau-pilon* fait un pont facile entre pilonner et marteler, cf. *Poilu*, 417 ; et VIDOCQ a *pègre à marteau*, Voleur timide et vagabond) ; — 1, *cogner*, Battre, 2, *côgne*, Mendiant plaignard, PUITSPÉLU 94-03, *cognage*, *coup de pied*, *coup de soulier*, Emprunt, BRUANT ; — 1, *estamper* qqch. le Frapper, le Presser, avec *estampeur*, sorte de Pilon (HDT) ; 2, *estamper* qqn, lui Soutirer de l'argent, avec *estampeur*, Soutireur d'argent. — Ce copieux systématisme expliquera certainement du baslangage parisien et général. C'est par lui que j'expliquerais notre *coup de pilote*. Mais il serait bon qu'on recueillît aussi **faire la pilote*. — *Piloter*, en bas-Maine et Anjou, c'est Piler longtemps, Piétiner (un terrain) ; *pilotage*, l'Action de piler longtemps, v.-o. ; *pilote*, f., l'Instrument à fouler le raisin, JAUB. ; *piloter* et froisser le raisin ès auges, dit un texte d'Amiens, 1448, GODEFROY. Extorquer de l'argent à qqn se dit aisément par Exprimer du jus d'un fruit. D'ailleurs le *coup de pilote* n'est pas le « coup » mécanique du piloteur ; tout comme un *petit coup d'oreiller* est un Bon petit somme, (B., -05), et un *cop de napo*, un Bon repas, (MISTRAL), le *coup de pilote* est le « pilotage » dans son ensemble, la dose de l'action de piloter. — C'est des pays vinicoles que le mot serait venu à B.

Par acquit de conscience, cependant, je rappellerai :

A, *pilote*, m., « Souteneur », VIRMAÎTRE, *Supplément* (-96), qui ajoute : « En effet il *pilote* sa *marmote* sur le *trimard* (Argot des filles). » Mais je ne connais pas d'autre attestation de ce mot. Expliqué comme le veut VIRMAÎTRE, il est d'une sémantique toute classique et générale. Il faudrait qu'il fût amplement confirmé pour que *pilotage* pût signifier, non seulement *Métier de lanceur de filles, mais *Art de rançonner leur client, et que s'en tirât *école de pilotage* *Apprentissage dans l'art de rançonner, d'abord ledit client, puis tout promeneur. On accorde qu'avec ce *pilote*-là, le mot *coup* se comprend, tandis qu'il ne se comprend pas avec *pilote*, Guide de navire ; encore la

(20) *Empiler* se rattache probablement à *mettre qqn à la pile* et au *verjus*, le Pressurer. (L'image d'une *empile* de pêcheur ne donne rien : « Je me suis fait empiler de cent sous » ne signifie pas J'ai été amorcé...)

remarque de syntaxe faite ci-dessus sur *coup du* et *coup de* lui est-elle défavorable, puisque *pilote* serait alors un nom d'homme professionnel.

B, *peloto*, f., a, Etrennes « que les jeunes gens exigent d'un étranger qui vient prendre femme dans leur pays » (avec quoi l'on offrait à la mariée jadis une pelote, de nos jours un bouquet), — b, (inversement), Présent que fait à ses compatriotes le jeune homme qui épouse une étrangère, la jeune fille qui épouse un étranger, le veuf, la veuve qui se remarie, et à sa congrégation la fille qui convole : *faire la peloto i novi*, *dre de peloto*, MISTRAL (avec texte de 1300); *droit de pelltote* (en Poitou, 1586), GODEFROY. Certes, il y a de l'analogie entre cette rançon matrimoniale et l'exaction communiste qu'empiètent nos grivois de remparts. Mais, outre les hiatus de temps et de province, il y aurait scandale phonétique que Brest (et Nantes ?) prononçassent « *pilote* » dans ce seul emploi un mot que tout le Nord-Ouest prononce *pelote*, (et le br. *polod*).

cabaner, Choir de la verticale pour avoir penché jusqu'à un angle trop aigu ; B., 80-00, commun : « La voiture va cabaner », Verser ; « J'ai appris hier que les Alpes ne sont pas un soulèvement du sol, mais des plis de terrain qui ont cabané les uns par dessus les autres et qu'il y a des terrains qui se trouvent sous d'autres formés avant eux ». — Ces emplois observent bien la distinction faite entre Chavirer et Cabaner dans VIAL DU CLAIRBOIS, *Encylop. méth. (Marine)*, 1783, où apparaît *cabaner* : « parlant d'un bateau, d'un bâtiment <...> il *cabane* <...> Ce n'est pas à dire qu'il chavire absolument, jusqu'à avoir la quille en haut ; mais il s'incline jusqu'à prendre l'eau par-dessus le bord, s'en remplir & couler <...> ». Il est fréquent qu'une péroissoire qui cabane chavire aussi, mais c'est rare pour un bâtiment grand et lourd. Une ancre cabane lorsqu'un de ses becs cessant de mordre, la croisée des bras s'abat, fait une rotation schématique de 90° (non de 180°). — D'ailleurs, quand même on abuserait du verbe nautique *cabaner* au sens de Chavirer, j'imagine mal que, soit en mer, soit sur la grève, un bateau chaviré quille en l'air fasse au naufragé ou au radoubeur l'effet d'une *cabane* de paysans. Mais un synonyme de Hamac, attesté, non en fr., mais en br., est *cabanenn*, (cabane), GRÉG., au mot Branle. Un

hamac s'incline volontiers fortement, jusqu'à verser, mais non jusqu'à se renverser sens dessus dessous ; il cabane, ne chavire pas (21).

avarié, Eclopé, Gravement blessé ; B., 83-12, commun : « Monis est bien avarié », à propos de l'accident d'aérodrome de Paris, mai -11. — Est ancien dans la marine et dans l'armée : « j'ai une patte avariée », SUE (dans LAROUSSE), « Quelle chance si un Russe m'avarie la peau ! Pas trop cependant », MAYNARD, *Zouave*, 259. Parle toujours de blessure, jamais de diathèse (22).

défoncer, Enivrer ; **défoncé**, Ivre ; Aud., -01. — C'est-à-dire sombré ou en train de sombrer comme un navire qui a une voie d'eau. Cf. *mort*, Ivre, en bas-langage général. — Syssémantiques : *coulé*, *abîmé*, *sombré*, Qui ne peut plus lutter et vivre sa vie, autant dire flotter et naviguer, et en sous-entendant l'élément ou l'adversaire qui l'anéantit ; exemple : « [Les buveurs tenaient encore] debout, car il en fallait davantage pour couler les matelots du *Suffren* », E. P., *Patara*, 102. — Mais il faut en distinguer *couler*, intransitif, (aller au fond par surcharge), Être vaincu par la boisson ; ex. : *saoul à couler bas*, Le Havre, -13 (23).

coup de gaffe, m., Cicatrice d'écrouelles ; B., 75-99, commun.

paré, (le participe seul), Tiré de danger : — 1, Sain et sauf ; B. et tout le littoral. 80-22 ; || **COUL.** ; Pléch. ; MOISY ; — 2, Guéri ; B. et tout le pays bretonnant, -69

(21) Ce sens Hamac dérive de *cabane*, Lit en armoire, en niche, dans le poste d'équipage.

D'autre part, de *cabane*, Chambre en bois sur un bateau, a été tiré, usuel en Finistère, un verbe *cabaner*. Aménager (une barque de pêche, pour y dormir la nuit) : on *cabane* la barque en abattant, horizontal ou penché, le mât, sur lequel alors on drape la voile à guise de tente ; même usage à Briollay, v.-o. ; et de là, à Nantes, *se cabner*, Se cacher dans ses draps.

(22) Même dans « j'ai z'une avarie », à propos d'un mal vénérien local, texte d'A. Karr, dans *Dict. érot. mod.* au mot Galipoter. — Le sens Syphilité, propagé par M. Brieux, provient de (*viande*) *avariée*, Corrompue, où le mot avait cessé d'être maritime

23) C'est sans doute sur cette image de cargaison, non sur celle d'avarie, que les marins de basse-Seine jouent à plusieurs *le domino à couler bas*, où, chaque gagnant se retirant de suite, autant de dettes s'accumulent sur le perdant définitif.

(TROUDE, *fr.-br.*, p. xxvii), et 80-19 ; || MOISY. — Est passé en br. : *para*, (parer), Délivrer de danger, en termes de mer, GRÉG., 849, et *parea*, (rendre-paré), Guérir. En fr. populaire *être paré*, Etre à couvert (d'une contravention, d'une surprise du sort). Voir la remarque faite sur ceci, au mot Parer.

être sauvé sur la planche du coq. Etre tiré d'une situation désespérée par chance extraordinaire, (au jeu d'échecs, à un examen, etc.) ; B., 80-99, famille Yve, avec l'étymologie : — La planche du coq, (« qui sert à descendre la grande chaudière de dessus les barres de la cuisine », MONTFERRIER), servait aussi autrefois aux immersions de morts, (confirmé par MONTFERRIER) ; le cadavre posé sur la planche, une gueuse aux pieds, au moment de glisser, bougeait-il, éternuait-il, il y avait encore juste le temps de peser sur la planche.

bord, m., Côté ; B., 65-12, commun, et de tout instant : « Allez chacun de votre bord » ; « Habiter de l'autre bord de la rue » ; « On ne tend pas la main de ce bord-là », la main Gauche ; || idem, GON., *Extrait* (1823) ; cf. *de l'autre bord*, Dans la pièce voisine, EUDEL, emploi où je ne connais comme usuel à B., mais très-usuel, que *de l'autre côté*, et surtout *l'autre côté*, (locution adverbiale, sans *de*). — Tout bateau a deux *bords*.

bordée, f., 1, Groupe, d'individus, d'objets, composant la fraction d'un roulement ; B., 60-22 : « Pendant les vacances nous faisons notre service par bordées », étudiants en médecine, -98 ; | « La deuxième bordée court à son tour. Dès le départ, le canot du préfet maritime prend la tête », Le deuxième groupe de canots..., *Dép.*, 17-7-05, Fêtes ; — 2, Groupe d'individus, A, contemporains à tel point de vue, Promotion : La duchesse anoblit tous les habitants de St-Jean-du-Doigt, « et, d'un clan de paysans et de pêcheurs, fit, selon le mot d'un de leurs descendants, une « bordée de gentilshommes », LE BRAZ, *Pardons*, 183 ; — B, classés à tel point de vue, Parti : « Il n'est pas de ma bordée, il est réactionnaire », *Aud.*, -03. || Le mot a pénétré jusqu'à l'ouest du Centre : *bordée*, « Temps employé » au travail agricole dans une matinée, (environ 6 heures), JAUB., qui le rattache à faux à *courir des bordées*. — Le service d'un équipage est alternativement fait par les hommes dits de babord, *bordée*

de babord, et par ceux de tribord, *bordée* de tribord. — Le terme *vague* (d'assaut) a fourni récemment une métaphore analogue, *Poilu*, 535 (24).

ramasser les balais, Être dernier dans un concours ; B., 68-18, commun ; || *avoir les balais*, St-Malo, Cancale ; — « La *Souveraine*, en route, libre, poussant au loin son lourd panache de fumée, « faisait ramasser des balais » à tous les vaisseaux de l'escadre », CIGNEROL, *Bordachien*, 266 ; « Le capitaine [moins heureux que les autres à la pêche aux crevettes] ramassait les balais, comme il le disait lui-même d'un terme de marin », *Mablouis*, 195 ; Les étudiants en médecine de l'Hôpital de Brest « qui avaient ramassé les balais du concours [de 1871] », qui avaient eu de mauvais rangs, *Ecorchous*,

(24) De la même image dérive *être du même bord* que qqn, et, de là, *être de son bord*, qui ne signifie pas Être du parti politique de quelqu'un considéré comme chef, mais Être de la même opinion que quelqu'un. D'origine nautique, elle n'a point pour sématisme Avouer qqn comme commandant du *bord* (Vaisseau), mais Se reconnaître du même *bord* (Moitié d'équipage) qu'un autre homme. *Bord*, *Bordée*, *Moitié d'équipage*, est attesté : « Tout équipage est divisé en deux bords ou bordées <...> On dit indifféremment : — Quel est le bord ou quelle est la bordée de quart ? », LA LANDELLE, 231 ; service de « quart » est « synonyme de l'une des significations des mots bord et bordée », *ib.*, 258. — Cela explique pourquoi, a, la métaphore *être du même bord* est cotée familière ; en effet elle est créée à usage d'équipage, non d'officiers ; b, on ne dit jamais **tout le bord*, *Tout le parti* ; on le dirait, si on pensait à l'équipage d'un commandant ; on ne dit pas **Nous nous battons pour les mêmes couleurs* quoique n'étant pas *du même bord*, on le dirait si on pensait à deux vaisseaux de la même marine ; on pourrait dire Je navigue sous votre pavillon, quoique n'étant pas *de votre bord*, mais on ne le dit pas, car ceci est essentiel que les borbordais sont jaloux des tribordais, et la réciproque, comme les deux pelotons de toute compagnie ; c, *être seul de son bord* est un ridicule, ce serait une impossibilité si ce *bord* était Vaisseau ; d, il n'y a jamais dans l'esprit, à propos de questions controversées, que deux *bords*, sans plus, et on dit bien *Il est de l'autre bord*, mais non il est d'un autre bord, car dans un équipage il n'y a pas de bordée du centre, ni, dans un sénat, trois, quinze, *bords*, comme il y en aurait si *bord* signifiait Parti historiquement étiqueté comparable à une nef figure en proue ; e, tout à fait au même sens que *être seul de son bord*, *être du bord* de qqn, les marins disent *être seul de son plat*, *être du plat* de qqn, de *plat*, Sept matelots autrefois, Dix depuis environ 1913, réunis pour manger l'ensemble de sept, dix rations ; exemple, la *Démocratie* est « seule de son plat », B., -07, c.-à-d. ne fait pas série avec des cuirassés de type et nom analogues, comme la *Vérité* avec *a Justice*.

311. — Etymologie de DAGNET & MATH. : la « coutume cancalaise d'orner de balais de bouleau le bateau battu aux régates ». Je crains que la coutume soit fille de la locution. Un marin me donne une explication plus humble : « les hommes qui arrivent les derniers au balayage du pont ramassent [= ont en plus la corvée de ramasser] les détritiques et les balais », B., -99. — Cf. *ramasser des fourreaux de baïonnettes*, « arriver après la bataille », MAGNAC, dans LARCHEY -88 ; — et cette locution de jockeys « « Mieux vaut un chien vivant qu'un lion mort. » Gagnez une course de cent louis, si vous pouvez, plutôt que — dans un Grand Prix, — de ramasser, comme on dit, les casquettes », MANDELSTAMM, *Jim Blackwood*, 32, c. 2 (25). — Des promeneurs, vers minuit, arpentent un mail désert, rêvant fortunes ; on part, un persiste : « Tu emporteras la clef ».

briqueville, (*brikvil*), m., A, Vaurien, Vagabond, Apache ; B., 95-05, pop., témoin unique (excellent), 20 ans, qui nie le sens B ; Paimpol, -17, témoin un 2^d-maître, qui affirme avoir lu le mot au sens Vagabond, Voleur, dans des comptes-rendus de cours d'assises et l'estime usuel dans toute la France ; — B, Portefaix ; B., 85-05, pop., très-usuel, femmes et hommes, marins et civils : « Qu'est-ce que tu seras ? biffin ? marsouin ? mathurin ? —.....— Briqueville ? — Tu as diviné ! », réponse d'un gamin de 9 ans ; || Portefaix (avec mépris), ouvriers nantais, -15.

Il y a, à Cherbourg, à l'avant-port, une place *Bricqueville* ; les débardeurs s'y tenaient vers -90. La place porte ce nom officiel depuis le 7-6-1850, en raison du buste du colonel de Bricqueville, dont le nom est issu d'une vieille paroisse du Cotentin (26). Les débardeurs attendent l'embauche auprès du monument et sont nommés les *chevaliers de Bricqueville*, Cherbourg, 05-24, — comme à B., le port de commerce étant Porstrein, les

(25) Ne pas confondre avec *ramasser les képis*, Monter en grade par la mort des chefs, armée d'Afrique, -19, qui parle, non pas d'une arrivée trop tardive, ni tardive, mais de l'avantage de survivre après ces affaires où, comme dit LITTRÉ (Chapeau, 1^o), « il y a eu bien des chapeaux de reste »

(26) Le buste du colonel-député (mort en -44) fut commandé à David d'Angers en -45, achevé en -46, inauguré le 12-5-50 sur la place des Sarrazins.

chevaliers de Porstrein, -99. Il ne saurait y avoir d'autre explication réelle et première du *briqueville* brestoïs, que les marins auront rapporté de Cherbourg.

Fainéant et portefaix sont des professions qu'un même homme peut alterner. Mais l'usage a pu aussi mener le mot de l'une à l'autre sans vouloir ni déshonorer l'homme de peine, ni couvrir le malfaiteur: il suffit que leur vie ait un caractère commun, et c'est d'arpenter la ville, de la frotter, de la *briquer*. Et si je retiens ici le présent article, dont la réalité est une métonymie, c'est que cette dernière image, *briquer*, illusoire, est sentie par les Brestoïs comme une métaphore évidente, allant de soi, et qu'elle a légitimé le succès du mot hors de la source où il est topique. Sa fortune donne occasion de souligner, non seulement la perfidie des impressions populaires, mais aussi, à un autre stade de l'art étymologique, les dangers que l'on côtoie toujours en se réduisant à la sémantique, et dans lesquels les syssémantiques, ces garde-fous, peuvent précipiter le fait historique, s'ils ne sont pas à sa bonne hauteur.

En effet, cette prétendue métaphore **briquer la ville* s'étaye d'autres métaphores réellement sœurs entre elles: de *polir le bitume*, — de *battre le pavé*, — de *gratter le pavé*, (JACQUINOT vers -30, dans LARCHEY); cf. *grateux de ruisseau*, profession du frère aîné d'un homme dont le frère cadet est « page public », *Goûté des Porcherons* (1755), 13; et « Mons Frise-Pavets », vocatif méprisant, du « Cit^{en} 93 » à un « M^r 95 », dans *Copie des pièces... Babœuf*, (an V), I, 211. — Les soldats qui font l'exercice *brossent le billard*, *Poilu*, 77; — *astiquer la grille*, c'est Bavarder à la porte du quartier, garnisons d'Afrique, 10-14; — les solliciteurs d'un ministre sont des *useurs de parquets*, LITTRÉ; — *briquer les coussins du carré*, c'est, à bord, Rester assis à ne rien faire, au carré, B., -07; — « Depuis deux ans qu'il « briquait » la Méditerranée orientale », MILLE, *Journal*, 8-8-17, c.-à-d. qu'il y croisait pour la chasse aux sous-marins. — *Briquer*, Nettoyer en frottant, est dans nos ports un terme de tous les instants (27).

(27) Sur les navires en bois, on nettoyait et polissait le pont avec des briques de terre cuite ou de grès, (dites « livres de messe », DESBILLE, pour leur aspect) d'où « le pont briqué à blanc », B.-REBIAB, 24 H.,

Briquer la ville* invoque encore de plus lointains syssémantiques : **pile-pavés, f., Femme tierçaire ; B., 90-95 ; Tréguier, -10 ; | et à Tréguier, -67 : « les sœurs du tiers ordre en costume (ici ce n'était plus les pile-pavés) », ici, c.-à-d. à la procession du pardon, PRIMA, *Mablouis*, 68 ; « Les vieilles sœurs pile-pavés », à la procession des Rogations, *ib.*, 96. — Ce nom, sensiblement différent de *frise-pavels* cité ci-dessus, les accuse, n'étant pas cloîtrées, de courir les rues, non pas plus que d'autres femmes, la supérieure des tierçaires à Tréguier, -67, étant une mercière, *ib.*, 52, 78, mais plus que d'autres bonnes-sœurs ; on nomme la Tierçaire une **bonne-sœur des rues**, Arzon, -13 ; une **bonne-sœur en plein vent**, Hennebont, 90-11. Et la Sœur tourière du dehors, qui fait les courses de son cloître, est dite une **sœur-trottine**, B., 98-13 ; en br., *trotinères*, (trottineuse), GRÉG., 932. — On vient de voir des synonymes d'Arpenter les rues ; pour *piler*, cf. *pilat an hend*, Tracer le chemin, GRÉG., 85, 934 ; *piler le bitume*, Se promener pour chercher pratique, *Jargon* -49 ; *la piler*, Etre exténué de fatigue au cours d'une marche, *Poilu*, 316.

Ajoutons que, si *vadrouille*, tampon à nettoyer le pont, terme nautique, n'apparaît qu'en 1690 (HDT), et *badrouille* plus tard, *badrouiller* se dit en Anjou au sens de *vadrouiller*, Courir de cabarets en cabarets, et *fatrouil-*

146 ; de là se tirent très bien *briquer le parquet*, B., 80-05, commun ; *briquer*, avec une brosse de chiendent, un homme crotté, 24 H., 237 ; « on débarbouille le ci-devant [un cadavre turc], on le *brique* à blanc, on le spalme », MAYNARD, *Zouave*, 92, propos de matelot ; « se briquer le mufle », Se débarbouiller, NIBOR, *Nos mat.*, 172 ; « se briquer l'œil de sa manche », NIBOR, *Ch. et réc.*, 140. — Quoique LITTRÉ enregistre *brique de savon*, (entendu de Nantais, -15), je doute qu'il faille expliquer *briquer* par Savonner dans *briquer du linge*, entendu des mêmes Nantais, signalé au 3^e chasseurs à cheval, DAUZAT, *Argot de la guerre*, « briquer sa ch'mise à l'eau de Seine », NIBOR, *Nos mat.*, 240 ; il suffit d'y voir une extension du *briquer* des marins, sous l'influence de *frotter*, également convenable pour un linge et un parquet. — Mais c'est une autre *brique*, la *brique anglaise* des cantines militaires que je verrais dans *briquer les cuivres*, très usuel, B., 94-05, *briquer* (la plaque de couche d'un fusil), ARNOUX, *Cabaret*, 54, où *briquer* parle surtout de faire reluire, et dans *briquer du service*, Etre zélé au service, en style de caserne ; cette dernière métaphore, inusuelle à Nantes, très usuelle au 19^e inf., B., 95-96, semble usuelle aussi à Autun : « briqueur de service », BACHELIN, *Le héliotier*, VII, dans *Mercure de France*, 1-5-20, 723, 724.

leur aux sens Fainéant, Gâcheur. *Fatrouiller*, aux sens correspondants, apparaît dès NICOT 1606 et COTGRAVE 1611. Reste à savoir si le Tampon a été comparé à un coureur de ville ou le Coureur de ville au tampon qui aide à briquer le pont par sa course zigzagante.

Un mot qui, sans être donné comme synonyme de *briqueville*, me paraît à en rapprocher est le br. *roukvil*, m., Gamin, au Port-Louis, signalé par BULÉON (ERNAULT, *Dict. Vann.*). — Ne voyant pas de radical, ni br. ni fr., qui explique *rouk-*, je suppose un fr. **rouleville*, (qui roule la ville, qui galope les rues) ; il suffit de prononcer *ruvil* en vocatif injurieux, paroxyton, par la phonétique régionale, pour entendre un *y* et interpréter un *k*. Le rouleur de ville serait un briqueur de ville en herbe.

bonne broche ! Quelle chance ! ; B., 93-08, pop., femmes : Madame R. « ne viendra pas ce soir. — Oh, alors, bonne broche ! ». || *Crier bonne broche*, Etre joyeux d'une bonne affaire, dans Nibor, à propos de la capture d'un vaisseau amiral, *Cols bleus*, 70, à propos de la venue au monde d'un fils et qui est dodu, *Nos mat.*, 174. — Equivaut à Noces et festins !, par métaphore sur *broche*, f., 1, Baguette numérotée dont on enfile chaque ration de viande avant de la plonger dans la marmite ; 2, Viande (bouillie) ; marine de l'Etat, 63-08.

bonne barre !, Bonne affaire !, Chouette ! ; B., -08, employés : « Si tu me fais ce travail-là, je te donne deux francs. — Bonne barre ! ». — La *barre* où on met le matelot aux fers, se nomme aussi *broche*, JAL, *Scènes de la vie mar.*, I, 169. De là peut-être cette équivalence de *barre* et *broche*, par dérivation synonymique.

rabiot, m., Progéniture dernière sur laquelle on ne comptait plus ; B., -03 : « C'est un petit rabiot de Plougastel », C'est un enfant que j'ai eu après avoir émigré de Plougastel à B. ; — de *rabiot*, Fond demeuré après distribution ; terme de marins, dès -32, *Poilu*, 444. — Synonymes : en Anjou, *repichon*, m., à Remiremont *ravisotte*, f. ; mais syssémantique prochain : *culot*, Dernier-né, (c.-à-d., Fond, Résidu), et particulièrement *culot de gargousse*, m., Mousse, (c.-à-d. Fond de sac à poudre resté dans le canon après décharge), LA LANDELLE, 214.

bidon, m., Chapeau haut-de-forme ; Douarnenez, Pt-l'Abbé, 88-90 ; Bann., Rosp., Concarneau, 90-13 ; île de Batz, -10 ; « Y en a-t-il, des bidons, dans cette rue-ci ! », ... des messieurs en haut-de-forme, cri d'une jeune bourgeoise de Morlaix, à Paris, -04. — **bidon-haut**, m., idem ; Goueznou, Bourg-Blanc, 65-70 ; Douarnenez, Pt-l'Abbé, 88-90 ; Bann., Rosp., Concarneau, 90-13 ; B., 03-11 ; pop., surtout usuel aux marins. — Cf. *bidon de zinc*, m., Casque modèle 1915, au 71° inf. (dépôt, St-Brieuc), -18, voir ici Tôle. — *Bidon* (qui apparaît dans un port de mer, Le Havre, en 1523, joint à *plat* et *écuelle*, HDT) est utilisé dans notre métaphore d'après un emploi nautique aujourd'hui aboli. Le *bidon* était le Vaisseau de bois pour la boisson des matelots (en 1574-1702, JAL), contenant 7 chopines, pour 7 hommes (en 1643, FOURNIER, *Hydrographie*, 2). — Systématiques : *décalitre*, Haut-de-forme, DLLE, (chez DELVAU, Chapeau rond) ; *boisseau*, Haut-de-forme, DLLE, (chez DELVAU, Schako). — *Boisseau* peut être populaire depuis assez longtemps pour avoir dicté à Furetière, *Roman bourgeois*, I, 55, sa plaisanterie d'un bureau correcteur des modes, qui empêcherait que les formes des chapeaux devinssent ou trop plates ou « hautes comme des pots à beurre », et où l'élégant scrupuleux porterait son chapeau à « jauger et mesurer, comme on fait les litrons et les boisseaux qu'on marque à l'Hostel-de-Ville » ; et, supposé plus ancien encore, il rendrait compte (28) du nom populaire du Chapeau, *comble*, (jargon des 13°-17° s.) ; en effet, le fr. ne disait pas seulement « le comble d'un boisseau », Ce qui tient au-dessus des bords du boisseau déjà plein ; il disait aussi *un comble*, une Mesure comble : « *Un comble de froment* », « *Deux combles de seigle* », « *Des combles de blé* », GRÉG., 182. Et la convexité supérieure du chapeau évoque bien un *comble*, Boisseau comble. (A *comblette*, Tête, de P. DE RUBY, *Vie genereuse*, 1596, répond avoir la tête comme un boisseau, l'avoir Très enflée, d'HAUTEL). — Ainsi ces noms du chapeau ne le ridiculisent pas seulement pour sa forme, comme font *barillet à saumure*, Chapeau haut-de-forme, LETURQUE, *Cartahut*, 278, chez des

(28) Bien mieux que ne fait l'image de la charpente des toits dite *comble*.

marins, et *boîte-à-lait*, Haut-de-Forme blanc de cocher de l'Urbaine, à Paris, -02, — ils y ajoutent l'image de sa capacité. Tel peut être aussi le sématisme du mot suivant.

moco, m., Chapeau haut-de-forme ; Pt-Croix, -02, usuel et commun, passé en br., concurremment avec *tok-uhel*, (chapeau haut) : pendant longtemps et jusque vers -72, les hommes du Cap-Sizun sont venus le jeudi au marché de Pt-Croix en *chapeau moco*. — Comment supposer qu'on ait eu à reprocher à cette mode d'avoir été prise aux *Maucots*, aux Toulonnais ? Comment tirer quelque chose du terme nautique *moque*, f., (provençal *moco*, f.), Bloc de bois sphéroïdal évidé ? Mieux vaut supposer un dérivé, malheureusement non attesté en son sens premier, de *moque*, f., Gobelet de fer-blanc, Tasse de terre, à Avranches et en Saintonge (LITTRÉ), Tasse de terre, à Alençon (VIEZ), Tasse d'un demi-litre, en I.-et-V. (ORAIN), Gobelet à boire l'eau-de-vie, le tafia (LETURQUE, *Cartahut*, 99, BOSC, *Vice marin*, 179), Récipient d'huile à fourbir (B.-REBIAB, 24 H., 26, 236), *moco* f., Ecuelle de terre, Gobelet de fer (MISTRAL). La meilleure orthographe serait *moqueau*. Le suffixe *-eau* perd souvent sa valeur diminutive, (HDT, *Traité*, § 126).

De nombreux autres noms de vases, cuves et paniers ont été transportés à la coiffure ; pour l'homme, voir *Poilu*, 438 ; et pour la femme, en voici de notre région : le br. **toukenn**, f., Coiffe de l'évêché de Tréguier et d'une toute petite portion du nord-est du Finistère, mot que l'on emploie volontiers en fr., comme tant de noms de costume, en qualité d'adjectif ethnique ; c'est le fr. *touque*, f., Pot à boisson, Dame-jeanne d'environ 20 litres, mot de Boulogne-s.-mer, I.-et-V., Tréguier, Morbihan, et usuel en marine (29) ; — *castrole*, Chapeau de la ville, v.-o. ; — *boîte-à-laver*, Grande coiffe, à Varrains, v.-o.

Cette image-ci est à souligner : la *binette*, à Dol, est le Panier de paille où l'on met la pâte de pain, LECOMTE, d'où, à Port-St-Jean, où la forme *binotte* coexiste plus fréquente, « Nous n'aurons plus de binottes pour cuire

(29) « Tonque », avec lequel joue SAINÉAN, *Langue de Rabelais*, II, 227, est une faute typographique de la *Gazette des Tribunaux*, 1-7-75, p. 628, c. 4.

notre pain, si les dames se mettent à les porter sur leur tête », une vieille femme, -10. — A ce dernier mot se rattache de très près *bigot*, m., 1, Corbeille où l'on met la pâte du pain pour la mouler et la porter au cuiseur, Trébrivant, 10-12, en br. (prononcé *bigót*), 2, Cuveau sans anses, servant à mouler le pain de seigle, et aussi, naguère, à mesurer dix litres de blé, Ch.-Faou, -11, en fr. (prononcé *bigó*) (30). C'est le *bingot*, m., Panier en paille tressée, *bingue*, f., Huche en paille, de moisy, de même que le susdit *binette* se rattache à *bine*, *binot*, Ruche à miel, de la Normandie (31). Et de même ce *bigot* a donné *bigotte*, 1, A, aux environs de Thouars, Immense coiffe à fond plat, v.-o. ; B, à Ecoouflant, *coiffe à la bigotte*, Ancienne coiffe à bords étroits et fond plat, v.-o. ; 2, en br., **bigoudenn**, Coiffe du Pt-l'Abbé et de Plogastel-St-Germain, (très vaste jusque dans le 19^e s., voir LE CARGUET, *Etude ethnographique*, 8, 9) (32).

Rapprocher encore **coiffe en bâche**, f., Coiffe ancienne de Lesneven, dite aussi *koef karred*, (coiffe carrée), où les deux ailerons sont « retroussés sur la tête de manière à former une double visagière », LE CARGUET, *Arch. Quimper*, XXXIX, 308. — Il est peu vraisemblable que le mot *bâche*, Casquette, qui est faubourien de Paris, ait pénétré en cette qualité à Lesneven, « anciennement », et pour être appliqué à une coiffe. Encore si nous savions que la *bâche* faubourienne aurait été primitivement une casquette à oreilles pouvant se nouer sous le menton ! elle aurait eu quelque ressemblance, et avec les coiffes à « brides » (mentonnières), et avec la *bâche* de charretier qui se fixe au bas de ce qu'elle couvre... Mais peu importe ici ce détail, car *bâche* de charretier n'est qu'un sens avancé et spécial d'un mot

(30) Synonymes : *paillon*, v.-o. ; — *kacho*, à Pléch. ; — « cache pain de clisse » dans un acte de vente du recteur de Renac (I.-et-V.), 9-2-1762.

(31) Le *ruchot*, Panier à pain, se tresse de même façon qu'une ruche, *Bas-Maine*, 453.

(32) Cette coiffe a beaucoup varié : comparer avec le dessin colorié de Lalaisse et Benoist, *Galerie armoricaine*, le hors-texte qui illustre Cambry, *Finistère*. Si peu minutieux que soit ce dernier document, il offre une grande ressemblance avec la *cônine*, Coiffe des Granvil-laises de 1827 telle que la montre Lanté, *Cent cinq costumes* [normands], (1827), p. 45 et nos 103, 104, 105 : même arête antérieure, même corne au sommet, même fond aplati, même sobriété des ailes.

bâche, bache, f., (et aussi *bac*, m.), Caisse, Bassin, Auge, HDT, JAUB., en bas-Maine, *bâche*, Hotte conique (pour prendre le poisson), à Louhans Coffre percé (pour le conserver). Ainsi entendu, synonyme de *caisse*, image générale spécifiée selon les usages et régions, *bâche* est en mesure de désigner une Coiffe en cuve carrée ; — et aussi la « Cuve », le mot est technique, d'une casquette quelconque ; — et aussi, en termes de grecs, l'Enjeu, le Pari, VIDOCQ, *Voleurs*, I, 19, 20, puisque c'est aussi là une « caisse » (33).

Le Chapeau bicorné de 1^{er}-maître de la marine s'appelait l'*auge à meule*, souvenir de maîtres-mécaniciens, B., -08.

amiral, m., oiseau non identifié?, « grand oiseau de l'Atlantique austral, assez rare », marins lorientais, -18 ;

|| LOTI, *Yves*, XIII, dit qu'il a sur les penne trois étoiles noires. Cf. *officier*. — Ce semble bien être l'Albatros Hurler, — que les naturalistes décrivent seulement dessous du corps blanc pur, dessus blanc traversé de nombreux zigzags noirs, aile en grande partie noire, (BRASIL, 1914), — mais que la mission PEAU, qui l'a étudié (et empaillé) à Kerguelen, 1923-24, donne en projection cinématique, au Muséum de Paris, le 29-3-25, avec la légende « *Amiral* ».

quartiers-mâîtres, m., Gâteaux qui se vendent quatre pour un sou, (surtout dans les pardons) ; B., et le bas-Léon, 90-99. Par la dureté des temps il y a, en -99, des *quartiers-mâîtres* vendus deux pour un sou. — Allusion à l'étymologie du nom de grade *quartier-maître*. Par un retour du sématisme, on chante, sur ces gradés, « Des quartiers maîtres, | Deux pour un sou, | Quatre quand ils sont saouls ! », B., -05.

cramponner, Torturer interminablement par des discours ennuyeux ; B., 70-69 : « Tous les jours il me cramponne » ; « Je ne suis pas de ces mères qui cramponnent les professeurs » ; Morl., 95-05 ; || « S'attacher à q.q. avec acharnement, l'obséder », DLLE ; « Alors, elle vous cramponne, hein ? », T. BERNARD, *Petit café*, 1, 4. —

(33) Au contraire c'est nettement à une bâche de charrette que pense le troupiér quand il appelle *Se coucher se mettre sous la bâche*, BRUANT, 293.

Ce verbe transitif est en fr. général certainement antérieur à DLLE (-96), puisque déjà DELVAU -66 donne *crampon*, m., Importun tenace, usuel aussi à B., vers -80, et qui est un dérivé, « par objet interne », de notre *cramponner*. Il est distinct par l'idée, comme par la forme, de *se cramponner* à qqn, qqch. : on se cramponne à qqn par comparaison avec se cramponner à qqch., et c'est pour tirer, de de ce qqch. ou qqn, son salut, et, par extension, son profit. Il est distinct aussi, par l'idée, de *cramponner* un navire pour en faire l'abordage, l'assaut : il y a habileté, gloire, à cramponner l'adversaire ; l'importun se vantera de savoir *harponner* et *grappiner* sa victime aux temps et lieu favorables, non de le « cramponner » odieusement. Notre verbe se tire donc, directement, au mieux, de *cramponner*, Fixer, au moyen d'un crampon. Or celui-ci est d'un emploi nautique très parlant pour l'imagination, *cramponner* un homme, le Fixer sur le pont en manière de supplice : « le capitaine du ponton me fit cramponner par les quatre membres. On poussa même la cruauté jusqu'à faire répandre sous moi un seau de brai et me voyant ainsi collé, ou pour mieux dire crucifié sur le pont, un officier de troupe fut assez lâche < ... > pour me passer le pied sur la figure < ... > un sapeur français, qui s'était fait le serment à lui-même de ne pas couper sa barbe pendant qu'il serait prisonnier de guerre et qui, comme moi, avait été cramponné sur le gaillard d'arrière et rasé à sec », ANGENARD, *Mémoires*, dans *Ann. Br.*, VII, 191, scène à Plymouth, 1811. — Sorel, *Francion*, XII, (éd. 1641, 914) nous montre un patient attaché à des « crampons » d'une muraille, à qui l'on tire ensuite les pieds avec des cordes, mais c'est ce « trait de corde » qui est l'essentiel de son supplice (34). — Stendhal emploie *tirer aux jambes*, Importuner par des requêtes : « Fabrice fut touché ; il tira de sa bourse et donna quelques napoléons à la vieille femme. — Vous voyez, lui dit-il, qu'il ne m'en reste que quinze, ainsi il est inutile désormais de me tirer aux jambes », *Chartreuse* (-39), I, 319 ; ce me sem-

(34) Un juge se trouvait assister, par suite d'un quiproquo, aux soins que donnait à un prince son chirurgien ; le noble sire « impatient comme un beau diable ou deux, le voulut frapper [le juge] et cramponner », Du Fail, II, 230 ; ici *cramponner* parle d'Etrangler des deux mains ?

ble une image tirée d'un supplice comme l'estrapade, supplice autre, idée identique. — Dans Molière *bourreau* signifie Importun. L'anglais a *plaguer*, (bourreau), Importun.

faire la cale, au bain, Plonger par les pieds, vertical, jambes jointes, mains collées aux cuisses ; B., 80-14, commun ; — **caler**, idem ; B., -06, gamins. — Synonyme, et probablement syssémantique, *piquer en victime*, RIGAUD. — La *cale*, châtiment nautique, abolie en -48, consiste à précipiter le coupable dans la mer, de l'extrémité de la grande vergue où une poulie le suspend et le rebisse : « Du 2 brumaire [an IV]. Le conseil de justice a condamné pour manque de subordination le nommé <...>, soldat, à trois coups de cale », Desagenaux, *journal de bord*, dans *Interm. Nantais*, 20-2-12. Pour la *cale sèche*, plus terrible, le supplicié, un boulet aux pieds, était brusquement arrêté avant l'eau. — Ces souvenirs sont effacés dans la mémoire du peuple ; notre locution, qui en est la trace verbale, semble inconnue en -00, à Aud., Concarneau, La Rochelle. Cependant de là dérivent aussi *donner la cale*, blague dangereuse qui consiste à Dénouer les attaches du hamac pour faire tomber le dormeur, BOSCH, *Vice marin*, 33 ; — et, en partie, **mettre** (qqn) **en cale sèche**, Donner à qqn une tripotée où rien ne manque, Aud., 93-99 ; pour « caréner » la coque et lui « donner un suif », on met le navire en cale de radoub ; caréner offrant une image de coups, les marins emploient *caréner*, Rosser ; et *donner un suif* en dérive par remplacement synonymique et ironie ; mais, toute cale de radoub étant asséchée, *mettre qqn en cale sèche* offre un chevauchement avec *cale sèche*, supplice (33).

bouline, f., Jeu de garçons, B., 84-99, (nommé *balle au trou*, f., à Lesneven, collège, -93), joué ainsi : en terre autant de trous que de joueurs ; une *pelote*, (balle),

(35) Une brimade analogue à la cale était usitée aux eaux de Plombières au 16^e s., sous le nom de *briche* ; *Rev. lorraine ill.*, -10, 69. — C'est aussi par métaphore prise d'un supplice qu'on dit *mettre un cabillot en travers sur sa langue*, Résoudre de se taire, Éd. CORBIÈRE, *Le Voleur*, -38, 57 ; ce cabillot était un « mors de bois enfoncé dans la bouche et attaché derrière la tête au bordage », GÉNIAUX, *Océan*, 55. C'est le mot *cabillot*, Bout de bois, et non *cabillaud*, Morue, comme l'a cru ROLLAND, *Faune*, XI, 227.

que chaque joueur lance vers son trou ; s'il ne l'y place pas, il la passe à un autre ; la balle une fois dans un trou, tout le monde pose un pied dessus, et le propriétaire du trou désigne un des joueurs ; pendant que tous s'enfuient, le camarade désigné, ramassant la balle, essaie d'en frapper quelqu'un ; s'il réussit, on fait une coche au trou du joueur atteint, sinon, au trou du maladroït. Le premier joueur pourvu de n coches, généralement 5, a la *bouline* : il se croise les bras, une main à la hauteur de chaque épaule, se pince de la main gauche l'oreille, et, de la droite, lance derrière lui la balle d'un simple mouvement de poignet. De l'endroit où la balle est tombée tous les joueurs successivement la prennent pour l'en frapper, aussi l'a-t-il lancée le plus loin possible. Il a le droit de *défendre des parties*, la tête, les jambes. S'il n'a rien dit, on l'y frappe ; si on l'y frappe malgré sa défense, on prend sa place (36). — Le jeu est nommé par sa conclusion pénitentielle ; de même, Jouer aux petits jeux de salon, c'est *jouer aux gages*. Et au stade antérieur de l'étymologie, notre *bouline* est une survivance métaphorique de la *bouline*, châtiment maritime aboli dans la flotte de guerre le 12-3-48.

Ce supplice, analogue à celui des *baguettes* pour l'armée de terre, a été vu comme suit en 1694 : Un soldat, à bord, « fut condamné à courir la bouline sèche. » — (Et non-sèche, qu'était-elle donc ? Je suppose qu'elle était plus grotesque et moins dure, que des bailles d'eau de mer tenaient lieu des coups). — « Comment on fait courir la bouline sèche. — On avoit attaché pour cet effet une corde du gaillard d'avant au gaillard d'arrière, on dépouilla le soldat de son juste-au-corps, & on le lia par le travers du corps avec une corde qui étoit passée dans un anneau de fer qui couloit le long de la corde tendue ; tout l'équipage étoit des deux côtes de cette corde avec des garsettes à la main : <...> il devoit courir sept fois de l'avant à l'arrière du Vaisseau, & pendant sa course tous ceux qui étoient armez de garsettes les lui appuyoient sur le corps. Nous demandâmes grace après trois cour-

(36) Joué à peu près de même, le jeu se nomme à Rennes *la tecque au pot*, la balle *tecque*, les trous *pots*, le châtiment *être pilorisé* ; on *défend* ou *exclut des parties* ; COUL., ESQUIEU.

ses, notre Capitaine nous l'accorda », LABAT, *Nouv. voyages*, I, 44 (37).

Le supplice en usage à B. est, il est vrai, imité du pilori ; mais M. Anat. Le Braz, en -99, se rappelle avoir joué à St-Brieuc vers -69, à un jeu où le perdant courait au milieu de la haie des joueurs qui le frappaient⁺. — A St-Etienne, au 17^e s. et de nos jours, la *mitatu* est imitée du châtiment des « baguettes » : le « chef » désigne celui qui doit aller le rejoindre dans une allée de joueurs alignés face à face qui le frappent de leurs mouchoirs, VEY, *St-Etienne*, 435.

chapeau à plumes, (*çãpô á plûm*, commun ; *çãpô á plâm*, pop.), m., Chapeau haut-de-forme ; B., 60-20,

(37) Je cite ce texte de 1694, imprimé en 1722, parce qu'il est plus explicite que celui de 1697 cité par JAL, *Glossaire*. — Je ne saurais admettre pour *courir la bouline* l'étymologie de JAL par Courir sous les coups de bouline. La bouline est proprement une manœuvre à rôle spécial, qui sert à étendre une voile du côté du vent pour qu'elle en reçoive davantage, et que le supplice en question n'appelle nullement. Jal veut que la corde qui servait au supplice fût « une vieille bouline de hunier », mais il le dit en faveur de son étymologie ; MONT-FERRIER dit simplement « des garcettes », comme LABAT, c -à- d. des tresses de caret ou de bitord. — L'explication est autre : lorsque les *boulines* sont aussi raidies qu'elles peuvent l'être, le bâtiment va à la bouline. Le patient lui aussi courait de son plus vite, prenant le plus grand élan possible, mais biaisant sous les coups et bondissant comme le navire qui va à la bouline et qui, naviguant « au plus près », peine beaucoup. — *Bouliner*, Louvoyer, est en effet synonyme de Lutter contre le vent ; le br. a *boulina*, 1, Lutter contre le vent, bas-Léon, -08 ; 2, Biaisier, Ne pas agir sincèrement, GRÉG. — *Boulingue*, suffixe fréquent en langue nautique, est la forme de *bouline* à Boulogne, DESEILLE. Je ne vois aucune difficulté à tirer, de cette boulingue, *boulingue*, Petite voile supplémentaire, sur cette idée que toutes deux servent à cueillir plus de vent, — et à tirer, de *boulingue*, *boulinguer*, Courir les mers, LAPORTE, *Trois collégiens en vacances*, 153, *boulingueur*, Coureur de mers, BRÉAT, *Hist. de terre et de mer*, 365, — et, de *boulinguer*, *bourlinguer*, Trimer sur les mers. Or, on a *courir la bouline* synonyme de *Bourlinguer* : « [Le saint avait fait prendre aux pêcheurs] autant de sardines qu'ils en avaient pris tous les deux depuis qu'ils couraient la bouline », BRÉAT, *Hist.*, 297.

La locution *courir la bouline*, nom de supplice, signifie donc courir comme le navire qui court la bouline ; elle est du type *courir la poste*, *chanter le coq*, avec le mot « comme » sous-entendu, (et non d'un type * *courir le fouet*, * *courir le plat de sabre*). C'est aussi l'image de la course du patient qu'on trouve dans la locution militaire *promenade*, Châtiment des baguettes ; « il essuya deux promenades », Voltaire, *Candide*, II.

usuel dans la conversation la plus sérieuse, comme aussi technique, ou presque, que *haut-de-forme* ; île de Batz, 85-09, (on y dit, en br., *tokaplum*, m., idem, joignant à *tok* (chapeau) un complément fr.). — **chapeau-plumes**, m., idem ; B., -11, pop.

De là : **plume**, (*plüm*, commun ; *plëm*, pop.), m., idem : B., 90-19, très usuel : « Guette ç'ui-ci avé son pleume blanc ! », étudiant brestois voyant un cocher de l'Urbaine, Paris, -95 ; « Ha, tu n'mettras pas toujours | Ton p'tit pleume, ton p'tit pleume, | Ha, tu n'mettras pas toujours | Ton p'tit pleume tous-les-jours », (variante, « Tu n'auras »), formulette qui se chante quand on aperçoit un *haut-de-forme* extraordinaire ; (employée aussi en remplaçant « ton p'tit pleume » par « ta crinolin' », lors de cette dernière mode) ; B., 85-03 ; cf. autre variante, « culotte de velours », v.-o., II, 290 (38).

Un chapeau à plumes a été, dès 1815, la coiffure de grande tenue des officiers supérieurs de la marine ; nommé officiellement *chapeau monté*, supprimé vers 1903, rétabli le 18-4-04 ; d'où *chapeau monté*, *Haut-de-forme civil*, à Lyon, PUITSPÉLU -03, et à Toulon, 00-06. Transférer ces noms à une coiffure civile, c'est la qualifier *chapeau de gala*.

Ces transports du maritime au civil sont corroborés par **tôle**, (*tól*, souvent *töl*), m., Chapeau, B., 70-10, plus pop., que bourg., valeur dépréciative ; île de Batz, -09. Désigne très fréquemment le *haut-de-forme*, par exemple en -99 dans l'usage de bourgeois brestois à Paris depuis quinze ans, et à l'île de Batz -09, mais aussi tout vieux chapeau de toute forme, à B., -00, et même un chapeau de femme : « Regarde son tole à celle-là ! », B., -10. — De *chapeau-tôle*, m., Chapeau ciré des équipages de la flotte, (supprimé le 29-5-76). — Pour expliquer le mot *tôle* appliqué à ce chapeau, qui était de cuir, il n'y a pas à s'inquiéter des *chapeaux de cardinaux*, en *tôle*, dont se surmontent les tuyaux de cheminée :

(38) *Plume* ne se prononce *plëm* que dans ce sens ; (cf. en Coglais *pyôm* (d'oiseau) à côté de *plüm* (d'acier) ;) j'y vois un vieux reste de nasalisation sous l'influence, soit du br. *plunv*, *Plume* (d'oiseau), soit d'un patois gallo, et cela, joint à la grande usualité du mot et au complet oubli de vraies plumes dans la conscience, montre que le mot date de loin ; cf. *pleumâs*, *Plumeau*, v.-o. et moïst.

le chapeau du matelot était si dur qu'il servait d'arme dans les rixes, le bord si raide qu'il coupait fort bien la chair, témoignage de marins. Rapprocher *zinc*, Acier, Fer, *Poilu*, 550.

phare, m., Chapeau haut-de-forme; Concarneau, -99; Pt-Croix (concurrentement avec *bloum* et *moco*), -02; — sans explication traditionnelle. — La notoriété de *phare*, Tour à feu, suggère par priorité l'image qui semble aussi la plus recommandable. Ce phare a de quoi plaire à l'imagination près d'Audierne et à Concarneau. Il est d'ordinaire cylindrique comme le haut-de-forme. Sa hauteur ne doit pas nous faire reculer : on nomme le Haut-de-forme *colonne*, BRUANT, (**colonne Vendôme*, **colonne de Juillet* ?), — et **maison à cinq étages**, **maison à six étages**, f., B., -19, — et *quatre-cents tonneaux*, Cancale, — *cinq-cents-tonneaux*, m. sing., Granville, 86-14, (c'est le plus fort tonnage des navires armés à Granville), — et *trois-mâts*, m. sing., Granville, 86-14; — et la Casquette, évidemment la casquette à *trois ponts*, devient, dans RICHEPIN, un *cintième*; — le tout pour dire Géant. — Peut-être y a-t-il ici une image plus précise et séduisante : qu'est-ce qu'un phare non allumé ? et, du moins de nos jours, qu'est-ce qu'un haut-de-forme qui n'a pas huit *reflets* ? Or le dessus d'un chapeau de soie miroite par secteurs et jette du centre vers son horizon des éventails brillants et tournants comme fait ses *reflets* la lanterne du phare. — Tout en tenant pour cette étymologie par *phare*, Tour à feu, soit comme tour (à cause des *sys-sémantiques*), soit en raison des secteurs lumineux (à cause d'une spéciale justesse), on peut en réserver une autre pour le cas où un document livrerait le mot en un sens plus large ou plus ancien que le haut-de forme. Il existe un second *phare* maritime, le Mât avec sa voilure. Se rappeler au préalable que, pour un marin, Asseoir son chapeau, c'est le *brasser*, comme une voilure. En 1806, un boulet ayant fait tourner par une des cornes le chapeau du capitaine de vaisseau Bourayne, « ces bougres-là ne me trouvent pas bien brassé », dit-il, et il le remit *carré*, *Dict. biogr. ill. du Finistère*, 67; pour toute la marine, les Gendarmes sont des *brasse-carré* ou des *brassés-carrés*, en raison de leur ancien chapeau dont la longueur était perpendiculaire tant à l'axe vertical du corps qu'à l'axe horizontal de la route suivie, comme un

phare, *brassé carré*, est perpendiculaire tant à l'axe du mât qu'à l'axe du bâtiment. Il est donc plausible qu'un chapeau soit un *phare*, *carré* ou non ; mais c'est une image pour laquelle il serait bon que le « chapeau à plumes » des officiers de marine ait été nommé *phare*, par excellence, image cependant qui pouvait fort bien séduire une population maritime à l'époque des grands voiliers, et vers laquelle peuvent faire glisser le nom de *trois-mâts*, *Haut-de-forme*, et les locutions maritimes *être toutes voiles dehors*, *avoir tout dessus*, *Etre en grande toilette*, usuelles à Brest.

GÉOGRAPHIE & HISTOIRE

sur le pied français, D'une allure noblement désinvolte : « balé a rea ya balé | quer seder var ar pié-francé », Le Laé, *Morin*, 849, 850, (marcher il-faisait, oui, marcher, | aussi alerte, sur le pied-français), Il avait en marchant une aussi désinvolte allure (que M. du Penquer traversant Saint-Pol) (1). || Je retrouve cette expression à St-Etienne, en 1688 : « sus lou bay [= beau] pie francoy », Chapelon, *Company de la Charreiry Nova*, 4. — Elle ne semble pas préparée par *être sur lou bon pie*, *Etre en bon état*, Chapelon, *Entrat*, dans VEÿ, *Dial. St-Etienne*, 457, 306, mais plutôt par « *Aller à beau pié*, Moñnet var droad caër [aller sur pied beau], ou, var e droad caër [sur son pied beau] », GRÉG., 721. Mais j'ignore si en 1688 à St-Etienne, vers 1768 à St-Pol-de-Léon, le *pied français* désignait une démarche que la chorégraphie pût analyser, et pourquoi dite *française*, sinon sans doute pour dire *Fringante*.

petite voix de Paris, f., Ton aimable et chantant, à nuances, indice d'âme chatoyante, ayant pour but de charmer, flatter, et dominer, quelqu'un qu'on ne voit pas tous les jours ; B., 65-99, bourg. : « Nathalie, tu prends

(1) Le manuscrit *Brestad 17* écrit « var ar pied francais ».

ta petite voix de Paris ! Croyez bien, Madame, que ce n'est pas sa voix de tous-les-jours ». — Pour les Bretons « tout ce qui vient de l'intérieur est Parisien, tout ce qui tracasse, parle fort, s'agite sur place », CIGNEROL, *Bordachien*, 260 ; plus exactement, ici, tout ce qui est bourgeois non maritime et qui parle dans le haut de la voix. — Très voisin est *parler chien frais*, Se servir de termes ampoulés, Affecter de parler bon français, *faire son chien frais*, Afficher des prétentions, dans le Centre ; JAUBERT déclare cette locution « bizarre, mais usitée », sans l'expliquer ; c'est une contrepétterie sur *parler français* → * *frais chen* → *chen frais* ; on me signale *parler la France*, Parler, prétentieusement, à la mode de l'Ile-de-France, Lille, -03. — Notre *petite voix* a son syssémantique prochain dans le *parler pointu* reproché aux Parisiens ; voir ici Pointu.

aller à Goueznou par le fond du Port, Prendre le chemin des écoliers, le plus long, et en connaissance de cause ; B., 85-14, habitants du côté de St-Martin (c.-à-d. proches de la juste route de Goueznou), pop. — Un Brestois, pour aller à Goueznou, doit prendre d'abord la route de Paris ; s'il prend la route du Conquet, pour atteindre la Penfeld par Kervallon, l'angle est de 140° au rapporteur : étant donné que la moitié du cercle dont B. est le centre est occupée par la mer, c'est pratiquement un maximum d'opposition au bon sens.

s'en aller du côté de Kenavezo, Se mourir, Vieillir ; B., 70-07. — *Kenavezo*, (Au-revoir, br.), pour exprimer le Lieu d'où on dit adieu, se rattache en sémantique à de très nombreuses locutions qui transforment un acte en un lieu à nom officiel, soit imaginaire, citons en br. *mont da Gervouzik*, (aller à Boudeville), Boudier, soit réel et faisant calembour, citons *mont d'ar Roc'h*, (aller à La Roche-Derrien), Ronfler, (ronfler, en br. *roc'hal*) (2). — La métaphore *du côté de*, En cas de, rappelle « Alphès, qui savait tous les chemins, hors la fuite », Hugo, *Légende, Les trois cents* ; — le *boyau Von Trissmann*, la Fuite, *Poilu*, 531 ; — « mettre les voiles vers le suicide », LANDRE, *Echalote*, XI ; — « J'prends l'train de quatre heures, répond l'homme d'une voix rauque. — A

(2) Ce qui rappelle *jouer à la ronfle*, Ronfler, chez Des Périers.

la gare de la poudre d'escampette, que j' répons », (l'homme interrogé prétend sortir à 4 h. du matin de la maison où il vient de cambrioler), LORRAIN, *Philibert*, 27 ; — *prendre son congé par dessous son soulier*, Désertier sans autre congé que ses outils à marcher, vieille locution de soldats ; — en argot militaire anglais *gone west* (parti pour l'ouest), Mort, *Morning* (de Paris), fév. -18, peut-être à cause de la vieille idée européenne que les morts habitent une île au-delà du couchant.

Par opposition à *carré* ou *carré-droit*, Marelle dont toutes les cases sont carrées, on nomme **carré-chinois**, m., la Marelle dont le milieu est de quatre cases triangulaires unies en leur sommet ; B., 80-23. — A cloche-pied sur les cases carrées, le joueur doit sauter sur deux triangles opposés des deux pieds à la fois. Complication et écart de jambes, de l'une ou de l'autre de ces raisons sort l'idée de chinoiserie, — l'écartement des jambes, en particulier, étant comparable aux singeries accroupies que les Chinois, croit-on, pratiquent dans leurs danses.

marquer à l'iroquoise, au loto, Ayant mis à chaque rangée une marque sur la case centrale, l'avancer vers la droite, (ou vers la gauche, et, si on a plus d'un carton, à droite sur l'un, à gauche sur l'autre), quand sort du sac un numéro de la rangée ; cela dérouté les curieux ; — **marquer à la française**, Marquer tout bonnement sur les numéros sortants ; — **marquer à l'anglaise**, Marquer sur les cases vertes, (ce qui d'ailleurs ne permet pas la vérification immédiate un par un des numéros) ; le tout à B., 65-88, bourg. — Les Anglais passent pour agir volontiers au contraire des Français et du sens commun. Quant aux Iroquois, leur réputation de bizarrerie intraitable est établie : *Tête d'iroquois* !, vocatif usuel, B., Douarnenez, -98 ; « Tous les pharmaciens sont des iroquois », Tinténiac, -02 ; « Cet arrêté iroquois [de la municipalité de B.] n'a rien à voir avec la civilisation », *Dép.*, 30-12-06. Cette réputation peut venir de ce que nos colons de la Nouvelle-France eurent avec les Iroquois des relations âprement hostiles, par exemple en 1644 ; du temps de Colbert ils soutenaient les Anglais. Mais l'Algonquin et le Huron ont la même réputation, voir HDT, et ils soutinrent Frontenac et Talon. Ces trois espèces sont recouvertes par le genre

Indien : *indien*, Homme malhonnête, *Bas-Maine*, 574, Anjou, et *MARMOUSET*, *Lion Tranquille*, 139. Quoiqu'on dise *c'est de l'iroquois*, C'est de l'hébreu, l'idée commune à ces mots ne paraît pas Homme parlant un langage inintelligible, d'où avec précision ici, Joueur marquant secrètement, mais avec plus de vague, Individu sauvage, baroque.

A peu près syssématique est *bougnoul*, m., 1, Paysan (en style injurieux), B., 97-11, usuel aux voyous ; — 2, Homme (quelconque), Quidam (considéré comme l'unité d'un nombre, non comme une personne appréciable), Bannalec, Rosporden, vers -90 ; 19° inf., -98. — Du sens 1 sort *le train bougnoul*, le Chemin de fer départemental de Brest à Ploudalmezeau et Lannilis, parce qu'il dessert l'arrondissement et transporte les campagnards en quantité commerciale, B., -11 (3). — De *bougnoul*, Nègre, en wolof (Sénégal). Mot transporté par les coloniaux, usuel aux héros de P. MILLE, (*Louise et Barn.*, 97, 199, 205, 208) ; non-entendu de moi au 19° inf., 93-96, mais usuel aux 2° et 6° inf. de marine, au sens Troupier, Homme de corvée, dès -91 (4). — Le passage de Nègre à Paysan se fait sur l'idée d'Indigène corvéable à merci.

saltin, m., Pilleur d'épaves : « Mon père était un vieux *saltin* | Ma mère une vieille *morgate* | <...> | Mais il dort mort le vieux *saltin* ' | <...> 1 *Saltin* : piller d'épaves », TR. CORBIÈRE, *Le naufrageur*, poème daté de Kerlouan, pays de pillers d'épaves ; || « j'appréhendois que ce fût un *saltin* de *Poissy*, qui cherchât à jeter les *grapins*, pour tenter l'*abordage* à l'arme blanche », Néel, *Voy. de Paris à St-Cloud* (1748), 32. —

(3) On l'appelle aussi *train des rats*, B., -07, parce qu'il court dans les douves des remparts de B., où abondent les rats, — et *train des pommes de terre*, *train des patates*, B., -08, soit parce qu'il apporte ce légume, soit, et c'est plutôt le sens de la préposition *des* en regard de *aux*, parce qu'il amène les paysans, dénommés *les patates* ; (à Nantes, -18, *train-patates*, Petit chemin de fer départemental).

(4) « — Où sont vos godillots de repos ? — A la patère, sergent. — Espèce d'article-23 ! Ces étudiants-là, ma parole, ça se fout des gradés. Rompez. [Une demi-heure après :] Vous aviez raison. Pour une fois. C'est dans le dictionnaire. Allez, les bougnoul, mettez vos effets et vos godillots à tous les patères. », fort de Ste-Anne-du-Port, -91. — Le mot semble en désuétude au 2° colonial en -18, et inconnu aux 18° tirailleurs sénégalais et 4° mixte, -18.

Passé en br. : *saltin*, *zallin*, A, Homme brutal et grossier, MOAL, *Suppl. à Troude* ; B, Diable, *Mélusine*, VI, 64, 66 ; C, adj., Avare, à Plougonver, *R. celt.*, IV, 170. — ERNAULT, *Gloss.*, 102, ne s'est pas rendu compte de l'étymologie, très simple : *Saletin*, Pirate du port marocain de Salé (5), — ce qui engendre aisément nos quatre sens métaphoriques ; rapprocher le synonyme fr. *forban*. — Syssém. : *maroquin*, Homme de bas aloi, d'une condition très-obscur, terme d'injure et de mépris, *un plaisant maroquin*, un Drôle, un Original, un Bouffon, d'HAUTEL ; — *maograbin*, *maograbo*, *magrabo*, Homme sale, déguenillé, bas-Maine.

A peu près synonyme, grec, m., Egoïste cupide, Aud., -02, au vocatif : « Grecs ! », invective de pêcheurs à des pêcheurs de Concarneau qui sont venus vendre leur pêche ; ceux-ci ripostent par « Jaloux ! » ; || « grecque », appliqué par un postillon à une aubergiste chez qui sont contraints de s'arrêter des voyageurs et qui s'en réjouit, SOUVESTRE, *Derniers paysans*, 42, scène normande. — *Etre grec*, Etre avare, égoïste, sans pitié, d'HAUTEL. me paraît désuet en fr. — *Dis-moi Grec !*, formule de défi, on sous-entend Et tu verras cette gifle ; Quimper, lycée, 92-00 : « Ma sœur avait gagné dans une loterie une jolie assiette ; je désirais la casser ; je lui dis *Dis-moi Grec !* ; sans comprendre, elle le dit, et je cassai l'assiette » ; | *dis-grègue*, idem, B.-FILLEAU ; FAVRE.

envoyer à Canada, Envoyer faire lanlaire ; Aud., 65-01. || « L'apoticaire te donnera un clystère de chien, si salulaire, que sans regarder en arrière tu courreras jusqu'en Canada », *Response de Gaultier Garguille* (1622) à la suite des *Chansons*, (éd. Fournier, 254). — Même syntaxe que dans à *Islande*, que nous disons en fr. de basse-Br. — Syssém. : envoyer au *Mississipi*, Très loin,

(5) Les Saletins, de 1610 à 1800, écument le triangle Maroc, cap Finistère, Açores ; en 1727, il y a 130 esclaves français à Méquinez ; Lesage et d'Orneval donnent à l'Opéra-Comique en 1729 le *Pirale de Salé* ; de 1775 à 1793 le commerce breton a beaucoup à souffrir de la flotte saletine ; en 1626, un Marec, « de Marseille ? », « demeurant à Salé en Barbarie », rachète un Fichet, de Binic, qui troque ensuite sa liberté contre celle de son fils et meurt dans les chaînes ; souvent, des victimes des Saletins traversent la France, quêtant leur pain, et Rennes en voit en 1751 et 1758. Voir HABASQUE, *Notions*, I, 388 ; VIGNOLS, *La piraterie*, Ann. Br., V, 200-211 ; DUPUY, Ann. Br., VI, 198.

Au diable, DELVAU ; partis pour *Milsipipi*, idem, en Bessin, SOUVESTRE, *Dern. pays.*, 9 ; à *Milsipipi*, à *Missipiti*, idem, en Bourgogne, FERTIAULT ; *mettre en missipipis*, (parfois en *millepipis*), Mettre en mille morceaux, chez CHAMBURE. — Le Mississipi fut la route de nos découvreurs et colons du Canada à la Louisiane ; il est naturel que les deux noms de Canada et de Mississipi soient syssémantiques. Ils parlent d'« aller chercher fortune au loin », comme l'interprète Souvestre, non point de la trouver, cela c'est l'*Eldorado*, non point de la perdre, comme l'interprète FERTIAULT, qui a cru à une allusion au système de Law, ce que détruit la date de 1622, mais de trouver moins vite la fortune que les plus grands risques (6). — *Canada* et *Mississipi* semblent aussi s'équivaloir chez nous comme noms populaires de lieux : à Tréguier le *pont de Canada* est au bout du quai en amont, à Châtelaudren le *Mississipi* est au bout du bourg vers l'ouest. Ce sont sans doute des restes de vieilles enseignes ayant voulu se situer au terminus du monde (7).

Mérovingien, m., Instituteur (public) qui n'a pas passé par l'Ecole normale, (ex-lycéen, par exemple) ; usuel aux instituteurs, Finistère, 94-98, (semble désuet en -22). — En riposte les « Mérovingiens » appelle *Carolingiens* leurs collègues ex-normaliens. — L'instituteur qui me signale ce fait en -10, remarque que le sens semblait être que les Carolingiens sont de la maison et les Mérovingiens intrus, et que l'histoire de France demandait le contraire. La métaphore est donc obscure, et, étant donné son milieu, elle peut être due à une allusion topique, suivie d'une forte extension de sens, le tout plus chauffé en serre que ne le sont les métaphores populaires.

cadet Moustafar, m., Fanfaron, Faux brave : « du côté de Guémené ils disent : cadet Moustafar. *id* ē, descendu de Mustapha. », GRÉG., 397 (8). — Je ne vois pas

(6) La vieille étymologie *acá nada*, (rien ici), témoigne que le Canada ne fut pas synonyme de désolation pour le seul Louis XV.

(7) Cf. à Paris, août 1797, l'enseigne « à la Nouvelle-France », rue Messagerie, Pièces du procès des brigands d'Orgères, II, 1, 33 et 36.

(8) Dans GRÉG. cette locution compte au br. Je l'admets cependant ici, tant elle est française par ses deux éléments, quoique le plan du présent travail exclue le fr. hypothétique que supposent en basse-Br. des données bretonnes.

dans *Moustafar* le génitif qu'y voit GRÉG. ; en effet *cadet* et *Moustafar* sont des synonymes. — *Cadet*, Hardi compagnon franc de scrupules : « Notr' guignon eût été pire, Si, comm' des jolis cadets, On nous eût fait *raccourcire* A l'abbaye de Mont-à-r'gret », complainte de forçats en 1797, VIDOCQ, *Mém.*, I, 229, (= si, comme tels et tels « bons enfants », ... cette dernière locution ayant le même sens en argot de Vidocq) ; *cadet*, Homme sans gêne et sans peur (DECORDE), Franc luron (MOISY), Crâne luron (v.-o.). — *Moustafard* et *moustafa*, Homme, Enfant à visage noirci, barbouillé, *gros moustafa*, Gros poupard, MISTRAL ; *Moustapha*, Gros homme barbu (LITTRÉ), Homme moustachu, Gaillard, avec ironie, (FERTIAULT), *moustafia*, Gamin, à Boulogne (DESEILLE), et aussi en wallon (HÉCART). Ainsi *cadet* passe du sens Junior au sens Effronté, à cause du sort que devaient se faire les cadets sans avoir, et inversement *Mustapha* du sens Gaillard au sens Enfant, Gaillard risible. — Un *cadet Moustaphar* est donc un cadet qui est un Mustapha, un double fanfaron (9).

RELIGION

Il n'y a pas de métaphore sincère à dire d'une Personne, (surtout d'un Enfant), très sage, qui est la sagesse même, **c'est la sagesse incarnée**, B., 80-12 ; car ce serait le nommer le Christ, le Verbe, dont *Sagesse-Incarnée* est

(9) La moustache est emblème de crânerie, (« Ce masque moustachu dont la bouche vantarde | S'ouvrait dans toute sa grandeur », Hugo, *Châtiments*, VII, 2). Il est plausible que *Moustapha*, nom de sultans et princes turcs des 16^e, 17^e s., se soit grossi de l'idée de *moustache*, et que ce soit pour cette raison qu'à une époque où les Français ne portaient pas la moustache, sinon avec la barbe, le nom du Sultan ait été donné à l'œillet *mustapha*, qui a un aspect barbu, (cf. *barbeau*, Œillet) ; — et pour la même raison aux chiens, qui portent moustache sans barbe, qui répondent volontiers au nom de *Moustache*, et que nous continuons à appeler *Turc* et *Sultan*. D'après DU CERCEAU, *Œuvres choisies* (1726), 321-325, le prince de Mirepoix avait un chien *Mustapha* et qui était un « vieux barbet ». (On sait qu'en fr. vieilli mais encore populaire le pluriel *les barbes* envisage la moustache.)

un autre nom. C'est une image analogue à « demeurer immobile pareil à la statue de la Douleur », à « c'est l'insolence, la bêtise, personnifiée » ; que donne D'HAUTEL, à diable incarné, Personne, (surtout Enfant), très remuante, — mais qui tire un profit verbal, par queue romantique, de ce que *Sagesse-Incarnée* est une locution déjà existante. — Ces emprunts au style sacré n'effarouchaient pas nos aïeux ; ainsi, *réparateur de la chaussure humaine*, Saver-tier, où D'HAUTEL, I, 186, voit une manière de parler « précieuse et affectée », est en réalité une parodie de *réparateur des misères humaines*, N.-S. Jésus-Christ. Dans le même genre, une fille galante soulage l'humanité souffrante.

fort-en-diable, (*forâdyab* ; *formâdyab* chez quelques personnes), m., Berlinge très fort, servant à faire des corsets aux enfants, notamment aux petits garçons, qui y boutonnent leur pantalon ; Commana, -72 ; || Etoffe dont on fait des blouses de cultivateur, à Oléron, *Gazette des tribunaux*, 1-9-75, p. 842, c. 4 ; à Cancale, Etoffe de coton fort solide ; à Cholet, -13, Espèce de toile ; « Etoffe résistante fabriquée à Rouen sous ce nom », EUDEL, *Blé-sois*. — La *peau-de-diable*, en usage en B.-du-Rhône dès -72, LITTRÉ, et à Alger, BERTRAND, *Pépète*, ch. II, vaut aux Piémontais, à Marseille, le nom d'*habillés d'amadou*, BERTRAND, *Invasion*, 95 ; le Diable étant de peau beaucoup plus foncée que couleur amadou, c'est encore à sa force tenace que cet autre nom fait allusion. — Une étoffe inusable s'appelle aussi de la *rancune de prêtre*, LITTRÉ.

enfer, m., Cale où le moruyer lite dans le sel les poissons éventrés ; pêcheurs moruyers, -07 ; | *Je sais tout*, 15-1-07, 649. — La métaphore n'est pas d'activité et tirée du travail pénible du pêcheur, mais de situation et visuelle : les poissons morts s'entassaient là comme nous autres dans l'Enfer. Rapprocher *enfer*, Cassetin aux mauvaises lettres, Citerne pour les eaux chargées de marc d'olives, Département des livres obscènes ; l'Enfer est en effet « l'égoût du monde », le cloaque où se déchargent toutes les saletés du monde, Grégoire, 326. Ici l'image est funèbre sans être défavorable.

avant que le Diable ait mis ses culottes, De grand matin ; B., -01, pop. — Or, quoique toujours couché fort tard, il s'habille et court très matin. Syn. : *avant que les chals ne soient chaussés*, GOD. (texte de 1584).

coller le baptême à qqn, lui Sortir la verge de la braguette et la barbouiller de coaltar ou de quelque substance crasseuse ; mauvaise farce infligée aux apprentis avec ou sans idée de rite ; B., Arsenal, 06-13. — Toute brimade est baptême, et tout baptême comporte humiliation ; *faire passer* (qqn) *compagnon*, Faire baisser (à qqn) un derrière, parce qu'on croit que c'est le rite pour être reçu compagnon du Tour de France, v.-o. ; chez les « gueux », du moins, Pechon de Ruby baisa la cuisse au grand coère, *Vie genereuse* (1596), 15.

y a longtemps que vous n'avez pas été à confesse, Vous êtes lourd, savez-vous ? ; se dit à qqn qui vient de vous marcher sur le pied ; B., Ch.-Faou, 90-98 ; || Nantes, -02. — Développe plaisamment l'image du *poids des péchés*.

dire la messe et la réponse, Ne pas laisser son interlocuteur placer un mot d'esprit, Tenir le crachoir ; B., -01 : « — J'ai vendu hier une commode à la foire saint Michel. — Ah ? Je regrette. J'avais besoin d'une ! Mais y avait des bêtes dedans ? — Ah, vous, mauvaise gale, vous dites la messe et la réponse, y a pas besoin d'enfant de chœur. » — *Réponse* pour *répons* par étymologie populaire. — *Dire la messe et la répondre*, Parler seul, à Pléch. ; *le prestre Martin qui chante et respond*, Celui qui n'attend pas qu'on réponde, OUDIN, *Curiosités*.

aller à la messe de midi. Se rendre à un appel en justice de paix ; Ch.-Faou, -00. — L'indiction du juge porte toujours « midi » ; d'où métaphore prise d'une cérémonie à heure fixe, mais surtout ironie comparant la chicane au divin sacrifice d'amour. — Tel est aussi le ressort sémantique d'*enfant de la messe de minuit*, mal défini d'ordinaire Débauché qui va au cabaret au moment de la messe de minuit, et qui signifie, avec moins de précision dans le sens et davantage dans le sématisme, Débauché nocturne, — qui, à quelque jour de l'année que ce soit, « prend l'heure où l'on s'agenouille | Pour sa danse et pour son festin », (Hugo) ; l'heure est spécifiée par une métaphore prise d'une solennité et la débauche par une ironie prise d'une sanctification (1).

(1) De même, je n'ai recueilli la *chapelle blanche* qu'au sens le Lit au lieu de la messe de minuit, B., 60-04, bourg., c.-à-d. exao-

orapronobis, rapronobis, m., Inutilité, Sottise, Incongruité : « Les vaches sont dégoûtantes d'avoir fait un orapronobis là [dans la cour, près de la maison] », Ch.-Faou, -11, bourg. ; « Elle passè son temps à faire des tours de rapronobiss », Quimper, PICQ. — Dans le premier de ces deux exemples le ton ne comportait rien des réticences qui remplacent un nom par un euphémisme, type « Il a montré tout son ... parfaitement » ; le second confirme qu'il s'agit d'une vraie métaphore exprimant Affaire sottise et compliquée, par des paroles incompréhensibles prises à la source ordinaire où le peuple en entend.

peromnia, m. pluriel, Superfluités dans la conversation ; Quimper, PICQ. ; || très usuel aussi à Soleines (Aube), -11. — La formule *per omnia saecula saeculorum*, prise ici simplement comme un son, est considérée comme paraphant avec redondance et non sans monotonie un discours qui d'ailleurs peut être la vérité même.

Ces métaphores de sémantique signifient Non-sens. Voici des équivalents prochains : *faire des dominus vobiscum*, Se distraire de ses occupations pour jaser, D'HAUTEL, à cause que l'officiant se retourne pour prononcer ces mots ; — en Dauphiné, vers 1700-1720, *danabisodia*, Précieuse ridicule, (de *Da nobis hodie*), CHARBOT, c. 162, (cf. 175) ; — en br., *gloria*, Bruit confus de voix, LE GOFF ; — en fr. *brimborion*, (*breviarium*), 1, Prières bredouillées, 2, Menues futilités ; — en Anjou, *dire de belles oremus*, Tenir des propos un peu lestes. — Avec ou sans idée

tement synonyme de la messe du *cossin blanc* de JAUB. ; et cette image m'a paru un chromo pieux, d'une fadeur que n'a point, par exemple, *autel de plume*, Lit, et qui était due à l'adjectif *blanc*. Mais la messe de Noël n'est là qu'une addition contingente ; HDT définit, avec plus de généralité, Lit d'enfant ; et le br. *chapel wenn*, (chapelle blanche), à Ploudalmezeau et en Trégor, a un autre sens, Apprêt funéraire des « tréteaux » mortuaires, c.-à-d. de la table à manger paysanne, (plus récemment, du lit du mort), le cadavre sous un drap et, de chaque côté, des draps appendus aux poutres du plafond, avec des rubans, et du gui, ou du laurier, épinglés ; MORVAN, *Kenteliou*, 265 ; LE BRAZ, *Mort*, I, 211, LE BRAZ, *Pâques*, 101. — Retrouve-t-on cet usage et ce nom sur une aire française un peu vaste ? ou, sous le même nom, quelque usage non-funèbre ? dans la négative, on remarquerait que *chapelle*, par la simple image de niche voûtée, s'applique à un Cintre de four, et que *faire chapelle*, c'est Se chauffer en relevant ses jupes (à Rennes, par exemple)

de psaumes, *rapsaumus*, *rapiamusse*, Redites, Cancans, v.-o., est signé latin par sa terminaison. — Le grec, de ce biais, compte au latin : *kyrielle*, (de *Kyrie*), Longue suite, et sans doute *agio*, (de *Agios*), Manière prétentieuse, Colifichet. — Par cette famille de métaphores on voit que, si le br. nomme des Paroles impudiques *an avyel savaich*, (l'évangile sauvage), GRÉG., 521, l'épithète « sauvage » n'est pas indispensable, en style populaire, pour nommer des sottises en action, parole, ou pensée, par tel lambeau de phrases saintes mais latines. — L'Anjou purifie les jurons en les nommant des *rognures de cantiques* ; ironie inverse, qui voit en beau.

le carême des loups, les Rogations ; B., 60-08, commun. — En br., *corayz bihan* (carême petit), et « *burlesquement* » *corayz ar b'leyz* (carême [de] le loup), « *parce que le loup ne fait abstinence de chair, que lorsqu'il n'en peut pas avoir* », GRÉG., 825 ; ce motif de l'image est encore présent dans l'esprit de Marie Roquin, (née au Bourg-Blanc), -00. Au temps de Grégoire, et en 1860, les Rogations comportent « abstinence de chair », mais elles se sont célébrées « autre fois » par le « jeûne » ; notre nom comique date logiquement de l'époque où, commençant à n'être plus jeûnées, elles auront semblé un carême pour goinfres (2).

calistrade, (*calistrad*, *calistrat*), f. ; A, 1, Aumône alimentaire en nature : *demande la calistrade*, Quémander ; *donner la calistrade*, Donner au quémendeur ; vieille dame, Guingamp, -10 ; || *chercher la calistrade*, Se présenter en pique-assiette à l'heure des repas, COUL. — D'où, 2, par extension du sens, *manger à la calistrade*, et *vivre à la calistrade*, Manger les reliefs des autres ; B., -97, vieilles dames, (— la fille de l'une d'elles, en -01, prononce *canistrate* —) ; une couturière qui a fait des journées bourgeoises chez l'une d'elles emploie ces deux locutions à propos d'une fillette qui, étant souffrante, jeûne, mais mangera demain des douceurs qu'on lui met de côté, B., -01 ; || *calistrade*, « bureau de bienfaisance » à Cancale, (suspect comme « sens », très simple comme

(2) Mais l'histoire cerne mal la date : vers 948, jeûne (TRÉVOUX 1771) ; mais abstinence seulement, vers 800 et à Paris en 1500 (THOMASSIN, *Traité des jeûnes*, 1680, I, 459).

« emploi » du sens A 2 : aumônes du bur. de bienf.) — Ce mot, où *l* s'altère en *n*, (type *convalescent* ← *convalescent*), est lui-même altéré, (types *colidor* ← *corridor*, et *castrille* ← *castille*), de *caristade*, Aumône, vieilli, déjà comique dans P.-J. LEROUX, demeuré cependant, au sens Secours en argent aux camarades de passage, dans le langage des typographes, BOUTMY -83. Le suffixe dénonce un mot méridional, et LITTRÉ en donne l'étymologie latine (et grecque). — Dans l'Ouest, *courir la calistrade*, la *calestrade*, Courir loin, sans raison (Anjou), Vagabonder (bas-Maine), *c. la galistrade*, Courir le guilledou (Anjou et bas-Maine), offrent une extension de sens, le quémendeur courant le pays ; et, de là, « toute cette canistrate de gens », Toute cette séquelle, dans la bouche d'un industriel nantais de naissance peuple, -15 (3).

B, 1, Rossée, Coups de fêrûle, de bâton ; Tréguier, -10, où j'interroge un vieillard né en -30 : « Petra eo « donner la calistrade » e gallek ? — Koata unan ben-nak [bâtonner qqn] » ; — 2, Censure cinglante, à Tréguier, d'après ce texte : « lui [Dal Ar Guenn, célèbre aède populaire] qui chantait si bien les meuniers, il sut leur donner la « calistrade », c'est-à-dire la fêrûle, comme disaient autrefois les élèves de rhétorique qui étudiaient chez votre grand père Bili », PRIMA, *Mablouis*, 120, souvenir d'une vieille femme, vers -65, et devant se rapporter aux environs de 1820.

Calistrade suit les deux sens de son synonyme *charité* A, « Charité, aumône qu'on distribuë chez soi à jours fixes, ou à des enterremens », GRÉG., 153, (cf. 67) ; idem, CILL., 53, (cf. 397) ; en br., *caritez*, et aussi *charité* : « Me 'roio 'nn aluzenn bemde, | Ter gwez ar sùn ar charité », (Je donnerai l'aumône tous les jours, | et trois fois la semaine la charité), *Gwerziou Breiz-Izel*, II, 135 (4). — B, *Charité*,

(3) Ce qui peut expliquer *galistran*, *gallistran*, Fainéant, Grand folâtre, en Dauphiné et Savoie, BLANCHET, BRACHET.

(4) LUZEL annote ainsi ces deux vers : « « L'aumône » se disait, dans nos campagnes, des dons en nature », distribués à jours fixes, « ordinairement deux fois la semaine : la « charité » qu'on appelait aussi « qualité », peut-être parce que c'étaient les gens de qualité qui la donnaient le plus fréquemment, était aussi une aumône, mais en numéraire, et qui se distribuait moins régulièrement », aux baptêmes, noces et obsèques. Luzel, (qui ne s'avise pas de l'étymologie, toute phonétique, *karité* > *kalité*), contredit ainsi, et GRÉG., et CILL., et son propre

Discipline qu'un religieux donne à un autre, LITTRÉ; *caristade* aura remplacé *charité*, en ce deuxième sens, dans quelque séminaire, de là chez des rhétoriciens, et sera ainsi descendu de l'ascèse des cellules dans la bonne humeur des carrefours. On voit que notre sens B de *calistrade* est le seul métaphorique et ne se tire pas directement du sens A.

père fouettard, m., Homme, (ou Enfant), jamais content, Esprit critique et tâtillon; B., 84-92, bourg.; || le *Père Fouettard*, Jeu d'enfants où on se poursuit un mouchoir noué à la main; Rennes, ESQUIEU, 68. — Cf. *frère frappart*, 1, Personnage comique porteur de verges, LITTRÉ; 2, Marteau, VIDOCQ, *Voleurs*. — Je ne serais pas surpris que des livres aient mis en scène, pour moraliser l'enfance, un *père fouettard* aussi barbu et capuchonné que le père Noël. Mais dans l'usage que j'ai noté, la vraie valeur du mot *père*, toute monastique, était oubliée; elle était réelle cependant, le *père-fesseur* (D'HAUTEL, I, 382), le *frère fouetteur* (LITTRÉ), ayant été, dans les collèges ecclésiastiques du temps jadis, le père, le frère, chargé des corrections corporelles.

Ce personnage est nommé, en br., *frap-lost*, *sav-lost*, *foët-lost*, (frappe-cul, lève-c., fouette-c.), en fr., *fouet-cul*, GRÉG., 428, ce dernier mot mal orthographié pour *fouette-cul* que LITTRÉ donne au même emploi (5).

GRÉG. donne encore au « fouet-cul » le nom br. de *bisiter an milinou brenn*, (visiteur [de] les moulins [à] merde). Nos pères disaient d'un garçon hors de page *Il a la clef de ses chausses*, D'HAUTEL, I, 185, d'un enfant *Il n'a pas encore la clef de ses fesses*, *ib.*, 211. Le fouetteur détenait cette clef, et avait droit de visite. — Un *visiteur* est encore aujourd'hui, en Anjou, 1, un Surveillant d'ardoisière, 2, un Délégué de société de secours mutuel qui s'assure du chômage des secourus; bref, un Inspec-

texte, où il est parlé de surenchérir à la charité bi-hebdomadaire. On peut noter que les deux vers bretons semblent inspirés de « amenez vos sacrifices dès le matin, et vos dimes au bout de trois jours », *Amos*, iv, 4.

(5) A noter aussi que GRÉG., qui définit *cuisire*, « *valet de Prêtre, ou de Collège* », (définition qui concorde avec celle de TRÉVOUX), le traduit dans le second sens par « foët-lost »; cela suppose au mot *cuisire* un sens, ou tout au moins au personnage *cuisire* un emploi, que je ne vois pas signalé ailleurs.

teur. Le fouetteur de collège était d'Eglise, à tel ou tel degré. Sa dénomination burlesque bretonne évoque donc, d'une part, les *pères visiteurs*, c.-à-d. les Religieux inspecteurs des maisons de leur ordre ; et elle évoque aussi, par le déterminant, une fonction officielle qu'on appelait, au moins en Anjou, « *voyeur des moulins* ». (ALLARD, *Notes sur Montjean*, 178, cite un « *Voyeur des moulins d'Anjou* » vers 1660) (6).

En -87, au lycée de B., dans les classes de l'Enseignement Spécial, garçons de treize, quatorze ans, quand un élève est appelé au tableau, son voisin, en lui pinçant les fesses, lui dit **Rien pour tes frottes !**, Ce que tu vas prendre ! (— *Frottes*, f., 1, Lèvres du vagin, 2, dans les deux sexes, Fesses ; en ce sens 2 le mot est usuel aux marins, exemple B.-REBIAB, 24 H., 14, 126. —) Il peut y avoir survivance d'une locution, autrefois justifiée, promettant le fouet. — Quand un gamin de B. en injurie un autre par des vocatifs parlant des régions par où on s'asseyait, la réponse classique est *Tu m'as pas visité peut-être ?*, B., 98-05 ; j'en entends un ajouter ce développement : « Tu sais pas si je suis pas fille-et-garçon ; Robert-femme que mon père m'a nommé à la mairie ! », B., 00. Il s'agit bien là de la *visite* anatomique dont parle aussi Conan, cité ici au mot Numéro.

de même confrérie, De même nature ; « *Ces deux choses sont de même Confrairie, de même nature* », GRÉG., 196. — Cf. « *Moi et Daniot sommes tout d'une confrairie* », 14^e s., LITTRÉ. — Syssémantiques : deux hardes *de la même vocation*, v.-o. ; deux souliers *de la même paroisse*, Faisant la paire. — La classification dit la qualité ; un *drôle de paroissien* est un Homme déclassé.

petit-prêtre, (populairement, *ptiprèt*), m., A, « *Sprat* », île de Batz, -10 ; B., -19 ; définition populaire ; — B, Faux-éperlan, *Atherina presbyter*, longueur environ 0 m., 08, dos vert, ventre blanc, la grande arête visible par transparence ; GRÉG., 753 ; en Finistère, « *Le Joël*, vulgairement *petit-Prêtre* », *Ann. stat. an XII*, 30, (le joël est un *Atherina*) ; à Belle-Ile, CHASLE, 154 ; B., 84-03 ; Lor., -03 ; Roscoff, -06. — S'appelle aussi **prêtre**, B., 88-98 ; | à Sein : « *petit poisson grisâtre nommé prêtre et*

(6) *Voyeur* = Commissaire priseur

qu'on achète par barils à Camarét » pour amorcer, LE GOFFIC, *Sur la côte*, 169. — *Prêtres*, les petits poissons blancs, dit LAROUSSE. Et DUHAMEL, *Pesches*, II, (II^e p., III^e s^{on}), 480, avoue l'incertitude des applications de ce nom : « Il n'y a guère de Ports où l'on ne donne le nom de *Prêtre*, *Prestra*, *Capelan* ou *Moine*, à quelques petits Poissons, souvent assez différents les uns des autres » ; un savant lui écrit, de B., que les *prêtres* y ont « deux ailerons sur le dos », (l'*Atherina* presbyter a deux nageoires dorsales distantes) ; un autre, que « le Grados [*Atherina* presbyter] de la Hougue est nommé en Bretagne petit *Prestra* » et aussi *lançon*. Cette étrange forme *prestra* aurait été en usage à B. vers 1770 (?) : « lorsque la pêche des Sardines est passée, les Pêcheurs de Brest vont dans les Bayes & autour des Bâtiments pêcher des *Prestras* avec le carreau », LE ROY dans DUHAMEL.

Le diminutif évoque sans doute ici les enfants de chœur ; cf. *petit clerc*, Enfant de chœur, MOISY. On ne peut guère imaginer de métaphore que de couleur, sur l'aube blanche de ces jeunes officiants (7).

Quant à *petits-prêtres*, Ecoliers du quartier de l'Annexion ou paroisse St-Martin, B., 90-05 et antérieurement, (— un Recouvrançais, -11, veut que ce soient ceux du quartier des Carmes —), c'est sans doute, non pas une métaphore ichtyologique, mais une façon de les appeler enfants de chœur, c.-à-d. élèves des Frères, et qui peut dater du 18^e s. Lorsqu'en 1746 les Frères ouvrent la première école gratuite de B., rue Charonnière, (paroisse des Carmes), il y a déjà plus de vingt ans que les gamins des Sept-Saints font la guerre de rues aux écoliers du reste de la ville, et la guerre ne se fait pas sans sobriquets.

cardinaux de Brest, m., Forçats du bagne : « *er collier ruz* [un collier rouge]. C'est la noble livrée des cardinaux de Brest », Le Laé, *Ar c'hy*, (ms. inédit de

(7) Mais *petit prêtre*, en Anjou, c'est le Rossignol de muraille, pour son plumage tout noir sauf queue rouge, *Faune*, II, 265, *prêtre*, et *moigne*, le Bouvreuil, pour sa tête à calotte noire, *ib.*, 167. — Cf. *minime*, Hareng saur, JAUB. ; *moineau*, Passereau gris ; *moineau de mer*, Plie, Flet (pleuronecte) ; *moine*, A, Ange de mer, *Squalus squatina*, *Faune*, XI, 159 ; B, poisson non identifié, CHASLE, 153, (parmi les muges).

1772), Remarques, 55. — Ce collier, au cou du chien condamné en justice, répondra à la « robe » de moui rouge des forçats. *Cardinal* sématisé. Rouge dans le nom de divers oiseaux et d'un chardon ; le *cardinal des mers*, le Homard ; les *cardinales*, les Menstrues ; *être fait cardinal en Grève*, Etre décapité (8).

Une dernière métaphore semble parler de sanction religieuse, mais dériverait du culte du soleil :

mettre le feu dans le derrière du coucou, Dire adieu au chant du coucou jusqu'à l'année suivante : « Dans les environs de Lorient, lorsqu'arrive la Saint-Jean (24 juin) on a coutume de dire : « *Voici la Saint-Jean, on va mettre le feu dans le derrière du coucou* » », ROLLAND, *Fauñe*, II, 88, (1879). Le coucou ne chante jamais, dit-on, après le 29 juin, (ou le 3 juillet, ou le 8 juillet). — DELBOULLE, *Yères*, 161, donne le refrain chanté au feu d'or du 23 juin : « Ceux qui n'apportent pas | Des branques, du bos à tas, | Au fu d'or allumé | Auront le cul brûlé » ; le coucou peut bien encourir semblable sanction, qui refuse de chanter le solstice, de participer à la joie des feux de la saint Jean et de la saint Pierre. J'ignore si cette explication est légitimée quant à Lorient par des dictons locaux ; du moins elle tient compte, — feu, derrière, et date anniversaire, — des trois éléments de la locution (9).

(8) La raison des *Cardinaux* (*petits et grands*), Récifs au large de Hoedic, m'est inconnue.

(9) Si on invoque *brûler le cul* à une compagnie, la Quitter furtivement (D'HAUTEL, I, 267), on constate que ce n'est pas le coucou qui est censé *mettre le feu au derrière* des gens. — Si on invoque *brûler le cul* à qqn, le Dépassez à la marche, PUITSP. -03, (cf. *griller*, Poilu, 284), on peut exprimer ainsi l'idée de dépasser sur le calendrier telle date, mais pourquoi ne le dire que de la date où le coucou cesse de chanter ? — Un emploi des locutions fr. *mettre le feu* (à qqn) *sous le ventre*, *au ventre*, l'Exciter vivement, P.-J. LEROUX, I, 511, même de *mettre le feu dans les affaires* (d'un débiteur), le Poursuivre vivement, LITTRÉ, fournirait plutôt ici un sens Forcer à chanter, Faire réapparaître.

CLASSEMENT PSYCHOLOGIQUE

LOGIQUE & SÉMANTIQUE

Dans la création des sens, comme dans celle des sons, des formes et des tours syntactiques, la logique du langage n'est guère que d'analogies, c'est-à-dire d'habitudes, d'imitations et d'influences.

Il y a logique linguistique dans les faits d'« aller-et-retour » sémantique. Ce genre de faits est mentionné ci-dessus, notamment sous *sergent*, *goéland*, *allants et revenants*, *cabestan*. Toute équation est renversable.

Il y a une logique du sématisme qui « transpose » par remplacement et substitution. Étant habituel et admis que la fleur de saule soit un *petit chat*, un « remplacement » synonymique la nomme *mimi* et *bichic* ; le même glissement fait passer de *cochon* à *pémor*, *beda* et *louille* ; et, sans doute, de la *gore* facile au *dar* complaisant ; *gamer* et *groumer* sont des équivalents ; et aussi (par la vision populaire, où la couleuvre est une *anguille de buisson*) *couleuvre* et *anguille*, (Lézarde) ; il se peut, de même, que *pointu* ne dise pas autre chose que *piquant*.

Point de motif, d'ailleurs, pour dater *anguille* plus ancien que *couleuvre*, sauf peut-être ceci qu'*anguille* exprime plus exclusivement Ligne onduleuse, ne parle jamais de paresse. Pour discerner avec sûreté, du simple « remplacement », la « substitution » ou lieutenance synonymique, il faut une marque de l'antériorité sémantique d'un des deux termes : c'est ce que présente un *grillé*, (Coup), « substitut » d'un *marron*, le *marron grillé* étant une espèce du genre *marron*, et *grillé*, adjectif substantivé, tenant lieu de son substantif naturel *marron* ; de même, s'il est vrai que *bazlotu* (Bonne à rien, proprement Crosse) est métonymique par rapport à *groll* (Balle) et a profité de la métaphore qui nommait *groll* (proprement Truie) la balle que pousse la crosse, *baztotu*

aura donc été « substitué » à *groll*, Fille immodeste ; puisque le cheval dit *bidet* est une monture pour femme, un motif d'antériorité, dans le couple *être sur le cheval de Hamon* et *monter sur le bidet*, apparaît en faveur de *cheval* : *bidet*, espèce du genre *cheval*, est la variante appropriée à un sujet féminin. Mais plus de généralité est loin de prouver plus d'ancienneté : la conspiration attestée du nom générique *oiseau* (Membre viril) avec des noms spécifiques, *bribri*, *merle*, *chouan*, etc., n'emporte pas qu'*oiseau* soit premier et que les autres le monnayent ; car, au même sens, *poisson* n'est pas usité, — (ou vaguement, de biais, dans *changer son poisson d'eau*, *Uriner*, l'eau image principale), — quoique ses espèces le soient, *tazard*, *pimpeneau*, *anguille*, *goujon*, *sangsue* ; les espèces *oignon* et *patate* (Coup), *nefle* et *cerise* (Coup), se passent d'un genre **légume*, **fruit* ; et, au même sens, malgré l'ancienneté de *pain* et de *bigne*, et le défilé de nombreuses espèces de gâteaux sous la même image, c'est à Brest seulement que j'ai recueilli le nom générique *gâteau* ; noms de coiffures, les espèces *bâche* (bac), *loukenn* (touque), *moco* (moque), rentreraient bien sous le genre *pot* (sorte de Casque), mais leur spécificité semble bien plus importante que leur attache avec une image générique : sans doute en fait de coiffure la mode intéresse plus que le besoin.

Il y a « dérivation » synonymique, ou homonymique, lorsque la sémantique, préférant du langage tout fait à une impression sincère, n'atteint une dénomination et n'y émeut une métaphore qu'en ricochant au préalable sur un mot : tel est le cas dans les facéties comme *le pont est ouvert*, *la mer monte*, *prendre un ris* ou *une empointure* (*Prendre un verre*), (?) *être « entre » la vergue et le raban* ; tel aussi peut-il être, et facétieux, dans *bigorne*, *Verre d'alcool*, si l'idée est d'y *souffler*, le coude haut ; tel encore, peut-être, dans *bonne barre* ← *bonne broche*, *Bonne affaire*. La nomenclature sérieuse n'est pas à l'abri de ce jeu, si *ruche* de l'oreille s'explique par *cire*, *gourdouilles* par *potirons*, et *araignée d'eau* par *écrevisse* ; or ce jeu joue le syllogisme. — L'étymologie populaire est le produit d'un instinct de logique ; elle essaye de vaincre l'obscurité, elle invoque des homonymes ; exemples : « école » de *pilotage*, faire « chatte », jouer à la « biche ».

L'admission des mots comme tels, du verbalisme, dans la déduction sémantique, — et je ne pense pas seulement aux métaphores, mais à la morphologie populaire, notamment aux faits de suffixation analogique, — ressemble à l'admission d'un organe ou d'une parure artificiels, béquille ou tatouage, chez un être vivant. La dérivation homonymique, et le calembour où elle aboutit, ressemblent à la suppléance d'un agent social par un quidan de même costume, voire par un passant qui se déguise. De l'aspect mathématique, des équations renversables, la sémantique, par l'aspect chimique des substitutions de succédanés, arrive à un aspect anatomique et esthétique, à un aspect psychologique de moyens devenant des fins et de signes devenant des valeurs, même à un aspect politique où un costume ferait foi.

Ainsi les sématismes métaphoriques, tout dégagés qu'ils sont des liens qu'observe la science objective, quelque mélange qu'ils admettent de fantaisies verbales avec des séquences mentales qui elles-mêmes sont proprement subjectives, ne sont cependant pas un chaos : leur essence n'est pas illogique, antilogique.

S'ils admettent, comme les jugements, la notion d'erreur et de justesse, à plus forte raison ils se laisseront classer selon les catégories de l'entendement : les y distribuer, ce n'est pas fausser leur forme, c'est sans doute travailler à la statistique des productions de l'esprit.

INTUITIONS & CATÉGORIES

Une intuition est une connaissance obtenue immédiatement sans besoin de nulle autre connaissance préalable. Raisonner, même voyager, préalables parfois à l'intuition cherchée, ne la donnent pas. Une métaphore, c'est, psychologiquement, une intuition mentale de mémoire qui vient enrober, soit une intuition sensible et présente, soit une autre intuition représentée. Linguistiquement, c'est le nom d'un objet donné à un autre, pour l'amour d'une ressemblance intuitive, malgré des différences intuitives, et sans discours explicatif. Le plaisir trouvé dans la ressemblance d'un menton de singe et du menton humain, et qui s'exprime par *marmot*, *Menton*, est obtenu universellement sans commentaires, sous la condition psychologique de connaître intuitivement le

menton du singe marmot. Malheureusement il faut au linguiste quelque discours pour rappeler des ténèbres de son éclipse historique le sens Singe du mot *marmot*, et pour sortir de la pénombre de l'inattention, avec le branle de menton du singe, les raisons humaines de branler le menton ; il lui faut même, peut-être, avant d'éclairer, sur un écran cinématique, le mouvement oscillatoire analogue des deux mentons, quelque exposé didactique pour entourer cette image d'autres images de Bœuf, de Bouc, de Chèvre. Le sémanticien, qui mendie un effort d'attention, n'est pas assuré de plaire en artiste.

Nos cinq sortes de sensations nous fournissent des métaphores ; les comparaisons visuelles sont, de beaucoup, les plus nombreuses ; la vue est notre sens le plus précieux, — le plus riche, le plus net, le plus expéditif ; — par la même cause, un terme dérivé d'un verbe Voir, *intuition*, a été étendu au sens Connaissance immédiate, les quatre autres sens devenant ainsi des espèces d'un genre où la vue excelle.

Du point de vue de la pure intuition, on classerait toutes les métaphores sur la seule qualité sensorielle qu'elles supposent présente dans la connaissance ; et on peut en effet se borner à ce classement lorsque la qualité de deux objets est le principal ou unique ressort de l'imagination qui les relie ; mais dans beaucoup de métaphores, et dont le nombre, d'après le présent recueil, serait grossièrement évaluable aux deux tiers, il y a intérêt à souligner la part énergique propre de l'esprit et des catégories de l'entendement. Ainsi, *pagayer*, *Pédaler à bicyclette*, est fondé sur la vue ou la sensation musculaire ; mais, l'esprit ne concevant pas *pagayer* sans une direction, sans une image binaire, et sans l'alternance du moteur, les catégories de finalité, de quantité et de succession y sont en jeu, et cette dernière semble la plus opérante. Si le travail de lever une ancre est surtout musculaire, la métaphore *lever l'ancre*, *Partir*, est au moins aussi visuelle que musculaire, et surtout, comme interchangeable avec les autres syssémantiques d'*appareillage*, *Départ*, elle est finaliste.

Analysant la pensée de Renouvier, un philosophe écrit que « si, dans telle représentation, telle ou telle catégorie domine, il n'est pas néanmoins une seule représentation où ne concourent toutes les catégories », (Ra-

vaïsson, *Philosophie au XIX^e siècle*, 113). Je ne crois pas que la sémantique doive souscrire pour sa part à l'ensemble de cette assertion, en raison du mot « toutes » : quelle causalité y a-t-il dans la comparaison du café noir avec du *vergane*? ni finalité? ni quantité? Telles métaphores sont plus statiques; et dans telles autres, plus dynamiques, est plus sensible l'intrigue des catégories qui pénètrent et dramatisent la donnée intuitive. Intrigue si évidente que, tout en estimant certain, par psychologie, qu'une seule des catégories a déterminé l'éclosion de la métaphore, on accorde volontiers que l'esprit de la métaphore n'est pas nettement submergé, ni sombré sans retour, quand l'usage, dans ses houles et ses ressacs, hausse en valeur quelque autre des catégories en jeu. Ainsi, dans l'usage de la métaphore *température*, Facilités galantes, où domine la causalité, la quantité est développée quand on dit « Tu parles d'une température! ». Mais dans les métaphores les plus statiques, dans celles où domine une valeur sensorielle, fréquemment la qualité apparaît seule : le café est *noir comme du vergane*, sans plus.

Ce n'est pas se contredire, cependant, que d'ajouter que dans toutes les métaphores, même celles où la qualité domine jusqu'à sembler exclusive, quelque chose d'intellectuel et de « catégorique » est présent, — sans parler de la « catégorie de qualité », — à savoir le principe régulateur de toute connaissance « Une chose ne peut à la fois et sous le même rapport être et ne pas être » : car ce principe est, — à la fois, — sous-entendu, sous un rapport, par le fait d'intuition identifiée, et plaisamment nié, — sous un autre rapport, — par le fait de dénomination métaphorique : quand un Breton pillleur d'épaves est qualifié *saltin*, il est, comme pillleur, affirmé natif de Salé, et comme breton, nié natif de Salé. En ce sens psychologique, il y a de l'ironie dans tout sématisme métaphorique, l'ironie consistant, alors qu'on sait, à dire qu'on ne sait pas : Il est né à Kerlouan? ma foi, je ne sais pas, mais c'est un vrai Saltin! En un sens littéraire, on n'appellera ironiques que les métaphores où l'ironiste laisse à l'écoutant (supposé de même mentalité) le soin de débrouiller une part vraiment appréciable d'énigme (débrouillable par simple finesse tant que les circonstances sociales n'auront pas

changé). L'ironie, dans une métaphore, dit du mal par du bien ou inversement, le laid et le beau par leur contraire, telle grosseur par son hyperbole ou sa réduction : cette méprise simulée ne règle pas la justesse du ressort sémantique, mais elle l'anime ; sa passion fait pédale ; et la facétie pique l'attention que la justesse retiendra.

Dans les listes qui suivent chaque métaphore est classée en principe sous une seule catégorie, qui a paru le plus certainement première ; celles qu'il a semblé convenable de présenter secondairement sous quelque autre catégorie y reparaissent notées d'un * ; et le code des renvois est constitué par les initiales des mots

aspect	forme	Quantité
Attitude	goût	son
Causalité	Mouvement	Succession
couleur	musculaire	tact
Devoir	odeur	Utilisation
Fonction	Position	

les minuscules renvoyant aux divisions de la Qualité, et la Personnalité étant sans renvois. — Un ! note les métaphores les plus sensiblement ironiques. — Les [] sont pour des métaphores discutées dans la *Préface*. — Quelques classements sont dubitatifs, faute d'une option entre des explications diverses. — Et restent non classées les locutions *sortie du goéland, oiseau-bélégou, cerf, monter sur le bidet, aller au cap, marcher sur le pied français, mérovingien*, que je pense métaphoriques, mais qui me sont demeurées trop obscures.

QUALITÉ

Goût : Quart!, Q. Tasse!, Q.

Odeur : (?) Dar (pet), U. Chibichou.

Son : Lézard dans une fourmilière. Crever le tambour.

Tact. *Mollesse* : * Mèles, a. *Douceur* : Petit-chat, Mimi, Bichic, Bibichic. *Piqûre* : Tailleur. [ramasser des Epingles, A]. *Dureté* : Barre du cou, f. Paille de gland!-pomme de Fil. Berlinge, C. Picherelle. *Chaleur* : (? ami du chaud) Calin.

Sensation musculaire : main de Bouillie. poire de Sergents. Labous. Haler, F. Larguer, F. Souguer,

F. Tirer un litre d'huile d'un haricot! *Etaler, *F.*
Piler, M. *Pivoiner, *M.* Pétrir la pâte, *M.* Tirer des navets, *M.* *faire la Sardine, *M.* *Chaise d'or, *U.*

Vue. Couleur. *Blanc scintillant* : Sardine (galon).
Blanc de linge : *Chemise, *a.* (?) Prêtre. *Laiteux* : fleur de Lait. *Caillebottes (1), *a.* *Dents de la Vierge, *f.*
Noir : Gouac. sabot de Corbeau, *f.* pet de Corbeau, *a.* Grillé, *f.* Vergane! Mardochée! *Drap, *a.*
Livide : *Crapaud de mer, *F.* Patate (coup), *f.* (?) Patate (baiser). *Brun* : Chocolat de terre, *f.* *Brunâtre*, *Grisâtre*, *Jaunâtre* : Groseille, *f.* Rouzic. Noisette.
Macaron, f. *Jaune d'or* : Soleil, *f.* *Jaune pâle* : fleur de Beurre. *Ambré* : Méléroc. *Bronze* : *couler un Bronze, *a.* *Roux clair* : Oignon, *f.* *Rouge* : Cardinaux.
Coquette. crabe Cerise. se fiche une Guigne. Lapin écorché, *Q.* *Cheveux de Madeleine, *a.* *Bariolé d'argent* : Officier. *Blanc et rouge* : Abricot de Lamballe!
Gris et Roux : Chat de mer, *Q.*

Forme. Ligne : Veine de soleil. *Droite* : * Barre du cou, *t.* *Brisée* : Dents de la Vierge, *c.* (il s'y joint une image de bouche, profondeur derrière les dents). crêpe de Dentelles. *Perpendiculaires* : Croix. *Angle aigu* : Croc (? d'où Petite armée, *Q.*) *Ligne onduleuse* : Serpent.
Anguille. Couleuvre. Fouet de vent. *Arquée* : Fer de cheval. Nez en virgule. *Circonférence* : Couronnes de Babylone. *Cercle* : OEil de pie. OEillet. *Soleil, *c.* [*Borgne, *Q.*] Plume de paon. Galette (cul). faire des Galettes. lové en Galette. *Plan* : lait Glacé. — Dans ces métaphores l'espace a une ou deux dimensions; trois dans les suivantes.

Disque : Meule. Galette (galet). Volet. Plaque tournante! (? image de monnaie) Gourdouilles, *U.* *Macaron, *c.* Oreille du petit bonhomme. *Forme renflée* : Carafe. Pain de fromage, de goémon, Tourte d'oing.
Elargie au bout : Cloches de Boudonou! Mailloche.
Spatulée : Langue de chat. Aviron de gueule, *M.* Lèche du cœur. Queue de langouste. [(étym. pop.) Fausse-cuillère]. *Fuselée* : Plumeau, Plumet, *A.* *Ovoïde* : Dragées.
 *Groseille, *c.* Cuigne (cul). Cloporte de mer. Petit cochon. *Sphérique* : *Oignon, *c.* *Grillé, *c.* *Patate (coup), *c.* *Chocolat de terre, *c.* *Cylindrique* : Phare, *Q.* Pied de couteau, Couteau. *Tétin, *U.* *Toute en longueur* : Filet. Lacet de souliers. Fouet de congre.

Pointue : nez à Piquer des gaufres. Renard (cliquet).
 Broc, Clou. Etique. Lançon. Aiguillette. Aiguille
 de l'estomac. *En hélice* : Bigorne (escalier). Limas.
 Limaçon de mer. *Dièdre* : Armoire à glace. jouer Pince.
 Papillon. Vache. (?) faire la Chevrete, le Brochet.

Ces diverses formes se retrouvent considérées comme
 creuses, *Cuve, Sac, Niche, Tuyau* : Tambour. Clochettes.
 petite Marmite. Bidon ! Coiffe en bache ! (? moqueau)
 Moco ! (Bigoudenn ! et Toukenn ! en br.). Cabuche.
 Demoiselle. Kapenn. Toque. Grecque. (? image de
 calebasse) Gourdouilles, *U.* Bigorne (à boire), *A.* Co-
 quille du genou. Coquillage, Brénique. Sabot (étui).
 *Sabot de corbeau, *c.* Chapelle-blanche. Goulot.
 Canne du nez.

Dessin plan sématisé par un objet à trois dimensions :
 Bonhomme. Bigorne (marelle).

Aspect ; ici se classent des formes moins géométri-
 quement simplifiables que les précédentes, et celles qui
 sont liées à un devenir. — Premier cas : forme, soit assez
 complexe : *Carrée avec pointes* : Citadelle. *Ronde et ra-
 diée* : Araignée de mer. Pou de mer, (mais la laideur
 est sans doute le principal). *Etoilée* : *Amiral, *Q.* *Bi-
 naire* : Huit. Poids de pendule, *Q.* Roupettes à queue,
Q. chapeau à grandes Guides ! ;

soit imprécise par définition : *En plaque mince* : bon à
 Coller aux murs ! *Mince et souple* : Drap, *c, P.* Pillou.
 Chemise, *c, P.* *Morcelée* : lait Mari. Caillebottes (1), *c.*
 Braise, *Q.* Tabac, *Q.* Crachat, *Q.* *Touffue (et velue)* :
 Barbe (moisissure). Cheveux (byssus). Cheveux de
 Madeleine, *c.* crabe-Chèvre. *Ecrasée* : Mêles, *t.*
Creuse : Coup de gaffe. *Vide* : *Pet de corbeau, *c.*
 Cuigne (sot), Fuistic, Flao, Six-semaines. *Ad libitum* :
 Bek-chuk. *Hasardeuse* : Couler un bronze !, *c.*

Une notion de devenir mêlée à l'intuition d'un aspect
 amène avec soi quelqu'une des catégories autres que la
 qualité : *Chétivité* : Bique, *Q.* *Bistrakik (1 et 2-B), *S,*
Q. *Enflure* : Gâteau, *S.* *Raideur* : Cerfer. *F.* *Densité* :
 faire Cuire le lait, *U.* *Ruine* : Décliquer, (1) *C,* (2) *U.*
 *en Botte, *U.*

POSITION

Sens : Avant, Arrière. (derrière exprimé par devant)
 Epauls qui trottent ! Bord. *Eloignement* : mettre en

Drive. - le pont est Ouvert! *Ordre* : Installé; *U.* *Au-dessous* : Barbe (caroncule). *Pied* (manche). *Revêtement* : Déshabiller. *Chemise, *a.* *Drap, *a.* (? image d'opercule) œil en Bigorne.

Telles expressions du temps par l'espace, — Dès-là, En dêçà, dans le temps Ailleurs, ou « D'ici que vous aurez fait ça,... », — ne plaident qu'à première vue pour une intuition de l'« espace pur » des géomètres : elles comportent des démonstratifs, donc l'intuition de deux « corps » distants, dont l'un est le sujet qui parle.

La position, combinée avec la forme, donne le *Dispositif* ou l'**Attitude**. *Verticale* : Mâter. Mât d'hune. droit comme une Bécasse. Sur ses boulets. combat du Coq, *F.* *Plumet, *f.* *Oblique* : Canon. En pantenne, *U.*

*Enfléchures, *U.* *Courbée* : [*Ramasser des épingles, *t*]. *Accroupie* : la Couronne. Crapaud (de porte). *Le coude levé* : (? image du sonneur de buccin) *Bigorne (à boire), *f.*

Et combinée avec la succession, le **Mouvement**, dont l'intuition a une qualité quelquefois musculaire, presque toujours visuelle. *Désordonné* : Souris. Moucher. *Sac-cadé* : Télégraphe. *Signal de Rosamel, *U.* *En cercle* : Cabestan. Tour de ville. Promenade. *En spire* : Achée de mer. *Ecart* : Driver. Embardée. *Zigzag* : Bouline. *Oscillation* : faire le Bouchon. [Faucheur de persil de côte]. *Va-et-vient*; *avant-arrière* : Pivoiner, *m.* *Aviron de gueule!, *f.* *haut-bas* : *Piler, *m.* *Pétrir la pâte, *m.* *gauche-droite* : devenir Chèvre, Boucaner. *Saut* : Puceron. Chevrette. carré Chinois. *Jaillissement* : Débonder, *C, Q.* Débord, *C, Q.* *Chute de côté* : Cabaner. *Chute soudaine* : Baquet russe! Cale. *Grimper* : Chat de bois. *Avancer vivement* : Tailler (1). faire la Sardine, *m.* *Vol rapide* : Hirondelle. *Enlever* : Couper l'aiguillette. *Tirer des navets, *m.* *Immobilité* : Cramponner. Garder les vaches!

SUCCESION

Avant : Coureuse. *Après* : Sur la planche du coq, *C.* *Rabiot, *Q.* *Bistrakik (1, 2-A), *a.* *Gâteau, *a.* *Moment* : Messe de midi! *Bordée (1, 2-A), *Q.* *Durée* : Courir bordée. (quasi-éternel) Fort-en-diable! *Rythme* : *Horloge de village!, *U.* Hirondelles de Crozon. Ma-

rée. [(étym. pop.) Reverdie]. — *Mouvement rythmé*, où la succession est aussi importante que la position et l'attitude : Allants et revenants. Rôder. Pagayer, *Q, U*.

QUANTITÉ

Mesure : *Tasse, *g*. *Quart, *g*. par Bailles !, à pleines Barattes ! Poing-clos. *Croissance* : la mer Monte !
Degré : *Température, *C*. *Pression, *C*. Longtemps ... pas été à confesse. *Equation* : faire le Plein. plein comme un Régadeau !, une Huître ! S'avouiller. Bonder. Pegement. *Excès* : *Débonder, *M*. *Débord, *M*.
Supplément : Rabiote, *S*. *Multiplieité* : tête grosse comme une Maison. *Armée de la lune, *D*. (? dérivé de l'image de croc) Petite-armée. *Division* : *Braise, *a*. *Tabac, *a*. *Crâchat, *a*. Ebouqueter. *Calcul* : Filer. Bordée (1, 2), *S, F*. compter les Fèves et les Pois ! *Nombres*, *Un* : [Borgne, *f*]. *Deux* : *Pagayer, *S*. *Roupettes à queue, *a*. *Poids de pendule, *a*. *Trois* : Amiral, *a*.
Quatre : Quartiers-mâitres. *Néant* : (? être capucin) être au Cap.

Taille déclarée petite ou grande, non moyenne, relativement à quelque autre qu'on sous-entend : Minot.
 *Chat de mer, *c*. *Bistrakik (2-B), *a*. Bribri, Merle, Chouan. Tazard (A). *Phare !, *f*. Maison à cinq étages !

CAUSALITÉ

Dans l'analogie à quatre termes qu'une métaphore établit entre deux causes et deux effets, tantôt l'intérêt porte sur la *Nature de la cause* : *Physique* : Figure de vent debout. Mal bordé. *Décliquer (1), *a*. *Débonder, *M*. *Débord, *M*. Poisson fendu. *Berlinge, *t*. Dents (de l'eau). Venin. Température, *Q*. Pression, *Q*.

Sociale : à la Française, l'Anglaise, l'Iroquoise. Seigneurie ! (?) Gueuse. Ramasser les balais. Mettre le feu au derrière du coucou.

Mentale ; *Délibération* : *temps au Conseil, *F*. *Promptitude* : Ne pas avoir de puces. *Tracas* : (le Diable étant le fauteur du tracas de ce monde) se lever Avant que le

Diable ait mis ses culottes. *Idee fixe*, *Passion* : Vran-vran. Grillon. *Signe* : Couleur (trace). *Charme* : les paroles ont des Couleurs. Voix de Paris.

Tantôt l'intérêt porte sur le *Résultat acquis* : *Chance heureuse* : Sain et sauf. *Sur la planche du coq, S. *Pri-mauté* : Consul. Dictateur. Général, Empereur. Dé-curion.

Malheur : Enfer. *Vice*, *Maladie* : Piquant. (?) Pointu. Couilles-cassées. (étym. pop.) Souffrant. Game, Groumer. Bigorne de travers. *Ambiguïté* : Vent dessus vent dedans.

(Dans Sain et sauf *malgré* le péril, Levé *sans attendre que* le Diable ait mis ses culottes, Sauvé *quoique* déjà sur la planche du coq, la planche, le Diable et le péril ne sortent pas leur effet : on leur concède une causalité latente).

FINALITÉ

Fonction (d'être qui s'emploie) et utilisation (d'objet ou d'acte employé), la disjonction de ces deux aspects est d'ordinaire assez nette : en sa faveur je mets l'automatisme dans la fonction et regarde mettre à mal comme cesser d'utiliser.

Fonction. *Energie* : sable Vif. donner de la Vie, du Feu, Allumer. aller au Tour. Moudre. *Souquer, *m.* Bastion, *D.* *Combat du coq, *A.* *Cerfer !, *a.* *Muller, *D.* Brelan. (étym. pop.) Briqueville. Charpentiers ! *Repos* : dans son Blo. *Larguer, *m.* *Aptitude* : Etaler, *m.* Paré. *Aptitude égale* : *Bordée (1, 2-B), *Q.* Confrérie. *Excellence* : Impérial. Fiscal. *Avantage* : Maître. posséder la Louche. Avancement pour Kerfastras ! *Direction* : Chef de camp, *D.* Police en coiffe, *D.* *Vigilance* : Près de ses pièces. pierre du Conseil. Bedeau, *D.* Edile, *D.* Père fouettard. Bec de gaz !

Fins variables : Aller à tout son. *Corrélatives* : Messe et réponse. *Contradictaires* : Sac délié. OEil qui trempe la soupe et l'autre qui la renverse. temps au Conseil, *C.* Mensonge. Bonne mine et mauvais jeu. *Manque à fonctionner* : *Renarder, *D.* faire Rate, Loute, Chatte. (?) Biche (jeu). *Automatisme* : Machine à dormir. Pointé. Habit de moquerie, d'imbécillité. Fraquée.

Préhension : Chasseur. Chasse-marée. Limier. Loup d'argent. Sergents (bardane). *Haler, *m.* Gluter. Pipé, faire la Pipe. comme un Tacaud. *Dégagement* : Déhaler. Appareiller. Lever l'ancre. Déraper. Démarrer. Mettre les voiles. Tailler (2). Filer son nœud. *Parasitisme* : Mange-cul. Coucou. Misère sur le pauvre monde. Sergent, Sergent goulu. Collecteurs ! Coher. Voleur de beurre. aller à la Pique. manger à la Picorée. *Malfaisance* : *armée de la Lune, *D.* (idée de venin) Crapaud de mer, *c, U.*

Utilisation. De substance : Bœuf d'Irlande ! Pigeon ! Bois court ! [Avoine d'Espagne !]. Foutreau. (? idée de supplice) *Crapaud de mer, *F.* (? idée de projectile) Dar (pet), *o.* *De forme* : Tetin, *f.* Capeler. Chaise d'orl, *m.* Enfléchures, *A.* *De geste* : Signal de Rosamel, *M.* (? idée de pressurer) coup de Pilote. *Pagayer, *S.* *De situation* : pièce de Garde. Capi. *De conjoncture favorable* : Volée. bonne Broche, bonne Barre. Faire Gilles. au Vent de sa bouée. la tête dans un Sac de farine. *D'objet comme signe* : Numéro de ma maison. chapeau à Plumes. (? idée de monnaie) *Gourdouilles, *f.* (disque ou cuve). Horloge de village, *S.*

Mener à bien (d'où *Châtier*) : *Faire cuire le lait, *a.* Parer. Gréer. *Installé, *P.* Habit sans couture ! Dresser ! Ecailler des vieilles. coller le Baptême, *D.* Calistrade (coups) ! *Mettre à mal* : Tuer. Mort. Eteindre. Avarié. Défoncé. *Décliquer (2), *a.* En bottel, *a.* Décaper. Drailler la paille. faire Ceinture. Rivière. se Manger la vie. du côté de Kenavezo ! *Inutilité* : Déralinguer. *En pantenne, *A.* Orapronobis ! Peromnia ! *Inefficacité* : Chapelure. aller à Goueznou par le fond du Port. Marseillaise en breton. (?) Entre la vergue et le raban. *Dédaigner* : Laisser aller en drive. Envoyer à Canada.

PERSONNALITÉ

Nulle : Bognoul. (? idée de va-comme-je-te-pousse) Baztotu. *Moindre* : Fœtus ! *Renforcée* : Cadet-Moustafar. *Surhumaine* : Sagesse incarnée ! *Gratuite* : Jean de Runélo. - Bléo. - Léger. Jeannette. Ivonic. [Marguerite Pioche].

DEVOIR

Dans certaines métaphores finalistes est incluse la notion d'un devoir : *Strict* : *Bedeau, *F.* *Edile, *F.* *Chef de camp, *F.* *Baptême, *U.* *Large* : *Police en coiffe !, *F.* *Bastion, *F.*

Mais le devoir, défini par le respect de la nature humaine, a ses métaphores spéciales dans celles qui accusent de ne pas la respecter, chez les autres ou chez soi-même ; — soit par image humaine : *Manque de justice* : Armée de la lune, *Q, F.* Saltin. Grec. *Manque de discrétion* : Mouche-cul. Flatte-en-cul ; — soit par image animale : *Manque de tempérance* : carême des Loups ! Corbiner. Goéland. *De réserve* : Maquereautin. Luron. *De pudeur* : Gore. Dar (complaisant). *De décence* : Crèche. *De culture* : Pémor, Touille, Beda. *De bonté* : Malecoche. *De foi* : Renarder, *F.* *De sociabilité* : Pingouin. *De liberté* : Muler, *F.*

Vu, le 7 avril 1924,
le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

FERD. BRUNOT

Vu et permis d'imprimer
le Recteur de l'Académie de Paris,

P. APPELL

ADDITIONS & CORRECTIONS

P. 27. — Cf. *carte*, f., Demi-chopine, au baigne de Brest, APPERT, *Bagnes*, III, 321 ; *quarte*, idem, à Guernesey, MOISY ; « *Cart de charruë*, un quart d'escu », CHEREAU ; *carlon*, Pot de lait, à Bordeaux, -24.

P. 29. — Le calembour volontaire est un libertinage, qui imite un instinct de style et de raison ; c'est avec les « servitudes » de la langue, servitudes de prononciation (ex. l'anglicisme *all right* devenant *olrède*), servitudes de syntaxe (étudiées par F. BRUNOT, *la Pensée et la Langue*), qu'il faut ranger et la dérivation synonymique et l'étymologie populaire, celle-là servitude sémantique (jardinage imposé dans *bécher*), celle-ci servitude verbale, semi-sémantique, semi-physique (ex. *lait d'ânon*, c.-à-d. Anon imposé dans *laudanon*, *églantier*, c.-à-d. *aquila*, Aigle, imposé dans *aculentarius*, Epineux).

P. 39, l. 8, *pour*. — Ex. : *remèdes pour la soif*, Boissons ; *contremarque pour Pantin*, Ordonnance médicale qui donne entrée au cimetière, DLLE.

P. 42, l. 1. — *Briqueville* étant fausse métaphore, on peut citer ici les *casse-mât-d'une*.

PP. 44, l. 14, 92, l. 5. — Cf. *renard*, Fente à tuyau qui *renarde*.

P. 55, note. — Sur Vannes, fier de son français en 1633, voir F. BRUNOT, *Hist. langue fr.*, III-2, 719.

P. 59, n. 7. — Cf. *prendre patience*, Boire du vin, (« Les bonnes femmes appellent ainsi le vin »), OUDIN, 1640.

P. 64, n. 18. — A *driquer* s'apparentent : *driquetter*, A, Courir en sautillant, Trotter, A LEROUX ; B, Aller l'amble, « le cheval *driquet* », paysans de tout l'arr^t de St-Nazaire, -15 ; — *le driquet*, l'Amble, mêmes paysans ; — à *drague*, A califourchon, à Bouilly. (Loiret), *Faune*, IV, 136.

P. 74, l. 8, « métaphore ». — A preuve, *œillets morts*, cité ici p. 70, n.

P. 78, l. 13. — A Miquelon l'agglomération se répartit en *Villains* (de la *Ville*, autour de l'église), *Lanciers* (du fond de l'Anse, vers le nord), et *Pointus* (de la *Pointe*, langue de sable du goulet ; *Pointus* et *Lanciers*, estimés gens de fau-

bourg par les *Villains*, rient de cette prétention bourgeoise. (Témoin A. DAVID, -25 ; cf. *Nature*, 13-6-25, 373). Rien du brestoïs.

P. 82, l. 10. — DELVAU lit *Jean-Raisin* chez G. Mathieu, et traduit « Le peuple des vigneronns. » — Autres *Jeans*, comestibles : en terratchu de Ste-Croix, DAUZAT, *Métiers*, 140, *jeanpierre*, Fromage compact (dit *séré* à Ste-Croix et Fribourg) ; — en belô d'Izernore, *ib.*, 159, *dzan-tartelin*, (jean tartifle), Pomme de terre.

P. 82, *vache*. — Cf. *cavau*, (cheval), Meule dont le comble est en dos de cheval, MISTRAL.

P. 85, l. 37. — Cf., en mourmé de Samoëns, *cavoet*, m., Renard, *cawançhi*, Echapper, DAUZAT, *Métiers*, 183.

PP. 86, l. 14, 103, l. 22. — *Tirer au renard*, Avoir envie de vomir, Cholières, *Matinées* (1585), 63.

P. 87, l. 40. — *Ma chatte !*, Je t'en fiche !, MONTESSON, 307.

P. 91, n. 11. — Le bellaud de Valserine *loupe*, f., Mensonge, DAUZAT, *Mét.*, 157, me paraît le substantif verbal de *louper*, Manquer. — Il y a peu de couleur, phonétique, morphologie. sens même, à une parenté de *loup* avec le v.-fr. *alouer*, User, (en wallon *alouwer*, au participe *aloûi*, *alouvi* chez Cholières, *Matinées*, 250, *Aprèsdisnées*, 73 v°, 169 v°).

P. 94, l. 1. — *Kah-rouz* est témoigné : « le chien de mer ou « cah-rouss » », LE GALLEN, 535.

P. 100, l. 20. — Une donnée, cependant, plaide pour lier *biche* à *chat* par l'exclamation *la chatte !* (ici, 87) : c'est, en Flandre, l'exclamation *biche !*, « Ce n'est pas vrai », HÉCART.

P. 103, l. 9. — *Jetter des fusées*, Vomir étant ivre, OUDIN 1640.

P. 105, l. 31, 33, 38. — *Faune*, XII, 99, renvoie aussi pour *sauterelle*, Crevette, à DUEZ 1678. A tort : DUEZ ne traduit *sautereau*, *saultereau*, que par *Locusta* « 1 sauterelle, langouste, 2 escreuice de mer » ; son *escreuice de mer* est notre Langouste ; et quant à notre Crevette il la nomme *escreuette*, *D. fr.-ital.*, 108. — ERNAULT, *R. C.*, XIV, 317, et *Gloss*, 250, a mai lu « guernelle » dans le *Nomenclator* de QUIQUIER, qui donne, comme JUNIUS, « guernette ». — *Guernette*, Petite grenouille, est aussi de Redon, ORAIN.

P. 106, n. 29. — L'explication *danser* [comme] *les chèvres*, (du menton), se légitime en syntaxe par *sapere herbam*, Avoir goût d'herbe ; *embaumer la rose* ; *marcher le las*. Marcher avec lassitude, JAUB., *Sup.* ; *courir le rat*, Voler de nuit dans l'auberge, VIDOCQ, *Vol.*, II, -9 ; *courir les masques*, Se déguiser, FERTIAULT ; *courir la bouline*, ici, 281 ; *chanter le coq*, parlant de la poule, (à Dol, LEC., à Montmirail, -22, etc., le *jau* chez JAUB.) ; *crier la chouette*, parlant des filles à marier, Vosges, *Mélusine* c. 454 ; *parler la France*, *taquer le marmot*, *trembler le grelet*, ici, 285, 107, 122. A Dol, *trembler la berne*, LEC. non traduit, me paraît dire Menacer de s'écrouler comme

une berne ou mulon de paille, et de là, plaisanterie usuelle en pays de Retz, Être près d'accoucher.

P. 107, l. 10. — *Krohi l'marmot*, « s'impatienter à attendre », HUBERT, *D. wallon* (-68). — Cf. « gringottant entre ses dêts la patenostre de Singe », Cholières, *Apresdisnées* (1585), 157 (folioté 187) v°.

P. 107, l. 30. — *Chamois, Mots à la mode*, 3^e éd., 114, est absent des éd. antérieures ; un commandeur de Malte, éloigné de France en 1672-1692, le taxe de néologie.

P. 108, l. 12. — *Rat-luron, Faune*, VII, 95 ; B.-FILLEAU donne *rat-liron*.

P. 114, l. 1. — Expliqué par *coir*, Gueux, *coher* devait être classé dans *Société*, auprès de *voleur*, non dans *Faune*, où l'ont retenu les syssémantiques inverses.

P. 118, n. 45. — *bidorc'h*, Chevreuil, *bidorc'hik*, Enfant chétif, cf. l'anglais *kid*, (chevreau), Enfant.

P. 120, l. 38. — *Déjeuner de perroquet*, Biscuit et vin, DELVAU. Soupe ou déjeuner, c'est l'aliment qui convient aux perroquets, (ils « apprennent à parler » en mangeant « quantité de pain trempé dans du vin », *Médecin malgré lui*, II, 6), plutôt que l'aliment qui rend perroquet.

P. 122, n. 49. — *Battre le tambour avec les dents*, Trembler de froid, de peur, OUDIN 1640.

P. 128, l. 28. — Cf. *crapaud*, Plante labiée fétide.

PP. 133, n., l. 24, et 134, l. 29. — Faux : c'est à la seule Littorine, Bigorneau comestible adhérent aux rochers, que CONST., Sup. (1573), v° Neritæ, attribue les noms armoricains *bigornet* et *bigorneau*. (En quoi il suit BELON, 1555). Il l'avoue « non dissimilis Buccinis », mais ne cite pas ces noms à l'article Buccinum.

P. 134, l. 14. — On a bien *tour de Babel*, *tour de Copenhague*, Buccins, *Faune*, XII, 13 ; mais une simple tour en hélice ne fait pas un *kastel*.

P. 135, l. 10. — Syssémantiques, *mesurer la hauteur du soleil*, Boire à la bouteille, marins, -15, du geste nécessaire pour faire le point au sextant, — et, plus étroit, *zouer de l'trompe marine*, idem, DESEILLE, 116, — tous deux précisant, non sans ironie, par un contenu nautique, le schéma de lever le coude.

P. 135, l. 29. — *Bigornieux*, Louche, *bigornier*, Loucher, HÉCART.

P. 135, n. 61. — *Vigousse*, Vigueur, fr. pop. dès -72, offre une étymologie de tous points meilleure, où le sens Eau-de-vie est syssémantique et de courage, Vin, ici, p. 59, n. 7, — et de *vouïsto*, f., Saveur épicee, Montant, Ardeur, Vigueur, en Languedoc, MICHALIAS, *R. de philol. fr.*, XXVI, 249, *vouïstra*, Eau-de-vie, en terratsu de Tarentaise, DAUZAT, *Métiers*, 202.

P. 142, l. 15. — *Aller aux champignons*, Mendier, v.-o., I, 29, (cf. ici, 61, n. 10), est pris de la quête des champignons, non de la forme du champignon.

P. 142, l. 34. — Cotylet : *hounilh*, (entonnoir), à Luchon, Flore, VI.

P. 143, l. 9. — *Coudourlo* est des Hautes-Pyrénées.

P. 147, n. — De l'idée de M^{me} de Sévigné, rapprocher *avoir des œillères*, qui est Ne voir ni à gauche ni à droite, mais aussi voir droit devant soi. Ne savoir rien de rien se dit « avoir vescu le nés pendu en vne bouteille », Chol., Mat., 195, *n'avoir rien vu que par le trou d'une bouteille*, LITTRÉ.

P. 149, l. 24. — *Faire le pasté*, S'entrebaiser, S'entrepe-loter, Chol., Mat., 211.

P. 150, n. 4. — *crépai*, Matefaim, BRACHET, 60.

P. 153, l. 14. — De ce *tenir* en dérivation synonymique, cf. *prendre dans être bon à faire gelée* parce qu'on prend bien, parlant de gens avides, Chol., Mat., 59, 80 ; et *prendre un ris*, ici, 260.

P. 161, n. 5, *picote*. — Cf. *picots*, Crochets du chardon-à foulon qui s'accroche aux vêtements, FERTIAULT.

P. 164. — En faveur de cette explication de *pavillonner*, cf. 1^o, *signal de Rosamel*, ici, 263, c.-à-d. un geste passionné exprimé par un signal du code ; — 2^o, *vu !, visé !*, Compris !, Poilu, 543.

P. 166, l. 36. — *Charger son bonnet de groignart*, Etre en colère, Chol., Mat., 210.

P. 168, n. 12. — De *bricou* rapprocher *priket*, Café, en bellaud de Valserine, -67, DAUZAT, Mét., 157.

P. 178, n. 5. — La *soupière suspendue*, NADAILLAC & ROUSSEAU, *Jeux de collège* (-81), 147, est une variante dépourvue de la course sur une pente.

P. 179, l. 38. — Autre hypothèse : *rustre*, Ancienne lance pour combattre dans les lices, « dont le bout étoit comme une navette percée d'un bâton », TRÉVOUX 1743 ; *baquet russe*, (baquet [avec] lance ?) parlerait du bâton du joueur ?

P. 183, n. 3, l. 14. — Syssémantiques : *casser une pièce*, la Mon-nayer ; — *bringa det tolle*, (morceau de francs), Six sols, en terratsu de Tarentaise, DAUZAT, Mét., 202.

P. 191, *télégraphe*. — *Avoir avalé un phonographe*, Etre doué pour parler inlassablement, Paris, -25 ; — *avoir avalé sa gaffe*, (c.-à-d. raidir, Poilu, 217), Etre mort, chez les marins, (en regard de variantes non maritimes, comme ... *son manche à balai*.)

P. 192, l. 12. — *Trimer*, (courir), Travailler de trop.

P. 194, l. 16. — Cf. *gauchion*, Menton, en mourmé de

maçons de Samoëns, DAUZAT, *Mét.*, 186, c.-à-d. l'outil à gauche, (mortier, même argot).

P. 195, l. 23, *lever*. — Le br. a aussi *dreçz*, Vertical.

P. 203, n. 2. — Cf. *guenoner*, *corbiner*, ici, 107, 115.

P. 205, l. 25. — *Vargon*, m., Pluie douce et ennuyeuse, FENOUILLET.

P. 214, l. 15. — Pour faire état de ces *mules*, Fissures, on en conjecture une étymologie populaire par *mule*, Quadrupède. Voici qui plaide pour une réelle image d'équitation : *pousser son bidet*, Aller rapidement au but ; « la jalousie [du mari] marche en campagne », Chol., *Mat.*, 194 ; et plus spécialement encore, discours à un mari, « n'oubliez le picotin. Si vous tombez en jalousie, <...> assurez-vous que vous serez monté sur une meschâte rosse », *ib.*, 227.

P. 217, l. 7. — Construit avec à, *bonne mine* devait signifier Mine de courage.

P. 217, l. 22. — Autres noms de jeux passant à Femme stupide ou lubrique : *bouhale*, 1, Canonnière, jouet, 2, Femme stupide, GRANDGAGNAGE, p. 66 ; — « vne femme belle qu'est-ce ? c'est vn bouchon à i'en veux », Chol. *Mat.*, 194, pour dire que la beauté pousse à la lubricité.

P. 221, l. 29. — Cf. *libertin*, Ouvrier non-affilié au compagnonnage, Paris, -46, MARTIN SAINT-LÉON, *Compagnonnage*.

P. 222, l. 21. — Vers St-Cast, Dinan, on dit « Saint Miché, qu'emporte les clés », *R. trad. pop.*, -92, 102.

PP. 223, 224. — Autre soin servile sématisant l'adulation servile : *gratter la rogne* à qqn, le Flatter, PUITSP. -03. — Autres traces du bavardage adulateur des barbiers : *faire la barbe* à qqn, lui En faire accroire, Chol., *Apresdisn.*, 124 r° ; *blague*, 1, Trousse de barbier, en br. dès 1744 (« Blague cribeu », Trousse à peignes, CILL., — cf. le témoignage de TRÉVOUX 1771 que *blague*, Vessie à tabac, est un mot de Bretagne) ; d'où, 2, *Amarre et blague*, Tais-toi, DESEILLE, 54, c.-à-d. Ficelle ta boîte à histoires ; et *blaguer*, « flatter, hâbler, noté en Savoie, 1795-1805, par FAVRE, éd. Désormaux (-13), p. 8. — Autre notation du colportage de scandales : *contepet*, m., Rapporteur « qui raconte les choses de la moindre importance pour faire punir ses compagnons », DECORDE.

P. 229, l. 36. — Cf. l'espagnol *despacharse uno con el cucharón*, (se débrouiller avec la cuillère), Prendre pour soi la meilleure part.

P. 230, *seigneurie*. — Cf. *blason*, 1, Ecu, 2, 1°, Louange, 2°, Raillerie.

P. 238, n. — Le 7 est aussi une faux : au loto, 77, *les armes de Plougastel*, B., 96-19; (Plougastel, commune rurale sur la rade de B.)

P. 241, n., l. 15. — *Deguina*, Déglingué, en Limousin, BÉRONIE.

P. 244, l. 24. — *Rame*, Cuillère, en bellaud, DAUZAT, *Mét.*, 157, 170.

P. 253, n. — *Bander sa caisse* me paraît *bander sa cuisse* : *quesse*, Cuisse, ORAIN, *Pléch.*, v.-o.; cf. *bander l'ergot*, « fuir, marcher viste », OUDIN 1648.

P. 255, l. 14. — *Pousser une bordée*, la Prolonger, MONT-FERRIER.

PP. 257, 258. — D'*aller au cap* rapprocher *se caper*, Se coucher, B.-FILLEAU, s'il s'emploie pour Se mettre au lit. — P. 258, l. 15 : En ce sens A, les mêmes milieux, B., -07, disent aussi *aller au Continental*, c.-à-d. à l'hôtel par excellence; il y a, à B., depuis -86, un *Hôtel Continental*.

P. 266, l. 19. — Tenir compte (?) de *pilota*, roman et catalan, MISTRAL, et de « une pilote à geter », LACURNE. — Ajouter, C, *pilote*, f., Membre viril, Morl., 00-19; (mais le *coup de pilote* résulte de circonstances extérieures).

P. 277., l. 24. — Par le coloris de leurs volutes les coquillages dits *amiral*, *grand amiral*, *faux-amiral*, *vice-amiral*, sont « semblables en quelque sorte aux bandelettes & aux flâmes des Navires », DARGENVILLE, *Hist. naturelle* (1742), 280. A ce compte, et Dargenville ne dépeignant ses *amiraux* que bandes jaunes sur fond blanc et taches blanches sur fond jaune, notre albatros tirerait son nom lui aussi de ses bandes blanches en zigzag, et les étoiles étymologiques seraient de la pure suggestion.

P. 280, n. — *Fusillade*, le même châtiment à la fin de la « balle-aux-pots », NADAILLAC & ROUSSEAU, *Jeux de collège*, 101.

P. 288, l. 11. — De ce *maograbu*, une apocope a pu tirer *mao*, ici, 101, l. 27, *mahaud*, *Poilu*, 332.

P. 288, l. 13. — *Grec*, Avare, Grigou, HUBERT, *D. Wallon* (-68).

P. 290, l. 14. — *Moustafia*, « gros benêt, malotru », HÉCART.

P. 297. — Les châtrés et les *spadones* sont « tous d'une mesme confrairie », Chol., *Mat.*, 156.

P. 309, l. 5. — *Dès-là* est pris à l'Etendue, mais, parlant d'une causalité fondée sur l'immédiateté (qui se trouve d'une part dans la Position, d'autre part dans la Succession), il est à classer dans la Causalité physique.

SIGNES & ABRÉVIATIONS

I. Lire couramment :

* : hypothèse ; → : devenu ; ← : provenu de ; = : synonyme de.

Pour | et ||, A, B, C, et 1, 2, 3, voir p. 67.

Pour a, A,... dans le *Classement psychologique*, voir ce chapitre, p. 306.

Dates : -26 = 1826, -24 = 1924, 26-24 = 1826-1924, 00 = 1900 ; après titre d'ouvrage une date désigne l'édition utilisée.

Géographie : Aud[ierne]. Bann[alec]. B[our]g-de-Batz. B[rest]. Br[etagne], br[eton]. Ch[âteauneuf-du]-Faou. C[ôtes]-du-N[ord]. Fin[istère]. Fr[ance], fr[ançais]. I[le]-ét-V[ilaine]. L[oire]-Inf[érieure]. Lor[ient]. Morl[aix]. P[on]t : Pt-Croix, Pt-l'Abbé. P[or]t : Pt-Launay, Pt-Louis, Pt-Navalo. [Saint-Pierre-] Quilb[ignon]. Rosp[orden]. vann[etais] Trég[uiers].

Linguistique : syn[onyme, -onymique], syssém[antique] ; f[éminin], m[asculin] ; bourg[eois], pop[ulaire], commun, voir p. 67 ; v[ieux]-fr.

Bibliographie : étym[ologique]. hist[oire, -orique]. ib[idem] : même imprimé. ill[ustré]. litt[érature, -éraire]. R[évue].

II. RÉFÉRENCES. — (Dans les listes ci-après, lire : A[rgot]. Dial[ecte]. D[ictionnaire]. G[lossaire]. V[ocabulaire].)

LANGUES ETRANGERES. — CONSTANTINUS : Supplementum latinæ linguæ ; 1573. — DU CANGE : Glossarium ... — JUNIUS : Nomenclator ; 1577. — MURRAY : New English D. ; 88-25. — VILLATTE-SACHS : D. encyclop. fr.-allemand ... — WRIGHT, Engl[ish] Dial. ; 98-05.

FRANÇAIS GÉNÉRAL. — [D. de l']ACADÉMIE. — BESCHERELLE : D. national ; -87. — BOISTE : D. universel ; -43. — COTGRAVE : French and English D. ; 1611. — ENCYCL[OPÉDIE] MÉTH[ODIQUE] ; 18^e s. — FURETIÈRE : D. universel. — GOD[EFROY] : D. de l'ancienne langue fr. — H[ATZFELD], D[ARMESTETER], T[OMAS] : D. général. — HUGUET, Petit G. [du XVII^e s.]. — LAROUSSE : Grand D. universel. — LITTRÉ : D. de la langue fr. — NICOT : Trésor ; 1606. — OUDIN, [Curiosités] ; 1640 ; [Recherches] ; 1643. — RAYNOUARD : Lexique roman ; -38. — RICHELET : D. ; 1680. — [D. de] TRÉVOUX.

BAS-LANGAGE. — ARNOUX, *Cabaret*, (in-16) ; -19. — BESSES : Dictionario de a. español ; (sans date, 20^e s.). — BOUTMY : D. de l'a. des typographes ; -83. — BRUANT : D. fr.-a. ; -01. — CHEREAU : Jargon de l'A. réformé ; 1628. — [*Hist. macaronique de Merlin*] Coccaie. — DAUZAT, [A. de] Métiers ; -17. — D[ELESA]LLE : D. a.-fr. ; -96 ; DLLE, fr.-a. : le même, partie fr.-a. — DELVAU : D. de la langue verte ; -66 ; -83. — D'HAUTEL : D. du bas-langage ; 1808. — *Dictionnaire érot[ique] mod[erne]*, de DELVAU ; -64. — DILLAYE, Jeux [de la jeunesse] ; -85. — G. E[SNAULT], Lois del'a. ; (R. de philol. fr., 13-25). — FRANCE, D. de la langue verte ; 98-10. — GRANGER, [Aus Leben und Sprache des] Schw[eizer] Sold[atén] ; Bâle, -16, (mots romands) ; et MERCIER, *ib.*, (mots genevois). — HALBERT, [le Nouveau ...] Jargon ; -49. — HARQU[EVAUX] & PELL[ETIER], 200 jeux ; -93. — HAYARD : D. d'a. ; -07. — *Jargon*, -49 ; voir HALBERT. — LARCHEY : D. d'a. — P.-J. LEROUX : D. comique ; 1786. — MERCIER : voir GRANGER. — MICHEI, [Etudes... sur l'] A. ; -56. — [un article du] *Morning* ; (hebdomadaire parisien), février -18. — [le] *Poilu* [tel qu'il se parle], de G. ESNAULT ; -19. — RIGAUD : D. d'a. ; -81. — ROSSIGNOL : D. d'a. ; -01. — TARBÉ : Recherches ... ; -51. — VIRMAITRE : D. d'a. ; -94 ; Supplément, -96. — [le] *Vice puni*, de GRANVAL ; -27.

PATOIS. — ATLAS [LINGUISTIQUE] d'EDMONT & GILLIÉRON. — B[EAUCHET] - FILLEAU : Essai sur le patois poitevin ; -64. — BLANCHET : D. ... Voironnais ; (antérieur à -61) ; -83. — BRACHET : D. ... d'Albertville, -83. — CALLET : G. vauchois, -61. — CHAMBURE : G. du Morvan, -78. — CHARBOT : D. ... Dauphiné ; (composé vers 1720) ; -83. — CONST[ANTIN & DÉSORMAUX] : D. savoyard ; -02. — COUL[ABIN] : D. ... Rennes ; -91. — DAGNET & MATH[URIN] : Langage cancalais ; (Annales de la Soc. Hist. de St-Malo, -04, -05). — DECORDE : D. ... pays de Bray ; -52. — DELBOULLE, G. ... Yères ; -76, -77. — DESEILLE : G. ... matelots boulonnais ; -84. — DOTTIN : G. ... Bas-Maine ; -99. — DOTTIN & LANGOUËT : G. ... Pléchâtel ; -01. — DOUJAT : D. moundi ; 1637 ; 1678 ; (patois toulousain). — DUINE : Etude ... Dol ; (Ann. Br., XII). — DUNN : G. franco-canadien ; -80. — EUDEL, V. blésois ; -05. — EUDEL : Locutions nantaises ; -84. — FALCUCCI : V. ... Corsica ; -15. — FAVRE : G. Poitou, Saintonge et Aunis ; -67. — FENOUILLET : Monographie ... savoyard ; -03. — FERTIAULT : D. ... verduno-chalonnais (Saône-et-Loire) ; -96. — GRANDGAGNAGE : D. ... langue wallone ; -45-50-80. — GRANGIER : G. fribourgeois ; -64 ; -68. — GUILLEMAUT : D. ... Bresse loughannaise ; 94-02. — HÉCART : D. rouchi ; -34. — JACLOT : V. ... pays messin ; -54. — JAUB[ERT] : G. Centre de la Fr. ; -64. — JÔNAIN : D. saintongeais ; -69. — JORET : Essai ... Bessin ; -81. — LEC[OMTE] : Parler dolois ; -10 ; (L.- et V.). — [LE] GON [IDEC],

Extrait [du g. breton]; (Mém. Soc. Antiqu., 1823); (mots fr., de A à D, usités en Br.). — LE MIÈRE; Liste ... mots en usage à Rennes; (Mém. Soc. Antiqu., 1824). — A. LEROUX: Marche du patois ... La Mée; -86; (nord-ouest de la L.-Inf.). — LÉVRIER: D. poitevin; -67. — MARTELLIÈRE: G. vendômois; -93. — MÉNIÈRE: G. angevin; -80. — MISTRAL: Trésor. — MOISY: D. normand; -77. — MONNIER: V. du Jura; (Mém. Soc. Antiqu., 1823, 1824). — MONTESSON: V. du Haut-Maine; -59. — M. R.: (article sur EUDEL, dans *Phare de la Loire*, 19-1-85). — NISARD, [Etude ...] Lang[age] pop. [... de Paris]; -72. — ORAIN: G. patois d'I.-et-V.; -86. — PUITSP[ELU] -90: D. étym. ... lyonnais, 87-90; PUITSP[ELU] -03: Littre de la Grand'Côte, -03. — PUTON: Vocabulaire local, Vieux langage romarimontain, par Un Vieux; (Remiremont, -01, in-16, 12 pp., par J.-B. A. Puton, 1834-1913). — ROUX, G. ... Gâtinais; (R. de philol. fr. et provençale, -95). — S[AIN]T-MLEUX: G. du parler malouin; St-Servan, -23, in-8°, et dans Ann. Soc. Hist. de St-Malo). — SAUBINET: V. du bas-langage rémois; -45. — SAUGER PRÉNEUF: Tableau des ... locutions vicieuses ... Haute-Vienne; Second tableau ... (Limoges, an IX; an XI). — V[ERRIER &] O[NILLON]: G. ... Anjou; -08. — VEY, Dial. St-Etienne; -11. — VIEZ: Essai ... Alençon; (R. de philol. fr. et provençale, -93).

Le seul nom d'un de ces lexicographes rapporte son témoignage au pays nommé dans son titre, (EUDEL à Nantes), sauf si un autre lieu est spécifié. — Un nom de pays, — qui, escorté d'une date, marque un témoignage G. ESNAULT, — désigne, s'il est sans date, un lexique déterminé:

Albertville, BRACHET. — Anjou, v.-o. — Blésois, EUDEL. — Boulogne s.-mer, DESEILLE. — Cancale, DAGNET & MATH. — Centre, JAUB. — Chef-Boutonne, B.-FILLEAU. — Coglais, DAGNET, Parler du G.; (Ann. Br., XVII, XVIII, XX). — Genes-s.-Seiche, FOUGÈRES, Parler de G.; (Ann. Br., XI). — Louhans, GUILLEMAUT. — Lyon, PUITSP. -03; patois lyonnais, PUITSP. -90. — bas-Maine, DOTTIN; haut-Maine, MONTESSON; Maine, tous deux ensemble. — la Mée, A. LEROUX. — Nantes, EUDEL. — Normandie, MOISY. — Pléch., DOTTIN & LANGOUËT. — Quercy, LESCALE, Recherches, -23. — Remiremont, PUTON. — St-Malo, ST-MLEUX. — Thaon, GUERLIN DE GUER, Parler pop. de Th.; -01. — Verdun, FERTIAULT.

MARINE. — B[OYER]-REB[IAB], 24 H[eu]res de bordée; -05. — CIGNEROL, [Notes d'un] Bordachien; -88. — TR. CORBIÈRE: Amours jaunes; -91. — E. P., Patara et Bredindin; B., -43. — JAL: G. nautique; -48. — LA LANDELLE: Langage des marins; -59. — MONTFERRIER: D. universel de marine; -46. — NIBOR, Ch[ansons] et Réc[its], -93; [Chanson des] Cols-bleus, -01; G[ens] de mer, -97; Nos mat[elots], -95.

HISTOIRE NATURELLE. — BELON : *Nature des poissons* ; 1555. — BREHM (trad. SAUVAGE) : *Poissons* ; entre -76 et -81. — DANOIS : *Noms de quelques animaux et végétaux marins en dial. de Léon* ; (Ann. Br., XXV). — DELALANDE : *Hoedic et Houat* ; -50. — DUHAMEL, [*Traité des*] *Pesches* ; 1769-1782. — *Faune* [pop.], de ROLLAND ; 77-15. — *Flore* [pop.], de ROLLAND ; 96-14. — MILLET : *Faune de Maine-et-L.* ; -28. — *Pêche moderne* ; (divers auteurs), -21, in-16. — SALERNE : *Hist. nat., Ornithologie* ; 1767. — TASLÉ : *Hist. nat. du Morbihan, Catalogue des mammifères, des oiseaux* ; Vannes, -68.

PERIODIQUES — [Bulletin de la Société] Ac[adémique de] B. — Ann[ales de] Br. — [Bulletin de la Société] Archéologique du Fin. ; à Quimper. — Ar Bobl., — et Ar Vro ; (Carhaix). — Brittia ; (Pt-Louis). — B[ulletin de la] Soc[iété de] Lingu[istique de Paris]. — Dép[êche de B.]. — Feiz ha Breiz. — Fur[eteur] Br. — Mém[oires de la] Soc[iété des] Antiqu[aires de Fr.]. — Mouez ar Vro ; (Morl.) — Océan ; (B.). — Petit Phare ; (Nantes ; son feuilleton l'*Intermédiaire nantais*, 99-12, est une rubrique d'érudition, questions et réponses). — Phare de la Loire ; (Nantes). — R. des trad[itions] pop. — R. c[eltique], — R. de lingu[istique]. — R. [de] philol[ogie] fr. [et de littérature].

BRETAGNE. — Ann[uaire] stat[istique du dép^t du Fin.] ; an xii. — CAMBRY, [Voyage dans le] Fin. ; 1799. — CAYOT-DÉLANDRE, Morbihan ; -47. — CHASLE : *Hist. de Belle-Ile* ; -52. — CLOÛARD & BRAULT, Tro-Breiz (Tour de Br.), -92 ; (les auteurs ont signé respectivement). — DÛ FAIL : *Œuvres* ; éd. Assézat. — DUPOUY, *Srafic* ; (R. de Paris, 15-11-22). — G.E[SNULT], *Vie et œuvres comiques de C.-M. Le Laé* ; -21. — ESQUIEU : *Jeux pop. de l'enfance à Rennes* ; -90. — FRAIN, *Commerce des Vitréens en Espagne* ; (broch. in-16 hors commerce). — GUÉRAUD, *Voyage de la Br.* ; (ms. 34183, Bibl. de Nantes). — HABASQUE, *Notions sur le littoral des C.-du-N.* ; 32-36. — LE BRAZ, [Légende de la] Mort, -02 ; Contes [du soleil ...], -05 ; [Au pays des] Pardons, -00. — LE GALL, *Ind[ustrie de la pêche dans les ports sardiniers br.]* ; -04. — LE GALLEN : *Hist. de Belle-Ile* ; -06. — A. Legrand, *Vie des saints de la Br. Armorique*, (1636) ; éd. Kerdanet. — LE GUENEC, Plougouven ; (Mouez ar Vro, -20). — LOBINEAU : *Hist. de Br.* ; 1707. — [PRIMA], *Mablouis, scènes de la vie br.*, -09 ; *Ecorchous et Carabins*, -09 — RIDEAU : A. R. & J. R., *Itinéraire dans le Léon, ... Haute-Br.* ; (5 fascicules in-16, B., -05, hors commerce). — SOUVESTRE, *Fin. en 1836* ; -38 ; *Dern[iers] pays[ans]* ; -71 ; *Dern[iers] Br.* ; -58. — T[IBURCE] DE S., *Sur la rive droite du Scorff* ; -88. — [Inventaire de cultivateur à] Tréourret [en Cast], 1510 ; (copie ms. de Luzel,

Archives du Fin. ; a paru dans *Arch. Quimper*, XV.)

LANGUE BRETONNE. — CHALONS : D. br.-fr. du dial. de Vannes ; éd. Loth], -95 ; CHALONS, *ms* : D. fr.-br. ; (à la Bibl. Nationale). — CILL[ART] : D. fr.-br. du dial. de Vannes ; 1744. — Conan [de Guingamp, marin, soldat et tisserand, 1755-1834], *Avant[urio]* ; autobiographie, 7063 vers, inédit. — ERNAULT, Notes d'étym. ; (Ann. Br., XV et suiv.) ; D. Vann. : D. br.-fr. du dial. de Vannes, -04 ; Gloss. [moyen-br.], 95-96. — G. E[SNAULT], Danvez Ger[iadur] ; 1^{er} fascicule, -13. — GRÉG[OIRE] : D. fr.-celtique ; 1732. — *Gwerziou Breiz-Izel*, éd. et trad. Luzel. — HENRY, Lex[ique] étym. ; -00. — LE GOFF : Supplément au d. br.-fr. du dial. de Vannes par Ernault ; -19. — LE GONIDEC : D. br. fr. ; -50. — [Le] Laé, *Morin*, éd. G. ESNAULT ; *Ar C'hy, Pièces latines, lettres*, mss. inédits. — MALGORN : Le br. d'Ouessant ; (Ann. Br., XXV). — MOAL, Suppl[ément] au d. de Troude], -90. — *Nomencl[ator] ... auctore H. Ivnio ... a été adioustée la Langue Br.* ; par QUIQUIER] ; 1633. — PELLETIER : D. de la langue br. ; 1752. — *Soniou Breiz-Izel* ; éd. et trad. Luzel et Le Braz. — THIBAUT, Notes ... Cléguérec ; (R. c., XXXV). — TROUDE : D. br.-fr., -76 ; TROUDE, [D.] fr.-br., -69.

FRANÇAIS DE BASSE-BRETAGNE. — *Péd. Fin.* : Bulletin pédagogique des instituteurs du Fin. ; -97, nos 11 et 13 ; (listes d'expressions « vicieuses » notées à Quimper par DAMALIX, à Brasparts par LE ROUX). — KERVAREC : Le parler fr. de Quimper ; (Ann. Br., XXV (1910), 612-624). — *Obs. Trad.* : GUILLEVIC et LE GOFF, Observations sur la traduction du br. en fr., extraites du corrigé des exercices br. ; -10 ; (8 pp. in-8°, faits notés à Stival et Pontivy). — PICQ[UENARD] : Le parler pop. de Quimper ; (Ann. Br., XXVI (1911), 758-770). — HARAUCOURT, *La baratte* ; (Journal, 6-10-02 ; données paimpolaises). Ce conte met littérairement en œuvre du parler populaire fr. de basse-Br. A citer dans le même genre : MARRON MARIN, *Jacques Lescop, maître chez soi*, dans *la Paroisse br. de Paris*, avril -04 ; — LE BERRE et BERNARD, *Le français de Quimper^{tin}*, comédie en 3 actes, -13, qui n'est guère que l'utilisation de PICQ. et de KERVAREC ; — et une première indication donnée au 16^e siècle, le *Noël en breton qui parle français*, (*Arch. Quimper*, -83, et R. c., XVI) — Présentées par humour, des bribes du fr. régional apparaissent chez de nombreux chroniqueurs et romanciers ; la plus copieuse liste que je sache, c. p., *Vô parlez français ?*, dans *Mercure de Fr.*, 1-1-24, 285, est véridique, mais pauvre, 17 mots notés à B. — Quant au fr. qui apparaît naïvement dans des pièces d'archives, des « cahiers » de 1789, des manuscrits de dramaturges bretons, des inscriptions, ... il ne peut guère fournir que des faits de phonétique, de morphologie et de syntaxe.

INDEX

En italique le numéro de page renvoie aux *Additions* à cette page.
Un « - » représente une portion de mot déjà exprimée. — Un | dit Voir, Voir en outre. — Un « ; » sépare des acceptions différentes. — Un « . » sépare des mots de même radical ; il sert aussi à subdiviser les |.

Au breton, les mots à consonne initiale muable sont ramenés à la forme non-muée ; — l'alphabet range après le B la gutturale K, (vieilles graphies, C, Q), mais après l'H la chuintante CH et la gutturale aspirée C'H ; — le breton que le français régional s'est incorporé figure au français.

Au français, un p. signale le « provençal », prenant ce terme en son plus large sens linguistique — Le même code d'initiales donné p. 306 renvoie au Classement psychologique, sauf que « Pers[onnalité] » s'y ajoute et que « P » devient « Pos[ition] ».

GORNIQUE

leceñ 186

GALLOIS

rhyferthwy 64

PORTUGAIS

mare 145

TURC

ibriq, yebreq 168

ARABE

halg 181

tafar 131

CARAÏBE

aribelet 187

boucan 187

IRLANDAIS

gabor 106

robarte 64

ALLEMAND

elsterauge 121

gulden 142

schnupfen 252

seeskorpiene 128

zwischen Thür und

Angel sitzen 245

GREC

ἀλωπεκίας 93

γνάθος 69

καρφολογῶ 60

πίπιν 62

σκαμνάκι 230

ITALIEN

barbela, bábra 71

merlu 118

piantagine 47

pinzuti, -u 80

porcellana 100

rosignuolo 119

taccagno 185

zivolo 118

ESPAGNOL

bujarrón 163

cebada 59

corral 91

cucarro 116

cucharón 229

gazapa 88

miché, -o 149

pilota 266, -o 264

sopa 150

taco 185

tras 217

zorro, -onglon 86

ANGLAIS

all right 29

apricot (irish) 138

bunker-plate 183

butter-cup, -fingers

153

capon (Yarmouth) 156

cock 119

collar-day 165

deck (to) 243

fairy 97

kid 118

lights 82

near 225

plaguer 279

rat 90

round (to go) 192

snap 211

spin (to) 250

tide 145

train 23

west (gone) 286

LATIN

accipiter 84

aculentarius 29

alias 144

arbor fici 39

artocreas 62

betula 213

cæsar 232

calendula 190

capsa 15

charta 27

cibata 59

clavus 185

cognitus 97

corpus 9

cucurbita 143

- cuniculus 89
 de 39
 dracus 63
 gornatus, -rnus, gurnadus 186.
 imperator 232. -rium 233
 luna 15
 Marmita 219
 orno 242, 243
 paro 242
 patres conscripti 233.
 plebecula 233
 prætor 232
 quarta 27
 sapere herbam 106
 scelus viri 39
 secare spem, viam 261
 stellatus 16
 tostus 225
 trahere tempus 248
 urceatim 178
 ventis (dare vela) 253
 vulpes 44
 BRETON
 acuilhetenn 155, 186
 a la vich 88, 100
 ambrellin 221
 Anna (santez) 71
 aolier 200, 201
 apelland 216
 arbalastr 187
 arme vihan 238
 aroutet 235
 averlaud, avrelaud 220
 avyel sawaich 294
 baffouër 252
 baraâman 154
 baraz 178
 barrenn ar c'houk 174
 begek 80
 bedell 227
 beleg 109
 beo 74
 berlanch 160. -lich 160, 162
 bida, bidiez 106, 211.
 bidoc'hik 118. -dorc'h 106, 118
 bigot 276
 bigornenn 133 | cas-tel
 bich-bich 99. bichik-kah 95
 bichourellecq 162
 birou 135
 bis 95, bis-bis 99
 bisiter 296
 bleiz, bleyz 84, 294
 boked 71, 154
 bolætt 180
 bole 193
 bongors 116
 born 57
 boudou radenn 66
 boulina 281
 boulou 95
 Bourdell 82
 bourreo 84
 boutez 174
 bram 103
 bran 174
 brenn 296
 brennik 136
 bronn 72
 bruant 118
 buez 73
 cabanenn 266
 cabell-toquec 143
 kabestan 247
 cabuch 171
 caffetyerenn, cafye-renn 168
 kah-mor 94. -rouss 94
 kalafeti 197
 kalite, caritez 295
 karred (koef) 276
 cartouronn 163
 castel 134, 134
 katar 122
 caymandt 114
 kaz 87, 88, 215; 95, 97; 99; -koad 92; -rouz, -vor 93
 [kazek] casecq ar c'hure 58, 61
 kein 148, 175
 qemener, -ezik 126
 qerh, kerc'h 58
 Kervigorn 134
 Kervouzik 285
 kester 227
 ki 84; 85
 qifniden 126, 127
 killok-Indes 119
 clasqer 114
 koad (rei) 182
 coaguerez 113
 koant, coantig 97
 kokerlu 143
 koegn 151
 coësr 116
 kof-yot 84
 kogeç, coguës 111, 112
 kohlen, kohzel, konzel 112
 corayz 294
 corcq 114, 115
 coreenn (tenna) 155
 korn 128; -maout 65
 kouer 116
 kouch 172
 kouchet kik 197
 coulourd 143
 countell 73
 kourlazen 112
 krach 75, 100
 krampwez 149, -mwë-zik 142
 cran, -ouage 114
 kranch 75
 crancgenn 127
 kras 75, 100
 kreken, -genn 167
 crwis 170
 cureau 93
 dar [Dalle] 103 | laoü
 darc'h 102, 103, 104
 deblost, debr-lost 124
 debron en e fri 123
 den (ober eun) 195
 disqanta 157
 disere (sac'h) 177
 divarc'het 214
 divoëda 21
 divudurunet 214
 dotu 217
 dour 126
 dous 95, 97
 dracq 61
 drailla 196, 204. -ou 196
 dres, -a 195, 195
 dribi 125
 drif, driva 254
 eguillet 186
 emperyal 231
 ench ar galon 187
 escop 111
 fagod kauh seud 137
 falc'her 60
 falik 119
 fao Lambala 138
 filit 159
 fistoc'h 151
 flaoen 151
 flepennat 191
 foët-lost 296
 frap-lost 296
 fri | debron
 fringerez 218
 fust-must 61
 [gad, Lièvre] 88
 gaign 104. gangn 104, 217
 gaor 105
 gar 73
 glac'harig 61
 gloria 293

- gluda 215
 gnek 120
 goac'herez 113
 goälenn ar fry 174
 goazenn 73
 gogéal 112
 gogez 113. -a 112
 gouilmikelat 222
 gourn 186
 grac'h 157
 grek 167
 groll 104, 217, 301
 grweg houarn 170
 gwaska 251
 habelañstren 187
 Hamon | marc'h
 hanchenn 191
 huñeq (pren) 182
 huictrak, huistrag 117
 chakat 125
 chadenn ar bed 66
 chapel wenn 293
 chaukat 125
 chaucheu (gobér) 91
 choto, -blagenn 139
 chouk 251
 choukou 172
 c'hoari 99, 100
 c'hoenn 123
 c'houez 144
 c'huistoc'h 151
 Iehann skan 81 |
 Yann
 jecha warni 248
 jeu baour 205, 206
 Jili (sant) 222
 labichik 88, 100
 lagad 70
 lanchenn 191
 laoska warni 250
 laoü-dar 137
 lapous 108
 laza 182
 leaz : cauled 146 ; (bo-
 ked) 154
 lech, leich 187
 lerou (en e) 123
 libountr 128, 130
 limayou 132
 liou 144
 loa 65 ; (paotr'al) 229
 loan, loenni 202
 logodenn 89
 louarn 85 (bis)
 louf 103
 luherne 85
 Mac'harid, Marc'ha-
 rid 61
 mardos 206
 mare 145
 Margod 62
 marc'h 213, 214
 maro 73
 marzas 206
 mastyn 85
 mestr 229
 mignon 94
 mil ha kaz, pe gaz 87
 milin brenn 296,
 -dracq 61
 minor 94
 moc'h 101, -edigou
 137
 mont 192 ; 285
 Montroulez 160
 mor-dousek 128 ; -gaz
 93 ; -c'hoñ 124,
 137 | gemener.
 qifniden
 moru menez Are 157
 moulek 129
 mous 38
 moutik 95
 mudurun 214
 noeden droet 65
 oriau, oriou 116
 ozac'hicq 70
 panen 150
 pao-bran 151
 paour 114 | jeu
 para, -ea 268. pare
 242
 parchenn 208
 pask-louarn 85
 paterennou 21
 pautr-skan 81 | loa
 pebr 58
 penn-baz dero 138 ;
 217
 penmoc'h 101, 104
 perik 119
 [pik] picq 78
 pikès 78
 pif 195. -oun, -i 194
 pichourell, -ecq 162
 pilat 193, 272. pil-bara
 194
 pirisilh-aud 60
 pistrak, pitrak 117
 pizenn 211
 pluenn-baün 65
 plunv 282
 poent-kefniden 65
 polod 266, pouloud
 163
 pouf (ober) 239
 rah 89 ; -koed 93
 ranwi 123
 ratouz 89
 reverzi 64
 roda, -al, -eal, -ellein
 239
 Roc'h (d'ar) 285
 roukvil 273
 rousardic, 120. rouze-
 gahn 119
 sac'h disere 177
 sailha 262
 sausicq (c'hoari) 183
 sav-lost 296
 skan 81, skanv 82
 skawarc'h 159
 skent, skevent 81
 sklavarc'h 159
 skol 85. -ik 85, 88
 scouarn 70
 sec'het (mont da) 196
 si, sik 102
 souk 251
 Spaign 59
 sparfell 108
 spilhaouä, -aouer 59
 stripo 125
 strobaden 250
 takenn 186
 tach 185
 tac'h 102
 tailha 261
 talachk gunec'h tu
 162
 tarh, tarz 103
 tartes 151
 terki 203
 terch 217
 ters 217
 teurka' 203
 tokaplum 282 ; -uhel
 275 | pichourel-
 lecq. tokenn 170
 tost, taust 225
 toulh 102
 trapa, trap-trap 98
 treut 81
 tricolor 232
 tro (enn), war- 192 ;
 tro-guær 210
 troad 73
 trotinères 272
 truandt 114
 vroñvroñ 122
 Yann 81, 82, 112 |
 Iehann
 Suffixes br.
 -a 59. -ad [Contenu]
 206
 -ed 57. -enn [singula-
 tif] 21, 136. -enn
 [féminin] 167, 171,
 275, 276. -ez [fémi-
 nin] 112
 -ik 88, 95, 117, 120
 -ok [Riche en] 120
 -chou 172

FRANÇAIS

à 39; 99; 288, 289
 abattre 262
 aberlaw 220
 abîmé 267
 ablaise, ablette 187
 abord (d') 34
 abricot 39, 138, c
 acaper 257
 accaper 257
 accent 207
 p. acchina 84
 accord 209
 accoutrement 35
 p. acériéza 139
 achée 137, M
 achevoir 46
 adraguer 63
 adroit 26
 affaire 25; 226; 299
 affamer 21
 affiche 46; 208
 agacin 121. -asse 13,
 p. -o 63
 agate 32
 agro 294
 aiguille 187, f; 126;
 186
 aiguillette 186, f;
 (couper l') 155, M
 ailleur 144
 ailleurs 144, Pos
 airain 36
 aire 70
 p. ajou 108
 ajuster 164
 alambic 131
 alène 186
 alignées (torches) 173
 allants et revenants
 20, 210, 301, S; et
 venants 211. aller
 199; (s'en) 199, 285
 | avant 262. autour.
 cap 257. drive.
 fouite. Goueznou.
 messe. nice. pico-
 rée. pique. renard.
 85. son. tour
 allumer 16; 182, F
 alors 34
 alouer, alouvi 91
 amadou 291
 amaigrir 21
 Amand 21
 Amanda 9
 amandier fleuri 50,
 51
 amer 32
 ami 245
 amiral 277, Q, 277

amour 40, 41
 anche 191
 anchois 252
 ancienne 205
 âne (vin d') 62
 Anglais 183; 272; 286,
 C
 anguille 121, 301, f;
 131, 302. -é 121.
 Annexion 33
 antiscorbutique 231
 antitoque 170
 aouiller 201
 apostrophe 212
 appareiller 252, 304, F
 appelant 216
 apprendre 196, 224
 approcher 12, 13
 âpre 161
 apter (à) 189
 araignée 89; de mer
 39, 42, 126, 133, a;
 d'eau 127, 302
 aramon 35
 arbalète 102, 187. ar-
 belèse 186. arblaz,
 arblèse 187
 arbre et écorce 245
 arca 25
 argelaise 187
 argenterie 50
 arjalestre 187
 arjère 217
 armes 238. armée 238,
 Q, D
 armoire à glace 199, f
 arouter 234
 arracheur 60
 arrêter (à) 190
 arrière 289, Pos.
 arrimé 247
 artichaut 32
 artie 125. arton 62
 as 9
 asenêtre 26
 assiette au beurre 229
 astiquer la grille 271
 attraper 107; 215
 auge à meule 277
 p. augi 203
 autel de plume 293
 autour 192
 autruche 24; 49
 avacher 83
 avancement 236, F
 avant 239, Pos; 261
 avarie, -é 74, 267, U
 aveline 132
 averlan, averlin 220
 avion 49
 aviron de gueule 244, f

avoine 58, U. -er 58
 avoir | balais. bœuf
 107. chèvre 88, 106.
 fraquée. grolles.
 mounine. œil 44.
 plein 248. rat 91.
 tailleur. tête 147.
 tour 210. tout. tra-
 cassin. vranvran
 avoler 193
 avouer 201; avouiller
 200, Q. -ette 201
 babin, babettes 71
 babord 12, 13
 Babylone 173
 bac, bache 277. bache
 276, 302, f
 badiner 26
 Badingue 11
 badrouille, -er 272
 bafoue, -er 252
 baguettes 280; [sous-
 entendu 71, note 3]
 bahut (coffre de) 40
 baille 158, 179; 177, Q
 bailler [Donner] 88
 bailli 227
 bain 178
 baisser 129, 252
 baisser 257
 balai 173; balais 269,
 C
 balancer 164
 balle 21, au trou 279
 bander 253, 253
 baptême 292, U
 baquet 178, M, 179
 baratte, -ée 178, Q
 barbe 70; 71, a; 71,
 Pos; 290; 223
 barbeau, barbet 290
 barber 46
 barbichon 97
 barbier 224
 barbillettes 71
 barbillon 129
 barder 203
 barillet à saumure
 274
 barre du cou 174, t;
 (bonne) 273, 302, U
 bas (dans ses) 123
 bas-breton, basse-
 Bretagne 54
 bassin, -er 46
 bastion 233, F -aire
 234
 bateau, -lavoire 23
 batoche 62
 batte, batterelle, ba-
 trelle 194

- battre le pavé 271 |
 plâtre, ralingue
 baucoter 106
 bavinage 75
 bazotou 217, 301, Pers
 Béatrice 82
 beau: pied 284; (pas-
 ser pour) 44; drive
 255; -Rtoile 238;
 -Paumelle 49
 bec 25, 48; -salé 157;
 -chuk 157, a
 bec de gaz 229, F
 bécane 12
 bécasse 121, A; 113
 béche 25, 48, -er, -age,
 -eur 25
 bécher 25, 48, 29
 bécherel 162
 bécô 105
 beda 101, 301, D
 bédaille 102
 bedeau 226, F
 bégasse 212
 beignet 152
 belette 97
 béni 136
 berchet chait 188
 bergers 98
 berlinge 160, t
 berlingot 132
 berluche 160, 162
 berni 136
 bétise 151
 beuler 241
 beurre (main de) 153;
 (fleur de) 153, c;
 noir 140 | voleur
 beuvette 63
 biberon 72
 bibich 99, -ic 95, t.
 bibis 99
 biblico... 42
 biche 97, 302, F, 100
 bicher, p. bichi 25
 bichic 95, 301, t. bi-
 chichi 95
 bichon 94, 97, 99, -net
 94, 99
 bicorne 171
 bidaillon 106. bidet
 58, 106; (monter
 sur le) 213, 302,
 306; (pousser son)
 214
 bidon, -haut 274, f
 bidorik 118
 bielle 253
 bien 247, 255
 bier 284
 biffe 45
 bigne (faire) 91
 bigne [coup] 152,
 302
 bigorne 133; 133, F;
 134, F; 134, 302, F;
 135, Pos; 170, C;
 171; 176, -eau 132,
 133, 134, 133, -er
 135, 171, -et 133,
 133, -ier 171, -ier,
 -ieux 135, p. -ø 171
 bigot, -otte 220, 276,
 -oudenn 276, f
 bigousse 135, 135
 bigue 171
 bille 23, -ette 150,
 158
 billet (mot de) 40 |
 parterre
 bine 276, -ette 275
 bingot, bingue 276
 binot 276, -ette 275
 bique 106, a
 birœil, biroliou 135
 biroux, biroye 135
 bissac 33
 p. bisto 100
 bistouille 162
 bistrac, -ik 117, a,
 [en br.] 119
 bitume 271, 272
 blague, -er 223; -eurs
 259
 blanchir 91
 blason 230
 bleu 140, 141
 blo 216, F; bloc 216
 blohic 32
 blond 96
 blot, blotter, -ir 216
 bloum 283
 bni 136
 bocard, -er 107, bocer-
 ter 106
 boéd 102
 boeuf 107; 156, U
 boeuffer 202
 bois: court 137, U;
 (donner du) 182; ...
 flûtes, vieilles 209 |
 chat 92, doux, drail-
 ler 204, goule...
 boisseau 274
 boisson 35
 boîte: à fromage 155;
 à lait, à laver 275
 bol 31; 158
 bombarder 234
 bomber 100
 bon | barre, bord
 255, broche, celler
 208, enfant, mine,
 pied 284, rive, sœur
 bonbon fondant 139
 bondée, -er 247, Q
 bondir 199
 bondrée 116
 bonhomme 69, f; 70
 bonnet 172; de groi-
 gnart 166
 boque 93
 bord 160; 239; 255;
 268, Pos; 269, -af-
 ler, -eur 255, -é 255,
 259, C, -ée 254, S,
 255; 268, Q
 borgne 57, Q
 bosquet, -yo 93
 bosse, p. bossi 201
 bosseler (à) 189
 boter 241, botte 241, U
 bouc 105; 106
 boucan 106, -er 106,
 203, M
 bouche 224
 bouchon 32; 180, M;
 217
 boucô 105
 boudin (plein...) 132
 Boudonou 176
 bouffarde 19
 bouffer le fars 165
 bougie 12, 13
 bougnoul 287, Pers
 bouhale 217
 bouillie 153 (bis)
 boujaron 163
 boul 213
 boulange 50, -er 183
 boule-de-neige 155
 bouleau 212, bouler
 213
 boulets 83, A
 boulex 213
 boulin 122
 bouline 32, 279, 281,
 M, 106, -er, -ingue,
 -inguer 281
 bouquer 106, -et 105
 bouquet 153
 bouquin 106
 bourde 151
 bourgeron 163
 bourguigne, -on,
 -guille 185
 bourlinguer 281
 bourre, -eau, -elet 10
 bourreau 84, 279
 bourriner, -iquer, 202
 bourrique 64, -et 214
 bouteille (en une) 147
 boutiqué 247

boutonnière 139
 bouvisser 202
 braie 169
 braise 183, a
 bras 123, 184
 brasin 75
 brasse 75
 brasse-carré, brasser
 283
 brau 184
 brebiette, brebis 95
 brelan 220, F. -dier
 221
 brelin 132
 breller 252
 breloque 190
 breluce 162
 brénique 136, f
 Brest 298
 breton 32, 33, 54; (en)
 210, U
 bri bri 118, 302, Q
 brique [Verge] 118;
 [Plonge] 279
 brichetonner 18
 p. bricou, bricuou 168,
 168
 Bricqueville 270
 brimborion 293
 p. bringa 183
 brique [Pot] 168
 brique 272. -er 42,
 271
 briqueville 42, 270,
 F
 broc 23, 184, 185
 broc [Pot] 216
 brocante 186
 broche 118, 184, 185,
 187; (bonne) 273,
 302, U. -ette 187
 brochet 17; 131, f;
 186
 p. bron 177
 bronze 209, a
 broquette 185; (clou
 de) 40
 broquille 186. -quotte
 184
 brosser le billard 271
 brouillard 209
 brouter du foin 107
 bruiner 75
 brûlée 140
 brûler 183, 299
 brunette 120
 bugnasse 150. bugne
 148, 150. -é 152
 bulot 133
 bureau 10
 buriche 120

buse 116
 butor 116
 cabane 266, 267
 cabaner 266, 267, M
 cabaret-des-oiseaux
 142
 cabestan 246, 301, M
 cabillaud, -ot 279
 cabner 267
 caboche 184. -on 173,
 235
 p. cabro 177
 cabuche 171, 172, 235,
 f.
 cache-cache, -cufé,
 cacher 98
 cache-pain, kacho 276
 cacouac 113
 p. cadet 97
 cadérolle 91
 cadet-Moustafar 41,
 289, Pers
 café (fort de) 168 |
 noisette
 cafetière, cafière 167
 cagnard 219
 cagouille 172
 cahavac 227
 caille 10
 caillebotte 146, 154,
 a. -é 146. -bot, -ot-
 tier 154, 155
 cailler 20, 146
 caillette 119
 cailleu-tassart 131
 caillou 150
 caisse 253, 253; 277
 cajoller 62
 p. calandro 64
 cale [Plonge], -er 279,
 M
 cale [Bonnet] 218, 220
 caler [Mettre bas] 219
 calestrade 295
 p. caletta 220
 chaleur, -eux 219
 calin 218, 220, t; calin
 219
 calinage 218. -ine
 220
 caliner, -oche, caliner
 219
 calistrade 294, U
 caller 219
 callo, calot, -otte 170
 calot [Bille] 23
 calotin, -ottier 218
 camp 183, 235; -agne
 214
 canac 227
 Canada 288, U

canard 24, 119 |
 queue
 canistrade 294, 295
 canne (casser sa) 175
 canne 174, f. -eau 175
 canon 234, A
 cantique (rognurade)
 294
 caoutchouc 49
 p. cap (pas) 257
 cap (être an) 257, Q
 cap (aller au) 257, 306,
 257
 cap (sus l') 258
 Cap-Horn 258
 cape 171; 257, 258
 capelan 298
 capeler 7, 244, U
 kapenn 171, f
 caper 257, 257
 capi 233, U
 capitaine 193
 capitale 233
 capucin, -ine 258
 carabin, -afe, 91
 carafe 177, f
 caravan 91
 caravane 37
 carbonelle 185
 cardinal 298, c. -ales
 299
 carême 156, 294, D
 caréner 279
 cargue 253
 carillon de Dunker-
 que 176
 caristade 295
 Carolingien 289
 carré 74; 286
 carreau 16, 32
 cart de charrue 27
 cartahut 50, 51; 239
 carte 27, 27
 p. carto 208
 carton 27
 casque 166; 172
 casquette 31, 166, 270
 casse-museau 152
 casser 183 | canne.
 couilles. mât d'une.
 os du foie. pif. pipe
 castor 94
 castrec, -tric 111
 castrille 295
 castrolé 177, 275
 catarrheux 122
 katel, -ik 112
 Catherine 82
 catilin 219
 Catin 112. catiner 48
 cauche 172

- cavalier, -erie 47. p.
 cavau 82
 p. cavoet, -wanchi 85
 ceinture 198, U. -age
 198. -er 198. 252
 cent de clous 185
 centime 15
 cerf 62; 98; 107, 306.
 cerfer 107, 203, a
 cerise [Névus] 138;
 [Coup] 140, 302;
 (crabe) 41, 104,
 139, c
 cerisé 140
 cerveau 31. -velle 90
 cessoire 46
 chabichou 155
 chabier 197
 chac 88
 chaeler 219
 chafdal, -tal, -ne 167
 chagriner 146
 chaire au roi 230
 chaise d'or 230, U
 chaloupe 240
 chambellan, -rland
 221
 chambre vide, à louer
 122
 chambrelan 221
 chamois 107, 107
 champignons 61, 142
 chandelle 12; 201
 chanter : le coq 281,
 106 | répondre
 chapeau 80, 170 (bis),
 270; de bigorne
 133; de cardinal
 282 | guide. moco.
 monté. plume. tôle.
 chapelier 197
 chapelet 21, 170
 chapelle 293; blanche
 42, 292, f
 chapelure 197, U. cha-
 ple 197
 chappouron 162
 chaptal 167
 charbon 185
 charge (à sa) 22
 charité 295
 charognard 114
 Charpentier 198, F.
 -ière 198
 charroi 256
 châsse 15, 16
 chasse - marée 215,
 chasseur, 214, F
 chassin 46
 châssis 15, 16
 chat [Perdant] 87,
 215; [Ami] 97; [Jeu]
 98, 99; [Chevalet]
 109; (donner, bail-
 ler le) 87, 88; (payer
 en) 92; (petit) 95,
 301, t; de bois 41,
 92, M; de mer 93
 (bis), c; de perche
 99; écureuil 41, 92;
 grillé 157; marin
 93 | chaussé, lan-
 gue
 châtaigne 60; 140
 chater 87
 chaton 95
 chatte [Néant] 86, 87,
 92, 302, F, 87, 100
 chaude (main) 183
 chauffe 169
 hausse : de tremble
 166; 169
 chaussés (chats) 291
 chaux 33
 chavate 40
 chavirer 266
 cheau 97
 chef 98, 235, F
 chemin de fer 10
 chemise 163, a
 chenille 124
 chéton 95
 cheval de Hamon 214,
 302
 chevalier 236; 238,
 270
 cheveux 70, a
 chèvre : (crabe) 41, 42,
 43, 104, a; [Colère]
 46, 106, 214, M;
 [Cheval] 106. -er,
 -eter 106. -ette 43,
 105, M; (faire la)
 131, f. -euil 107.
 -on 22; 105. -oter
 106. -otin 46
 chique 89
 chibichou 155; o
 chichi, -fradgi 119
 chien 62; [Cliquet] 85;
 (petits) 103; de mer
 93 (bis) | bigorne.
 game.
 chiendent 61
 chien-frais 285
 chie-nouvelles 223
 chiffon rouge 164
 chinois 286, M
 p. chivichou 155
 chocolat 23; de terre
 40, 158, c
 choir 118
 chopine 26; (bouteille
 de) 40
 choque : (noix de) 40;
 172
 chose 14
 choux... trognons 23
 chouan 118, 302, Q.
 -art 118
 chouette 114
 cidrailler 18, 63
 p. cigalo 64
 cinq cents tonneaux
 283 | fil
 cintième 283
 cirage 23
 circonflexe 207
 cire 202, 302
 citadelle 233, a
 citrouille 132, 142
 p. civada 59
 civière 113
 claie 174
 clair [Œil] 16
 clancher 240
 classe moyenne (à)
 189
 claveau, -elée 185
 claver 240
 clef 270; des chaus-
 ses, des fesses 296
 clenche 240
 clerc (petit) 298
 clin 240, 241
 clinquant 130
 cloche, -ette 176, f
 cloporte 137, f
 clos-poing 71; -yeux
 72
 clou 185, f; 186
 coaire 114
 cocarde 166
 coche 104. cochon 64,
 101, 104, 301; (petit)
 100, 172, f. -onnet
 102
 coco 49
 cocon 50
 coère 114, 115
 cœur 32; 187
 cognage 265
 cognard 219
 cône, cogner 265
 cohar 116, coher 114,
 F, 114
 coiffe 171, 226, 276
 coin 113, 115. coine,
 coincoin 113
 coint, p. coindo 97
 coir 114
 col 33; (se pousser
 du) 25

colidor 295
 colifichet 151
 colin-fumelle 112
 colle, colle-colle 228
 collecteurs 227, F
 collar 140, 292 ; aux
 murs 208, a
 colombier 122 ; 203
 colonne 209 ; 283
 comble, -ette 274
 comète (refiler la) 239
 compagnie 214.-gnon
 292
 compte 172 ; 226.-er
 141.-eur d'argent,
 d'écus 228
 con 172. konchou 172
 condenser (à) 189
 confesse 292, Q
 confrérie 297, F, 297
 congé 236, 286
 cône 276
 conscrit 74
 conseil 258, 259, F
 (bis)
 constituer un corps 9
 consul 232, C
 contepet 223
 conter 250
 Continental (au) 258
 convanescent 295
 p. cop (tengue) 263 ;
 de napo 265
 copin 142
 coq 111 ; (combat du)
 110, A
 coque 136
 coquelimas 135
 coqueluche 122
 coquese 136
 coquette 110, c
 coquillage 20, 136, f.
 -ille 136, f ; 172
 corbeau 114 | pet. sa-
 bot. corbiner,-eur,
 -oux 115, D, 203
 corde (tailler la) 261
 p. cordey 151
 cordouille 142
 courlazeau 111
 cormoran 113, 114
 cornard 128, 129
 cornazo 111
 corne 128 ; 171
 cornette (coiffe de)
 40, 41
 cornwazo 111
 cosmique 232
 cossard, -e 108
 cossin blanc 293
 côte (à la) 258

côté 268, 285
 cotriade 33
 couac 24 ; 32, 113, 115
 couaire 114, 116.-aise
 114
 couale 114, 116
 couaquer 113
 couar 114.-e 114, 116
 p. couaro 116
 couase 114
 coucher au cap 257
 p. coucarro 116
 kouchou 172
 couchoux 172
 coucou 10 ; 117, F ;
 117 ; 119 ; [Buccin]
 133 | feu
 p. coucoureleto 142
 p. coucourlo, cou-
 curle, p. coudourlo
 143, 143
 couelle 116
 couépiou 137
 couère 114, 116
 p. cougourlo 143
 couilles-cassées 77
 couillonné 215
 couler 74, 267 ; 209
 couleur 144, C ; 208,
 C
 couleuvre, -é 121,
 301, f
 coup (boire un) 158 ;
 (monter, valoir le)
 25 ; (tenir) 263 ; de
 cale 279 ; casserole
 264 ; foutreau 211,
 213 ; manche 264 ;
 marteau 46 ; oreil-
 ler 265 ; pied 265 ;
 pilote 263 ; soulier
 265 ; souque 252, m ;
 tabac 211 ; coup
 du... 264 | gaffe
 coupe-cigare 204. cou-
 per 98 ; 155 ; le fro-
 mage 165 ; l'appé-
 tit 189
 courade 218
 courage [Vin] 59, 135
 courant d'air 122
 courantin 38, 46.-eur
 84 ; 218.-euse 218,
 S. courir 98 ; la
 poste 281, le rat,
 les masques 106 |
 arbalète 102. bord
 255. bordée 254, 268.
 bouline 281. calis-
 trade. gueuse 225
 courlazeau 111

couronne [à fion] 173,
 f ; [à la corde] 232,
 A
 courtépointe 11
 couscouss 33
 couteau 73, f
 couturon 104
 coyau 186
 crabe | cerise. ché-
 vre. sardine
 crachat 74, a ; 130.
 crache 75.-in 74.
 -iner, -ou 75
 crampon 46, 278.-er
 277, M
 crapaud [de fer] 127,
 A ; de mer 127, F,
 128.-ine 127
 crasse, -in, -iner 75
 crèche 203, D
 crépé 46, 159 ; [Cul]
 149 ; [Sot] 150, 152.
 -é 150, -ai 150
 cresson 61 ; 110
 crever le tambour
 235, s
 crevette 105
 criarde (dette) 92.
 crier la chouette
 106
 criblé 92
 crin 70
 croa, croc 115
 croc 216 ; à chaîne
 238, f crochet 22,
 238 ; 188 ; 207
 crois de bois (je te)
 28
 croix 206, 207 f |
 gagner
 crôner 107
 croquant, -art 151
 croque 28
 croquer 63, 88, 107
 krohi 107
 croquette 150 -ignole
 152
 crouler 107
 croûter 18
 crozon 109
 cube 74
 cueilli 129
 cuigne [Cul] 148, f ;
 [Sot] 150, a
 cuir 50
 cuire le lait 147, a
 cuistre 296
 cul [Sot] 150 ; (bou-
 cher le) 204 ; (être
 du) 149 ; (ronger
 le) 125 ; (tirer de

- mon) 224 ; et ché-
mise 245 | brû-
ler 299. flatte, man-
ge. mouche. pei-
gne. -ot de gar-
gousse 273. -otte
169 ; de peau 107 ;
de Suisse 168 |
diable 291. -otfin
218
cunéiforme 79
curé 61
curo 93
curousse 93
cute 98
cuve 178 ; 277. -elle
178
dada 58
Dagobert 21
dalle 103, 175. dalot
103
p. danabisodia 293
dans 27
danser | chèvre 106,
106
dar [Pet] 102, 250, U ;
[Complaisant] 103,
301, D
dard 102, 103
dariole 152
p. darnagas 116
darongeur proy 124
de 35 ; 39, 140, 160
débadiner 26
débarquement 236
débomber 199
débondée, -drée 199.
-der 177, 199, M
débord, 200, M. -er
200
deçà 144
décalitre 274
décapeler 244
décapier 256, U ; 257
décapiter (se) 257
décartonner 240
décatir 240
déclaveter 240
décliner, -ancher
241. -inquer 240, a
décoller 240
décompte 226
décoper 257
découdre 250
découverte 99
décrets (à) 189
décrochement 188
décurie, -on 233, C
dédouailler, déferrier
23
défiler 250
défoncer 74, 267, U
déglinde, -inguer 241
dégobille 63
déguingler 241. -nla
241
déhaler 248, F
déjouer 26
déjarder 21, 189
délinguer, -quer 241
délirette 63
delobelle 32
Déloge 222
démaigrir 21
démarrer 252, 253, F
déménager 246
demoiselle 163 ; 171, f
dénicheur 84
denier 21
dents 69, C ; de la
Vierge 69, f
dentelle 40, 159, f
dépale 254
dépeupler (à) 189
déplaisant 78
déplumer 50
dépôt de munitions
198
dérabioler, déraison-
ner 246
déralinguer 246, U
déraper 252, 253, F
derche 217
derdiner 246
dérébombe, -onde 199
dérive, -er 254
derjère, -lère 217
derlinguer 246
derrière | mange.
feu
dès-là 144, Pos, 309
désargenté 50
désespoir, -pomme 26
deshabiller 164, Pos
Desloges 222
désossé 50
desserrer, détacher
251
détraqueter 194
devenir chèvre 106
dévider 250
dévise, -isque, -iste
99
dévoré 92
dévouillette 199
diable... culottes 291,
C | cheveux, fort.
game. peau
dictateur, -ure 233, C
diplomatique (corps) 9
dire | messe. grec
288
dissimuler 22
doigt 21 | arbre. go-
gues
dominus vobiscum
293
donner | bois. bosse.
cale 279. calistrade
294, 295. chat. crêpe
149. doigt. feu. suif
dormir (à) 188
dos 33, 175, 223 (bis)
doubler 258
douleur 61
doux, douce 95, 132
dragée 157, f
dragler 64
draguer 63. draguer 63,
64
drailler 196 ; la paille
204, U. -eure 196
drap 163, a ; 243. -er
164
drayer 196
drécher 195
drediller, drelingue,
-er 246
dresse, -er 195, U
driguer 64. -netter 64
drive (mettre en) 254,
Pos ; (laisser aller
en) 254 U. -er 254
M
droit 26 ; 83 ; (mettre
au) 195 | carré 286
duelle 242
p. dueyrè 177
dur [s. m.] 161. -eau
15
dynamiter (à) 189
p. dzan-tartelin 32
ébéno 43
ébouler 17
ébouqueter 138, Q
écailler 157, U
écléné 241
école 263, 302
éconocroques 28
écorché 157, c. -er 204
écrevette 105
écrevisse 126, 302, 105 ;
157
écrouelles 139
écuella 150
écume 76
écureuil 41, 92, 93 ;
103
écurie 203
édile 228, F
effacer 18
égrasillette 63
ehl 14

- élonger 250
 embarquée 253, M. -er
 253
 embaumer la rose 106
 emboutir 197
 embryon 74
 empailler 50
 empereur 232, C
 empile 265. empiler
 264
 empire 232
 empire (ciel) 231
 emplâtre 140
 empointure 260, 302
 empyrée 231
 en deçà 144, Pos
 enfant 74 ; (bon) 290
 enfer 291, C
 enflé 208
 enfléchure 245, U
 engluer 215
 engouement 122
 engraisser 21
 entonner 201
 entraîner 23
 entre 245, 302
 envoyer 12 ; 288
 épaisseur 33
 épaule qui trotte 71,
 Pos
 épervier 108, 109
 épinard 61
 épingle 60
 éplucher 157
 équeli 242
 équille 186
 équiper 243
 ergot 83, 253
 eskaf 172
 escalier 133, 245
 escargot 130 ; 133, 134
 p. escudeleto 142, 150
 p. escudet 142
 espace de temps 143
 Espagne 59
 p. esparvié 109
 esprit 196
 estamper, -eur 265
 estomac 31, 187, 188
 estroper, -pier 252
 étages (à 5, 6) 23, 283
 étaler 262, F
 étau 140
 éteindre 73, 182, U
 éteuf 21
 étique 186, f. -êt, -ette
 186
 étonnant 78
 étoupe 204
 être bassin, [etc.] 46 ;
 capucin 258 | au-
 tour. bordée 254.
 cap, cape 258, crêpe,
 cul 149. fouite. pour.
 rat 90. requimpette,
 vent 256
 évacher 83
 extra 28
 face (faire) 263 | pi-
 ler 176. vent 259
 fagot 241
 faillir 90
 fainéant 22
 faire [et synonymes]
 88 | autour. bigne.
 bouchon 180. bosse.
 brochet 131 : cale
 279. calin 219. cara-
 bin. ceinture. cha-
 loupe. chapelle.
 chassin. chatte.
 chien-frais. crêpes
 149. Déloge. dérive.
 embarquée. galette.
 gaufres 149. gelée.
 Georges. Gilles.
 grezou. heure 188.
 homme. loute. mine.
 paire. pâlé 149. peau
 196. persil. pilote.
 pipe. plein. rat 90,
 129. renard 85. sar-
 dine. signal. six-se-
 maines. télégraphe.
 ventre 17. voile 253
 fait [s. m.] 226
 fali, falin 133
 falot 16
 fanatico... 42
 fantasse 44, 45
 fantôme 144
 farce 45
 fard 139
 farine 147, U ; 197
 fatrouiller, -eur 273
 faucher 60. -eur 60, M
 fauconnier 109
 fausse-cuillère ;
 -équerre 65, f
 fauvette 84
 favette 205
 fayasse 212
 Fayol (cap) 258
 feindre 22
 femme (Robert-) 112,
 297
 fenêtre 16 ; 122
 fer de cheval 66, f ;
 à repasser 145 ; (fil-
 de-) 161 | tête
 ferme 83
 fesses (miche à) 149 ;
 (entre les) 204 |
 clef. fleur. -er 213.
 -eur (père) 296
 feu (donner du) 73,
 182, F ; (mettre)...
 concou 299, C
 feuille 37 ; de contri-
 butions 208 ; de
 route 236 | liard
 fèves et les pois
 (compter les) 141,
 Q
 fian 149
 ficelle 46
 fiel 125
 fièvre 122. -eux 31
 figure 259
 fil : (pomme de) 39, 40,
 41, 42, 159, t ; de la
 Vierge 71 ; [Alcool]
 161. -asse 159. -er
 [Courir] 102 ; [Don-
 ner] 216, 249, Q |
 nœud. -et 155 ; 159,
 f ; 175. -in 249
 fillette 104 ; 163
 finir la guerre (à) 189
 fiscal 230, F
 p. fit 175
 fian [Cul] 149 ; [Sat]
 151 ; [Coup] 152
 flanelle (faire) 50 ;
 (doublé de) 163
 flanquer | bosse. rin-
 tintin
 flao, flaou 151, a
 flattant, flatte-en-cul,
 222, D ; flatte- 223,
 -er 223, -eur 78, 223.
 flemme 45
 flep, -pe, -er, -eur 191
 fleur 153, 154 ; de lis
 39, 40
 Fleurant, fleur-fes-
 ses 224
 fian, flion 149
 flisquet 188
 floou 151
 fœtus 74, Pers
 fois (des) 34
 forban 288
 forcer 193
 formendia 291
 fort 22 ; [s. m.], for-
 teresse 233 ; fort-
 en-diable 291, S |
 café. grec
 fotreau 212
 fouace 152
 fouet de congre 39,
 41, 42, 177, f ; de

- vent 177, f.; (coup de) 211. -cul, fouet-tard (père), -eur, 296, F. -er 213
 fouifouï 119
 fouin dans ine bouzine (in) 129
 fouïne, -er 86
 fouïte 91
 foulitude 43
 fourbe 17
 fourcelle, fourchette 188
 fourgonner 194, 195
 fourmi 126
 fournigoter 195
 fourreau de baionnette 270
 fousse 175
 fouteau 211. -teryao 212. -trau 211, 212, -treau 211, U
 foyer 70
 frac 164
 frais 151
 français (pied) 284, 306; [s. m.] 36, 183; à la -e 286, C. France 285, 106
 frappart (frère) 296
 fraquée 164, F
 frère | frappart. petit
 frileuse 220
 fripon d'enfant 39, 41
 frise-pavets 271
 frisson [Eau] 59
 froid de loup 92
 fromage [Bloc] 148; [Crasse] 155 | ceuper. pain
 frottes 297
 fuistic 151, a
 fuite 285
 fumer 164, 216
 furoncle 185
 fuseau (jambe de) 40
 fusée [Vomis] 103, 103
 fusil (arme de) 40; [Estomac] 103. -ler 75. -ade 280
 gabelle 32
 gabian 115, 116
 gaffe (coup de) 139, 267, a; (avalier sa) 191
 gages (jouer aux) 280
 gagner la croix de bois 236
 gaine-et-gaine 230
 galet 150
 galette [Cul] 148, f.; (faire des) 149, f.; [Galet] 149, f.; [Sot] 150; (lové en) 248, f
 galettière, -oire 149
 galistrade, -an 295
 gallo 53
 galoche (menton de) 40
 galonné 236
 galopin 163
 game 76, C; de chien 76; du diable 76, 113. -er 76, 301
 gamin 37
 gamme 76
 gapian 115
 garçonne 112
 garde (pièce de) 236, U
 garder les vaches 204, M
 gardienne (pièce) 236
 p. garris en testo 90
 garuche (mère) 212
 gaspiller 200
 gâteau 148; [Coup] 152, 302, a
 gâte-pâte 147
 gâter 200
 gauche 12, 13, 26 | main
 p. gauche, -ion 194
 gaufre [Sot] 150; [Coup] 152; (faire des) 149 | piquer
 Gaz 31
 gazette (lire la) 208
 gelé (nez) 139. gelée (faire) 153
 gênant 78
 gendarme 226; 236
 général 232, C
 genoper 252
 gens d'église 39, 41
 Georges (faire st) 222
 ghèrnate 106
 giberne 33
 gilet 163, 165. -ettée 166
 giller 222
 Gilles (faire) 221, U
 ginguet 163
 girouette (tête de) 184
 giz-kér 32
 glacé [Coup] 140; (lait) 146, f. -ial 32
 gland 138
 glinglette 230
 p. gloutson 177
 gluant d'eau 32, 42
 gluau, 215. gluter 215, F
 gna, gnao 94
 gnek 120
 gobelet 142
 gober 88, 91, 106, 107
 gobie 129; 131
 godasse, -illot 13
 godron 212
 goéland 20, 115, 301, D; (sortie du) 116, 306
 goémon 148
 goguenard 112
 gogués [doigt de] 153
 gogues 112, -ez 113
 golet 181
 gore 104, 301, D. -er 203. -ette, -ille, -illette, -illon 104
 gornal 186
 p. gorra 104
 gouac 33, 113. -quer 113
 Goueznou 285, U
 goujon 131, 302
 goule de bois 191
 goulet, Goulette 181
 goulmas 115
 goulot 181, f. -otte 181
 goulu (sergent) 227
 goupillaud 86
 gourde 142, 143
 gourde, -in 142
 gourdouilles 142, 302, f (bis)
 gourlazo 111
 gourmand 20, 115; 84. -at 115
 gourme, -é, -iter 77
 gournable, -al, -eux 186
 grain de chènevis, meil, millet 204
 grain (veiller au) 180
 grand | baille 158. bordée 255. guides. guillaume, guillot. oiseau 118. permission. tasse. tour 192. V. viande
 grappiner 278
 gras 21
 grateurs de ruisseau 271
 gratis 44
 gratte-gorge, -gosier 161. gratter 161; le pavé 271; la rogne 223

graves 31
 gréage 243
 grec 168; 288, D, 288.
 grecque 167, f
 gredindelle 230
 gréer 242, U
 grege, -esque, -gon
 169. grègue 167, 169,
 288. -er 169
 grelazo 111
 grelet, -ot 122
 grelinguer 246
 grenade 106. -elle 105.
 -ouille 127; de mer
 105. -er 63, 203
 gresiller 122
 grésillon 75. -on, -on-
 ner 183
 grésillon [Grillon]
 122
 greuler 122
 grève 157, 179; Grève
 110, 299
 gréyer 242
 grezou 122
 griffer 195
 grigole 169
 grillé 35, 140, 301, c.
 -er 299 | chat
 grillon 122, C
 gringotter 122
 grippe 122
 grisette 120
 grive 10; (plumer la)
 120
 grogne 44. -er 106
 grolle 104
 grolles (avoir les) 122
 grommeler 77
 gronme 77
 gros : lait 20, 146 |
 guillaume, guillot,
 guillou. maison 220
 groseille 138, c
 grossir (se) 20, 146
 grouler 122
 groume 77. -er 77,
 301, C
 gruger 197
 grûler 122
 gruyère 155
 guenoner 107, 203
 guerdindelle 230
 guerguesse 169
 guernelle, -ette 105;
 105
 guerzillon, -zou 122
 gueuse 161; 225, C.
 -ette 220. gueux
 114; 219
 guévat 227

guides 213, a
 guigne (se fiche une)
 139, c
 guillaume, Guillemot
 (gros roi) 125
 guillery 119
 guillot, -ou 125
 guinglette, -guette
 230
 guinguet, -ette 163
 gurnard, -neau 186
 habiller 164 | ama-
 dou
 habit sans couture
 164, U; d'imbécil-
 lité, de moquerie
 166, F | viande
 hacher de la paille
 204
 hachis Parmentier 15
 haler 248, m. -eux
 248
 Hambrelin 220
 hanoche 62
 harengs (plat de) 208;
 haren-sor 130
 haricot 33 | tirer
 204
 harpion 195
 harponner 278
 hâtelet, -reau 187
 hausse-queue 10
 haut-de-forme 282 |
 bidon
 hauteur du soleil 135
 heaume 170
 heure 145; 188
 hirondelle 90; 109, M;
 109, S
 hoche-queue 10
 homme (faire un) 196
 horloge 190, U
 p. hounilh 142
 hubereau 116
 huile (litre d') | tirer
 huit 201; 207, a
 huître (plein...) 132,
 Q
 humanitaire 232
 huyette 201
 ici que (d') 309
 If 234
 iks 207
 imbécile, -llité 166
 p. imbossi, -u 201
 impérial 232. -ieux
 -érial 231, F. -ieux
 231. -io... 42
 incarné 290
 indemne 74
 indien 287

infanterie 45; 238
 infirm' 50
 initiative 28
 installé 247, Pos
 instant que (dès l')
 34
 Irlande 156
 iroquois 286, C
 Isabelle 82
 isiau 118
 Islande 156; 288
 isoloir 46
 israélco... 42
 italique 208
 ivonic 81, Pers
 jabler 252
 Jacques | couteau.
 Déloge
 jaffe, -er 76. -ier 77
 jamais 34
 jambe | fuseau. iks.
 tirer
 jambourron 163
 jardiner 25
 jarreter 252
 javelle 242
 je 14
 je-n'ose 32
 Jean Bléol, de Runélo,
 léger, 81, Pers; do-
 rée, l'enfumé, Rai-
 sin, 82, 82; pierre
 82; Subout 81;
 (messire) 140 |
 katel. Chouart. Go-
 guez. Jeanne 81.
 -ette 82, Pers
 jeter sur (se) 224
 jeu 206; jeu baour
 205, 206; (mauvais)
 217, F
 joue, -quer 216
 jouer 47, 91, 99 (bis),
 175, 232; 135
 jours (tous les) 34
 journal (lire le) 208
 juc 216. juchée (pie)
 64
 juge à l'eau, jugeur
 d'eaux 180
 jumelle 15
 juridico... 42
 jus de... 206
 just' 50
 Kenavezo 285, U
 képi 270
 Keranmoal 204
 Kerfautras 236
 kilomètre 248, 262
 kyrielle 294
 là 144

- abouts 108, m
 lacet de souliers 43, 159, f
 lâcher 103, 249, 251
 lachet 159
 laine (mâcher de la) 159
 laisser † drive. sou
 lait: d'anon 29; (bouquet de) 153, (fleur de) 154, c | cuire. glacé. gros. mari
 Lamballe 39, 138
 lambic 134, 168. -bie 134
 lambis 134
 lambris, -bruche 17
 lanceron 186
 lancette 63
 lançon 186, 298, f
 lande 162
 langouste 126, 136
 langue (sur sa) 224, 279; de chat 69, f
 lanterne 16
 laouénanik 117
 lapéto 212
 lapin 95, 97; (poser un) 88; écorché 157
 larbelèse 187
 lard 21
 larguer 102, 103, 249, 250, m
 Laurent 82
 lavandière 130
 lavi 99
 lèche 187, f
 lécher 23, 208, 224
 Lefoutro 212
 léger 81
 légume bien tendre 156
 lende 162
 p. lenetta 16
 lentille 138, 204
 leun'quiau 16
 Levant (du) 168
 lever 193, 195; l'ancre 12, 252, 304, F; le coude 135. -eur 84
 lézard 121; 122. -e 122
 liards (feuille de) 142
 libertin 221
 lieu (avoir) 143
 lièvre (bailier le) 88
 limace 130; 133 -açon 130; 133; de mer 132, f. -as 132; -az 135
 limier 83, F
 linotte 64, 120, 184
 lion 9, 62
 liron 108
 Loignon 32
 loin 143
 p. lè de la billi 84
 longtemps 34; 292
 lou 91
 louc à barraud 84
 louchant, -e, -chette 16
 louche 229, F
 loup(mon) 37; [Avide] d'argent 84, F; (carême des) 294, D; [Velu] 95; [Per-te] 91. louter, loute, -ter 91, F. loupe 91
 loutre (vexé ...) 129
 loyé 248
 lucarne, -er 16
 lumière 31; 229
 luminaire 16
 Lune 238. -eau 16
 lunette 11, 15, 16
 luron 107, D
 lustre 178, 180. -er 180
 mâ 184
 macaron 148, c
 machine 176, 188, F
 madame 81
 Madeleine 70, a
 magrabo 288
 mai (bouquet de) 154
 maill' 184. -oche 184, f
 main : gauche 171 | beurre. bouillie. chaude. claie. passer
 maison : (comme une) 220, Q; à 5, 6 étages, 283, Q | numéro 201
 maître 229, F
 mal 247, 255
 maladroït, -gauche 26
 malâouen 235
 malcon, -cot 235
 malecoche 26, 104, D
 malice 32
 malincommode, mal-malade 26
 manche [s. m.] 73, 191; 191
 manche de veste 207
 mange-cul, -derrière 124, F
 mangé 92. -er le sang, la vie (se) 125, U; l'entrecôte, du fritcot, le rôti, des sous, de la viande 165; du maou 166; p. manjo-car 165 | calistrade. chou picorée. poche 147. pourpoint
 manquer 90
 mao 101, 288. -grabin, -bo 288, 288
 maquereau 131. -lin 131, D
 marabout 168
 maraude 45
 marcher : le las 106; en campagne 214
 mardi-gras 32, 228
 mardochée 205, 206, c
 Mardochée 21
 marée 145, S
 margagne, -anne 33, 205
 Margot 62, 64; 112
 margouiller, -guègne, -ène 205
 Marguerite 61, 82, Pers
 mariage 252
 Marie-salope 82; -trolle 35; -mon-cul 217
 marier dans les fonds (se) 225
 Marion 112
 marir (se) 146. mari (lait) 20, 146, a
 marloutin 131
 marmite 219; (petite) 41, 42, 177, f | pied. pois
 marmot 63, 107, 303, 107. -er 107
 maroquin 288
 marouille 205, 206. -age, -eux 205. -ée, -er 206
 marque 202. -er 286
 marrir | marir
 marron 60; 140, 301
 mars (mois de) 117
 Marseillaise 210
 marteau 46; 194; 265. -eler 265
 Martin (prestre) 292
 martinet 110
 massacrer 204
 masse 8
 mat 146
 mât (tête de) 184
 mât:d'une 245, A, 42 | tête 7. trois. mâter 243, A

- maton 146
 matter 184
 Maucot 275
 mauvais bord, char-
 roi 256; jeu 217
 mayoche, meinyeût
 184
 mêle 139, a
 mélénoc 119, c
 melon 21
 même bord 269 |
 confrérie. farine,
 tabac 197
 menées 234
 mensonge 209, f.
 menta 209
 mention 32
 menuaille 183
 mer monte (la) 145,
 302, Q | achée.
 araignée. chat. che-
 vrette 105. chien.
 cloporte. coq. cra-
 paud. écrevisse 127.
 limaçon. merle.
 moineau. perdrix.
 perroquet. pou.
 puce. puceron.
 scorpion. souris.
 tanche.
 mercure 13
 merde 113; 223
 merlan 131
 merle 10; 84; [Verge]
 118, 302, Q; de mer
 111
 Mérovingien 289, 306
 messe de midi 292,
 S; de minuit 292; et
 réponse 292, F
 mesurer 135
 métro 7
 mettre | blo. bouche.
 carafe. cessoire.
 drive. droit. farine.
 147. feu. grain. iso-
 loir. juc. langue
 224, 279. pièces. pile.
 reculoir. requim-
 pette. sèche. vent.
 voile
 meublé 243
 meule 183, f | auge
 miaou 94
 michant 163
 miche, -ette, -otter,
 -ier 149
 Miché (st) 222
 midi 292
 p. miège 149
 miel 202
 mign, -ard 94. -ao,
 -on 94, 95
 millepipis, Milsipipi
 289
 mimi 94, 95, 97, 301, t
 minaud 94. -e 95
 mine (bonne) 217, F,
 217 | payer
 minet 94, 95
 minime 298
 ministre 232
 mino 95. -on 94, 95.
 -ot 94, Q. -ou 95
 miret 95
 miroir (glace de) 40
 misère (comme la)
 224, F.
 mi-sergent 140
 Mississipi 288, -pipis,
 -piti 289
 p. mitatu 281
 mite, -é 89
 miton 95
 mitraille 183
 moco 275, 283, 302, f
 p. moco 275
 moigne, moine 298.
 -eau 84; 89; [Verge]
 118; de mer 298
 moka 33
 même 69
 moment que (du) 34
 mominette 163
 mon 218
 monde 33 | misère
 mondial 232
 monsieur 81
 monte, -ée 98. -é (cha-
 peau) 282; -er | bi-
 det. coup. mer
 monterch 217
 moque 275
 moquerie 166. -ette
 209. moqueur-le-
 monde 124
 mordosé 129
 Morlaix 236
 morpion 124
 mort 73, U, 74; 267;
 [s. f.] 110
 mot d'amour 39, 40
 mouche 126; (pren-
 dre la) 83; à gogues
 110
 mouche-cul 223, D
 moucher 83, M. -eron
 124. -et 120; -on
 119
 moudre 192, F | grain
 moudre (à) 189 |
 bronze
 mouler [Lâcher] 251
 moulin 247; à café
 246. -er 192. -oir 194
 moulures (à) 189
 moumoute 95
 mounine 64
 mouroir 46
 mousiner 75
 mousse [s. m.] 37
 mousser 76
 Moustache 290
 Moustafar 289, Pers;
 -fa, -fia, -pha 290,
 290
 mouton (vin de) 63;
 [Poussière, Fruit]
 95; [Tapouse] 264
 mule 214
 muler 202, D. -et 202
 municipal 229
 murs | coller, lécher
 208
 mûre 140
 Mustapha 289
 national 232
 navé 50. (cf. Navais,
 74)
 navets | tirer 204.
 navigation dormante
 238. -guer 258
 nêfle 140, 302
 net 21. -toyer 18
 néyette 14, 16
 nez 35; 174, 176, 207
 | gelé
 nice (aller à) 257
 nigé 64
 nisco, nixe 258
 noce de tailleur 206
 nœud (filer son) 35,
 262, F; (filer des)
 250
 noir 32; 23, 139 |
 beurre
 noisette 138, c
 noque du cou 175
 noyon 147
 nuage 209
 numéro, -huit 201, U;
 -huit 207, a
 odeur 144
 œil 44, 45; de per-
 drix 121; de pie
 120, f | bigorne
 135. quatre. trem-
 per. œillères 147.
 œillet 70, f
 œuf (plein ...) 132
 officier, (petit) 235, c
 oie de carême 156
 oignon [Tête] 7;

- [Coup] 140, 302, c ; 197
oiseau 118, 302 ; 109 ; de Limousin 49, 108, 109 ; -bélégou 109, 306
olrède 29
ombre 144
ongle 21
orangiste 234
orapronobis 293, U
oreille 70, f ; d'homme 70 | lièvre. puce
oremus 293
orient 32
ornière 234
os 50 ; de l'estomac, du foie 188
oseille 197
oublier (à) 189
ouchetraque, ouich'-trac 117
ouïes pâles 145
ouillage, -é 200. -ette 201
ours 226. -er 203
outarde 49
ouvert | pont
padkorbo 113
payer 253, 304, S
page [s. m.] 37
paille : de gland 138, t ; 204
paillon 276
pain 148, f ; 151 ; 152, 302 | poche 147
paire (se faire la) 254
palmier 50
panache 166 ; 173
p. panø 18
pantalon 165, 166
pantenne (en) 247, A
papillon 125, f
paragraphe 208
parche 208
pardessus 163
parenthèse 208
parer 242, U. -é 267, F
parfaitement 293
Paris 233 ; (voix de) 284, C
parler | chien-frais. France. main 171. -pointu
paroisse, -ien 297
p. parratz au cap 90
parterre, (billet de) 47
parti en drive 254
pas (mauvais) 256
pas[t] du lièvre 113
pas vite 33 ; pas-cuit 150
passe-couillons 190.
passer 244 ; le temps 189 ; la main 223 | beau. compagnon. moulin 247. savon. semaine. passette 189
pastèque 21
pastille du sérail 103
patate [Coup] 141, 302, c ; [Baiser] 141, c ; 287. -eur 141
pâté 149 ; de gueux 15
patience [Vin] 59
pattes d'araignées 126 | chat 88
paumoyer 197
pause 250
pauvre monde, -té, 224
pavé 271, 272
pavillon, -nage, -ner 164, 164
payasse 212. -er de mine 44 | chat. crêpe 149
peau 196 ; -de-diable 291
peaufiner 96
péché de paresse 28
pêcher | bigorne 176
pegement 225. Q
pègre à marteau 265
péguémène 226
peigne-cul 224
peille, -ot 163
peintre 130
pelisson 163
pelle 47, 60 ; à gueule 244
pelote 32, 40 ; p. -o 266
pelotin 75
pelure 163
pém 101. pémor 100, 301, D
pendule 190
péniche 23
percer le front (à) 189
perche de mer 111
perche, -er 98
perdrix de mer 156 | œil
père | fesseur. fouet-tard
périssoire 15, 16
perlu 136
permission 255
peromnias 293, U
perroquet 89 ; [Verge] 119 ; 120, 120 ; de mer 110 | queue
perruque du diable 70
persil, parsi 60
peset [Pois] 211
pet 102 ; de corbeau 113, c
petit [s. m.] 229 ; frère 221 ; noir 120 | [adj.] armée. chat. chien. clerc. cochon. go-belet. marmite. officier. oreille 70. Paris 284 pois 132. pot 72. prêtre. tour
pétrir la pâte 147, m
phare 283, f
phonographe 191
piailler 63
piastre 142
piaucée, -er 196
pibloque 16
picandeau 109
picherelle 162, t
picoler 18
picorée 237, 238, F. -er, -eur 237. -otage 238
picot 161. -e 161
pie 13 ; [Boire] 18, 62, 120 | œil. queue
pièce : (de toutes) 164 ; (mettre en) 204 | garder. près
pied 7, 15 ; de marmite, de réchaud 21 ; de banc 22 ; [Manche] 72, Pos ; de couteau 73, f | coup. français. pêcher
pier 18, 63, 203
pierre 259
pierrot 120
pif (casser son) 175
piffer, -eur 195
pifoiner, pifon, -ner 194
pigeon 79 ; 156, U | préfet
piger 91
pihote 202
pilant 49
pilauger 194
pile (mettre à la) 265
pile-pavés 42, 272

piler, -eur 193, m |
 bitume. riz
 pillou 163, a
 piloche 62, 194
 pilon, -ner 264
 piloriser 280
 pilotage 263, 264, 302.
 -ote 263, 266. -er
 264, 265. -eur 263.
 -otte 265
 pilter, -oche 194
 pimpeneau 131, 302
 pinarder 18
 pince, -ette 175, f. -er
 91, 208
 pingouin 116, D
 pinson 119
 pioche | Marguerite
 pioche (tête de) 184
 pionner, p. piorne,
 piot 63
 pipe 32, 164 ; (casser
 sa) 19 ; (faire la) 216
 et 216, F. pipé 215, F
 p. piqua rognon 176
 piquant 78, 79, 301, C
 pique 237, F ; -er 91,
 237, 238 ; des gau-
 fres 176, f | vic-
 time. -eur 237
 pirli, -loui 119
 pissenlits ... racine 23
 pissett 175
 pissat, -in 75
 pivois 63
 pivoiner 194, M
 plage 179
 plaignant 78
 planche du coq 268, S
 plantain 47
 plaque-tournante 42,
 191, f
 plat 208 ; [s. m.] 149,
 208 ; 269. -eau 180
 plâtre 147
 plein (faire le) 11, 247,
 Q | huître. soute.
 vent
 pleuviner 75
 p. plonié 208
 Plougastel 233
 plumas 173, pleu- 282.
 plume, (chapeau-)
 281, U ; de paon 66,
 121, f ; de Beauce
 138 | autel. -eau
 50 ; 173, f. -er |
 grive. -et 94, 166 ;
 173, f
 plus que ... ne (le) 28
 plutôt 34

pluviagner 75
 poche [Jeu] 98
 poche 147 | sabot.
 sou
 pocheteau 125
 poids de pendule 190,
 a
 poignée | châtaigne
 60
 poil 70 ; de nacre 70 ;
 de chat 95 | lande
 poing-clos 71, Q
 pointé 234, F
 pointu 78, 301, C, 78 ;
 80, 285
 poire 23 ; 26 ; 32 ; mûre
 129 | sergent
 pois : dans une mar-
 mite 20, 211 ; 132
 (bis) | fève
 poisson de mer 39 ;
 fendu 41, 157, C
 poivre, -ot 58
 police 226, F ; secrète
 35
 polir le bitume 271
 pomme 7, 23 ; 26 ;
 (chou de) 40 ; de
 terre 287 | fil
 pompe, -er 199
 pompette 13, 166. -on
 166
 pondant, -du 49
 pont est ouvert (le)
 145, 302, Pos | trois
 Pontaniou 33
 porc 32 ; 62
 porcelaine 100. -et
 100, 137
 Porstrein 271
 Port | Goueznou
 porte-écuelle 223 ;
 -nouvelles 223 ; -en
 poile 230. -er 230
 portion à-pioncer 49
 poser | glauu ; lapin
 posséder 229
 posteau 125
 pot 72 ; 177 ; 211 ; à
 colle 44 ; à beurre
 274, 302
 potence 110 ; [Sept]
 238
 potiron 142, 143, 302
 pou : de mer 137, a ;
 (chercher des) 25
 poudre d'escampette
 (gare de la) 286
 pouillard 117
 poulain (attacher son)
 214

poule d'Inde 39. -et
 d'Inde 50 ; de ca-
 rême 156
 poulie-coupée 252
 Pouliguen (M., M^{me})
 81
 pour 39, 39 ; (être) 34
 pourpoint (à plein)
 165
 pourreau 176
 pousser | col. rat 90.
 bidet
 poussier 183. -ère 161
 préfet (pigeons du) 40
 prendre 88, 91 ; cuite ;
 empointure, ris,
 verre 260, 302, 153
 | bocard, chèvre
 106. congé 286. cou-
 rage. favette. fouin.
 fraquée. mouche.
 mounine. parterre.
 patience. pipe 216.
 plat 149, 208. rat 90,
 91. vergue
 près de ses pièces
 225, F
 pressant 78. -sion 193,
 C
 prestra 298.
 prêter 49
 prêtre, (petit) 235,
 297, c
 p. priket 168
 prise 103. prison 13,
 14
 probloque 16
 procession 210
 profonde 248
 promenade 210, M ;
 281
 propre 21 ; 243
 prune 140
 pspsp 99
 puce 123 ; de mer 124
 pucelage 20, 136, 172
 puceron de mer 124,
 M
 puisque 34
 puits 147
 putain 225. -asser 49
 pyramide 226
 quart 32 ; 158, g ;
 d'heure 188 ; -e 26 ;
 27, 27. quartier-ma-
 tre 42, 50, 277, Q ;
 chauffeur 101
 quatre-yeux 15 ; -de-
 chiffre 207 ; -cents-
 touteaux 283 | fil
 quesse 253

- queue 7, 15 ; coupée
 98 ; de langouste
 136, f ; de canard
 perroquet, pie, 137 ;
 de la poêle 229 |
 roupette
 quévat 227
 qui s'cache (saint)
 222
 quigne 148
 Quimper 159, 236
 quinquet 16
 raban | vergue
 rabatteur 215
 rabiot 273, Q
 raboter 189, 197
 racage 20
 radresser 235
 rafraîchir 177
 rage 122
 raide 161 ; raidir 191
 raie ... 125
 rail (sur le) 234
 râler, -eur 124
 ralingue 246
 ramasser des épin-
 gles 60, t ; châtai-
 gnes, marrons, si-
 gues, 60 ; balais 269 ;
 casquettes, four-
 reaux, képis, 270 |
 pelle, -eux de parsi
 60
 rame 244, 244
 ramequin 155
 rancune de prêtre 291
 ranwer, raon 123
 râper 161
 rapiamusse 294
 rapide [s. m] 26
 rapronobis 293, U
 rapsaumus 294
 raquette 156
 rare 34
 rat 287 ; [Trou, En-
 gin] 89 ; [Echec]
 90 ; [Acompte] 92 ;
 [Hématome] 100 ;
 (comme un) 129 ;
 -écureuil 93 ; -luron
 108, 108. rate (faire)
 89, 92, F ; [Reffet]
 108. -é 89, 90. -ée
 90. -er 89-92. -ier 90
 râteau, -elet, -elier,
 p. -ella 175
 ratine 161
 raverdi 65
 ravisotte 273
 rayé du rôle 236
 rébarbaratif 43
 rebomber 199. -ondir
 200
 réchaud (pied de) 21
 réche 161
 reculoir 46
 redingote 165
 redresse (à la) 235
 refiler 250 | comète
 refouler (à) 190
 régadeau 132, Q
 regarde (ça te) 28.
 -er, -ant 225
 réglé 226
 regroumer 77
 rélard 124
 relever | lèche. pé-
 ché. sentinelle
 rempart 233
 renard 31, 62 ; [Cli-
 quet] 84, f ; [Man-
 quant] 85, 86, 92,
 44 ; [Vomis] 103,
 250, 86. -é 86. -er
 85, 92, 203, D
 renverser 153, F ;
 200
 réparateur 291
 répéter ... 224
 repichon 273
 répoivrotique 58
 repomper 199
 répondre, -onse 292,
 F
 requimpette 165
 respect 33
 reste 226. -er 192
 retape (faire la) 264
 retourner la crêpe 149
 revêche 161
 réveille-matin 190
 reverdie 64, S
 revester 164
 ribaut (membre) 221
 ribot 178
 riche 231
 rigourigourac 163
 ringue, -et 117
 rintintin 258
 ris 251 ; 260, 302, 153
 rive 256. -ière 146, U
 riz (à piler le) 176
 rôder 239, S
 romaine (à la) 169
 rond 132
 ronfle (la) 285. -er
 192
 roquette 156
 Rosamel 263
 roscô 31
 rose 32
 rosse (méchante) 214
 rossignol 119
 rôti d'arbelêac 187
 rotin 212
 roue 183. -eller 192
 rouge-gorge 10, 11
 roulante 238 (bis).
 -eau 31. -er sa bosse
 201. -ure 197
 roupette à queue 72,
 E
 roussette, -otte 120
 p. roussignolo 64
 rousté, -ure 252
 roustissure 197
 rouzie 119, 120, c
 royal 231, 232
 ruche, 202, 302. -ot
 276
 rues (des) 272
 ruisseau 271
 Runélo 81
 russe, -ste, -stre, 178,
 179
 sabot 172 ; 174, f ;
 -planche 176 ; de
 corbeau 113, 174, c ;
 (poche à) 40, 174.
 -er 204
 sac délié 177, F |
 farine 147. tête
 Sagesse 290, Pers
 sailler, -ir 262
 sain et sauf 74, C
 saint Eloi 21 | che-
 veux. Georges. Gil-
 les. Jacques. Mi-
 ché. qui
 saison 145
 salade de Gascogne
 59
 salé 157
 saleté 45
 Saletin, saltin 287,
 305, D
 sang (manger le) 125
 sangler 252
 sangsue 302
 sansonnet 119
 santonche 62
 sape 9
 sardine (crabe-) 104 ;
 [Galon] 130, c ; (faire
 la) 131, M | cou-
 reuse. -ier 228
 sargent 236
 saucissonner 18
 sauter 234. -erelle,
 -icot 105. -ereau
 105
 sauvé 268
 savate, -er 46

savon 28 | brique
272
schnouper 252
scorbitique 231
scorpion de mer 128
seau 178
sèche (cale) 279. -er
196
secousse 263
section 8
seigneurial 231. -ie
230, C, 230
seilleau 158
seize 31 ; 32
semaine 28
semblant 144
semelle 32
sénat 259
sénégalais 23
sent-bon 32
sentier 234
sentinelle 28
sept 238
sergent [Etaul 140 ;
[Bardane] 228, F ;
(poire de) 40, 139,
m ; [Goéland],
-goulu 227, F ; (robe
de) 140 ; 236. ser-
got 28
serpent 121, F
service, 45, 272
serviette 32
seul | bord 269
si 34
siffler 64, 120
sifolo 118
signal 263, U, 164
signorise 230
sik 102
simple 21
simuler 22
singé 62 ; (patenôtre
de) 107
sinsgnion 122
sitôt que 34
six-semaines 151, a
| étage. fil
smegma 155
socialo 43
sœur (bonne) 272
soin (pas de) 33
sole de guéret 157
soleil 16 ; 56, c ;
139
solide 22
soliveau (dans le) 90
sombé 267
son (à tout) 209, F.
-nage, -er, -ette 264
sortie | goéland

sou 15, 21 ; dans la
poche, (manger
des) 165
souffler 16 ; 64, 135,
302. -et 152
souffrant 77, C. -ir 78
soufraite, -ffreteux 78
soulager 291
sôler (à) 189
soulrier 13 | congé
286. coup
soupe | tremper.
-ette, p. -eto 150.
-ière 178
souponce 61
souque 252. -er 251, m
souquer [au bain] 251
sœur 43, 108, M ;
-chaude 108 ; de
mer 130
sous-marin 42
soutes (pleindes) 248
souvent 34
stalle 247
stô 34
sucrer la pomme 23
suif (donner un) 279
suisse 18 | culotte
Sultan 290
supéte 150
surmouiller 251
tabac [Crasse] 143, a ;
(même) 197 ; (coup
de) 211 ; [Coups] 216
table (sur la) 201 ;
-coupante 98. -eau
35
tac 23, 128, 185, 187
tacar 129, 185. -caud
128, 130, 185 ;
(comme un) 129, F.
-caut 186
tâcher moyen 28
taknav 186. taco 129.
-con 185 (bis). -cot
185 ; 186
taffetas 163 ; 164
taillage, taillmer 261.
tailler 260, M, F ;
de l'avant 261 |
veste. -eur 125, t
talmouse 152, 153
tambour 172, 235, f ;
235, s ; 122. -in 235
tamiser (à) 189
tanche de mer 111
tancot 185
tanner le cuir 196
tape 264 ; -coupée 98.
-er, -ette, -eur, -euse
264

taque, -ier 185
taquer le marmot 107,
106
taquerot 185. -quet
130, 185 (bis). -quin
185
Tardif 220
tarin 120
Tartar 102
tarte 150, 151 ; 152.
-ine 152
tassart 131
tasse 158, g
tazard 131, 302, Q
tauper 203
tê (fer en) 207
técou 185
tecque au pot 280
teignasse 70
télégraphe 191, M,
191
température 80, 305,
C
temps 144, 145 ; 165
258
tendre des épinoches
60
tenir 153, 153 | coup.
queue 229
terre | chocolat
Terre-Neuve (de) 156
territorial 232
ters 217
tête 7, 15 ; 69 ; de fer
15 ; de chat, deloup
95 ; -mobile 33 ;
-noire 226 ; dans un
sac 147 | girouette,
linotte, mailloche,
mât, pioche, 184 ;
boisseau. iroquois
maison 220
teteron 72. -tin 72,
U
têtu 184
tic 126
tierce 26
tige du nez 174
tinet 72
tique, -et 126
tirer un litre d'huile,
des navets 204, m ;
aux jambes 278 ; de
long, pays 248 |
bigne 91. bordée
254. cul. renard 86
tiretaine 161
titre de roi 39, 41
tocan 185
tôle [Prison] 13, 14 ;
[Chapeau] 282

- tombette 63
 tonque 275
 toque 170, f. -oux 170
 torche 18 ; 173. -er, p. -i 18
 tosser 148
 tôt (si) 34
 touchantes (torches) 173
 touille 102, 301, D
 toujours 34
 toukenn 275, 302, f. p. toupi 177
 touque 275
 tour (aller au) 191, F ; (faire le) 192 ; de ville 210, M
 tour [s. f.] 134
 tournevis 33
 tourte 147 ; 148, f ; 150 ; 152
 tousser 76
 tout de ... (avoir) 43 ; dessus (avoir) 284
 tracassin 46
 train 26 ; 287
 trancheur de morue 157
 transat' 23
 transport 28
 trapu, -tesse 22
 traque ! 117
 travailler 193
 travers (de) 170 ; (en) 279
 tremble 166. -er le grelet 122, 106 ; la berne 106
 tremper la soupe 153, F
 trente-six 35
 tricheter 194
 trimer 83, 192
 trique à gueule 244
 trisser 222, Trissmann 285
 troadik-kamm 121
 trois-mâts 283, 284 ; -ponts 23, 283 ; -six 59 | fil
 trompe (dans la) 90 ; marine 135. -ette 50
 trot (aller au) 50. -ter (se) 254. -euse 32. -ine (sœur) 272
 trou 92 ; 238 | balle
 trouille, -er 205
 tuber 216
 tubéreuse 103
 p. tucà 129
 tue-monde 189. -tuer 73. U
 Turc 290. -que (à la) 168
 turquer 203
 tuyau 175
 uni 21 ; unis 245
 useur de parquets 271
 V (grand) 35, 36
 vaché 82, f | garder
 vadrrouille, -er 272
 vague [s. f.] 269
 vaisselle 202
 p. valentinô 222
 valoir le coup 25
 vantiers 33
 vapeur (à la) 193
 p. vargon 205
 vasistas 16
 vasivite, va-tôt 192
 veine de soleil 73, f
 velours 163
 venin 76, C
 venir | autour. pilon
 vent de sa bouée (au, sous le) 256, U ; debout 259, C ; dessus vent dedans 245, 260, C ; dans les voiles 259, 260 ; (en plein) 272 ; (mettre les voiles au) 253 | bordé 255. fouet
 ventré 17 ; 191 | chèvre 106. feu 299. -ée 166
 ver-coquin 122
 vergagne 205 ; -ane 33, 205, 305, c
 vergue et le raban (la) 245, U
 verjus | pile 265
 verre 37 ; de maçon 101 ; (prendre un) 260 | estroper
 vers [s.m.] 32. [prép.] 285. verseuse 168
 vert ... taco 129
 vésicatoire 109
 vesse (fondu ...) 102
 veste (re mporter, tailler une) 164 | manche
 viande, (grand) | manger
 victime (en) 279
 vie 73, 182, F | manger
 vieille (à la) 205
 vieille, vielle 110, 111 | écailler
 Vierge (de la) 69, 71, 176
 vif (sable) 74, F ; -argent 13
 vigneau, -ot 134. -ette 17 ; 134
 vigousse 135, 135
 village (de) 190. ville de Paris 39, 40, 41 ; forte 233 | briquer 271. tour
 vin 62. vinaigrette 125
 vinette 61
 violette 60
 viré (mal) 256. -er de bord 239
 virgule (nez en) 207, f
 vis, vise 99 ; visé 164
 visage 259 | tarte 151
 visiter 297. -eur 293
 visque, -sse, -ste, p. -o 99
 vistr, tarr l, vistrac 117
 vitre 16
 vocation 297
 voile (mettre à la) 13, 253 ; (mettre les) 252, 285, F ; (mettre sous), (bander les) 253 ; dehors (toutes) 253, 284 | vent
 voix | Paris
 volée 192, U
 volet 180, f. -ant 180
 voleur de beurre 220, F
 volontiers 33
 vonger 181
 voter (à) 189
 vouer, -yo 201
 p. vouisto, -stra 135
 vouloir 34
 voveur 297
 vu 164
 vranvran 122, C
 ziaume 170
 zifolo, -pholo 118
 zinc 274, 283 ; (fil en) 161
 zip, zipolo 118
 zist et le zest (le) 246
 zizaguette 63
 zizi 118
 ziziau 118
 Suffixes fr.
 -ade 295. -ailler 63.
 -aire, 234. -ant 78.
 -ard 19. -asse 13

-eau 275	-ereau 211.	(bis), 113.	-illette 62.	-oire 16, 46.	-on
-ée 206	-érée 199.	104		104, 112,	-oque 16.
-elle 160.	-er 18, 50,	-in 75, 112, 218.	-tin	-ot 112.	-ouille 142,
63, 115, 202.	-ter	131, 288		143	
91, 194, 215.	-ette 16	-o 42.	-o- 42.	-oche	-ure 197

ERRATA DU POILU

Quelques rectifications au *Poilu* tel qu'il se parle peuvent ici rencontrer des yeux qui les utilisent.

Laissant là les menues fautes d'impression qui n'ont affecté ni le sens ni l'histoire, je voudrais qu'on lût, pp. 18, l. 20, « (109° inf., 8° génie) » ; — 32, l. 5, « contre aéronefs » ; — 42, l. 12, « Joseph Reinach » ; — 49, l. 6, « adjudant et sergent-major » ; — 60, l. 3, « ballot, m. » ; — 68, l. 19 sans virgule ; — 73, l. 24, « Véhicule, » ; — 74, l. 26, « d. » ; — 96, l. 10, « 173 » , et l. 14, « Cf. abeilles russes, » ; — 109, l. 17, « 360° inf. » ; — 118, l. 10, « 2, Attaquer » ; — 123, l. 20, « connaît. » ; — 125, l. 9 sans astérisque ; — 129, l. 25, « d. » ; — 165, l. 1, « TURPIN, -18 » ; — 225, l. 7, « sens B » , et l. 10, « sens A » ; — 242, l. 25, « t prononcé » ; — 300, l. 6, « dans LITRÉ, » ; — 307, l. 16 de quelques exemplaires, « kibour » ; — 309, l. 20, « vin » ; — 369, l. 9, « en a » ; — 384, l. 9, « ohne », et l. 11, « au, ou sans, » ; — 407, l. 16, « 289° inf. » ; — 415, l. 8 et 9, l'italique jusqu'aux guillemets ; — 470, l. 26, « ni mailloche, » ; — 481, l. 18, « sens, V du p. » ; — 482, l. 19, non béquille de bois ! mais « de fer, dite fourche » ; — 485, l. 2, « kohlen » ; — 541, l. 3, « fall » ; — 574, l. 13, « Das ist der krieg » ; (mais, au vrai, le diction est *Krieg ist krieg*) ; — 597, l. 23, « cité 538 » ; — 599, l. 19, « jusqu'au bout 576 » ; — 600, l. 21, « ours 461, ».

Quant aux définitions de sens et à l'interprétation sémantique, voici des amendements nécessaires. — P. 51, az : oralement *atks*. — 142, *chien vert* : Cours d'administration ; c'est pur St-Cyr, et pour états-majors. — 260, *Galleries Lafayette* : fait historique, non sémantique ; au front, en -14, des voitures et camions de grandes maisons de commerce, réquisitionnés, conservent leur enseigne ; ainsi une *Félix Potin* escorte le 46° inf. — 327, *louis-philippe* : simple métonymie ; d'oct. 14 à mars 15 nos arsenaux, nos vieux forts expédient aux tranchées leurs mortiers de 1830 ou 1848. — 143, *chenille*, (définie d'après le texte romantique *Mousqu.*, 180) : en balistique deux chenilles : A (française), Fusée signal, montant à 100 m., où s'allument sept godets espacés sur une ficelle de 2 m. ; B (française et allemande), Succession de projectiles incendiaires contre avion, montant à tir rapide jusqu'à 1.500 m., mais ne faisant chapelet, durant leur incandescence, qu'aux yeux. — 139, *le Chabi* (journal, que je n'ai pu atteindre) : (?) de *Chabi*, Poitevin, sobriquet ethnique, tiré du *chabichou* ; (ici, 155). — 140, *Arbi*, Arabe, en arabe *ar(a)bi*, (singulier du pluriel *arab*) : « générateur au moins adjuvant du suffixe -bi, ne le possède pas lui-même », M. COHEN. — 155, *choueille* : semble une réplique de *chouya* (156), que plusieurs parlars arabes prononcent ainsi. — 180, *cra* : me paraît l'arabe *cra*, Bouteille (18° tir. sénégal, 14-19), sortant deux sens, Eau-de-vie, sur ce que la bouteille d'eau-de-vie est bouteille par excellence, et Explosif, d'après les explosifs dits *bouteilles* (*Poilu*, 112). — 582, *mellé*, Joli, signalé de la Légion : arabe *mléh*, Bon, graphié « mleh » (MARGUERITE, *Braves gens*, 7), « mler » et « mlerr » (troupiers au Maroc, 14-18). — 150,

chien-chien-gomme, (zingingomme à Toulouse, -23), ne francise pas *chewing-gum*, mais *sen-sen-gum*, *Chewing-gum* américain aromatisé de jen-shen chinois. — 251, à la *fourchette* ! : usuel aux zouaves en-59 ; textes GIRARD, *Hist. de la gu. d'Italie* (-60), 125, 311. — 343, *marmite* : usuel sous Sébastopol ; « Le fameux cri, à l'approche de la bombe : *Gare la marmite* ! est remplacé par celui de : *Gare la citrouille* ! », MAYNARD, *Souvenirs d'un zouave* (25-9-55), II, 172 ; les Russes « envoient force *marmites et negros* < ... >. C'est le nom qu'on donne ici aux obus et boulets », NOEL, *Vie de bivouac*, 245, lettre du 24-12-55, (cet officier était africain depuis 1841). *Negro* préfigure *gros noir* (Poilu, 290). — 206, *Descendez, on vous demande en bas* ! : usité dès 1808 pour rire de celui qui choit, d'HAUTEL, I, 73 ; une chanson apache, visa du 27-6-16, en fait ses titres et refrain. — 506, *valse lente* !, et 516, *lâchons tout* ! doivent être * *Lâchons tout ! valse lente*, A l'attaque !, sur le papier du témoin de D. : *lâchons tout*, sensé, aura accroché le titre « *Lâchez-les ! valse lente* » d'une chanson de faubourgs, déclarée le 31-5-11, où il est question de *lâcher ses sous* ; cf. « Elle a vu mon péze... mais c'est midi pour que j'les lâche... oh ! là ! là ! valse lente », CARCO, *Innocents* (-15), 61. — 295, *hauts-de-vase*, Fainéants : plusieurs, du 8^e génie, (qui est le 8^e vaseux), sans l'avoir oui, le comprennent aisément Hommes chez qui la vase, la Fainéantise, est d'épaisseur ; une vache en gestation avancée est *haute de veau*, en Coglais, Ann. Br., XX, 61. — 426, *un poil* : un Rien, le Minimum, style d'ouvriers, surtout mécaniciens : *Un poil plus vite* !, ordre à un chauffeur de bateau ; *au poil*, A un cheveu près ; superlatifs, *au plus petit poil du cul, au pépépédécé*. — 464, *resquiller*, (*resquilha*, Glisser, MISTRAL), en Provence, Se faufler gratis. — 270, *gnole*, Eau-de-vie : voir *Mercurie de Fr.*, 15-11-24, 256 ; mot bourguignon et comtois dès 70-80-95 ; du latin *ebulus*, Yèble, (*neaulle* en 1624, *nirole* vers Autun, *niôle* vers Clermont-Ferrand) ; l'yèble, sureau herbacé, donne une infusion bonne pour les yeux, et le sureau noir une petite eau-de-vie, de sorte que l'eau-de-vie se nomme aussi *l'eau pour les yeux*. — 217, *gouache*, (et *couache*), Tête, est le lorrain *couèliche*, Prune ; voyelle et consonnes parisiennisées ; syssémantiques p. 252. — 555, *zonard*, Premier-soldat : sort de *première-zone*, m., idem, (67^e inf., Soissons, -04), lequel, avec utilisation verbale de *première-classe*, tire des délimitations zonnières du champagne et autres denrées une métaphore analogue aux synonymes *premier-jus*, *première bourrée*. — 313, le *manillon* qu'on a sec, quand on l'a sec, fut sans doute le *menillon*, Fanon de bovidé, à Lyon l'Estomac (*ne rien avoir dans le menillon*), et le Cœur (*se marcourer le menillon*, Se chagriner), Puitsp. -03 ; * *avoir le menillon sec* exprimait ensemble soif et rancœur ; mais cet e ne put se garer d'un a « étymologique » et des joueurs de manille ; dût-il y perdre sa raison, il en retrouvait une autre, car en 1862, le titi, s'il s'ennuie au théâtre, pour qualifier le spectacle de jeu piètre, dit : *une tierce au neuf* !, (Vert, 3-4-62).

PLAN

DÉFINITIONS DE SÉMANTIQUE

Sémantique (5). — *Sens et sématisme* (6). — *Synonymes et syssémantiques* (12). — *Remarques*. (Remplacements par mitoyen, par synonyme. Synonymes substitués. Dérivations synonymique et homonymique. Equivoque) (20). — *Métaphore et métonymie, Synecdoque*. (Extension et compréhension) (29). — *Remarques morphologiques* (35). — *Objet interne (et externe)* (44).

MÉTAPHORES OCCIDENTALES

PRÉFACE

Breton et français en basse-Bretagne. Leur commerce d'images. Etymologies populaires. (53)

MÉTAPHORES CLASSÉES

SELON LEUR CONTENU CONCRET

Etre vivant : Anatomie (69). Physiologie (73). Individu (81).

Faune : Mammifères (82). Oiseaux (108). Reptiles (121). Insectes (122). Arachnides (126). Batraciens (127). Poissons (129). Mollusques (132). Crustacés (136). Vers (137).

Flore : Arbre (137). Fruits (138). Légumes (140). Tabac (143).

Physique : Espace (143). Couleur (144). Mer (145). Glace, Ciel, Rivière (146).

Alimentation : Cuire, Farine (147). Lait (153). Viande (155). Poisson (157). Sucre (157). Boire (158).

Vêtement : Fil, Tissus (159). Habillement (164). Coiffures (170). Chaussures (174).

Ustensiles : Tige, Tuyau (174). Pincer, Piquer (175). Cloche (176). Fouet, Vases (177).

Industrie : Feu (182). Outils (183). Machines (188). Gestes spéciaux (193). Bois (198). Vin (199). Commerce (201).

Agriculture : Bêtes (202). Travaux (204). Terrain (205).

Arts : Dessin, Ecriture (206). Couleur (208). Plastique, Musique, Parole (209).

Sport & Jeu : Promenade (210). Cheval (211). Chasse (214). Jeux (217).

Société : Laborieux et parasites (218). Argent (225). Justice et Police (226). Rang (229).

Armée : Génie (233). Artillerie (234). Infanterie, Grades (235). Vie militaire (236).

Marine : Coque (239). Agrès (242). Arrimage (247). Manœuvre (248). Navigation (258). Service (268). Grades, Discipline (277). Uniforme (281). Phare (283).

Géographie & Histoire : France (284). Bretagne (285). Outremer (286). Histoire (289).

Religion : Dieu et Diable (290). Sacrements (292). Liturgie (293). Discipline (294). Costume (297).

CLASSEMENT PSYCHOLOGIQUE

Logique & sémantique (301). — *Intuitions & catégories* (303).

Qualité (306). Position (308). Succession (309). Quantité, Causalité (310). Finalité (311). Personnalité (312). Devoir (313).

ADDITIONS & CORRECTIONS (315).

Signes & abréviations (321). Index (326). Errata du *Poilu* (345).

